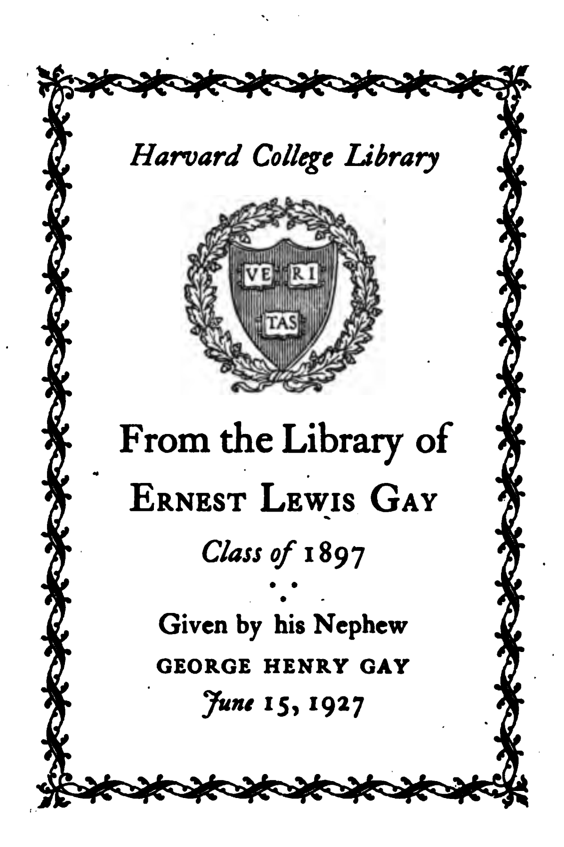

HN 2YK4 E



HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE,

PAR

M. SIMONDE DE SISMONDI,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PRUSSE,
DES ACADÉMIES ITALIENNE, DE WILNA,
DE CAGLIARI, DES GEORGOFILI, DE GENÈVE, DE PISTOIA, ETC.



TOME SEPTIÈME.



Bruxelles,

AUG. WAHLEN, LIBRAIRE-IMPRIMEUR DE LA COUR.

MÊME MAISON, LEIPZIG ET LIVOURNE.

M DCCC XXVI.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE.

CHAPITRE LXXI.

Alphonse de Naples, Eugène IV et le duc de Milan se réunissent contre François Sforza pour lui enlever la Marche d'Ancône. Les républiques de Florence et de Venise prennent sa défense. — Révolutions de Bologne. Mort d'Eugène IV et de Philippe-Marie Visconti.

1443 — 1447.

Les deux guerres longues et sanglantes qui avoient déchiré le nord et le midi de l'Italie, étoient terminées : la paix de Capriana, qui avoit rétabli des rapports de bon voisinage entre le duc de Milan et les deux républiques de Venise et de Florence, n'avoit encore reçu aucune atteinte. La retraite de René d'Anjou laissoit Alphonse V paisible possesseur du royaume de Naples, qu'il joignoit à ceux d'Aragon, de Sicile et de Sardaigne. La Lombardie, les Deux-Siciles et l'état de l'Église, épuisés par tant de com-

bats, soupiroient après le repos. Mais, au milieu des princes qui gouvernoient ces états, le fils d'un paysan, François Sforza avoit fondé une monarchie militaire, qui inspiroit de la défiance à tous ses voisins. Il n'avoit lui-même aucun intérêt à troubler l'Italie; bien au contraire, son avantage évident étoit d'entretenir la paix, pour consolider sa souveraineté dans la Marche; et, comme condottière, c'étoit à la solde des autres puissances, et pour le compte d'autrui, jamais pour le sien, qu'il aimoit à faire la guerre. Ceux qui le qualifioient d'usurpateur, et qui prétendoient que le repos de l'Italie ne pouvoit se concilier avec le maintien de son autorité, n'avoient pas des droits beaucoup plus légitimes que les siens. Alphonse ne régnoit à Naples que par droit de conquête; Philippe-Marie avoit étendu son pouvoir en Lombardie par de continuelles déloyautés; Eugène IV étoit un prêtre décoré de la tiare malgré le vœu de ses électeurs eux-mêmes; mais tous paroissoient sentir qu'une usurpation bien plus dangereuse pour eux seroit celle que sanctionneroient le talent et le caractère; qu'un soldat monté sur le trône, en enseigneroit le chemin à tous les braves, et que la comparaison avec un tel homme, compromettoit la sûreté de tous ceux qui tenoient leur rang du hasard de la naissance.

L'acharnement contre François Sforza sembloit s'accroître en raison de la défiance que chaque souverain auroit dû concevoir de son propre mérite. Alphonse V, qui avoit trouvé dans le comte Sforza, et auparavant dans son père, ses plus constans et ses plus redoutables adversaires, étoit cependant le plus disposé à se réconcilier avec ce capitaine; il sentoit assez sa propre valeur pour oser se dépouiller des pompes de la royauté, et se comparer, homme à homme, avec un héros. Visconti, qui étoit beau-père de Sforza, et retrouvoit quelquefois dans son cœur son affection paternelle pour sa fille et ses petits-fils, étoit au contraire dévoré de jalousie, et il voyoit dans le parvenu qui

avoit réussi à unir le sang des Visconti au sang du paysan de Cotignola, un successeur qui l'humilieroit, et peut-être un rival redoutable prêt à le dépouiller. Le plus acharné contre Sforza étoit cependant Eugène IV. C'étoit aux portes de Rome, c'étoit dans ses provinces mêmes, qu'un soldat enseignoit à des hommes efféminés, quelles récompenses peut obtenir le courage, et qu'il ouvroit, à côté de la carrière suivie par les prêtres, une autre carrière, qui, par plus de dangers et de gloire, menoit aux mêmes honneurs et au même pouvoir. Sforza devoit à Eugène IV lui-même l'investiture de la Marche; c'étoit la juste récompense de ses services, et le prix du sang qu'il avoit versé pour le Saint-Siége. Mais Eugène étoit résolu à lui reprendre cette province à tout prix. Il avoit sacrifié son allié René d'Anjou à ce désir passionné; il se rapprocha, pour le satisfaire, d'Alphonse d'Aragon, qu'il avoit toujours considéré comme son ennemi. Il lui envoya, pour négocier une alliance, le patriarche d'Aquilée, son nouveau favori; et très-peu de mois après l'investiture qu'il avoit accordée si hors de saison à René, il signa un traité avec Alphonse, par lequel il le reconnoissoit pour roi de Naples; il s'engageoit à lui conserver la couronne, et il en assuroit l'héritage à son fils naturel don Ferdinand. Mais le prix de cette alliance fut l'engagement que prit Alphonse de porter la guerre dans la Marche d'Ancône, et de la continuer jusqu'à ce qu'il en eût chassé Sforza, et qu'il eût rétabli le pape dans la souveraineté de tout ce que ce capitaine y possédoit (1).

Nicolas Piccinino, général du duc de Milan, recevoit 1443. alors la solde du pape, et commandoit l'armée destinée à la conquête de la Marche. En même temps Alphonse faisoit avancer ses troupes vers cette province. Sforza, affoibli

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 324. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1443, §. 1, p. 273. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1108. — *Barth. Facii.* L. VIII, p. 111.

1443. par la défection de plusieurs de ses lieutenans, se voyoit attaqué par vingt-quatre mille hommes de cavalerie pesante, et n'en avoit guère que huit mille à leur opposer. Il ne pouvoit se hasarder à livrer bataille avec des forces si disproportionnées; il prit donc le parti de destiner la moitié environ de ses soldats à former la garnison des principales villes de la Marche. Il y plaça en même temps des gouverneurs, qui presque tous lui tenoient par des mariages, ou par les liens du sang. Pendant qu'il leur donnoit la commission de lasser la patience des ennemis, en se défendant jusqu'à l'extrémité s'ils étoient assiégés, il jugea convenable de se tenir en dehors de toute attaque, avec quatre mille hommes environ, qui formeroient le noyau d'une nouvelle armée, à la tête de laquelle il pourroit marcher à la délivrance de ses cités, lorsque le moment lui paroîtroit favorable (1). Il choisit pour sa résidence la ville de Fano, dans les états de Sigismond Malatesti son gendre, et il la fortifia de manière à pouvoir y soutenir au besoin un long siége. En même temps il ne cessoit de solliciter les secours des républiques de Florence et de Venise, et sa retraite en Romagne le mettoit à portée de les recevoir plus tôt. Les deux républiques sentoient bien que, pour leur sûreté, elles devoient sauver le général, seul capable à son tour de les sauver dans un moment de danger; mais leurs préparatifs ne se faisoient point avec assez de diligence. Heureusement pour Sforza, Philippe, qui avoit bien voulu l'affoiblir, ne vouloit pas le ruiner de fond en comble. A la fin de cette même année il envoya solliciter Alphonse de se désister de la poursuite de son gendre; et à sa prière, ce roi victorieux abandonna une entreprise où il étoit assuré du succès (2).

(1) *Fr. Adami Fragm. de Reb. gest. in Civ. Firman.* L. II, cap. 85, p. 61.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 331. — *Annales Foroliviens.* T. XXII, p. 222. — *Barthol. Facii Rer. gestarum Alphonsi.* L. VIII, p. 117.

Des révolutions beaucoup plus rapprochées de leurs états avoient causé de l'inquiétude à Florence et à Venise, et retardé les secours que ces républiques destinoient à Sforza. Depuis que Nicolas Piccinino avoit enlevé Bologne à l'Église, cette ville avoit rappelé ses exilés, et rendu à son gouvernement à peu près son ancienne forme républicaine, mais sous la surveillance de François Piccinino fils de Nicolas, qui en commandoit la garnison. Bientôt celui-ci conçut quelque défiance contre Annibal Bentivoglio, que lui-même avoit contribué à faire rappeler dans sa patrie, mais auquel il voyoit recouvrer rapidement le crédit qu'avoit exercé sa famille autrefois souveraine. Il trouvoit encore que les Bolonais se mettoient trop pleinement en possession de la liberté qu'il leur avoit promise; ceux-ci se plaignoient, au contraire, qu'il vouloit trop réduire les priviléges qu'il s'étoit engagé à leur conserver. Sur ces entrefaites, François Piccinino alla prendre les bains de Castel San-Giovanni, et il s'y fit accompagner par Annibal Bentivoglio, Gaspard, et Achille Malvezzi, avec plusieurs autres gentilshommes bolonais. Au sortir du premier repas qu'il fit avec eux, il fit arrêter les trois premiers, qui furent immédiatement transportés dans trois forteresses éloignées. Les Bolonais s'adressèrent au duc Philippe et à Nicolas Piccinino, pour faire relâcher leurs trois illustres concitoyens; mais toutes leurs instances furent inutiles. Galeazzo Marescotti aima mieux recourir à lui-même qu'à un maître injuste, pour remettre en liberté Annibal Bentivoglio son ami. Il se rendit à Varano, dans l'état de Parme, où il savoit qu'Annibal étoit enfermé; il séduisit un maréchal ferrant, employé dans le château, qui lui en fit connoître tous les passages, et les lieux où l'on plaçoit des sentinelles. Marescotti s'associa ensuite cinq gentilshommes bolonais; il entra avec eux par escalade dans Varano; il tua la sentinelle qu'il trouva sur son passage; il surprit dans leur sommeil le commandant du fort, et les cinq ou six soldats qui étoient

1443.

1443. sous ses ordres, et se faisant livrer Annibal Bentivoglio, il repartit à l'instant même avec lui pour Bologne. Leurs amis qui les attendoient, leur procurèrent l'entrée de la ville, dans la nuit suivante, celle du 5 juin 1443, avec des échelles de cordes qu'ils leur jetèrent par-dessus les murs. Un parti nombreux s'étoit rassemblé en silence dans leurs maisons. Tout-à-coup ils en sortirent, appelant à grands cris le peuple aux armes et à la liberté. En même temps on sonna le toscin à l'église de Saint-Jacques; une foule de citoyens vint se joindre à eux, et François Piccinino, surpris dans le palais public, y fut fait prisonnier avec les soldats qui devoient le défendre (1).

Bologne ayant recouvré sa liberté, et ayant mis Annibal Bentivoglio à la tête de son gouvernement, fit aussitôt demander aux Florentins et aux Vénitiens de l'admettre dans leur ligue, qui sembloit destinée à accueillir tous les peuples libres. Malgré le danger d'exciter la colère du duc de Milan, et de renouveler la guerre, les deux républiques n'hésitèrent pas. Les Florentins firent passer à Bologne Simoneta du camp Saint-Pierre, avec quatre cents chevaux, et les Vénitiens Tiberto Brandolini avec cinq cents. Ces deux généraux, joints aux Bolonais, remportèrent le 14 août, sur Louis del Verme, officier de Piccinino, une victoire qui affermit l'indépendance de Bologne. Le premier usage que fit Annibal Bentivoglio de ses avantages, fut de racheter la liberté des deux Malvezzi qui avoient été arrêtés avec lui, aussi bien que des deux Canedoli, chefs d'une faction contraire, qu'il espéroit gagner par des bienfaits. Tous quatre furent relâchés en échange de François Piccinino, qu'il rendit à son père (2).

(1) *Joann. Simonetæ*. L. VI, p. 325. — *Comment. di Neri Capponi*. p. 1200. — *Platina Hist. Mantuan*. L. VI, p. 840. — *Marin Sanuto, Vite de' D*. p. 1108. — *Hier. de Bursellis Annal. Bononiens*. T. XXIII, p. 879. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 667-670.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. VI, p. 327.

Les Florentins eux-mêmes ne furent pas absolument exempts de troubles dans leur intérieur. Cosme de Médicis ne cherchoit point, il est vrai, à gouverner la ville en prince; mais, comme chef de parti, il ne pouvoit souffrir aucune opposition. Néri, fils de Gino Capponi, l'égaloit en réputation et presque en pouvoir; seul dans Florence, il s'étoit maintenu éminent en dignité sous les deux gouvernemens. Il ne s'étoit point lié avec les Albizzi, et n'avoit point été entraîné dans leur chute; mais il ne se regardoit point non plus comme obligé de faire la cour aux Médicis. Considéré par ses concitoyens, il ne l'étoit pas moins par les soldats. A plusieurs reprises il avoit commandé les armées florentines, et seul parmi les magistrats, il avoit fait briller à leurs yeux des vertus militaires. On devoit à son père la conquête de Pise; à lui la victoire d'Anghiari sur Piccinino, et la conquête du Casentin. Autant la ville entière considéroit Capponi, autant Cosme de Médicis ressentoit de jalousie contre lui. Déjà, au mois de septembre 1441, il avoit cherché à l'humilier par l'affront le plus sanglant. Parmi les amis de Néri Capponi, un des plus zélés étoit Baldaccio d'Anghiari, condottière affidé à la république, qui avoit toujours commandé l'infanterie, et qui s'étoit acquis une grande réputation dans cette arme, dont on commençoit enfin à sentir l'importance. Baldaccio pouvoit, dans un tumulte populaire, donner des secours essentiels à Capponi, et faire recueillir à lui seul les fruits d'une victoire que Médicis ne vouloit partager avec personne. Des soupçons aussi vagues suffirent aux chefs du parti régnant pour les décider à se défaire d'un homme éminemment distingué. A leur odieuse politique se joignit le ressentiment du gonfalonier de justice, Barthélemy Orlandini, le même qui avoit abandonné si lâchement Marradi en 1440. Celui-ci savoit que Baldaccio avoit parlé avec mépris de sa conduite, qu'il l'avoit accusé de lâcheté devant la magistrature et devant l'armée, et il se flattoit de réhabiliter sa réputa- 1443.

1443. tion, en faisant périr son accusateur. Un jour il fit appeler Baldaccio au palais : ce capitaine s'y rendit sans aucune défiance. Le gonfalonier l'entretint quelque temps d'affaires relatives à la solde des troupes, en se promenant le long des corridors qui dominent la place publique. Tout-à-coup des soldats, apostés par Orlandini, s'élancèrent sur Baldaccio, le poignardèrent, et jetèrent son corps, par les fenêtres du palais, sur la place près de la douane, où il resta exposé tout le jour aux regards du peuple. Un acte aussi violent de tyrannie, exercé dans une république, ne fut suivi d'aucune enquête, d'aucun jugement; car, par une étrange imprudence, les Florentins, si jaloux de leur liberté, n'avoient rien fait pour se mettre à l'abri des abus du pouvoir judiciaire. Baldaccio d'Anghiari fut regardé par la foule comme coupable de quelque trahison inconnue, puisqu'il étoit puni; les amis de Cosme s'enorgueillirent de ce qu'on n'osoit point disputer leur autorité; ceux de Néri Capponi tremblèrent, et pendant quelque temps on ne remarqua plus d'opposition dans les conseils (1).

1444. Lorsqu'au bout de trois ans de paix, les rivaux de Médicis commencèrent à reprendre quelque assurance, Cosme les frappa d'une nouvelle terreur, par un moyen plus conforme, il est vrai, aux usages de la république, mais non moins subversif de la liberté. La seigneurie qui siégeoit au mois de mai 1444, se fit attribuer par les conseils le pouvoir dictatorial de la balie, en commun avec environ deux cent cinquante citoyens qui furent choisis à cet effet (2). Cette magistrature arbitraire, que les lois mêmes mettoient au-dessus des lois, restreignit le nombre de ceux qui pouvoient entrer dans la seigneurie; elle ôta l'emploi de secrétaire d'état, ou de chancelier des réformations, à Philippe Peruzzi, et elle l'exila; elle éloigna l'époque du rappel de tous

(1) *Nic. Macchiavelli, Ist.* L. VI, p. 190.—*Scipione Ammirato.* L. XXI, p. 37.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 44.

ceux qui étoient déjà exilés ; elle en condamna de nouveaux, 1444.
sans information et sans procès ; elle priva de toute part aux magistratures toutes les familles qui pouvoient être suspectes au parti dominant, et elle affermit ainsi le gouvernement dans les mains de l'étroite oligarchie qui s'en étoit emparée (1).

Ce fut après avoir assuré ainsi leur pouvoir au dedans, et l'avoir confirmé au dehors par le renouvellement de leur alliance avec le duc de Milan (2), que les chefs de la république florentine songèrent à donner des secours plus efficaces à leur allié François Sforza. Déjà, ils avoient négocié avec Philippe-Marie Visconti un traité publié à Venise le
18 octobre 1443, par lequel le duc s'engageoit à envoyer à 1443.
son gendre un secours de trois mille chevaux et mille fantassins (3) ; et bientôt ils ordonnèrent à ce même Simoneta, qui avoit défendu les Bolonais, de s'avancer au travers de la Romagne, pour faire sa jonction avec Sforza.

Le comte François Sforza avoit encore éprouvé de nouveaux désastres ; il avoit été abandonné par Troïle de Rossano et par Pierre Brunoro ; et cependant le premier, vieil officier formé par son père, et déjà parvenu à sa soixantième année, sembloit devoir être au-dessus des séductions de la cupidité ou de l'inconstance. Un grand nombre d'autres officiers avoient quitté en même temps les drapeaux de Sforza pour passer sous ceux d'Alphonse ; ils avoient entraîné avec eux presque tous leurs soldats, et le peuple inconstant de la Marche d'Ancône s'étoit révolté de toutes parts, sans avoir d'autre but ou d'autre espoir que celui de changer de maîtres.

François Sforza, ulcéré de l'indignité qu'il éprouvoit, en tira à son tour une indigne vengeance. Comme le roi Alphonse s'approchoit de Fermo avec Troïle, Brunoro, et

(1) *Nic. Macchiavelli, Istor. Fior.* L. VI, p. 193.
(2) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 43.
(3) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* T. XXII, p. 1111.

1443. les transfuges qui faisoient la plus grande partie de son armée, Sforza écrivit aux premiers pour les avertir que le moment étoit enfin venu de faire ce qu'ils lui avoient promis. Il confia cette lettre à un messager qu'il savoit devoir être pris en se rendant au camp ennemi, et il fit en même temps répandre dans le sien des bruits vagues d'une grande révolution qui ne pouvoit plus tarder, et qui feroit nager tous les soldats dans la joie et dans l'opulence. Le messager de Sforza fut en effet arrêté, et la lettre adressée aux deux capitaines fut portée à Alphonse. Elle remplit d'une extrême terreur le roi aragonais, qui se crut trahi par les deux transfuges; le rapport des espions qu'il entretenoit dans l'armée de Sforza, le confirma encore dans sa défiance. Il fit armer en hâte tout ce qu'il avoit de soldats les plus fidèles; il fit saisir, dépouiller et charger de fers Troïle et Brunoro, qui s'étoient rendus dans son pavillon; et tandis qu'il abandonnoit leurs soldats à l'avarice et à la vengeance des siens, il fit traîner les deux capitaines, d'abord à Naples, ensuite dans une forteresse du royaume de Valence, où ils languirent plus de dix ans dans un cachot (1).

Pierre Brunoro avoit enlevé dans la Valteline une jeune fille nommée Bonna, qui le suivoit en habit de soldat, et qui combattoit toujours à ses côtés. Cette femme, attachée par la plus tendre affection à son maître et à son amant, entreprit de procurer sa liberté. Elle alla de ville en ville chercher tous les capitaines, tous les magistrats, tous les princes pour lesquels Brunoro avoit combattu; elle leur demanda des attestations de fidélité, et des recommandations auprès d'Alphonse; elle passa même en France, pour obtenir de la pitié ou de la galanterie des princes français une assistance qu'ils ne voulurent point refuser à une femme. Avec toutes ces recommandations elle revint auprès d'Al-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 328. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1128. — *Barthol. Facii.* L. VIII, p. 123. L'auteur arriva au camp ce jour-là même.

phonse; elle le toucha par le zèle et la constance qu'elle avoit mis à rassembler tant de sollicitations, et elle obtint de lui la liberté de Brunoro. Ils passèrent ensemble au service des Vénitiens, avec un appointement de vingt mille ducats. Devenue la femme de celui qu'elle avoit sauvé, elle continua à combattre à ses côtés; elle le suivit en Grèce, où Pierre Brunoro périt à Négrepont en 1466, et elle ne put lui survivre; elle mourut la même année (1). 1443.

Le roi Alphonse, après avoir dispersé lui-même les transfuges qu'il avoit rassemblés, se retira dans son royaume, d'après les instances du duc de Milan. Sforza se trouva dès-lors à peu près égal en forces à Nicolas Piccinino; d'ailleurs dans le même temps une armée auxiliaire d'environ quatre mille chevaux, soldée par les Vénitiens et les Florentins, se formoit pour lui dans la Romagne. Les pluies de l'automne avoient commencé, et les ennemis qui avoient vu pendant tout l'été Sforza condamné à l'inaction, ne croyoient pas devoir le craindre au retour de la mauvaise saison. Alphonse avoit mis ses troupes en quartier d'hiver; et Nicolas Piccinino, fortifié à Monte-Lauro, près du Pesaro, n'avoit pas besoin de sortir de son camp, pour couper la communication entre l'armée des deux républiques, qui, sous les ordres de Taddée d'Este, s'étoit avancée jusqu'à Rimini, et celle qui s'étoit enfermée dans Fano. Mais François Sforza étoit impatient de rétablir sa réputation compromise par tant de revers; il rappela secrètement les corps

(1) *Muratori, Annali d'Italia. Ad ann.* 1443. Sur l'autorité de *Cristoforo da Costà, Elogi delle Donne illustri.*— Porcelli vit, en 1453, Pietro Brunoro, qui servoit alors dans l'armée de Jacques Piccinino, après avoir recouvré sa liberté. Il dit que ce capitaine parmesan étoit, à cette époque, vieux, louche, et affoibli d'un côté par une paralysie; que Bonna, qui l'accompagnoit, portoit un carquois sur ses épaules, un arc à la main, et des bottines de soldat, avec un casque sur la tête. « C'est, dit-il, une » femme petite, vieille, jaune, et d'une extrême maigreur; mais elle est » sincère, fidèle à son ami, et elle a traversé l'océan à plusieurs reprises, » pour le voir et lui rendre la liberté. » *De Gestis Scipionis Piccinini*, T. XXV. *Rer. Ital.* p. 43.

1443. qui, sous les ordres d'Alexandre son frère et de Sarpellion, avoient défendu la Marche d'Ancône; il réunit sous ses drapeaux plusieurs compagnies d'infanterie qu'Alphonse avoit licenciées en entrant en quartiers d'hiver; il fit avertir Taddée d'Este de s'avancer de son côté vers Monte-Lauro, et, le 8 novembre 1443, il se mit en mouvement pour s'approcher de Piccinino. Comme il avançoit, il rencontra un héraut d'armes que celui-ci lui envoyoit sous quelque prétexte pour reconnoître ses mouvemens. « Va dire à ton maître, lui dit Sforza, que nous allons boire à sa rivière. » En effet, pour arriver à Piccinino, il falloit passer le Foglia, l'ancien Pisaurus, qui couvroit le camp placé entre Monte-Lauro et Monte-all'Abbate. Sforza n'avoit point cependant l'intention d'engager le combat le soir même de son arrivée; une petite pluie, qui rendoit plus glissante l'éminence sur lequelle l'ennemi étoit placé, ajoutoit aux désavantages de l'attaque; il vouloit seulement camper en présence de Piccinino, et y attendre Taddée d'Este. Mais une affaire générale fut engagée par des escarmouches au passage de la rivière. Les soldats de Sforza, déjà occupés à tracer leur camp sur l'autre bord, furent repoussés par un nombre supérieur. Ils revenoient sans cesse à lui, pour demander des renforts et de nouveaux chevaux; Sforza les ramena à l'ennemi, et leur reprocha leur manque de constance; en même temps il avoit détaché Sarpellion avec un corps considérable, qui, tournant l'armée de Piccinino par la gauche, parut tout-à-coup au-dessus d'elle sur le haut de la colline. A cette vue, Piccinino ne put retenir ses soldats, il fut entraîné lui-même dans leur fuite vers le camp. Il espéroit encore s'y défendre; plusieurs de ses braves soutinrent quelque temps le combat sur les portes, enfin ses retranchemens furent forcés par l'impétuosité du vainqueur. Un butin immense tomba entre les mains des soldats de Sforza, qui, tandis qu'ils s'approprioient les armes et les chevaux, faisoient évader les captifs. Ceux-ci profitèrent

des ténèbres pour se réfugier dans les villes et les châteaux du voisinage, et Piccinino lui-même, errant toute la nuit dans des montagnes incultes, n'arriva qu'avec peine le lendemain à Monte-Sicardo, où il se mit en sûreté. Sforza, pour profiter de sa victoire, vouloit couduire à l'instant même son armée dans la Marche d'Ancône, qu'il auroit punie de sa rébellion, et soumise tout entière en peu de jours; mais Sigismond Malatesti, son gendre, l'arrêta par son importunité, et se fit payer l'hospitalité qu'il lui avoit accordée, en employant ses troupes à reconquérir Pesaro (1). 1443.

Piccinino, aidé par les trésors de l'Église, trouva moyen, pendant l'hiver, de rassembler ses soldats; tandis que Sforza, dont les finances étoient épuisées, pouvoit difficilement empêcher de nouvelles défections. Les subsides que lui payoit la république de Venise furent retenus en entier par Sigismond Malatesti, qui prétendoit avoir de gros arrérages à réclamer. Ceux de Florence furent transmis à son lieutenant Sarpellion, qui soutenoit la guerre avec beaucoup de valeur, dans les territoires d'Osimo et de Recanati; et le gros de l'armée qui demeuroit sous les ordres immédiats de François Sforza, ne touchoit point sa solde, en sorte qu'il ne pouvoit refaire les équipages qu'il avoit perdus. Cette guerre manifestoit la foiblesse de la petite monarchie militaire que Sforza avoit fondée; son pays étoit dévoré par les soldats, et les mêmes contributions qui poussoient les peuples à la révolte, ne suffisoient pas pour entretenir le quart de ses troupes. Lui qui s'étoit montré si redoutable au duc de Milan, lorsqu'il faisoit la guerre pour les autres, il ne pouvoit, dans ses propres états et pour sa propre cause, ni tirer parti de ses victoires, ni se relever d'une défaite (2).

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 338-343. — *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 222. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1112. — *Barth. Facii.* L. VIII, p. 126. — *Francisci Adami Fragm. de Rebus gestis in civit. Firmana.* L. II, cap. 97, p. 66.

(2) *Joannis Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ.* L. VII, p. 349.

1444. Mais Philippe-Marie Visconti, dont on ne pouvoit jamais prévoir les résolutions, tour-à-tour produites par son inconstance, ou par une politique subtile, vint encore une fois au secours de son gendre. D'après les sollicitations de Venise et de Florence, il envoya François Landriani, un de ses conseillers, aux deux généraux qui combattoient dans la Marche, pour les inviter tous deux à une trêve. En même temps il fit dire à Nicolas Piccinino qu'il avoit à lui parler de choses de la plus haute importance, et il le pressa de se rendre sans retard à Milan. Piccinino et Sforza paroissoient également disposés à signer un armistice; le seul légat du pape ne voulut point y consentir (1). Cependant Piccinino, soit qu'il fût désireux de connoître les nouveaux projets du duc, soit qu'il s'empressât de lui obéir, confia son armée à son fils François, et se rendit à Milan. Sforza, réduit aux dernières extrémités, résolut de faire dépendre son sort des chances d'une bataille pendant l'absence de son rival; il employa le peu d'argent qui lui restoit à pourvoir son armée de vivres pour huit jours; il retira ses soldats de toutes ses garnisons, et il se mit à la recherche de l'ennemi. François Piccinino étoit alors dans une position inattaquable près de Macerata; il eut l'imprudence de ne s'y pas tenir, et de s'avancer jusqu'à Mont-Olmo, lieu fort cependant, mais qui l'étoit bien moins que celui qu'il venoit de quitter. C'est là qu'il fut attaqué par Sforza le 19 août 1444.

Le légat du pape, qui suivoit l'armée de Piccinino, exhorta les soldats au combat; il promit la vie éternelle à ceux qui mourroient pour la sainte Église romaine, et il menaça leurs adversaires d'une éternelle damnation. « Mais ces dis» cours du légat, dit Simoneta, historien présent à la ba» taille, n'étoient point écoutés, ou étoient méprisés, » comme il arrive toujours entre des hommes accoutumés » aux armes et à la guerre, qui s'occupent peu de la reli-

(1) *Joannis Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ.* L. VII, p. 353.

» gion et du salut de leurs âmes (1). » Le tableau de la misère passée, de l'opulence qui suivroit la victoire, que Sforza présenta à ses soldats, fit bien plus d'impression sur eux. Tandis qu'ils avoient à vaincre en même temps et la supériorité du nombre, et le désavantage du lieu, leur capitaine fit paroître sur les hauteurs, tous les valets de son armée, avec une lance à la main, pour faire croire qu'il avoit en réserve un corps de troupes fraîches, prêt à entrer dans le combat. Cette vue seule décida la déroute de l'armée de l'Église. Jacques Piccinino, le plus jeune des fils de Nicolas, réussit à s'enfuir jusqu'à Recanati; mais François son aîné fut fait prisonnier dans un marais, où il cherchoit à se cacher, et où l'écuyer qui l'accompagnoit le fit connoître. Le légat du pape, Capranica, qui s'étoit dépouillé de ses habits pontificaux, fut, avant d'être reconnu, longtemps maltraité par les soldats qui le firent prisonnier. On compta parmi les captifs la plupart des capitaines et des centurions, avec les trois quarts des soldats. Le château de Mont-Olmo, où tous les bagages de l'armée étoient déposés, se rendit au vainqueur dès le lendemain (2). 1444.

En peu de jours François Sforza soumit les villes de Macerata, San-Severino, Cingoli, Iesi, et beaucoup d'autres qui se hatèrent de lui envoyer leurs députés, et de lui ouvrir leurs portes. Mais il étoit bien plus empressé de faire sa paix avec le pape, que de tenter de nouvelles conquêtes. Il fit dire à Eugène que, loin de vouloir profiter de ses avantages pour dépouiller l'Église, il ne désiroit rien tant que de lui prouver sa soumission; il demanda avec instance l'ouverture d'un congrès, pour y traiter de sa réconciliation. Le pape, qui n'étoit pas sans crainte à Pérouse, où il résidoit, consentit à ouvrir des conférences. Les ambassadeurs de Venise et de Florence secondèrent Sforza par leurs sol-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VII, p. 355.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. VII, p. 357. — *Annales Foroliv.* T. XXII, p. 222. — *Marin Sanuto.* p. 1115.

1444. licitations, et la paix fut enfin signée le 10 octobre. Cependant les hostilités ne devoient cesser que le 18. Huit jours étoient donnés à Sforza pour recouvrer, s'il le pouvoit, les villes qu'il avoit perdues. Ce qu'il posséderoit après ce terme lui devoit demeurer en fief, avec le titre de marquisat, et le reste de la Marche devoit retourner au domaine immédiat de l'Église romaine. Les villes d'Ancône, Osimo, Fabbriano et Recanati, furent les seules qui, dans ces huit jours, ne rentrèrent pas sous l'autorité de François Sforza, encore furent-elles obligées de lui payer à l'avenir les tributs qu'elles payoient auparavant à la chambre apostolique (1).

Nicolas Piccinino, qui, sur la demande de Visconti, s'étoit rendu à Milan, fut reçu dans cette capitale avec les plus grands honneurs. On ne sut point quels avoient été les motifs du duc pour l'appeler auprès de lui. Macchiavel suppose qu'il n'en eut point d'autre que de tirer son gendre Sforza d'embarras; et il assure que la douleur que ressentit Piccinino d'avoir été la dupe d'un aussi grossier artifice, fut la cause première d'une maladie dont il fut bientôt atteint (2). Si le chagrin l'occasionoit, ce chagrin fut encore redoublé sans doute par la nouvelle, qu'il ne tarda pas de recevoir, de la défaite de son armée à Monte-Olmo, et de la captivité de son fils aîné. Piccinino, déjà avancé en âge, ne pouvoit se consoler de n'avoir pas acquis par tant de combats, par tant de victoires, un lieu où reposer sa tête. Tous les grands généraux de son siècle s'étoient successivement élevés au pouvoir souverain; il sembloit y avoir plus de droits qu'un autre, puisque la principauté de Braccio lui auroit dû appartenir par héritage aussi bien que son armée; et seul cependant il n'étoit pas plus riche ou plus puissant à la fin de sa carrière qu'il ne l'avoit été en la com-

(1) *Jo. Simonetæ.* L. VII, p. 361. — *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1444, §. 22, p. 197. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1115.
(2) *Macchiavelli, Istorie.* L. VII, p. 194.

mençant. Il avoit perdu Bologne, dont il avoit compté faire sa capitale; deux défaites éprouvées coup sur coup avoient dissipé ses richesses et dispersé ses soldats; l'un de ses fils étoit prisonnier, l'autre fugitif; et il n'avoit de ressources que dans la générosité d'un prince accusé par l'Italie entière d'inconstance, et souvent de perfidie. Ce prince venoit, en le trompant, de causer sa ruine. D'ailleurs Visconti étoit déjà vieux, et il sembloit avoir désigné pour son successeur le plus mortel ennemi de Piccinino. La santé dès long-temps délabrée de ce vieux capitaine ne s'étoit soutenue jusqu'alors que par la force de son ame. Elle succomba aux noires réflexions que lui suggéroit sa situation. Il mourut de chagrin autant que de maladie, le 15 octobre 1444. Nicolas Piccinino doit être compté parmi les plus grands généraux qu'ait produits l'Italie. C'étoit le plus rapide dans ses expéditions, le plus audacieux, le plus fertile en expédiens, le plus prompt à réparer ses revers; le seul qui, après une défaite, fût encore en état de faire trembler ses ennemis (1). Philippe-Marie, qui ne l'avoit jamais dignement récompensé, pleura amèrement sa perte. Il avoit besoin d'un homme toujours obéissant à ses bizarres caprices, et toujours entreprenant; d'un homme à qui il pût confier sans partage l'administration militaire de ses projets sans avoir besoin de l'initier dans sa politique. Au moment cependant où son général le plus affidé lui étoit ravi, il venoit d'en perdre un autre, qui auroit été digne de recueillir sa confiance; Jean-François de Gonzague, marquis de Mantoue, celui qui l'avoit si vaillamment servi dans la guerre de Brescia, étoit mort le 8 septembre 1444; et son fils Louis qui lui succéda, chercha bientôt à s'attacher à la république de Venise (2). 1444.

François Sforza, gendre de Visconti, ne paroissoit pas

(1) *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 831. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1128. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1115.
(2) *Marin Sanuto, Vite.* p. 1116.

1444. disposé à obéir à son beau-père avec un dévouement aussi aveugle que l'avoit fait Piccinino. Il avoit lui-même ses projets et son ambition personnelle qu'il n'oublioit jamais. Ses alliances avec Florence et Venise, dont il ne vouloit pas se détacher, causoient à Philippe-Marie une constante défiance. Le duc de Milan, à qui sa fille, femme de Sforza, venoit de donner un petit-fils (1), profita de ce lien nouveau, et du souvenir des derniers services qu'il avoit rendus à son gendre, pour obtenir de lui que François Piccinino fût remis en liberté. Il l'appela à Milan, ainsi que son frère Jacob; il les mit à la tête des troupes de Braccio; il leur fournit de l'argent, des armes et des chevaux pour remonter cette grande compagnie de soldats aventuriers, qu'il vouloit pouvoir opposer toujours à celle de Sforza; et il s'efforça de s'acquitter envers eux de ce qu'il devoit à leur père (2). Cependant, comme il n'avoit point encore en eux une parfaite confiance, il désira attacher aussi à son service un capitaine dont la réputation fût déjà établie, et dont il pût tirer un plus grand parti. Il jeta pour cela les yeux sur Sarpellion, le meilleur des lieutenans de Sforza; il lui fit des propositions secrètes; et Sarpellion, après une négociation qui n'échappa point à la vigilance de son chef, demanda un congé pour aller à Milan. Sforza savoit que s'il fournissoit un général à son beau-père, ce général seroit bientôt employé contre lui-même; ils connaissoit Sarpellion pour un homme avide et cruel, mais il avoit éprouvé ses talens militaires et sa fidélité, à une époque où presque tous ses autres lieutenans l'avoient abandonné. Sarpellion avoit défendu la Marche d'Ancône, avec autant d'habileté que de constance, contre Alphonse et contre Piccinino. Il étoit difficile peut-être de mettre à couvert les intérêts de Sforza, en

(1) Galeaz Marie, fils de Sforza et de Blanche Visconti, naquit le 14 janvier 1444. Son aïeul parut alors se réjouir de se voir revivre dans un petit-fils. *Jo. Simonetæ Hist.* L. VI, p. 348.

(2) *Joannis Simonetæ.* L. VII, p. 362.

respectant les droits de son lieutenant; mais le parti auquel s'arrêta ce général, qu'on célébroit pour sa générosité, fait bien voir à quel degré de dépravation la morale publique étoit tombée, et quels exemples Macchiavel avoit sous les yeux lorsqu'il écrivit son Traité du Prince. Sforza fit saisir Sarpellion dans la forteresse de Fermo; il l'effraya par les apprêts d'un procès criminel, avec l'épreuve, ou du moins la menace de la torture, et il arracha, ou prétendit avoir arraché de lui l'aveu de trames coupables; ensuite de quoi il le fit pendre le 29 novembre 1444 (1). 1444.

Cependant François Sforza eut bientôt lieu de se repentir de cette action impolitique autant que cruelle. Philippe-Marie Visconti en fut indigné; il proclama l'innocence de Sarpellion, qui n'avoit perdu la vie que pour avoir voulu passer, en temps de paix, du service d'un gendre à celui de son beau-père; il jura de s'en venger, et il commença dès-lors à tout disposer pour une guerre nouvelle.

Quelques intrigues en Romagne préparoient déjà la vengeance de Visconti et de Sarpellion. Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, qui, pendant la guerre de la Marche, avoit donné un asile à Sforza son beau-père, ne possédoit qu'une partie des états de sa famille. Tandis que son frère Dominique régnoit à Césène, Galeazzo Malatesti, son cousin, étoit seigneur de Pesaro et de Fossombrone; et comme il n'avoit point d'enfans, Sigismond espéroit en hériter. Mais Galeazzo avoit pour conseiller et pour unique ministre, Frédéric, second fils du comte Guido de Montefeltro, qui n'étoit point favorable à Sigismond. Ce Frédéric, qui fut ensuite l'honneur de la maison de Montefeltro, passoit pour être un enfant adultérin. On le croyoit fils de Berardino de la Carda des Ubaldini, un des meilleurs condottieri du commencement du siècle. Cependant, son père légitime, Guido, étoit mort le 20 fé-

(1) *J. Simonetæ.* L. VII, p. 362. — *Franc. Adami Fragmentor.* L. II, cap. 98, p. 67.

1444. vrier 1442. Oddo Antonio, fils aîné de Guido, lui succéda, et obtint du pape, au mois d'avril de la même année, le titre de duc d'Urbin. Mais son gouvernement devint bientôt insupportable au peuple; il fut tué dans un soulèvement, le 22 juillet 1444; Frédéric fut rappelé de Pesaro, et succéda à la souveraineté de Montefeltro et d'Urbin (1). Peu de temps après, il s'attacha à François Sforza, pour apprendre l'art de la guerre sous ce grand capitaine. Il entra au mois d'août 1444, à son service, avec quatre cent une lances et quatre cent un fantassins (2). Il épousa ensuite une fille de Sforza; et négociant en son nom avec Galéazzo Malatesti, il acheta du dernier ses deux seigneuries, pour le prix de vingt mille florins (3). François Sforza, qui avoit fourni l'argent, réserva Pesaro pour en faire une petite principauté en faveur de son frère Alexandre Sforza, et il laissa Fossombrone à Frédéric de Montefeltro, comme récompense de son habileté dans cette négociation. Sigismond Malatesti vit avec un extrême regret ces petits états sortir de sa famille. Visconti eut soin d'aigrir son ressentiment; il fit entrer Sigismond à la solde d'Eugène IV, et il l'engagea à se tenir prêt pour le moment où Sforza pourroit être dépouillé de cette Marche d'Ancône qu'on lui envioit toujours (4).

1445. Visconti s'engageoit en même temps, au mépris des traités qu'il avoit signés, dans une autre intrigue qui devoit rallumer la guerre. Il regrettoit la souveraineté de Bologne, récemment enlevée à Nicolas Piccinino, et il se flattoit de la recouvrer à l'aide des factions qu'il entretenoit dans cette république. Son alliance avec Eugène IV lui avoit permis de réunir le parti de l'Église à celui des anciens fauteurs

(1) *Guernieri Bernio, Istoria d'Agobbio.* T. XXI, p. 981, 982. — *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 222.

(2) *Guernieri Bernio, Istoria d'Agobbio.* p. 983.

(3) *Guernieri Bernio, Istoria d'Agobbio.* p. 983. — *Annales Foroliv.* p. 222.

(4) *Jo. Simonetæ.* L. VII, p. 364.

de la maison Visconti; tous deux étoient également opposés au parti de l'indépendance qui dominoit alors. Annibal Bentivoglio, chef de ce dernier, étoit en même temps le chef de la république bolonaise. Ce citoyen vertueux, pour conserver la paix dans sa patrie, avoit cherché à s'attacher, par des bienfaits, ceux qui dirigeoient la faction opposée. Il avoit racheté des prisons de Piccinino deux gentilshommes de la maison des Canedoli, et il les avoit ensuite unis à sa famille par des mariages (1). Ce fut à cette même famille des Canedoli, que des agens du duc de Milan et du pape s'adressèrent, pour faire assassiner Annibal Bentivoglio. On leur promit l'appui de la sainte ligue, récemment renouvelée entre les deux souverains. Taliano Furlano, avec quinze cents chevaux du duc de Milan; Charles de Gonzague, et Louis de San-Severino avec des troupes de l'Église, devoient s'approcher de Bologne pour les seconder, dès que le complot auroit éclaté; et l'on conduisit la conspiration, selon l'esprit qui dominoit alors chez les prêtres, sous le manteau sacré de la religion. 1445.

François de Ghisilieri, l'un des conjurés, pria Annibal Bentivoglio de présenter au baptême un enfant qui lui étoit né deux mois auparavant. Bentivoglio, qui saisissoit toutes les occasions de rapprocher les deux factions, accepta avec empressement une offre qui établissoit une sorte de parenté religieuse entre lui et ses anciens adversaires. Le jour fut fixé au 24 juin 1445, et l'église de Saint-Pierre fut choisie pour la cérémonie. Après le sacrement, Annibal Bentivoglio sortit de l'église avec Ghisilieri, pour se rendre au festin préparé chez le dernier. Les Canedoli, et plusieurs de leurs créatures, formoient le cortége. Quand ils arrivèrent devant la maison de Ghisilieri, Balthazar Canedolo, avec les assassins, entourèrent Bentivoglio, et tirèrent leurs couteaux. Bentivoglio mit la main sur la garde

(1) *Nicolo Macchiavelli.* L. VI, p. 196. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 47. — *Hieron. de Bursellis, Annal. Bononiens.* T. XXIII, p. 881.

1445. de son épée pour se défendre ; mais François Ghisilieri lui saisit les deux bras par derrière et lui dit, « Compère, compère ! il faut que tu prennes patience. » Et, pendant qu'il le tenoit ainsi, on le poignarda (1). Les Canedoli et les Ghisilieri coururent aussitôt les rues de Bologne, en criant *vive le Peuple et la sainte Ligue !* et ils massacrèrent tous les Bentivoglio qui tombèrent sous leurs mains. Mais Annibal, qui venoit de périr, étoit aimé de ses concitoyens ; on se félicitoit d'avoir vu renaître sous son administration l'ancienne république de Bologne ; personne ne désiroit retourner sous le joug ou du duc de Milan ou de l'Église. D'ailleurs, les ambassadeurs de Florence et de Venise, qui étoient à Bologne, s'étoient rendus, au moment du tumulte, auprès des magistrats, tous partisans des Bentivoglio, et leur avoient offert l'assistance de Tiberto Brandolini, et de Guido Rangoni, généraux des troupes de leurs républiques, qu'ils firent aussitôt avancer. Dans la ville même, les amis des Bentivoglio, échappés au premier massacre, s'étoient rassemblés sur la place. Ils allèrent attaquer les Canedoli dans le quartier où ces derniers s'étoient fortifiés ; ils les accablèrent par leur nombre, ils pillèrent et brûlèrent plus de cinquante de leurs maisons, ils ne pardonnèrent pas même à Baptiste Canedolo, chef de la famille, qui étoit demeuré étranger au complot ; l'ayant trouvé dans un souterrain où il se cachoit, ils le mirent en pièces. Les secours promis aux conjurés par le duc et le pape, n'arrivèrent point à temps pour les sauver ; Taliano Furlano ne parut sur le territoire bolonais que le surlendemain, 26 juin, et Charles Gonzague, avec San-Severino, le 2 juillet. Reconnoissant que leurs partisans étoient déjà sans vie, ils se retirèrent, après avoir ravagé les campagnes autour de la ville (2).

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 676.
(2) *Ibid.* p. 678. — *Joann. Simonetæ*. L. VII, p. 365. — *Platina Hist.*

La victoire que les vengeurs du dernier chef de l'état venoient de remporter sur les Canedoli, ne mettoit en sûreté ni leur parti, ni la république, parce qu'il ne restoit point d'homme dans la maison de Bentivoglio qui pût se mettre à la tête du gouvernement. Annibal n'avoit laissé qu'un fils âgé de six ans; personne ne se présentoit pour diriger l'administration, et l'on craignoit quelque division dans la faction régnante, qui occasioneroit sa ruine et celle de l'état. Mais, pendant qu'on étoit dans cette incertitude, l'ancien comte de Poppi, François de Battifolle, qui se trouvoit alors à Bologne, annonça aux magistrats que s'ils vouloient mettre à leur tête un proche parent d'Annibal, il pouvoit le leur indiquer. Il y avoit plus de vingt ans, ajouta-t-il, qu'Hercule, cousin d'Annibal Bentivoglio, se trouvant à Poppi, s'attacha à une jeune femme du pays, mariée à Ange Cascèse, dont il eut un fils nommé Santi. Ce fils ressembloit tellement à Hercule, qu'on ne pouvoit révoquer en doute son origine, et plusieurs fois, en effet, Hercule avoit affirmé au comte de Poppi, que cet enfant étoit à lui. Les magistrats de Bologne envoyèrent à Florence demander à Cosme de Médicis et à Neri Capponi, de leur faire connoître ce jeune homme. Santi, qui avoit perdu son père putatif, s'y étoit retiré, sous la surveillance d'un oncle nommé Antonio Cascèse, homme riche et ami de Neri Capponi. Personne dans sa famille ne paroissoit élever des soupçons sur la naissance légitime de Santi Cascèse; lui-même n'en avoit non plus jamais conçu aucun. Cependant Capponi et Médicis firent rencontrer Santi avec les députés de Bologne. Ceux-ci lui montrèrent tout le zèle et tout l'attachement que l'esprit de parti pouvoient faire naître; ils le sollicitèrent de venir dans leur ville jouir des honneurs, de la richesse et du crédit qui étoient réservés au chef d'une puissante république, et au 1445.

Mantuanæ. L. VI, p. 841. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* T. XXI, p. 833.

1445. sang des Bentivoglio. Santi repoussa d'abord, en rougissant, ces offres, qui supposoient le déshonneur de sa mère, et sa propre bâtardise. On eut beaucoup de peine à l'engager à prendre du temps pour réfléchir. Les dangers du rang auquel on l'appeloit, d'un siége encore trempé du sang de tous ses prédécesseurs, faisoient aussi sur lui une vive impression. Cosme de Médicis, qui voyoit son trouble et son indécision, lui dit enfin dans une dernière conférence : « Personne ne peut ici te donner conseil que toi-» même ; c'est d'après ce que ton cœur t'inspirera que tu » dois te conduire. Si tu es fils d'Hercule Bentivoglio, tu » te sentiras entraîné vers des entreprises dignes de ton » père et de ta maison ; si tu es fils d'Ange Cascèse, tu » demeureras à Florence, consacrant ta vie à tes ma-» nufactures de laine, et à un vil repos. » Ces paroles, qui montroient la gloire, là où Santi avoit jusqu'alors placé le déshonneur, le décidèrent tout-à-coup. Il accepta les offres des Bolonais et le nom de Bentivoglio. On le fournit d'armes, de chevaux, d'habits et de nombreux domestiques; les premiers citoyens de Florence l'accompagnèrent à Bologne, où, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, on lui confia en même temps la tutelle du fils d'Annibal, et l'administration de la ville. Il s'y conduisit avec tant de prudence, que tandis que tous ses ancêtres avoient péri par le poignard de leurs ennemis, il vécut seize ans honoré de la considération publique, et il mourut en paix (1). Ce fut le 13 de novembre qu'il fit son entrée à Bologne. Les chefs de l'état qui l'attendoient au palais, lui conférèrent le même jour l'ordre de chevalerie (2).

Cependant le duc de Milan avoit pris occasion des troubles de Bologne pour recommencer la guerre. Taliano

(1) Néri, fils de Gino Capponi, l'un des principaux acteurs dans cette singulière aventure, l'a racontée avec de grands détails. *Commentari.* T. XVIII, p. 1207-1211. *Voyez* aussi *Macchiavelli, Istor.* L. VI, p. 199.

(2) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 682. — *Hieronymi de Bursellis Annales Bononienses.* p. 883.

Furlano, qui avoit envahi le Bolonois au moment de la 1445.
conjuration des Canedoli, s'étoit contenté de le traverser hostilement; il avoit continué sa route vers la Romagne pour combiner ses opérations avec Sigismond Malatesti, et attaquer la Marche. Louis San-Severino et Charles Gonzague étoient entrés ensuite sur le Bolonois avec cinq mille chevaux. Les Florentins leur opposèrent Simoneta du camp Saint-Pierre, qui arrêta leurs incursions (1). Mais le fort de la guerre devoit se porter sur la Marche d'Ancône. Philippe-Marie Visconti et Sigismond Malatesti avoient associé leurs ressentimens ponr perdre François Sforza. Celui-ci, par une étrange infortune, se trouvoit poursuivi avec un égal acharnement par son gendre et par son beau-père. Une ligue redoutable s'étoit formée contre lui : Eugène IV et Alphonse de Naples s'étoient empressés de seconder la colère du duc de Milan. L'un et l'autre avoient fait la paix avec Sforza, moins d'une année auparavant, et dès-lors aucune offense, aucune prétention nouvelle n'avoient donné lieu à recommencer les hostilités; mais Eugène IV croyoit fermement que sa puissance spirituelle lui donnoit le droit de se délier lui-même de tous les traités et de tous les sermens, aussitôt qu'il y voyoit son avantage.

Comme Sigismond Malatesti paroissoit à François Sforza le plus actif entre ses ennemis, c'est lui qu'il résolut d'attaquer le premier, espérant peut-être le forcer à la paix avant qu'il fût secouru par les autres. Sforza vint mettre le siége devant la Pergola; il prit cette riche bourgade le 22 juillet, et la pilla cruellement (2).

Mais bientôt Ascoli, dans la Marche, se révolta contre lui; Rinaldo Fogliano, son frère utérin, qui y commandoit, fut mis en pièces le 10 août par les habitans. En même temps, Taliano Furlano, général du duc de Milan;

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 48.
(2) *Joann. Simonetæ*. L. VII, p. 364.

1445. Louis, patriarche d'Aquilée, légat et général du pape, et Jean de Vintimille, général du roi Alphonse de Naples, s'avancèrent par des chemins différens, dans une petite principauté trop foible pour lutter avec chacun, même séparément.

François Sforza, qui avoit obtenu des sommes considérables de la république de Florence et de la bourse privée de Cosme de Médicis, ne se trouvoit cependant point en état de résister à un orage aussi violent. Il avoit établi son frère Alexandre à Fermo, avec une forte garnison, pour retenir dans le devoir cette forteresse, qu'il regardoit dans sa position comme la plus importante de toutes. Lui-même il avoit placé son camp devant Fano, pour empêcher la jonction de Taliano Furlano avec les troupes du pape et du roi (1). Pendant assez long-temps il sut empêcher cette réunion par des marches habiles; mais la rebellion de Rocca-Contrata, forteresse qui assuroit sa communication avec la Toscane, détruisit tous ses plans de campagne. Obligé de se rapprocher du pays d'où il attendoit des subsides, il prit enfin le parti d'abandonner la Marche à l'inconstance naturelle de ses peuples; de porter jusqu'à quinze cents cuirassiers la garnison que son frère commandoit dans Fermo; d'en laisser une non moins forte dans Iesi, et de se retirer ensuite avec son armée sur le territoire de son allié, le comte d'Urbin et de Monte-Feltro. A peine avoit-il pris cette résolution, que ses propres états se révoltèrent de toutes parts, et que toutes les villes ouvrirent leurs portes au pape; tandis que Sforza, pour se venger d'elles, attaquoit et incendioit les châteaux de Sigismond Malatesti (2). L'hiver survint enfin pour arrêter ces déprédations et ces barbaries réciproques. Alors Sforza se renferma dans Pesaro avec sa femme et ses en-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. VIII, p. 369.—*Barthol. Facii*. L. VIII, p. 134.

(2) *Joannis Simonetæ*. L. VIII, p. 373. —*Franc. Adami Firman*. L. II, c. 102, p. 70.

fans, tandis qu'il distribua sa cavalerie en Toscane, et 1445.
dans les parties les moins montueuses du comté d'Urbin et de l'état d'Agobbio (1).

Mais Sforza éprouvoit le sort qui sembloit attaché aux souverainetés fondées par des soldats, à la pointe de l'épée. Leurs peuples, toujours sacrifiés aux gens de guerre, languissoient de secouer le joug militaire; ils ne regardoient point comme légitime l'autorité à laquelle ils étoient forcés de se soumettre, et ils croyoient s'acquitter de leur devoir, en conjurant contre elle en faveur de leurs anciens maîtres. Les habitans de Fermo, en qui Sforza avoit cru pouvoir reposer une entière confiance, surprirent, le 26 novembre, les cavaliers qui étoient logés chez eux, les dépouillèrent de leurs armes, saisirent leurs chevaux, et élevèrent sur leurs murs les étendards du pape. Ce fut avec peine qu'Alexandre Sforza se réfugia dans la citadelle; et bientôt il reconnut qu'il n'avoit pas dans ses magasins assez de vivres pour attendre le printemps. Alors il capitula, moyennant dix mille florins que les habitans de Fermo lui donnèrent, et il reconduisit à son frère une partie des cavaliers qui lui avoient été confiés. Après cette dernière perte, il ne resta plus à François Sforza, dans toute la province qui lui avoit été long-temps soumise, que la seule ville de Iesi (2).

Les Florentins et les Vénitiens ne manquèrent point à 1446.
leur allié dans cette détresse. Chacune de ces républiques lui fit passer, pendant l'hiver, soixante mille florins. En même temps, Cosme de Médicis lui conseilla de changer sa défense en attaque, de pénétrer de bonne heure dans l'Ombrie, de s'approcher de Rome, de s'unir au comte Averso de l'Anguillara, ennemi secret du pape (3); de

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 374. — *Franc. Adami.* L. II, cap. 103, p. 70.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 374. — *Barth. Facii Rer. gest. Alphonsi.* L. VIII, p. 135.

(3) *Guernieri Bernio, Cronica d'Agobbio.* p. 985.

1446. profiter du mécontentement qu'avoit excité le patriarche d'Aquilée, dans tous les états d'Eugène, pour les faire révolter; de frapper enfin un coup hardi qui relevât les espérances de ses partisans. En effet, tous les feudataires romains étoient opprimés, tous soupiroient pour un libérateur, tous avoient donné à connoître leur mécontentement aux Vénitiens et aux Florentins, dont ils avoient imploré l'assistance. Les villes de Todi, d'Orvieto et de Narni avoient même promis d'ouvrir leurs portes à l'approche d'une armée. Mais Sforza ne sut point faire ses préparatifs avec assez de diligence (1). Pour ne pas mécontenter ses soldats, seul élément de sa puissance qui lui fût demeuré, il étoit obligé de se mettre presque dans leur dépendance; il n'osoit rien leur refuser; et il étoit contraint d'employer, pour payer des dettes arriérées, tous les subsides qu'il recevoit. Il ne fut pas prêt à entrer en campagne et à passer l'Apennin avant le commencement de juin. A cette époque, sa situation étoit déjà désespérée; ceux à qui il offroit son secours voyoient clairement que, puisqu'il n'avoit pu défendre ses propres états, il défendroit moins encore des villes éloignées de ses frontières, s'il les engageoit à la révolte. Ainsi ce fut en vain qu'il se présenta devant Todi, Orvieto, Viterbe; aucune de ces cités ne voulut lui ouvrir ses portes, ou même lui fournir des vivres; et Sforza étoit si mal pourvu de machines de siége, qu'il ne put pas même faire assez de peur aux citadins pour lever sur eux des contributions. On vit alors, ce qui probablement ne s'étoit jamais vu et ne se reverra jamais, une armée de cavalerie pesante se nourrir, pendant trois jours, de fraises qu'elle cueilloit dans les montagnes (2). Après avoir cruellement souffert de la faim, et avoir été rebuté devant toutes les villes, Sforza

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1201.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 376. — *Guernieri Bernio, Cronica d'Agobbio.* p. 985.

ramena son armée au travers de l'état siennois, dans le pays d'Urbin, et ensuite à Fano. 1446.

Cependant l'entrée de Sforza dans l'Ombrie et le patrimoine de Saint-Pierre, avoit d'abord vivement alarmé le pape. Il avoit aussitôt rassemblé tous ses capitaines, Taliano Furlano, les frères Malatesti, et le reste de ses meilleurs soldats ; il avoit demandé des secours au roi d'Aragon ; et l'armée considérable qu'il mit sur pied pour sa défense, vint poursuivre Sforza dans le comté d'Urbin et la Romagne, lorsqu'il s'y fut retiré. Elle fit une tentative inutile sur Iesi, mais la Pergola se rendit en peu de jours à l'armée pontificale ; Ancône fit aussi sa paix avec Eugène ; et Alexandre Sforza lui-même, qui devoit à son frère la souveraineté de Pesaro, croyant toute chance de salut impossible pour le chef de sa famille, voulut se sauver dans son désastre. Il fit un traité particulier avec l'Église ; il arbora dans Pesaro les étendards du pape ; il fournit à son armée des munitions et des vivres ; il refusa tout secours à son frère ; et celui-ci dut encore se trouver fort heureux qu'Alexandre ne gardât point sa femme et ses enfans en otage, comme il y étoit exhorté par le patriarche d'Aquilée (1). Le seul Frédéric de Monte-Feltro, comte d'Urbin, demeura inébranlable dans sa fidélité à Sforza ; il repoussa toutes les propositions de paix séparée que lui faisoit l'Église ; il se résigna à laisser transporter la guerre dans ses états ; bien plus, à lasser l'armée pontificale par le siége de ses forteresses, pour qu'elle consumât vainement la belle saison (2).

Les ennemis de Sforza sembloient déterminés à ne pas lui laisser un lieu où reposer sa tête. Tous ses fiefs du royaume de Naples avoient été conquis par Alphonse ; ceux qu'il avoit dans l'état de l'Église lui étoient enlevés

(1) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 377. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana*. p. 835.

(2) *Jo. Simonetæ*. L. VIII, p. 379.—*Guernieri, Stor. d'Agobbio*. p. 984.

1446. par le pape; enfin ceux qui lui avoient été abandonnés en Lombardie, comme dot de sa femme, étoient en même temps attaqués par son beau-père. Le duc de Milan prétendoit alors ne s'être engagé à donner à sa fille autre chose qu'une dot de cent mille florins, et lui avoir consigné seulement comme gage les états de Crémone et de Pontremoli. Il offroit de payer cette dot à Venise, et en même temps il faisoit mettre le siége devant les deux villes dotales qu'il avoit livrées à son gendre (1). Avant la fin de la campagne, on pouvoit s'attendre à voir l'entière destruction de cette puissance de Sforza, qui, depuis l'étroite alliance du duc de Milan avec le roi de Naples, paroissoit nécessaire à l'équilibre de l'Italie. Ce général sollicitoit les deux républiques, ses alliées, de venir à son secours, dans un si pressant danger. Cosme de Médicis, qui lui étoit attaché par une affection personnelle, appuyoit vivement ses instances, et les Florentins embrassèrent sa cause avec chaleur. Ils envoyèrent Néri Capponi et Bernardo Giugni à Venise, pour obtenir qu'on lui donnât des secours plus efficaces (2). Ceux-ci conclurent entre les deux républiques un nouveau traité, fondé sur l'infraction apportée par Visconti à celui de Capriana. En effet, c'étoit sous leur garantie que les villes de Crémone et de Pontremoli avoient été cédées au comte Sforza : attaquer ces villes, c'étoit violer la paix avec les deux républiques. Pour faire respecter leur autorité, elles s'engagèrent à augmenter leur armée de Lombardie de quatre mille chevaux, qu'elles leveroient à frais communs, et à contraindre par les armes le duc de Milan à observer ses précédens engagemens.

Les premières négociations des Florentins mirent le désordre dans l'armée même de leurs adversaires; ils entrèrent en traité avec Taliano Furlano et Jacques de Cai-

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1121. — *Cristof. da Soldo, Istoria Bresciana.* p. 834.

(2) *Comment. di Neri di Gino Capponi*, p. 1201.

vano, deux condottieri qui parurent disposés à quitter les 1446.
étendards du patriarche d'Aquilée pour les leurs. Mais celui-ci, en ayant eu quelque soupçon, les fit arrêter à Rocca-Contrata, et leur fit trancher la tête (1). Une négociation du même genre étoit poursuivie en même temps auprès de deux capitaines du duc de Milan, qui ravageoient le territoire de Bologne. Guillaume, frère du marquis de Montferrat, et Charles de Gonzague, frère du marquis de Mantoue, étoient mal d'accord entre eux. Les Florentins profitèrent de leurs dissensions pour séduire Guillaume et surprendre Gonzague. Tiberto Brandolino attaqua le dernier le 6 juillet, à Castel San-Giovanni, fit la plupart de ses soldats prisonniers, et le contraignit à s'enfuir presque seul à Modène (2). Cet événement décida du sort de la campagne; Bologne se trouva délivrée; une partie de l'armée florentine put alors passer dans la Marche, sous les ordres de Guid' Antonio Manfredi et de Simoneta; tandis que Guillaume de Montferrat, s'engageant à la solde des Vénitiens, s'unit dans l'état de Brescia à Michel Attendolo de Cotignola, le même qui avoit si fort contribué à gagner la bataille d'Anghiari, et qui, depuis 1441, étoit général des Vénitiens. Cet habile capitaine, ainsi renforcé, se vit en état de faire une puissante diversion en Lombardie.

Cependant, avant d'étendre plus loin les hostilités, les Florentins cherchèrent de nouveau à terminer cette longue guerre par une paix générale. Ils envoyèrent des ambassadeurs au roi de Naples, qui avoit été uni à eux par un traité, mais que le pape avoit délié de ses sermens, par sa bulle du 23 avril 1446, et qu'il avoit engagé à re-

(1) *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 842. — *Comment. di Neri Capponi.* p. 1202. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 681. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 50. — *Barth. Facii.* L. VIII, p. 136.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 50. — *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 382. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 681. — *Crist. da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 835. — *Benvenuto da San Giorgio Istor. di Monferrato.* T. XXIII, p. 710.

1446. nouveler ses attaques (1); ils en envoyèrent d'autres au pape et au duc de Milan, et nulle part ils ne furent accueillis. Puccio Pucci, qui avoit passé de Venise à Milan pour porter leurs propositions, fut renvoyé de jour en jour, avant de pouvoir obtenir audience, parce que le duc attendoit le moment que ses astrologues lui désigneroient comme favorable. Lorsqu'on vint enfin le chercher pour l'audience, Pucci, impatienté de ce manque d'égards pour sa république, répondit qu'à son tour il n'étoit pas prêt, et que si l'heure étoit bonne pour le duc de Milan, elle ne l'étoit pas pour la seigneurie de Florence (2).

Le duc de Milan avoit chargé François Piccinino d'attaquer Crémone, et en même temps il s'étoit ménagé des intelligences dans la ville, au moyen d'Orlando Palavicino, qui s'y trouvoit à la tête du parti Gibelin. Cependant Giacomazzo de Salerne, lieutenant de Sforza, déjoua toutes les intrigues formées contre lui; et, avec l'aide de quelques escadrons envoyés de Venise, il repoussa également la force ouverte. Pontremoli, d'autre part, avoit été attaqué par Louis de San-Severino, et défendu par les Florentins (3). Sur ces entrefaites, Michel Attendolo, généralissime des Vénitiens, réunit toutes ses troupes, passa l'Oglio à Ponte-Vico, reprit les châteaux des Crémonais qui s'étoient révoltés, et vint chercher François Piccinino. Ce dernier établit son camp dans une île du Pô, au-dessus de Casal Maggiore, entre les états de Crémone et de Parme. Un pont sur chaque bras du fleuve, le faisoit communiquer avec les deux rives. Michel Attendolo, arrivé le 29 septembre 1446 en présence de l'ennemi, essaya d'engager la bataille par quelques escarmouches sur le pont, tandis qu'une partie de sa cavalerie faisoit mine de vouloir pas-

(1) La bulle est rapportée dans *Raynaldi, Annales Eccles.* 1446, §. 12, p. 326.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 51.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 380. — *Cristof. da Soldo, Istoria Bresciana.* p. 834.

ser le fleuve à gué, dans l'endroit le plus large. A une 1446.
assez grande distance de ce lieu, quelques cavaliers avoient découvert un autre gué qui n'étoit point gardé. Attendolo le fit traverser en silence par un corps nombreux de gendarmes, qui portoient chacun un fantassin en croupe. Tout-à-coup, ceux qui gardoient le pont et la rive du fleuve furent attaqués à dos par une troupe vénitienne; étonnés de voir des ennemis dans l'île, ils abandonnèrent leur poste en grande confusion. L'armée entière de François Piccinino se mit en déroute sans avoir presque combattu; et son général, donnant aux troupes l'exemple de la pusillanimité, passa le second pont qui communiquoit à l'état de Parme, puis il le fit aussitôt couper derrière lui, et il laissa sur l'autre rive quatre mille de ses soldats qui furent faits prisonniers (1).

Tout le pays entre l'Adda et l'Oglio fut conquis rapidement ensuite de cette victoire; toutes les forteresses se soumirent, à la réserve de Crème, où Philippe avoit placé une forte garnison pour défendre le passage de l'Adda. Cette rivière elle-même n'arrêta point Attendolo; il s'en approcha au travers des marais, sur un point qu'on croyoit suffisamment fortifié par la nature, et il y jeta un pont le 6 novembre; par là, il transporta ses troupes dans la Martesena et la campagne de Milan, et il ravagea ces riches plaines qui depuis long-temps n'avoient été visitées par aucun ennemi (2).

Les déprédations de l'armée vénitienne s'étendirent autour de Monza, et jusqu'aux portes de Milan; des troupeaux de captifs enlevés dans les villages, pour tirer d'eux une riche rançon, suivoient les troupeaux de bœufs ar-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 383. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 51. — *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana*. p. 836. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1121.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 384. — *Christ. da Soldo, Istoria Bresciana*, p. 837. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 52.

1446. rachés aux étables des agriculteurs. Michel de Cotignola ne s'en tint pas à cette incursion passagère, il s'empara de Cassano, il y fortifia une tête de pont, et il y laissa deux mille chevaux avec un corps d'infanterie, pour s'assurer l'entrée du Milanès, au moment où il lui plairoit d'y revenir. Il fit ensuite reposer sa cavalerie à Caravaggio; mais son inaction ne rendoit point de tranquillité à l'ennemi, puisque d'un moment à l'autre on pouvoit s'attendre à le voir paroître de nouveau, et porter plus loin ses dévastations (1).

François Sforza avoit mis à profit cette diversion pour relever ses affaires dans la Romagne et le comté d'Urbin. Il y avoit été joint, au commencement d'octobre, par Guid' Antonio Manfredi, et Simoneta du camp Saint-Pierre, condottière à la solde des Florentins. Recouvrant alors la supériorité de forces, il avoit offert la bataille au patriarche d'Aquilée, qui n'avoit pas osé l'accepter; il s'étoit réconcilié avec son frère Alexandre, par l'entremise de Frédéric de Monte-Feltro, et il avoit ensuite recouvré par les armes plusieurs châteaux du comté d'Urbin ou de l'état de Rimini. Cependant l'hiver survint avant qu'il eût obtenu aucun avantage décisif, et les mauvais temps le forcèrent à l'inaction, tandis qu'ils rendirent quelque repos aux sujets du duc de Milan en Lombardie (2).

Les peuples de cette dernière province n'étoient attachés à leur souverain par aucune affection; et comme ils ne lui voyoient point de successeur, ils songeoient moins à le défendre qu'à se concilier les nouveaux maîtres que le sort des armes pourroit leur donner. Philippe n'étoit donc assuré dans la possession d'aucun de ses états; aussi, pendant l'hiver, s'adressa-t-il avec instance à tous ses alliés, à

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 385. — *Crist. da Soldo, Istoria Bresciana*, p. 838. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1123.

(2) *Johann. Simonetæ.* L. VIII, p. 382. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 52. — *Guernieri Bernio, Cronica d'Agobbio*, p. 986. — *Barth. Facii.* L. VIII, p. 137.

tous ses voisins, pour en obtenir du secours. Il rappeloit 1446.
à Alphonse, roi de Naples, le bienfait par lequel il lui avoit mis la couronne sur la tête, et il le supplioit de venir soutenir la sienne. Il le pressoit de faire passer en Lombardie Raimond Boïle, qui jusqu'alors avoit fait, au nom du roi, la guerre dans la Marche, et d'envahir d'un autre côté la Toscane, pour obliger les Florentins à se défendre eux-mêmes, au lieu de mettre toutes leurs forces à la disposition des Vénitiens. Il lui représentoit que le sénat de Venise, plus constant qu'aucun monarque dans son ambition, poursuivoit depuis plus d'un siècle le projet de conquérir toute la Lombardie; qu'il étoit plus près d'arriver à son but qu'il ne l'eût jamais été, et que s'il dominoit une fois des Alpes aux Apennins, ce corps dont aucune passion personnelle n'égaroit les conseils, dont aucun luxe ne dissipoit les trésors, asserviroit aisément ensuite le reste de l'Italie. Ces craintes, qu'il faisoit valoir victorieusement auprès d'Alphonse, n'étoient pas sans quelque influence sur Cosme de Médicis et sur François Sforza eux-mêmes.

Le maintien de l'équilibre de l'Italie n'auroit point été une considération puissante auprès de Charles VII, roi de France, dont le duc de Milan vouloit aussi obtenir les secours. Le monarque de cette contrée, engagé dans de longs démêlés avec l'Angleterre, ne regardoit l'Italie qu'avec des yeux distraits, et il auroit vu avec indifférence les conquêtes de la république de Venise, ou l'abaissement de tous ses rivaux. Si même la France tenoit par d'anciennes affections à aucun parti, c'étoit à celui des Guelfes, des deux républiques, et de François Sforza. Visconti ne désespéra point cependant de l'intéresser à sa défense; il envoya à Charles VII, Thomas Thebaldi de Bologne, son secrétaire; et pour prix des corps de troupes qu'il lui demandoit, il lui offrit la restitution de la ville d'Asti, qui avoit précédemment été donnée à la maison

1446. d'Orléans, comme dot de Valentine Visconti. Une dernière ambassade enfin fut envoyée à François Sforza lui-même; le duc de Milan demandoit à son gendre de prendre sa défense contre les Vénitiens, qui vouloient le dépouiller de tous ses états. Il lui représentoit qu'accablé déjà par la vieillesse, et par une infirmité nouvelle qui le privoit presque de la vue, il n'avoit d'appui naturel que dans le mari de sa fille unique; que c'étoit à lui qu'il avoit destiné son héritage, que lui du moins ne pouvoit désirer la ruine des états auxquels il devoit succéder un jour (1).

Sforza était alors occupé au siége du château de Gradaria, qu'il fut enfin obligé de lever au bout de quarante jours, faute d'argent et de poudre à canon, pour le poursuivre. Il nourrissoit un juste ressentiment contre Philippe, l'instigateur d'une guerre qui sembloit avoir eu pour but son entière ruine, et qui lui avoit déjà enlevé tous ses états. Il savoit combien peu il pouvoit se fier aux paroles de son beau-père; il avoit tout à craindre de sa perfidie, si jamais il devoit se trouver à sa discrétion, après avoir abandonné l'alliance des Florentins et des Vénitiens. D'autre part il sentoit combien il lui seroit avantageux de se réconcilier avec le duc de Milan; cette réconciliation seule pouvoit lui ouvrir l'espérance de recueillir la succession des Visconti, à laquelle il étoit loin de renoncer. Il savoit bien que si les Vénitiens conquéroient une fois la Lombardie, jamais il ne la retireroit de leurs mains; et leur victoire à Casal-Maggiore, qui l'avoit d'abord comblé de joie, étoit devenue ensuite pour lui la source des plus vives inquiétudes. En attendant de pouvoir se décider, il cherchoit à gagner du temps par des négociations équivoques; il exposoit à ses alliés, par ses ambassadeurs, son dénûment, et les besoins sans cesse renaissans de la guerre. Les Florentins, qui ne redoutoient plus la puissance du

(1) *Joannis Simonetæ*. L. VIII, p. 386. — *Macchiavelli, Istor. Fior.* L. VII, p. 202.

duc de Milan, ralentissoient leurs subsides, et les Vénitiens comparoient avec aigreur les désastres continuels éprouvés dans la Marche, avec leurs rapides succès en Lombardie. Lorsque le comte Sforza demandoit de nouveaux secours, ils répondoient que leur général Michel Attendolo emploieroit bien plus utilement que lui, leur argent et leurs munitions, pour la cause commune. Le siége de Gradaria où Sforza avoit échoué, leur avoit coûté, disoient-ils, plus de trésors qu'il ne leur en auroit fallu pour conquérir la moitié de la Lombardie (1). Une défiance universelle refroidissoit les alliés; et Sforza, qui la ressentoit, et qui y donnoit lieu, ne cessoit cependant de solliciter des subsides, non-seulement pour en obtenir, mais encore pour que le refus de ses alliés fût un grief qu'il pût faire valoir contre eux, s'il venoit à les abandonner (2). 1446.

Le conseiller le plus intime de Sforza, son secrétaire Jean Simoneta, auquel nous devons l'excellente histoire qui nous sert de guide pour toute cette période, assure que Cosme de Médicis, consulté par son maître sur la conduite qu'il devoit tenir, exhorta secrètement ce capitaine à ne suivre d'autre règle que son propre intérêt, et à ne point se croire lié envers les deux républiques, qui l'avoient aidé pour leur propre avantage, non pour le sien (3). Ainsi commençoit à se manifester le plan de politique que nous verrons bientôt développer à Médicis, et cette jalousie contre Venise, d'après laquelle il changea toutes les alliances de l'Italie. Au reste, cette exhortation fut reçue avec joie par Sforza, comme une garantie des dispositions secrètes des Florentins; elle l'encouragea dans les projets qu'il avoit déjà adoptés; car des conseils d'égoïsme et de mauvaise foi ne sont guère demandés que par 1447.

(1) *Scipione Ammirato, Storia Fior.* L. XXII, p. 53.
(2) *Joannis Simonetæ.* L. VIII, p. 388.
(3) *Ibid.*

1447. ceux qui sont déjà déterminés à les suivre. Cependant ces négociations contradictoires tenoient tous les esprits en suspens; l'Italie entière étoit dans l'attente de quelque grand événement, lorsque des accidens imprévus changèrent encore les calculs et les sentimens des puissances en guerre.

Le pape Eugène IV, dont l'activité inquiète avoit excité de si violentes secousses dans l'état et dans l'Église, mourut à Rome le 23 février 1447. Les austérités monacales auxquelles il se soumettoit, ont fait oublier aux écrivains ecclésiastiques son mépris scandaleux pour les sermens les plus sacrés, sa confiance aveugle dans ses favoris, et sa participation à d'odieuses perfidies. Ils le représentent presque comme un saint (1). L'histoire ne le considérera que comme un mauvais souverain. Lorsque l'archevêque de Florence s'approcha de lui pour lui donner l'extrême onction, le pape le repoussa avec vivacité en disant, « qu'il se sentoit toujours des forces, que le moment n'é- » toit point venu encore, et qu'il l'avertiroit quand il » en seroit temps. » Alphonse auquel on rapporta cette anecdote s'écria : « Est-il étrange qu'il ait voulu combat- » tre contre François Sforza, contre les Colonna, contre » moi, contre toute l'Italie, lui qui a bien osé combattre » la mort même, et qui à peine a été vaincu (2)? » Cette mort cependant pouvoit changer toutes les combinaisons de la politique dans l'Italie méridionale, et Alphonse, dès-lors moins occupé de la guerre de Sforza, se hâta de se rendre à Tivoli, sous prétexte de veiller à la sûreté de Rome, mais plutôt pour exercer plus d'influence sur le conclave, et s'assurer des dispositions du pape futur (3).

D'autre part les Vénitiens ne doutant plus que le comte

(1) *Vespasiani, Vita Eugenii IV.* T. XXV. *Rer. Ital.* p. 255.—*Raynaldi, Annales Eccles.* 1447, §. 13, p. 334.

(2) *Oratio Æneæ Sylvii de morte Eugenii IV, coram Frederico III habita.* T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 889.

(3) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 53. —*Barth. Facii.* L. IX, p. 139.

Sforza n'eût entamé des négociations secrètes avec le duc 1447.
de Milan, voulurent prévenir le moment où il se déclareroit contre eux. Ils avoient défendu sa ville de Crémone contre Visconti, comptant qu'elle serviroit de boulevard à leurs états de terre ferme; et déjà ils avoient lieu de craindre que cette même ville ne servît de place d'armes pour les attaquer. Ils donnèrent commission à leur général Michel Attendolo de l'occuper. Gérard Dandolo, qu'ils y avoient établi pour commissaire, devoit lui livrer une porte, avec l'aide des Guelfes Crémonais. Mais le lieutenant de Sforza, également vigilant sur les projets de ses alliés et sur ceux de ses ennemis, déjoua cette menée; il retint tout le monde dans le devoir, et lorsqu'Attendolo parut le 4 mars devant Crémone, il le força à se retirer, avec la honte d'une trahison qu'il n'avoit point pu accomplir (1).

François Sforza, qui paroissoit hésiter encore entre les deux partis, fut décidé par cette tentative des Vénitiens; il accepta les propositions de son beau-père : celui-ci lui promit deux cent quatre mille florins d'or par an, pour l'entretien de ses troupes : c'étoit la somme que les Florentins et les Vénitiens lui avoient payée jusqu'alors. En même temps, Visconti lui assura la suprême autorité militaire dans toutes les places de guerre, et sur tous les soldats des états milanais; il lui envoya de l'argent, il lui en fit aussi payer par Alphonse en son nom, et Sforza sacrifiant ses anciens alliés à son ennemi, commença ses préparatifs pour entrer de bonne heure en campagne (2).

Mais jamais encore on n'avoit vu Philippe demeurer longtemps attaché à un même projet. Il n'eut pas plus tôt conclu son traité avec son gendre, qu'il fut troublé de la crainte

(1) *Jo. Simonetæ.* L. VIII, p. 389. — *Crist. da Soldo, Istor. Bresciana*, p. 839.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 391. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 682. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 140.

1447. de s'être livré à discrétion entre les mains de ce général ambitieux. Il étoit entouré de conseillers et de généraux formés à l'école de Braccio, et attachés à ce qu'on appeloit la faction militaire des *Bracceschi.* Tous voyoient avec une extrême douleur l'agrandissement de Sforza et de son parti, qu'ils regardoient comme le signal de leur propre ruine. Les deux frères Piccinini, Nicolas Guerriero de Parme, Antoine de Pesaro et Jacques d'Imola, conseillers habituels de Philippe, dès qu'ils entrevirent en lui quelque défiance, s'empressèrent de l'augmenter. Ils prétendirent que Sforza se préparoit à entrer en maître dans le Milanès, qu'il promettoit d'avance des récompenses à ses soldats, des terres à ses officiers, comme s'il étoit souverain des états de son beau-père; et ils aigrirent si bien l'ame jalouse de Visconti, que celui-ci fit suspendre les subsides promis à Sforza, et qu'en même temps il lui donna ordre de marcher immédiatement sur Padoue ou sur Vérone, sans s'approcher de Milan, et sans toucher aux frontières de ses états. Comme il apprit aussi que François Sforza avoit envoyé son fils et sa fille à Crémone, pour les présenter à leur aïeul, loin de témoigner aucun désir de les voir, il leur fit défendre de passer les frontières du Milanès (1).

François Sforza, étonné de ce changement, craignit d'avoir perdu ses anciens alliés, sans en avoir acquis un nouveau. Le plan de campagne qu'on lui proposoit, étoit contraire à toutes les règles de l'art militaire. Ce grand capitaine, trop pauvre pour équiper son armée, trop ballotté par des avis contraires pour prendre un parti, s'arrêtoit sur les frontières de l'état d'Urbin, sans pouvoir se décider. Son beau-père perdoit, aussi bien que lui, le moment d'agir; mais les Vénitiens savoient en profiter. Dès le commencement du printemps, leur armée ravagea le Crémonois, et le soumit tout entier, à la réserve de la capitale. Elle passa ensuite le pont de Cassano, et Michel Attendolo

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 392.

vint établir son camp à trois milles de Milan. Tandis qu'il ravageoit les campagnes, jusqu'aux portes de la ville, devant lesquelles il se présenta souvent (1), il suivoit des négociations secrètes avec ceux à qui l'on croyoit le plus d'influence sur le peuple. Les Vénitiens annonçoient la mort prochaine de Philippe, avec lequel s'éteignoit la maison Visconti, et ils offroient aux Milanais, ou de les recevoir sous leur domination, en leur conservant tous leurs priviléges, ou même de rétablir leur république, s'ils vouloient prendre les armes, sans tarder davantage, et se remettre en liberté (2). 1447.

Philippe, pour délivrer sa capitale, n'osoit point hasarder un combat; il donna, au contraire, à ses généraux les ordres les plus précis de contenir leurs soldats dans l'enceinte des villes. D'autre part, le danger et la ruine de ses états lui firent sentir la nécessité de recourir à son gendre. Cette fois il parut mettre de côté sa défiance et ses soupçons; il ne lui imposa plus aucune condition en lui demandant de marcher; il lui fit avancer de l'argent par Alphonse, car lui-même étoit hors d'état de fournir celui qu'il avoit promis. Le roi de Naples, qui désiroit se débarrasser du voisinage dangereux d'un condottière, et en délivrer le pape, déclara qu'il ne paieroit l'argent que demandoit Visconti, qu'autant que Sforza rendroit au pape Nicolas V, successeur d'Eugène IV, la ville d'Iesi qu'il possédoit encore dans la Marche, et qu'il renonceroit à une souveraineté pour laquelle tant de sang avoit déjà été versé. Le comte, qui voyoit son armée lui devenir inutile faute d'argent, et qui couroit risque de perdre, par son inaction, sa réputation militaire et ses soldats, aussi bien que ses états, consentit enfin à abandonner une ville fidèle qui, durant un siége de deux ans, s'étoit soumise pour

(1) *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana*, p. 841.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1125. — *M. A. Sabellico Hist. Veneta.* Dec. III, L. VI, f. 187, v.

1447. lui à de dures extrémités. Il rendit Iesi au pape, et reçut en récompense, des mains d'Alphonse, trente-cinq mille florins, avec lesquels il remonta son armée (1).

Dès le 11 mars, le comte Sforza avoit signé, par l'entremise du comte d'Urbin, une trève avec Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, et il avoit ainsi assuré à son frère Alexandre la possession pacifique de Pesaro. Il abandonnoit la Marche, en sorte qu'aucun intérêt ne le retenoit plus dans les états de l'Église. Le 9 août, il se mit en mouvement, prenant la route de Lombardie; mais, arrivé à Cotignola, village d'où il tiroit son origine, et où il vouloit donner à ses troupes quelque repos, il y reçut, le 15 août, un messager secret de Lionnel, marquis d'Este, qui lui annonçoit la mort de son beau-père. Le duc de Milan, toujours invisible pour ses sujets, accessible à peine à un petit nombre de conseillers et de familiers silencieux, avoit été atteint, le 7 août, d'une dyssenterie; son mal avoit été soigneusement caché à tout le monde, et il étoit mort, le 13 du même mois, à son château de Porta-Zobbia de Milan, avant que personne soupçonnât le danger dont il étoit menacé (2).

Philippe-Marie, le dernier des Visconti, ducs de Milan, étoit d'une très-grande taille; il avoit été fort maigre dans sa jeunesse; il prit au contraire un extrême embonpoint dans un âge avancé. Son visage étoit d'une laideur presque effrayante, ses yeux fort grands, mais son regard toujours incertain. Il négligeoit sur sa personne tout ce qui pouvoit servir à plaire; l'élégance et même la propreté lui sembloient odieuses, et il ne permettoit jamais l'accès auprès de lui, à ceux qui étoient habillés avec luxe; ses seuls divertissemens étoient la chasse et les chevaux; d'ailleurs il

(1) *Joannis Simonetæ*. L. IX, p. 394.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. IX, p. 395. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 54. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 684. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1126.

étoit sombre, timide, il craignoit les éclairs, les tonnerres, 1447.
les propos même qui pouvoient le faire penser à la mort, son caractère et sa conduite semblent s'expliquer surtout par sa défiance continuelle de lui-même et des autres (1). Il redoutoit le jugement que porteroient sur lui tous ceux qui pourroient l'approcher. Plutôt que de vaincre cette timidité, pour voir l'empereur Sigismond à son passage, il s'exposa à se faire, de ce monarque, un ennemi irréconciliable. Il ne surmonta cette défiance, que lorsque le sort des princes introduits devant lui, se trouva remis entre ses mains. C'est ainsi qu'il vit Charles Malatesti, et ensuite Alphonse d'Aragon, tous les deux ses prisonniers, et qu'il les combla de bienfaits, comme pour les réconcilier à son effrayante figure. Il se déroboit également aux regards des étrangers, et à ceux de ses sujets de tout ordre; ce n'étoit qu'avec une extrême difficulté qu'on parvenoit jusqu'à lui; mais s'il consentoit enfin à recevoir quelqu'un dans l'audience, il se montroit toujours doux et affable, et tous ceux qui avoient une fois pénétré dans son intérieur, acquéroient aisément une grande influence sur lui. Soupçonneux à l'excès envers ceux avec lesquels il ne vivoit pas familièrement, il cherchoit sans cesse, même au milieu de la paix, à les affoiblir, à les ruiner secrètement par la plus odieuse politique; mais il étoit susceptible d'une confiance durable pour ceux qu'il avoit admis à son intimité: aussi le vit-on faux dans ses promesses, perfide dans ses alliances, et fidèle cependant en amitié. Il craignoit, il méprisoit, et il haïssoit les hommes en masse; mais il savoit assez bien choisir ceux qu'il tenoit immédiatement sous ses ordres; il n'employa presque que d'habiles gens comme généraux, comme conseillers d'état et comme ambassadeurs; dans les missions qu'il leur donnoit, il ne limitoit point leurs attributions avec une défiance jalouse; et dans

(1) *Æneas Sylvius in gestis imperat. Frederici III.* — *Benvenuto da San-Giorgio, Istoria del Monferrato.* T. XXIII, p. 711.

1447. un siècle où l'honneur et la bonne foi n'avoient plus de pouvoir, où lui-même donnoit sans cesse l'exemple de la perfidie, il ne fut jamais trahi par ses ministres ou ses généraux. Souverain sans respect pour l'humanité, sans amour pour ses peuples, fléau de ses propres états et de ceux de ses voisins, il ne fut pas si mauvais homme qu'il étoit mauvais prince, et l'on trouvoit en lui quelque mélange de talens, de vertus et de générosité.

CHAPITRE LXXII.

Efforts des Milanais pour recouvrer leur liberté ; François Sforza s'engage au service de leur nouvelle république ; ses victoires sur les Vénitiens à Plaisance, à Casal Maggiore et à Caravaggio.

1447 — 1448.

Depuis plus de quinze ans l'Italie étoit troublée par des révolutions d'une nature nouvelle ; on y voyoit des guerres entreprises sans motifs, poursuivies sans vigueur, abandonnées sans que la paix assurât aucun avantage ; des alliances contractées, rompues, renouvelées, et mille fois violées ; la perfidie dans tous les rapports politiques étoit devenue la morale du jour ; un crédit dangereux étoit accordé aux commandans des armées, en même temps que l'art militaire n'étoit plus ennobli par le but de défendre la patrie ; chaque jour enfin de nouveaux capitaines s'élevoient à une puissance indépendante, traitoient avec les princes en petits souverains, et périssoient ensuite sur l'échafaud presque toujours sans jugement. Mais cet état de l'Italie, si extraordinaire, si différent de tout ce qui l'avoit précédé, de tout ce qui l'a suivi, préparoit la grande révolution qui s'accomplit au milieu du quinzième siècle. On vit alors, et par toutes ces causes, le plus fortuné des chefs d'aventuriers, s'élever sur le premier trône de l'Italie septentrionale ; les Sforza succéder aux Visconti, un nouveau système d'équilibre réunir le pouvoir militaire au pouvoir souverain, et le condottière qui obtint la plus

magnifique récompense, faire disparoître tous les autres.

Ce fut par une insigne perfidie que François Sforza parvint à succéder à son beau-père ; mais le siècle avoit été tellement corrompu par le manque de foi habituel de la maison Visconti, de tous les petits princes d'Italie et des papes, que ce manque de foi n'étoit plus une souillure aux yeux de la plupart des hommes. Lorsque Macchiavel disoit de ce même Sforza, qu'il n'étoit point retenu par la crainte ou la honte de manquer à son serment, parce que les grands hommes voient de la honte à perdre, non à gagner, par la tromperie (1) ; il exprimoit le sentiment de tous ses contemporains plus encore que le sien ; et Sforza, qu'il excusoit ainsi, passoit alors pour l'un des plus loyaux, des plus généreux, des plus fidèles en amitié, parmi les princes de son siècle. Son intime liaison avec Cosme de Médicis, que les Florentins nommèrent le père de la patrie, et que les amis des lettres considèrent comme le restaurateur de la philosophie platonicienne, étoit également honorable pour l'un et pour l'autre. L'amitié de Sforza étoit recherchée en même temps par Frédéric de Monte-Feltro, ensuite duc d'Urbin ; par Lionnel et Borso d'Este, marquis et ducs de Ferrare ; et par Louis de Gonzague, marquis de Mantoue, l'élève de Victorin de Feltre. Le nom de ces princes a été illustré par la protection bienveillante qu'ils accordèrent aux lettres, à la fin du quinzième siècle ; c'est à eux qu'on peut attribuer la découverte de la belle antiquité, la renaissance des arts et de la poésie. François Sforza étoit digne de leur être associé, et nous n'aurons que trop lieu de le remarquer, ces grands princes n'étoient pas, sur l'article de l'honneur et de la moralité, plus exempts de reproches que lui. Il faut plaindre le siècle où le sentiment du juste et du vrai étoit si oblitéré, qu'un homme né avec une ame élevée ne rougissoit plus de la fausseté et de la trahison ; mais, en conservant toute notre

(1) *Nicolo Macchiavelli delle Istor.* L. VI, p. 212.

horreur pour le vice et pour la bassesse, il faut éviter de faire porter sur un seul homme le blâme et la honte qui appartiennent à toute sa génération.

Ce n'étoient point les prétentions de François Sforza à l'héritage de Philippe-Marie qui étoient injustes : ses droits étoit aussi fondés que ceux d'aucun autre prétendant, ou plutôt, pas un de ceux qui se présentèrent n'avoit aucun droit, excepté la république milanaise. Les Visconti n'étoient que des chefs de parti acceptés par le peuple, et élevés au pouvoir souverain, tantôt par le consentement tacite de la nation, tantôt par l'intrigue ou la force des armes. Jamais ils n'avoient fondé une monarchie régulière et constitutionnelle, où les droits de l'hérédité fussent reconnus. Depuis Othon Visconti, qui commença en 1277 la grandeur de sa maison, jusqu'à Philippe en qui elle finissoit, on n'avoit pas vu, en cent soixante-dix ans, une seule succession régulière. Tantôt tous les frères avoient régné ensemble, tantôt ils s'étoient partagé les états, tantôt ils s'étoient succédé les uns aux autres, au préjudice des enfans ; toujours le commencement d'un nouveau règne avoit été marqué par une révolution. La force seule décidoit du droit, la crainte tenoit lieu d'amour, et le souverain de la Lombardie aurait été aussi surpris que son peuple, si on lui avoit parlé des divers degrés d'hérédité qui ouvroient la succession au trône.

Dans les familles des seigneurs d'Italie, les bâtards étoient mis presque sur le même niveau que les enfans légitimes, et si l'on admettoit que la succession des Visconti pût passer aux femmes, la naissance de Blanche n'étoit point une cause d'exclusion pour elle. Dans la division des états de Jean Galéaz, père du dernier duc, son bâtard Gabriel avoit eu une part à peu près égale à celle des enfans légitimes ; Lionnel d'Este, qui régnoit alors, et ensuite Borso, tous deux bâtards de Nicolas III, furent appelés à la Seigneurie de Ferrare et de Modène, au préjudice de leurs frères

puînés, issus d'un légitime mariage; la succession de la maison della Scala s'étoit transmise jusqu'à sa fin, de bâtards en bâtards. Santi Cascèse venoit d'être appelé à gouverner Bologne, comme fils adultérin d'un Bentivoglio, tandis que Frédéric de Monte-Feltro, qu'on savoit n'être point fils du comte Guido, dont il portoit le nom, étoit reconnu pour seigneur d'Urbin. Dans le fait, les peuples ne considéroient nullement les droits de succession, tels qu'ils sont réglés par les lois, pour les propriétés privées, mais seulement la garantie que le nouveau chef pouvoit donner, par son âge et par ses talens, au parti que sa famille avoit toujours dirigé.

Les droits que la maison d'Orléans prétendit tenir de Valentine Visconti, sœur du dernier duc, étoient fondés sur la supposition que la Lombardie étoit un fief féminin; mais la Lombardie n'étoit ni un fief, ni une succession ouverte aux femmes. Les droits que les empereurs firent valoir ensuite sur le duché de Milan, comme retombé à la directe de l'Empire, par l'extinction de la maison Visconti, n'étoient pas plus légitimes, parce que Milan, avant la fondation du duché, avant même la grandeur de la maison Visconti, étoit un état libre, quoique membre de l'Empire, et que cet état n'avoit jamais appartenu à l'empereur. La couronne ducale pouvoit retourner à celui qui l'avoit accordée, mais la souveraineté ne devoit pas sortir des mains des Lombards, dont ces ducs n'étoient que les mandataires. Les droits d'Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, appuyés sur un testament vrai ou supposé de Philippe-Marie, en sa faveur, étoient aussi invalides, car jamais on n'avoit accordé au duc de Milan le droit de disposer, par testament, du gouvernement de ses peuples. Les droits enfin de François Sforza, comme époux de la fille unique du dernier souverain, dans un pays où les filles n'avoient jamais succédé, dépendoient en entier de l'assentiment du peuple. Si les amis des Visconti, si les nobles Gibelins qui

avoient voulu donner et conserver un chef à leur parti, croyoient que l'éducation de Blanche au milieu d'eux, que sa succession aux biens patrimoniaux, que l'affection réciproque entre elle et les serviteurs de son père, leur répondoient de sa persistance et de celle de son époux, dans les maximes du gouvernement dont ils avoient cherché la garantie, ils étoient bien maîtres de considérer François Sforza, depuis son mariage avec Blanche, comme le représentant d'une famille à laquelle ils avoient consacré leurs épées et leurs fortunes. C'étoit ensuite de ce même droit qu'ils avoient rendu à Philippe-Marie l'obéissance qu'ils avoient retirée à Jean-Marie son frère; que précédemment ils avoient substitué Jean Galéaz à Bernabos et à ses enfans; que plus anciennement ils avoient choisi tour-à-tour Azzo, Luchino, et Jean Visconti, sans jamais s'en tenir à la ligne directe de succession. Mais si Blanche n'avoit point apporté à Sforza l'affection d'un parti, et le dévouement de la majorité dans la nation, elle n'avoit aucun droit judiciaire qu'elle pût faire valoir. La république milanaise étoit seule fondée à réclamer sa souveraineté. Non-seulement lorsqu'elle s'étoit donné de son propre choix les Visconti pour seigneurs, elle n'avoit point consenti à ce que la souveraineté passât à d'autres familles, elle n'avoit pas même reconnu d'autre hérédité dans la maison Visconti, que celle qu'elle sanctionnoit par ses suffrages, à chaque mutation de règne. Une délibération des conseils avoit toujours déféré à chacun des Visconti, l'un après l'autre, le titre et les droits de *seigneur perpétuel de Milan*; lors même que cette délibération auroit souvent été arrachée par la force, encore donnoit-elle seule, au titre des seigneurs, quelque apparence de légitimité.

Mais, à la mort de Philippe-Marie, les Milanais étoient bien éloignés de chercher un nouveau chef de parti, et de se soumettre à de nouveaux seigneurs. Ils avoient éprouvé tous les malheurs que la tyrannie de maîtres ambitieux 1447.

1447. peut attirer sur un peuple, et ils accusoient avec douleur la mémoire de leurs ancêtres, qui, trompés par les intrigues de l'archevêque Othon, avoient permis à sa famille de réduire leur patrie en servitude (1). La maladie de Philippe-Marie étoit demeurée un secret pour eux. Ce prince, qui s'étoit toujours rendu invisible à son peuple, et qui n'avoit jamais accordé aux ambassadeurs étrangers que des audiences rares et difficiles, avoit langui huit jours d'une dyssenterie à laquelle il avoit enfin succombé, sans que personne, hors ses familiers les plus intimes, eût seulement conjecturé qu'il fût indisposé. Le conseil de Milan auroit volontiers caché long-temps encore cet événement, pour ne pas augmenter le courage, ou des ennemis qui étoient déjà aux portes de la ville, ou des diverses factions prêtes à éclater. Mais l'ambition et un ancien esprit de parti avoient fait embrasser des déterminations opposées à ces conseillers trop égoïstes pour songer aux droits de leur patrie. L'antique rivalité des écoles militaires de Sforza et de Braccio partageoit le conseil. François Landriano, et Broccardo Persico, attachés à la milice de Braccio, vouloient déférer au roi de Naples la souveraineté de la Lombardie. Alphonse, disoient-ils, étoit le plus riche et le plus puissant des princes de l'Italie; il avoit été attaché par une longue alliance à Philippe-Marie, et il en avoit reçu des bienfaits qu'il n'avoit point oubliés; la reconnoissance qu'il en conservoit il la transporteroit aux conseillers du duc. D'autre part, André Birago, avec les amis de Sforza et ceux qui avoient servi dans sa milice, faisoient valoir les liens du sang, qui attachoient le comte François à Philippe, les promesses du dernier duc, et la succession naturelle d'une fille à son père (2).

Les partisans d'Alphonse l'emportèrent; ils prétendi-

(1) *Josephi Ripamontii Hist. urbis Mediolani, apud. Grævium, Thesaurus Histor. et Antiquit. Italiæ.* T. II, L. V, p. 609.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 397.

rent exécuter ainsi la volonté que Philippe avoit manifestée 1447.
dans ses derniers momens, et ils livrèrent la citadelle et le château à Raimon Boïle, lieutenant du roi, qui étoit arrivé depuis peu de la Pouille, avec une petite armée auxiliaire. Les drapeaux aragonais qu'on vit flotter sur la demeure du duc de Milan, indiquèrent aux Milanais la mort de leur souverain, en même temps que la révolution qu'un conseil de ministres prétendoit opérer; ils avertirent aussi les chefs du parti populaire de songer à la liberté de leur pays.

Quatre citoyens également distingués par leur naissance, leur richesse, leurs talens et leur zèle pour le bien public, Antoine Trivulzio, Théodore Bossi, George Lampugnano et Innocent Cotta, se réunirent pour assurer la liberté de leur patrie, et s'engagèrent par serment à ne jamais permettre qu'elle retombât sous le joug. Au point du jour la ville entière fut remplie de la nouvelle de la mort de Visconti; toutes les boutiques demeurèrent fermées, des chaînes furent tendues dans toutes les rues, et les passages qui aboutissoient au château furent coupés par des fossés profonds. Trivulzio, Bossi, Lampugnano et Cotta, se partageant les quartiers de la ville, firent assembler le peuple aux six portes, et nommer par chaque porte quatre députés. Un conseil suprême, formé de ces députations, devoit représenter la république, et être renouvelé tous les deux mois, comme la Seigneurie de Florence. Les quatre instigateurs de la révolution furent nommés les premiers à cette nouvelle magistrature. Pendant ce temps Raimond Boïle, avec les anciens conseillers du duc, avoit mandé au château tous les condottiéri qui se trouvoient alors dans la ville; savoir, Guid'Antonio Manfredi de Faenza, Charles Gonzague, Louis del Verme, Guido Torello et les frères San-Severino : il les avoit tous engagés à prêter serment à Alphonse; mais à peine furent-ils ressortis de la citadelle, qu'entraînés par le mouvement populaire, ils reconnurent

1447. le nouveau gouvernement, et se mirent à la solde de la république qu'on venoit de constituer (1).

Cette magistrature nouvelle avoit permis que le dernier duc fût porté à la sépulture avec les rites accoutumés; aucun mouvement séditieux ne troubla la marche du cortége; mais de si grands intérêts étoient alors compromis, des craintes si vives, des espérances si variées, des nouvelles si contradictoires se succédoient avec tant de rapidité, que les citoyens, après s'être joints à la pompe funèbre, l'abandonnèrent successivement, que les prêtres eux-mêmes s'en écartèrent, et qu'on eut peine à transporter le corps de Philippe jusqu'au tombeau qui lui étoit destiné, derrière le grand autel de la cathédrale (2).

La première affaire du nouveau gouvernement devoit être de recouvrer les citadelles; car les soldats étrangers, qui les occupoient, pouvoient être tentés de les vendre aux Vénitiens, et de livrer avec elles l'entrée de la ville. Les bagages de Raimond Boïle furent abandonnés au pillage du peuple, en punition de ce qu'il s'étoit emparé de la forteresse. Les soldats, effrayés de cette exécution, séparés, par plusieurs centaines de lieues, des armées du roi de Naples, et n'ayant fait aucun préparatif pour soutenir un siége, ouvrirent leurs portes presque immédiatement après. Ceux du château de Porta-Zobbia parurent vouloir faire plus de résistance; cependant, comme ils ne formoient en tout que trois compagnies, ils prêtèrent l'oreille à des propositions d'accommodement. On leur permit de se partager dix-sept mille florins demeurés dans la cassette du prince, et à cette condition ils livrèrent le château. Aussitôt ces deux redoutables citadelles furent démolies par le peuple, et la masse des citoyens n'abandonna point l'ouvrage, jusqu'à ce qu'elles fussent rasées jusqu'au sol.

Pendant les mois précédens, des négociations avoient

(1) *Joann. Simonetæ*. L. IX, p. 398.

(2) *Josephi Ripamontii*. L. V, p. 610.—*Joann. Simonetæ*. L. IX, p. 398.

été entreprises à la sollicitation du nouveau pontife Nicolas V, pour pacifier l'Italie. Un congrès avoit été ouvert à Ferrare, sous la présidence du marquis Lionnel et d'un légat du pape; des ambassadeurs des Vénitiens, des Florentins et du duc de Milan, qui traitoient en même temps pour Alphonse, s'y étoient rencontrés. Les propositions diverses, ou d'une trève fondée sur l'état actuel de possession, ou d'une paix avec restitution mutuelle, avoient été discutées, et ensuite abandonnées au choix de Philippe-Marie, et l'ouvrage du congrès étoit en quelque sorte achevé (1). Les magistrats de la nouvelle république de Milan, qui désiroient vivre en paix avec tout le monde, déclarèrent qu'ils vouloient suivre la négociation, et qu'ils accepteroient les conditions déjà arrêtées avec leur duc: mais les Vénitiens, qui voyoient de nouvelles conquêtes se présenter à leur cupidité, rejetèrent cette offre, presque avec dérision. Avant de rendre aux Milanais les états qui avoient appartenu à Philippe, ils demandèrent la restitution de tous les frais de la guerre et de tous les dommages occasionés par elle (2). Ils rompirent ainsi toute négociation, ils se retirèrent du congrès, et ne songèrent plus qu'à se partager les dépouilles du dernier Visconti (3). 1447.

Le doge François Foscari, homme ambitieux, qui aimoit la guerre, et qui se flattoit de signaler son règne par des conquêtes, étoit alors à la tête des conseils de Venise. Il détermina la république à poursuivre des projets d'agrandissement que les circonstances sembloient favoriser. Cependant ce fut à une politique bien fausse qu'elle sacrifia ses anciennes maximes de justice et de liberté. Les Vénitiens ne devoient pas supposer que les autres états d'Italie, ni leurs alliés eux-mêmes, leur permissent jamais de

(1) *Nic. Macchiavelli delle Istor.* L. VI, p. 206. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 141.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VI, f. 188. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1126.

(3) *Platina, Hist. Mantuan.* T. XX, L. VI, p. 843.

1447. subjuguer la Lombardie. En s'obstinant à combattre sans provocation la république de Milan, ils la poussèrent sous le joug de Sforza, ils se donnèrent ainsi un voisin plus dangereux encore que ne l'avoient été les Visconti, et, par un enchaînement nécessaire, ils furent la cause première des guerres des Français et des Allemands à la fin du siècle, pour la possession de ce même Milanès; tandis que, si trois républiques puissantes, à Milan, à Venise et à Florence, s'étoient partagé l'Italie supérieure, et en avoient maintenu l'équilibre, cette contrée bien plus forte et bien plus riche, sous une administration paternelle, ne seroit jamais devenue la proie des étrangers.

Le gouvernement de Milan, en guerre avec Venise, inquiet de ses rapports avec Florence, et de la conduite que tiendroit le comte Sforza, n'avoit pas même succédé à toute la puissance que le dernier Visconti avoit exercée. Dans tout le duché, une oppression égale avoit donné un désir égal de liberté; dans toutes les villes, le nom de république avoit été proclamé; mais, dans presque toutes, l'amour de l'indépendance nationale égaloit tout au moins l'amour de la liberté politique. Le joug des Milanais étoit détesté autant que celui des Visconti, et chaque cité qui avoit été république vouloit le devenir de nouveau. Pavie avoit long-temps disputé à Milan le premier rang en Lombardie; cette ville avoit été la résidence favorite de Jean Galéaz, le plus grand des Visconti; l'orgueil des Pavesans fortifioit leur amour pour l'indépendance, et ils étoient déterminés à tout souffrir, plutôt que d'obéir aux Milanais. Le peuple de Pavie nomma des magistrats, se constitua en république, et entreprit aussitôt le siége de la citadelle qui dominoit la ville. Une partie du trésor du duc et de ses munitions de guerre étoit déposée dans cette forteresse; mais Mattéo Bolognini qui y commandoit, repoussa avec obstination tous les efforts des assaillans. Les villes de Como, Alexandrie et Novarre, qui étoient atta-

chées aux Milanais par affection plus que par obéissance, 1447.
déclarèrent qu'elles suivroient le sort de la nouvelle république; mais Lodi, que des rapports de commerce et la supériorité de la faction Guelfe unissoient aux Vénitiens, repoussa les deux Piccinini, et les força de se réfugier à Pizzighettone; cette ville envoya ensuite demander à Michel Attendolo une garnison vénitienne, qui y entra le 16 août, cinq jours après la mort du duc (1). Le château de Saint-Colomban, entre Lodi et Pavie, fut de même remis volontairement aux Vénitiens. Plaisance se trouvoit partagée entre quatre factions, dirigées par autant de puissantes familles. Celle des Anguisoli étoit seule attachée aux Gibelins; les trois autres, réunies par une même affection pour le parti Guelfe, se décidèrent enfin, pour terminer leur lutte, à se soumettre aux Vénitiens. Taddéo d'Este, un des généraux de Venise, prit possession de Plaisance le 20 août, avec quinze cents chevaux; et en peu de jours il soumit également tout son territoire (2). Parme et Tortone s'érigèrent en républiques; Asti ouvrit ses portes à Renaud du Dresnay, qui en vint prendre possession au nom de Charles, duc d'Orléans, d'après la négociation entamée peu de mois auparavant entre Philippe et Charles VII, et comme dot de Valentine Visconti. Dans toutes les villes on vit rentrer les exilés et les proscrits; partout ils reprirent possession de leurs biens que le fisc s'étoit appropriés, ou qu'il avoit aliénés, et ils en chassèrent l'épée à la main les nouveaux propriétaires (3).

Les chefs de la république milanaise, attaqués par les Vénitiens, abandonnés par la moitié des peuples que gouvernoit auparavant le duc, mal obéis par l'autre moitié,

(1) *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 843.
(2) *Ibid.* — *PlatinaHist. Mantuan.* T. XX, p. 843. — *Annales Placentini Antonii de Ripalta.* T. XX, p. 892.
(3) *Joann. Simonetœ.* L. IX, p. 399. — *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VI, f. 188.

1447. toutes les fois qu'ils leur demandoient de maintenir l'ordre, de lever des soldats et de payer régulièrement les impôts; menacés par le roi Alphonse, par les Savoyards, par les Français, qui tous annonçoient des prétentions diverses sur l'héritage des Visconti, crurent devoir demander l'assistance de François Sforza, pour n'avoir pas à compter encore ce général parmi leurs ennemis. Sforza avoit déjà conduit son armée sur leurs frontières, pour secourir le prince dont ils étoient demeurés les représentans, et cette armée étoit leur seule espérance. Scaramuccio Balbo offrit à ce grand capitaine, au nom de la république milanaise, de maintenir le traité que Visconti avoit signé avec lui. La même paye et les mêmes conditions lui étoient offertes, pour combattre les mêmes ennemis et défendre le même pays. Bientôt Antoine Trivulzio se rendit aussi auprès du général; il ajouta à ces offres la cession des droits des Milanais sur Brescia ou sur Vérone, si Sforza enlevoit aux Vénitiens l'une ou l'autre de ces villes. Celui-ci, qui s'étoit avancé jusqu'à Crémone, pour voir quel parti il pourroit tirer des troubles de la Lombardie, accepta sans difficulté les conditions qui lui étoient offertes, quoiqu'il trouvât dur d'obéir à ceux à qui il avoit compté commander. Il se prépara donc à la guerre, mais sans déposer l'espérance de forcer un jour les Milanais à reconnoître une autorité qu'il abaissoit devant la leur (1).

Le premier service qu'il rendit à la république dont il recevoit la solde, fut de faire rentrer dans son alliance les Parmesans qu'il intimida, en s'avançant sous leurs murs. Ceux-ci pour éviter des hostilités, s'engagèrent à suivre sans exception le sort de Milan, et à reconnoître toujours les mêmes amis et les mêmes ennemis (2). Sforza confirma

(1) *Joannis Simonetæ*. L. IX, p. 401. — *Nic. Macchiavelli, Ist. Fior.* L. VI, p. 205. — *Jos. Ripamontii Histor. urbis Mediolani*. L. V, p. 611.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. IX, p. 401.

ensuite son alliance avec Roland Palavicini, qui lui assura 1447.
un libre commerce dans ses fiefs. A Crémone il trouva quinze cents cavaliers de guid'Antonio Manfredi, qui avoient été chassés du Lodésan par les Vénitiens, et qu'il réunit sous ses drapeaux. Se rendant ensuite, avec une petite escorte, à Pizzighettone, auprès des deux Piccinini, il gagna leur bienveillance par cette preuve de confiance; il les trouva éperdus dans la révolution universelle, et prêts à traiter avec les Vénitiens, qui, les appelant déjà à partager leurs conquêtes futures, leur offroient pour récompense de leur défection, de céder Crémone en souveraineté à l'aîné, et Crème au second. Sforza sut si bien manier leurs esprits, que, malgré l'antique rivalité entre leurs deux écoles militaires, et malgré leurs offenses mutuelles, il les engagea à rester attachés comme lui à la république milanaise, et à renouveler avec lui Bossi et Pierre Cotta, députés de cette république, le traité qu'ils avoient fait avec le duc (1). Sforza passa ensuite l'Adda, le 3 septembre, avec François Piccinino, et entra sur le territoire de Lodi. Le général vénitien Michel Attendolo, son parent, qui s'étoit affoibli par le grand nombre de garnisons qu'il avoit été obligé de détacher de son armée, et l'étendue de pays qu'il occupoit, ne se sentit pas en état de lui tenir tête, et lui laissa former le siége du château de Saint-Colomban, qui fut pris le 15 du même mois (2).

Les Vénitiens avoient perdu, en dispersant leurs forces, cette supériorité qu'ils avoient toujours conservée sur Philippe, depuis la bataille de Casal: l'étendue de leurs succès avoit presque pour eux les conséquences d'une défaite. Pour rétablir leur armée, ils rassemblèrent avec activité toutes les nouvelles levées qu'ils purent tirer de Bergame et de Brescia; les Milanais d'autre part étoient aban-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. IX, p. 403. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*. T. XXII, p. 1126.

(2) *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana*. T. XXI, p. 843.

1447. donnés par plusieurs de leurs condottiéri, entre autres par Albert Pie, seigneur de Carpi, qui pilla les palais du duc, et les châteaux dont il se trouvoit le plus proche, et qui reprit ensuite, tout chargé de butin, le chemin de ses foyers (1). Sforza fit cependant une recrue importante; ce fut celle de Barthélemy Coléoni de Bergame, qui, après avoir acquis déjà quelque réputation, avoit été arrêté l'année précédente par ordre de Philippe-Marie, et enfermé dans les cachots de Monza. Coléoni trouva moyen de s'en échapper, lorsque la mort du duc rendit son geôlier moins sévère; et ses anciens soldats cantonnés à Landriano, l'ayant reconnu dans sa fuite, se rangèrent de nouveau sous ses drapeaux. Sforza le rappela de Pavie où il s'étoit réfugié, pour le faire entrer dans l'armée milanaise (2).

Tous les princes qui avoient quelque prétention sur l'héritage des Visconti, ou seulement le désir de profiter de la révolution survenue dans leurs états, s'étoient efforcés de gagner à prix d'argent des partisans dans les diverses villes de Lombardie. Celle de Pavie, bien plus occupée de se soustraire à la domination des Milanais, que de conserver sa liberté, étoit alors partagée entre plusieurs factions. On y comptoit les partis de Charles VII, roi de France; du Dauphin, son fils, alors brouillé avec ce monarque; de Louis, duc de Savoie; de Jean, marquis de Montferrat, et de Lionnel, marquis d'Este. Tous convenoient que, pour ne pas retomber sous le joug des Milanais, il falloit se donner un maître étranger. Mais si l'intérêt, la corruption et l'égoïsme rendoient les conseils unanimes dans cette absurde détermination, ces mêmes motifs divisoient les suffrages sur le choix du prince. Au milieu de ces intrigues, François Sforza ne s'étoit pas ou-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 403.

(2) *M. Ant. Sabellico. Istor. Veneta.* Dec. III, L. VI, f. 189.—*Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1127. —*Anton. Cornazzani, de Vita et Gestis Barth. Colei.* L. IV, p. 18, *apud Burmannum. Thesaurus.* T. IX, P. VI.

blié : un de ses agens, nommé Sceva Curti, s'efforçoit de 1447.
lui concilier les vœux des Pavesans. Dans le même temps, Agnès de Maino, mère de sa femme Blanche Visconti, qui s'étoit réfugiée dans la forteresse de Pavie, entreprit d'amener au même parti Mathieu Bolognini qui y commandoit. Cet officier avoit servi autrefois sous les drapeaux de Braccio, ce qui suffisoit pour lui donner une prévention contre tous les Sforza. Mais Agnès flatta sa vanité, en lui promettant de le faire adopter dans la famille de son gendre, et de lui assurer le titre de comte de Sant-Angelo, avec la souveraineté sur ce château, où Bolognini étoit né. Ensuite de cette double négociation, huit députés du sénat de Pavie arrivèrent dans le camp de Sforza, au moment où il repoussoit avec vigueur une attaque de Michel Attendolo, pour délivrer Saint-Colomban; ils lui offrirent la souveraineté de leur état, pour lui et pour ses descendans, avec le titre de comte de Pavie, et ils lui demandèrent la confirmation de privilèges que le nouveau prince se garda bien de contester. Sforza accueillit avec joie cette proposition ; la citadelle lui fut livrée en même temps que la ville, et il se rendit en pompe à l'église de San-Syro, cathédrale de Pavie, pour rendre grâces à Dieu de sa nomination (1).

Les Milanais avoient été avertis de cette négociation, et ils avoient vainement cherché à l'arrêter, en représentant à Sforza que son traité avec eux l'obligeoit à conserver à la ville de Milan tous les états qui appartenoient au précédent duc. Le général répondit que, s'il avoit hésité à accepter les propositions qu'on lui faisoit à Pavie, cette ville auroit passé au pouvoir de quelqu'un des puissans souverains qui s'en disputoient la possession. Il n'avoit, ajoutoit-il, aucun moyen de la réduire par la force, et il valoit mieux pour les Milanais qu'elle se fût de bon gré

(1) *Joann. Simonetæ*. L. IX, p. 407. — *Macchiavelli, Ist. Fior.* L. VI, p. 212.

1447. soumise à un ami et à un allié, que de faire cause commune avec leurs adversaires. En même temps, il leur livra, pour les apaiser, le château de Saint-Colomban qu'il venoit de soumettre. Ses projets ambitieux se montroient dès-lors presque à découvert; mais les Milanais, qui avoient cru devoir l'employer, quoiqu'ils se défiassent de lui, ne voulurent point l'aliéner, encore que leur défiance fût augmentée, puisqu'ils avoient toujours le même besoin de son assistance. De son côté, Sforza, en garnissant de troupes les châteaux du territoire de Pavie, donna ordre de ne point molester ceux dont les Milanais, ou dont le duc de Savoie s'étoient déjà emparés dans la Lomelline, et de maintenir, autant qu'il seroit possible, la paix avec ce dernier voisin. Il fit aussi armer à ses frais, à Pavie, quatre galions qu'il fit descendre le Pô, pour attaquer Plaisance, afin de gagner ainsi la bienveillance de la seigneurie de Milan (1).

Sur la nouvelle de l'occupation de Pavie, le gouvernement milanais envoya de nouveau demander la paix aux Vénitiens, en offrant les conditions les plus avantageuses; de nouveau ses propositions furent repoussées avec une arrogance imprudente. L'état des ducs de Milan sembloit alors abandonné au pillage : tous ses voisins vouloient s'enrichir des dépouilles d'un prince qui les avoit si long-temps fait trembler. Lionnel, marquis d'Este, s'étoit emparé de Castel-Novo et de Cupriaco, et les San-Vitali qui lui étoient dévoués, intriguoient à Parme pour lui faire ouvrir les portes de cette ville. Les Correggi s'étoient emparés de Bresello; les Génois, long-temps déchirés par des factions qui leur avoient fait perdre toute influence sur le reste de l'Italie, s'étoient réunis à temps sous leur nouveau doge; Janus de Campo Fregoso, pour occuper Voltaggio, Novi et plusieurs châteaux, et pour menacer

(1) *Joann. Simonetæ*. L. IX, p. 408. — *Jos. Ripamontii, Hist. Mediol.* L. V, p. 611.

Tortone. Le duc Louis de Savoie, fils de l'antipape Félix V, sollicitoit les bourgades des territoires d'Alexandrie, Novarre et Pavie, de lui ouvrir leurs portes, et leur offroit pour récompense la diminution des impôts, ou même une exemption absolue. Jean, marquis de Montferrat, mettoit en œuvre les mêmes séductions sur les frontières de ses états; mais une attaque plus redoutable que toutes les autres, étoit celle de Renaud du Dresnay, gouverneur d'Asti pour le duc d'Orléans, qui envahissoit les frontières milanaises au nom de son maître, avec une armée française. 1447.

Charles d'Orléans étoit fils de Valentine Visconti, sœur aînée du dernier duc. Si le duché de Milan avoit été héréditaire pour les femmes, si leur droit de succession avoit été reçu en Italie, dans les souverainetés fondées par les villes, Charles auroit été en effet l'héritier naturel de Philippe; mais sa prétention n'étoit d'accord ni avec les lois de l'état ni avec l'opinion publique (1). Cependant il avoit pour lui l'ancienne alliance des Guelfes avec la maison de France, et la puissance du roi Charles VII. Asti, offert aux Français par Philippe-Marie, après le désastre de Casal-Maggiore, pour obtenir à ce prix des secours, avoit

(1) On ne trouve dans toute l'histoire d'Italie aucun exemple d'une *seigneurie* ou *principauté* (et par ce nom on désignoit une souveraineté non féodale, élevée dans le sein d'une république) qui ait passé à une femme. Le Montferrat avoit bien passé par les femmes, de la maison des anciens marquis, aux Paléologues; mais c'étoit de tout temps un fief impérial, non pas une seigneurie; et comme son origine étoit différente, ses lois l'étoient aussi. Le royaume de Naples, également régi par des lois féodales, étoit héréditaire pour les femmes. La première charte, pour l'institution du duché de Milan, ne règle point l'ordre de succession, et paroît confirmer les lois déjà établies dans la famille Visconti; mais une seconde charte, donnée à Prague par Wenceslas, le 13 octobre 1296, limite la succession aux mâles, fils de mâles, nés d'un légitime mariage, et, à leur défaut, aux descendans naturels du sexe masculin de Jean Galéaz, autant qu'ils auroient été solennellement légitimés par l'empereur. Aucune femme n'est appelée, dans aucun cas, à la succession. *Annales Mediolanenses*. T. XVI, cap. 158, p. 828.

1447. été livré à du Dresnay la veille même de la mort du duc, sur un ordre surpris peut-être à sa foiblesse, depuis qu'il étoit accablé par la maladie (1). Ce lieutenant du duc d'Orléans avoit profité de la situation d'Asti, à l'entrée de la Lombardie, pour y rassembler trois mille chevaux, tirés du Lyonnais et du Dauphiné, et pour attaquer ensuite le territoire d'Alexandrie. Plusieurs forteresses de cette province, et le faubourg même de Bergolio, au-delà du Tanaro, avoient été déjà livrés entre ses mains. Les Milanais avoient mis en garnison un millier de chevaux dans la ville, et ils attendoient que l'hiver décourageât les Français, avant de les attaquer (2).

Cependant François Sforza, qui venoit d'accepter secrètement l'hommage de Tortone, somma du Dresnay de respecter le territoire de cette cité et celui de Pavie, puisque ces deux villes étoient à lui. Il étoit résolu, déclara-t-il, de défendre ses nouveaux états contre toute attaque; mais il ne pouvoit s'attendre à ce que la cour de France eût l'intention de dépouiller un général qui avoit, ainsi que son père, combattu pendant trente ans pour la maison d'Anjou, et qui avoit perdu pour cette maison tous ses états, dans la Pouille et la Marche d'Ancône (3).

De cette manière, Sforza évita de se commettre lui-même avec les Français, et il les laissa s'épuiser au siége de Bosco, château près d'Alexandrie, qui leur avoit fermé ses portes, tandis que lui-même poursuivoit le siége de Plaisance. Mais lorsque Bosco, après une longue résistance, se vit près d'être réduit à capituler, les Milanais envoyèrent Barthélemi Coléoni et Astorre Manfredi, fils de Guid' Antonio, au secours de cette forteresse, avec environ quinze cents chevaux. Un corps à peu près de même force

(1) *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 411.—*Enguerrand de Monstrelet Chron.* Vol. III, p. 5.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 413.

(3) *Ibid.* p. 414.

étoit sorti d'Alexandrie, sous la conduite de Jean Trotti, 1447.
et tous deux attaquèrent les Français, le 11 octobre, par des chemins différens, en même temps que la garnison de Bosco faisoit une sortie. Les Français, se partageant de leur côté pour combattre leurs ennemis, renversèrent le corps de Trotti, poursuivirent sans quartier ses soldats, et, au lieu de faire prisonniers ceux qui offroient de se rendre, ils les égorgèrent. On compta quatre cents morts sur le champ de bataille, ce qui, pour des corps si peu nombreux, et au milieu de guerres presque toujours terminées sans effusion de sang, parut une effroyable boucherie et une calamité sans exemple. Mais, pendant ce temps, Coléoni et Astorre Manfredi avoient attaqué l'autre aile, que du Dresnay commandoit en personne; ils l'avoient enfoncée, poursuivie jusque dans ses retranchemens, et obligée de poser les armes. Du Dresnay demeura prisonnier avec ses soldats. Lorsque ces captifs furent conduits à Alexandrie, ils trouvèrent la ville entière dans le deuil, pour la défaite du bataillon de Trotti; on ne respiroit que vengeance contre des barbares qui, foulant aux pieds les lois de la guerre, n'avoient point voulu faire de prisonniers; on arracha ceux qui s'étoient rendus aux soldats de Coléoni et de Manfredi, et on les massacra presque tous (1).

Sforza, qui s'étoit tenu éloigné des Français, se préparoit, pendant ce temps-là, à reconquérir Plaisance. Il avoit auparavant tenté vainement d'attirer à un combat Michel Attendolo, général des Vénitiens, et il crut peut-être l'y déterminer, en entreprenant lui-même un siége important. Plaisance étoit, après Milan, la plus grande ville de Lombardie; ses murailles étoient épaisses, flanquées de tours, entourées d'un double fossé, et fortifiées

(1) *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 429. — *M. A. Sabellico, Ist. Veneta.* Dec. III, L. VI, f. 189. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 127. — *Ant. Cornazzani de vita et gestis. Barth. Colei.* L. IV, p. 20.

1447. de place en place par des boulevards de nouvelle construction. La garnison étoit composée de deux mille hommes de cavalerie et de deux mille fantassins ; dans la bourgeoisie, six mille hommes choisis avoient pris les armes, et leur haine pour les Milanais, leur crainte d'être sévèrement punis de leur défection, répondoient de leur fidélité. Sforza, comme gendre et représentant de Visconti, avoit, il est vrai, un grand parti dans le corps de la noblesse : les Anguisoli, les Landi et les Arcelli, avec la faction Gibeline, lui étoient dévoués; mais presque tous s'étoient retirés dans leurs fiefs, à la campagne (1). L'armée avec laquelle ce général entreprenoit l'attaque d'une si grande ville, n'étoit pas beaucoup plus nombreuse que celle qui étoit renfermée dans ses murs. Les pluies de l'automne qui avoient commencé, rendoient les opérations du siége plus difficiles; d'ailleurs, on armoit à Venise des galions destinés à remonter le fleuve et à secourir Plaisance.

Assiéger une ville, c'étoit alors surtout couper la communication entre elle et les campagnes : comme Plaisance avoit quatre portes, Sforza partagea son armée en quatre corps, pour en placer un devant chacune de ses issues ; il l'établit dans une redoute bien fortifiée, et il se contenta de combler les fossés, dans tout l'espace qui séparoit une redoute d'avec l'autre, et d'égaliser le terrain, pour que ces corps détachés pussent aisément communiquer entre eux. Au-dessous de la ville, il fit placer à l'ancre, au milieu du fleuve, les quatre galions qu'il avoit fait équiper à Pavie. C'étoit en remontant le Pô que Michel Attendolo avoit compté faire passer des renforts à Taddée d'Este, qui commandoit dans Plaisance; mais les galions de Sforza opposèrent une vigoureuse résistance à cette attaque, et rendirent vains tous les efforts des Vénitiens.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 419. — *Annales Placentini Antonii de Ripalta,* T. XX, p. 894.

L'emploi de l'artillerie n'étoit alors guère mieux entendu que l'art d'investir une place ; le plus souvent elle étoit dirigée contre les rangs des ennemis, plutôt que contre les murs ; cependant Sforza fit placer en batterie trois de ses plus grosses bombardes, contre la tour qui remplaçoit l'ancienne porte Cornelia, et contre la courtine qui communiquoit à la tour prochaine. Il battit en brèche ce mur et ces deux tours pendant plus de trente jours, et, ce qu'on regardoit alors comme une prodigieuse activité dans l'artillerie, chacune de ses bombardes tiroit jusqu'à soixante boulets dans une nuit (1). 1447.

Michel Attendolo n'avoit rien négligé pendant ce temps pour opérer une diversion puissante : il poussa ses ravages dans les territoires de Milan et de Pavie, espérant que les plaintes de ces deux villes rappelleroient le comte François à leur secours. Comme il ne put l'ébranler par là, il vint mettre le siége devant le fort château de Saint-Colomban ; Sforza fit alors jeter un pont de bateaux sur le Pô, au-dessus de Plaisance ; par là il se trouvoit maître de tomber à l'improviste sur l'armée d'Attendolo ; c'en fut assez pour engager celui-ci à se retirer. Sforza étoit très-bien servi par ses espions, il étoit averti de tous les mouvemens, souvent de tous les desseins de son adversaire, et il se trouvoit toujours sur son chemin pour l'arrêter (2).

Les deux tours, aussi bien que la courtine qui les unissoit, avoient enfin été renversées par les coups répétés des bombardes ; les débris des tours, en tombant dans le fossé, l'avoient comblé en partie, et ils avoient rendu la brèche praticable, lorsque Sforza résolut de livrer un assaut le 16 novembre. Il donna sa flotte à conduire à Charles de Gonzague ; les pluies avoient gonflé les eaux du Pô et de la Trébia, et les galions purent venir raser les murs, vers

(1) *Ant. de Ripalta Ann. Placentini*, p. 895.—*Joann. Simonetæ*. L. X, p. 432.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 422, 425.

1447. la fontaine d'Auguste ou Forusta, qui sert de port à Plaisance. Manfredi et Louis del Verme furent chargés d'attaquer les murailles, entre la porte de Saint-Raimond et celle de Sublata; et Sforza, pour profiter de l'émulation entre sa troupe et celle de Braccio, unit ses soldats à ceux que conduisoient les frères Piccinino, et se chargea avec eux de monter à la brèche (1).

Sforza avoit réservé tous ses plus vieux cuirassiers, tous ceux qu'il croyoit les moins agiles, pour attendre à cheval, auprès de la brèche, le moment où ils pourroient donner, ou repousser une sortie. Les plus jeunes et les plus lestes avoient mis pied à terre, et marchoient à la tête des assaillans. Outre les deux fossés extérieurs qui couvroient le mur, et qui avoient presque été comblés par des décombres, Thaddée d'Este, commandant de la place, et Gérard Dandolo, provéditeur vénitien, en avoient fait creuser un troisième. Les assaillans, arrêtés par cet obstacle, reçurent l'ordre d'y porter chacun un fagot; mais une grêle de pierres et de balles les en écartoit, et bien peu d'entre eux purent arriver jusqu'au fossé avec leur charge.

Cependant un avant-toit élevé la veille pour couvrir des travailleurs, et qu'on n'avoit pas abattu, apparemment parce que le travail qu'il couvroit n'étoit pas encore achevé, formoit comme une espèce de pont, sur lequel deux hommes auroient pu passer de front au-delà du fossé. Ce pont, il est vrai, étoit défendu par les plus vaillans parmi les assiégés, et un angle de mur couvroit des arquebusiers qui le balayoient de leurs balles. On combattit long-temps autour de ce pont : Sforza, qui en étoit fort près, eut son cheval tué sous lui d'une coulevrine; ses soldats, en le voyant tomber, le crurent mort, et commencèrent à lâcher le pied; mais Sforza reparut bientôt sur un autre

(1) *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 433. — *Platinæ Hist. Mantuan*. L. VI, p. 844.

cheval, et leur rendit le courage. En même temps il fit pointer un canon contre l'angle de mur qui couvroit les arquebusiers; cet angle ayant été renversé d'un seul coup, et ayant écrasé plusieurs de ses défenseurs, les assaillans profitèrent de ce moment d'effroi pour se précipiter au travers du pont, pour garnir le parapet, et s'étendre des deux côtés de la brèche, dans le chemin couvert qui longeoit le mur. Bientôt ils arrivèrent à la porte de Saint-Lazare, qu'ils firent ouvrir. Sforza y entra à cheval, à la tête de ses gendarmes; Thaddée d'Este, Gérard Dandolo et Albert Scotto, voyant la ville perdue, se retirèrent avec la garnison dans la citadelle, qui ne résista pas longtemps. Les bourgeois, découragés par leur retraite, abandonnèrent la défense des murs; et deux heures avant le coucher du soleil, la ville fut de toutes parts ouverte aux vainqueurs (1). 1447.

Dans l'état où se trouvait alors l'art militaire, la prise d'assaut d'une aussi grande ville étoit un événement presque inouï. On n'avoit jamais cru que de fortes murailles pussent être ébranlées et renversées par le canon, que des fossés pussent être franchis en dépit de leurs défenseurs, qu'une armée enfin pût être forcée à combattre, non pas seulement dans une ville, mais dans les simples retranchemens d'un camp. Lorsqu'on se souvient de la détresse où le même Sforza s'étoit trouvé dans l'Ombrie, l'année d'auparavant, parce qu'il ne s'étoit pas senti en état de forcer les portes du moindre petit château, on conçoit quel triomphe c'étoit pour lui d'être entré par la brèche dans une ville qui, pour l'étendue et la force des murailles, étoit réputée la seconde de Lombardie. Mais cet événement mémorable, et qui glaça l'Italie d'effroi, montre sous un point de vue bien odieux ces lois de la guerre dont les Italiens vantoient l'humanité. Tandis que le métier des

(1) *Joann. Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ*. L. X, p. 436. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana*. T. XXI, p. 845.

1447. soldats n'étoit plus qu'un jeu, où ils exposoient à peine leur vie, les citoyens demeuroient en butte, dans leurs défaites, aux plus effroyables calamités. Plaisance fut abandonnée au pillage; non-seulement toutes les maisons furent dévastées, mais encore on permit aux soldats d'arracher aux propriétaires, par d'horribles tourmens, la découverte de leurs trésors cachés, de soumettre les femmes et les filles des vaincus aux derniers outrages, de réduire en esclavage dix mille citoyens, et de les vendre au plus offrant; enfin d'employer les quarante jours que l'armée demeura dans Plaisance, à dépouiller les maisons de leurs meubles, de leurs ferremens, de leurs bois de charpente, pour les charger sur le Pô, et les vendre dans les villes voisines. C'est ainsi que fut accomplie la ruine de cette grande cité; jamais, depuis cette affreuse calamité, elle n'a pu se relever au rang que sa population et sa richesse lui avoient fait occuper autrefois (1).

1448. Après avoir dépouillé Plaisance de tout ce qui pouvoit être de quelque valeur, François Sforza mit son armée en quartiers d'hiver, et il vint lui-même à Crémone, au commencement de l'année suivante, avec deux cohortes seulement. L'armée vénitienne étoit cantonnée entre l'Oglio, le Mincio et l'Adige, et la flotte de trente-deux galions, que le sénat de Venise avoit fait armer pour la délivrance de Plaisance, avoit jeté l'ancre près de Casal Maggiore (2). Un court repos suspendoit les opérations militaires; mais les négociations et les intrigues continuoient avec

(1) Antonio de Ripalta, l'auteur des Annales de Plaisance, après avoir perdu son bien, ses livres et ses propres écrits, fut aussi réduit en captivité; mais son maître, le général des galères, lui rendit sa liberté, à cause de sa réputation littéraire. Ses fils, après avoir été vendus, réussirent à s'échapper. *Annales Placentini*. T. XX, p. 896. — *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 438. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 688. On peut joindre l'exemple de Plaisance à tous ceux que présente l'histoire pour prouver que ce n'est point au christianisme qu'il faut attribuer l'abolition de l'esclavage; elle n'a été accomplie que par la philanthropie du dix-huitième siècle.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 440.

un redoublement d'activité. La même armée de Barthélemi 1448.
Coléoni, qui avoit battu les Français à Bosco, s'étoit approchée de Tortone, et avoit forcé cette ville à renvoyer le commandant que lui avoit donné François Sforza, pour en recevoir un du sénat de Milan (1). François Sforza dissimula son ressentiment; c'étoit contre la foi de son traité avec les Milanais qu'il avoit accepté pour lui-même le gouvernement de Tortone; c'étoit par une violence que ce commandement lui étoit ôté ensuite. Ces deux événemens étoient bien propres à confirmer la défiance mutuelle; mails il convenoit toujours à ce général d'employer l'argent et les ressources des Milanais, pour résister aux Vénitiens et aux Français qui vouloient occuper l'héritage de Philippe Visconti; il convenoit aussi toujours au sénat de Milan d'employer à sa défense les talens et l'armée du plus habile général de l'Italie, encore qu'il se défiât de lui.

La paix auroit été cependant bien préférable à une alliance si suspecte. Les Piccinini, toujours jaloux de Sforza, essayèrent de la négocier, par l'entremise du provéditeur vénitien, Gérard Dandolo, qu'ils avoient fait prisonnier à Plaisance, et qu'ils relâchèrent. Après ces premières ouvertures, la ville de Bergame fut choisie pour le lieu des conférences; le sénat de Milan y envoya Oldrade Lampugnani, Jean Melzi, Ambroise Alciati, et Franchi Castiglione, pour traiter avec les Vénitiens (2). La prise de Plaisance avoit découragé ces derniers, et ils consentirent à signer des préliminaires qui conservoient à chaque puissance ce qu'elle avoit conquis pendant la guerre. Mais ce traité, pour avoir force de loi, devoit passer dans le conseil des huit cents à Milan; et François Sforza, qui y voyoit la ruine de toutes ses espérances, profita de ce que la négociation commençoit à devenir publique pour la troubler.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 431.

(2) *Ibid.* L. XI, p. 442.— *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 846.

1448. Parmi les fondateurs de la liberté milanaise, on voyoit déjà se former deux partis : Trivulzio étoit attaché par ses alliances aux anciens Guelfes, Bossi et Lampugnani l'étoient aux Gibelins. Le premier désiroit avec vivacité un traité de paix qui protégeât la république, autant contre son général que contre ses ennemis ; les autres, séduits par les insinuations de Sforza, et par les sourdes intrigues qu'il faisoit agir, redoutoient l'ancienne alliance des Guelfes avec Venise, et le crédit que la paix donneroit à leurs adversaires. Ils représentoient tout le danger d'un traité qui laisseroit aux Vénitiens Bergame d'une part, Lodi de l'autre, ainsi que la tête du pont de Cassano, et plusieurs forteresses sur la rive droite de l'Adda. Ils répétoient que Milan resteroit alors à la discrétion d'un sénat ambitieux et perfide, qui avoit souvent montré son peu d'estime pour la foi publique. De nombreux agens de François Sforza répétoient parmi le peuple qu'un semblable traité étoit honteux, après la victoire de Plaisance. Ils disoient qu'une paix aussi peu sûre étoit pire que la guerre. Le jour où le conseil des huit cents fut assemblé pour prendre le traité en considération, toute la porte de Cosme, ou la sixième partie de la ville, fut mise en mouvement par Théodore Bossi et Georges Lampugnani ; les insurgés protestèrent à grands cris contre la paix. Érasme Trivulzio, effrayé, fut obligé d'y renoncer lui-même, et le conseil des huit cents, qui pouvoit sauver la Lombardie par un acte de modération, perdit la république en votant la guerre (1).

Pour ne pas fournir des argumens nouveaux à ceux qui vouloient la paix, François Sforza s'abstint de demander les arrérages considérables qui étoient dus à son armée, d'autant plus que ses soldats s'étoient enrichis par le pillage de Plaisance, tandis que le trésor de Milan étoit presque épuisé ; mais d'autres condottiéri ne tardèrent pas à faire sentir aux Milanais toutes les difficultés de leur situa-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XI, p. 443. — *Jos. Ripamontii*. L. V, p. 613.

tion. Charles de Gonzague et Astorgio Manfredi prétendirent tous deux avoir fini le temps de leur engagement, et ne voulurent point le renouveler. Le premier se retira dans le Mantouan, et l'autre dans l'état de Faenza, avec tous leurs soldats. 1448.

Il importoit à François Sforza de confirmer, par de nouveaux succès, les Milanais dans leur décision en faveur de la guerre. Il rassembla donc son armée le premier mai, entre Crème et Pizzighettone; il donna à chacun de ses soldats un florin du Rhin, et des vivres pour dix jours, et il entreprit avec eux le siége des châteaux que les Vénitiens possédoient sur la rive droite de l'Adda. Trivilio, Cassano, Melzi et Ripalta Secca leur furent enlevés successivement, après quelques jours de siége (1). Il ne leur restoit plus guère, entre l'Adda et Milan, que Caravaggio et Lodi; aussi les Milanais désiroient-ils ardemment attaquer cette dernière ville. Sforza, au contraire, souhaitoit en secret qu'elle restât aux mains des ennemis, pour tenir le sénat et le peuple de Milan dans une inquiétude continuelle. Aux sollicitations qu'on lui adressoit pour qu'il entreprît le siége, il répondit qu'il devoit songer à se mettre en défense contre la flotte vénitienne. Cette flotte, dès l'année précédente, étoit composée de trente-deux galions. André Quérini, qui la commandoit, avoit remonté le Pô, de Casal Maggiore à Crémone. Il avoit attaqué le pont de bateaux qui couvroit cette ville et la flotte milanaise; ce pont avoit été défendu avec beaucoup de courage par Blanche Visconti, qui étoit demeurée à Crémone, et qui dans cette occasion, s'étoit montrée la digne femme d'un héros. Mais on devoit s'attendre à ce que l'attaque de Quérini fût renouvelée; et si le pont de bateaux étoit une fois rompu, le Pô restoit ouvert aux Vénitiens jusqu'à Pavie, la flotte mi-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XI, p. 444. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana*. T. XXI, p. 847. — *Jos. Ripamontii Histor. urbis Mediolani*. L. V, p. 614.

1448. lanaise étoit perdue, et toute la Lombardie méridionale demeuroit exposée au pillage. François Sforza fit valoir ces considérations dans un conseil de guerre qu'il avoit assemblé, et il proposa de conduire son armée à Crémone (1). Les frères Piccinini soutinrent l'avis contraire au sien; ils démontrèrent qu'un simple détachement suffiroit pour mettre Crémone en sûreté; qu'une armée de terre ne pourroit jamais forcer une flotte au combat, même sur un fleuve, en sorte que Quérini pourroit, s'il le vouloit, tenir Sforza en échec pendant toute la campagne, tandis qu'il importoit aux Milanais de profiter de leur supériorité pour mettre en sûreté leur territoire. Le siége de Lodi fut donc résolu : cependant Robert de San-Severino et Manno Barile furent envoyés à Crémone avec un corps de cavalerie. On permit aussi à Sforza d'engager, au service des Milanais, Guillaume, frère du marquis de Montferrat pour remplacer Barthélemi Coléoni, qui avoit déserté le 15 juin avec quinze cents gendarmes, et qui avoit passé au service des Vénitiens (2).

La juste défiance que les conseils de Milan avoient conçue de Sforza, leur avoit fait exiger de ce général qu'il attendît leurs ordres pour toutes les opérations militaires un peu importantes; et Sforza, qui cherchoit à les endormir dans la sécurité, avoit montré pour eux beaucoup de déférence. Cependant les sénateurs milanais entendoient mal l'art de la guerre, et la lenteur de leurs ordres pouvoit compromettre le sort de l'armée. Aussi, lorsqu'au commencement de juillet, Michel Attendolo passa l'Oglio et ensuite l'Adda, Sforza le voyant approcher de lui, demanda avec instance, et obtint du sénat des pouvoirs illimités (3).

Son intention étoit de surprendre près de Crémone la

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XI, p. 446.
(2) *Ibid.* p. 447. — *Jos. Ripamontii. Hist. urbis Mediol.* L. V, p. 615.
(3) *Joann. Simonetæ.* L. XII, p. 449. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 615.

flotte d'André Quérini; mais celui-ci, à son approche, se retira devant Casal Maggiore, dans ce même bras du Pô que l'armée vénitienne avoit franchi deux ans auparavant et où celle de Philippe avoit éprouvé une si complète déroute. La flotte vénitienne paroissoit couverte dans ce lieu, d'un côté par la bourgade même de Casal Maggiore, qui contenoit une très-nombreuse garnison, de l'autre par l'île. Quérini avoit de plus fortifié l'entrée supérieure du canal, par des palissades et des chaînes, en sorte que ce bassin étoit devenu, pour ses vaisseaux, comme un camp retranché. Mais les meilleurs généraux ne se faisoient point encore alors une idée précise de la portée de l'artillerie; les bombardiers de Sforza reconnurent qu'aux deux extrémités de Casal Maggiore on pouvoit planter deux batteries qui porteroient en plein sur la flotte. Ils les y établirent en effet, et commencèrent bientôt à percer les flancs des vaisseaux par leurs pierres et leurs boulets. En même temps la flotte milanaise faisant le tour de l'île, s'étoit venue présenter à l'ouverture inférieure du canal, pour le fermer aux Vénitiens. Blaise d'Assereto, le même Génois qui avoit remporté la mémorable victoire de Ponza, commandoit cette flotte. Tout en exécutant la manœuvre qui lui étoit prescrite par Sforza, il lui représenta que ses vaisseaux étoient fort inférieurs, et en grandeur et en nombre, à ceux de l'ennemi, et qu'ils seroient bientôt écrasés si Quérini vouloit sortir. Mais Sforza fondoit tout son espoir dans cette attaque sur le danger apparent auquel lui-même s'exposoit, danger qui devoit engager ses adversaires à l'attendre, et sur un calcul exact du temps qu'il lui falloit pour venir à bout de son entreprise. 1448.

Michel Attendolo avoit été rappelé de son invasion dans le Milanès par la marche inattendue de Sforza; il se hâtoit de repasser l'Adda pour venir au secours de la flotte, et à la fin de sa journée il n'étoit plus qu'à sept milles de distance, lorsqu'il envoya des messagers à André

1448. Quérini, pour l'exhorter à tenir bon, malgré le feu de l'artillerie, et à ne point abandonner son poste; car Sforza alloit se trouver pris entre l'armée vénitienne, égale en nombre à la sienne, le bourg de Casal Maggiore, où il y avoit huit mille combattans, et la flotte, en sorte qu'il ne pourroit éviter sa destruction. Lorsqu'on sut dans le camp de Sforza l'approche d'Attendolo, tous ses généraux, et surtout les Piccinini, dont la jalousie accroissoit encore la défiance, le sollicitèrent de se retirer à temps d'un danger si imminent. L'armée même paroissoit frappée de terreur; Sforza seul, osant préjuger la conduite de ses ennemis d'après ce qu'il connoissoit du caractère de Michel Attendolo, et de celui des provéditeurs vénitiens qui l'accompagnoient, assura son conseil de guerre qu'ils ne hasarderoient rien, et qu'ils ne l'attaqueroient point pendant la nuit, après s'être fatigués par une longue marche; en sorte que, contre l'avis de tous, il demeura en place.

Quelques heures plus tôt, André Quérini auroit pu sortir sans difficulté du canal; il y demeura sous le feu des batteries, pour retenir Sforza, et lorsqu'il sentit ensuite la nécessité de mettre sa flotte en sûreté, il ne put plus la faire manœuvrer; ses meilleurs vaisseaux étoient démâtés et criblés de boulets; beaucoup de matelots et de soldats avoient été tués, beaucoup d'autres s'étoient réfugiés sur le rivage, et l'exemple des premiers excusant la lâcheté des autres, bientôt il ne resta presque plus personne à bord de ces bâtimens. Sforza, découvrant l'état de cette flotte, en fit enlever deux vaisseaux, qui se laissèrent conduire jusqu'aux siens, sans opposer aucune résistance. Cette première capture, faite aux yeux de toute l'armée, lui rendit du courage; les soldats de Sforza passèrent joyeusement la nuit sous les armes, attendant le jour pour piller cette riche flotte qu'ils voyoient déjà réduite en leur pouvoir. Quérini, de son côté, après avoir vainement appelé Michel Attendolo à son secours, donna

ordre, dans la nuit du 16 au 17 juillet, à tout ce qui 1448.
restoit sur sa flotte, de descendre à Casal Maggiore. Il ne voyoit plus aucune possibilité de sauver ses vaisseaux, et pour qu'ils ne tombassent pas aux mains de ses ennemis, il prit enfin le parti d'y mettre lui-même le feu. Il en fit ensuite couper les câbles, espérant qu'ils seroient entraînés par la rivière sur la flotte milanaise, qui s'avançoit à la petite pointe du jour pour le reconnoître, et que l'incendie se communiqueroit aux vaisseaux ennemis. Mais Blaise d'Assereto, après avoir pris à la remorque deux galions vénitiens, qui n'avoient point encore éprouvé de dommage, se tira à l'écart, pour laisser passer les vaisseaux incendiés. Quérini, de retour à Venise, fut poursuivi par les avogadors du commun, et condamné à trois ans de prison, pour n'avoir pas mieux défendu la flotte qui lui étoit confiée (1).

Cependant ce succès même exposa bientôt l'armée de Sforza au plus extrême danger. Elle étoit rangée en bataille, se préparant à soutenir l'attaque de Michel Cotignola; tandis que les vaisseaux vénitiens abandonnés, et déjà en proie aux flammes, passoient lentement à la dérive, devant le rivage qu'elle bordoit. Les valets de l'armée, et les paysans rassemblés au camp, s'efforçoient de les atteindre à la nage, ou dans de petits bateaux, pour les piller. Trente-deux galions, deux grandes galères, deux plus petites, trente-quatre bâtimens de transport; en tout soixante-dix vaisseaux, chargés d'un immense appareil de machines de guerre, de vivres et de richesses de tout genre, étoient abandonnés au pillage. Les soldats voyoient revenir leurs valets, chargés des effets les plus précieux; presque aucun n'eut la constance de résister à un aussi dangereux appât; malgré les menaces et les instantes prières de Sforza, ils posoient leurs armes, et se jetoient à

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VI, f. 189. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1128. — *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana*, p. 848.

1448. la nage, pour partager le butin. En vain Sforza fit publier au son de trompe, sur les vaisseaux mêmes, qu'il puniroit de mort quiconque ne rejoindroit pas à l'instant ses drapeaux; en vain il fit répandre la nouvelle de l'arrivée de Michel en vue du camp; rien ne pouvoit arracher les pillards à leur proie. Enfin, il employa tout ce qu'il trouva d'hommes qui voulussent lui obéir, à mettre le feu aux vaisseaux qui ne brûloient pas encore, pour accroître partout l'incendie. Ses soldats, chassés par les flammes, se réunirent alors sous leurs drapeaux; et lui-même, après avoir accompli la destruction de cette redoutable flotte, ne voulut pas compromettre sa victoire en attaquant Casal Maggiore, ou en attendant Michel; il se retira en bon ordre jusqu'à Torre de Picci, à moitié chemin de Crémone (1).

Sforza comptoit, après ce brillant succès, tenter la conquête de l'état de Brescia, dont la propriété lui étoit assurée par son traité avec le Milanès; mais le sénat qui démêloit facilement son intention de traîner la guerre en longueur, ou de la faire tourner uniquement à son profit, retira les pleins pouvoirs qu'il lui avoit accordés, et lui ordonna de venir mettre le siége devant Caravaggio (2). Cette bourgade, dans la Ghiara d'Adda, à moitié chemin entre l'Adda et l'Oglio, étoit forte par ses murailles, et par la quantité de canaux dont elle étoit entourée. C'étoit, après Lodi, la possession des Vénitiens qui donnoit le plus d'inquiétude aux Milanais. S'ils pouvoient reprendre ces deux places, ils se proposoient de faire ensuite immédiatement la paix. Pour encourager les assiégeans, ils leur payèrent tout l'arriéré de leur solde, et ils s'engagèrent à faire parvenir au camp des vivres en grande abondance. Sforza se plaignit de

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XII, p. 449-456. — *Joseph. Ripamontii Hist. urbis Mediol.* L. V, p. 615. — *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 845. — *Anton. de Ripalta Annales Placentini*, p. 897.

(2) *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediolani.* L. V, p. 616.

ce qu'on prenoit occasion d'une victoire qui lui auroit 1448.
mérité des récompenses, pour lui retirer l'autorité illimitée qu'un décret public lui avoit confiée. Il se soumit cependant aux ordres de la Seigneurie. C'étoient des griefs qu'il comptoit faire valoir ensuite, mais sur lesquels il n'étoit pas encore temps pour lui d'insister. Il avoit reçu plus de quatre mille chevaux de renfort, sous les ordres de trois frères San-Severino, de Jacob Orsini, d'Ange Labello et de Fioravanti (1). Mais quelque diligence qu'il eût faite, il n'avoit pas prévenu Mathieu Compano et Louis Malvezzi, qui, avec sept cents chevaux et huit cents fantassins, s'étoient jetés dans Caravaggio. Il traça cependant son camp, tout à l'entour de cette bourgade, et quoiqu'elle eût environ un mille de circuit, elle se trouva entourée de tout côté par les tentes des assiégeans. Ce camp fut fortifié par une double ligne au dehors et au dedans, et les chemins par lesquels l'ennemi pouvoit arriver furent coupés.

Il y avoit à peine trois jours que Sforza étoit devant Caravaggio, lorsqu'il fut averti, le 1er août, que Michel Attendolo avoit passé l'Oglio, et paroissoit vouloir s'établir à Morengo, à quatre milles tout au plus de son camp. Sforza voulut profiter du désordre qui suivoit presque toujours alors le campement des troupes, et il les fit attaquer, lorsqu'elles étoient encore chargées de leur bagage, et mal disposées à combattre. Mais l'aîné des Piccinini, jaloux du général en chef, aima mieux compromettre sa réputation, et laisser son frère en danger, que de poursuivre l'avantage qu'il avoit déjà obtenu (2). Les Vénitiens profitèrent, pour leur défense, d'un canal qui coupe la plaine, à moitié chemin entre Caravaggio et Morengo, et ils établirent leur camp presque en vue de celui de Sforza. L'une et l'autre armée appela ensuite à son aide une quantité de fossoyeurs;

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 459. —*Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1128.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 460.

1448. on éleva retranchemens sur retranchemens, on coupa par des fossés et des boulevards tout l'espace qui séparoit les deux camps, et on leur donna l'apparence de deux villes dont les murs se menaçoient; tandis que, dans l'esplanade qui les séparoit, des combats journaliers coûtoient à l'un et à l'autre général beaucoup de monde et de chevaux (1).

Ce ne fut qu'au bout de trente-cinq jours, employés à fortifier son camp, que Sforza commença à battre en brèche, avec quatre canons, les murs de Caravaggio, et à les attaquer en même temps sous terre par une mine. En peu de jours une assez grande étendue de murailles fut abattue, et le fossé fut assez comblé par les décombres, pour que la brèche fût praticable. Mais Sforza redoutoit de donner l'assaut en présence d'une armée ennemie, d'autant plus qu'il avoit tout lieu de craindre que les soldats qu'il laisseroit à la garde de ses retranchemens ne les abandonnassent, pour avoir leur part du pillage, encore qu'il se fût engagé à faire apporter tout le butin en commun, et à le diviser ensuite également (2).

Cependant Mathieu Campano, commandant de Caravaggio, parloit déjà de capituler; et les chefs de l'armée vénitienne, avertis du danger de cette place, mais craignant davantage encore celui auquel ils s'exposeroient s'ils livroient bataille pour la délivrer, ne pouvoient s'accorder sur le parti à prendre. Après des débats interminables dans le conseil de guerre, tous les chefs convinrent enfin d'envoyer, chacun de leur côté, leur opinion et leurs motifs à Venise, et d'attendre la décision du sénat. Michel Attendolo, Louis de Gonzague, Barthélemi Coléoni et Nicolas Guerrieri, s'accordoient à vouloir s'éloigner, quoiqu'ils ne convinssent pas sur le lieu où il falloit porter leur camp. Ils étoient tous d'opinion que la défiance des Milanais, la discorde

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 465. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana*, p. 849.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 469.

entre Sforza et les Piccinini, et le manque de vivres, dissiperoient bientôt l'armée ennemie. Ils ajoutoient que le pillage de Caravaggio, qu'ils ne se flattoient plus d'empêcher, augmenteroit encore le désordre et les causes de dissension entre les vainqueurs. Mais Tiberto Brandolini qui, déguisé en vendangeur, avoit pénétré jusque dans le camp de Sforza, et qui croyoit avoir reconnu une voie facile et sûre pour entrer dans Caravaggio, fit adopter son opinion par huit autres des officiers généraux (1). De concert ils représentèrent que la perte de Caravaggio entraîneroit infailliblement celle de Lodi; les habitans de cette dernière ville ne voudroient point s'exposer à soutenir un siége, une fois qu'ils auroient vu les Vénitiens déterminés à ne pas hasarder de bataille pour délivrer leurs alliés. Ils ajoutèrent qu'en s'avançant par le chemin qu'avoit découvert Brandolini, non-seulement on sauveroit les assiégés, mais encore on auroit une grande chance de mettre en déroute l'armée de Sforza. Les deux provéditeurs vénitiens qui avoient assisté au conseil de guerre, Hermolao Donato et Gérard Dandolo, ayant fait passer ces avis divers au sénat, celui-ci se décida, contre son usage, pour le parti le plus hardi, et donna à Michel Attendolo l'ordre d'attaquer (2). 1448.

Le camp de Sforza étoit appuyé, du côté du midi, à un bois marécageux, dont le passage avoit été jugé impraticable; ce bois bordoit, par son extrémité, une esplanade qui s'étendoit entre les retranchemens et le château. Au milieu du bois inondé, Tiberto Brandolini avoit reconnu un passage; c'étoit par là qu'il comptoit prendre le camp de Sforza à revers, et pénétrer jusqu'à ses pavillons, sans avoir à franchir les remparts. Mais il n'avoit point remarqué un fossé couvert par beaucoup de broussailles, qui

(1) *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. IV, f. 189, v.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 471. — *Nicolò Macchiavelli Stor. Fior.* L. VI, p. 215. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 617.

1448. coupoit cette esplanade, et qui, en défendant le camp, arrêteroit les assaillans dans un espace étroit, et de toutes parts entouré d'ennemis. Ce fossé étoit traversé, au milieu de l'esplanade, par un pont fermé d'un râteau, au coin par un pont-levis. Brandolino ayant communiqué son plan d'attaque à Michel Attendolo, ce dernier fit demeurer à la garde de son camp Barthélemi Coléoni, avec quinze cents chevaux et la plus grande partie de l'infanterie, et il lui ordonna d'occuper l'ennemi par des escarmouches comme les jours précédens. Ensuite, le 15 septembre à midi, comme il pouvoit croire les soldats de Sforza occupés à dîner, il fit sortir du camp tout le reste de l'armée, c'est-à-dire plus de onze mille chevaux, et il prit en silence la route de Mozzanica. Sforza en fut cependant averti; et sans savoir où l'ennemi pourroit se porter, il fit donner à ses soldats l'ordre de se tenir prêts au combat. Il s'acheminoit lui-même à cheval du côté vers lequel se dirigeoit l'armée vénitienne, pour deviner ses desseins, lorsqu'on vint lui dire que l'ennemi tournant court à gauche, avoit traversé le bois et pénétré dans son camp. Il envoya en toute hâte tout ce qu'il avoit d'hommes sous les armes, à la défense du fossé garni de broussailles et du pont, qui faisoient la seule sûreté de son armée; et comme les troupes pesantes qu'on employoit à cette époque, étoient fort lentes à rassembler et à armer, tout le camp fut en grand danger, jusqu'à ce qu'il eût assez de monde pour faire tête à l'ennemi. Charles de Gonzague, blessé d'un coup d'épée au visage, s'enfuit sans retourner la tête jusqu'à Milan, où il répandit l'alarme (1). Manno Barile, renversé de son cheval et foulé aux pieds, fut fait prisonnier. Michel Attendolo et Louis de Gonzague, quand on le leur amena, lui dirent : « Pour le coup, Barile, vous ne pouvez plus nier » que vous ne soyez battus et mis en déroute. — C'est vous » bien plutôt, leur répondit-il, qui êtes entrés dans un

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XIII, p. 472.

» piége d'où vous ne pourrez pas ressortir. » En effet, la cavalerie, resserrée dans une moitié de l'esplanade, commençoit déjà à être gênée dans ses mouvemens, lorsque Sforza faisant abaisser le pont-levis, envoya sur les Vénitiens deux cohortes de cavalerie qui les prirent par derrière. Il vit alors les lances des ennemis qui se croisoient comme un bois agité par le vent; il reconnut à ce mouvement leur irrésolution, et s'écria aussitôt : « La victoire » est à nous. » Faisant ouvrir le râteau du grand pont, il se précipita sur l'armée vénitienne, qui étoit en même temps attaquée en queue. La terreur se répandit de rang en rang, les cuirassiers jetoient des armes qui ne leur servoient plus à combattre, et qui retardoient leur fuite. Ils se précipitoient vers le petit bois par lequel ils étoient entrés dans cette enceinte malheureuse; mais la plupart ne retrouvant plus le seul passage étroit où le terrain étoit ferme, s'enfonçoient dans le marais, et y demeuroient embourbés. A peine, dans toute cette foule, quelques-uns furent-ils tués (1). A peine aussi, parmi les chefs ou les soldats, quelques-uns purent-ils s'enfuir; tout le reste fut pris par milliers. Sforza conduisit alors le reste de son armée contre Barthélemi Coléoni, qui gardoit ses retranchemens; et encourageant ses soldats à se montrer dignes de leurs camarades de l'autre extrémité du camp, il força les lignes de Caléoni, qui se sauva presque seul à Bergame (2). 1448.

On comptoit douze mille gendarmes et trois mille fantassins dans l'armée de Sforza; douze mille cinq cents gendarmes et cinq mille fantassins dans celle d'Attendolo. De cette dernière, il ne s'échappa qu'à peine quinze cents chevaux, et pas un fantassin. D'immenses richesses devinrent la proie des vainqueurs; les deux procurateurs

(1) Marin Sanuto prétend qu'il n'y en eut qu'un seul. *Vite de' Duchi*. p. 1129.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XIII, p. 476. — *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana*. p. 851. — *M. A. Sabellico*, Dec. III, L. VI, f. 190. — *Platinæ Hist. Mantuana*, L. VI, p. 846.

1448. de Saint-Marc furent faits prisonniers, avec la plupart des officiers généraux. Quant aux soldats, Sforza préféra les renvoyer, après leur avoir pris leurs armes et leurs habits, plutôt que de garder une multitude de captifs dont le nombre égaloit presque celui de ses propres guerriers (1).

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 478. — *Nicol. Macchiavelli.* L. VI, p. 216. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 617.

CHAPITRE LXXIII.

François Sforza abandonne les Milanais, et passe avec son armée au service des Vénitiens. Fureur du parti populaire à Milan, blocus et détresse de cette ville; les Vénitiens lui accordent la paix, mais François Sforza poursuit ses attaques, et force enfin les Milanais à le reconnoître pour duc.

1448 — 1450.

La victoire de Caravaggio sembloit devoir amener bientôt la paix après laquelle soupiroit la Lombardie; elle devoit détromper les Vénitiens, et leur faire abandonner leurs ambitieux projets de conquête, puisque les forces qu'ils avoient crues irrésistibles étoient anéanties par d'aussi prompts revers. Plaisance, la plus forte de leurs villes, avoit été prise d'assaut; la plus belle flotte qui eût jamais remonté le Pô sous l'étendard de Saint-Marc, avoit été brûlée, et la plus belle armée qui eût tenté la conquête du Milanès avoit été faite en entier prisonnière. Après tant d'échecs, on devoit croire enfin les Vénitiens animés du désir de la paix, et les Milanais ne l'étoient pas moins qu'eux. Leur république étoit épuisée par les efforts inouïs qu'elle faisoit pour entretenir d'aussi nombreuses armées : elle avoit besoin de jouir de son existence, de se reconnoître, de s'organiser, elle craignoit une troisième campagne, et le sénat, au lieu de poursuivre ses victoires dans l'état vénitien, auroit voulu seulement se délivrer des postes ennemis les plus rapprochés de ses murs, et

1448. ouvrir en même temps des négociations. Il sollicitoit François Sforza de partager ses forces, pour attaquer en même temps Bergame et Lodi. Celui-ci, au contraire, insistoit pour conduire son armée victorieuse devant Brescia, afin de conquérir aux frais des Milanais, une ville qui devoit lui rester à lui-même en souveraineté. Il sentoit déjà qu'il approchoit du terme de ses vœux, mais il appréhendoit la conséquence de ses propres succès; il ne vouloit pas si bien seconder les Milanais, que de les mettre en état de se passer de lui; il redoutoit cette paix, objet des désirs ardens du peuple, que ses victoires sembloient faciliter, et il se reprochoit déjà d'avoir trop abattu les Vénitiens, dont l'opposition étoit nécessaire à ses vues. Ce changement dans ses projets fut la cause principale de la générosité avec laquelle il traita les prisonniers de Caravaggio, qu'il remit tous en liberté. Les Piccinini, jaloux de son autorité et de sa gloire, éclairoient ses démarches, et excitoient la défiance du sénat de Milan. François Sforza jugea convenable de se séparer d'eux; il les détacha, avec les trois San-Severino, Vintimille, et tous les soldats de l'école de Braccio, et il les envoya devant Lodi; tandis que lui-même, trois jours après sa victoire, il s'achemina vers Brescia, et traça son camp dans la plaine au pied des murs (1).

Les Vénitiens ne démentirent point la réputation de constance dans les revers, que leur république s'étoit acquise. Ils s'empressèrent de rétablir leur armée; mais, avant tout, ils en ôtèrent le commandement à Michel Attendolo de Cotignola. Ce vieux guerrier, compagnon et parent du premier Sforza, fut soumis à une enquête sur sa conduite à la bataille de Caravaggio. Si on ne le soupçonna pas d'un accord criminel avec son adversaire, parce qu'il étoit de la même famille, on le rendit du moins

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XIV, p. 481. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana*. p. 852.

responsable de sa mauvaise fortune. Une délibération du sénat, du 19 novembre, le relégua à Conegliano, qui lui avoit été donné en fief auparavant, et le réduisit à un traitement annuel de mille ducats (1). Pasqual Malipieri et Jacques Antoine Marcello furent envoyés dans le Véronais, pour y recueillir tous les fuyards du camp de Caravaggio, et leur rendre des armes et des chevaux. En même temps, les Vénitiens appelèrent de partout, de nouveaux condottiéri à leur service, et ils obtinrent de la république de Florence, en vertu de leur ancienne alliance, un secours de deux mille chevaux et mille fantassins, sous les ordres de Sigismond Malatesti et de Grégoire d'Anghiari (2). 1448.

Mais Pasqual Malipieri cherchoit en même temps à donner un appui bien autrement puissant à sa république. Un de ses secrétaires, demeuré prisonnier dans le camp du vainqueur, avoit entamé une négociation secrète avec Ange Simoneta, secrétaire de Sforza, et oncle de l'historien. Tandis que les Milanais offroient la paix aux Vénitiens, et qu'ils s'engageoient à leur garantir la possession de Brescia, Malipieri offroit à Sforza de lui assurer la souveraineté même de Milan, s'il vouloit passer au service des Vénitiens. L'ami et le secrétaire de Sforza, qui nous a laissé sur son temps une des meilleures histoires que possède l'Italie, lorsqu'il arrive à cette grande trahison, s'efforce de faire croire que son héros y fut conduit par les circonstances, et qu'il fut provoqué par l'ingratitude des Milanais. Mais toute la conduite de Sforza fut si habile, si constamment dirigée vers un même but, qu'il est bien difficile de croire qu'elle ne fût pas toute prévue et méditée d'avance, dès le moment où il entra au service milanais. Pour s'élever à la souveraineté, qu'il

(1) *Navagiero Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1113. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1131. — *Marc. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VI, f. 190.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XIV, p. 483. — *Nic. Macchiavelli.* L. VI, p. 218. — *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VI, f. 190.

1448. ne perdit jamais de vue, il ne pouvoit se passer de l'appui et des subsides d'un autre peuple. Il avoit également à craindre les Milanais et les Vénitiens; il lui convenoit de les affoiblir les uns par les autres, de combattre alternativement pour tous deux, de ménager ses soldats, d'exposer les leurs, de les entraîner de dépenses en dépenses, et de ne jeter enfin le masque, pour combattre en son propre nom, que lorsqu'il se trouveroit posséder seul et leurs soldats et leurs richesses (1).

Le traité entre Venise et François Sforza, qui fut signé le 18 octobre 1448, trente-trois jours après la bataille de Caravaggio, portoit que Sforza remettroit en liberté tous ses captifs; qu'il évacueroit tout ce qu'il avoit conquis dans les états de Bergame et de Brescia; qu'il renonceroit aux droits des Visconti et des Milanais sur le Crémasque et sur la Ghiara d'Adda, et qu'il céderoit ces deux provinces aux Vénitiens : ceux-ci, de leur côté, s'engageoient à aider François Sforza à conquérir les états qu'avoit possédés Philippe-Marie. Ils lui promettoient pour cela quatre mille chevaux et deux mille fantassins, et ils s'engageoient de plus à lui payer treize mille florins par mois jusqu'à ce que Milan fût réduit en son pouvoir. Lorsqu'il s'en seroit rendu maître, Venise et le nouveau duc devoient demeurer alliés, et s'assister réciproquement dans toutes leurs guerres, sur le pied de l'égalité (2).

Après avoir signé ce traité, François Sforza fit assembler son armée, pour lui en donner connoissance. Dans son discours, il déclara à ses soldats que les Milanais, oubliant ce qu'ils lui devoient, avoient voulu le trahir; qu'ils ne se contentoient pas d'offrir la paix aux Vénitiens, ce qui étoit déjà pour son armée une criante injustice;

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIV, p. 484. — *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediol.* L. V, p. 619. — *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 846. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1130.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XIV, p. 485 — *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VI, f. 190, v. — *Nic. Macchiavelli Stor. Fior.* L. VI, p. 219.

que leurs négociations n'alloient à rien moins qu'à son entière ruine; que le sénat de Milan avoit proposé à celui de Venise une alliance, pour lui enlever Pavie et Crémone, et que le seul désir de se défendre avec ses enfans et ses compagnons d'armes, le forçoit à changer de parti (1). Des raisonnemens bien convaincans n'étoient pas nécessaires pour persuader des soldats qui, faisant de la guerre un métier mercenaire, n'avoient jamais considéré sa justice ou son iniquité, et qui embrassoient avec joie une nouvelle expédition, dont le prix devoit être le pillage des riches campagnes du Milanès. Ils répondirent donc à leur général, avec de bruyantes acclamations, qu'ils étoient prêts à le suivre partout. Cependant celui-ci apprit bientôt avec douleur que Lodi, qui devoit lui être consigné par la garnison vénitienne, s'étoit rendu aux Milanais, le même jour 18 octobre (2), et que Charles de Gonzague avoit quitté son camp, pendant la nuit, avec douze cents chevaux et cinq cents fantassins, pour demeurer fidèle aux Milanais (3). 1448.

Tous les souvenirs de liberté n'étoient point éteints en Lombardie; au moment où l'ancien joug avoit été brisé, on y avoit voulu partout rétablir le gouvernement républicain, comme le seul heureux et le seul légitime. Cependant les ames avoient été affoiblies par une longue servitude, et la race efféminée des sujets de Visconti sentoit qu'on ne peut se proposer d'avoir soi-même une volonté, des projets, une conduite dont on se fait l'arbitre, sans se soumettre à une grande fatigue. Dès qu'un homme de génie eut la prétention de commander aux Lombards, il se présenta une foule d'esclaves qui ne demandèrent qu'à obéir. Les villes et les bourgades, jalouses de la grandeur de Mi-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XIV, p. 486. — *Jos. Ripamontii Hist.* L. V, p. 619.
(2) *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana*, p. 856.
(3) *Joannis Simonetæ*. L. XIV, p. 490.

1448. lan, se montrèrent promptes à embrasser le parti de Sforza. Celle de Plaisance, que lui-même avoit traitée si cruellement l'année précédente, se déclara pour lui, soit qu'elle ne voulût pas s'exposer une seconde fois à sa vengeance, ou qu'il y eût fait entrer un grand nombre de ses partisans, ou qu'enfin la haine contre les Milanais l'emportât sur le souvenir des plus sanglans outrages. Elle ferma ses portes à Jacob Piccinino, et le comte Sforza eut le courage d'y entrer sans gardes, pour en prendre possession. Il se mit sans défense entre les mains de ceux dont il avoit pillé les biens et déshonoré les filles, et il n'eut pas lieu de s'en repentir (1). Les trois frères San-Severino quittèrent aussi les drapeaux des Milanais pour se ranger autour de Sforza. Fils naturels d'un des princes de la maison illustre de Naples, qui possède le fief de San-Severino, ils avoient été enrichis par Philippe-Marie Visconti, et ils se croyoient obligés, par une sorte de loyauté, à s'attacher à son gendre, encore qu'ils laissassent à Milan leurs femmes et leurs enfans. Ils lui amenèrent environ huit cents chevaux (2). Le condottière Louis del Verme s'engagea de son côté sous les ordres de Sforza, et confirma cette nouvelle alliance par le mariage de sa fille unique avec un fils naturel du comte François. Guillaume de Montferrat traita aussi avec lui, en demandant, pour prix des services qu'il lui rendroit, la cession de la ville d'Alexandrie. Sforza, après avoir acquis de nouveaux alliés par ces diverses négociations, conduisit, au commencement de novembre, son armée dans la partie du Milanès qui confine avec le Pavesan; il s'empara des châteaux de Rosate et de Binasco qui ne lui opposèrent aucune résistance, et il mit ses soldats en quartier d'hiver dans les campagnes les plus riches et les plus abondantes de la Lombardie.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XV, p. 491. — *Anton. de Ripalta. Annal. Placent.* p. 898.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XV, p. 493. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 620.

Par deux fois, des députés milanais s'étoient rendus auprès du comte, pour le solliciter de renoncer à des hostilités aussi inattendues, pour lui témoigner, en conservant toujours un mélange d'égards, la douleur que sa trahison causoit à la république, et pour lui offrir de lui rendre toute justice, s'il vouloit exposer ses griefs. Mais ce même Sforza, qui jusqu'alors avoit tenu au sénat de Milan le langage d'un serviteur obéissant, prit tout-à-coup envers ses anciens supérieurs, le ton d'un maître avec des sujets rebelles. C'étoit son bien, dit-il, qu'il redemandoit aux Milanais, c'étoit une souveraineté qui lui appartenoit, et il leur promettoit seulement de l'indulgence pour les fautes passées, et une amnistie pour ceux qui rentreroient promptement dans le devoir (1). 1449.

Non content de répondre sur ce ton aux députés milanais, Sforza envoya Benedetto Riguardati à Milan, pour tenir au peuple assemblé le même langage. Mais à peine cet envoyé étoit-il descendu de la tribune aux harangues, que Georges Lampugnani s'y précipita. Il exhorta les Milanais à s'exposer à tout, à tout souffrir, plutôt que de perdre la liberté commune, plutôt que de se courber sous le joug d'un homme qui les avoit trompés avec une si odieuse perfidie, d'une femme qui se faisoit un titre de sa naissance illégitime, parce qu'elle la rattachoit au sang de leurs tyrans. Dans cette famille de Sforza, qui sembloit méconnoître les nœuds sacrés du mariage, on voyoit, leur dit-il, un nombre infini de frères, de demi-frères, d'enfans légitimes, bâtards, adultérins. Si le comte atteignoit le but de son ambition, il n'y avoit pas un de ses parens qui ne se regardât comme maître des Milanais, pas un dont il ne fallût satisfaire, aux dépens des citoyens, la soif de commander, l'avarice, le luxe et les honteuses débauches. Qu'ils écoutassent le comte Sforza,

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XV, p. 496. — *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediolani*. L. V, p. 620.

1448. ceux qui pouvoient se résoudre à abandonner leurs épouses et leurs filles à la séduction et à l'adultère, leurs maisons, leurs champs et leurs bourses aux extorsions fiscales et aux confiscations, leurs fils aux caprices d'un chef de soldats; ceux qui ne craindroient pas de cimenter de nouveau de leurs sueurs et de leur sang cette citadelle, ce boulevard de la tyrannie, qu'ils avoient abattu. Pour lui et pour les siens, ils vivroient libres, ou ils mourroient pour la liberté (1).

Le peuple, entraîné par ce discours, ne contint plus son irritation contre Sforza; les titres de traître et de transfuge étoient associés à son nom par chaque bouche : personne ne se refusoit plus aux sacrifices d'argent, qui pouvoient assurer la liberté. François Piccinino fut nommé généralissime; Charles de Gonzague fut fait commandant de la place : la milice de la ville fournit des troupes nombreuses de fusiliers. On ne voyoit encore que rarement cette arme nouvelle dans les armées; mais la richesse des Milanais leur avoit permis de la multiplier. Des garnisons furent envoyées à Monza, à Abbiate, à Bosto Arsiccio, à Canturio; des corps de milice se rendirent même à Come et à Novare, tandis que les magistrats appelèrent à leur solde toutes les lances brisées (2), qui erroient alors en Italie. Ils écrivirent aussi à Frédéric III, roi des Romains, au roi Alphonse, au duc Louis de Savoie, au roi Charles VII de France, au dauphin, au duc de Bourgogne, pour leur dénoncer la trahison de Sforza, et leur demander des secours (3).

Mais la grande révolution de l'art militaire, qui s'est achevée de nos jours, avoit déjà commencé; les moyens

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XV, p. 497.

(2) On appeloit lances brisées, *lancie spezzate*, les gendarmes qui traitoient individuellement pour leur solde, et qui ne faisoient pas partie de la compagnie de quelque *condottiere*.

(3) *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 621.

de défense des places n'étoient plus en proportion avec les moyens d'attaque. On avoit autrefois regardé comme pouvant soutenir un siége, toute bourgade fermée de bonnes murailles, encore qu'elles ne fussent point soutenues par des terre-plains. Ces murailles, cependant, ne pouvoient plus résister au canon; les prétendues forteresses des Milanais ne pouvoient plus arrêter une armée pourvue d'artillerie; une brèche praticable fut faite en trois jours, aux murs d'Abbiate Grasso. Sforza désiroit épargner les derniers malheurs à cette bourgade, pour complaire à Blanche Visconti, qui y avoit passé son enfance. Mais les habitans, quoique perdus sans ressource, ne vouloient pas reconnoître leur danger; ils ne consentirent qu'avec peine à capituler, pour éviter l'assaut et le pillage (1). Une autre partie de l'armée de Sforza détourna le canal, ou *navilio*, qui du Tésin conduit à Milan, pour arrêter les bateaux qui portoient des vivres à la ville, et ôter aux bourgeois l'usage de leurs moulins; néanmoins, il y avoit encore dans Milan des provisions de blé suffisantes, et des moulins à bras remplacèrent ceux qu'un cours d'eau ne mettoit plus en mouvement. 1448.

Le renfort de quatre mille chevaux, promis par le sénat de Venise, fut amené dans le Milanès par Jacob Antoine Marcelli, Pasqual Malipieri, et Louis Lorédano. Après que Sforza l'eut reçu, il conduisit son armée du côté des lacs, il y soumit les châteaux de Bosto Arsiccio, et Varese. Ce pays étoit encore habité par plusieurs membres de la famille Visconti, parens des anciens ducs, mais dont l'agnation remontoit à un temps antérieur à la grandeur de cette maison. Tous se déclarèrent en faveur de François Sforza. Toutes les rives du lac Majeur, de ceux de Lecco et de Lugano, suivirent cet exemple; les villes d'Arone, de Como et de Bellinzona demeurèrent seules

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XV, p. 499. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 622.

1448. fidèles aux Milanais (1). Sforza, redescendu des montagnes dans la plaine, causa tant de terreur aux Novarais, qu'il se fit ouvrir leurs portes, le 20 décembre. Louis del
1449. Verme s'empara en son nom de Romagnano, qui étoit occupé par trois mille Savoyards; Sforza envoya cinq cents chevaux à Tortone, et cette ville lui fut livrée par la faction qui lui étoit favorable, tandis qu'Alexandrie ouvrit, à sa sollicitation, ses portes à Guillaume de Montferrat (2). Pour compenser tant de désastres, les Milanais n'avoient remporté que deux avantages insignifians. François Piccinino avoit pillé les campagnes de Pavie, mais sans oser y séjourner long-temps, et son frère Jacob avoit été introduit dans Parme, parce que cette république, alors alliée de Milan, avoit découvert dans ses murs un complot de quelques citoyens, qui vouloient la livrer à Alexandre Sforza.

Charles de Gonzague, frère du marquis de Mantoue, et l'un des élèves de Victorin de Feltre, avoit été nommé au commandement de Milan. Ce prince ambitieux cherchoit à se rendre le maître absolu de la cité qui se confioit à lui. Il devoit, il est vrai, se sentir trop foible pour espérer d'en demeurer souverain; mais peut-être au désir de commander joignoit-il quelque pensée secrète de vendre ensuite avec avantage, aux Vénitiens ou à Sforza, un pouvoir qu'il auroit acquis par des menées perfides. Il choisit ses partisans parmi les membres de la faction Guelfe, il se fit reconnoître par eux pour leur chef, et il chercha à les faire entrer dans le gouvernement. Les nobles Gibelins, qui jusqu'alors y avoient eu la principale part, surtout le comte Vitalien Borromei, Théodore Bossi, et Georges Lampugnani, obligés de se défendre contre ces nouveaux adversaires, commencèrent à tourner leurs regards vers Sforza, dans

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XV, p. 501.
(2) *Joann. Simonetæ.* L. XV, p. 503.—*Crist. da Soldo, Ist. Bresciana,* p. 857.

l'espérance de l'engager à donner des bases à la constitution de leur patrie, et de concilier leur liberté avec son ambition, au cas qu'ils fussent obligés de le reconnoître pour duc (1). 1448.

Le comte François Sforza, arrivé à Landriano, y reçut les députés secrets des chefs Gibelins de la république, mais il trouva leurs propositions inacceptables; il prétendit que vouloir le soumettre aux lois, c'étoit le traiter en vaincu, plutôt qu'en vainqueur. Cependant, comme la négociation n'étoit pas rompue, un secrétaire de ces magistrats resta auprès de lui. Bientôt après une dépêche qu'il écrivoit en chiffres, fut surprise par Charles de Gonzague; elle fut dénoncée au parti Guelfe, comme manifestant une trahison des nobles et des Gibelins. Gonzague, au lieu d'attaquer ces magistrats dans les conseils, fit nommer ceux dont il se défioit le plus, ambassadeurs auprès de Frédéric III. Il leur donna une escorte pour les accompagner jusqu'à Come; mais lorsqu'ils furent hors des portes, cette escorte les arrêta, et les conduisit dans les prisons de Monza. Là, Georges Lampugnano perdit la tête sur un échafaud; Théodore Bossi, soumis à la torture, nomma plusieurs de ses associés dans les négociations avec Sforza, qui furent bientôt arrêtés. Le reste des nobles Gibelins chercha son salut dans la fuite. La plupart trouvèrent un asile dans le camp du comte François, et Gonzague, de concert avec Ambroise Trivulzio et Innocent Cotta, donna une nouvelle forme au gouvernement de Milan. La supériorité y fut assurée aux Guelfes et à la faction démocratique; des plébéiens de la dernière classe, tels qu'un Jean d'Ossa, et un Jean d'Applano, furent élevés aux premières magistratures; la confiscation des biens des nobles fugitifs remplit le trésor public, et le gouvernement prit un caractère révolutionnaire. Dans ses édits il déclara que plutôt que de livrer Milan au comte Sforza,

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVI, p. 506. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 622.

1449. il étoit prêt à se donner au grand turc, ou au grand diable d'enfer (1).

Pendant ce temps, de nouvelles défections détruisoient l'armée milanaise; le comte Vintimille qui commandoit à Monza passa dans le camp de Sforza, avec cinq cents chevaux et quatre cents fantassins; François Piccinino, qui étoit campé près de Landriano, et qui commençoit à manquer de vivres, entama de son côté une négociation pour être reçu dans l'armée ennemie, et quand il se fut assuré des conditions favorables, il déserta à son tour. Peut-être, comme l'en accusèrent les partisans de Sforza, avoit-il dès-lors l'intention de reprendre au printemps, le service des Milanais, après s'être nourri pendant l'hiver sur les greniers de son ennemi (2). Son frère Jacob, qui étoit alors à Parme, changea également de parti, et sortit de la ville pour passer dans le camp d'Alexandre Sforza, qui l'assiégeoit. Parme ne se rendit point cependant avant le mois de février. Cette ville avoit résisté aux menées du comte Rossi qui, dans ses murs, secondoit les assaillans, aux attaques d'Alexandre, et à la défection de Piccinino. L'approche de Barthélemi Coléoni avec deux mille gendarmes et quinze cents fantassins, la réduisit à l'extrémité; alors elle voulut se donner au marquis Lionnel d'Este; mais la république de Venise empêcha Lionnel d'accepter cette offre. Les Parmesans cédèrent enfin à leur mauvaise fortune (3). Sforza leur accorda des conditions avantageuses, et il trouva moyen de se réconcilier avec les familles même qui jusqu'alors lui avoient témoigné le plus d'inimitié (4).

Pendant l'hiver, les affaires des Milanais continuèrent à décliner. Sforza avoit établi ses quartiers presque aux

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVI, p. 510. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 623.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XVI, p. 507. — *Anton. di Ripalta, Annales Placent.*, p. 899.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. XVII, p. 514. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 692.

(4) *Joann. Simonetæ.* L. XVII, p. 518.

portes de leur ville; de ces portes il en tenoit cinq tellement bloquées, qu'il étoit comme impossible de recevoir par elles aucun secours de la campagne; mais au printemps quelques événemens plus heureux semblèrent remonter les espérances des assiégés. Louis del Verme, Vintimille et Dolce, qui avoient été envoyés par Sforza pour former le siége de Monza, et qui avoient déjà fait aux murs de cette forteresse une brèche praticable, furent surpris par Charles Gonzague, et éprouvèrent une déroute complète. Ils l'attribuèrent plus tard à la trahison de François Piccinino, qui leur étoit associé. Leur artillerie et presque tous leurs chevaux leur furent enlevés. Dolce mourut de ses blessures, et celles de Louis del Verme le mirent pour plusieurs mois hors de combat (1). 1449.

D'autre part, la veuve de Philippe Visconti, Marie de Savoie, qui demeuroit toujours à Milan, où elle étoit respectée par les magistrats et chérie par le peuple (2), négocia une alliance entre son frère Louis, duc de Savoie, et la république milanaise. Le duc de Savoie fit envahir le Novarois par Jean de Compeys, seigneur de Torrens (3), avec une armée de six mille chevaux. Le nom de barbares, que les Grecs donnoient autrefois à tous les peuples qui ne parloient pas leur langue, étoit aussi prodigué par les Italiens du quinzième siècle à tous les ultramontains; c'est par ce nom qu'ils désignèrent les Savoyards (4) que conduisoit Compeys; et en effet, ces montagnards demi-sauvages traitèrent avec une cruauté excessive tous les villages et les châteaux dont ils purent s'emparer, mais ils échouèrent devant Novare qu'ils avoient compté surprendre (5).

(1) *Jo. Simonetæ.* L. XVII, p. 520.— *Ann. Placentini.* T. XX, p. 899.

(2) *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 625.

(3) *Guichenon, Hist. généalogique de la maison de Savoie.* T. II, p. 85.

(4) *Ed erano da sei mila Barbari*, dit Marin Sanuto; et les autres historiens du temps emploient tous la même expression. *Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1131.

(5) *Joann. Simonetæ.* L. XVII, p. 526.

1449. Un troisième événement, plus important encore, fut sur le point d'entraîner la ruine de l'armée de Sforza; ce fut la défection des deux Piccinini qui, chargés de recommencer le siége de Monza, abandonnèrent Guillaume de Montferrat auquel ils étoient associés, et se jetèrent dans la ville avec trois mille chevaux. Jacob, le plus jeune des deux, vouloit en ressortir à l'instant par une autre porte, pour attaquer Guillaume, profiter de sa surprise, et le mettre dans une entière déroute. Il croyoit justifier cette double perfidie par le caractère de l'homme contre qui il l'exerçoit. N'étoit-ce pas, disoit-il, par une trahison, que Sforza se trouvoit diriger contre Milan une armée payée par les Milanais? ses projets pour asservir l'Italie n'étoient-ils pas connus? et se croyoit-il lié dans leur exécution par les lois de la bonne foi? François Piccinino, auquel appartenoit le commandement, ne se laissa point égarer par ces sophismes que suggéroit la haine. « Dans le noble métier » de soldat, répondit-il, le sentiment de l'honneur ne doit » point être soumis aux subtilités de la dialectique. Si dans » chaque guerre il me falloit juger les potentats pour ou » contre lesquels je sers, peut-être n'en trouverois-je » jamais un seul de juste, un seul contre lequel je ne » pusse, par le même raisonnement, autoriser une per- » fidie. Au milieu des ressentimens et des haines qu'il » excite, le soldat ne dort tranquille que parce qu'il ne » croit pas même possibles les actions infâmes. Je ne pousse » sans doute pas jusqu'à l'exagération, le scrupule sur les » lois de la guerre, et ma défection suffit pour le prou- » ver; mais si, sur le même champ de bataille où j'ai » été rangé par Sforza entre ses escadrons, et dans un » même jour, je tournois contre lui les armes que lui- » même m'a données; si j'abusois de sa confiance pour » égorger ses soldats qui se croyoient mes frères, quand » encore je serois applaudi à Milan pour avoir trahi un » traître, la postérité plus impartiale me jugeroit, et le

» nom de Piccinino ne se laveroit pas de cette tache. » 1449.
Cette discussion sauva le lieutenant de Sforza. Il se retira pendant que le plus jeune frère disputoit encore avec son aîné (1). Les Piccinini, après s'être montrés à Milan, où ils furent reçus avec des transports de joie, marchèrent contre une armée vénitienne qui, dans le même temps, avoit formé le siége de Crème, et ils la forcèrent à se retirer. A leur retour de cette expédition, ils surprirent, au château de Melzi, l'artillerie que Sforza avoit préparée pour le siége de Monza, et ils s'en emparèrent (2).

Le peuple de Milan sentant son courage relevé par ces succès, forma des compagnies de milice plus nombreuses que toutes celles qu'on avoit vues depuis long-temps dans les guerres d'Italie. Sforza avoit assiégé Marignan, et la forteresse de cette bourgade devoit lui être livrée le 1er mai, si elle n'étoit secourue auparavant. Pour faire lever ce siége, les Piccinini et Gonzague sortirent de Milan avec six mille chevaux et presque toute la milice. On assuroit qu'ils n'avoient pas moins de vingt mille hommes armés de fusils. Cette arme, encore peu usitée, inspiroit une grande terreur même aux plus vieux gendarmes, tandis que les généraux des deux armées savoient également qu'ils ne pouvoient en tirer que peu de parti. En effet, les fusils étoient alors faits de manière qu'il falloit près d'un quart d'heure pour les charger, et pendant tout ce temps-là, les fusiliers étoient hors d'état d'agir ou de se défendre après une décharge. On n'avoit point encore inventé les baïonnettes qui devoient transformer ces bouches à feu en redoutables armes blanches; on n'avoit pas inventé non plus le feu roulant de la colonne, et l'évolution qui, faisant passer le premier rang à la queue après qu'il a tiré, oppose des fusiliers toujours

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVIII, p. 532. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 625.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XVIII, p. 534. — *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana*, p. 859.

1449. nouvaux à l'ennemi. Les généraux milanais, embarrasés de conduire une si grande foule, auroient voulu faire lever le siége, par la terreur seule qu'elle inspiroit. Ils faisoient circuler des rapports exagérés sur le nombre de leurs soldats et la portée de leurs balles, contre lesquelles, disoient-ils, aucune cuirasse ne présentoit de résistance. Les gendarmes de Sforza, accoutumés à des combats peu sanglans, étoient troublés de l'idée d'un danger que la valeur ni l'adresse ne diminuoient point. Leur général cherchoit vainement à leur faire comprendre qu'une seule charge de cavalerie renverseroit cette troupe peu belliqueuse, avant qu'elle eût pu faire feu. Il eut beaucoup de peine à inspirer à son armée assez de résolution pour qu'elle restât à son poste; c'étoit tout ce qu'il lui demandoit : en effet, les Milanais n'osèrent point s'avancer, et Marignan se rendit (1).

L'entrée des Savoyards en Lombardie n'avoit pas produit des événemens bien importans. Barthélemi Coléoni avoit été chargé de les observer, et comme il étoit à la solde de la république de Venise, alors en paix avec le duc de Savoie, il ne vouloit point passer la rivière Sésia, qui séparoit le Piémont de la Lombardie. Les Savoyards, de leur côté, ne faisoient que des incursions rapides au-delà des frontières, et ne s'en éloignoient jamais. Leurs fréquentes escarmouches n'amenoient rien de décisif. Dans l'une d'elles, il est vrai, Jean de Compeys, général des Savoyards, fut fait prisonnier; dans plusieurs autres, Coléoni, inférieur en nombre, eut des désavantages; enfin les deux armées en vinrent à une bataille, le 20 avril, auprès de Borgo Mainero. Les Savoyards firent plusieurs charges brillantes et toujours accompagnées de succès; mais comme ils étoient persuadés que quelque embuscade étoit cachée dans un bois voisin, ils ne dépassoient pas

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVIII, p. 537. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1132. — *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediol.* L. V, p. 626.

le champ de bataille, et ne poursuivoient point leur avantage. Cette conduite timide enhardit des ennemis furieux de ce que les barbares, comme on les nommoit, ne faisoient point de quartier. Coléoni, déjà illustré par une précédente victoire sur les Ultramontains, ramena ses gendarmes à une dernière charge qui réussit pleinement. Les Savoyards furent enfoncés avec une grande perte, et mis dans une complète déroute. Ceux qui échappèrent se retirèrent en Piémont, et cessèrent dès-lors d'inquiéter la Lombardie. Le champ de bataille, couvert de morts, fit cependant sur l'esprit des soldats italiens une impression profonde. Les Savoyards, beaucoup plus accoutumés aux guerres de France qu'à celles d'Italie, combattoient avec un acharnement inconnu dans ce dernier pays. Ils ne s'attachoient point à faire des prisonniers, ils tuoient ceux qu'ils renversoient de leurs chevaux; et les soldats des condottiéri, qui dans les guerres ordinaires croyoient à peine hasarder leurs vies, frémissoient encore après la bataille, d'avoir eu affaire à de tels ennemis. Ce n'étoit ni l'art militaire, ni même la valeur des Français qu'ils redoutoient, c'étoit leur férocité; et ils conservoient une terreur de ces guerres françaises qui, transmise de générations en générations, au milieu de ces races efféminées, prépara les victoires des Ultramontains, à la fin du siècle, et les conquêtes du roi Charles VIII (1). 1449.

Une autre diversion apporta plus de soulagement aux Milanais; ce fut la révolte de Vigevano, forte bourgade de la Lomelline, qui chassa le commandant que Sforza lui avoit envoyé, et arbora les étendards de la république. Les habitans, après avoir obtenu de la métropole quelques escadrons de cavalerie, commencèrent à ravager les campagnes de Pavie, et contraignirent Sforza à repasser le Tésin pour venir les assiéger. Ce général reçut en même

(1) *Joannis Simonetæ.* L. XVIII, p. 541. — *Annales Placentini Antonii de Ripalta*, p. 899. — *M. Ant. Sabellico*, Dec. III, L. VI, f. 191.

1449. temps une dénonciation secrète contre Guillaume de Montferrat, un de ses lieutenans, qu'on prétendit être sur le point de passer aux ennemis. Sans pouvoir éclaircir cette accusation, Sforza le fit arrêter le 13 mai, et enfermer dans la citadelle de Pavie; mais il conserva pour lui des égards qui annonçoient son intention de se réconcilier ensuite avec la maison de Montferrat (1).

Le siége de Vigevano fut un des faits d'armes où les Italiens développèrent le plus de valeur et le plus de constance. Les Milanais désiroient fort qu'il occupât Sforza assez long-temps pour leur donner le loisir de faire les moissons qui commençoient à fleurir. Sforza, qui n'espéroit prendre Milan que par la famine, ne désiroit pas moins revenir à temps pour ravager la campagne. La garnison milanaise et les habitans de Vigevano rivalisoient de zèle et de dévouement. En peu de jours leur poudre à canon fut épuisée, mais ils employèrent avec autant de bravoure que de succès, les anciennes armes pour résister aux nouvelles. Lorsque l'artillerie de Sforza eut fait au mur une brèche praticable, il vit s'élever derrière un nouveau retranchement formé de terre et de fumier, qu'on avoit entremêlés avec de grosses solives. Il employa de nouveau son artillerie pour le renverser; mais tout-à-coup le mur et le rempart furent couverts de balles de laine, pour amortir les coups des pierres lancées par les bombardes. Enfin ce nouveau retranchement fut à son tour entr'ouvert, et Sforza résolut de donner un assaut le 3 de juin.

Connoissant l'obstination et le courage de ses ennemis, Sforza comprit qu'il ne pourroit les vaincre que par la fatigue et l'épuisement. Il fit huit corps de son armée : le premier commença le combat avec l'aube du jour, et lorsqu'il fut rebuté par la résistance des assiégés, un autre, puis un autre encore lui succédèrent; et l'attaque, toujours

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVIII, p. 544. — *Ann. Placentini Ant. de Ripalta*, p. 900.

renouvelée par des troupes fraîches, n'éprouva aucune 1449.
interruption. De leur côté, Jacob de Rieti, Henri de Carreto, et Roger Galli, qui commandoient dans la place, avoient tout prévu. Les bourgeois étoient distribués le long des murs, la brave garnison sur le rempart, objet de l'attaque principale; les femmes de la ville, rangées derrière les soldats, leur distribuoient des rafraîchissemens, ou leur transmettoient des pierres pour lancer sur les assaillans; tandis que dans l'église principale les prêtres, avec toutes les jeunes filles, étoient à genoux en prières pour leurs frères qui combattoient. La garnison toute entière avoit cependant été obligée de faire face à l'ennemi, dès la première attaque. Tandis qu'elle voyoit se succéder des corps toujours nouveaux pour la combattre, elle ne pouvoit ni attendre des secours étrangers, ni goûter un moment de repos. Malgré l'avantage de sa position, elle faisoit aussi des pertes, et ses rangs devoient s'éclaircir; mais lorsqu'un soldat étoit renversé, une femme se revêtoit à l'instant de ses armes sanglantes, et montoit sur le rempart à sa place. Les assaillans voyant reparaître des guerriers tombés morts à leurs yeux, tandis que le son des cloches et les processions d'images mêloient la religion au combat, croyoient éprouver quelque chose de surnaturel dans cette résistance, et se laissoient frapper d'une terreur religieuse.

Enfin, après un assaut qui avoit duré pendant toute une des longues journées du mois de juin, les soldats de Sforza, à l'approche de la nuit, s'établirent sur le rempart. Les bourgeois effrayés abandonnoient le mur, la ville étoit prise, lorsque trois ou quatre des assaillans glissent et tombent sur ce terrain en pente et baigné de sang; ceux qui les suivent reculent; la colonne entière se renverse avec effroi; les soldats se précipitent pêle-mêle dans le fossé, entraînant avec eux des masses de décombres qui les écrasent. Ils sont glacés de terreur devant ces murailles qu'ils

1449. croient enchantées; et Sforza, pour ne pas compromettre davantage la gloire de son armée, fait sonner la retraite.

Mais Vigevano ne pouvoit plus se défendre. Pendant la nuit les assiégés proposèrent, et obtinrent avec peine du vainqueur, une capitulation. Il fut plus difficile encore de la faire respecter par les soldats : ceux-ci considérant le pillage comme leur droit, donnèrent encore un assaut aux murailles, depuis que le traité fut signé, et ils n'en furent ramenés qu'avec peine par François Sforza, qui leur reprocha d'avoir reculé devant la brèche pendant le combat, et d'y vouloir monter ensuite contre la foi donnée. La ville fut sauvée cependant, et elle s'engagea seulement à rétablir à ses frais le château qui avoit été rasé au nom de la liberté (1).

Après la soumission de Vigevano, Sforza commença, selon son projet, à faire faucher les blés encore verts sur tout le territoire de Milan. En même temps il ramena à l'obéissance les habitans des rives des lacs, et ceux des différentes bourgades qui s'étoient révoltées contre lui. D'autre part, les Milanais, qui renouveloient tous les deux mois leur Seigneurie, secouèrent, pour un peu de temps, le joug de la populace qui accabloit leur république, et qui devoit causer sa ruine. Jean d'Ossa et Jean d'Applano, ces deux plébéiens, qui avoient abusé si cruellement de leur pouvoir comme capitaines du peuple, furent mis en prison le 1er juillet, à leur sortie de charge; et des hommes qui leur étoient fort supérieurs pour le rang et pour l'éducation, Guarniere Castiglione, Pierre Posterla, et Galeotto Toscani, leur furent substitués. Ceux-ci, dans leur courte magistrature, recherchèrent la seule ressource qui pût rester encore à la république. Ils chargèrent Henri Panigarola, marchand milanais établi à Venise, d'entrer en traité avec les Vénitiens, et ils trouvèrent le doge Fran-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVIII, p. 544-548.

çois Foscari et le conseil des Dix mieux disposés pour la paix qu'ils ne l'avoient espéré (1). 1449.

Les Vénitiens commençoient enfin à sentir quelle grande erreur politique ils avoient commise lorsqu'ils avoient tenté de livrer le duché de Milan à un prince belliqueux et ambitieux, plutôt que de le laisser se constituer en république. Marcello, le procurateur de Saint-Marc, qui suivoit les armées, avoit, depuis long-temps, cherché à faire sentir à ses commettans le danger de ce système. La négociation, que ce retour à la modération facilitoit, fut continuée entre Milan et Venise avec un profond secret, pour la dérober au comte Sforza. Elle n'étoit point encore terminée le 1er septembre, lorsqu'une nouvelle Seigneurie entra en charge à Milan, et ôta le pouvoir au parti modéré, pour le rendre à de farouches démagogues. Le sénat de Venise attendoit, pour se déclarer, le résultat d'une intrigue dont Sforza tenoit le fil; elle éclata le 11 septembre. Les villes de Crème et de Lodi lui furent livrées par trahison. La première arbora les drapeaux de Saint-Marc, et l'autre ceux du comte. Ce fut le terme que les Vénitiens résolurent de mettre à ses conquêtes. Comme il conduisoit son armée sous les murs de Milan, le conseil des Dix lui fit signifier qu'un armistice avoit été signé avec les Milanais; et il rappela en même temps Barthélemi Coléoni et son armée (2).

Les députés de Venise, en annonçant au comte Sforza que leur sénat acceptoit la paix et qu'il l'invitoit à y accéder, étoient chargés de lui faire sentir combien l'issue de la guerre étoit encore incertaine, et combien il pouvoit se croire encore éloigné d'un plein succès; en sorte qu'il devoit se trouver heureux d'accepter les conditions avantageuses que les Vénitiens avoient ménagées pour lui. Le comte savoit bien, au contraire, que c'étoient ses

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIX, p. 552. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 627.
(2) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. VI, p. 226.

1449. rapides conquêtes qui avoient excité la jalousie du sénat, et qu'on ne lui proposoit la paix que parce qu'on craignoit de le voir bientôt maître de Milan. Ses espérances étoient même confirmées par l'arrivée dans son camp d'une foule d'émigrés, que le gouvernement révolutionnaire avoit chassés de la ville, et par celle de Charles de Gonzague, jusqu'alors commandant de la place, qui s'étoit, comme eux, venu joindre aux assiégeans (1). Cependant Sforza avoit fait, de son côté, des pertes douloureuses, et surtout parmi ses officiers généraux. Le comte Louis del Verme, dont il avoit fait épouser la fille à un de ses bâtards, avoit été tué devant Monza. Robert de Monte Albotto, Christophe de Tolentino, Jacob Catalani, et le comte Dolce de l'Anguillara, lui avoient été enlevés par une fièvre pestilentielle, qui avoit ravagé son camp et celui des Vénitiens, et qui lui avoit ravi en même temps une foule de soldats. Il avoit plus regretté encore Manno Barile, vieux capitaine, âgé de soixante-dix ans, qui avoit été long-temps attaché à son père, qui l'avoit toujours servi lui-même avec une fidélité inébranlable, et qui s'étoit noyé au passage du Lambro (2). D'autre part, Alphonse d'Aragon paroissoit prendre la défense des Milanais, il avoit envoyé, à deux reprises, de petits corps d'armée qui avoient pénétré dans l'état de Parme, et qui avoient ensuite été détruits par Alexandre Sforza. Ces échecs mêmes pouvoient être, aux yeux d'Alphonse, une raison pour envoyer en Lombardie des forces plus imposantes.

La paix entre les deux républiques avoit été signée le 27 septembre à Brescia, et ce fut le 30 que Pasqual Malipiero vint en communiquer au comte Sforza les conditions. Cette paix le mettoit au rang des premiers souverains de l'Italie, en sorte qu'il ne pouvoit pas se plaindre d'avoir

(1) *Platina, Hist. Mantuan.* L. VI, p. 847.
(2) *Joann. Simonetæ.* L. XIX, p. 553. — *Ant. de Ripalta Ann. Placent.* p. 900.

été sacrifié par la république son alliée. Le territoire de la 1449.
nouvelle république de Milan devoit s'étendre seulement entre les trois rivières, l'Adda, le Tésin et le Pô, sans comprendre même la partie de cette presqu'île, qui avoit appartenu de tout temps aux Pavesans. Sforza étoit tenu à restituer Lodi, et à renoncer à ses prétentions sur Milan, Come et leur territoire; du reste on le reconnoissoit pour souverain de Novare, Tortone, Alexandrie, Pavie, Plaisance, Parme et Crémone, avec leurs fertiles provinces. Pasqual Malipiero ajouta seulement qu'il ne donnoit que vingt jours au comte Sforza pour accéder à un traité qui lui assuroit tant d'avantages (1).

Mais l'ambition de Sforza s'étoit accrue avec ses conquêtes; elle ne pouvoit être satisfaite avec rien moins que l'état qu'avoit possédé son beau-père; seulement il sentit la nécessité d'opposer la ruse à ce changement de politique. Il accorda aux Milanais la trève de vingt jours qui lui étoit demandée; elle ne leur donnoit aucun moyen d'approvisionner leur ville; et comme elle s'étendoit justement sur le temps des semailles, il comptoit bien que, dans l'espérance d'une paix presque certaine, les assiégés confieroient à la terre presque tout le blé qui leur restoit. Il envoya en même temps à Venise trois ambassadeurs, dont l'un étoit son propre frère Alexandre, pour y porter son accession au traité de paix; mais il les chargea secrètement de traîner en longueur les négociations, et d'éviter, s'il étoit possible, de munir ce traité de leur signature. Ensuite il éloigna ses troupes de Milan, mais en se réservant tous les passages qui pouvoient l'y ramener le plus rapidement (2).

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XIX, p. 565. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana*, p. 860. — *M. A. Sabellico*. Dec. III, L. VI, f. 192. — *Marin Sanuto*, p. 1135.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XIX, p. 552-572. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana*, p. 861. — *M. Ant. Sabellico*. Dec. III, L. VI, f. 192. — *Macchiavelli*. L. VI, p. 228. — *Platina Hist. Mantuan*. L. VI, p. 848.

1449. Pendant que cette trève trompeuse duroit encore, François Piccinino mourut à Milan d'hydropisie, le 16 octobre 1449. Ce général des Milanais leur avoit causé plus de maux que de biens. Inférieur à son père et à son frère pour les talens, le courage et même la force de corps, il perdoit encore souvent par l'ivrognerie l'usage de ses facultés. Ses fautes avoient attiré, sur la milice de Braccio, les fréquentes déroutes qui l'avoient humiliée et découragée. Le commandement en chef de cette milice passa, par sa mort, à son frère Jacob, capitaine bien plus rapide dans tous ses mouvemens, bien plus vaillant dans le combat. Jacob fut reconnu pour généralissime par les Milanais, et proclamé par les troupes. Celles-ci, cependant, en avouant la supériorité du dernier, ne laissoient pas de regretter François. L'aîné des frères s'attachoit le soldat par sa prodigalité comme par sa franchise, le second étoit taxé d'avarice (1).

A peine les vingt jours de la trève étoient-ils écoulés, et les semailles des Milanais étoient-elles achevées, lorsque François Sforza déclara qu'il ne ratifioit point la paix que ses députés avoient signée en son nom. Cependant, pour mettre sa conscience et son honneur en repos malgré sa mauvaise foi, il fit ce qu'on fait encore généralement en Italie lorsqu'on veut réconcilier l'opinion publique à une action immorale; il engagea des théologiens, qui en font métier, à écrire des dissertations qu'il répandit partout, pour prouver qu'il n'étoit point tenu à observer un traité que la force seule des circonstances lui avoit fait conclure. Il ne retira pas cependant ses troupes de leurs quartiers d'hiver; ceux-ci étoient si habilement disposés, que sans les abandonner, il pouvoit continuer le blocus de Milan. Mais il en fit sortir des partis nombreux de cavalerie, qui ravageoient les campagnes, et qui coupoient toute communication entre l'armée vénitienne et les assiégés.

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XX, p. 571.

Le sénat de Venise, en recevant cette nouvelle, résolut de contraindre par les armes ce condottière ambitieux à s'en tenir aux conditions que ses ambassadeurs avoient acceptées. La Seigneurie donna ordre à Sigismond Malatesti, général en chef de son armée, de rouvrir de force la communication avec Milan, et de ravitailler cette ville. Sigismond passa l'Adda près de Lecco, et entra au milieu de ces riantes collines qui séparent les lacs de Come et de Lecco, et qu'on nomme les monts de Brianze. Il y avoit donné rendez-vous à Jacob Piccinino, qui partit de son côté de Milan pour l'y joindre. Mais Sforza prévint leur réunion par sa rapidité; il battit Piccinino le 28 décembre, et le repoussa dans Milan; il revint ensuite sur Sigismond qu'il contraignit à repasser l'Adda, après lui avoir fait beaucoup de prisonniers, et il termina ainsi l'année par une victoire importante (1). 1449.

Il commença la suivante par une négociation non moins avantageuse. Ses ambassadeurs, dont l'un étoit Barthélemi Visconti, évêque de Novare, signèrent pour lui le 20 janvier, avec Louis duc de Savoie, un traité de paix par lequel les deux souverains se garantissoient leurs conquêtes mutuelles. Sforza renonçoit par ce traité à plusieurs districts et à plusieurs châteaux que les Piémontais lui avoient pris dans les territoires de Pavie, de Novare et d'Alexandrie; mais il étoit trop heureux de se délivrer à ce prix d'un ennemi redoutable, qui auroit pu le détourner de la guerre où il étoit engagé, par une diversion inquiétante (2).

La situation des Milanais et celle de Sforza étoient également critiques; tous deux manquoient de vivres; on ne trouvoit plus de blé dans ces campagnes épuisées, et celui que Sforza faisoit venir de Lodi, suffisoit à peine pour

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XX, p. 576-579. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 630.

(2) *Jo. Simonetæ.* L. XX, p. 573.—*M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VII, f. 193. — *Annales Placentini.* T. XX, *p.* 901. — *Guichenon, Hist. généal. de la maison de Savoie.* T. II, p. 86.

1450. nourrir le tiers de son armée. Les Milanais mettoient leur espoir dans les paysans qui, séduits par un bénéfice immense, se hasardoient à leur porter des munitions au péril de leur vie, tandis qu'ils les déroboient avec soin aux soldats de Sforza, qui les auroient prises sans payer. Aucun combat à force ouverte ne faisoit marcher la guerre vers sa conclusion; l'armée de Sigismond Malatesti, et celle de Sforza, ne tenoient point la campagne, et les Italiens élevés dans la mollesse, ne supposoient pas qu'au milieu des frimats les troupes pussent agir à découvert. Les deux généraux cependant continuoient, du milieu de leurs cantonnemens, une guerre d'escarmouches. Les troupes de Sforza, logées dans les bourgades du Milanès, battoient la campagne pour arrêter les convois de vivres; de leur côté, Malatesti et Coléoni avoient rassemblé à Bergame des magasins considérables, d'où ils s'efforçoient de faire passer des munitions à Milan.

Barthélemi Coléoni, dans l'espérance de s'ouvrir une communication avec la ville assiégée, passa de nouveau l'Adda, et s'avança jusqu'à Come. Jacob Piccinino s'y rendit de son côté de Milan : il ne s'agissoit plus pour lui que de revenir par la même route, avec le convoi que Coléoni avoit conduit à Come. Tous les lieutenans de Sforza conseilloient à celui-ci de se retirer, et de ne pas s'obstiner à garder des cantonnemens aussi dangereux, entre une grande ville assiégée et une armée ennemie. Sforza persista seul dans ses projets, et sans tirer toute sa cavalerie de ses quartiers, il sut couper à Piccinino le chemin du retour. Les riches bourgades du Milanès lui offroient des logemens commodes, et son armée n'y étoit guère moins concentrée que s'il l'eût tenue dans un camp (1).

Le danger étoit redoublé pour les deux partis, par la déloyauté de tous les capitaines qui, ne songeant qu'à s'en-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XX, p. 590. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana, p.* 862. — *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VII, f. 193, verso.

richir, mettoient sans cesse leur honneur et leur fidélité à l'enchère. Au moment où ils suivoient les drapeaux d'un souverain, ils étoient presque toujours en négociation avec son adversaire. Vintimille étoit entré en traité avec les Vénitiens en même temps que Piccinino avec Sforza; mais le premier, dont l'intrigue fut découverte, fut arrêté par le comte, et envoyé prisonnier à Pavie; le second n'osant pas se livrer entre les mains de son ennemi, quoiqu'il en eût obtenu les plus brillantes promesses, rompit les négociations qu'il avoit commencées, et fit périr comme faussaire le député qui avoit traité avec lui (1). 1450.

Cependant la ville de Milan éprouvoit toutes les horreurs de la famine : déjà les plus riches avoient mangé les chevaux, les mulets, les chiens qui se trouvoient dans l'enceinte des murs, tandis que le peuple arrachoit les racines et les herbes qui croissoient le long des remparts, et n'avoit pas même quelque substance onctueuse pour les assaisonner. Des milliers de pauvres étoient morts au milieu des rues, des milliers d'autres avoient cherché un refuge dans les campagnes; mais Sforza, qui n'espéroit réduire Milan que par la famine, les faisoit chasser de nouveau dans la ville. Les jeunes filles étoient seules soustraites à cet ordre rigoureux, non par la compassion, mais par l'incontinence des soldats (2).

L'armée de Sigismond Malatesti étoit supérieure en nombre à celle de Sforza; mais on croit que ce général, qui ne manquoit ni d'habileté ni de courage, n'osa jamais livrer une bataille nécessaire à la délivrance de Milan, par la crainte d'encourir la vengeance méritée de Sforza, s'il étoit vaincu. Il avoit autrefois épousé Polyxène, fille de ce général; depuis peu il l'avoit fait périr pour épouser une maîtresse, et sa conscience lui faisoit craindre qu'une ba-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XX, p. 592.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XX, p. 594. — *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana*, p. 863.

1450. taille ne le livrât prisonnier entre les mains du beau-père qu'il avoit si mortellement offensé (1).

Les chefs du gouvernement de Milan, déterminés à tout souffrir plutôt que de tomber sous la tyrannie de Sforza, s'assemblèrent dans le temple de Sainte-Marie della Scala, et proposèrent de soumettre leur ville à la souveraineté de Venise, pour engager cette république à les défendre plus puissamment. C'étoit depuis long-temps l'objet de l'ambition secrète des Vénitiens, et de la mission de Venieri, leur ambassadeur à Milan. Mais, tandis que la seigneurie délibéroit, un tumulte commença le soir du 25 février, au quartier de Porte-Neuve, parmi la multitude affamée. Le podestat Dominique de Pesaro, et Lampugnano Birago, l'un des magistrats, furent repoussés à coups de pierres. Gaspard de Vimercato et Pierre Cotta se mirent à la tête des insurgés, et vinrent attaquer le palais. Une aile de ce bâtiment étoit occupée par la Seigneurie, une autre par la duchesse Marie, veuve du dernier duc. Les insurgés, repoussés par la garde du premier corps de logis, entrèrent par le second, et se précipitèrent au travers de ses longs corridors, pour arriver aux salles du gouvernement. Léonard Venieri, l'ambassadeur des Vénitiens, s'y présenta à eux, et s'efforça de les arrêter : il fut massacré par ces furieux. Les magistrats s'échappèrent alors du palais, qui demeura au pouvoir de la populace; l'insurrection s'étendit dans les différentes parties de la ville. Ambroise Trivulzio, qui commandoit à la porte Romaine, chercha vainement à résister, et à sauver la patrie des mains de la populace. Il se soumit enfin le dernier, pour ne pas augmenter les malheurs de Milan par une guerre civile (2).

Le tumulte avoit commencé le soir, et il avoit duré

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XX, p. 594. — *Nicolo Macchiavelli Istor. Fiorentine*. L. VI, p. 232.

(2) *Joannis Simonetæ*. L. XXI, p. 597-599. — *Macchiavelli Stor. Fior.* L. VI, p. 234. — *Jos. Ripamontii*. L. V, p. 632.

pendant toute la nuit. Le matin du 26 février, les citoyens 1450.
se rassemblèrent de nouveau dans le temple de Sainte-Marie della Scala, pour délibérer sur ce qu'ils devoient faire; car ces mêmes insurgés qui avoient renversé le gouvernement, et qui avoient manifesté tant de fureur contre ceux qui continuoient la guerre, n'avoient aucun plan arrêté, aucune espérance sur les moyens de la faire finir. A la haine contre François Sforza, qui étoit enracinée dans tous les cœurs, se joignoit encore celle contre les Vénitiens, dont les Milanais avoient été de tout temps jaloux, et qu'ils accusoient de tous les malheurs qu'ils éprouvoient. Plutôt que de tomber sous leur joug ou sous celui de Sforza, quelques-uns proposèrent, dans cette assemblée tumultueuse, de se donner au roi Alphonse, d'autres au roi de France, d'autres au Pape, d'autres au duc de Savoie; mais Gaspard de Vimercato, qui prit la parole après tous les autres, et qui ayant servi long-temps sous François Sforza, lui étoit secrètement attaché, n'eut pas de peine à montrer que le roi de Naples, le roi de France, ou le Pape, étoient si éloignés, que le peuple entier de Milan périroit de misère avant d'avoir pu recevoir leurs secours. Il ajouta que le duc de Savoie étoit trop foible pour pouvoir les sauver, comme on avoit pu s'en assurer au commencement de la campagne précédente; enfin, il déclara que si l'on vouloit faire cesser en un jour la guerre et la famine, il n'y avoit qu'un seul expédient possible, c'étoit de se remettre entre les mains de Sforza, dont il vanta la clémence et la bonté, et de reconnoître le gendre et le fils adoptif de leur dernier duc, comme successeur légitime des Visconti. Cette espérance d'une paix si rapprochée, d'une cessation si subite de maux intolérables, produisit dans l'esprit de la multitude une étonnante révolution. Celui qu'un moment auparavant personne n'auroit nommé sans exécration, parut à tous le seul sauveur des Milanais, et Gaspard de Vimercato fut à l'ins-

1450. tant chargé de porter au comte François Sforza les offres et les vœux de tout le peuple (1).

Sforza, averti de la révolution qui s'étoit opérée, s'étoit mis en marche de Vimercato où étoit son quartier, et s'approchoit de la ville, à la tête de sa cavalerie. Il avoit donné à ses gendarmes l'ordre de prendre chacun autant de pains qu'ils en pourroient porter. A six milles de la ville, il trouva la foule des Milanais qui se précipitoient au-devant de lui; et, pour contracter avec eux un lien d'hospitalité par un premier bienfait, sans suspendre sa marche, il fit distribuer par ses soldats les pains qu'ils portoient, à ces malheureux qui souffroient de la faim. Arrivé à la Porte-Neuve, il y trouva Ambroise Trivulzio avec un petit nombre de citoyens fidèles, qui voulurent, avant de lui accorder l'entrée de la ville, lui imposer quelques conditions, et lui faire jurer l'observation des lois et des libertés de leur patrie; mais il n'étoit plus temps de résister ni à la soldatesque insolente, ni à la populace elle-même, qui ne songeoit plus qu'aux vivres qu'elle attendoit, et à la paix dont elle vouloit jouir. Sforza, encouragé par Vimercato et par ceux qui le suivoient, passa outre, sans vouloir se lier par aucune promesse (2). Pressé, et presque porté avec son cheval entre les bras des citoyens, il vint d'abord dans le temple de la Sainte-Vierge rendre grâces à Dieu de cet heureux succès; ensuite sur la place publique, où il fut salué avec mille acclamations par les noms de Prince et de Duc. Il distribua des gardes dans la ville, il s'assura des portes et des murailles, puis il ressortit immédiatement de Milan, afin de hâter l'arrivée de nouveaux convois de vivres. Il fit publier dans toutes les campagnes que tous les comestibles seroient reçus dans sa nouvelle capitale, sans payer de gabelle; en même temps

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXI, p. 600. — *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana*, p. 863. — *Nicolo Macchiavelli, Stor. Fior.* L. VI, p. 235.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXI, p. 601.

il fit transporter à ses frais, de Crémone et de Pavie, de forts chargemens de blé et de pain, pour distribuer aux pauvres. Dans les deux jours qui suivirent, Monza, Come et Bellinzona, seules places fortes qui fussent demeurées au pouvoir des Milanais, lui ouvrirent aussi leurs portes. Sigismond Malatesti, averti de la révolution par les feux de joie qu'il vit s'élever de la ville, repassa l'Adda avec l'armée vénitienne; François Sforza, en possession de tout le duché de Milan, mit, pour le reste de la mauvaise saison, ses troupes en quartiers d'hiver (1). 1450.

Au moment où François Sforza atteignoit le but de son ambition, de ses combats et de sa politique, si, sur le trône où il venoit de s'asseoir, il avoit pu entrevoir l'avenir, sans doute il auroit été troublé, en comparant la valeur réelle de son acquisition, avec le prix qu'elle lui avoit coûté. « La couronne, « dit Ripamonti, historien de Milan au dix-septième siècle, « ne devoit point parvenir jus-» qu'à un sixième héritier; et les cinq successions par » lesquelles elle devoit se transmettre, devoient être » accompagnées d'autant d'événemens tragiques dans sa » maison. Galéaz son fils fut, à cause de ses crimes et de » son impudicité, tué par ses gentilshommes conjurés » contre lui, en présence du peuple, devant les autels, » au milieu des fêtes sacrées, et la ville entière fut en-» suite ensanglantée par le massacre des conspirateurs. » Jean Galéaz qui vint ensuite, mourut empoisonné par » Louis le Maure, et fut victime des forfaits de son oncle. » Celui-ci, à son tour, prisonnier des Français, mourut » de douleur dans sa captivité. Le sort de l'un de ses fils » fut semblable au sien; l'autre, après avoir éprouvé long-» temps l'exil et la misère, rétabli sans enfans, dans sa » vieillesse, sur un trône ébranlé, vit finir en même

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXI, p. 602, 603. — *Anton. di Ripalta, Annal. Placentini.* T. XX, p. 901. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* T. XXII, p. 1137. — *Navagiero, Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1114.

1450. » temps et sa maison et son empire. Telle étoit la récom-
» pense de la trahison qui avoit subjugué Milan ; c'étoit
» pour un tel succès que François Sforza avoit passé sa
» vie dans les tromperies , les privations et les dan-
» gers (1). »

(1) *Josephi Ripamontii Canonici Sanctæ-Mariæ ad Soalam*, *Historia urbis Mediolani*. L. V, p. 620.

CHAPITRE LXXIV.

Politique de Cosme de Médicis.— Guerre de Piombino entre le roi de Naples et les Florentins. — Derniers efforts des Vénitiens et d'Alphonse contre Sforza, soutenu par les Florentins. Paix de Lodi.

1447 — 1454.

MILAN n'auroit jamais été conquis par François Sforza, et la Lombardie ne seroit point devenue la proie d'un chef ambitieux de soldats mercenaires, si la république qui avoit fait fleurir les arts, les lettres antiques, la philosophie et la poésie, si Florence n'avoit pas la première changé de gouvernement. Pendant cinquante ans on avoit vu cette illustre cité dirigée par des hommes d'état patriotes, qui regardoient le maintien de la liberté italienne comme le noble office de leur république. Jamais ils n'avoient hésité à se placer au premier rang, pour combattre les usurpations de Bernabos et de Jean Galéaz Visconti, de Ladislas de Naples, et de Philippe-Marie. Maso des Albizzi, et Nicolas d'Uzzano, croyoient fermement que la liberté étoit le seul garant de la paix et de la prospérité de l'Italie ; qu'un tyran, en s'élevant, n'écrasoit pas seulement ses propres sujets, mais qu'il menaçoit tous ses voisins ; que les vices et la bassesse d'une cour corrompoient, par leur fatal exemple, les citoyens d'un état libre, appelés à traiter avec elle. Ils se croyoient obligés par devoir, par conscience, à embrasser la défense d'un peuple qui prenoit les armes pour maintenir ou recouvrer sa liberté ; ils calculoient moins

l'intérêt de leur république, qu'ils ne se confioient à la noblesse de leurs propres sentimens; mais comme ils n'étoient pas moins éclairés que justes, ils avoient senti, ils avoient fait reconnoître à leurs concitoyens, que la plus haute prudence se trouve dans la plus haute vertu, et qu'une conduite noble et généreuse mène à la grandeur comme à la gloire.

Malheureusement cette mémorable aristocratie, l'une des plus brillantes par les talens, des plus recommandables par les vertus, des plus scrupuleuses à ménager les libertés des peuples, qui ait jamais gouverné une république, éprouva, comme tous les gouvernemens qui ont brillé sur la scène politique, l'influence fatale du temps. Renaud des Albizzi, moins habile et plus présomptueux que son père, abusa d'une autorité que de rares talens ne rendoient plus bienfaisante. Il fut exilé avec ces vieux amis de la liberté, qui, pendant leur administration, avoient donné un caractère si noble à leur république. Cosme de Médicis hérita de leur gloire ainsi que de leur pouvoir; il recueillit les fruits de toutes les avances qu'eux seuls avoient faites pour les progrès de l'esprit humain, le développement de l'imagination et celui de la pensée; mais il étoit loin d'hériter aussi de leur patriotisme. Cosme de Médicis cependant est seul connu de la postérité, tandis que l'illustration des Albizzi est oubliée, parce que nous sommes plus frappés de l'éclat qui environne un grand homme, que de celui dont lui-même est cause, ou parce que nous pouvons lire encore les adulations de ceux qui encensèrent le premier Médicis, d'Ambroise Traversari, de Poggio Bracciolino, d'Argiropylo, de Lapo de Castiglionchio, de Benedetto Accolti, de Flavio Blondo, de Giannozzo Manetti, et de Léonard Arétin, qui tous vécurent dans sa société, qui furent soutenus de sa bourse, et qui lui dédièrent les écrits par lesquels ils contribuèrent le plus au renouvellement des lettres; mais le gouvernement vertueux qui fit naître et qui

forma tous ces hommes distingués, et Cosme lui-même avec eux, n'a trouvé personne pour le célébrer, parce qu'il fut renversé au moment où ces écrivains, déjà parvenus à l'entier développement de leurs facultés, pouvoient distribuer de la gloire, en retour de la protection qu'ils avoient reçue; et parce que la reconnoissance, même chez les auteurs les plus célèbres, survit rarement au crédit de leurs bienfaiteurs.

Cosme de Médicisis étoit cependant un grand homme, et n'a point usurpé la réputation avec laquelle il traversa les siècles à venir. Ce marchand de Florence, qui, au milieu de sa brillante carrière, n'abandonna jamais le négoce de ses pères, qui répandit autour de lui le bien-être, et anima l'industrie par son immense fortune; ce marchand étoit un des plus habiles hommes d'état de l'Europe; un homme d'un goût exquis dans les arts, d'une érudition vaste dans les lettres, d'un jugement aussi juste que profond dans la philosophie, dont il fut un des restaurateurs.

La fortune de Cosme de Médicis, cause première de sa puissance et de sa gloire, n'a paru sans bornes, que parce que ce grand homme eut la sagesse de demeurer toujours citoyen. Même en calculant, non point son revenu seulement, mais les bénéfices de son commerce au taux le plus élevé, il n'arriva jamais à disposer de plus de cinquante mille florins par année (environ 600,000 fr.); et son capital ne passa jamais deux cent quarante mille florins. Cette somme auroit été peu de chose pour son belliqueux ami François Sforza, qui, même avant d'être duc de Milan, dépensa plus d'une fois trois cent mille florins dans l'année. Mais les calculs des ambitieux les trompent sans cesse; l'argent qu'ils prodiguent à leurs soldats pour élever leur puissance, les rendroit bien autrement grands par les arts de la paix. Cosme de Médicis n'avoit de luxe ni dans sa vie publique, ni dans sa vie privée, et il avoit partout de la grandeur. Il ne prodigua point son patriotisme pour soudoyer

des armées, pour fomenter des intrigues chez les étrangers; il ne chercha à éblouir ses concitoyens, ni par l'éclat de ses habits et de ses équipages, ni par la magnificence de sa table, ni par un domestique nombreux, ou somptueusement vêtu; mais il éleva aux arts, des monumens qu'aucun roi de l'Europe n'a égalés; il étendit ses bienfaits sur tout ce que son siècle a produit d'hommes illustres; et par les chefs-d'œuvre qu'il a fait créer, ou les monumens de l'antiquité qu'il a conservés, il fera sentir les effets bienfaisans de sa richesse jusqu'à la dernière postérité (1).

Cosme de Médicis signala sa magnificence, en ouvrant au public de vastes recueils de manuscrits précieux, à une époque où chaque livre étoit considéré presque comme un trésor A l'occasion de son exil à Venise, il laissa pour gage de sa reconnoissance, à l'état qui lui avoit donné asile, une bibliothèque publique au couvent de Saint-Georges, qui y a subsisté jusqu'en 1614 (2). Un de ses compatriotes, Nicolo Nicoli, citoyen peu riche, avoit rassemblé huit cents manuscrits latins, grecs et orientaux, dont plusieurs étoient copiés de sa main, et enrichis de ses commentataires. Il avoit, à sa mort, légué cette collection au public, sous la surveillance de seize curateurs. Mais ce fut Cosme qui fit jouir les Florentins de la libéralité de Nicoli; il paya toutes ses

(1) La fortune de Cosme de Médicis nous est connue par deux inventaires, tous deux rapportés dans les *Ricordi di Lorenzo de' Medici. Apud Roscoë, Append. III*, p. 41, 44. Le premier fut dressé à la mort de Laurent de Médicis, frère de Cosme, plus jeune que lui de quatre ans. La fortune de chaque frère montoit alors à 235, 137 florins d'or. Au bout de vingt-neuf ans il se fit, en 1469, un inventaire de l'héritage de Pierre, fils de Cosme, et sa fortune montoit alors à 237,989 florins; en sorte qu'elle n'avoit ni augmenté ni diminué. Les bénéfices du commerce, calculés à vingt pour cent sur ce capital, ne sont que de quarante-six mille florins. On se souvient que le florin a été constamment la huitième partie d'une once d'or, ou la soixante-quatrième du marc, tandis que le louis d'or neuf en étoit la trente-deuxième.

(2) *Life of Lorenzo de' Medici from W. Roscoë*. T. I, p. 19. — *Ginguené, Hist. Littéraire d'Italie*. Chap. XVIII, T. III, p. 255.

dettes, et il fit tous les frais nécessaires pour établir sa bibliothèque dans le couvent de Saint-Marc, qu'il avoit fait bâtir avec magnificence (1). En même temps, les livres que Cosme avoit rassemblés pour son propre usage, ont formé le fond primitif de la bibliothèque qui a pris de son petit-fils le nom de Laurentienne (2).

Cosme de Médicis s'élevant des premiers contre la domination que la philosophie d'Aristote avoit obtenue dans les écoles, suivit les leçons de Gémisthius Plétho, l'un des théologiens grecs du concile de Florence; il prit de lui un goût très-vif pour la philosophie platonicienne, et il destina un des élèves de Plétho, Marsilio Ficino, à être le restaurateur de l'Académie. Il lui fit donner une éducation entièrement dirigée vers ce but, et il fut, plus encore que l'élève qu'il avoit choisi, le père des nouveaux Platoniciens (3). Ses immenses richesses, et ses correspondances qui embrassoient tout l'univers connu, étoient constamment employées au service de l'érudition. Sur la demande de Poggio ou de Traversari, il chargeoit les commis de ses maisons de commerce, d'acheter ou de faire copier les manuscrits que d'autres savans avoient découverts en Allemagne, en Angleterre, en France, en Grèce et en Syrie. Des palais, des couvens, des églises, étoient élevés à ses frais dans la ville et dans son territoire, et il faisoit ainsi jouir du luxe des beaux-arts jusqu'aux plus pauvres citoyens d'un état libre, en même temps qu'il encourageoit le génie de Michellozzi et de Philippe Brunelleschi. Il fut l'ami aussi bien que le protecteur de Donatello et de Masaccio, dont l'un fit faire à la sculpture, l'autre à la peinture, de rapides progrès. Dans la protection qu'il accordoit à tous les travaux élégans ou utiles, il ne négligea pas non

(1) *Poggii Oratio parentalis Nicolai Nicoli*, p. 276. — *Ginguené*. Chapitre XVIII, p. 258.
(2) *Life of Lorenzo de' Medici*. T. I, p. 41.
(3) *Ginguené, Histoire Littéraire d'Italie*. Chap. XVIII, T. III, p. 262.

plus l'agriculture; et ses deux domaines de Carreggi et de Caffaggiuolo dont il chérissoit le séjour furent enrichis par les soins et l'intelligence de ce laboureur consulaire.

Cependant c'est comme homme d'état que Cosme de Médicis a obtenu la plus haute réputation; et dans cette carrière où il a brillé du plus grand éclat, sa gloire n'est pas également à l'abri du reproche. Connoissant bien les hommes, et sachant les conduire, il se montra surtout ferme dans ses desseins, patient, courageux, inébranlable; mais sa politique, au lieu d'être mue par des considérations supérieures, se rapportoit toute à lui seul, et les vues de l'intérêt personnel sont plus courtes que celles de l'amour de la patrie ou de la liberté. Cosme, en voulant assurer au-dedans de l'état son pouvoir et celui de sa famille, fit perdre à Florence ce qui faisoit sa gloire et sa grandeur; en voulant se donner au-dehors un allié puissant qui lui fût personnellement dévoué, il rompit les alliances antiques de sa patrie, et la fit renoncer à des maximes qui n'avoient pas été moins sages que généreuses. Cosme de Médicis conserva Florence libre, sans montrer aucun attachement pour la liberté. Sous prétexte d'empêcher les émeutes populaires, il resserra l'oligarchie entre les mains du moindre nombre possible d'individus; il fit attribuer en 1452 le droit de nommer la Seigneurie, à cinq citoyens seulement, non sans exciter ainsi la défiance et les regrets de tous les amis de la patrie (1). Il employa contre ses ennemis des mesures sévères et violentes, qui ébranlèrent la constitution dans ses bases, autant qu'elles blessèrent les individus; il substitua à l'esprit de corps qui animoit les Albizzi, un esprit de famille qui se rapportoit uniquement aux Médicis; il s'efforça de sortir de l'égalité républicaine, autant que ses compatriotes s'efforçoient de l'y maintenir. Il chercha dans l'amitié de François Sforza un appui dont il sentoit le besoin, bien plus pour

(1) *Istorie di Giov. Cambi Delizie degli erud. Toscani.* T. XX, p. 300.

lui-même que pour la république; il donna quelquefois à cet ami, s'il faut en croire Simoneta, des conseils qui indiquoient qu'aucun principe de loyauté n'arrêteroit sa politique (1). Il détermina enfin Florence à seconder Sforza dans l'oppression des Milanais, tandis que les sentimens, comme l'intérêt des Florentins, devoient s'accorder pour élever en Lombardie un état libre, qui servît de contre-poids à l'ambitieuse oligarchie de Venise, et à la monarchie militaire de Naples.

Il est vrai que les Florentins n'étoitent pas demeurés sans occupation pendant la guerre de Milan, ni en pleine liberté sur le parti qu'ils devoient prendre. Au commencement de l'été de 1447, tandis que Philippe-Marie vivoit 1447.
encore, et que les Florentins unis aux Vénitiens cherchoient à terminer, au congrès de Ferrare, leur guerre avec ce prince, Alphonse, roi de Naples, fit révolter la petite forteresse de Cennina, dans le val d'Arno-Supérieur, et il y établit une garnison, pour s'ouvrir l'entrée de la Toscane lorsqu'il voudroit y conduire l'armée qu'il avoit alors rassemblée à Tivoli. Il ne se mit cependant point en mesure de défendre ce château, qu'il laissa reprendre par les Florentins au bout de quinze jours (2). Les révolutions de la Lombardie et la mort de Philippe le firent sans doute hésiter quelque temps sur la conduite qu'il devoit suivre; cependant on sut, à la fin de septembre, qu'il avoit sous ses ordres sept mille chevaux, quatre

(1) Il conseilla à François Sforza, dont les affaires, au printemps de 1447, sembloient désespérées, de rétablir son armée découragée, en livrant au pillage Pesaro, la seule ville qui lui fût demeurée fidèle, ville dans laquelle il étoit alors enfermé; il ajouta que Sforza devoit ne plus consulter que son seul intérêt, ne chercher ses ressources qu'en lui-même, et renoncer à l'alliance des républiques, qui ne peuvent jamais aimer les hommes élevés dans la discipline militaire. Simoneta ajoute que Sforza rejeta ce conseil inique, et s'étonna d'avoir trouvé dans un tel homme une si exécrable barbarie. *Joannis Simonetæ*. L. VIII, p. 388.

(2) *Scipione Ammirato Stor. Fior.* L. XXII, p. 54. — *Macchiavelli Ist.* L. VI, p. 207.

1447. mille fantassins et quatre mille fourrageurs; qu'il s'étoit avancé jusqu'à Monte-Pulciano, sur les confins de l'état de Sienne, et qu'il cherchoit à engager cette dernière république dans ses intérêts. Les ambassadeurs Giannozzo Pitti et Bernardo Medici qui lui furent envoyés, rapportèrent qu'il vouloit détacher les Florentins de l'alliance de Venise, et avec leur aide défendre la Lombardie, à la possession de laquelle il prétendoit que le testament de Philippe l'avoit appelé (1). Il entra en effet sur le territoire florentin par la province de Volterra; il y prit, aussi bien que dans la Maremme de Pise, quelques châteaux de peu d'importance, et il s'arrêta, au mois de décembre, devant celui de Campiglia, qui lui opposa une résistance obstinée. Les Florentins, de leur côté, avoient nommé des décemvirs de la guerre; ils avoient appelé à leur solde Frédéric, comte de Montefeltro, et ensuite Sigismond Malatesti; ils les avoient réconciliés l'un à l'autre, et ils n'avoient point perdu de temps pour lever une armée, et se mettre en état de défense (2).

La vigoureuse résistance de Campiglia força le roi à lever le siége, et à se mettre en quartiers d'hiver dans les Ma-
1448. remmes, près des ruines de l'ancienne Populonia. Il n'étoit alors éloigné que de trois milles de Piombino, et il se proposoit de s'assurer de cette place forte. La ville de Piombino, autrefois pauvre bourgade au milieu de campagnes à moitié désertes, étoit devenue, en 1399, une petite principauté, où la maison d'Appiano s'étoit retirée, après avoir trahi la république de Pise. Jacques Ier d'Appiano avoit fortifié le château; il avoit répandu quelque argent dans ces campagnes fertiles, mais insalubres, et attiré quelque commerce dans son petit port. Il mourut, et sa fille Catherine porta, comme dot, la principauté de Piombino

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 55. — *Barth. Facii*. L. IX, p. 144.

(2) *Macchiavelli Ist*. L. VI, p. 208. — *Commentari di Neri Capponi*. T. XVIII, p. 1204.

à son mari Rinaldo Orsini. Celui-ci avoit eu précédemment 1448.
quelques différends avec les Florentins; cependant il avoit appris, par l'exemple du comte de Poppi, combien il étoit dangereux d'embrasser, contre la république, le parti d'un monarque éloigné, qui ne manqueroit pas de l'abandonner ensuite et de le sacrifier. Il ferma donc son château à Alphonse et à ses soldats; il lui refusa des vivres, et par là il excita si fort son courroux, qu'au mois de mai suivant, le roi de Naples, après avoir ménacé de nouveau Campiglia, tourna tout-à-coup sur Piombino, et en entreprit le siége (1). Orsini s'étoit mis sous la protection de la république de Sienne, et dans le langage du temps il se disoit son *recommandé*; mais Sienne n'étoit pas assez forte pour le protéger : il s'adressa donc à Florence, et Lucas Pitti, qui étoit alors gonfalonier de justice, et dont le crédit égaloit presque celui de Cosme de Médicis, lui promit que la république le défendroit avec autant de zèle que ses propres états.

Les galères florentines amenèrent en effet le 8 juillet, à Piombino, trois cents fantassins, et un approvisionnement de poudre et de plomb (2). Ce convoi devoit être bientôt suivi par un autre plus considérable; mais Alphonse, qui mettoit beaucoup d'importance à s'emparer de ce château, qu'il regardoit comme pouvant, avec son port, lui assurer en tout temps l'entrée de la Toscane, fit arriver dans ces parages une flotte napolitaine pour l'assiéger aussi du côté de la mer. Cette flotte assuroit en même temps aux Napolitains d'abondans convois de provisions, tandis qu'une armée florentine, qui s'étoit avancée jusque sur les hauteurs de Campiglia, se voyoit barrer le chemin par l'armée d'Al-

(1) *Poema d'Antonio degli Agostini, sull' Assedio di Piombino.* T. XXV. *Rer. Ital.*, p. 321-324. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 57. — *Nic. Macchiavelli.* L. VI, p. 209. — *Comment. di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1205. — *Barth. Facii Rer. gest. Alphonsi.* L. IX, p. 146.

(2) *Ant. degli Agostini Poema dell' Assedio di Piombino.* P. III, c. 3, p. 339. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 148.

1448. phonse, et se trouvoit privée de munitions, de vivres, et surtout de vin, nécessaire au soldat dans un climat malsain, où les eaux sont mauvaises et l'air pestilentiel (1).

Les deux armées napolitaine et florentine, rangées sur les hauteurs en amphithéâtre, et les habitans de Piombino, du haut de leurs murs, considéroient avec inquiétude la vaste mer par où tous les convois devoient leur arriver. Dix galères napolitaines, commandées par Garcilaso de Requesens, gardoient le rivage : les Florentins n'en avoient que quatre; mais soit confiance dans leur grandeur et la supériorité de leur manœuvre, soit détermination de tout tenter pour délivrer Piombino, elles n'hésitèrent pas à attaquer la flotte royale, le 15 juillet au soir. Le combat dura cinq heures, et se prolongea fort avant dans la nuit. La présence des deux armées, qu'on voyoit attentives à un engagement qui pouvoit devenir décisif pour elles, et les cris des soldats qui cherchoient à encourager leurs auxiliaires, ranimoient les combattans lorsqu'ils étoient prêts à céder à l'épuisement; mais, après des prodiges de valeur, les Florentins succombèrent; deux de leurs galères furent prises : les deux autres, endommagées dans leur gréement, et ayant perdu beaucoup de monde, ne réussirent qu'avec peine à s'éloigner (2).

Après la perte de ces vaisseaux, Neri Capponi, qui commandoit l'armée florentine avec le titre de commissaire, prit le parti de se retirer. En s'éloignant de Piombino, il alla mettre le siége devant quelques châteaux de la Maremme, que le roi avoit soumis l'automne précédent, et il les reprit tous. Cependant il engagea ses compatriotes à repousser les propositions de paix que leur faisoit Alphonse, parce que l'abandon du seigneur de Piombino en étoit le premier article.

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 57. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1205.

(2) *Comment. di Neri Capponi*, p. 1205. — *Macchiavelli, Ist.* L. VI, p. 210. — *Barth. Facii*. L. IX, p. 149.

Celui-ci s'étoit déjà défendu plus de trois mois avec une 1448.
grande vigueur; l'armée d'Alphonse étoit affoiblie par les maladies, et sur ce sol meurtrier, plus de mille soldats napolitains avoient déjà péri d'une fièvre maremmane; la plupart des autres étoient atteints du même mal. Cependant l'artillerie d'Alphonse ayant renversé une des tours qui soutenoient les murs au levant, le roi résolut, au milieu de septembre, de livrer à la place un dernier assaut. Il partagea son armée entre Pierre de Cardone et Inigo de Guevara; il fit en même temps approcher la flotte que commandoit Berlinghière Barili, et après avoir animé ses soldats par tout ce qui pouvoit éveiller leur orgueil, leur cupidité ou leur désir de vengeance, il envoya ses troupes à un assaut dans lequel les Catalans rivalisèrent avec les Napolitains, et déployèrent aux yeux de leur roi tout ce qu'ils avoient de bravoure. D'autre part, Rinaldo Orsini ayant rassemblé autour de lui les habitans de Piombino et sa petite garnison, leur représenta que s'ils succomboient, ils ne tomberoient pas entre les mains d'Italiens, mais de soldats barbares qui n'entendoient point leur langue, et qui méconnoissoient toutes les lois de la guerre et de l'humanité. Il fit ranger les femmes derrière leurs maris et leur frères, pour leur distribuer des munitions et des rafraîchissemens; et donnant lui-même l'exemple de la bravoure, il fut admirablement secondé par ses paysans et ses soldats. Aux armes ordinaires les assiégés joignoient des flots d'huile bouillante et de chaux vive, qui, pénétrant sous l'armure des assaillans, leur causoient des douleurs insupportables. Les vaisseaux catalans s'avançoient en même temps du côté de la Rocchetta; des bateaux remplis d'hommes armés, et élevés par des poulies jusqu'au haut des mâts, devoient se trouver de niveau avec la muraille, s'y attacher par des harpons, et donner ainsi un passage facile aux assaillans. Mais un heureux coup de bombarde, parti de la Rocchetta, frappa au milieu d'un de ces bateaux, et le fracassa entière-

1448. ment; les autres, quoiqu'ils eussent lancé à plusieurs reprises leur harpon, ne purent jamais s'accrocher à la muraille. Le combat avoit déjà duré plusieurs heures avec un égal acharnement, lorsque les Napolitains virent paroître sur leurs derrières quelques escadrons de cavalerie florentine. Ils ne doutèrent pas que Capponi ne ramenât toute son armée, pour les attaquer au pied de ces mêmes murs, où ils se sentoient déjà accablés de fatigue : ils ne voulurent point courir la chance d'un nouveau combat, et ils se retirèrent à leur quartier (1). Alphonse, découragé par cette dernière tentative, leva le siége de Piombino. En même temps il abandonna la Maremme, où la fièvre lui avoit emporté bien plus de monde que le fer de ses ennemis. Il ramena son armée à Rome, et ensuite à Naples pour s'y rétablir pendant l'hiver; et quoiqu'il menaçât la république de se venger d'elle l'année suivante, il ne revint plus braver l'influence funeste d'un climat meurtrier, contre laquelle le soldat le plus vaillant se trouve souvent sans courage (2).

1449. Après que le roi se fut retiré, les Vénitiens sollicitèrent les Florentins de leur envoyer des secours, en vertu de l'alliance qui subsistoit toujours entre eux, et de les aider à se relever de leur défaite de Caravaggio. Les Florentins

(1) *Poema dell' Assedio di Piombino*. Parte IV, Cap. V, p. 362. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 60. — *Comment. di Neri di Gino Capponi*, p. 1206. — *Barth. Facii*. L. IX, p. 151.

(2) *Macchiavelli*, *Ist. Fior*. L. VI, p. 211. — *Pandolfo Collenutio*, *Compendio delle Istorie del regno di Napoli*. L. VI, f. 197. Editio Veneta. 8°. 1557. — *Poema dell' Assedio di Piombino*. Parte IV, Capit. VI, p. 365. Antonio des Agostini de San-Miniato, auteur de ce poème, étoit à la cour du prince de Piombino pendant ce siége. Il semble que c'étoit une sorte de troubadour, ou de poète courtisan, attaché à Rinaldo Orsini, dont il a chanté en rimes tierces, la vaillance et ensuite la mort. On trouve dans ses vers quelques détails curieux sur les mœurs du temps; mais les invocations des dieux, les discours, les comparaisons, toute la partie poétique enfin de ces chroniques rimées, auxquelles le talent n'a jamais de part, en rendent la lecture cruellement fatigante. Ce poème est imprimé, T. XXV, *Rer. Ital*. p. 319-307.

leur envoyèrent en effet Sigismond Malatesti avec deux 1449.
mille chevaux et mille fantassins; ce fut la seule part qu'ils prirent ouvertement à la guerre du Milanès, dans laquelle jusqu'alors ils avoient voulu demeurer neutres. Mais lorsqu'à la fin de septembre 1449 les Vénitiens firent avec les Milanais une paix particulière, le comte François Sforza, demeuré seul en guerre avec ces deux peuples, envoya solliciter la république florentine de lui continuer cette protection à laquelle il avoit dû son salut dans les guerres de la Marche. En même temps il somma Cosme de Médicis d'être fidèle à leur amitié mutuelle; Cosme lui fit rendre vingt ou ving-cinq mille écus que lui devoit la république, sur un réglement de compte au moins litigieux (1). Il lui prêta de plus, de son propre bien, des sommes beaucoup plus considérables. Il auroit bien voulu engager la république dans une alliance explicite avec Sforza; mais l'opposition de Neri Capponi l'arrêtoit. Neri, le meilleur négociateur et le meilleur homme de guerre qu'eussent les Florentins, devoit son pouvoir à la gloire de son père et à sa gloire personnelle; il avoit tour à tour été chargé d'ambassades importantes et du commandement des armées, avec le titre de commissaire. Sa réputation avoit été rehaussée par sa victoire sur Piccinino à Anghiari, par le succès qu'il avoit obtenu dans sa négociation de l'année précédente entre Sigismond Malatesti et Frédéric de Montefeltro, qu'il avoit réconciliés et armés tous deux en faveur de la république; enfin par le commandement de l'armée qui avoit forcé Alphonse à lever le siége de Piombino. Seul entre les hommes d'état de Florence, il avoit conservé le même rang et le même crédit pendant l'administration des Albizzi et pendant celle des Médicis. Il n'aimoit pas Cosme, et il n'en étoit pas aimé; il avoit lieu de croire que c'étoit en haine de lui, que les partisans de Cosme avoient fait périr

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 62.— *Poggio Bracciolini. Hist. Flor.* T. XX, L. VIII, p. 425.

1449. Baldaccio d'Anghiari, capitaine de l'infanterie et son ami; de son côté, il redoutoit l'appui que pouvoit donner aux Médicis l'amitié d'un grand général. Mais, indépendamment de ces motifs personnels, il croyoit que le devoir de Florence, comme république, étoit de soutenir la république de Milan; que pour la balance de l'Italie, il convenoit que deux états libres se partageassent la Lombardie; qu'un soldat aventurier devenu souverain des états de Philippe, seroit mille fois plus redoutable que Philippe ne l'avoit été, ou que ce soldat ne l'étoit lui-même en restant condottière; que, dans la lutte entre Sforza et les Vénitiens, si Sforza étoit vainqueur, il oublieroit bientôt sa reconnoissance, pour suivre les projets de ses prédécesseurs; que si les Vénitiens réussissoient au contraire à engager les Milanais à se jeter dans leurs bras, ils seroient bientôt maîtres de toute la haute Italie, et qu'on savoit déjà ce qu'on devoit craindre de leur politique et de leur ambition. Dès longtemps Neri Capponi auroit voulu que Florence eût employé sa puissante médiation à ménager une paix qui affermît la république milanaise. Il croyoit cependant qu'il étoit temps encore de venir à son secours; le salut de la patrie lui paroissoit attaché à l'indépendance de cette république; il falloit empêcher à tout prix que des états, si puissans et si redoutables pour leurs voisins, passassent du gouvernement civil, qui respecte les lois et les traités, au gouvernement militaire qui n'a de règles que le caprice d'un homme.

D'autre part Cosme de Médicis soutenoit qu'une république ne pouvoit se constituer, ne pouvoit se maintenir que chez des peuples vertueux; qu'il étoit impossible de fonder ses espérances sur ceux qui étoient corrompus par le despotisme; que les Milanais et tous les Lombards s'étoient toujours montrés peu jaloux d'une liberté qu'ils avoient eux-mêmes sacrifiée tant de fois; que les factions dont la nouvelle république étoit déchirée, et le sang qu'elle avoit déjà versé, indiquoient sa chute prochaine,

et que puisque les Florentins devoient avoir pour voisin 1449.
en Lombardie un gouvernement absolu, il valoit mieux que ce fût celui du comte leur ami, que celui des Vénitiens leurs rivaux, ou celui d'un tyran qui s'éleveroit par ses propres forces, et qu'ils ne connoissoient point encore (1). Les conseils, partagés entre deux hommes d'un aussi grand poids dans la république, ne savoient à quel parti s'arrêter; et Cosme prenoit à tâche de redoubler encore leur lenteur. Enfin, après avoir beaucoup tardé, ils envoyèrent des ambassadeurs au comte, avec ordre d'examiner l'état de ses forces et de celles des Milanais, et de ne signer d'alliance avec lui, qu'autant qu'ils verroient que Milan ne pouvoit plus se sauver. Ces ambassadeurs n'étoient encore arrivés qu'à Reggio, lorsqu'ils apprirent que le comte étoit monté sur le trône de Philippe-Marie (2).

Quelque indécision qu'il y eût dans les conseils de Flo- 1450.
rence, le peuple de cette ville témoigna, pour la victoire de François Sforza, la joie la plus sincère. Il voyoit succéder à cette maison Visconti, son ennemie acharnée depuis un siècle entier, une maison dont il avoit fait en quelque sorte la grandeur, et avec laquelle il avoit une ancienne alliance. Il se flattoit de trouver désormais des amis fidèles dans ces mêmes Milanais, dont toutes les richesses et toutes les forces avoient été constamment employées à lui nuire. Les Florentins voulurent en conséquence présenter leurs félicitations à François Sforza par l'ambassade la plus honorable : les chefs eux-mêmes de la république furent envoyés en députation auprès de lui. On fit choix de Pierre, fils de Cosme de Médicis, de Neri Capponi, de Luca Pitti et de Diotisalvi Negri. Ces quatre hommes étoient, après Cosme de Médicis, les plus considérés des citoyens de Florence. L'accueil que leur fit François Sforza fut proportionné à un choix aussi hono-

(1) *Macchiavelli, Ist. Fior.* L. VI, p. 229.
(2) *Ibid.* L. VI, p. 231.

1450. rable. Il exprima avec vivacité son intention de vivre et de mourir dans l'amitié des Florentins, et de leur montrer une reconnoissance digne des secours que pendant vingt ans il avoit reçus de leur république (1).

François Sforza étoit alors occupé à célébrer son couronnement par des fêtes et des tournois, à éblouir le peuple par sa magnificence, à s'attacher la noblesse par les grâces qu'il distribuoit, à relever les citadelles, et surtout celle de Porta Zobbia, qui avoit été abattue pendant les temps de liberté; enfin à s'assurer par l'exil ou la prison, de ceux qui avoient montré le plus d'attachement au gouvernement qu'il venoit de renverser (2).

Le nouveau duc avoit été reconnu sans difficulté par tous les états d'Italie; les Ultramontains paroissoient plus disposés à contester ses droits. L'empereur Frédéric III réclamoit pour lui seul la prérogative de créer des ducs dans les terres de l'Empire; à ses yeux le duché de Milan s'étoit éteint avec la ligne des Visconti; ses états devoient retomber à la directe impériale, et il ne considéroit Sforza que comme un usurpateur. De son côté, Charles VII, roi de France, ne reconnoissoit d'autre duc de Milan que son propre neveu, le duc d'Orléans, fils de Valentine Visconti (3). Cependant ni l'un ni l'autre de ces souverains ne paroissoit vouloir soutenir ses prétentions par les armes. Sforza ne prévoyoit aucun mouvement militaire du côté de la France ou du côté de l'Allemagne. En Italie même il ne se trouvoit proprement ni en paix ni en guerre. L'armée vénitienne avoit repassé l'Adda, et elle fortifioit le pont qu'elle avoit conservé à Ripalta, sans commettre d'ailleurs aucune hostilité (4). Une lassitude,

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 63. — *Joann. Simonetæ*. L. XXI, p. 608. — *Macchiavelli, Ist.* L. VI, p. 235.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXI, p. 607.

(3) *Ibid.* p. 607. — *Bernard. Corio, Istor. Milanesi.* P. V, p. 938. Edit. 1565, Venet. 4°.

(4) *Joann. Simonetæ*. L. XXII, p. 610.

un épuisement général contraignoient au repos ces puissances qui avoient si long-temps combattu. D'ailleurs une calamité d'un autre genre suffisoit alors pour accabler les peuples et occuper les gouvernemens ; la peste, conséquence de tant de souffrances et de tant de privations, avoit frappé la Lombardie. Elle se manifesta d'abord à Milan, où la famine avoit préparé sa naissance (1). Le jubilé accordé pour le demi-siècle par le pape Nicolas V, fut cause que les pèlerins la répandirent de ville en ville. Elle fit perdre à Milan trente mille habitans : à Lodi elle fut arrêtée de bonne heure par la vigilance du gouvernement; mais Plaisance resta presque déserte; d'autres villes furent également dévastées, et Rome, où les pèlerins apportoient son poison, ne fut pas épargnée. Le pape se retira tour-à-tour à Spolette, à Foligno, à Fabbriano ; mais ses sujets, qui ne pouvoient point fuir comme lui, demeurèrent victimes des conséquences de la dévotion qu'il avoit encouragée hors de saison (2).

1450.

Avant de recommencer la guerre, les états d'Italie avoient aussi besoin de reconnoître quels étoient leurs nouveaux intérêts, de savoir quelles alliances leur convenoient, quel système de politique ils devoient suivre, depuis que leurs précédentes combinaisons étoient toutes changées. Pendant long-temps les deux républiques avoient tenu tête au roi de Naples et au duc de Milan; mais depuis que Florence, infidèle à son ancien système, s'allioit au duc, Venise devoit se rapprocher du roi de Naples. Cependant il y avoit eu dans les années précédentes quelques hostilités entre Alphonse et les Vénitiens, à l'occasion de vaisseaux marchands pris par des pirates napolitains. Louis Loredano, amiral de la république, chargé d'en tirer vengeance, avoit

(1) *Bernard. Corio, Istor. Milanesi.* P. VI, p. 941.

(2) *Joannis Simonetæ.* L. XXII, p. 610. — *Anton. de Ripalta, Annal. Placentini.* T. XX, p. 901. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 867. — *Annales Forolivienses.* T. XXIII, p. 223.

1450. brûlé quarante-sept vaisseaux dans le port de Syracuse, à la fin de l'année 1449, et avoit ensuite ravagé les côtes de Sicile et de Naples (1). Mais une haine commune contre François Sforza opéra la réconciliation de ces deux puissances, tandis que les Vénitiens ne pouvoient pardonner aux Florentins leur refus de les secourir dans la dernière guerre, ou les subsides secrets qu'ils les soupçonnoient d'avoir fait passer à François Sforza. Le même peuple qui avoit aidé Venise à conquérir Vérone, Brescia, Bergame et une grande partie de la Lombardie, se montroit désormais jaloux de la grandeur de cette république, et s'étoit réjoui ouvertement des succès de son ennemi. Le sénat de Venise, profondément blessé de cet abandon d'une ancienne alliance, montroit aux Florentins autant de défiance et de haine qu'il avoit eu autrefois de confiance en eux.

Les puissances qui occupoient en Italie le second ou le troisième rang, n'étoient pas mieux affermies dans leurs alliances. Le marquis de Mantoue, dont les états étoient presque enclavés dans ceux de la république de Venise, sembloit ébranlé dans sa politique. Louis III avoit succédé en 1444 à son père, Jean-François de Gonzague. Victorin de Feltre, professeur de belles-lettres, alors célèbre, avoit élevé ce prince avec son frère et sa sœur, au milieu d'une école que son chef avoit nommée la *Maison joyeuse*, et qu'il avoit rendue assez nombreuse pour entretenir l'émulation parmi ses élèves (2). Louis III se montra digne de la réputation de son maître, par les progrès qu'il fit dans les lettres antiques, et par la protection qu'il accorda aux savans. Mais ses vertus privées ou publiques n'égalèrent point ses connoissances et son discernement. Il dépouilla son frère Charles de sa part à l'héritage paternel. On vit

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VII, f. 192, v. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1130. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 152.

(2) *Ginguené, Hist. Littéraire d'Italie.* T. III, Chap. XVIII, p. 251.

les deux Gonzague, ennemis l'un de l'autre, embrasser des partis opposés dans toutes les guerres d'Italie. Charles, attaché tour-à-tour à Sforza et aux Milanais, avoit souvent donné à connoître son manque de foi. Il servoit de nouveau sous Sforza, au moment de la conquête de Milan; et il fut fait commandant de la place, par ce même prince contre lequel il avoit défendu cette ville peu de mois auparavant; il reçut aussi de lui, en récompense de ses services, le gouvernement de Tortone; mais vers ce temps, Louis de Gonzague, soit qu'il fût mécontent des Vénitiens, ou qu'il ne consultât que sa propre inconstance, commença de son côté à traiter avec François Sforza. Les deux frères ne voulurent pas demeurer sous les mêmes étendards. Il seroit difficile de démêler aujourd'hui, au travers de leurs accusations réciproques, de quel côté étoit le bon droit, si même il étoit quelque part. On sait seulement que Charles de Gonzague fut arrêté le 15 novembre 1450, par ordre du nouveau duc de Milan, et enfermé dans la forteresse de Binasco; qu'on lui ôta le gouvernement de Tortone, en même temps que le commandement de ses troupes; qu'on lui vendit ensuite sa liberté au prix de soixante mille florins d'or; qu'il fut, moyennant cette rançon, relégué dans la Lomelline; mais que, dès qu'il put s'enfuir, il quitta le lieu de son exil pour passer à Venise, où il prit du service contre son frère et contre le duc de Milan, tandis que Louis de Gonzague s'étoit allié avec Sforza contre les Vénitiens (1).

1450.

Les marquis de Ferrare étoient plus puissans que ceux de Mantoue, mais leur caractère étoit alors plus pacifique. Les fils de Nicolas III avoient été élevés par Guarino de Vérone; ce savant helléniste leur avoit communiqué le goût des lettres et de la poésie, la passion pour les monu-

(1) *Platinæ Histor. Mantuan.* L. VI, p. 849. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 700. — *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 609. — *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VII, f. 194. — *Marin Sanuto*, p. 1140.

1450. mens de l'antiquité, pour l'élégance et pour le luxe. Quoique Lionnel, l'aîné de ces princes, en sortant de l'école de Guarino, eût appris ensuite l'art de la guerre dans la milice de Braccio, il porta dans son gouvernement des goûts tout pacifiques, lorsqu'il régna de 1441 à 1450. Il fit fleurir les états de Ferrare et de Modène par le commerce et l'agriculture; il s'entoura, non de soldats, mais de savans et de poètes avec lesquels ils rivalisoit lui-même dans le culte des muses; et il s'efforça d'engager ses voisins à jouir de la paix comme lui (1). Il avoit assemblé à Ferrare le congrès qui paroissoit sur le point de pacifier l'Italie, lorsque Philippe mourut, et il y avoit rempli le rôle de médiateur, avec autant d'impartialité que d'adresse. L'ambition des Vénitiens, à laquelle un nouveau champ sembloit ouvert, rendit alors ses travaux inutiles; mais, en 1450, il s'offrit encore pour médiateur entre les Vénitiens et le roi Alphonse, dont il avoit épousé la fille Marie. Les intérêts de ces deux puissances commençoient alors à se confondre; leurs offenses mutuelles furent aisément mises en oubli, et Lionnel eut la satisfaction de leur faire signer le 2 juillet un traité de pacification (2). Il ne survécut pas long-temps à cette négociation; il mourut à Belriguardo, le 1er octobre 1450, et il eut pour successeur son frère Borso, illégitime comme lui, de préférence à son fils Nicolas, encore jeune, ou à ses frères, Hercule et Sigismond, qui étoient nés d'un légitime mariage. Borso, non moins attaché aux sciences et aux arts de la paix que Lionnel, demeura fidèle à l'alliance des Vénitiens, sans prendre part à la guerre qui alloit commencer. Il accepta même la médiation des Florentins, ennemis de ses alliés, pour arrêter quelques hostilités qui avoient éclaté entre ses sujets des montagnes de Modène, et les Lucquois (3).

(1) *Ginguené, Hist. Littéraire d'Italie.* T. III, Chap. XVIII, p. 250.
(2) *Annales Estenses fratris Joannis Ferrariensis.* T. XX, p. 457.
(3) *Annales Estenses.* T. XX, p. 462.

Le duché de Milan confinoit, par sa frontière occidentale, avec le marquisat de Montferrat et avec le duché de Savoie. Sforza avoit offensé la maison de Montferrat, en faisant arrêter Guillaume, qui avoit servi long-temps sous ses drapeaux, et qui étoit frère du prince régnant. Il le relâcha le 26 mai, sous condition que ce général lui restitueroit la seigneurie d'Alexandrie. De même, il avoit arrêté Charles de Gonzague, et il lui avoit rendu ensuite sa liberté, moyennant la restitution de Tortone. Cette conduite semblable envers deux capitaines, auxquels le nouveau duc avoit donné deux villes pour prix de leurs services, donne lieu de croire que leur seul crime étoit d'avoir exigé de trop riches récompenses. Mais dès que Guillaume fut rentré dans les états de son frère, il protesta contre une cession que la violence seule lui avoit arrachée, et il engagea le marquis de Montferrat, aussi bien que le duc de Savoie, à contracter une alliance nouvelle avec les Vénitiens, et à s'armer de concert avec eux, contre leur ambitieux voisin. 1450.

Tandis que les intrigues des ambassadeurs des principales puissances de l'Italie, secondées par l'irritation des esprits, jetoient de toutes parts les semences d'une guerre nouvelle, quelques négociations tendoient aussi à rétablir la paix. Il y en eut de directes entre Sforza et les Vénitiens; le premier demandoit seulement la restitution des deux châteaux de Bripio et de Ripalta, que la république vouloit garder, pour s'ouvrir l'entrée du Milanès au renouvellement de la guerre (1). D'autres furent conduites à la cour de Naples par deux ambassadeurs florentins, Franco Sacchetti, l'écrivain que ses nouvelles ont rendu célèbre, et Giannozzo Pandolfini. Elles parurent avoir une heureuse issue, car la paix entre le roi Alphonse et les Florentins fut signée le 29 juin 1450, sous condition que le seigneur de Piombino paieroit désormais au roi un tribut annuel

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXII, p. 610.

1450. de cinq cents florins d'or (1). Mais, pendant ce temps, d'autres négociations, d'une nature bien différente, se poursuivoient entre la république de Venise et le roi de Naples. Le désir de se venger de leurs précédens revers, les aveugloit l'un et l'autre sur l'avantage de leurs états et de leurs peuples. Les Vénitiens n'eurent pas plus tôt signé leur alliance nouvelle avec le roi, qu'ils commencèrent à montrer aux Florentins leur irritation, en établissant des droits onéreux sur les marchands étrangers qui trafiquoient dans leur ville, et sur les draperies qu'ils importoient (2). Matteo Vettori, ambassadeur vénitien, se rendit ensuite à Florence avec Antoine de Palerme, le célèbre secrétaire d'Alphonse; ils communiquèrent à la seigneurie,
1451. le 6 mars 1451, l'alliance nouvelle des deux états. Ils déclarèrent que leur but n'avoit point été de rallumer la guerre, mais de maintenir au contraire la paix de l'Italie. Cependant Vettori en prit occasion de reprocher aux Florentins le passage qu'ils avoient accordé à Alexandre Sforza, au travers de la Lunigiane, dans la précédente guerre, et les sommes d'argent qu'ils avoient données à son frère. Cosme de Médicis répondit à ces inculpations, et repoussa avec beaucoup de noblesse les menaces indirectes que Vettori avoit mêlées à son discours. Il rappela aux Vénitiens les secours que les Florentins leur avoient envoyés, après leur défaite à Caravaggio, à eux qui, peu de mois auparavant, avoient refusé de les secourir contre Alphonse; il leur reprocha d'avoir engagé les Florentins, sans les consulter, dans cette guerre avec Sforza; d'avoir ensuite, sans les consulter, fait la paix avec ce général. Cette paix cependant, les Florentins l'avoient acceptée; elle avoit rétabli entre eux et Sforza l'amitié qui avoit subsisté si long-temps, et que les besoins des Vénitiens avoient seuls pu leur faire oublier. C'étoit encore sans

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 64.—*Barthol. Facii.* L. IX, p. 154.
(2) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 65.

les consulter, sans même leur en donner avis, que Venise 1451.
s'étoit brouillée ensuite avec ce général. Mais l'inconstance des conseils de Saint-Marc, ou les variations de leur politique, qui n'avoient pas même été notifiées à Florence, n'étoient point faites pour aliéner les Florentins de leur ancien capitaine, devenu duc de Milan (1). L'ambassadeur vénitien parut reconnoître la vérité de ces allégations, il se retira sans laisser percer son mécontentement. Cependant, le 20 juin suivant, tous les Florentins et tous leurs sujets reçurent l'ordre de sortir du territoire de Venise (2). Le même jour, une ordonnance semblable fut publiée à Naples. Les Vénitiens essayèrent aussi d'en faire rendre une pareille par Constantin Paléologue, le dernier des empereurs d'Orient; mais ce malheureux prince, déjà sur le point de se voir ravir et l'empire et la vie par les armes des Turcs, n'étoit guère disposé à se faire de nouveaux ennemis (3).

Les Vénitiens essayèrent aussi de soulever contre Florence les deux républiques les plus voisines de cet état. Ils recherchèrent d'abord l'alliance des Siennois, pour s'ouvrir ainsi la porte de la Toscane; mais les Siennois, en acceptant une ligue avec eux, y mirent pour condition qu'ils n'accorderoient le passage à aucune armée destinée à troubler le repos de Florence. Pour détacher Bologne de la même alliance, les Vénitiens crurent nécessaire d'y ramener la faction des Canedoli, contraire à celle des Bentivogli. Ils engagèrent dans leurs intérêts les seigneurs de Correggio et de Carpi, qui s'approchèrent de Bologne le 7 juin, avec environ trois mille chevaux. Une grille destinée à fermer un canal, fut ouverte pendant la nuit aux Canedoli; ils entrèrent par là dans la ville et se

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 66. — *Macchiavelli.* L. VI, p. 237.

(2) *Poggio Bracciolini, Histor. Flor.* L. VIII, p. 426. — *Platina, Hist. Mantuan.* L. VI, p. 849.

(3) *Macchiavelli.* L. VI, p. 240. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1140.

1451. rendirent maîtres de la grande place. Mais tandis que les magistrats eux-mêmes abandonnoient le palais public, Santi Bentivoglio se mit à la tête des partisans de sa maison; il chargea vigoureusement les rebelles, il les repoussa hors des murs, et il prouva, par ce premier exploit, qu'il étoit digne du nom qu'on lui avoit fait reprendre. Il envoya ensuite une ambassade à Florence, pour resserrer son alliance et celle de Bologne avec cette république (1).

Les Florentins reconnurent aisément à tant de marques d'animosité, qu'ils seroient attaqués à l'époque où devoit expirer leur alliance à terme avec Venise, c'est-à-dire, au commencement de l'année suivante. Ils se préparèrent, de leur côté, à de prochaines hostilités; ils nommèrent, le 12 juin, les décemvirs de la guerre, et parmi ces magistrats ils placèrent Cosme de Médicis, Neri Capponi, Ange Acciaiuoli, et Lucas des Albizzi. C'étoient les hommes d'état les plus renommés de l'Italie. Ils conclurent, avec le duc de Milan, une alliance par laquelle ils se garantissoient mutuellement leurs états; ils prirent à leur solde Simoneta du camp Saint-Pierre, qui avoit déjà été à leur service, et ils attendirent les événemens (2).

Le commencement des hostilités fut encore retardé par une circonstance qui, dans les siècles précédens, auroit pu devenir la cause de révolutions importantes. C'étoit le voyage en Italie de Frédéric III, qui venoit y chercher la couronne de l'Empire. Sigismond, le dernier des empereurs qui eût été couronné par le pape, avoit mal soutenu la dignité impériale, dans ses deux expéditions d'Italie; cependant il y avoit été attendu et redouté comme un puissant monarque, et ses deux voyages avoient été liés à de grands événemens. Sigismond avoir eu pour successeur, le 18

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 697.—*Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 68. — *Macchiavelli*. L. VI, p. 238. — *Anton. de Ripalta, Annal. Placentini*. T. XX, p. 902.—*Annal. Bononienses Hieron. de Bursellis*, p. 886.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 69.

mars 1438, son gendre Albert II d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohème (1), que les Allemands comptent parmi leurs meilleurs souverains, mais qui ne joue aucun rôle dans l'histoire d'Italie. Albert, occupé des démêlés du concile de Bâle avec le pape, engagea l'Allemagne à observer entre eux une exacte neutralité. Il chassa de Bohème, de Silésie et de Lusace, le prince Casimir, frère de Ladislas V, roi de Pologne, qui avoit été élu roi par les Hussites. Il n'eut pas les mêmes succès contre Amurath II, qui venoit de conquérir la Servie, et qui menaçoit la Hongrie. Ce fut au milieu de ces revers, dans une campagne contre les Turcs, qu'Albert II mourut à Langendorf, entre Gran et Vienne, le 27 octobre 1439 (2), laissant sa veuve Élisabeth grosse de ce Ladislas, depuis roi de Hongrie et de Bohème, qui fut connu sous le nom de Posthume (3). Les électeurs lui donnèrent pour successeur, le 2 février 1440, son cousin Frédéric III, né le 23 décembre 1415, d'Ernest, duc d'Autriche et de Stirie. Ce foible prince, auquel son secrétaire Æneas Sylvius, qui fut depuis Pie II, a vainement cherché à donner quelque célébrité, venoit, dans la douzième année de son règne, demander au pape la couronne d'or conservée à Rome, pour joindre le titre d'empereur à celui de roi des Romains. Il étoit entré en Italie sans armée, quoiqu'il considérât François Sforza, le plus puissant des souverains de cette contrée, comme son ennemi. Pour ne pas le reconnoître comme duc de Milan, il ne voulut point aller prendre à Monza la couronne de fer de Lombardie. De Venise, il se rendit à Florence, où il fut reçu avec de grands honneurs.

1451.

1452.

C'étoit en Toscane que Frédéric III avoit donné rendez-

(1) *Spiegel der Ehren.* Buch IV, cap. VIII, p. 465. Edit. Nuremberg. 1668, in-fol.— *Thomæ Ebendorffer de Haselbach Chron. Austriæ. Apud Pez. Script. Rer. Austriac.* T. II, p. 853, L. III.

(2) *Spiegel der Ehren des Erzhauses Oesterreich.* B. IV, cap. 13, p. 506. — *Thomæ Ebendorffer de Haselbach*, p. 855. L. III.

(3) *Spiegel der Ehren.* B. V, cap. V, p. 516.



1452. vous à la princesse Éléonore de Portugal, fille du roi Édouard, et sœur d'Alphonse V, qu'il avoit demandée en mariage. Cette union projetée entre les familles des souverains de l'Autriche et du Portugal, étoit un signe des progrès de la civilisation, et des relations que le commerce commençoit enfin à établir entre les différens membres de la république européenne. Cependant les pays étrangers à l'Italie étoient encore bien éloignés de la civilisation et de l'ordre social qui règnent aujourd'hui dans toute l'Europe. Nicolas Lanckman de Falkenstein, chapelain de l'empereur, étoit un des ambassadeurs qu'il avoit envoyés en Portugal pour épouser Éléonore, et le journal de son voyage nous est demeuré (1). On ne croiroit guère, en le lisant, qu'il appartienne au siècle des Médicis, car il représente l'Europe comme aussi peu sûre pour les voyageurs, que la Turquie et la Perse le parurent, peu d'années après, aux ambassadeurs que Venise envoyoit à Ussum Cassan. C'étoit déguisés en pèlerins que ces ambassadeurs se rendoient d'Allemagne par Genève, le Dauphiné et le Languedoc, dans la Catalogne, l'Aragon, la vieille Castille et la Galice. Le droit des gens, non plus que la police, ne les mettoient point à l'abri du danger d'être volés par les brigands, ou rançonnés par les commandans des villes. Seulement, après leur désastre, ils trouvoient partout des banquiers florentins auprès desquels ils pouvoient toucher quelque argent.

Cependant les pays habités par les Maures conservoient encore leur ancienne civilisation. Ceux-ci formoient la partie la plus industrieuse de la population de toutes les grandes villes d'Espagne, et ces villes étoient demeurées florissantes. Après le mariage d'Éléonore elle s'embarqua pour se rendre en Toscane; mais elle toucha à Ceuta en Afrique, et cette ville étoit alors, au dire de Lankmann,

(1) *Historia Desponsationis et Coronationis Friderici III et conjugis ipsius Eleonoræ; authore Nicolao Lanckmanno de Valkenstein. Apud Pezium Script. Austriaci.* T. II, p. 569-602.

deux fois plus grande et plus peuplée que Vienne en Autriche. 1452.

Ce fut le 3 février 1452 qu'Éléonore arriva de Portugal à Livourne ; et par une singulière rencontre, son époux avoit fait quatre jours auparavant, le 30 janvier, son entrée à Florence. Ils se réunirent à Sienne seulement le 19 février. Les Toscans contemploient avec curiosité un autre hôte non moins illustre qui voyageoit avec l'empereur. C'étoit Ladislas le Posthume, fils d'Albert II, que Frédéric son oncle traînoit à sa suite, après l'avoir dépouillé injustement de son héritage. Les Hongrois, qui redemandoient leur roi, avoient pris leurs mesures pour le faire enlever à Florence. Les Florentins crurent qu'ils manqueroient à l'hospitalité, s'ils permettoient dans leurs murs une violence contre leur hôte, encore qu'elle fût destinée à réparer une injustice. Cependant ils sollicitèrent noblement l'empereur en faveur d'un roi opprimé et d'un pupille trahi par son tuteur. Leurs instances furent sans effet, mais elles n'en inspirèrent pas à Ladislas moins de reconnoissance.

Après avoir traversé la Lombardie et la Toscane, en voyageur, non en monarque, sans réclamer sur le gouvernement aucune prérogative de souveraineté impériale, et reconnoissant ainsi tacitement qu'elles étoient déjà tombées en désuétude, Frédéric III continua sa soute vers Rome, où il fit son entrée avec son épouse le 8 mars : ils y furent mariés le 16, par Nicolas V, et couronnés le 18 (1). Le 25 mars, ils partirent pour Naples, où ils furent reçus par Alphonse, oncle de la nouvelle impératrice, avec le luxe le plus splendide. L'ancienne défiance qui veilloit autrefois sur tous les pas des empereurs en Italie, avoit fait place au

(1) La description de son entrée à Rome a été écrite en allemand, avec beaucoup de détails, par un auteur contemporain, et imprimé par Pez. *Script. Rer. Austr.* T. II, p. 561-569. — *Macchiavelli, Ist.* L. VI, p. 241. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 698. — *Comment. di Neri di Gino Capponi*, p. 1211. — *Spiegel der Ehren.* B. V, cap. VII, p. 476.

1452. désir d'étaler aux yeux d'un monarque qu'on ne craignoit plus, tous les prodiges de cette terre d'enchantemens. Parmi les fêtes célébrées à Naples, par la magnificence d'Alphonse, la plus surprenante fut une chasse aux flambeaux dans l'enceinte de la Solfatara, où la disposition des lumières, dans ce cirque formé par la nature, le nombre des animaux, la musique et les brillans costumes des chasseurs, sembloient réaliser les prodiges de la magie. Le 20 avril, Frédéric III quitta Naples pour rejoindre à Rome Ladislas le Posthume, dont il ne se séparoit pas sans inquiétude. Pendant ce temps, l'impératrice Éléonore s'embarqua à Manfredonia pour Venise, où elle fit son entrée le 18 mai. Ce ne fut que le 19 juin suivant qu'elle parvint avec l'empereur à Neustadt, dans le diocèse de Saltzbourg, qui devoit être sa résidence.

Comme Frédéric III retournoit de Rome à Venise, à son passage à Ferrare il conféra, en grande cérémonie, les titres de duc de Modène et de Reggio, de comte de Rovigo et de Comacchio au marquis Borso d'Este (1). Ces divers fiefs relevoient de l'Empire; l'état de Ferrare, qui relevoit du Saint-Siége, ne fut érigé en duché, en faveur de la même maison, que dix-neuf ans plus tard (2).

Cette décoration donnée à la maison d'Este, qui devint pour elle l'époque d'une nouvelle grandeur, n'étoit point la récompense de quelque service rendu par elle à l'Empire, mais la conséquence de la vénalité du monarque qui venoit

(1) Muratori rapporte cette investiture au 18 avril; mais il doit y avoir erreur dans cette date, puisque, d'après le journal de Lanckmann, Frédéric ne partit de Naples que le 20 avril. Il paroît qu'il quitta Ferrare le 16 mai, et que l'investiture fut donnée la veille, au nouveau duc.

(2) *Annales Estenses Fratr. Joannis Ferrariensis.* T. XX, p. 464. — *Istoria di Brescia di Crist. da Soldo*, p. 870. Ni l'un ni l'autre ne parlent cependant du comté de Comacchio. C'est sur l'autorité de Muratori, qui a examiné ce point de droit avec beaucoup d'érudition, mais non sans partialité, que je crois le fief de Comacchio mouvant de l'Empire, plutôt que du pape.

de traverser l'Italie. Trouvant encore dans cette contrée un respect populaire pour le pouvoir qu'il avoit perdu, il mit à l'enchère les derniers restes de sa dignité. Il vendit au plus offrant tous les titres, toutes les prérogatives impériales qu'on voulut acheter de lui. Les diplômes de noblesse et de notariat impérial furent multipliés avec profusion; le droit de légitimer les bâtards et celui de pardonner les faussaires furent offerts à quiconque voulut les payer, et la basse vénalité de la chambre impériale acheva de détruire tout ce qui restoit encore, en Italie, de respect pour les empereurs. 1452.

Le 16 mai, jour même où l'empereur quittoit Ferrare, et entroit sur le territoire de Venise, cette république déclara la guerre au duc François Sforza, et le 11 juin, le roi Alphonse déclara la guerre aux Florentins (1). Ce dernier, qui destinoit son fils naturel Ferdinand à lui succéder dans le royaume de Naples, voulut lui procurer une occasion de s'illustrer. Il lui donna pour conseiller et pour guide Frédéric de Montefeltro, comte d'Urbin, un des guerriers les plus habiles, et des souverains les plus accomplis du siècle; il mit sous ses ordres une armée de huit mille gendarmes, et il l'envoya dans la Toscane, ne doutant pas que ce prince n'en soumît la plus grande partie. Mais soit que, par quelque accident, l'artillerie ne pût suivre l'armée, comme le rapporte l'historien d'Agobbio (2), soit que Ferdinand manquât de talent pour la guerre, ou de docilité envers son gouverneur, cette expédition n'eut aucun succès. L'armée napolitaine mit d'abord le siége devant Foiano, petit château du val de Chiana, qui fermoit la communication entre l'état de Sienne et celui de Florence. Ses braves habitans, secondés par une garnison de deux cents hommes, arrêtèrent Ferdinand pendant trente-six jours, et donnèrent

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 72.

(2) *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio*. T. XXI, p. 989.

1452. à la république le temps de rassembler son armée sous les ordres de Sigismond Malatesti. Deux maisons de campagne de la famille Ricasoli, Brolio et Cacchiano, qui, selon l'usage des anciens temps, étoient entourées de quelques fortifications, firent une défense plus extraordinaire encore, car Ferdinand ne réussit point à les prendre. Enfin, il vint mettre le siége devant la Castellina, petit château à dix milles de Sienne, à l'entrée de la vallée de Chianti; il l'attaqua pendant quarante-quatre jours, sans réussir à s'en rendre maître. Les pluies de l'automne le forcèrent enfin à lever ce siége le 5 novembre. Il sortit alors de l'état florentin, après avoir échoué, avec toute la puissance du roi de Naples, contre de petits châteaux qu'on croyoit à peine susceptibles de défense (1).

La campagne de Lombardie ne fut guère plus mémorable; la première opération des Vénitiens fut dirigée contre Barthélemi Coleoni leur propre général, dont ils se défioient; ils voulurent l'arrêter et désarmer ses soldats. Coleoni, averti de cette attaque, par le tumulte de son camp, eut à peine le temps de s'enfuir, lui troisième, auprès de Sforza, qui lui donna un commandement. Gentile de Lionessa lui fut substitué par les Vénitiens, et mis à la tête de l'armée qu'ils rassembloient entre Vérone et Brescia. D'autre part, la Seigneurie de Venise avoit promis à Louis, duc de Savoie, la ville de Novare, et à Jean, marquis de Montferrat, celle d'Alexandrie, pour les engager à se réunir à elle contre Sforza; l'armée qui devoit l'attaquer de ce côté étoit commandée par Guillaume, frère du marquis de Montferrat (2).

(1) *Nicolò Macchiavelli.* L. VI, p. 243. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 75. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*, p. 1212. — *Poggio Bracciolini, Hist. Flor.* L. VIII, p. 428. — *Annal. Bonincontrii Miniatens.* T. XXI, p. 156. — *Pandolfo Collenutio, Ist. di Napoli.* L. VI, f. 198. — *Barth. Facii.* L. X, p. 164.

(2) *Joannis Simonetæ.* L. XXII, p. 611. — *Marin Sanuto, Vite de'*

Le duc de Milan opposa, sur les frontières de l'Alexandrin, son frère Conrad Sforza à Guillaume. La fidélité des peuples envers leur nouveau gouvernement étoit mal affermie; ils s'attendoient à être cédés par leur maître au roi de France ou au duc de Savoie, pour prix d'une nouvelle alliance, et ils étoient tentés de se donner eux-mêmes, pour ne pas attendre d'être vendus. Plusieurs châteaux furent livrés sans combat à Guillaume, et la situation de Conrad devenoit de plus en plus difficile, lorsque Sagramoro de Parme lui amena un renfort de deux mille chevaux, et le mit en état, le 26 juillet, de surprendre Guillaume dans son camp, sous les murs de Canina, tandis que ses soldats, accablés par la chaleur du jour, s'étoient dispersés et désarmés pour se reposer. Le prince de Montferrat, après avoir perdu tous ses bagages, se retira en désordre de l'Alexandrin, et abandonna ses conquêtes (1). 1452.

Le duc de Milan avoit confié la défense des frontières orientale et méridionale de ses états à son fils Tristan et à son frère Alexandre. Il leur avoit donné le commandement de deux corps d'observation, tandis qu'avec sa principale armée, forte de dix-huit mille chevaux et trois mille fantassins, il avoit passé l'Oglio et envahi l'état de Brescia. L'armée vénitienne de Gentile de Lionessa étoit composée de quinze mille chevaux et six mille fantassins. Elle passa l'Adda par la négligence de Tristan Sforza; elle prit Soncino et quelques autres châteaux du Milanès (2). Elle tourna ensuite sur Crémone. Une autre armée véni-

Duchi di Venezia, p. 1140. — *M. A. Sabellico*. Dec. III, L. VII, f. 194. — *Crist. da Soldo*, *Ist. Bresciana*, p. 868.

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXII, p. 619. — *Platina*, *Hist. Mantuanæ*. L. VI, p. 851. — *Cristoforo da Soldo*, *Ist. Bresciana*. T. XXI, p. 872. — *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi*, p. 1142.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXII, p. 615. — *M. A. Sabellico*. Dec. III, L. VII, f. 195. — *Cristoforo da Soldo*, *Ist. Bresciana*. T. XXI, p. 872. — *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi*, p. 1142.

1452. tienne, commandée par Charles Fortebraccio, fils de Braccio de Montone, et par Matteo Campano, pénétra dans le Lodésan; elle y surprit Alexandre Sforza à la fin de juillet; elle lui tua ou lui prit environ huit cents soldats, et le contraignit à abandonner la campagne, pour s'enfermer dans les châteaux (1). Les deux principales armées s'étoient ensuite rapprochées l'une de l'autre, mais leurs deux généraux évitoient également le combat. Des préparatifs immenses, et une dépense excessive avoient fait attendre aux peuples des événemens décisifs, et une prompte conclusion de la guerre; mais l'un et l'autre capitaine étoit plus frappé encore du danger de tout perdre en une fois, que de la ruine des longs retards. Ils auroient désiré paroître braves et ne rien hasarder; ils crurent pouvoir y réussir par de pures rodomontades. François Sforza envoya défier les Vénitiens à une bataille générale, sur la plaine de Montechiaro. La proposition fut acceptée par Lionessa et par Jacob Piccinino. Dans un des premiers jours du mois de novembre, les deux armées se rangèrent en bataille sur cette plaine; un brouillard épais les couvrait toutes deux et les empêchoit de se voir; dans cette obscurité elles se provoquèrent par des cris, des bravades et des insultes, sans que l'une ni l'autre prît enfin la résolution d'attaquer. Tour-à-tour les deux armées envoyoient leurs trompettes sonner des fanfares jusqu'aux avant-postes ennemis; aucune ne se soucioit de se battre, mais toutes deux aspiroient à l'honneur de n'avoir pas refusé le combat. Enfin une pluie glacée ayant succédé au brouillard, les soldats, après avoir passé plusieurs heures en présence, rentrèrent de part et d'autre dans leurs quartiers. Ainsi se termina cette campagne, où les meilleurs généraux de l'Italie étoient aux prises, et pour les préparatifs de laquelle les peuples avoient épuisé

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXII, p. 622. — *M. A. Sabellico*. Dec. III, L. VII, f. 194, v. — *Cristoforo da Soldo*, *Ist. Bresciana*, p. 873.

leurs ressources (1). Un littérateur napolitain, nommé 1452.
Porcelli, a fait l'histoire de cette guerre insignifiante, avec une enflure et un excès d'adulation qui semblent presque dérisoires. Pour donner un air plus antique à son récit, écrit en latin élégant et facile, il nomme toujours Piccinino, Scipion, et le duc de Milan, Annibal. Tout en flattant le premier, auquel il dédie son ouvrage, il se croit obligé de flatter aussi son adversaire. Tous deux sont puissans, et en état de lui faire du bien et du mal; ni l'un ni l'autre cependant ne lui doit de reconnoissance, car un bas flatteur fait soupçonner de mensonge, jusqu'aux éloges qu'il donne au vrai mérite (2).

L'hiver fut employé de part et d'autre à négocier, non 1453.
point pour rétablir la paix, mais pour gagner des transfuges dans les rangs ennemis. Evangelista Sabello, qui étoit dans l'armée vénitienne, passa au service de Sforza, avec cinq cents chevaux, et lui livra le poste qui lui étoit confié. Tiberto Brandolini, général de plus grande réputation, apporta plus d'égards à l'honneur militaire, dans une négociation du même genre. Son engagement avec les Vénitiens étoit terminé, et il vouloit les quitter; mais, avant de se ranger sous les drapeaux de Sforza, il alla passer l'hiver à la Mirandole, avec les deux mille cinq cents chevaux qui lui appartenoient, pour ne pas combattre immédiatement ceux qu'il venoit de servir (3).

S'il faut en croire Néri Capponi, la république de Venise s'étoit engagée en même temps dans des négociations bien plus honteuses. Le sénat tenta de faire assassiner François Sforza dans la forteresse de Crémone, et ensuite, de le faire empoisonner. Le poison qu'on lui destinoit avoit été

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 629. — *Cristof. da Soldo*, *Istoria Bresciana*, p. 876.

(2) La première Décade de ces Commentaires est imprimée T. XX, *Rer. Ital.*, p. 65-154; et la seconde, T. XXV, p. 1-66.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 631.

1453. apporté du Levant; il devoit être jeté dans le feu de la chambre où seroit le duc, et il devoit produire une fumée si dangereuse, qu'aucun de ceux qui se seroient trouvés dans le même appartement, n'auroit pu survivre après l'avoir respirée. L'empoisonneur, auquel le conseil des Dix avoit promis dix mille florins de récompense, révéla son secret à François Sforza; et celui-ci réserva le poison pour en faire usage à son tour (1).

Le duc de Milan avoit plus de soldats que d'argent, et les Florentins, plus d'argent que de soldats. Les deux alliés convinrent de s'aider mutuellement par des échanges: Alexandre Sforza entra par la Lunigiane en Toscane, au printemps de 1453, avec deux mille chevaux, et alla joindre Sigismond Malatesti, qui assiégeoit Foiano; d'autre part, les Florentins s'engagèrent à payer à François Sforza un subside annuel de quatre-vingt mille florins (2). Ils prirent aussi à leur solde, Emmanuel d'Appiano, nouveau seigneur de Piombino, avec quinze cents chevaux (3). Rinaldo Orsini étoit mort le 13 juillet 1450, et sa femme Catherine ne lui avoit survécu que jusqu'au mois de mars suivant. Emmanuel, oncle de Catherine, s'étoit emparé de son héritage les armes à la main; et comme il avoit paru déterminé à persister dans les alliances de sa maison, il avoit été reconnu comme souverain légitime par les états ses voisins (4). L'armée florentine étoit plus nombreuse que celle de Ferdinand; elle reprit Foiano, Rencine et Vado, tandis que les Napolitains, forcés de camper dans des lieux malsains, furent tourmentés de fièvres maremmanes, et

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1212. — Neri Capponi, homme public, et qui fut plusieurs fois ambassadeur auprès des Vénitiens et auprès de Sforza, paroît digne de foi, sur un événement qu'il avoit tant de moyens de savoir. Cependant Simoneta, secrétaire du duc, qui ne le quittoit point, ne parle pas de ces complots.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXIII, p. 634.

(3) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 76.

(4) *Istorie di Giov. Cambi. Delizie degli Eruditi Toscani*. T. XX, p. 274.

furent affoiblis par des maladies plus dangereuses que le fer ennemi (1). 1453.

L'événement le plus remarquable de cette campagne, signalée par peu de faits militaires, fut la ruine de Gérard Gambacorti, comte de Bagno. Ce comte étoit fils de Jean, le dernier des chefs de parti de la république pisane. Jean avoit vendu sa patrie aux Florentins, en 1406, et avoit obtenu, pour récompense de sa trahison, la souveraineté féodale d'un petit état situé près des sources du Tibre, sur les frontières du Casentin et de l'état de l'Église. Gérard étoit beau-frère de Renaud des Albizzi, et l'esprit de parti lui fit prêter l'oreille aux propositions d'Alphonse. Celui-ci lui offrit, en échange du fief qu'il tenoit de la république florentine, un fief beaucoup plus considérable dans le royaume de Naples. Les Florentins ayant conçu quelque soupçon de cette négociation, Gérard Gambacorti n'hésita pas à livrer aux chefs de la république, son propre fils en otage, pour les rassurer. Cet enfant, âgé de quatorze ans, fut conduit à Florence, et dès-lors, la Seigneurie refusa toute créance aux nouveaux avis qui lui furent donnés sur la trahison de Gambacorti. Cependant celui-ci n'avoit point renoncé à ses projets; le 12 août 1453, frère Puccio, chevalier de saint Jean de Jérusalem, lieutenant d'Alphonse, parut avec quatre cents chevaux et trois cents fantassins, aux portes de Corzano, principale forteresse du comté de Bagno. Gambacorti, prêt à la livrer aux ennemis de la république, fit abaisser le pont-levis, et s'avança lui-même vers le chevalier; mais un citoyen pisan, nommé Antoine Gualandi, qui étoit à côté de Gambacorti, remarquant sur le visage de tous les vassaux du comte, la consternation avec laquelle ils échangeoient la protection de la république contre la domination d'un maître étranger, poussa rapidement des deux mains Gambacorti hors du pont-levis,

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VIII, p. 431.—*Barth. Facii.* L. X, p. 167.

1453. le fit relever, et abaisser la herse, et fit arborer de nouveau, aux cris de *vive la République!* l'étendard abattu des Florentins. Tous les vassaux du comté de Bagno suivirent l'exemple qui leur étoit donné par les habitans de la forteresse, et ils furent reconnus comme sujets immédiats de la Seigneurie de Florence. Le comte se retira honteusement avec l'armée napolitaine. La république eut la générosité de lui renvoyer, sans rançon, le fils qu'il avoit si barbarement livré en otage; mais elle accorda de magnifiques récompenses à Antonio Gualandi, et à deux jeunes Pisans qui l'avoient secondé (1).

Ce n'étoit point en Toscane, mais en Lombardie, que les Florentins désiroient qu'on poursuivît la guerre avec activité; dans ce but, ils avoient traité dès l'année précédente avec le roi de France, pour l'engager à envoyer en Italie René, comte d'Anjou, et roi titulaire de Naples; ils renouvelèrent leurs négociations avec lui au commencement de cette année: ils firent assurer au roi René cent vingt mille florins d'or payables annuellement, aussi longtemps qu'il continueroit la guerre pour eux en Lombardie ou en Toscane; et ils s'engagèrent, aussi bien que le duc de Milan, à assister René de toutes leurs forces, lorsque cette guerre seroit terminée, pour le replacer sur le trône de Naples. Ce traité fut négocié en leur nom, par Ange Acciaiuoli; et au nom du duc, par Abram Ardiccio de Vigevano (2).

Mais François Sforza, retenu par l'épuisement de tous les peuples, conséquence de guerres aussi longues, par la crainte de mécontenter ses sujets peu accoutumés à lui obéir, et par la crainte plus grande encore de faire dépen-

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 77. — *Macchiavelli.* L. VI, p. 249. — *Annales Bonincontrii Miniatensis*, p. 157. — *Istorie di Gio. Cambi.* T. XX, p. 313.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 633. — *Bern. Corio Stor. Milanesi.* P. VI, p. 946.

dre sa couronne du sort d'une seule bataille; ne fit rien, non plus que ses adversaires, de digne ou des généraux qui commandoient les armées, ou des sacrifices que coûtoit la guerre. 1453.

Gentile de Lionessa, généralissime des Vénitiens, avoit été blessé d'un coup de feu devant Manerbio; il mourut le 15 avril, et le sénat lui donna pour successeur Jacob Piccinino (1). Ce général s'empara de Pontevico, et fit quelques courses dans le Crémonais, avant que Sforza pût mettre son armée en activité. D'autre part, Charles de Gonzague entra dans le Mantouan, et commença à piller les campagnes; mais lorsqu'il se fut enhardi par de premiers succès, son frère Louis, secondé par Tiberto Brandolini, le surprit le 15 juin dans le voisinage de Godio, le mit en déroute, et lui prit plus de mille chevaux (2). François Sforza ayant enfin rassemblé son armée, la conduisit dans l'état de Brescia, pour y ramener la guerre; en effet, Jacob Piccinino vint l'y chercher. Il y eut entre les deux armées de fréquentes escarmouches, et un combat général près de Gédo, dont Sforza s'étoit emparé; mais les deux généraux redoutant également une action décisive, retirèrent peu à peu leurs troupes, lorsque le soleil devint plus ardent, et tous deux évacuèrent enfin le champ de bataille, sans avantage de part ni d'autre (3). Ce n'étoit qu'à jeu sûr que les Italiens d'alors vouloient combattre; et ce fut en effet ainsi que Sagramoro Visconti de Parme, lieutenant de Sforza, surprit le 15 août, et battit à Castiglione près de Lodi, quatre

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, *p.* 635. — *Porcelli de Gestis Scipionis Piccinini.* T. XXV, L. I, p. 5. — *Istoria Bresciana*, p. 878. — *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VII, f. 197. — *Barth. Facii.* L. X, p. 169.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 638. — *Porcelli de Gestis Scipionis Piccinini.* Dec. II, L. II, p. 16. — *Platina, Hist. Mantuan.* L. VI, p. 853. — *Istor. Bresciana*, p. 880. — *Barth. Facii.* L. X, p. 172.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 643. — *Porcelli de Gestis Piccinini.* Dec. II, L. III, p. 19. — *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 852-855.

1453. mille chevaux de Piccinino; mais ces avantages partiels ne pouvoient jamais décider du sort de la guerre, et celle-ci, qui sembloit réduite à des marches, à des escarmouches, à des siéges insignifians, portoit au comble la désolation des sujets, sans exposer les soldats (1).

Sforza attendoit avec impatience l'arrivée du roi René, pour agir, de concert avec lui, d'une manière plus vigoureuse; mais ce roi étoit arrêté dans les Alpes par le duc de Savoie et le marquis de Montferrat, qui ne vouloient point lui accorder le passage. René, impatienté, se rendit par mer à Vintimille, et le dauphin, qui fut depuis Louis XI, fit tant par ses négociations, que le duc de Savoie permit enfin à l'armée française d'entrer au mois de septembre en Lombardie (2). René, qui portoit, même à la guerre, sa bienveillance universelle et son esprit conciliant, s'arrêta quelque temps encore au pied des Alpes, pour rétablir la paix entre le marquis de Monferrat et le duc de Milan. Les deux parties s'en remirent à son arbitrage, et par son prononcé du 15 septembre, il mit un terme à leurs différends (3).

L'arrivée du roi René au camp de Sforza porta son armée à plus de quinze mille hommes de cavalerie pesante; et un mois après environ, Alexandre Sforza vint encore le joindre avec quatre ou cinq mille gendarmes qu'il ramenoit de Toscane. Mais le duc de Milan ne sut pas ou ne voulut pas profiter de cette grande supériorité de forces, pour contraindre l'ennemi à une bataille générale. Il se contenta de donner, le 19 octobre, un assaut à la forteresse de Pontevico; les vainqueurs y entrèrent par la brèche. Cependant les soldats de René n'avoient rien contracté de la douceur ou de la débonnaireté de leur chef; soit que dans leur guerre avec les Anglais ils se fussent

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 647.
(2) *Macchiavelli.* L. VI, p. 253.
(3) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 649. — *Ist. Bresciana di Crist. da Soldo*, p. 883. — *Benvenuto da San-Giorgio Hist. Montisferrati.* T. XXIII, p. 731.

accoutumés à la férocité, ou que la différence de mœurs 1453.
et de langage leur inspirât pour les Italiens cette haine et ce mépris qui rendent souvent les armées plus féroces envers les peuples qu'elles connoissent le moins; en entrant dans Pontevico, ils massacrèrent tout ce qui se présentoit devant eux. Ils n'épargnèrent ni les femmes, ni les enfans, ni ceux même qui s'étoient déjà rendus prisonniers aux soldats de l'armée de Sforza. Ceux-ci, révoltés de tant de barbarie, se regardèrent comme insultés dans leurs captifs : ils virent, dans l'acharnement des Français, l'effet d'une haine universelle contre toute la nation italienne, et ils ne supportèrent pas long-temps ces outrages; ils chargèrent les soldats de René dans les rues, ils mirent le feu aux maisons où les Français s'étoient retirés, et ils les poursuivirent avec tant de fureur, que François Sforza eut beaucoup de peine à séparer les combattans (1).

Cette férocité des troupes françaises inspira une telle terreur aux habitans de tous les châteaux et de toutes les bourgades de l'état de Brescia, qu'ils s'empressèrent d'envoyer des députés au camp de Sforza, pour lui offrir leurs clés, et lui demander des sauve-gardes. Des châteaux même qui n'étoient pas à un mille de distance du camp de Piccinino, partagèrent cette terreur panique. L'armée vénitienne en fut atteinte à son tour; elle s'enfuit en désordre jusqu'aux portes de Brescia, où l'on ne voulut pas la laisser entrer (2). Sforza ne fut averti de cette fuite, que lorsqu'il n'étoit plus temps de profiter de la confusion de ses ennemis; ils s'étoient déjà fortifiés sous les murs de Brescia, mais tout le Bressan et tout le Bergamasque se

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXIV, p. 655. — *Bern. Corio Stor. Milanesi*. P. VI, p. 947. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana*, p. 884. — *Marin Sanuto Vite*, p. 117. — *Barth. Facii*. L. X, p. 173.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXIV, p. 657. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 703. — *Comment. di Neri Capponi*, p. 1214. — *Istor. Bresciana*, p. 884.

1453. soumirent au duc de Milan. Le château de Roado, dans la montagne de Brescia, et celui d'Orci dans la plaine, tous deux défendus par une forte garnison, furent les seuls qui soutinrent un siége régulier. Sforza, après s'être rendu maître de l'un et de l'autre, mit son armée en quartiers d'hiver (1).

Cependant les gendarmes français qui avoient accompagné René en Italie, y avoient à peine passé trois mois, qu'ils demandoient déjà avec instance à être reconduits dans leurs foyers. Ils avoient été aliénés par leur querelle avec les gendarmes de Sforza à Pontevico; d'ailleurs ils se sentoient humiliés de leur infériorité; ils voyoient que dans les guerres d'Italie, l'habileté avoit toujours l'avantage sur la valeur, et la tactique italienne avoit alors une supériorité incontestable sur la française. René, de son côté, déjà vieux et désabusé depuis long-temps de l'espérance de conquérir Naples, supportoit mal volontiers les fatigues de la guerre, et partageoit l'impatience de ses soldats. François Sforza se rendit auprès de lui à Plaisance pour le retenir; mais René opposoit à toutes ses instances une résolution inébranlable; il accompagnoit cependant son refus de protestations d'attachement et de confiance; aussi il promit qu'au printemps suivant, son fils Jean, qui portoit le titre de duc de Calabre, et dont l'âge étoit plus propre à poursuivre des expéditions hasardeuses, viendroit en Italie à sa place. Le départ de ce vieux prétendant au trône de Naples, en affoiblissant Sforza, augmenta encore son désir de faire la paix, et d'entrer enfin en jouissance de ses nouveaux états (2).

Un affreux événement qui venoit de frapper de ter-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 660. — *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VII, f. 199.—*Platina, Hist. Mantuana.* L. VI, p. 856.—*Istor. Bresciana*, p. 885.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 664. — *Macchiavelli, Istor.* L. VI, p. 254. — *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. VI, p. 948.

reur toute la chrétienté, rendoit ce désir de paix général, et exposoit aux reproches de toute l'Europe ceux qui y mettoient quelque obstacle. Constantinople avoit été prise par Mahomet II, le 29 mai 1453; le dernier empereur grec, Constantin Paléologue, avoit été massacré avec quarante mille chrétiens; un grand nombre de marchands italiens et surtout vénitiens, qui habitoient cette ancienne capitale de l'Orient, avoient perdu toutes leurs propriétés par le pillage, et avoient été réduits en captivité (1); et les Turcs, dont l'arrogance étoit redoublée, menaçoient de soumettre tout le reste de la chrétienté à l'empire du croissant. La ville impériale, regardée comme le boulevard des pays civilisés, sembloit en effet ouvrir, par sa chute, l'Occident aux Barbares. Lorsque cette nouvelle fut portée aux deux camps opposés de Sforza et de Piccinino, la désolation y fut égale; les chefs et les soldats se reprochèrent des guerres impies, qui consumoient vainement leurs forces, au moment où leurs armes auroient dû être uniquement consacrées à la défense de leurs frères. Le cardinal de Saint-Ange, nonce du pape Nicolas V, leur rappela le secours si long-temps demandé par les Grecs, si cruellement refusé par les Latins, et rejeta sur leur obstination toute la honte de cette grande calamité. Un congrès fut assemblé à Rome, sous la présidence du Pape, et tous les états protestèrent également de leur désir de faire la paix, pour tourner toutes leurs forces contre les Turcs (2). 1453.

Mais ce sentiment si vif de repentir, et cet oubli des intérêts plus proches, n'eurent pas une longue durée; chacun sentit que la croisade qu'on se reprochoit de n'avoir 1454.

(1) Quarante-sept, ou, selon d'autres, soixante-trois gentilshommes vénitiens, membres du grand conseil, étoient au nombre des esclaves des Turcs. *Cronic. di Bologna.* T. XVIII, p. 701.—*M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VII, f. 198, v. —*Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1150.

(2) *Epistola Cardinalis S.-Angeli. Apud Porcelli de Gestis Scipionis Piccinini.* Dec. II, L. V, p. 35. — *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 645.

1454. pas entreprise, n'étoit plus de saison. De foibles secours auroient défendu Constantinople, tandis qu'il auroit fallu des forces immenses pour la reconquérir. Chacun donc, en portant au congrès des paroles de paix, y manifesta des prétentions si exagérées, qu'elles rendoient la paix impossible. Alphonse vouloit que les Florentins lui remboursassent les frais de la guerre; ceux-ci, loin de consentir à lui rien payer, exigeoient au contraire qu'il leur rendît Castiglione de la Pescaia en Maremme. Les Vénitiens demandoient à Sforza la restitution de ce qu'il avoit conquis dans le Bressan et le Bergamasque, la cession de Crémone, et les rives du Pô et de l'Adda pour limites des deux états. Sforza, au lieu de renoncer à quelqu'une de ses provinces, redemandoit Crème, Bergame et Brescia, que les Vénitiens ne pouvoient plus défendre, et qu'ils avoient ravies à ses prédécesseurs, sans de justes motifs (1). Enfin, le pape Nicolas V, qui, le premier, avoit invité les Chrétiens à poser les armes, n'étoit pas lui-même de bonne foi dans sa négociation. S'il faut en croire Simoneta, et même Janotto Manetti, son panégyriste « sa pru» dence lui avoit appris que les guerres entre les princes » d'Italie assuroient la paix de l'Église; que leur concorde, » au contraire, menaçoit sa tranquillité. » Il chercha donc uniquement à plaire à tout le monde, à ne se rendre suspect à personne, et à traîner en longueur les négociations (2).

Les Vénitiens s'aperçurent enfin que le temps s'écouloit dans les conférences de Rome, à écouter de vains discours; que le pape ne faisoit rien pour concilier les esprits, et que le roi Alphonse, qui vouloit la guerre, prenoit à tâche de troubler la négociation. Ils envoyèrent donc, comme messager secret, à François Sforza, un moine nommé Si-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 665. — *Macchiavelli.* L. VI, p. 255.

(2) *Vita Nicolai V à Janottio Manetto.* T. III, P. II. *Rer. Ital.*, p. 943. — *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 666.

mon de Camerino, pour traiter directement avec lui, et 1454.
lui porter des conditions équitables (1). Les Vénitiens renonçoient à leurs prétentions sur Crémone, et demandoient la restitution du Bergamasque et du Bressan. Sforza exigeoit encore la cession de Crème, qui pouvoit devenir, entre les mains de ses ennemis, un avant-poste trop dangereux pour lui. Le conseil des Dix, qui vouloit la paix, s'étoit déjà résolu à laisser surprendre cette ville par Coléoni, afin que le traité n'entraînât de sa part aucune restitution. Mais lorsqu'on en fit quelques ouvertures à Coléoni, il se trouva que ce général, déjà pratiqué par d'autres, méditoit une défection, et qu'il étoit sur le point d'abandonner Sforza pour les Vénitiens; en sorte qu'il dissuada fortement le conseil des Dix d'une concession qui, disoit-il, n'étoit point nécessaire.

Pendant que cet incident arrêtoit la négociation, Sforza fut averti de la trahison de Coléoni, et de celle de Sigismond Malatesti, qui tous deux étoient sur le point de passer à l'ennemi. En même temps l'ambassadeur florentin, Dioti salvi di Nerone Negri, auquel il avoit communiqué les propositions qu'on lui avoit faites, lui déclara, au nom de sa république, qu'elle n'étoit pas en état de soutenir plus long-temps une guerre aussi ruineuse, et qu'elle désiroit la paix à tout prix. Sforza fit donc revenir à lui, frère Simon de Camerino, et lui annonça qu'il étoit prêt à accepter les offres des Vénitiens, sans y rien changer. Paul Barbo, un des membres du gouvernement, se rendit alors auprès de lui à Lodi, déguisé en frère mineur. Pendant huit jours les conditions du traité furent discutées entre eux avec le plus profond secret; après quoi la paix fut publiée à Lodi le 9 avril 1454, contre l'attente universelle. Par ce traité, Sforza conservoit la Ghiara d'Adda, mais il rendoit aux Vénitiens tout ce qu'il avoit conquis dans le Bergamasque et le Bressan. Il stipuloit seulement

(1) *Poggio Bracciolini, Hist. Flor.* L. VIII, p. 433.

1454. l'impunité pour ceux qui avoient embrassé son parti. Si le duc de Savoie et le marquis de Montferrat vouloient être admis au bénéfice de la paix, ils devoient restituer leurs conquêtes dans le Novarais, le Pavésan et l'Alexandrin; s'ils s'y refusoient, le duc de Milan restoit en liberté de les leur arracher de force. Les seigneurs de Correggio et les Vénitiens devoient rendre au marquis de Mantoue ce qu'ils avoient usurpé de son territoire; celui-ci, en retour, devoit restituer à son frère Charles de Gonzague, son apanage. Enfin le château de Castiglione de la Pescaia, qu'Alphonse avoit conquis en Toscane, devoit lui demeurer, sous condition qu'il retirât son armée du reste des états florentins. Toutes les puissances d'Italie étoient invitées à ratifier la paix de Lodi dans un temps donné, si elles vouloient jouir de son bénéfice (1).

Ce traité inattendu, par lequel deux des puissances belligérantes dictoient la loi au reste de l'Italie, à leurs alliés comme à leurs ennemis, sans les avoir consultés, causa d'abord autant de mécontentement que de surprise. Il fallut forcer par les armes les Correggi à évacuer l'état de Mantoue, le marquis de Montferrat et le duc de Savoie, à abandonner leurs conquêtes; mais ce fut l'ouvrage de peu de jours. Ces souverains ratifièrent ensuite la paix, et la Sésia fut reconnue pour limite entre le Piémont et le duché de Milan (2). François Sforza se fit aussi rendre par le

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 669. — *Bern. Corio. Stor. Milan.* P. VI, p. 948. — *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VII, f. 199. — *Macchiavelli.* L. VI, p. 256. — *Comment. di Neri Capponi*, p. 1215. C'est par la paix de Lodi que Neri Capponi termine ses commentaires. Capponi, l'un des plus habiles politiques et des meilleurs militaires qu'ait produits Florence, étoit chargé dans toutes les affaires importantes de dicter les dépêches de la république, parce que personne ne l'égaloit dans les conseils pour la netteté de son esprit, ou la vigueur de son style. Il mourut à Florence le 23 novembre 1457, dans sa soixante-neuvième année, d'une tumeur sous le bras, qu'il voulut faire extirper. *Vita Nerii Capponii a Bartholom. Platinensi scripta.* T. XX. *Rer. Ital.*, p. 516.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 672. — *Istor. Bresciana*, p. 888.

duc Borso d'Este, Castel Novo dans l'état de Parme, dont 1454.
le souverain de Ferrare s'étoit emparé à la mort de Philippe-Marie; en sorte que le nouveau duc, reconnu par tous ses voisins, rentra dans toutes les possessions de son prédécesseur. Mais la ratification du roi Alphonse manquoit toujours au traité de Lodi; ce monarque ne pouvoit pardonner aux Vénitiens de lui avoir caché leur négociation. Comme le plus puissant des souverains de l'Italie, il se croyoit appelé à dicter la paix, et non à la recevoir. Il refusa pendant près d'une année sa ratification : cependant les instances du cardinal Capranica, qui lui fut envoyé par le pape, et la nouvelle d'une alliance signée le 30 août entre les Florentins, le duc de Milan et les Vénitiens, pour maintenir le repos public, le déterminèrent enfin à accepter le traité de Lodi. Il le ratifia le 26 janvier 1455, mais sous condition que les Génois, auxquels il n'avoit pas pardonné leurs anciennes offenses, et Sigismond Malatesti qui l'avoit trompé, en passant à l'ennemi, après avoir reçu sa solde par anticipation, ne seroient point compris dans la paix publique (1).

(1) *Guernieri Bernio, Istor. d'Agobbio*, p. 989. — *Platina, Hist. Mantuanæ*. L. VI, p. 857. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1152. — *Navagiero Stor. Veneziana*, p. 1117. — *Jo. Marianæ de reb. Hispaniæ*. L. XXII, chap. 16, p. 50. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VIII, p. 434. — C'est par l'accession d'Alphonse de Naples au traité de Lodi, que Poggio Bracciolini termine son histoire : cet élégant écrivain, qui, par son zèle pour les connoissances antiques, contribua tant à la renaissance des lettres, s'est borné, dans son histoire de Florence, au récit des seuls faits militaires. Il passe au milieu des révolutions politiques les plus importantes, sans jamais fixer sur elles l'attention de son lecteur; et quoiqu'il fût admis à la familiarité de ces Florentins célèbres qui dirigeoient presque toute la politique de l'Italie, il ne nous a point laissé leurs portraits. Il mourut le 30 octobre 1459, quatre ans après l'époque où finit son histoire, âgé de soixante-dix-neuf ans.

C'est aussi par la ligue d'Alphonse avec les Vénitiens, les Florentins et le duc de Milan, que Barthélemi Fazio, né à la Spezia, et secrétaire de la république de Gênes, finit son histoire d'Alphonse. (*Bartholomæi Facii Rerum gestarum Alphonsi Regis Libri decem*. T. IX, P. III. *Thesauri*

Antiquit. Ital., p. 1-188.) Fazio étoit sans contredit un des écrivains latins les plus élégans de ce siècle, qui en a produit plusieurs. Il a vu de très-près une partie des événemens qu'il raconte, et il les représente cependant d'une manière fort différente de Simoneta, autre témoin oculaire. Il s'étoit attaché à Alphonse, qui avoit, de son côté, beaucoup d'amitié pour lui, et il s'efforce en toute occasion de relever le roi Aragonais aux dépens de François Sforza. Il avoit déjà fait suspecter sa véracité comme historien dans ses commentaires *de Genuensium rebus adversus Venetos gestis*. Fazio, rival de Laurent Valla, contre lequel il soutint une guerre de plume peu honorable pour tous deux, mourut peu de jours après son adversaire, en 1457. Voyez *Paulus Jovius in Elogiis virorum doctorum*.

CHAPITRE LXXV.

Pontificat de Nicolas V; conjuration d'Étienne Porcari. — Campagne de Jacob Piccinino dans l'état de Sienne. — Malheurs et déposition du doge François Foscari à Venise.

1447 — 1457.

L'HISTOIRE politique de l'Italie, au quinzième siècle, présente un contraste frappant avec son histoire littéraire; chaque jour on voyoit approcher davantage la ruine de la liberté, et avec elle la ruine des mœurs, de l'énergie, de toute vertu publique ou privée; tandis qu'on voyoit, au contraire, naître et se développer une passion pour la poésie, une admiration pour l'éloquence, et surtout pour l'érudition, qui sembloient indiquer quelque chose de plus noble et de plus élevé dans le caractère du siècle. Cependant lorsqu'on fixe plus long-temps ses regards sur les hommes célèbres dans les lettres, qui vécurent à cette époque; quelque étonnement qu'excite leur activité laborieuse, quelque reconnoissance qu'inspire l'énumération des chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'ils ont sauvés pour nous, de ceux des temps modernes qu'ils ont préparés, l'on démêle dans leur caractère et dans leur esprit les effets du désordre social, et l'on voit pourquoi l'on ne pouvoit attendre de leurs travaux rien de digne de ces temps qu'ils admiroient. En effet, les progrès des lumières au quinzième siècle n'étoient point un développement national; ce n'étoient point la réflexion, la méditation, l'imagination italiennes qui avoient

fait naître les Guarino, les Valla, les Filelfo, les Poggio et les Ficino; c'étoit l'étude obstinée d'une antiquité sans rapports avec le temps présent, c'étoit l'adoption de pensées, de formules de raisonnement, d'images, et de lois poétiques, qui avoient été faites pour d'autres nations, d'autres langues et d'autres mœurs; c'étoit une préférence absolue accordée à la mémoire sur toutes les autres facultés, et une soumission servile du goût individuel aux modèles et aux autorités littéraires. Peut-être cet abandon sans réserve des impressions naturelles et vraies, de la pensée originale, du goût propre à chacun dans une nation nouvelle, ont-ils plus nui aux lettres, en Italie et dans toute l'Europe, que les modèles de la Grèce et de Rome, malgré leur sublime beauté, n'ont pu leur servir. Mais c'est surtout dans la politique du siècle que nous sommes appelés à remarquer aujourd'hui le caractère servile donné par l'érudition à la pensée. L'histoire nous ramène à chercher des vertus publiques dans les écrivains du quinzième siècle, et nous ne trouvons en eux ni élévation, ni noblesse, ni amour de la patrie, ni sentimens politiques.

Les républiques produisirent des philologues, comme les petites principautés; et Florence seule, avec son Léonard Bruno, son Poggio, son Ambroise le Camaldule, son Marzuppini, pouvoit à cette époque l'emporter dans ces études classiques sur tous les autres pays; mais, quoique trois de ceux-ci aient été à leur tour chanceliers de la république, on ne les vit point acquérir dans l'état une influence proportionnée à leurs vastes études, mettre utilement leur supériorité au service de la patrie, introduire dans les conseils, dans le barreau, une éloquence persuasive; rappeler enfin par aucune vertu, par aucun talent antiques, l'antiquité qu'ils imitoient sans cesse.

Le passage de l'empereur Frédéric III à Florence, mit à l'épreuve les talens de ces prétendus orateurs et de ces prétendus hommes d'état. Charles Marzuppini, qui avoit

succédé à Léonard Bruno d'Arezzo, dans l'office de secrétaire de la république, fut chargé de complimenter l'empereur. Il lui adressa en langue latine une harangue, qu'il avoit mis deux jours à composer ; et le beau développement de son érudition sacrée et profane, comme l'élégance de son langage, excitèrent l'admiration des auditeurs. Quant au but politique de ce discours d'apparat, ni les conseils, ni l'orateur lui-même, n'y avoient nullement songé. L'empereur fit répondre à Marzuppini par son secrétaire, Ænéas Sylvius Piccolomini, qui fut ensuite Pie II. Celui-ci qui étoit homme d'état, bien plus encore que philologue, et qui s'étoit accoutumé, dans les délibérations du concile de Bâle, à parler avec un but, adressa dans sa réponse quelques demandes à la République, et quelques observations qui exigeoient une réplique. Marzuppini, qui ne s'y étoit pas préparé, fut dans l'impossibilité de dire un seul mot, et l'on fut obligé d'engager Giannozzo Manetti à prendre la parole, pour tirer le pédant d'embarras (1).

Ces hommes, qui ne savoient penser que d'après les autres, et qui, en occupant sans cesse le public d'éloquence, ont laissé leur propre siècle si stérile pour l'art oratoire, si étranger à cet empire de la parole, qu'on auroit dû voir exercer dans les républiques ; ces hommes avoient plus de vanité que d'amour de la gloire, plus de cupidité que d'ambition : ils recherchoient de préférence les cours des princes, où l'érudition toute en théorie étoit plus estimée que la science appliquée. Dans les républiques ils se sentoient humiliés, lorsqu'on venoit à les comparer avec des magistrats d'un caractère ferme, d'un esprit net et juste, comme Neri Capponi, Maso des Albizzi, ou Cosme de Médicis, qui, quoique étrangers à ce qu'ils appeloient les *élégances du discours latin*, et à l'art d'emprunter aux anciens de faux ornemens, gouvernoient cependant les esprits par la force de leurs pensées. Ils se trouvoient plus à leur aise auprès

(1) *Roscoë*, *Life of Lorenzo the Magnificent*. T. I, p. 22.

d'un Alphonse, d'un Sforza, d'un Gonzague, d'un marquis d'Este, d'un Montefeltro. Leur vie étoit consacrée à une érudition qui ne pouvoit donner d'inquiétude au prince le plus soupçonneux, et qui ne pouvoit troubler l'état. Lorsqu'on daignoit les appeler à quelque fonction publique, on ne demandoit point que leurs discours d'apparat fussent l'expression de leur conviction, ou des sentimens de leur cœur; aussi justifioient-ils sans scrupule des actes tyranniques auxquels ils n'avoient eu aucune part. Leur fonction n'étoit pas de les analyser ou de les juger, mais de les déguiser par de belles phrases cicéroniennes; on ne les employoit pas comme hommes publics, mais comme rhéteurs; ils ne se sentoient point responsables, même aux yeux du monde, de leurs pensées ou de leurs jugemens, mais seulement de leur style; et lorsqu'il se présentoit à eux une occasion de soutenir le pour et le contre, de parler successivement en deux sens opposés, ils y voyoient un redoublement de gloire; leur talent d'orateur et de sophiste en brilloit d'un plus grand éclat.

C'est pour avoir ainsi séparé la science d'avec l'action, l'éloquence d'avec la politique, et le style d'avec la pensée, que les érudits du quinzième siècle ne contribuèrent point à donner au temps où ils vécurent, ou plus de vertus publiques, ou de nouvelles lumières sur les sciences qui se lient au gouvernement. Cependant quelques-uns d'entre eux arrivèrent aux postes les plus éminens de la république chrétienne. L'un des plus illustres, comme des plus heureux, fut peut-être Thomas de Sarzane, qui, sous le nom de Nicolas V, occupa la chaire pontificale pendant la période que nous venons de parcourir. Protecteur zélé des érudits, dont il avoit partagé les travaux, rémunérateur splendide des beaux-arts, dont il multiplia les chefs-d'œuvre à Rome, il ne montra point autant de faveur aux opinions libérales qu'aux arts libéraux. Il avoit pris dans la société des cliens et des protégés de Cosme de Médicis, cette

indifférence pour la liberté, qui rétrécit leur ame, et il signala son règne en envoyant au supplice le dernier patriote romain, et en rendant vain le dernier effort tenté pour la liberté de Rome.

Nicolas, alors nommé Thomas, étoit fils de Barthélemi Parentucelli, médecin de Pise, marié à Sarzane : il étoit né en 1398. Il avoit été revêtu des premiers ordres, dès l'âge de dix ans, et envoyé à Bologne pour y suivre ses études (1). Comme il étoit absolument sans fortune, il avoit été obligé pour vivre, de quitter cette université, entre sa dix-huitième et sa vingt-deuxième année, et de venir à Florence, donner des leçons aux fils de Renaud des Albizzi et de Palla Strozzi (2). Lorsqu'il retourna ensuite à Bologne, le cardinal Nicolas Albergati se l'attacha et en fit son majordome. Thomas l'accompagna d'abord à Rome, puis dans ses légations en France, en Angleterre et en Allemagne. Il réunit auprès de lui, pendant vingt ans, les fonctions d'intendant, de secrétaire et de médecin (3). Le cardinal Albergati ayant ramené Thomas auprès d'Eugène IV à Florence, il y fit connoissance avec les savans distingués qui s'y trouvoient réunis, tels que Léonard Bruno d'Arezzo, Giannozzo Manetti, Poggio, Carlo Marzuppini, Giovanni Aurispa, Guasparre de Bologne et beaucoup d'autres. Ils étoient dans l'usage de se rassembler chaque matin au coin du palais, et de disputer, car c'étoit la seule manière par laquelle les savans cherchassent alors à faire briller leur esprit. Dès que Thomas avoit accompagné son maître au palais, il venoit se joindre à ce groupe, habillé d'une simple soutane bleue, avec

(1) *Janotti Manetti*, *Vita Nicolai V. Script. Rer. Ital.* T. III, P. II, p. 907-911. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 141.

(2) *Commentario della vita di Papa Nicolo, composto da Vespasiano, e mandato a Luca degli Albizzi.* T. XXV, *Rer. Ital.*, p. 270.

(3) *Vita Nicolai V, a Janottio Manetto*, p. 915. — *Vespasiano vita di Nicolo*, p. 271.

un bonnet de prêtre, et il s'engageoit avec acharnement dans la dispute (1).

Thomas de Sarzane s'étoit déjà fait connoître par son goût pour les auteurs classiques, et par les notes judicieuses dont il enrichissoit les manuscrits qu'il copioit de sa main (2); ce fut le motif qui engagea Cosme de Médicis, lorsqu'il ouvrit au public, dans le couvent de Saint-Marc, la collection des manuscrits de Nicolo Nicoli, à demander à Thomas des renseignemens sur la manière de distribuer une bibliothèque, sur la classification des livres, et sur la formation du catalogue. L'écrit qui servit de réponse à cette demande, ne régla pas seulement la distribution de la bibliothèque de Saint-Marc, mais encore celle de Badia à Fiésole, celle du comte de Montefeltro à Urbin, et celle d'Alexandre Sforza à Pésaro (3). Le cardinal Albergati avoit pourvu généreusement à la dépense de Thomas de Sarzane; il lui avoit assuré deux bénéfices simples, dont l'un rendoit trois cents écus, et en mourant il lui laissa encore du bien. Cependant la générosité de Thomas, et plus encore ses dépenses en livres et en copistes, rendoient tous ses revenus insuffisans (4). Après la mort du cardinal Albergati, Eugène IV attacha ce prêtre savant à sa cour, avec la fonction de vice-camérier apostolique; il l'envoya de nouveau en Allemagne, avec le cardinal de Saint-Ange, pour faire renoncer les Allemands à leur neutralité entre le concile de Bâle et la cour de Rome. Au retour de cette mission il le fit évêque de Bologne, puis cardinal, dans l'année même qui ne devoit pas se terminer sans que le nouveau prélat parvînt à la chaire de Saint-Pierre (5).

(1) *Vespasiano, Vita di Nicolo*, p. 271.

(2) *W. Roscoë, Life of Lorenzo*. T. I, p. 42.—*Vespasiano, Vita di Nicolo V*, p. 273.

(3) *Vespasiano, Vita di Nicolo V*. T. XXV, p. 274.

(4) *Ibid.* p. 275.

(5) *Janotti Manetti. Vita Nicolai V*, p. 916.— *Platina, Vite de' Pontefici, in Nicolo V*, p. 416. Editio Veneta, 1730.

Eugène IV étant mort le 23 février 1447, neuf jours furent consacrés aux pompes funèbres, avant que les cardinaux entrassent au conclave. Pendant cet interrègne, Alphonse s'approcha de Rome, et vint s'établir à Tivoli, pour donner plus de force à son parti. Chacun des barons romains cherchoit à faire valoir ses droits; Baptiste Savelli prétendoit avoir celui de garder les clés du conclave, mais les cardinaux ne voulurent pas le reconnoître. D'autre part le conseil de la ville de Rome, rassemblé dans l'église d'Aracœli, réclamoit des priviléges que le peuple avoit exercés encore récemment. C'est dans ce conseil que Stefano Porcari, gentilhomme romain d'une réputation sans tache, commença à se faire connoître. Le pontife qui venoit de mourir, avoit lassé les Romains par son inconstance et son mépris pour toutes les lois; la tyrannie du patriarche Vitelleschi, qui fut long-temps son favori, avoit excité l'indignation. Porcari, qui soupiroit après la liberté, qui vouloit imiter les vertus de l'ancienne Rome, plus que son langage, exhorta les citoyens assemblés à profiter d'une circonstance unique pour affermir leur constitution. « Il n'y a dans les états de l'Église, leur dit-il, si petite et » si misérable ville, qui n'ait des lois et une charte, et » qui moyennant un tribut annuel, ne jouisse de sa li- » berté : Rome seule doit-elle être exceptée d'un bénéfice » commun ? Il n'y a si petite et si misérable terre, qui, » lorsque la mort la délivre de son tyran, ne profite de » l'interrègne pour recouvrer ses droits, ou tout au moins » pour limiter les prérogatives de ses oppresseurs; Rome » seule manqueroit-elle d'une énergie qu'on retrouve chez » les plus obscurs (1)? » Cependant l'archevêque de Bénévent, qui présidoit à ce conseil, empêcha Porcari de continuer, et le dénonça bientôt après au nouveau pape comme un esprit dangereux. 1447.

(1) *Diario Romano di Stefano Infessura.* T. III, P. II, p. 1131.—*Pla-*

1447. Les cardinaux qui entrèrent au conclave dans l'église de Sainte-Marie sur Minerve, étoient au nombre de dix-huit. Il étoit donc nécessaire pour la nomination d'un pape, que douze d'entre eux se réunissent. Le cardinal Prosper Colonna, dans deux scrutins différens, à quelques jours de distance, réunit seul dix voix; les autres étoient partagées, et Thomas de Sarzane étoit à peine indiqué. Après le second scrutin le cardinal de Maurienne se leva : « Mes pères, dit-il aux cardinaux, gardons-nous » de prodiguer notre temps; rien n'est plus dangereux » pour l'Église que nos retards; Rome est dans l'agitation, » le roi d'Aragon est à nos portes, Amédée de Savoie nous » tend des embûches, le comte François Sforza est en » guerre avec nous; ici nous souffrons mille incommodités » dans notre réclusion; hâtons-nous donc d'élever un » pontife. Voici un ange de Dieu, un agneau en douceur, » le cardinal Colonna, qui a déjà réuni dix suffrages; il » ne lui manque plus que deux voix; qu'un seul de vous » se lève et lui donne la sienne, la chose alors sera faite, » une autre voix ne lui manquera pas. » Tous demeurèrent immobiles; enfin Thomas de Sarzane se leva pour aller donner sa voix à Colonna; mais le cardinal de Tarente l'arrêtant par ses habits, le supplia d'attendre encore, de penser à ce qu'il alloit faire, de se souvenir qu'en nommant un pape, il alloit donner comme un dieu à la terre, un homme qui auroit le pouvoir de lier et de délier, d'ouvrir et de fermer le ciel; un tel choix demandoit de longues considérations. — « Tous ces délais, reprit le » cardinal d'Aquilée, ne sont invoqués ici que pour em- » pêcher l'élection de Prosper Colonna; mais toi-même, » dis-nous, quel pape voudrois-tu faire? — C'est le car- » dinal de Bologne, Thomas de Sarzane, répondit Tarente, » que je choisirois. — Il me plait aussi, » reprit celui de

tina, *Vita di Nicolo V*, p. 417. — *Leonis Baptistæ Alberti de Porcaria conjuratione*. T. XXV, p. 309.

Maurienne ; et les autres se rangeant aussitôt à cet avis, les douze voix lui furent données en un instant. C'étoit le 6 mars 1447. Prosper Colonna, le doyen du sacré collége, annonça alors au peuple assemblé qu'un pape étoit nommé (1). 1447.

Le nouveau pontife, fort de sa considération personnelle, et de l'appui de l'empereur et du roi de France, réussit, au mois d'avril 1449, à faire cesser le schisme occasioné par le concile de Bâle, et à obtenir l'abdication de Félix V. Amédée de Savoie reprit son ancien nom, mais il fut reconnu par la cour de Rome comme cardinal et légat du Saint-Siége en Allemagne ; et tous les cardinaux qu'il avoit créés furent admis dans le sacré collége (2).

Les lettres antiques profitèrent bientôt de l'exaltation d'un de leurs plus zélés admirateurs. Il attacha à sa cour un nombre prodigieux de copistes et de traducteurs du grec et du latin. Il envoya des savans rechercher des manuscrits, et les acheter pour son compte, dans les diverses parties de l'Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Grèce et dans le Levant. Pendant les huit ans qu'il régna, dit Jannozzo Manetti, plus d'auteurs grecs furent traduits en latin par sa sollicitude, qu'on n'en avoit traduit pendant les cinq siècles écoulés avant lui, et sous cent papes divers. Strabon, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore, Appien, Philon le juif, furent, sous le règne de Nicolas V, mis pour la première fois à la portée de ceux qui n'entendoient pas le grec. Plusieurs des ouvrages de Platon, d'Aristote et de Théophraste furent ajoutés à ceux qu'on avoit déjà. Les pères et les théologiens des premiers siècles de l'Église furent l'objet de travaux de même nature : les œuvres d'Eusèbe de Césarée, de Denys l'aréopagite, de Basile, de Grégoire de Nazianze, de Jean Chrysostôme, de Cyrille, furent traduites en latin ; les

(1) *Oratio Æneæ Sylvii de Creatione Nicolai V.* T. III, P. II, p. 894.
(2) *Platina, Vita di Nicolo V,* p. 420.

1447. langues orientales furent en même temps étudiées avec ardeur, et Jannozzo Manetti fut lui-même chargé par le pontife d'une traduction des livres saints, qu'il devoit faire sur le texte hébreu, et que la mort de Nicolas V lui fit abandonner (1).

Nicolas n'avoit pas moins de zèle pour l'avancement de l'architecture que pour les progrès de l'érudition. Dans toutes les villes de ses états il répara ou rebâtit les temples; il agrandit, il orna, il entoura d'édifices somptueux les places publiques, il releva les murs détruits. Assise, Civita Vecchia, Civita Castellana lui dûrent des monumens qu'on étoit étonné de trouver dans de si petites villes. Il bâtit de magnifiques palais à Orviète et à Spolète; il bâtit à Viterbe des bains pour les malades, dignes de recevoir non-seulement des particuliers, mais des princes; à Rome même il releva l'enceinte des murs, dont une moitié menaçoit ruine; il restaura la plupart des églises de la ville, qui étoient alors au nombre de quarante, et il donna surtout ses soins aux sept principales basiliques. Celle de Saint-Pierre du Vatican tomboit en ruine; Nicolas y fit commencer, sur les dessins de Bernardo Rosellini et de Jean-Baptiste Alberti, une nouvelle tribune plus vaste que l'ancienne. Il vouloit élever dans la capitale des chrétiens un temple dont la magnificence n'eût jamais été égalée, et ses vastes fondemens étoient jetés; mais les murs n'étoient encore élevés que de trois coudées au-dessus de terre, lorsque la mort de Nicolas V suspendit cet ouvrage prodigieux. Il ne fut repris qu'au bout d'un demi-siècle, par Jules II et le Bramante (2). Pour suffire à ces dépenses royales, Nicolas V avoit accordé en 1450 un

(1) *Vita Nicolai V, a Jannotto Manetto.* T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 926-927. — *Vespasiani Vita.* T. XXV, p. 282. Il ajoute le nom de tous les savans chargés par Nicolas de ces diverses traductions, et le montant des récompenses qu'il leur accorda.

(2) *Jannozio Manetti.* T. III, P. II. *Rer. Ital.*, p. 934-940.

jubilé qui remplit les trésors de l'Église, et fit passer en peu de jours, dans les coffres des Médicis, banquiers du Saint-Siége, plusieurs centaines de milliers de florins (1). 1447.

Nicolas satisfit en même temps son goût pour les arts, en fondant la bibliothèque du Vatican; il rassembla cinq mille volumes dans ce palais pontifical, et l'on ne croyoit point alors que, depuis le temps des Ptolémées, aucune bibliothèque en eût contenu la moitié autant (2). Les savans auxquels il l'avoit destinée, et avec lesquels il vivoit familièrement, étoient attachés à lui par une douce affection, autant que par le respect et l'estime. Nicolas V paroît avoir eu dans le caractère de la gaîté, de la simplicité et de la bonhomie. Quand Vespasiani vint le voir après son élection, le pape lui dit en riant : « Eh bien, vos compatriotes » de Florence auroient-ils pu croire qu'un pauvre prêtre » fait pour sonner des cloches, fût nommé souverain pon» tife ? » Vespasiani répondit que ce peuple qui le connoissoit, s'en étoit réjoui, puisqu'il attendoit de lui la paix : le pape répliqua aussitôt, que si Dieu lui faisoit la grâce de lui laisser accomplir son vœu, jamais il n'emploieroit pour sa défense d'autre arme que la croix de Jésus-Christ (3).

L'ambition d'étendre la domination pontificale, ou celle de rendre sa famille puissante, ne firent point en effet négliger à Nicolas V ses devoirs de pasteur commun des fidèles. Mais dans son administration temporelle, qui n'étoit pour lui qu'un intérêt tout-à-fait secondaire, il ne pouvoit souffrir aucune opposition. Les priviléges réclamés par ses sujets lui faisoient perdre un temps qu'il vouloit épargner pour l'Église ou pour les lettres et les arts. D'ailleurs ayant vécu pendant de longues années dans la domesticité, il ne connoissoit que les rapports de maître et de serviteur, et il exigeoit une obéissance aussi illimitée que celle qu'il avoit

(1) *Vespasiani Commentario.* T. XXV, p. 279.
(2) *Ibid.* p. 282.
(3) *Ibid.* p. 279.

1447. rendue long-temps lui-même. Les magistrats romains se considéroient toujours comme représentans du peuple et de la république; il voulut les réduire au rang de simples agens du pontife souverain. Porcari, qui avoit témoigné de bonne heure son amour pour la liberté, qui par tous ses discours cherchoit toujours à maintenir dans le peuple cette antique flamme, étoit singulièrement suspect au pape. Cela n'empêcha pas Porcari d'être nommé podestat d'Anagni; mais il est probable, d'après l'usage universel d'Italie, que ce fut la ville, non le pape, qui lui donna cette place (1). A son retour, après avoir rempli cet emploi, Porcari ne perdit point de vue son projet de rendre la liberté à Rome. Un tumulte excité par les jeux de la place Navonne, lui parut une occasion favorable de tenter quelque chose pour le recouvrement des droits populaires; il se compromit de nouveau dans cette circonstance, et il fut exilé à Bologne, avec ordre de se présenter chaque jour devant le cardinal Bessarion, alors gouverneur de cette ville (2).

Ce fut pendant cet exil, que Stefano Porcari conçut le projet de faire secouer à ses compatriotes un joug qu'eux-mêmes regardoient comme ignominieux. Le gouvernement n'appartenoit plus qu'à des ecclésiastiques, la plupart d'une naissance obscure, étrangers, et que l'intrigue avoit élevés à un pouvoir auquel leur éducation ne les avoit point préparés. Mais les Romains rougissoient de devoir obéir à de telles gens; ils considéroient comme une usurpation le pouvoir des papes, qui, dans ses commencemens, lors de la décadence de l'autorité impériale, avoit été limité par celui des Caporioni, vrais représentans de l'état, et qui ensuite avoit fait place à l'organisation d'une république,

(1) Léon Baptiste Alberti donne à enetndre que Porcari auroit dû conserver de la reconnoissance pour cette faveur; mais alors même que Nicolas y auroit eu quelque part, la place de podestat d'une si petite ville étoit à peine ou lucrative ou honorable, pour un homme tel que Porcari. *De Porcaria Conjurat. Comment.* T. XXV. *Rer. Ital.*, p. 309.

(2) *Leo Baptista Alberti de Conjur. Porcaria*, p. 309.

pendant toute la durée de la résidence de la cour à Avignon, et pendant toute celle du schisme. L'autorité temporelle des pontifes, que Martin V avoit rétablie en 1420, avoit à peine été reconnue quinze ans de suite. Eugène IV en fut dépouillé de nouveau en 1434, et fut obligé de s'exiler d'une ville où les magistrats légitimes ne vouloient pas même lui permettre de résider. Depuis son retour, des abus continuels de pouvoir, des exécutions sanglantes qu'aucun jugement ne précédoit, des guerres toujours renaissantes, et des rebellions dans le voisinage de Rome, n'avoient que trop fait connoître que le gouvernement des prélats joignoit tous les vices de l'anarchie, à tous ceux du despotisme. Pendant le règne même de Nicolas, le mécontentement étoit extrême, parmi la noblesse et parmi le peuple. Ce pape protégeoit les arts et les lettres; mais ce n'est là, après tout, qu'un but secondaire pour le gouvernement, et les Romains pouvoient être fort mal gouvernés par le pape même qui restauroit le mieux les manuscrits et les bâtimens de l'antiquité. Les prélats étoient entraînés par l'ivresse du pouvoir, par leur luxe et leurs richesses, dans tous les vices des princes; et leurs excès choquoient d'autant plus qu'on exigeoit de leur ordre une retenue et une décence dont aucun d'eux ne donnoit plus l'exemple. 1447.

A ces motifs qui encourageoient Porcari dans son entreprise, Macchiavelli en joint un autre, qui est digne de remarque, puisqu'il nous fait connoître les opinions du siècle. Porcari lisoit avec ravissement la canzone de Pétrarque : *spirto gentil che quelle membra reggi*, dans laquelle l'ancienne capitale du monde est appelée par le poète à une nouvelle liberté. Non-seulement il y voyoit que dans tous les temps les ames élevées se sont proposé un même but; il considéroit encore cette ode comme un élan prophétique. Pétrarque lui sembloit avoir acquis, par la supériorité de ses lumières, le privilége de lire dans l'avenir, et il se croyoit lui-même appelé par le poète, avant sa

1447. naissance, sous la désignation du *cavalier que l'Italie entière honore, et qui bien plus occupé des autres que de lui-même, étoit l'objet des désirs et des espérances des sept collines de Rome* (1). Les têtes les plus philosophiques ne se refusoient point alors à croire à l'existence de dons prophétiques, et Macchiavel lui-même ne repoussoit point cette croyance, qui, dans les entreprises hasardeuses, prêtoit aux héros des forces surnaturelles.

1453. Porcari résolut donc de hasarder sa vie pour rendre à Rome sa liberté; il se concerta avec Baptiste Sciarra son neveu, qu'il avoit initié dans ses projets, et qui le secondoit avec ardeur. Il lui ordonna d'inviter auprès de lui tous ceux dont il connoissoit le patriotisme. Trois cents soldats et quatre cents exilés furent rassemblés secrètement dans les maisons de Porcari, de Sciarra, et d'Ange-Mascio, beau-frère de Porcari (2). Tous les conjurés furent invités à un grand repas pour le 5 janvier 1453, veille de l'Épiphanie. Porcari, qui avoit feint d'être malade, et qui s'étoit dérobé sous ce prétexte à la vigilance du cardinal de Bologne, parut au milieu des convives, revêtu d'une robe de pourpre et d'or. La pompe de ces vêtemens étoit moins destinée à éblouir les conjurés, qu'à faciliter à lui-même le lendemain l'entrée de la basilique. Il savoit que les gardiens des portes jugeoient du rang des personnages par leur costume, et qu'ils ne refuseroient point d'ouvrir à des habits galonnés. Quelques-uns de ses complices, revêtus d'habits de capitaines de la garde de nuit, devoient conduire des conjurés en assez grand nombre aux prisons du Capitole, et les présenter à la garde comme des séditieux qu'ils venoient d'arrêter; et ceux-ci devoient se rendre maîtres de ce poste important, dès qu'on leur en auroit ouvert les portes (3).

(1) *Macchiavelli, Istorie*. L. VI, p. 246.
(2) *Diario Romano di Stefano Infessura*, p. 1134.
(3) *Leo Baptista Alberti de Conjuratione Porcaria*, p. 312.

Porcari, au milieu des conjurés, rappela avec cette éloquence qui l'avoit déjà rendu célèbre, les droits des Romains et leur oppression; il montra leurs chartes violées, et la corruption croissante de leurs maîtres (1). Il exposa son projet de surprendre le pape et les cardinaux devant la porte de la basilique de Saint-Pierre, comme ils s'y rendroient le lendemain pour célébrer l'Épiphanie. Avec de tels otages entre les mains, il comptoit se faire livrer le château Saint-Ange et les portes de Rome, sonner ensuite la cloche d'alarme au Capitole, et reconstituer la République par l'autorité de cette assemblée du peuple romain, à laquelle, un siècle auparavant, Colas de Rienzo avoit inspiré son enthousiasme. Tous les auditeurs de Porcari paroissoient prêts à le suivre, et à se dévouer pour une aussi noble cause. Mais tandis qu'il les haranguoit encore, déjà il étoit trahi. Le sénateur, averti du rassemblement qui s'étoit formé dans cette maison, l'avoit fait entourer par ses soldats qui l'attaquèrent brusquement; les satellites des conjurés, séparés d'eux et ne recevant point d'ordres, ne purent les secourir. Porcari n'ayant point réussi à s'échapper, fut trouvé chez sa sœur caché dans un coffre: ses principaux complices furent aussi arrêtés; son neveu eut cependant la présence d'esprit et le courage de s'ouvrir avec les armes un chemin jusqu'à un lieu de sûreté (2). On n'examina point, on ne confronta point les accusés, on n'instruisit point de procédure; leurs projets et leur culpabilité ne nous sont donc connus que sur des témoignages bien suspects. Le même jour Étienne Porcari fut pendu avec neuf de ses associés, aux créneaux du château Saint-Ange. On leur refusa, avant de mourir, la confession et la communion, encore qu'ils les demandassent avec instance; car leur entreprise contre l'autorité temporelle des pa-

1453.

(1) *Leo Baptista Alberti, de Conjur. Porcaria*, p. 310.
(2) *Ibid.* p. 312.

1453. pes ne les empêchoit point d'être de zélés catholiques (1).

Nicolas V, persuadé qu'on avoit voulu l'assassiner, tandis qu'au contraire sa mort auroit évidemment fait échouer les projets de Porcari, devint dès cette époque timide et farouche, lui qui étoit auparavant confiant et d'un abord facile. De nouvelles exécutions succédèrent aux premières, presque sans interruption : le 12 janvier il fit pendre un docteur et un citoyen romain qui avoient accompagné Porcari dans son évasion de Bologne; le même jour il fit promettre mille ducats de récompense à celui qui livreroit à la justice deux parens de Porcari qui s'étoient cachés, et cinq cents ducats à celui qui les assassineroit. Il négocia auprès de tous les gouvernemens d'Italie pour se faire livrer ceux qui lui avoient échappé; en effet, plusieurs d'entre eux furent arrêtés à Venise et à Padoue : le plus notable d'entre eux tous fut Baptiste Sciarra, le neveu de Porcari; ils furent tous mis à mort. Sur les instantes sollicitations du cardinal de Metz, Nicolas fit grâce de la vie à l'un des prévenus, nommé Baptiste de Persona, qui étoit, disoit-on, absolument étranger au complot; mais le lendemain il le fit saisir de nouveau, et le fit pendre sans procédure. Les conjurés ne furent pas seuls en butte à ses cruautés. Un gentilhomme, nommé Ange Ronconi, qui avoit aidé au comte Averso de l'Anguillara à se cacher, pour échapper à la justice qui le poursuivoit, fut invité par le pape à se rendre à Rome, et muni d'un sauf-conduit de la main de Sa Sainteté, ce qui n'empêcha pas Nicolas de le faire saisir, le 13 octobre 1454, lendemain de son arrivée, et de lui faire immédiatement trancher la tête. Il est vrai que le jour d'après il le fit redemander au capitaine de jus-

(1) *Diario Romano di Stefano Infessura*, p. 1134. — *Platina, Vita di Nicolo V*, p. 422. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 700. — *Annal. Bonincontrii Miniat*. T. XXI, p. 157. Jannozio Manetti et Vespasiani, dans leurs biographies, ne disent qu'un mot de cette conjuration, p. 943 et 314. C'étoit la partie la moins honorable de la vie de leur bienfaiteur et de leur héros.

tice, et qu'il parut fort surpris et fort affligé quand on lui rappela qu'il avoit ordonné lui-même son supplice. Stefano Infessura ajoute qu'on en conclut que le pape étoit pris de vin quand il ordonna l'exécution de Ronconi, car il étoit accusé de beaucoup boire (1). Vespasiani affirme, au contraire, que l'accusation d'intempérance répandue contre Nicolas V, étoit fondée uniquement sur les achats qu'il faisoit, pour distribuer en présens des vins recherchés à ses amis, tandis qu'il ne la méritoit point par ses habitudes personnelles (2). 1453.

Le pape Nicolas V ne survécut pas long-temps à ces dernières exécutions. Il étoit cruellement tourmenté de la goutte : on assure que le chagrin de la prise de Constantinople, et les malheurs de la chrétienté qui s'ensuivirent, portèrent un coup funeste à sa santé. Dans la dernière année de sa vie, et comme il prévoyoit sa fin prochaine, il fit venir auprès de lui deux religieux qui avoient une grande réputation de science et de sainteté : l'un étoit Nicolas de Tortone; l'autre, Laurent de Mantoue : il les fit loger dans son palais. Un jour il vint dans leur chambre, et s'asseyant auprès d'eux, il se plaignit d'être l'homme le plus malheureux du monde. « Jamais, dit-il, je ne vois passer le seuil » de ma porte à un homme qui me dise un mot de vérité. » Je suis si confondu des tromperies de ceux qui m'entourent, que si je n'étois retenu par la crainte du scandale, » je renoncerois au pontificat, et je redeviendrois Thomas » de Sarzane. J'avois sous ce nom plus de contentement » en un jour, que je n'en puis espérer désormais en une » année. » Alors ce pontife, dont le règne avoit été si glorieux, et en apparence si heureux, s'attendrit jusqu'à verser des larmes (3). Qui sait, si parmi les erreurs dans lesquelles les intrigues de sa cour l'avoient entraîné, ses 1454.

(1) *Diario Romano di Stefano Infessura*, p. 1135.
(2) *Vespasiani Comment.* T. XXV, p. 276.
(3) *Vespasiani Commentar.* T. XXV, p. 286.

1554. remords ne lui faisoient pas mettre au premier rang la croyance qu'il avoit donnée à un complot de Porcari contre sa vie, et la précipitation ou la rigueur des sentences qui avoient suivi la découverte de cette conjuration ?

Pendant la maladie de Nicolas, quoiqu'il souffrît des douleurs cruelles, on ne l'entendit jamais se plaindre; mais ses amis étoient en pleurs autour de lui. Il remarqua au pied de son lit Jean, évêque d'Arras, savant théologien, qui étoit tout baigné de larmes. « Présente ces larmes, mon cher » Jean, lui dit-il, au Dieu tout-puissant que nous servons, » et avec d'humbles et dévotes prières demande-lui de me » pardonner mes péchés; mais souviens-toi aussi que tu » vois mourir aujourd'hui, dans le pape Nicolas, un vrai » et un bon ami. » L'évêque d'Arras ne pouvant plus alors retenir ses sanglots, fut obligé de sortir de la chambre (1).

1455. Nicolas V mourut le 24 mars 1455 (2). Le 8 avril le conclave lui donna pour successeur Alphonse Borgia, né à Valence et évêque de la même ville, qui prit le nom de Calixte III. Ce pontife, déjà fort vieux au moment de son élection (3), parut d'abord ne vouloir s'occuper que d'une croisade contre les Turcs auxquels il déclara la guerre; mais les faveurs qu'il accumula sur ses neveux durant son court règne, ouvrirent bientôt la voie des grandeurs à cette maison Borgia, qu'Alexandre VI et César son fils devoient rendre si honteusement célèbre. La perte des dernières espérances de liberté pour Rome, et la mort d'Étienne Porcari, devoient être suivies de bien près par le règne des tyrans les plus odieux.

Un des derniers actes du pontificat de Nicolas V avoit été d'engager Alphonse à confirmer le traité de Lodi; l'acces-

(1) *Vespasiani Commentar.* T. XXV, p. 287.

(2) *Stefano Infessura, Diario di Roma*, p. 1136. — *Platina, Vita di Nicolo V*, p. 424. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 716.

(3) Boninoontri de San-Miniato dit qu'il étoit âgé de quatre-vingts ans T. XXI, p. 158; et Cristoforo da Soldo dit qu'il en avoit quatre-vingt cinq. *Storia di Brescia*, p. 892.

sion de ce monarque à la paix sembloit garantir le repos de 1455.
l'Italie. En effet, le nouveau duc de Milan n'avoit point porté sur le trône l'inquiétude d'un condottière; il vouloit réparer les plaies que de si longues guerres avoient faites au commerce et à l'industrie de ses états, et il cherchoit tous les moyens de se rapprocher de ceux mêmes qu'il avoit combattus. Il signa une ligue de vingt-cinq ans avec les Florentins, les Vénitiens, et le roi de Naples; le maintien de la paix étoit l'objet de ce traité nouveau dont le pape se rendit garant. Bientôt Sforza contracta des liens plus intimes avec Alphonse. Malgré la haine acharnée qui les avoit divisés long-temps, malgré la perte de ses états de la Pouille, de l'Abruzze et de la Marche d'Ancône, qu'Alphonse lui avoit enlevés, il aima mieux s'associer à ce roi puissant, que de demeurer dans l'alliance de la maison d'Anjou, puisque ces mêmes Français qu'il avoit autrefois appelés en Italie à la conquête de Naples, avoient aussi des prétentions sur ses propres états. Alphonse, de son côté, sentoit lui-même ce qu'il avoit enseigné à Philippe Visconti, combien il importoit à la sûreté de l'Italie, que le souverain du Milanès s'unît à celui de Naples, pour fermer la barrière des Alpes à la France, dont on voyoit la puissance s'accroître rapidement. La venue du roi René d'Anjou en Lombardie, dans l'année 1453, et l'année suivante la venue en Toscane de son fils Jean, qui portoit le titre de duc de Calabre, avoient fait comprendre à Alphonse qu'une nouvelle guerre pouvoit compromettre son existence même. Il négocia donc avec François Sforza un double mariage, pour assurer par une alliance intime, et la succession de son fils naturel Ferdinand sur laquelle il pouvoit avoir quelques doutes, et la supériorité du parti d'Aragon sur celui d'Anjou. Il fiança en 1456, à Alphonse, fils de Ferdinand, Hippolyte-Marie, fille de François Sforza, tandis que Sforza-Marie, troisième fils de Sforza, fut promis à Isabelle-Léonore, fille de Ferdinand. Le duc de Milan, qui

1455. vouloit affermir sa domination, en unissant sa famille par des mariages à tous les princes d'Italie, avoit promis son fils aîné à la fille du marquis de Mantoue, le second à la fille du duc de Savoie, et sa nièce, fille d'Alexandre, seigneur de Pesaro, à Santi Bentivoglio, chef et administrateur de la république de Bologne (1).

Mais les guerres soutenues avec des soldats mercenaires, et étrangers au pays qu'ils défendoient, n'étoient point nécessairement terminées lorsque les souverains avoient signé la paix. Jacob Piccinino, héritier de l'armée comme de la réputation de Nicolas son père, et de Braccio, le fondateur de son école militaire, perdoit par la paix de l'Italie, et son existence et son asile. Les Vénitiens ne vouloient conserver à leur solde que le seul Barthélemi Coléoni, auquel ils assuroient cent mille ducats annuellement, pour entretenir son armée. Jacob Piccinino offrit aux soldats licenciés, de les conduire dans un pays où ils pourroient vivre par le pillage, au défaut de la solde qu'il n'étoit pas en état de leur assurer. Tous acceptèrent, et l'armée de Piccinino, qui se forma d'abord de trois mille chevaux et de mille fantassins, parut bientôt d'autant plus formidable, que l'argent qu'on avoit jugé jusqu'alors si nécessaire à la guerre, lui manquoit absolument. Il partit du voisinage de Brescia avec ces hommes accoutumés au désordre et au pillage, et incapables de retourner aux travaux de l'agriculture ou des arts de la paix. Il traversa les états du duc de Modène, qui, loin de lui opposer quelque résistance, s'empressa de lui fournir des vivres pour se concilier sa faveur. Il fut également bien reçu par Malatesta Novello, dans la ville même de Césène. En passant dans le Bolonais où il séjourna du 2 au 9 mai, il essaya de ranimer la faction qui avoit autrefois donné la souveraineté de cette ville à son père et à son frère;

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXV, p. 677. — *Cron. di Bologna.* T. XVIII, p. 706.

mais le duc de Milan avoit envoyé quatre mille chevaux 1455.
dans l'état de Bologne pour la sûreté du parti dominant : celui de l'opposition ne fit aucun mouvement; et Piccinino, dépourvu d'artillerie et d'argent, ne put s'arrêter, ou songer à entreprendre un siége, durant lequel il auroit bientôt manqué de vivres (1). N'osant s'attaquer à des états puissans, il traversa l'Apennin et entra en Toscane entre Saint-Sépulcre et Anghiari. Il ménagea les Florentins plus qu'il n'avoit fait aucun autre état : il paya scrupuleusement tous les vivres qu'il prit chez eux, et il arriva ainsi jusqu'aux frontières de l'état de Sienne. Dans la dernière guerre, cette République avoit également mécontenté les Florentins en ouvrant ses forteresses au roi Alphonse, et ce roi, en lui refusant de se donner à lui. Aucun souverain d'Italie ne paroissoit s'intéresser à la défense des Siennois; toutefois François Sforza et le pape Calixte envoyèrent chacun leur armée à la suite de celle de Piccinino, pour l'enfermer dans la retraite qu'il avoit choisie. Piccinino avoit pris Cetona, Sartiano et quelques autres villages, dont le pillage enrichit ses soldats. Conrad Foliano et Robert de San-Severino, généraux du duc de Milan, se joignirent au comte de Vintimille, général du pape; ils vinrent camper dans la vallée d'Enfer, près de la rivière Fiora et de Pitigliano; ils s'étoient avancés jusqu'à trois milles de Piccinino, sans s'être cependant résolus à l'attaquer. Celui-ci prévint leur détermination, et les surprit au milieu du jour dans leur camp. Au premier choc il mit leur armée en désordre; mais Robert de San-Severino ayant réuni ses soldats, parvint enfin à le repousser (2).

Il falloit vaincre, dans la situation de Piccinino, et une bataille indécise étoit pour lui aussi fâcheuse qu'une défaite. Après le combat de la vallée d'Enfer, il se retira à Casti-

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 716.

(2) *Joannis Simonetæ*. L. XXV, p. 679. — *Macchiavelli*, *Stor. Fior.* L. VI, p. 257.

1455. glione de la Pescaia, château qu'Alphonse avoit conquis dans la précédente guerre, et qui lui étoit demeuré. Piccinino espéroit y recevoir des secours du roi de Naples ; mais cette forteresse, située entre un lac marécageux et la mer, dans l'endroit le plus pestilentiel de la Maremme, ne contenoit point assez de vivres pour nourrir son armée. Les soldats ne trouvoient dans ces déserts d'autres alimens que les fruits sauvages du prunellier et du cormier; les eaux étoient corrompues, et les vents contraires arrêtoient les vaisseaux de Naples, qui leur apportoient du biscuit. La fièvre maremmane attaqua bientôt cette armée, naguère si redoutable, et y causa une effroyable mortalité. Les généraux de Sforza, secondés par Pierre Brunoro, capitaine des Vénitiens, et Simonetta, capitaine des Florentins, retenoient, sans l'attaquer, Piccinino dans cette prison fatale. La moitié des soldats, qui, sous des étendards divers, avoient combattu en Italie pendant les dix dernières années, périssoient victimes du climat, tandis qu'Alphonse négociait vainement pour eux. Il voulait que la ligue italienne dans laquelle il étoit entré, consentît à tenir toujours sur pied une armée commune, dont Piccinino seroit le chef. Il vouloit qu'elle fût toujours prête pour arrêter les Turcs, dont les conquêtes faisoient trembler l'Europe ; et il demandoit que les puissances d'Italie s'accordassent, pour assurer annuellement cent mille florins de solde à cette armée, et des quartiers à ses guerriers. François Sforza rejeta avec indignation la proposition de rendre l'Italie tributaire de celui qu'il appeloit un chef de brigands. Mais pendant ces débats, les chaleurs de l'été et la fièvre avoient détruit l'armée qu'on parloit d'opposer aux Turcs ; à la fin de la campagne elle ne comptoit pas plus de mille cavaliers (1), et les armées chargées de l'observer n'avoient été guère moins maltraitées. Cependant l'hiver suivant, Piccinino surprit encore

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 716.

le port siennois d'Orbetello, dont le pillage assura sa 1455.
subsistance. Il le rendit au printemps, avec ses autres conquêtes, moyennant vingt mille florins que lui paya la république de Sienne. Ce fut le roi Alphonse qui lui procura cette capitulation, et qui le retirant de ce confinement désastreux, le reçut avec ses troupes épuisées dans l'Abruzze, où il vint chercher à se rétablir (1).

La prise de Constantinople, qui auroit dû faire adopter avec empressement la proposition d'Alphonse, de pourvoir à la défense commune par une armée maintenue à frais communs, avoit inspiré plus de terreur aux Vénitiens qu'à tout le reste de l'Italie. Leur république, limitrophe des Turcs, et propriétaire de plusieurs îles et de plusieurs colonies dans le Levant, avoit des rapports intimes de commerce et d'amitié avec la Grèce et les foibles restes de l'empire d'Orient. Mais, depuis que les armes des Turcs s'étoient étendues en Europe, l'empire de Constantinople, enfermé de tous côtés par la puissance musulmane, ne communiquoit plus que difficilement avec l'Italie; il entroit à peine dans les alliances des Italiens, et ne faisoit plus partie de leur balance politique; aussi il étoit presque oublié d'eux toutes les fois que quelque grande calamité ne rappeloit pas sur lui l'attention et la compassion. Constantinople, quoique toujours chrétienne, n'appartenoit réellement déjà plus à la chrétienté durant le quinzième siècle; c'étoit un monde à part, sur lequel l'autre n'exerçoit point d'influence, et qui n'en exerçoit point à son tour. Les horreurs cependant qui accompagnèrent la prise de Constantinople, le massacre et l'esclavage de tant de milliers de chrétiens, frappèrent vivement tous les esprits. Nicolas V, et, après lui, Calixte III, voulurent réveiller le zèle des croisades; il y eut en effet beaucoup d'offrandes dans toute l'Italie, pour soutenir la guerre sa-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXV, p. 682. — *Commentarii Pii Papæ II, sub nomine Gobellini.* L. I, p. 26. Editio in-folio. Francfort, 1614.

1455. crée, et beaucoup de gens revêtirent le signe des croisés; mais Frédéric III paroissoit aux Allemands trop inepte pour qu'ils le choisissent pour chef dans une expédition hasardeuse. Charles VII, en France, ne voulut pas permettre qu'on prêchât la croisade dans ses états; la politique d'Italie absorba bientôt complètement l'attention des états italiens, et en 1456, la vigoureuse défense de Jean Huniade à Belgrade, qui coûta, dit-on, quarante mille hommes aux Turcs, refroidit encore le zèle de la chrétienté; elle persuada à des gens qui ne demandoient pas mieux que de s'abstenir de tout effort, que la puissance des Musulmans étoit suffisamment domptée (1).

Les Vénitiens furent les premiers à envoyer un ambassadeur à Mahomet II, après la prise de Constantinople. Barthélemi Marcello fut spécialement chargé par eux de négocier avec les Turcs, pour la rédemption des captifs: il réussit au-delà de ses espérances; non-seulement il racheta les prisonniers vénitiens, mais il conclut, le 18 avril 1454, au nom de sa république, un traité de paix et de bon voisinage avec le Sultan, en vertu duquel les Vénitiens continuèrent, comme sous les empereurs grecs, à envoyer un Bayle à Constantinople, pour être en même temps leur ambassadeur, et le juge de tous les différens de leurs sujets dans les états du Grand-Seigneur. Le même Barthélemi Marcello, qui avoit signé le traité, fut le premier Bayle des Vénitiens dans la capitale de l'empire turc (2).

Le doge de Venise, qui avoit prévenu par ce traité une

(1) *Macchiavelli, Stor. Fior.* L. VI, p. 259. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 721, avec copie d'une lettre écrite de Belgrade, et communiquée par la Seigneurie de Venise. — *Chron. d'Enguer. de Monstrelet.* Vol. III, f. 68.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1154. — *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VII, f. 200. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 709, avec le texte du traité. — *Navagiero, Stor. Venez.* T. XXIII, p. 1118.

guerre non moins dangereuse que celle qu'il avoit terminée neuf jours auparavant par le traité de Lodi, étoit alors parvenu à une extrême vieillesse. François Foscari occupoit cette première dignité de l'état dès le 15 avril 1423. A l'époque de son élection, quoiqu'il fût déjà âgé de plus de cinquante-un ans, il étoit cependant le plus jeune des quarante-un électeurs. Il avoit eu beaucoup de peine à parvenir au rang qu'il convoitoit, et son élection avoit été conduite avec beaucoup d'adresse. Pendant plusieurs tours de scrutin, ses amis les plus zélés s'étoient abstenus de lui donner leur suffrage, pour que les autres ne le considérassent pas comme un concurrent redoutable (1). Le conseil des Dix craignoit son crédit parmi la noblesse pauvre, parce qu'il avoit cherché à se la rendre favorable, tandis qu'il étoit procurateur de Saint-Marc, en faisant employer plus de trente mille ducats à doter des jeunes filles de bonne maison, ou à établir de jeunes gentilshommes. On craignoit encore sa nombreuse famille, car alors il étoit père de quatre enfans, et marié de nouveau; enfin on redoutoit son ambition et son goût pour la guerre. L'opinion que ses adversaires s'étoient formée de lui fut vérifiée par les événemens; pendant trente-quatre ans que Foscari fut à la tête de la république, elle ne cessa point de combattre. Si les hostilités étoient suspendues durant quelques mois, c'étoit pour recommencer bientôt avec plus de vigueur. Ce fut l'époque où Venise étendit son empire sur Brescia, Bergame, Ravenne et Crême; où elle fonda sa domination en Lombardie, et parut sans cesse sur le point d'asservir toute cette province. Profond, courageux, inébranlable, Foscari communiqua au conseil son propre caractère, et ses talens lui firent obtenir plus d'influence sur sa république, que n'en avoient exercé la plupart de ses prédécesseurs. Mais si son ambition avoit eu pour but

1455.

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 967.

1455. l'agrandissement de sa famille, elle fut cruellement trompée : trois de ses fils moururent dans les huit années qui suivirent son élection ; le quatrième, Jacob, par lequel la maison Foscari s'est perpétuée, fut victime de la jalousie du conseil des Dix, et empoisonna par ses malheurs les jours de son père (1).

En effet, le conseil des Dix, redoublant de défiance envers le chef de l'état, en raison du crédit qu'il lui voyoit acquérir par ses talens et sa popularité, veilloit sans cesse sur Foscari, pour le punir de sa fortune et de sa gloire. Au mois de février 1445, Michel Bevilacqua, florentin, exilé à Venise, accusa en secret Jacob Foscari auprès des inquisiteurs d'état, d'avoir reçu du duc Philippe Visconti, des présens d'argent et de joyaux, par les mains des gens de sa maison. Telle étoit l'odieuse procédure adoptée à Venise, que sur cette accusation secrète, le fils du doge, du représentant de la majesté de la république, fut mis à la torture. On lui arracha par l'estrapade l'aveu des charges portées contre lui; il fut relégué pour le reste de ses jours à Napoli de Romanie, avec obligation de se présenter chaque matin au commandant de la place (2). Cependant le vaisseau qui le portoit ayant touché à Trieste, Jacob, grièvement malade des suites de la torture, et plus encore de l'humiliation qu'il avoit éprouvée, demanda en grâce au conseil des Dix de n'être pas envoyé plus loin. Il obtint cette faveur par une délibération du 28 décembre 1446; il fut rappelé à Trévise, et il eut la liberté d'habiter le lieu qu'il choisiroit dans le Trévisan (3).

Il vivoit en paix à Trévise; et la fille de Léonard Contarini, qu'il avoit épousée le 10 février 1441, étoit venue le joindre dans son exil, lorsque le 5 novembre 1450, Almoro Donato, chef du conseil des Dix, fut assassiné.

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 968.
(2) *Ibid.* p. 968.
(3) *Ibid.* p. 1123.

Les deux autres inquisiteurs d'état, Triadàno Gritti et Antonio Veneiri, portèrent leurs soupçons sur Jacob Foscari, parce qu'un domestique à lui, nommé Olivier, avoit été vu ce soir-là même à Venise, et avoit, des premiers, donné la nouvelle de cet assassinat. Olivier fut mis à la torture; mais il nia jusqu'à la fin, avec un courage inébranlable, le crime dont on l'accusoit, quoique ses juges eussent la barbarie de lui faire donner jusqu'à quatre-vingts tours d'estrapade. Cependant, comme Jacob Foscari avoit de puissans motifs d'inimitié contre le conseil des Dix qui l'avoit condamné, et qui témoignoit de la haine au doge son père, on essaya de mettre à son tour Jacob à la torture, et l'on prolongea contre lui ces affreux tourmens, sans réussir à en tirer aucune confession. Malgré sa dénégation, le conseil des Dix le condamna à être transporté à la Canée, et accorda une récompense à son délateur. Mais les horribles douleurs que Jacob Foscari avoit éprouvées, avoient troublé sa raison. Ses persécuteurs, touchés de ce dernier malheur, permirent qu'on le ramenât à Venise le 26 mai 1451. Il embrassa son père, il puisa dans ses exhortations quelque courage et quelque calme, et il fut reconduit immédiatement à la Canée (1). Sur ces entrefaites, Nicolas Erizzo, homme déjà noté pour un précédent crime, confessa, en mourant, que c'étoit lui qui avoit tué Almoro Donato. (2). 1455.

Le malheureux doge, François Foscari, avoit déjà cherché à plusieurs reprises, à abdiquer une dignité si funeste à lui-même et à sa famille. Il lui sembloit que, redescendu au rang de simple citoyen, comme il n'inspireroit plus de crainte ou de jalousie, on n'accableroit plus son fils par ces effroyables persécutions. Abattu par la mort de ses premiers enfans, il avoit voulu, dès le 26 juin 1433, déposer une dignité durant l'exercice de laquelle sa patrie avoit

(1) *Marin Sanuto*, p. 1138.—*M. Ant. Sabellico*. Dec. III. L. VI, f. 187.
(2) *Marin Sanuto*, p. 1139.

1455. été tourmentée par la guerre, par la peste, et par des malheurs de tout genre (1). Il renouvela cette proposition après les jugemens rendus contre son fils; mais le conseil des Dix le retenoit forcément sur le trône, comme il retenoit son fils dans les fers.

En vain Jacob Foscari, obligé de se présenter chaque jour au gouverneur de la Canée, réclamoit contre l'injustice de sa dernière sentence, sur laquelle la confession d'Erizzo
1456. ne laissoit plus de doutes. En vain il demandoit grâce au farouche conseil des Dix, il ne pouvoit obtenir aucune réponse. Le désir de revoir son père et sa mère, arrivés tous deux au dernier terme de la vieillesse, le désir de revoir une patrie dont la cruauté ne méritoit pas un si tendre amour, se changèrent en lui en une vraie fureur. Ne pouvant retourner à Venise pour y vivre libre, il voulut du moins y aller chercher un supplice. Il écrivit au duc de Milan, à la fin de mai 1456, pour implorer sa protection auprès du sénat; et sachant qu'une telle lettre seroit considérée comme un crime, il l'exposa lui-même dans un lieu où il étoit sûr qu'elle seroit saisie par les espions qui l'entouroient. En effet, la lettre étant déférée au conseil des Dix, on l'envoya chercher aussitôt, et il fut reconduit à Venise le 19 juillet 1456 (2).

Jacob Foscari ne nia point sa lettre, il raconta en même temps dans quel but il l'avoit écrite, et comment il l'avoit fait tomber entre les mains de son délateur. Malgré ces aveux, Foscari fut remis à la torture, et on lui donna trente tours d'estrapade, pour voir s'il confirmeroit ensuite ses dépositions. Quand on le détacha de la corde, on le trouva déchiré par ces horribles secousses. Les juges permirent alors à son père, à sa mère, à sa femme et à ses fils, d'aller le voir dans sa prison. Le vieux Foscari, appuyé sur un bâton, ne se traîna qu'avec peine dans la

(1) *Marin Sanuto*, p. 1032.
(2) *Ibid.* p. 1162.

chambre où son fils unique étoit pansé de ses blessures. 1456.
Ce fils demandoit encore la grâce de mourir dans sa maison. — « Retourne à ton exil, mon fils, puisque ta patrie » l'ordonne, lui dit le doge, et soumets-toi à sa volonté. » Mais en rentrant dans son palais, ce malheureux vieillard s'évanouit, épuisé par la violence qu'il s'étoit faite. Jacob devoit encore passer une année en prison à la Canée, avant qu'on lui rendît la même liberté limitée à laquelle il étoit réduit avant cet événement; mais à peine fut-il débarqué sur cette terre d'exil, qu'il y mourut de douleur (1).

Dès-lors, et pendant quinze mois qu'il survécut, le vieux doge, accablé d'années et de chagrins, ne recouvra plus la force de son corps ou celle de son ame; il n'assistoit plus à aucun des conseils, et il ne pouvoit plus remplir aucune des fonctions de sa dignité. Il étoit entré dans sa quatre-vingt-sixième année, et si le conseil des Dix avoit été susceptible de quelque pitié, il auroit attendu en silence la fin, sans doute prochaine, d'une carrière marquée par tant de gloire et tant de malheurs. Mais le chef du conseil des Dix étoit alors Jacques Loredano, fils de Marc, et neveu de Pierre le grand-amiral, qui toute leur vie avoient été les ennemis acharnés du vieux doge. Ils avoient transmis leur haine à leurs enfans, et cette vieille rancune n'étoit pas encore satisfaite (2). A l'instigation de Loredano, Jérôme Barbarigo, inquisiteur d'état, proposa au
conseil des Dix, au mois d'octobre 1457, de soumettre 1457.
Foscari à une nouvelle humiliation. Dès que ce magistrat ne pouvoit plus remplir ses fonctions, Barbarigo demanda qu'on nommât un autre doge. Le conseil, qui avoit refusé par deux fois l'abdication de Foscari, parce que la constitution ne pouvoit la permettre, hésita avant de se mettre en contradiction avec ses propres décrets.

(1) *Marin Sanuto*, p. 1163. — *Navagiero, Stor. Venez.*, p. 1118.
(2) *Vettor Sandi, Storia civile Veneziana*. P. II, L. VIII, p. 715-717.

1457. Les discussions dans le conseil et la junte, se prolongèrent pendant huit jours, jusque fort avant dans les nuits. Cependant on fit entrer dans l'assemblée Marco Foscari, procurateur de Saint-Marc, et frère du doge, pour qu'il fût lié par le redoutable serment du secret, et qu'il ne pût arrêter les menées de ses ennemis. Enfin, le conseil se rendit auprès du doge, et lui demanda d'abdiquer volontairement un emploi qu'il ne pouvoit plus exercer. « J'ai juré, répondit le vieillard, de remplir jusqu'à ma » mort, selon mon honneur et ma conscience, les fonc- » tions auxquelles ma patrie m'a appelé. Je ne puis me » délier moi-même de mon serment; qu'un ordre des con- » seils dispose de moi, je m'y soumettrai, mais je ne le » devancerai pas. » Alors une nouvelle délibération du conseil délia François Foscari de son serment ducal, lui assura une pension de deux mille ducats pour le reste de sa vie, et lui ordonna d'évacuer en trois jours le palais, et de déposer les ornemens de sa dignité. Le doge ayant remarqué parmi les conseillers qui lui portèrent cet ordre, un chef de la quarantie qu'il ne connoissoit pas, demanda son nom: « Je suis le fils de Marco Memmo, lui dit le » conseiller. — Ah! ton père étoit mon ami, » lui dit le vieux doge en soupirant. Il donna aussitôt des ordres pour qu'on transportât ses effets dans une maison à lui; et le lendemain 23 octobre on le vit, se soutenant à peine, et appuyé sur son vieux frère, redescendre ces mêmes escaliers sur lesquels, trente-quatre ans auparavant, on l'avoit vu installé avec tant de pompe, et traverser ces mêmes salles où la république avoit reçu ses sermens. Le peuple entier parut indigné de tant de dureté exercée contre un vieillard qu'il respectoit et qu'il aimoit; mais le conseil des Dix fit publier une défense de parler de cette révolution, sous peine d'être traduit devant les inquisiteurs d'état. Le 20 octobre, Pasqual Malipieri, procurateur de Saint-Marc, fut élu pour successeur de Fos-

cari; celui-ci n'eut pas néanmoins l'humiliation de vivre sujet, là où il avoit régné. En entendant le son des cloches, qui sonnoient en actions de grâces pour cette élection, il mourut subitement d'une hémorragie causée par une veine qui éclata dans sa poitrine (1). 1457.

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1164. — *Cronicon Eugubinum*. T. XXI, p. 992. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana*. T. XXI, p. 891. — *Navagiero, Storia Veneziana*, T. XXIII, p. 1120. — *M. A. Sabellico*. Dec. III, L. VIII, f. 201.

CHAPITRE LXXVI.

Guerres d'Alphonse, roi de Naples, contre Malatesti de Rimini et contre les Génois. — Révolutions de Gênes; acharnement d'Alphonse contre le doge Pierre de Campo Fregoso. — Mort de ce monarque et son caractère.

1455 — 1458.

Il ne restoit plus dans toute l'Italie d'autres germes de guerres nouvelles, que ceux qu'Alphonse de Naples n'avoit pas permis d'étouffer par le traité de Lodi, et par la ligue signée l'année suivante. Il avoit demandé que Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, qu'Astorre Manfredi, seigneur de Faenza, et que les Génois alors gouvernés par la famille de Campo Fregoso, demeurassent exclus de la pacification universelle. Cependant Alphonse n'attaqua point immédiatement ceux à qui il s'étoit réservé de pouvoir faire la guerre : il voulut lui-même donner quelque repos à ses peuples, qui depuis la mort de Jeanne II avoient été en proie tour-à-tour aux discordes civiles et aux invasions étrangères.

Sigismond Malatesti avoit attiré son courroux par un manque de foi qu'on pouvoit qualifier d'escroquerie. Il s'étoit fait payer trente mille florins par le roi, à compte d'un armement qu'il devoit faire en sa faveur; et après avoir reçu l'argent, il avoit passé au service de ses ennemis. Cependant Alphonse se seroit peut-être contenté de le forcer à la restitution, par des menaces ou des négo-

ciations, si l'activité inquiète de Sigismond, sa violence et sa rapacité n'avoient attiré sur lui la haine de tous ses voisins. Frédéric de Montefeltro, comte d'Urbin, étoit particulièrement irrité de son manque de foi. Sigismond vexoit, sous mille prétextes, les vassaux d'Urbin ; il rompoit à plaisir les traités, et en négocioit de nouveaux pour les rompre encore. Les restitutions qu'il faisoit ensuite, ne compensoient jamais le dommage qu'il avoit causé (1).

Frédéric de Montefeltro avoit été, comme les Gonzague, élève de Victorin de Feltre, et il fut le plus chéri et le plus distingué de tous les écoliers de ce maître célèbre ; il obtint en Italie autant de réputation par sa loyauté, sa franchise, sa délicatesse sur le point d'honneur, que par ses talens militaires. Brillant de tous les genres de gloire, il étoit en même temps l'ami et le protecteur des savans, dont il partageoit les travaux, et le Mécène des beaux-arts, qu'il fit fleurir à Urbin. Cette petite ville s'ornoit, sous son gouvernement, des plus beaux monumens d'architecture (2). Frédéric, qui s'occupoit avec zèle de la prospérité de ses sujets, ne put souffrir de la voir troublée par les brigandages du prince son voisin et son rival. Cependant, avant de rallumer la guerre en Italie, il voulut avoir l'assentiment des états qui s'étoient engagés à maintenir la paix. Dans l'été de 1457, il visita Florence, Bologne, Milan et Ferrare ; partout il fut reçu avec les égards que méritoit son caractère bien plus encore que son rang. Le duc de Modène, Borso, le fit rencontrer à Ferrare avec Sigismond Malatesti, dans l'espérance de les réconcilier ; mais cette entrevue ne servit qu'à les aigrir davantage ; ils se séparèrent avec des paroles injurieuses. Frédéric, après avoir vainement cherché la paix, se rendit à Naples, pour joindre son ressentiment à celui d'Alphonse. Il en revint au mois de novembre avec Jacob

(1) *Guernieri da Bernio, Cronica d'Agobbio.* T. XXI, p. 990.

(2) *Tiraboschi, Storia letteraria.* T. VI, L. I, Cap. II, §. 22, p. 49.

Piccinino, qui avoit eu le temps de rétablir son armée à Città di Chieti, dans l'Abruzze, où il avoit passé une année. Avant que les neiges forçassent ces deux généraux à entrer en quartiers d'hiver, ils prirent à Malatesti, Reforzato, Montalto, et quatre ou cinq autres châteaux (1).

Mais la guerre de Romagne, qui se bornoit à de petits siéges entrepris avec de petites armées, n'étoit qu'un jeu qui troubloit à peine la tranquillité de l'Italie. L'autre guerre, qu'Alphonse s'étoit réservé le droit de poursuivre, étoit bien plus importante, et lui tenoit bien plus au cœur. Il existoit une haine héréditaire entre les Catalans et les Génois, et cette haine avoit toujours fait embrasser avec vivacité à la république de Gênes le parti de tous les ennemis d'Alphonse. Ce monarque n'avoit point oublié l'affront qu'il avoit reçu à Ponza, en 1435 ; ni cette bataille où il étoit demeuré captif avec ses frères et toute sa noblesse, et où il avoit pu croire sa fortune renversée pour jamais. De nouvelles offenses avoient ajouté à ce premier grief : des alliances contractées avec les rebelles de la république lui avoient fait embrasser un parti dans ses guerres civiles, et Alphonse croyoit son honneur intéressé à chasser de Gênes Pierre de Campo Fregoso.

La république de Gênes, séparée de la Lombardie par ses montagnes ; plus occupée de son commerce du Levant que des révolutions de ses voisins, étoit de plus tellement affoiblie par ses dissensions civiles, tellement absorbée par ses affaires domestiques, qu'on l'oublioit dans le système politique de l'Italie, et qu'on avoit à peine vu, pendant les vingt dernières années, son nom ou ses forces se mêler aux grands évènemens de cette contrée.

Gênes a donné la preuve que la puissance des grands noms et des souvenirs historiques n'est pas moins durable

(1) *Guernieri Bernio, Cronica d'Agobbio*, p. 992. — *Joann. Simonetæ Hist.* L. XXVI, p. 683. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 724.

dans les républiques que dans les monarchies. Mais cette puissance aristocratique n'étoit point associée à la constitution de l'état, et au lieu d'être une des bases sur lesquelles reposoient l'ordre et les lois, elle devenoit au contraire un ferment de révolution et d'anarchie. Un peuple ne conserve avec sûreté sa liberté, que lorsque l'aristocratie constitutionnelle représente dans tous ses intérêts l'aristocratie naturelle, qu'elles se prêtent mutuellement des forces, qu'elles se garantissent réciproquement, et que toutes deux cependant sont contenues dans leurs justes bornes par le pouvoir populaire. Mais si, au contraire, la puissance à laquelle la constitution a attribué le soin de conserver les droits anciens dans la république, est en lutte habituelle avec les préjugés qui maintiennent la noblesse, l'état ne peut échapper à de violentes convulsions.

Plus un peuple est libre, plus chaque citoyen s'intéresse vivement aux grandes actions faites pour la patrie; plus aussi la gloire héréditaire, qui s'attache aux exploits et aux vertus publiques, est assurée. Le sujet d'un despote ne voit dans un général victorieux, que l'histrion qui a joué le premier rôle dans un brillant spectacle; le citoyen voit en lui son défenseur, son sauveur, l'auteur de sa propre gloire. Le nom illustré par une noble action est une propriété nationale qui, dans une patrie libre, fait tressaillir tous les cœurs. Aucun peuple ne montra plus d'enthousiasme pour ses familles nobles que les Génois; tout héritier des noms des Doria, des Spinola, des Fieschi ou des Grimaldi, ou des noms plébéiens, mais illustres des Adorni et des Fregosi, disposait d'une force d'opinion que la noblesse n'a jamais exercée dans aucune monarchie. Cette aristocratie de fait, avoit excité la jalousie de la magistrature, et les lois qui auroient dû s'appuyer sur elle comme sur une ancre, tendoient au contraire à la détruire.

Pour qu'un peuple soit librement gouverné, un élément

aristocratique doit exister dans sa constitution ; car la liberté n'a de garantie que dans l'équilibre; il faut un poids dans la balance, pour réprimer les emportemens du peuple, tout comme il en faut un pour comprimer la cupidité des grands. Il faut surtout qu'on retrouve, dans une république, les représentans du temps passé, comme ceux du temps présent, qu'on y voie un pouvoir conservateur comme un pouvoir rénovateur. Il faut qu'il existe quelque part dans le gouvernement un esprit aristocratique qui soit le défenseur des anciennes institutions, et l'ancre de la république, pour l'affermir contre des agitations démocratiques. Le progrès de la pensée et la marche des siècles doivent faire espérer un perfectionnement graduel dans les institutions politiques; mais celles qui ont déjà la sanction d'une longue durée, qui reposent sur l'assentiment de plusieurs générations, ne doivent pas être abandonnées légèrement. Les lois ne doivent donc repousser aucune innovation, mais elles doivent les rendre toutes difficiles, pour assurer, sur toutes les questions, la maturité de l'examen. Tel est le besoin aristocratique de tous les états libres; il est heureux qu'il se trouve toujours en eux un élément aristocratique propre à le satisfaire.

Les préjugés, les passions, les intérêts de la noblesse, c'est-à-dire des familles illustrées par la reconnoissance publique, la rendent propre, dans tous les états, à ce rôle conservateur. Sa puissance est tout entière dans la durée et les souvenirs. Les passions du moment présent ont moins de prix à ses yeux que l'héritage des siècles; les innovations lui font peur, parce que l'ancienneté est sa seule garantie : elle applaudit au respect superstitieux pour les formes, pour les coutumes, pour les préjugés, parce que l'examen peut porter atteinte à son existence elle-même, et que la considération dont elle jouit, est liée à des préjugés. C'est ainsi que les intérêts propres de la noblesse, et ses passions privées, garantissent son zèle conser-

vateur, si on ne lui donne dans l'état d'autres fonctions que celle de conserver; tandis que ces mêmes intérêts, ces mêmes passions, écraseroient toutes les autres classes, si elle exerçoit seule la souveraineté.

Gênes auroit conservé sa liberté et sa gloire, tout comme sa prospérité intérieure, si les nobles familles, dont les noms s'associoient toujours, dans le cœur de tout matelot, de tout soldat ligurien, aux victoires qui ensanglantèrent les rivages de la Sardaigne, des Siciles, de l'Italie et de la Grèce, avoient joui légalement d'un rang qui pût les satisfaire; si elles avoient été intéressées à maintenir la constitution tout comme la gloire nationale ; si les lois, au lieu de les punir de leur célébrité, l'avoient reconnue, et s'étoient contentées de mettre des bornes à leur pouvoir. Mais l'imprudence du législateur n'avoit daigné voir l'illustration des descendans de Paganino Doria, et leur prodigieux ascendant sur le peuple, que pour les exclure avec tous les nobles de la première dignité de l'état. Il n'avoit pas mieux associé les Adorni et les Fregosi à la défense de la constitution, encore qu'il les reconnût pour plébéiens; il n'avoit voulu tenir aucun compte de la faveur populaire, et il avoit confié la défense de l'ordre établi, aux hommes du jour, en opposition avec ceux qui invoquoient la puissance des siècles. Il en résulta que Gênes fut peut-être, de toutes les républiques, la plus malheureuse, celle qui fut exposée aux convulsions les plus violentes; celle qui, volontairement, subit le plus souvent le joug de l'étranger, parce que ceux que la nature avoit appelés à défendre ses lois, s'armèrent sans cesse pour les renverser; que les gardiens de l'honneur national le firent dépendre de leurs caprices, que l'opinion demeura sans force sur eux, une fois qu'ils se furent assurés que leurs nombreux partisans ne les abandonneroient point, alors même qu'ils traiteroient avec les ennemis de la patrie; enfin, Gênes fut la république la plus exposée aux révolutions, parce que

dans toutes les occasions, l'aristocratie du gouvernement se trouva en opposition avec l'aristocratie qu'avoit créée l'opinion publique.

Nous avons raconté comment Gênes recouvra sa liberté à la fin de l'année 1435, et comment les citoyens s'emparèrent, au commencement de l'année suivante, du Castelletto, seule forteresse que le duc de Milan eût conservée dans leurs murs. A peine dès-lors avons-nous eu occasion de nous occuper de cette ville; les orages qui, pendant vingt ans, suivirent cette révolution, ayant presque toujours été contenus dans son sein. Les citoyens rassemblés dans le temple de San-Syro, avoient choisi pour doge Isnard de Guarco, fils de ce Nicolas qui avoit été chef de la république, de 1378 à 1383, pendant toute la durée de la guerre de Chioggia. Mais deux familles puissantes dans Gênes, deux familles propriétaires d'un grand nombre de fiefs dans les deux rivières, et alliées à toute l'ancienne noblesse que la loi excluoit de la suprême magistrature, ne permettoient jamais que la couronne ducale demeurât hors de l'une ou de l'autre maison. A peine Isnard de Guarco avoit été placé sur le trône, lorsque Thomas Fregoso, rentré dans la ville avec une troupe de factieux, l'attaqua le septième jour de sa magistrature, le chassa du palais public, et assembla le conseil des électeurs. Thomas Fregoso leur représenta qu'à lui seul pouvoit appartenir le titre de doge de Gênes; qu'il avoit été élevé à cette haute dignité par une élection légitime, le 4 juillet 1415; qu'il n'avoit rien fait dès-lors pour perdre un rang que sa patrie lui avoit accordé; qu'il s'étoit soumis, il est vrai, au traité par lequel la république, pour jouir de quelque repos, avoit appelé, le 2 novembre 1421, le duc de Milan à la seigneurie; mais qu'il avoit été des premiers à venir dès l'an 1425, au secours de la liberté opprimée; que sa tentative devoit être un mérite aux yeux de ses concitoyens, encore qu'elle n'eût pas réussi; que

dès lors il n'avoit point perdu ses droits, et que la république étant enfin reconstituée, il devoit rentrer lui-même en jouissance de la dignité qu'elle lui avoit déférée. Ce discours, soutenu par la présence de Baptiste Fregoso, le vaillant frère de Thomas, par le souvenir de sa victoire sur les Catalans à Bonifazio, et par un parti audacieux et armé, détermina le conseil à reconnoître Thomas pour doge, en vertu de sa précédente élection (1).

Les Génois, après leurs longues guerres civiles, avoient le malheur de ne plus voir de crime ni de honte à s'armer contre la patrie, et à saisir par la violence une autorité disputée. Les princes leurs voisins, qui vouloient dominer sur eux, veilloient toutes les occasions de se mêler à leurs troubles; ils séduisoient les chefs de parti par des offres de secours, et ils faisoient naître en eux des projets ambitieux, que ces chefs n'auroient peut-être jamais osé former d'eux-mêmes. Le duc de Milan fit insinuer à Baptiste Fregoso, que, puisque le peuple de Gênes n'avoit élu son frère qu'à cause de lui, il étoit bien insensé de placer Thomas sur un trône où lui-même étoit attendu, et de laisser recueillir à un autre les fruits de cette faveur populaire qui se dirigeoit toute vers lui. Il lui offrit des soldats, de l'argent, et une alliance puissante. Baptiste ne sut point résister à cette séduction; il s'assura de l'appui des gens de guerre qui lui étoient tous dévoués; il s'empara du palais public pendant que son frère assistoit à l'office divin, et il se fit saluer doge en 1437. Cependant les meilleurs citoyens, indignés de cet attentat contre les lois, et de cette trahison domestique, accoururent en foule autour de Thomas Fregoso; ils attaquèrent avec lui le palais; ils firent Baptiste prisonnier et ils le livrèrent à son

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Histor.* L. X, p. 591. — *Jacobi Bracelli, de Bello Hispano.* L. IV, f. K. 11. — *Agostino Giustiniani, Annali di Genova.* L. V, f. 199. Editio in-folio, 1537, Genova. — *Senatus Populique Genuensis Historiæ atque Annales, auctore Petro Bizarro.* L. XII, p. 257. Editio in-folio, Antverpiæ, 1579.

frère. Thomas, loin de consentir à ce qu'il fût puni d'une peine capitale, comme le demandoient les tribunaux, lui pardonna, et lui confia l'année suivante le commandement des galères, que la république accordoit au roi René, pour combattre Alphonse dans le royaume de Naples (1).

La nomination de Jean Fregoso, autre frère de Thomas, au commandement d'une nouvelle flotte destinée, en 1441, à porter des secours au roi René, alluma une autre guerre civile. Les nobles s'étoient soumis, quoiqu'à regret, à la loi qui les excluoit de la magistrature suprême; mais ils conservoient la prétention de commander les flottes et les armées de la république; et les Doria, les Spinola, les Fieschi et les Grimaldi avoient montré, par un assez grand nombre d'exploits, qu'ils n'avoient point oublié l'art de conduire leurs compatriotes à la victoire. Ils prétendoient que le sénat étoit tenu de choisir alternativement les amiraux parmi les patriciens et les plébéiens. Déjà cependant quatre hommes du peuple avoient été chargés de commander les quatre dernières flottes. La nomination du cinquième étoit un affront qu'ils étoient déterminés à ne pas souffrir. Jean-Antoine de Fiesque mit dans ses réclamations et ses plaintes plus de hauteur et d'emportement que tous les autres : ses talens, autant que son crédit et ses richesses, lui donnoient de justes prétentions à la place qu'on venoit d'accorder à un autre. N'ayant pu obtenir justice, il se retira dans ses fiefs des montagnes; bientôt il y fut joint par des émissaires du duc de Milan, toujours empressé d'offrir des secours à tous les rebelles: Fiesque en avoit demandé d'autre part à Alphonse d'Aragon. La guerre commença en même temps de trois côtés à la fois. Fiesque, avec ses montagnards et les Milanais, étoit descendu jusqu'aux portes de la ville, et ravageoit

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. X, p. 592. — *P. Bizarro, Hist. S. P. Q. Genuens.* L. XII, p. 259. — *Agost. Giustiniani, Annali di Genova.* L. V, f. 200.

la Polsevera ; Galeotto de Carreto, marquis de Final, ouvroit ses ports et ses forteresses aux ennemis de la république, dont son petit fief avoit de tout temps été l'asile, et les Catalans avec leur flotte étendoient leurs déprédations sur tous les rivages (1).

Malgré le danger et la ruine de cette guerre civile, les Génois, rendus obstinés par leur haine pour les Catalans, et par l'assurance de n'obtenir jamais le pardon d'Alphonse, continuèrent à consacrer leurs forces, leurs vaisseaux, leur argent, à donner des secours au roi René. La guerre de Naples étoit un gouffre que la république ne pouvoit combler, encore qu'elle y précipitât tous ses trésors. La généreuse assistance des Génois soutint le roi René dans sa misère ; ils ne se rebutèrent pas même lorsqu'Alphonse se fut rendu maître de Naples ; ils ravitaillèrent encore le château Neuf : enfin ils transportèrent en 1442 le roi René sur leurs galères, d'abord à Florence, puis à Marseille (2).

Mais à peine cette guerre, qui avoit redoublé l'irritation d'Alphonse contre les Génois, étoit-elle terminée par la ruine entière du parti d'Anjou, que Thomas Fregoso, qui l'avoit dirigée, fut renversé à son tour. Son frère Baptiste étoit mort en 1442, et la pompe funèbre de ce vaillant capitaine avoit été célébrée avec un faste qui avoit révolté les citoyens d'un état libre. Jean-Antoine de Fiesque, averti dans son exil de leur mécontentement, en avoit pris plus de hardiesse; il s'étoit tenu pour assuré que ses concitoyens le seconderoient; et comme il avoit reçu des secours d'Alphonse et de Philippe, il avoit préparé un débarquement pour la nuit du 15 décembre 1442, entre les églises de Saint-Nazare et de Saint-Celse. Son projet

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. X, p. 596. — *Agostino Giustiniani, Annali di Genova.* L. V. f. 202. — *P. Bizarro*, *Hist. S. P. Q. Genuens.* L. XII, p. 266.

(2) *Uberti Folietæ.* L. X, p. 597. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 202. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 267.

avoit été éventé, et des gardes avoient été placées sur le lieu même; mais la rigueur du froid et la violence d'un vent contraire parurent garder suffisamment le rivage, en sorte que les soldats se retirèrent après le milieu de la nuit. Le vent changea tout-à-coup; Jean-Antoine de Fiesque sut en profiter, et il entra dans Gênes sans rencontrer aucune résistance.

Les Génois, encouragés par la présence de ce chef de parti, se soulevèrent en effet, et résolurent de changer de gouvernement. Au lieu d'un seul magistrat, qui faisoit sans cesse craindre l'établissement du pouvoir despotique, ils résolurent de nommer huit citoyens, qui avec le titre de capitaines de la liberté, fussent à la tête de la république. Thomas Frogoso, abandonné de tous, s'étoit rendu prisonnier à Jean Antoine de Fiesque, et à Raphaël Adorno. L'un et l'autre furent au nombre des nouveaux magistrats, avec un Doria et un Spinola. Mais les factions de Gênes étoient trop acharnées l'une contre l'autre, et les esprits opposés étoient trop inflexibles, pour qu'un conseil où on avoit voulu les réunir pût subsister. Il n'avoit pas duré un mois, lorsque la scission continuelle entre deux partis toujours irréconciliables, contraignit à le supprimer, et à nommer de nouveau un doge. Raphaël Adorno, qui l'emporta dans cette occasion, étoit fils de Georges, et petit-fils d'Antoniotto, qui tous deux avoient été revêtus de la même dignité. Jean-Antoine de Fiesque, irrité de ce qu'une révolution qu'il avoit accomplie, n'avoit eu d'autre effet que de faire passer l'autorité ducale, d'une famille populaire dans une autre famille populaire, sans que les nobles en retirassent aucun avantage, sortit de la ville, s'empara de Recco et de Porto-Fino, et recommença la guerre civile. D'autre part, Pierre Fregoso, neveu de Thomas, jeune homme plein d'audace et d'ambition, exilé par le nouveau gouvernement avec les autres Fregosi, se retira à Novi, dont la forteresse lui fut livrée

par le duc de Milan, et commença de son côté les hostilités contre les Génois (1).

La famille Adorno avoit été presque constamment exilée de Gênes, pendant la guerre que les Génois avoient faite à Alphonse dans le royaume de Naples; aussi se trouvoit-elle moins en butte que ses rivales à l'inimitié de ce monarque. Elle en profita pour entamer avec lui un traité de paix; mais il fut ensuite difficile de le faire accepter à la république. Celle-ci s'engagea enfin, en 1444, à remettre chaque année au roi de Naples, un bassin d'or en guise de tribut (2). Dès l'année suivante, Alphonse, au lieu de recevoir cette offrande sans apparat, voulut jouir de sa gloire, et de l'humiliation de ses nouveaux tributaires. Il fit entrer leurs ambassadeurs au milieu de sa cour; tous les grands de son royaume avoient été convoqués pour être témoins de son triomphe, et les Génois, étonnés de cette pompe inattendue, conservèrent dans leur cœur un ressentiment implacable du rôle honteux auquel ils s'étoient vus réduits (3). Alphonse, qui devoit ce triomphe

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. X, p. 599. — *P. Bizarro, Hist. Genuensis.* L. XII, p. 269. — *Agost. Giustiniani, Annali di Genova.* L. V, f. 203.

(2) *Barth. Facii.* L. VIII, p. 127. Il fut un des négociateurs du traité pour les Génois.

(3) *Uberti Folietæ Genuens.* L. X, p. 600. — *P. Bizarro*, L. XII, p. 271. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 203. R. — C'est par ce traité de pacification, et par l'humiliation des députés génois, en portant leur tribut, que Jacques Bracelli de Sarzane finit son histoire, *de Bello Hispano Libri quinque.* Elle comprend les événemens de 1412 à 1444, dont l'auteur, chancelier de la république de Gênes, avoit été non-seulement témoin, mais acteur. Elle est écrite en latin, avec plus d'élégance et moins de prétention que la plupart des histoires latines de la même époque. Au lieu de discours supposés, ou de descriptions ambitieuses, on y trouve de la vérité dans les sentimens, de la justesse et de la précision. On dit que Bracelli s'étoit proposé d'imiter les Commentaires de César; mais cette imitation prétendue l'a ramené au naturel. J'ai suivi l'édition de Haguenau, 1530, *in-4°*; mais il a été réimprimé dans le Trésor de Grævius. T. I, p. 1267-1320.

à la famille Adorno, la considéra dès lors comme son allié, et ne la comprit plus dans sa haine contre tous les Génois. Mais autant cette famille acquéroit de considération auprès d'un monarque ennemi, autant elle en perdoit dans sa patrie.

Les Adorni ne trouvoient point que Raphaël, leur chef, les fît assez jouir de sa puissance; ils auroient voulu, à la tête de la république, un homme qui tînt la balance moins égale entre les factions, et qui, au lieu de les réconcilier par sa douceur, enrichît l'une des dépouilles de l'autre. Ils persuadèrent à Raphaël, que pour calmer les esprits aigris par la conduite d'Alphonse envers leurs ambassadeurs, il convenoit que l'auteur du dernier traité ne fût plus le chef de l'état. Raphaël, plein de confiance en ses conseillers, autant que de modération, abdiqua, le 4 janvier 1447, une dignité qu'il avoit recherchée pour l'avantage de sa patrie, plus que pour le sien propre. Les Adorni profitant de cette modération inconsidérée, élurent à sa place, le même jour, Barnabas Adorno, qui leur promettoit une part bien plus riche dans les dépouilles de leurs adversaires (1).

Barnabas Adorno, pour affermir son autorité, accepta d'Alphonse une garde de six cents Catalans. C'étoit la seule force armée qui se trouvât à la solde de la République; en sorte que le même état, qui dans la guerre avoit ébranlé le trône d'un grand roi, trembloit, à la paix, devant une poignée de gens armés que ce même roi avoit introduits dans ses murs. Il n'y avoit aucune violence qu'on ne pût attendre d'un premier magistrat et d'un chef de parti, qui, dans une ville libre, s'entouroit d'une garde étrangère. Mais Barnabas étoit à peine depuis un mois sur le trône, lorsque Janus Fregoso osa entrer dans le port, au milieu de la nuit, avec une seule galère, débarquer quatre-vingt-cinq jeunes gens choisis, la fleur de

(1) *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. X, p. 600. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 272. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 204. X.

son parti, qui s'étoient attachés à lui pour tenter une révolution, et attaquer le palais public, défendu par la garde du doge. Un combat acharné fut livré dans les rues étroites de Gênes, où l'avantage du nombre devenoit moins sensible. Plusieurs des compagnons de Fregoso furent tués; tous furent blessés, mais pas un de ceux qui pouvoient encore se soutenir, n'abandonna le combat. La garde fut enfoncée, Barnabas chassé du palais, et Janus Fregoso élevé, le 30 janvier 1447, à sa place sur le trône ducal. Pierre Fregoso fut rappelé par lui de son exil, et nommé commandant de la ville (1).

Janus déclara la guerre à Galeotto Carreto, marquis de Final, qui, toujours allié de tous les ennemis de la république, avoit profité des longs troubles de Gênes pour exercer sur ses voisins d'intolérables vexations. En haine du marquis de Final, les Génois se rendirent coupables d'un manque de foi sans exemple jusqu'alors dans les annales de leur ville. Ils saisirent les intérêts qui lui étoient dus par la banque de Saint-Georges. Jamais auparavant, jamais depuis, on ne les a vus se croire permis de ne pas payer à leurs ennemis une dette légitimement contractée. Final fut pris dans l'année 1449; les faubourgs de la ville furent pillés, et la forteresse rasée; mais, quoiqu'on eût proposé d'abord de détruire cette ville de fond en comble, les Génois firent grâce aux habitans; ils rendirent même un tiers du marquisat à Marc de Carreto, parent du dernier feudataire, qui n'avoit pas embrassé son parti (2).

Cette guerre ne fut pas terminée par Janus, mort à la fin de l'année 1448, mais par Louis Fregoso, son frère, qui lui avoit été substitué. Cependant, Louis Fregoso ne ré-

(1) *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. X, p. 601. — *P. Bizarro. S. P. Q. Genuens. Hist.* L. XII, p. 273. — *Agost. Giustiniani, Annali di Genova.* L. V, f. 204. Y. — *Chroniques d'Enguerrand de Monstrelet.* Vol. III, p. 3

(2) *Uberti Folietæ Hist.* L. X, p. 602. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 275. — *Agostino Giustiniani.* L. V, f. 204. P.

pondant point à l'attente universelle, fut déposé au mois de juillet 1450. Les conseils offrirent la couronne ducale à Thomas Fregoso, le même qui avoit été doge en 1415 et en 1436. Mais Thomas, alors retiré dans sa seigneurie de Sarzane, répondit qu'il étoit trop affoibli par l'âge, par les travaux et les inquiétudes, pour gouverner l'état dans un temps difficile. Il conseilla de préférer son neveu Pierre Fregoso, alors commandant de la ville, dont le caractère et les talens répondoient à la confiance publique. Pierre fut élu en effet d'un commun consentement, le 8 décembre 1450 (1).

Vers cette époque, la défense de Constantinople étoit devenue la plus importante de toutes les affaires des Génois, et l'on auroit dû s'attendre à lui voir occuper un grand espace dans les annales de Gênes. En effet, la colonie génoise de Péra, croissant rapidement en richesses et en puissance, sembloit devoir égaler un jour la ville impériale, dont elle n'avoit d'abord été qu'un faubourg. La république y avoit envoyé, en 1432, neuf cents soldats, archers ou cuirassiers, pour la défendre contre les Turcs. Jean Giustiniani, qui les commandoit, partagea vaillamment tous les travaux, tous les dangers du dernier Constantin; mais une blessure qui le mit hors de combat, sembla lui avoir en même temps ravi la présence d'esprit et le courage. Il abandonna son poste comme si tout étoit perdu, et la retraite de sa petite troupe ouvrit la ville aux Musulmans. Péra se rendit immédiatement après Constantinople, et la perte de cette florissante colonie fut un des échecs les plus funestes que pût éprouver la république de Gênes. Les historiens génois, cependant, passent rapidement sur des événemens d'une si haute importance; ils ne paroissent point en avoir été instruits par leurs compatriotes; ils n'ajoutent rien, par leur récit, aux narrations des historiens

(1) *Uberti Folietæ*. L. X, p. 602. — *P. Bizarro*. LXII, p. 275. — *Agostino Giustiniani*. L. V, f. 205. E.

grecs qu'ils ont évidemment suivies, et ils ne nous donnent connoissance d'aucune chronique originale de Péra. Cependant, leurs marchands étoient appelés à être témoins dans l'Orient de révolutions bien assez dignes de mémoire, et l'existence même, comme le gouvernement de leur colonie, offroit un phénomène politique et mercantile bien assez étrange pour réclamer leur attention (1). Après la perte de Péra, les Génois, craignant de perdre également leurs autres établissemens du Levant, surtout Caffa, ou Théodosie sur la mer Noire, en transférèrent la souveraineté à la banque de Saint-George, qui, toujours ferme au milieu de leurs révolutions, toujours sage au milieu de la folie et de l'ivresse des factions, sembloit plus en état que le doge et ses conseils de sauver une colonie dont la garde étoit difficile (2).

Dans la même année 1453, les Génois attribuèrent la souveraineté de l'île de Corse à la banque de Saint-Georges, parce qu'Alphonse leur avoit enlevé le port et la ville de Saint-Florentin, et menaçoit le reste de l'île. Ce monarque avoit regardé le rétablissement de Fregoso dans Gênes comme une déclaration de guerre; dès lors aussi sans doute, le tribut du bassin d'or ne lui avoit plus été payé. Le pape, effrayé des conquêtes des Turcs, interposa sa médiation, et obtint d'Alphonse, inquiet et épuisé lui-même, une trève de six mois. Mais les vaisseaux catalans qui en avoient profité pour se pourvoir de vivres dans le port de Gênes, rompirent cette trève au

(1) Les trois historiens génois que nous suivons, sont de près d'un siècle postérieurs à cette époque. Parmi eux, le seul P. Bizarro raconte la prise de Constantinople avec quelques détails, L. XII, p. 279-282. Mais il ne fait que copier les Grecs; sa description même de Péra est empruntée de *Petrus Gillius, Topographia Constantinopoleos.* — *Ubert. Folieta*, L. X, p. 603, et *Agost. Giustiniani*, L. V, f. 205, K-P, en rendent compte seulement par quelques lignes.

(2) *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. X, p. 203. — *P. Bizarro*. L. XII, p. 285. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 205. A.

1455. moment où ils ressortirent du port. Pierre Fregoso écrivit avec beaucoup de noblesse au roi, pour demander compte de ces hostilités, tandis que tous les souverains de l'Italie auroient dû réunir leurs armes contre les Turcs, vrais ennemis du nom chrétien; il lui proposa de soumettre leurs différens, soit au pape, soit à l'arbitre qu'Alphonse lui-même voudroit nommer (1). Le roi de Naples ne tint aucun compte de ces réclamations; et son amiral, Bernard de Villa-Marina, après s'être concerté avec les Adorni et les Fieschi, étendit ses déprédations sur les deux rivières (2).

Pierre Fregoso n'opposa pas de flotte à celle de l'Aragonais; mais, après avoir eu soin de munir toutes les forteresses, et de se mettre partout en état de défense, il laissa Villa-Marina se consumer en vains efforts. Il craignoit plus que cet amiral, les ennemis qu'il pouvoit avoir dans la ville même; et plutôt que de s'exposer à être surpris à l'improviste, il voulut, par une ruse peu honorable, leur donner lui-même une occasion de manifester leurs complots. Après avoir laissé une garde nombreuse au palais public, et avoir pris toutes les mesures convenables pour la sûreté de la ville, il annonça un voyage qu'il se croyoit obligé de faire dans les rivières pour les mettre de même à l'abri de toute attaque. Au lieu de s'y rendre, cependant, il passa secrètement le 28 juillet dans la forteresse, où il avoit une nombreuse garnison entièrement dévouée à ses ordres. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver : quand les factieux le crûrent éloigné, ils prirent les armes, en répétant les noms d'Adorno et du roi d'Aragon, et ils vinrent attaquer le palais public. Fregoso attendit que tous ses ennemis se-

(1) La lettre de P. Fregoso, en date du 27 juillet 1455, est rapportée dans Raynaldi, *Annales Eccles.* T. XVIII, p. 444. §. 35.

(2) *Ub. Folietæ.* L. X, p. 603. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 285. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 206.

crets se fussent découverts; sortant alors de la citadelle 1455.
avec ses troupes, il vint prendre par-derrière ceux qui attaquoient le palais : il en fit un grand carnage; il chassa de la ville les vaincus, et il punit quelques-uns de leurs chefs du dernier supplice (1).

Durant la mauvaise saison la flotte aragonaise s'étoit retirée dans les ports du royaume de Naples; elle revint au printemps de 1456 menacer les rivages de la Ligurie, et intercepter leur commerce. Elle s'empara aussi d'Albenga, qui cependant fut bientôt repris. Au milieu de ces difficultés, Pierre Fregoso recouroit alternativement au duc de Milan, aux Florentins, aux Vénitiens; mais tous s'étoient lié les mains par la ligue qu'ils avoient conclue avec Alphonse, et dont ils avoient eu la foiblesse d'exclure les Génois leurs anciens alliés. Le pape Calixte III, qui regardoit les Génois comme le seul peuple sur lequel il pût compter, pour la défense de la chrétienté dans le Levant, intercédoit avec zèle pour eux. Les secours continuels de vivres, d'armes et d'argent, que la république faisoit passer à Caffa et dans les îles qu'elle possédoit en Grèce, l'épuisoient et ne lui laissoient ni vaisseaux ni soldats à opposer à Alphonse. Pierre Fregoso et le conseil de la république de Gênes s'étoient toujours adressés, de concert avec Calixte, aux souverains les plus éloignés, pour les engager à faire passer des secours aux chrétiens du Levant. Leurs lettres au roi d'Angleterre et au roi de Portugal font voir, en même temps, combien ils avoient eux-mêmes fait de sacrifices, combien leurs négociations

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Histor.* L. X, p. 604. — *P. Bizarro. S. P. Q. Genuens. Hist.* L. XII, p. 286. — *Agost. Giustianini.* L. V, f. 206. R. Mais Fregoso ayant apparemment quelque honte d'un stratagème peu loyal, écrivit à Alphonse, le 4 août, qu'il s'étoit effectivement embarqué le 28 juillet, et qu'il avoit été jusqu'à Sesto; qu'à son retour, le troisième jour, il avoit apaisé avec peu d'effusion de sang une révolte qui avoit éclaté en son absence. Sa lettre est rapportée par Raynaldi, *Annal. Ecclesiast.* 1435. §. 36, T. XVIII, p. 444.

1456. avec ces princes étoient avancées, et combien la guerre que leur faisoit Alphonse, nuisoit à la défense de la chrétienté (1).

Le roi de Naples, cédant enfin aux sollicitations de Calixte III, aux exhortations de tous les princes chrétiens, qui sembloient n'être occupés que de projets de croisade, peut-être même à la crainte d'être le premier exposé, si les Turcs continuoient leurs conquêtes, promit de joindre quinze galères à celles du pape; il annonça même l'intention de se mettre à la tête de l'armement des princes chrétiens, et il fit, sous ce prétexte, lever des subsides considérables dans tous ses états. Mais quelques tentatives des Génois pour recouvrer leurs possessions en Corse, rallumèrent tout-à-coup sa colère. Il repoussa avec insulte les sollicitations que lui fit le doge, de s'armer contre les Turcs; il reprocha aux Génois d'avoir les premiers transporté les Osmanlis en Europe. « C'est contre vous, qui » êtes les vrais Turcs de l'Europe, leur dit-il, que nous » nous faisons un devoir de tourner nos premiers efforts; » nous ne nous arrêterons point que nous ne vous ayons » forcés, avec l'aide du Christ, à vous réduire en supplians à » nos pieds. C'est alors seulement que nous acheverons, » et même en dépit de vous, cette expédition contre les » Turcs d'Asie, à laquelle nous nous sommes engagés. » La lettre écrite avec cette amertume insultante, étoit l'ouvrage d'un des savans attachés à la cour d'Alphonse, peut-être d'Antoine de Palerme; il y avoit conservé ce ton outrageant qui caractérise les querelles littéraires du quinzième siècle. La réponse de la république, écrite par Bracelli son chancelier, est au contraire aussi noble que convenable (2).

(1) La lettre du doge au roi d'Angleterre est du 7 avril 1456; celle au roi de Portugal est du 3 septembre de la même année; toutes deux sont rapportées dans *Raynaldus*, *Ann. Eccles.* §. 5 et 9, p. 454, 455.

(2) La lettre d'Alphonse est du 23 juillet 1456; on la trouve, avec la ré-

A cette époque même, les Génois avoient envoyé deux galères à Chio, avec cinq cents hommes de garnison, des armes de tout genre, et une quantité de blé suffisante pour approvisionner non-seulement cette île, mais encore celle de Rhodes. Ils avoient envoyé un vaisseau, des armes et deux cents hommes de garnison à Mytilène, enfin deux vaisseaux à Caffa, dont l'un, le plus grand qui eût encore navigué sur la Méditerranée, fut coulé à fond par un coup de tonnerre (1). 1456.

Dans l'année suivante, Calixte, qui avoit renouvelé ses offres de médiation, se flatta quelque temps d'avoir engagé Alphonse à faire la paix avec les Génois; leurs ambassadeurs devoient rencontrer à Rome ceux du roi de Naples, et la négociation sembloit en bon train, lorsqu'un vaisseau d'Alphonse fut pris par les Génois. Quoiqu'il n'y eût point d'armistice, le roi fut aussi irrité de cet acte d'hostilité que s'il ne l'avoit point provoqué. Les ambassadeurs génois revinrent de Rome sans avoir rien pu conclure, et Pierre Fregoso, désespérant de trouver ailleurs du secours, s'adressa au seul ennemi qu'Alphonse pût encore craindre, au roi de France Charles VII, protecteur et parent de René d'Anjou (2). 1457.

Malgré la manière inconsidérée dont René s'étoit retiré, en 1453, de la guerre de Lombardie, il n'avoit point renoncé à ses prétentions sur le royaume de Naples. Il avoit envoyé aux Florentins, conformément à ses promesses, son fils Jean, duc de Calabre, pour prendre le commandement de leurs troupes. Jean étoit arrivé à Florence, le 7 février 1454; il y avoit été accueilli avec des honneurs

ponse, dans *Bonincontri*, *Ann. Miniatens.* T. XXI, p. 159.— *P. Bizarro.* L. XII, p. 287-291. — *Agostin. Giustiniani.* L. V, f. 206-210, et les *Ann. Eccles.* T. XVIII, p. 457.

(1) Lettre de P. Fregoso et de son conseil, à Calixte III, en date du 11 juillet 1456. *Ann. Eccles.* T. XVIII, p. 458.

(2) Lettre de Calixte III au doge. *Ann. Eccles.* 1457, §. 46, p 499, et lettre d'Alphonse au pape. *Annal. Miniatens.*, p. 160.

1457. infinis ; le bâton du commandement lui avoit été consigné au milieu de fêtes brillantes (1). Cependant la négociation pour la paix étoit dès-lors commencée, et cette paix fut publiée à Florence le 14 avril suivant, sans que le duc Angevin de Calabre eût eu occasion de rendre aucun service à ses alliés. Mais quoiqu'il dût regretter de voir la république florentine contracter une alliance avec son compétiteur, il ne témoigna aucun mécontentement d'une conduite que la situation des affaires rendoit nécessaire; il passa une année entière en Toscane, conformément à son traité; et à son départ, il accepta un présent de vingt mille florins, par-delà ce qui lui étoit dû. Il rentra en France au mois de mai 1455 (2).

C'est à ce prince, aussi bien qu'à Charles VII, que Pierre Fregoso eut recours; à ce doge sentoit que les souffrances d'une si longue guerre avoient rendu son autorité odieuse à à ses concitoyens; entouré d'ennemis déclarés et d'ennemis secrets, il n'avoit plus moyen de leur résister, et il étoit cependant décidé à ne pas leur céder la victoire. Il résolut donc de mettre la république sous la sauve garde d'un puissant protecteur. Par un traité conclu au mois de fé-
1458. vrier 1458, il transféra à Charles VII la Seigneurie de Gênes, en réservant à sa patrie tous les droits et les priviléges d'une ville libre, tels qu'ils avoient déjà été spécifiés dans une concession semblable faite à Charles VI, le 25 octobre 1396 (3). Ce n'étoit proprement que le pouvoir du doge qui étoit concédé de cette manière à un souverain étranger, et dans l'intention du conseil tout au moins, la république devoit subsister avec la même liberté et la même juridiction, sous la magistrature temporaire d'un délégué du roi de France, que sous celle d'un Fre-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 78.

(2) *Ibid.* L. XXIII, p. 81. — *Istoria di Giov. Cambi. Delizie Erudit.* T. XX, p. 333.

(3) *Voyez* ci-devant, T. VII.

goso ou d'un Adorno. Jean d'Anjou, duc titulaire de Calabre, vint, conformément à ce traité, prendre le commandement des seuls ennemis que son rival eût encore à combattre en Italie. Il arriva à Gênes le 11 mai 1458 : les magistrats vinrent lui prêter serment de fidélité au nom du peuple, dans les jardins Fregoso, au faubourg Saint Thomas. Le duc de Calabre prêta à son tour, avant d'être admis dans les murs, le serment de respecter les lois et les priviléges des Génois, aussi bien que les statuts et l'indépendance de la banque de Saint-George : dès-lors il partagea avec Pierre Fregoso le soin de la défense de la ville (1). 1458.

Jean d'Anjou amenoit avec lui dix galères françaises, et assez de troupes pour mettre garnison dans Gênes et dans Savonne (2). Aussi Fregoso s'étoit-il flatté que le roi de Naples ne s'attaqueroit point à un aussi puissant protecteur ; mais Alphonse parut au contraire redoubler d'efforts pour soumettre ses adversaires, en raison de leur osbtinanation. Bernard de Villa-Marina, son amiral, avoit passé, avec vingt vaisseaux, l'hiver à Porto-Fino ; au printemps, Alphonse lui en envoya dix autres, qui portoient des munitions et des troupes de débarquement choisies dans l'élite de son armée. Fette flotte vint bloquer le port de Gênes, presque immédiatement après l'arrivée de Jean d'Anjou. Jean-Antoine de Fiesque, Raphaël et Barnabas Adorno, descendirent de leur côté des montagnes pour mettre le siége devant la ville. Pierre Spinola, également exilé, rassembla sous les armes ses vassaux et ses partisans. D'autre part, Jean d'Anjou avoit fait rentrer tous les vaisseaux génois dans le port ; il l'avoit fermé ensuite avec de fortes chaînes et des madriers flottans ; il avoit

(1) *Uberti Folietæ.* L. X, p. 604. — *Macchiavelli*, *Ist. Fior.* L. VI, p. 263. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 271. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 211. O. Fregoso avoit stipulé pour lui-même la cession de quatre châteaux dans le voisinage d'Avignon, et 30,000 ducats en argent. *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 725.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 683.

1458. garni toutes les forteresses de ses Français, joints aux soldats de Fregoso, et il attendoit avec courage un prochain assaut, lorsque, le 1er juillet, l'une et l'autre armée reçut avec une égale surprise la nouvelle de la mort d'Alphonse, survenue le 27 juin. Aussitôt la flotte des assiégeans se dispersa, une partie des vaisseaux regagna les ports de Catalogne, et l'autre les ports de Naples, d'où ils étoient sortis; l'armée des mécontens se retira de même dans les montagnes; Barnabas et Raphaël Adorno moururent tous deux au bout de peu de jours, ou des suites des fatigues de la guerre auxquelles ils n'étoient point accoutumés, ou du chagrin de se voir enlever une victoire dont ils se croyoient assurés. Les Génois, étonnés de cette délivrance inattendue, purent à peine s'en réjouir eux-mêmes, car la cherté et la mauvaise qualité des vivres dont ils s'étoient nourris pendant le siége, la misère, les fatigues et les soucis de la guerre, avoient engendré dans leurs murs une maladie contagieuse qui fit, parmi eux, plus de ravages que n'en avoit faits l'ennemi qui venoit de se retirer (1).

Alphonse, âgé, au moment de sa mort, de soixante-trois ans huit mois et vingt-sept jours (2), régnoit en Aragon depuis 1416; mais c'étoit seulement depuis la guerre qu'il avoit portée en Corse en 1420, et surtout depuis qu'il avoit été adopté par Jeanne II de Naples, qu'il avoit acquis en Italie une influence prépondérante. Il croyoit avoir assuré la succession de son fils naturel Ferdinand,

(1) *Joann. Simonetæ, Vita Franc. Sfortiæ*. L. XXVI, p. 684. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XI, p. 605. — *P. Bizarro, Senatus Populique Genuens. Histor.* L. XIII, p. 292. — *Agostino Giustiniani, Annali di Genova.* L. V, f. 211. P. — *Pandolfo Collenutio, Istor. di Napoli.* L. VI, f. 201-206.

(2) D'après *Bonincontri, Annales Miniatenses.* T. XXI, p. 162. C'est par la mort d'Alphonse que se terminent les Annales : leur mérite est fort inégal; mais elles contiennent d'excellens renseignemens sur quelques parties de l'histoire de Naples. Les affaires de San-Miniato n'en occupent que la moindre partie.

par ses traités avec presque tous les princes d'Italie, et par l'investiture obtenue successivement de deux papes. L'ordre qu'il mettoit dans cette succession lui paroissoit conforme à la justice, puisqu'il ne disposoit en faveur de son bâtard, que du royaume de Naples qu'il avoit conquis lui-même, tandis qu'il laissoit tous ses états héréditaires à son frère Jean, roi de Navarre. Ce frère étoit alors en différend avec son fils du premier lit, don Carlos, qui portoit le titre de comte de Viane, et qui étoit venu chercher un asile à la cour de Naples. Le comte de Viane étoit à Rome, au commencement du mois de mai 1458, lorsqu'Alphonse tomba malade; et, à cette nouvelle, ce prince s'étoit hâté de revenir à Naples. Il étoit aimé du peuple et de la noblesse, et il méritoit de l'être. Alphonse ne vit pas son retour sans inquiétude. Il craignit, s'il venoit à mourir au Château-Neuf, que les Aragonais et les Catalans en garnison dans ce château, ne se déclarassent pour le comte de Viane, fils et héritier présomptif de leur nouveau roi. Tout malade qu'il se sentoit, il fit répandre le bruit de sa convalescence; il se fit transporter au château de l'Œuf, sous prétexte de changer d'air, et en même temps il donna le commandement du Château-Neuf, qu'il quittoit, à son fils Ferdinand. Le même jour il signa le testament par lequel il appeloit à la couronne de Naples, Ferdinand, son fils légitimé, et il laissoit les couronnes d'Aragon, de Catalogne, de Valence, des îles Baléares, de Sardaigne et de Sicile, à son frère le roi de Navarre, conformément aux constitutions de ces royaumes. Vingt-quatre heures après il mourut (1). 1458.

Alphonse a conservé auprès de la postérité le surnom de *Magnanime*, qu'il dut principalement à une libéralité presque sans borne. Dans ce siècle où tous les souverains d'Italie rivalisoient en amour pour les lettres, il les égala

(1) *Giannone, Istor. civile del regno de Napoli.* L. XXVI, c. VII, p. 540.

1458. ou les surpassa tous, par son enthousiasme pour l'antiquité, par son ardeur pour les études, et sa bienfaisance envers les savans, qu'il attiroit de toutes parts auprès de lui, et qu'il s'attachoit par de magnifiques récompenses. Il avoit pris pour écusson un livre ouvert; aussi, même parmi ceux qui ne furent point comme lui administrateurs ou guerriers, jamais souverain ne consacra plus de temps à la lecture. Il portoit partout avec lui Tite-Live et les Commentaires de César; il tenoit toujours des livres sous son chevet, pour les heures qu'il pourroit dérober au sommeil. Son secrétaire et son panégyriste, Antoine Beccadelli de Palerme, connu sous le nom de *Panhormita*, prétend l'avoir guéri à Capoue d'une maladie, en lui lisant la vie d'Alexandre par Quinte-Curce. Cosme de Médicis réussit, à ce qu'on assure, à l'adoucir, après l'offense que lui avoit donnée le traité de Lodi, et à le faire entrer dans la ligue de l'Italie supérieure, par le présent qu'il lui fit d'un beau manuscrit de Tite-Live (1).

Les gens de lettres, et surtout les érudits, sont trop souvent étrangers à l'esprit de leur siècle. Ils sont trop disposés à juger les princes d'après les intérêts de leurs écoles, plutôt que d'après ceux des peuples, pour que leurs éloges soient une garantie suffisante des vertus d'un roi; c'est un bien meilleur indice du noble caractère d'Alphonse, que sa confiance dans l'amour du peuple qu'il avoit conquis. Il parcouroit souvent à pied, et sans suite, les rues de Naples, et il répondoit à ceux qui croyoient y voir du danger : « Que peut craindre un père qui se pro» mène au milieu de ses enfans ? » Alphonse, en effet, étoit chéri du peuple à cause de ses vertus, et même à cause de ses défauts. Son éloquence, son affabilité, la noblesse de ses manières, et sa bravoure chevaleresque, charmoient ceux qui l'approchoient. Il leur plaisoit aussi

(1) *Ginguené, Hist. littéraire d'Italie*. Chap. XVIII, T. III, p. 268. — *Tiraboschi, Storia della letteratura*. T. VI, L. I, chap. II, §. 17, p. 40.

par une sorte de sympathie qu'on trouve dans le peuple, pour la tendresse et la disposition à l'amour, que ce roi conserva jusqu'à la fin de sa vie. Le caractère romanesque d'Alphonse eut une influence remarquable sur sa destinée. La naissance de son fils Ferdinand avoit été accompagnée de circonstances mystérieuses. Quelques historiens assurent qu'il provenoit d'un inceste avec Catherine femme de Henri, frère d'Alphonse; que, pour sauver la réputation de cette princesse, Marguerite de Hijar se laissa attribuer cet enfant, et fut ensuite victime de la jalousie de la reine, qui la fit étouffer (1). Alphonse ne pardonna jamais à sa femme cette barbarie; dès-lors, il ne voulut plus la revoir, mais il resta jusqu'à sa mort engagé dans les liens d'un mariage qu'il détestoit, et qu'il ne pouvoit rompre. Sa dernière passion eut pour objet Lucrèce d'Alagna, fille d'un gentilhomme napolitain. Pie II, déjà pape lorsqu'il écrivit ses Commentaires, les vit ensemble, et fut touché de leur amour et de leur vertu. « C'est à Torre del Greco, dit-il, que vivoit Lucrèce, » femme, ou plutôt vierge charmante, née de parens » napolitains nobles, mais pauvres. Le roi l'aima éperdûment, au point de paroître hors de lui en sa présence. Il ne voyoit rien, il n'entendoit rien que Lucrèce; ses yeux étoient toujours fixés sur elle; il louoit » ses paroles, il admiroit sa sagesse, il applaudissoit à » toutes ses actions; il la combloit de présens, et vouloit » qu'elle fût honorée comme une reine; il s'abandonnoit » tellement à elle, que personne ne pouvoit obtenir audience de lui, si elle ne le vouloit pas..... Cepen- 1458.

(1) *Surita, Anales del Reyno de Aragon.* L. XIV, chap. 35. — *Rocchi Pirri, Chronologia Regum Siciliæ, apud Burmannum Thesaurus Antiq. Ital.* T. X, P. V, p. 96. — D'autre part Pontanus, qui fut secrétaire de Ferdinand, appelle sa mère Vilardona-Carlina, et ajoute que beaucoup de gens le disoient supposé par cette femme, et fils d'un cordonnier de Valence, mahométan, comme l'étoit presque tout le peuple dans ce royaume. *Pontanus Neapolitani belli.* L. II. Y.

1458. » dant, si l'on en doit croire le bruit public, jamais elle » ne céda à ses désirs. On assure qu'elle avoit dit plus » d'une fois, qu'elle ne sacrifieroit point au roi sa vir- » ginité, et que s'il employoit la force contre elle, elle » préviendroit sa honte par la mort, au lieu de se punir » tardivement, comme avoit fait l'antique Lucrè- » ce (1). » Alphonse avoit espéré d'épouser Lucrèce d'Alagna; dans ce but, il avoit demandé à Calixte III un divorce d'avec Marie de Castille, pour cause de stérilité; mais quoique ce pape eût été auparavant son ambassadeur, le gouverneur qu'il avoit donné à son fils, et son homme de confiance, Calixte ne voulut jamais accorder ce que le roi lui demandoit (2).

De grands succès à la guerre, la conquête d'un royaume, de brillantes victoires sur Caldora, sur René d'Anjou, sur François Sforza, donnoient à Alphonse le lustre qui frappe le plus le vulgaire. La prospérité des Deux-Siciles et la paix rétablie après une longue anarchie, le faisoient ranger aussi parmi les sages administrateurs; cependant la vertu qui lui a attiré le plus d'éloges, sa libéralité, fut presque toujours imprudente et excessive; ses profusions le tenoient constamment dans la gêne: il reprenoit bientôt d'une main ce qu'il avoit donné de l'autre; il étoit forcé d'accabler ses sujets d'impôts immodérés, ou de leur vendre des grâces contraires à l'ordre et à la bonne administration du royaume. L'argent manquant à ses prodigalités, il distribua aussi avec profusion, dans sa monarchie, les titres nouveaux, les dignités et les seigneuries féodales. Avec la même libéralité, il étendit les prérogatives des seigneurs, et il leur accorda

(1) *Commentarii Pii Papæ II.* L. I, p. 27.

(2) *Platina, Vita di Calisto III*, p. 426. — *Annal. Ecclesiast. Raynaldi.* 1455, §. 36, p. 444, et 1456, §. 12, p. 457. — *Giannone Storia civile.* L. XXVI, chap. VII, p. 536. — *Rocchi Pirri*, *Chronologia Regum Siciliæ. Thesaurus Burmanni.* T. X, P. V, p. 99. — *Jo. Marian. de Reb. Hispan.* L. XXII, chap. XVIII, p. 55.

une souveraineté presque entière sur leurs vassaux ; il aggrava ainsi l'oppression de ces derniers, en leur retirant la protection de la couronne ; il affoiblit l'autorité souveraine ; il nuisit à la prompte exécution de la justice, et il multiplia les moyens de résistance des grands feudataires, dans les guerres civiles à venir. On peut donc révoquer en doute si le règne d'Alphonse a été favorable aux progrès de la civilisation dans le royaume de Naples ; mais on ne peut lui refuser à lui-même le titre d'un des plus grands et des plus généreux monarques qui aient illustré le quinzième siècle (1). 1458.

(1) *Giannone, Istor. Civil.* T. III, L. XXVI, chap. V, VI et VII. — *Giornali Napolitani.* T. XXI. *Rer. Ital.* p. 1132.

CHAPITRE LXXVII.

Efforts de Calixte III et des barons napolitains pour empêcher Ferdinand d'Aragon de succéder à son père. Ils s'adressent à Jean d'Anjou, seigneur de Gênes. Pierre Fregoso est tué dans une attaque contre Gênes. Jean d'Anjou quitte Gênes pour le royaume de Naples. Guerre civile; batailles de Sarno et de San-Fabbiano entre les Angevins et les Aragonais.

1458 — 1460.

Depuis qu'Alphonse étoit monté sur le trône de Naples jusqu'à sa mort, il sembloit n'avoir eu d'autre but dans sa politique que celui d'assurer la succession de ce royaume à son fils naturel Ferdinand. Aussitôt que le roi René d'Anjou s'étoit retiré de Naples, Alphonse s'étoit occupé de faire reconnoître par le parlement, comme habile à succéder à la couronne, ce fils qu'il avoit déjà légitimé. Le parlement de Naples étoit la grande diète nationale du royaume; il étoit composé de deux chambres seulement; dans celle de la noblesse siégeoient avec les princes et les barons, quelques prélats, en leur qualité de feudataires, comme l'abbé de Mont-Cassin, reconnu pour premier baron du royaume, l'archevêque de Reggio et d'autres; dans celle des députés des villes, l'élu du peuple de Naples, et les syndics des principales communautés étoient appelés. Ce parlement avoit le droit de régler

l'administration de la justice et les finances de l'état, de concert avec le roi (1); mais la nation n'avoit point une garantie suffisante de la convocation périodique de ses représentans, et les monarques napolitains négligèrent souvent, en effet, de les assembler. Alphonse les convoqua en 1443; ses confidens se chargèrent de faire envisager à la noblesse la nécessité de fixer l'ordre de la succession au trône. Si le fils naturel du conquérant y est appelé, dirent-ils, comme il n'aura pas d'autres états, et qu'il tiendra tout des Napolitains, il sentira davantage la nécessité de respecter leurs priviléges; si au contraire, à défaut de fils légitimes d'Alphonse, on laissoit passer la couronne à son frère le roi de Navarre, on ne pourroit point s'attendre à ce qu'il préférât l'Italie à sa propre patrie; la capitale demeureroit donc sans souverain; Naples seroit tout au plus la résidence d'un vice-roi, et devroit attendre les ordres d'une cour étrangère, qui ne connoîtroit ni les mœurs ni la langue du peuple qui lui seroit soumis. D'ailleurs, ajoutoient-ils, Alphonse ayant été élevé lui-même sur le trône par les armes des Napolitains, pouvoit être considéré comme un monarque élu par son peuple. Il n'avoit d'autres droits à la couronne que ceux qu'il tenoit de cette élection, à moins qu'il ne fît valoir le droit de conquête. Aucun pacte n'obligeoit ou ses sujets ou lui-même à faire participer son frère et la maison d'Aragon à une acquisition qui lui étoit personnelle. L'adoption de Ferdinand par la nation étoit donc aussi légitime qu'elle étoit convenable. Les barons, assemblés en parlement, parurent sentir ces motifs divers; ensuite de leur délibération, Honoré Caiétan, comte de Fondi, vint se prosterner aux genoux du roi, et le supplier, au nom de sa noblesse assemblée, d'ac-

(1) *Giannone*. L. XX, chap. IV, T. III, p. 51-53.

corder à son fils Ferdinand, alors âgé de dix-neuf ans, le titre de duc de Calabre, et de le désigner pour successeur à la couronne. Alphonse, au comble de ses vœux, accorda ce qu'il s'étoit fait demander; il investit son fils, dans l'église de San-Ligorio, du duché de Calabre: il lui remit la couronne, l'étendard et l'épée, et il lui fit prêter serment par la noblesse et les députés des villes du royaume (1).

Mais comme les papes prétendoient être seigneurs suzerains du royaume de Naples, la succession pacifique de Ferdinand n'étoit point assurée, jusqu'à ce que la cour de Rome, alors attachée au parti Angevin, eût reconnu le nouveau roi, et le droit héréditaire de son fils naturel. Le monarque chargea de sa réconciliation avec le pontife, Alphonse Borgia, évêque de Valence, le même qui se trouva élevé sur la chaire de Saint-Pierre sous le nom de Calixte III, au moment où cette même succession s'ouvrit. Eugène reconnut en effet Alphonse, par le traité de paix signé à Terracina le 14 juin 1443; il lui expédia la même année des bulles par lesquelles il assuroit la succession aux enfans mâles d'Alphonse, sans ajouter la désignation de *légitimes*, et à leur défaut, aux descendans de ses frères (2). Le 14 juillet de l'année suivante, Eugène IV légitima Ferdinand, et le déclara habile à occuper les plus hautes dignités du royaume, comme à succéder à la couronne (3). Cependant de nouvelles bulles d'investiture, publiées à Naples le 2 juin 1445, limitoient encore la succession aux fils

(1) *Giannone, Istor. Civile.* L. XXVI, chap. II, p. 489.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* 1443. §. 1, 2-9. T. XVIII, p. 273-279.

(3) La bulle rapportée dans Raynaldus, parle des plus hautes dignités, mais non de la couronne. Il est cependant probable qu'elle est tronquée, puisque non-seulement Giannone, mais le pape Pie II, disent expressément qu'Eugène rendit Ferdinand habile à succéder à son père. Raynaldus, an. 1444. §. 20, p. 304. — *Giannone.* L. XXVI, chap. II, p. 496. — *Pii Papæ II Commentarii.* L. I, p. 29.

issus d'un légitime mariage (1). Apparemment qu'Eugène IV vouloit se réserver la possibilité de disputer la succession de Ferdinand, lorsqu'elle viendroit à s'ouvrir, et que, par ce motif secret, il se refusoit à s'expliquer avec la clarté que demandoit le roi. Nicolas V, dont l'esprit étoit plus pacifique, se prêta aussi d'une manière plus expresse aux vœux d'Alphonse : il confirma, par une bulle du 14 janvier 1448, toutes les grâces accordées par l'Église au roi de Sicile ; il reconnut et sanctionna de nouveau le droit de succession de Ferdinand, par une bulle du 27 avril 1449 ; enfin il accéda, le 26 janvier 1455, à la ligue de vingt-cinq ans entre Venise, Florence, le duc de Milan et le roi de Naples ; ligue dont un des objets étoit le maintien de cette succession déjà sanctionnée par tant de traités (2). Le droit de Ferdinand sembloit donc établi par le consentement du peuple, par celui du seigneur suzerain, et par celui de tous les états d'Italie.

Alphonse cependant, pour ajouter encore à la sûreté de son fils, voulut lui procurer une alliance puissante dans ses propres états. Le premier en grandeur et en richesses, entre les feudataires du royaume, étoit Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente. Ses trésors, l'étendue de ses fiefs, le nombre de ses vassaux, et celui des soldats qu'il tenoit toujours sous les armes, le mettoient presque en état de donner ou d'ôter la couronne à son maître. Orsini avoit auprès de lui à Lecce, Isabelle de Clermont, fille de la comtesse de Copertino, sa sœur ;

(1) *Annales Ecclesiastici.* 1445. §. 1-11, p. 305-310.

(2) *Giannone.* L. XXVI, chap. III, p. 499. — L'annaliste de l'Église, pour ne pas mettre Calixte III en contradiction trop ouverte avec les actes de ses prédécesseurs, a déguisé une partie de ces faits. Il a supprimé les deux premières bulles de Nicolas V ; mais comme il rapporte la troisième (1455, §. 3 et 4, p. 427), par laquelle le pape se rend garant de la succession de Ferdinand, le droit de ce prince au trône de Naples reste, même d'après lui, suffisamment établi.

Alphonse la demanda pour son fils, et la lui fit épouser en 1444; en même temps il maria une de ses filles naturelles à Marin de Marzano, fils unique du duc de Suessa, et une autre à Lionnel, marquis d'Este (1).

Mais à la mort d'Alphonse, on vit se déclarer contre son fils les hommes mêmes dont ce monarque avoit cru s'être le mieux assuré. Le premier et le plus acharné de tous ses ennemis fut le vieux pape Calixte III, le même qui avoit été son négociateur à Rome, n'étant encore qu'évêque de Valence; qui avoit obtenu d'Eugène IV la légitimation de Ferdinand, et qui avoit accompagné ce même Ferdinand dans ses voyages. Dès qu'il apprit la mort d'Alphonse, il publia, le 12 juillet 1458, une bulle, dans laquelle il déclara son royaume dévolu au Saint-Siége, par l'extinction de la ligne légitime du dernier feudataire; comme si la cour de Rome n'avoit pas précédemment reconnu les droits de Ferdinand fils d'Alphonse, ceux de Jean son frère, et ceux de René d'Anjou son rival. Il défendit aux sujets napolitains de prêter à aucun des prétendans à la couronne le serment de fidélité; il délia de leurs obligations ceux qui l'avoient déjà prêté, et il invita tous ceux qui se croiroient quelque droit à cette succession, à se pourvoir par-devant les tribunaux ecclésiastiques (2).

(1) *Giannone, Istor. Civile.* L. XXVI, chap. III, p. 496.

(2) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1458. §. 32-33, p. 517.—*Jovianus Pontanus, De Bello Neapolitano.* L. I. Pontanus, l'un des plus distingués parmi les littérateurs du quinzième siècle, était secrétaire de Ferdinand I, à l'époque où il écrivit cette histoire. Il le fut ensuite d'Alphonse II et de Ferdinand II. Employé dans les maisons diplomatiques les plus honorables, dans les négociations les plus importantes, il fut encore l'instituteur d'Alphonse II. Il succéda à Antoine Becoadelli, connu sous le nom de *Panhormita*, dans la présidence de l'académie de Naples, et ses poésies latines, plus que le reste de ses écrits, ont fondé sa réputation. (*Tiraboschi, Storie della letteratura Italiana.* T. VI, L. III, c. IV. §. 29-30, p. 886). Son Histoire de la guerre de Naples, en six livres, est écrite avec une grande élégance, au soin remarquable de peindre les lieux et les hommes,

Non content d'employer les armes et les menaces de l'Église pour soumettre le royaume de Naples, Calixte essaya d'engager le duc de Milan à seconder ses vues ambitieuses. Sforza avoit perdu dans les Abruzzes et la Pouille, ses fiefs qui avoient été le premier fruit des victoires de son père; Calixte offrit de les lui rendre, d'y ajouter même de nouveaux états, si par l'assistance du duc, il réduisoit le royaume sous sa domination, et pouvoit en disposer en faveur de Pierre-Louis Borgia, son neveu favori. Mais François Sforza, loin de prêter l'oreille à ces négociations, déclara qu'il demeureroit fidèle à l'alliance qu'il avoit contractée avec la maison d'Aragon, et qu'il seconderoit Ferdinand de toutes ses forces (1). Au reste, Calixte III, qui formoit de si vastes projets, n'eut pas beaucoup de temps pour les mûrir; lorsqu'Alphonse mourut, il étoit déjà accablé de vieillesse, et atteint de la maladie qui devoit le mener au tombeau. Il suivit de près ce monarque, et il expira le 6 août (2). Calixte III, en montant sur le trône, avoit annoncé des intentions bienfaisantes, et il avoit fait attendre un règne vertueux; mais il se démentit bientôt; il ne songea plus qu'à enrichir et agrandir ses neveux, dont aucun n'étoit recommandable par des talens ou des vertus. L'un d'eux, Roderic Lenzuoli, qu'il fit cette année même évêque de Valence, auquel il fit prendre le nom de Borgia, et qui a donné à ce nom une odieuse célébrité, a fait rejaillir 1458.

un coup d'œil très-juste pour indiquer ce qui caractérise chaque gouvernement, et une grande habileté à faire intervenir dans ses récits les tableaux des peuples étrangers, ou des révolutions précédentes, qui se lient au temps sur lequel il écrit. L'édition in-4°, dont je me suis servi (*Haganoœ*, 1530) n'a point de pages marquées; j'ai indiqué les feuillets par les lettres d'imprimerie. Il a été réimprimé *in Thesauro Antiq. Italic.* T. IX, P. III.

(1) *Joann. Simonetœ Hist.* L. XXVI, p. 685.

(2) *Ann. Eccles.* 1458, §. 40, p. 520.—*Stefano Infessura, Diar. Rom.* T. III. P. II, p. 1138.

1458. sur son bienfaiteur la honte dont lui-même s'est couvert.

Les cardinaux donnèrent pour successeur à Calixte III, Æneas Sylvius Piccolomini, né à Corsignano, bourgade à vingt-deux milles de Sienne, qui prit ensuite le nom de Pienza, parce que le nouveau pape se fit appeler Pie II. C'étoit un des hommes les plus savans, les plus spirituels et les plus actifs de ce siècle. Sa célébrité avoit commencé durant le concile de Bâle, où il s'étoit distingué par son opposition à la cour de Rome. L'antipape Félix V le fit son secrétaire, et l'envoya en mission auprès de l'empereur Frédéric III. Celui-ci l'admit également au nombre de ses secrétaires, et ensuite le nomma l'un des consulteurs de l'empire (1). Il le chargea à son tour d'une négociation auprès d'Eugène IV. A cette occasion, Æneas Sylvius se réconcilia avec la cour de Rome, et il fut admis au nombre des secrétaires d'Eugène, avant d'avoir abdiqué le même emploi qu'il exerçoit auprès de Félix V (2). Tour-à-tour employé dans les négociations du concile, de l'empereur et du pape, il parcourut l'Europe à plusieurs reprises et dans tous les sens, et il se fit connoître de toute la chrétienté par son éloquence, son érudition et son adresse dans les affaires. Eugène IV l'avoit fait évêque de Trieste; Nicolas V lui avoit donné l'évêché de Sienne, et Calixte III, le chapeau de cardinal (3).

Au moment de son couronnement, Pie II se trouva sans argent et sans soldats; Calixte avoit tout donné à ses neveux, et ceux-ci commençoient déjà à vendre les forteresses de l'Église à Jacob Piccinino, tandis que ce dernier abandonnoit la guerre dont il étoit alors chargé contre Sigismond Malatesti, pour profiter des révolutions de la cour romaine. Pie, dans cet état de détresse, sentit la

(1) *Vita Pii II, per Joann. Ant. Campanum.* T. III, P. II, p. 969-970.

(2) *Ibid.* p. 971.

(3) Pie II, dans son Commentaire sur sa propre vie, L. I, p. 30-31, donne des détails fort curieux sur le conclave où il fut élu.

nécessité de s'attacher à François Sforza, qui mit pour condition à ses secours la réconciliation du pape avec le roi Ferdinand (1). D'ailleurs, Pie II, en montant sur le trône pontifical, embrassoit avec ardeur le projet de diriger une croisade contre les Turcs; il n'avoit cessé, comme évêque et comme légat, de signaler à la chrétienté le besoin de s'unir pour se défendre. Le premier acte de son pontificat fut de convoquer, pour le premier juin de l'année suivante, une diète des princes italiens à Mantoue, afin de s'y occuper de la guerre sacrée; et comme la paix intérieure étoit nécessaire au succès de cette diète, Pie II ne refusa point de confirmer le droit de succession de Ferdinand, déjà reconnu par ses prédécesseurs (2). Il envoya au mois d'octobre, à Naples, le cardinal Latino Orsini, lui porter la couronne du royaume (3); et cependant il profita de la circonstance pour faire avec Ferdinand un traité avantageux au Saint-Siége et à lui-même. Il fixa le tribut que les rois de la Sicile antérieure devoient à Saint-Pierre, tribut qui depuis long-temps n'étoit pas payé; il fit restituer à l'Église, Bénévent, Pontecorvo et Terracina (4). Il maria son neveu, Antoine Piccolomini, à Marie, fille naturelle de Ferdinand, qui lui donna pour dot le duché d'Amalfi, le comté de Celano, et la charge de grand justicier du royaume (5). Enfin, il se réserva de dicter le traité de pacification entre Sigismond Malatesti et le roi de Naples. 1458.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 687.

(2) *Vita Pii II, a J. Campano.* T. III, P. II, p. 974. — *Commentarii Pii Papæ II.* L. II, p. 34-35.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, pag. 688. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 727.

(4) *Giannone.* L. XXVI, c. VI, p. 527. — *Campanus, Vita Pii II.* p. 978. — *Commentarii Pii Papæ II.* L. II, p. 36.

(5) *Giannone.* L. XXVII. *Introd.* p. 550. — *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 688. — *Pii II Comment.* L. II, p. 36. Il passe sous silence les conditions qui ne regardent que son avantage personnel.

1459. fit rappeler l'antique alliance entre leurs deux familles. Sforza Attendolo, père du duc de Milan, étoit mort en combattant pour la maison d'Anjou; lui-même avoit perdu pour cette cause tous ses états du midi de l'Italie. Le duc de Calabre le supplioit, au nom de leur vieille amitié, de seconder ces mêmes prétentions dont il avoit soutenu la justice les armes à la main, et de préférer à une alliance nouvelle et toute politique, une alliance de près d'un demi-siècle, que sanctionneroient de longues affections et une juste reconnoissance. Il offroit d'épouser lui-même Hippolyte, fille du duc de Milan, qui étoit destinée au fils de Ferdinand, beaucoup plus jeune qu'elle : il promettoit de rendre à la maison Sforza tout ce qu'elle avoit jamais possédé dans le royaume de Naples, d'y ajouter de nouveaux états, et de suivre en tout ses conseils (1).

François ne délibéra pas long-temps sur ces propositions : il connoissoit les prétentions de la maison d'Orléans sur le duché de Milan, il voyoit que celle-ci avoit mis dans Asti une garnison française; il voyoit d'autres Français maîtres de Gênes, et si le royaume de Naples tomboit encore entre les mains des Français, il sentoit que c'en étoit fait de son indépendance, et de celle des princes d'Italie. Dans sa réponse au duc Jean de Calabre, il entremêla ses protestations d'amitié de quelques reproches, sur ce que le duc lui avoit dissimulé l'entreprise qu'il venoit de faire sur Gênes. Il déclara d'ailleurs que, quels que fussent les droits des prétendans à la couronne de Naples, il ne se permettroit pas de les juger, et que sa conduite ne pouvoit être dirigée que par les traités qu'il avoit signés. L'alliance conclue en 1455, entre tous les états d'Italie, ne lui laissoit, dit-il, plus de choix. Si la maison d'Aragon étoit attaquée dans le royaume de Naples, il se voyoit obligé de la défendre; l'Italie entière, liée par le

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 692.

même traité, embrasseroit également la cause de Ferdinand; il invitoit le duc Jean à y réfléchir sérieusement, avant de s'engager dans une entreprise qui seroit probablement au-dessus de ses forces. Par la même raison, lui disoit-il, il n'étoit plus à temps d'accepter pour sa fille l'honorable alliance de la maison d'Anjou; elle étoit promise solennellement à Alphonse, fils de Ferdinand, et quels que fussent les événemens, il exécuteroit ses promesses (1). 1459.

François Sforza, qui, en refusant son assistance au duc Jean, conservoit dans son langage tant de loyauté et de modération, préparoit cependant contre lui des intrigues secrètes, qui devancèrent l'attaque du royaume de Naples. Pierre Fregoso, celui qui, l'année précédente, avoit livré Gênes aux Français, se plaignoit déjà amèrement de ce qu'on n'observoit point envers lui-même ou envers sa patrie les conditions convenues. Sforza l'accueillit dans l'état de Milan, lui permit d'y rassembler des armes, d'y solder des gens de guerre, avec l'argent que lui fit passer Ferdinand; d'y mettre à leur tête Tiberto Brandolini, un des lieutenans du duc de Milan, et d'envahir l'état de Gênes, au mois de février 1459, avec une armée assez considérable. Dans le même temps, Villa Marina, avec douze galères de Ferdinand, bloquoit la ville du côté de la mer; Jean-Antoine de Fiesque vint se joindre au camp de Fregoso, avec ses parens et ses amis; toutefois, dans les murs mêmes de Gênes, on ne vit aucun mouvement: tout le peuple paroissoit encore attaché aux Français, et les citoyens remplaçoient avec zèle les soldats qui manquoient au duc de Calabre; seulement ils évitoient de livrer bataille hors des remparts; Fiesque, pour les provoquer à une sortie, s'approcha de si près des murs, qu'il fut tué d'un coup de coulevrine. Cet accident fut funeste à son parti: ses parens, croyant tous avoir des droits égaux à

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 693.

1459. son héritage, repartirent en hâte pour les divers châteaux de sa famille, afin de s'en assurer la possession par les armes. Pierre Fregoso, affoibli par leur dispersion, s'écarta de Gênes, et, après avoir levé des contributions à Sesto et à Chiavari, il retourna en Lombardie (1).

Le duc Jean avoit mérité l'affection que les Génois lui témoignoient; il avoit su adopter les mœurs et les sentimens des Italiens; il sentoit qu'il n'étoit à Gênes que le magistrat d'une ville libre, et, au lieu de commander en maître, il faisoit dépendre ses propres décisions des délibérations du sénat et du peuple. Ce fut en effet au sénat de Gênes qu'il communiqua les propositions qui lui furent faites par le prince de Tarente; il déclara que, quoiqu'il regardât sa tâche comme remplie, puisqu'il avoit repoussé loin des murs d'une ville qu'il aimoit, l'ennemi qui la menaçoit du pillage et de la servitude, il n'entreprendroit l'expédition à laquelle il étoit appelé, pour recouvrer l'héritage de ses pères, qu'autant que les Génois y consentiroient. Au reste, il croyoit avantageux pour leur république, comme pour lui-même, de rejeter sur la maison d'Aragon le fardeau d'une guerre dont elle accabloit depuis si long-temps la Ligurie, et de rendre au commerce et à l'activité des Génois les fertiles provinces d'où Alphonse et son fils Ferdinand les avoient exclus. Ce discours, et la modestie du duc de Calabre, excitèrent un enthousiasme universel; le sénat vota en faveur du prince d'Anjou, par un décret que confirma le grand conseil, l'armement de dix galères et de trois grands vaisseaux de transport, dont la paye seroit assurée pour trois mois; et de plus un subside de soixante mille florins à prendre sur la banque de Saint-Georges (2). Le roi René avoit, de

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXVI, p. 694. — *Uberti Folietæ Genuens. Histor*. L. XI, p. 608. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 295. — *Agost. Giustiniani*. L. V, f. 212.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXVI, p. 696. — *Bernard. Corio, Hist. Mi-*

son côté, fait armer à Marseille une flotte de douze galères, qu'il envoya joindre celle de son fils. 1459.

Ferdinand, averti de ces préparatifs, s'efforça de retenir le duc de Calabre à Gênes, en lui donnant dans cette ville de nouvelles occupations. Il envoya de l'argent à Pierre Fregoso, et le mit en état de rétablir son armée : il lui demanda seulement d'entrer de nouveau en Ligurie, avant que Jean se fût embarqué. Fregoso en effet traversa l'Apennin ; descendit la vallée de la Polsevera, et plaça son camp à quatre milles de Gênes ; mais on lui opposa le système de défense qui avoit déjà réussi contre lui au printemps. Aucun parti de soldats ne sortit des murs ; Fregoso ne trouvoit point à combattre ; il ne pouvoit faire subsister long-temps son armée dans ces montagnes arides, et l'argent qu'il avoit reçu de Naples alloit être bientôt épuisé. Cependant il apprit avec joie que la flotte provençale, jointe à celle de Gênes, étoit sortie du port et avoit fait voile vers Livourne. Comptant trouver la garnison de la ville fort affoiblie par l'absence de tant de guerriers, il osa, dans la nuit du 13 septembre, tenter une escalade. Elle lui réussit, et ses soldats pénétrèrent jusqu'à Pietra-Minuta, la première des collines renfermées dans l'enceinte des murs extérieurs. Le duc Jean, toujours maître de l'enceinte intérieure, en sortit avec toute la garnison, pour marcher au-devant des ennemis. Il abandonna la ville à la bonne foi des citoyens; mais il y étoit si aimé, et Pierre Fregoso si redouté, que pas un des anciens partisans de celui-ci ne fit le moindre mouvement en sa faveur. Au point du jour, un combat sanglant fut livré entre les deux murailles. Chaque parti avoit pour se défendre l'avantage du terrain ; chacun, lorsqu'il essayoit d'attaquer à son tour, éprouvoit des pertes cruelles ; en ce moment Fre-

lanesi. P. VI, p. 951. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XI, p. 609. — *P. Bizarro, S. P. Q. Genuens. Histor.* L. XIII, p. 298. — *Agost. Giustiniani, Annal.* L. V, f. 212. A.

1459. goso, apprenant que Paul Adorno venoit de rentrer dans la ville avec une galère, et que les Adorni prenoit les armes, voulut, par un coup hardi, décider son sort avant leur arrivée. Il descendit de Pietra-Minuta, et attaqua la porte de Saint-Thomas, d'où il fut repoussé : alors, longeant les murs de la vieille ville, il s'aperçut que la porte de la Vacherie étoit ouverte : il la traversa hardiment avec les cavaliers qui le suivoient. Aussitôt qu'il eut ainsi pénétré dans la ville, on referma cette porte sur lui, et il se trouva séparé de son armée. Il n'avoit plus dans ce moment que trois cavaliers auprès de lui. Se voyant perdu, et n'ayant plus d'espérance que dans la bonté de son cheval, il le poussa au galop vers les rues les plus éloignées du combat, pour s'échapper par la porte Orientale. En effet, il devançoit de beaucoup le petit nombre de soldats qui l'avoient reconnu, et qui le poursuivoient; mais la porte Orientale se trouva fermée. Lorsque de là il voulut gagner la porte de Saint-André, il commença à être assailli du haut des maisons à coups de pierres. Parcourant toujours au galop des rues désertes, où l'on ne prévoyoit point son arrivée, et toujours poursuivi par Jean Cossa, qui deux fois l'atteignit d'un coup de massue, il fut enfin accablé de pierres, et renversé de son cheval près du prétoire. Quand on le releva de terre, il ne répondit plus un seul mot à ceux qui l'interrogeoient, et il mourut au bout de peu d'heures (1).

Lorsque l'armée de Pierre Fregoso se vit séparée de son chef, et lorsque, bientôt après, elle apprit sa mort, les soldats découragés voulurent chercher leur salut dans la fuite, mais la plupart n'échappèrent point aux ennemis qui les poursuivoient; presque tous les cavaliers et une moitié des fantassins demeurèrent prisonniers. Masino Fre-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 698. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 731. — *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 611. — *P. Bizarro, Hist.* L. XIII, p. 300. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 213. D. E.

goso, frère de Pierre, et Roland de Fiesque, ayant été pris les armes à la main, furent condamnés comme chefs de rebelles, et punis du dernier supplice. Sigismond, fils de Tiberto Brandolini, qui fut pris en même temps, fut mis en prison, parce qu'il servoit dans l'armée du duc de Milan, alors en paix avec l'état de Gênes, en sorte que ses hostilités furent regardées comme un violation du droit des gens. Mais le reste des soldats fut remis en liberté, après qu'on eut exigé d'eux le serment de ne plus servir contre la maison d'Anjou (1). 1459.

Après cette victoire, le duc de Calabre regardant la sûreté de Gênes comme suffisamment garantie, disposa tout pour son embarquement. Il l'effectua le 4 octobre 1459, et il toucha en route à Luna, puis à Porto Pisano, où la république de Florence lui fit offrir des présens magnifiques, que ses vœux sincères accompagnoient. Malgré l'alliance qu'elle avoit conclue avec Alphonse, elle ne pouvoit point oublier son ancienne partialité pour la maison d'Anjou; elle ne soumettoit point, comme le duc de Milan, toutes ses affections à la politique, et elle jugeoit le caractère propre des combattans, plutôt que la convenance d'arrêter les progrès des Français en Italie. François Sforza, au contraire, ne se laissoit point rebuter par le mauvais succès de ses deux entreprises sur Gênes; il ne perdoit point de vue les moyens de secourir Ferdinand, et il dirigea surtout vers ce but les conférences auxquelles le pape Pie II avoit invité tous les princes chrétiens à Mantoue.

Pie II, qui avoit l'espérance de régler dans cette diète, et les efforts communs des chrétiens contre les Turcs, et la politique de l'Italie, s'étoit acheminé vers Mantoue avec une pompe religieuse, qui disposoit déjà les esprits du

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 699. — *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 611. — *P. Bizarro.* L. XIII, p. 301. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 214.

1459. vulgaire à lui obéir. Dix cardinaux et soixante évêques l'accompagnoient ; plusieurs princes séculiers s'étoient joints à son cortége, d'autres y avoient envoyé leurs ambassadeurs. Pérouse l'avoit reçu en souverain ; Sienne, pour lui complaire, avoit rappelé ses nobles exilés, et leur avoit rendu les droits de cité ; à Florence, Galeaz Marie, fils de François Sforza, les Malatesti, Manfredi et Ordelaffi, qui étoient venus au-devant de lui, portèrent sa litière ; la république lui rendit les honneurs qu'elle réservoit aux plus grands rois (1). Les fêtes destinées aux divertissemens de sa cour, auroient mieux convenu à celle d'un jeune conquérant qu'au père spirituel des fidèles. Un grand tournoi lui étoit préparé sur la place de Santa-Croce, un grand bal sur la place du Marché Neuf, et un combat de bêtes féroces sur la place de la Seigneurie. On vit, avec étonnement, descendre dans l'arène non moins de dix lions, et la surprise des étrangers redoubla, lorsqu'ils y virent paroître la gigantesque girafe, jusqu'alors presque inconnue à l'Europe. Mais, quelque effort qu'on fît pour provoquer ces animaux étrangers, et les forcer à combattre, on ne put jamais exciter leur colère, et en donner le divertissement à la cour pontificale (2). Continuant son voyage, Pie II fit son entrée à Mantoue le 27 mai 1459, porté dans sa litière par les députés des rois et des princes qui devoient former le congrès (3).

L'éloquence latine brilla dans cette assemblée d'un plus grand éclat qu'elle n'eût encore fait depuis le renouvellement des lettres. Pie II, dans ses différens discours sur la misère de Constantinople et les dangers de la chrétienté, arracha des larmes à tous ses auditeurs. L'on admira François Filelfo lorsqu'il parla pour le duc de Mi-

(1) *Commentarii Pii Papæ II.* L. II, p. 40.
(2) *Istorie di Giovanni Cambi. Delizie degli eruditi Toscani.* T. XX, p. 369, 370.
(3) *Campanus, Vita Pii II.* p. 975-976. — *Comment. Pii Papæ II.* L. II, p. 39.

lan, et plus encore Hippolyte Sforza, fille de François 1459.
et épouse promise d'Alphonse, lorsqu'elle complimenta le pape dans un discours latin. Les députés du Péloponnèse firent une profonde impression sur cette auguste assemblée, par le récit de l'invasion des Turcs, et le tableau de l'horrible servitude dans laquelle les Grecs étoient tombés. Les députés de Rhodes, de Chypre, de Lesbos, d'Épire, d'Illyrie, montrèrent que, si leurs états n'étoient promptement secourus par les Latins, ils subiroient bientôt le sort qui menaçoit tout le Levant. Presque tous les princes d'Italie assistoient en personne à cette diète, où se trouvoient encore les ambassadeurs de presque tous les états de la chrétienté. Aucune assemblée plus solennelle et plus imposante ne s'étoit vue en Italie depuis plusieurs siècles; aucune n'avoit délibéré sur des intérêts plus grands, plus immédiats, plus universels. Le pape donna la paix à Sigismond Malatesti, attaqué et presque dépouillé par Piccinino et Frédéric de Montefeltro; il fit décerner l'honneur du commandement de toutes les forces de la chrétienté à Philippe, duc de Bourgogne, qui s'étoit voué à la croisade : il fit décider par la diète, que l'armée qu'on enverroit contre les Turcs seroit levée en Allemagne, et que sa paye seroit fournie par la France, l'Espagne et l'Italie. Les contributions dans ce dernier pays furent réparties proportionnellement à la richesse des états, et les députés de Florence, de Sienne, de Gênes et de Bologne s'engagèrent, au nom de leurs cités, au paiement de la quote-part qui leur était assignée. Borso d'Este, duc de Modène et seigneur de Ferrare, prévoyant peut-être déjà qu'aucune de ces résolutions ne seroit exécutée, étonna l'as-
semblée par l'offre démesurée de 300,000 florins. Tout 146
sembloit réglé d'avance pour la guerre que la chrétienté alloit entreprendre d'un commun accord (1); mais ces prépa-

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 732. —*Commentarii Pii Papæ II*. L. II, p. 52, et tout le Livre III, p. 60-93.

1460. ratifs de croisade furent tout-à-coup arrêtés par la nouvelle des hostilités qui éclatoient de toutes parts entre les peuples latins. Les galères qu'on avait vu armer sur les rives du Rhône, et qu'on croyoit destinées à l'expédition contre les Turcs, avoient été cédées par le roi de France à René, pour tenter la conquête de Naples; elles étoient arrivées à l'embouchure du Garigliano, et le duc Jean de Calabre avoit envahi la Campanie. A Rome même les Savelli, et dans l'état de l'Église, Piccinino et Sigismond Malatesti avoient recommencé la guerre. Des révolutions en Angleterre, en Castille, en Bohême, en Hongrie, anéantissoient les espérances qu'on avoit fait reposer sur ces peuples divers; et la diète de Mantoue, qui avoit commencé d'une manière si imposante, qui avoit paru animée d'un si grand zèle, se sépara sans avoir assuré aucun secours aux chrétiens du Levant (1).

Pie II fut vivement sensible à ce bouleversement de ses espérances et de ses projets; la tentative de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples lui paroissoit la cause immédiate de l'abandon de la croisade, et son ressentiment se confondit à ses propres yeux avec son zèle pour la chrétienté. D'ailleurs François Sforza, dans les conférences fréquentes qu'il eut avec ce pontife, confirma encore sa partialité pour la maison d'Aragon. Avec quelque zèle pour le bien de tous, qu'un pape parvienne à la tiare, les intérêts immédiats de sa souveraineté de Rome l'emportent bientôt dans son esprit sur ceux de la république chrétienne. François Sforza fit sentir à Pie II que l'agrandissement des Français en Italie le réduiroit à une absolue dépendance. Le pape considéra dès-lors la défense de Ferdinand et la guerre de Naples comme une affaire personnelle, et il consacra au soutien de la maison d'Aragon, les trésors et les armes qu'il avoit rassemblés pour la guerre contre les Turcs.

(1) *Joann. Ant. Campanus, Vita Pii II, Pont. Max.* T. III, P. II, p. 977. — *Comment. Pii Papæ II.* L. III, p. 93.

Le duc Jean de Calabre, en arrivant sur les côtes du royaume de Naples, au mois d'octobre 1459, avoit compté être secondé par Antoine Centiglia, comte de Catanzaro et marquis de Cotrone; mais il apprit avec inquiétude que Ferdinand avoit fait arrêter ce seigneur peu de jours auparavant (1). Bientôt cependant il fut rassuré par la levée de boucliers des autres feudataires ses associés. Leur rébellion éclatoit de toutes parts. Marino Marzano, duc de Suessa, accueillit le premier le duc de Calabre, et leva l'étendard d'Anjou; la Campanie presque entière se souleva aussitôt en sa faveur. Dans les Abruzzes, Antoine Candola ou Caldora, fils de Jacques, avoit donné l'exemple; il fut bientôt suivi par Pierre-Jean-Paul Cantelmo, duc de Sora, et par Nicolas, comte de Campo Basso (2). Le prince d'Anjou, s'éloignant de sa flotte, visita chacun de ces chefs : il se rendit d'abord à Aquila qui lui ouvrit ses portes. De l'Abruzze il passa dans la Pouille, où Hercule d'Este vint le joindre avec les troupes sous ses ordres. Hercule, héritier légitime de la seigneurie de Ferrare et du duché de Modène, étoit venu chercher du service dans le royaume de Naples, tandis que ses deux frères naturels régnoient successivement à sa place. Il avoit été chargé par Ferdinand de commander en Pouille, de concert avec Alphonse d'Avalos; mais il cédoit comme les autres à l'anthousiasme universel pour la maison d'Anjou. Luceria, Foggia, San-Severo, Troja et Manfredonia s'étoient empressées d'ouvrir leurs portes aux Français; la route de Tarente n'étant plus fermée au duc de Calabre, le prince Jean-Antoine Orsini, qui jusqu'alors avoit dissimulé avec Ferdinand, embrassa le parti d'Anjou; et comme il avoit rassemblé sous ses ordres trois mille 1460.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 699.—*Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 732.

(2) *Jovianus Pontanus, De Bello Neapolit.* L. I, p. 7. *In Thesauro Ant. Ital.* T. IX, P. III. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1133. — *Commentarii Pii Papæ II.* L. IV, p. 94. — *Pandolfo Collenutio, Compendio dell' Ist. di Napoli.* L. VII, f. 211.

1460. chevaux, il attaqua de plusieurs côtés à la fois les troupes de Ferdinand, et il contraignit les feudataires ses voisins, à embrasser le même parti que lui (1).

Les nouvelles des succès du prince d'Anjou, en se répandant en Italie, y causèrent une fermentation universelle. René et son fils Jean étoient connus des Italiens, et partout où l'on avoit eu quelque rapport avec eux, on conservoit pour eux de l'affection et du respect. La bonté, la simplicité, la loyauté et la franchise, faisoient le fond de leur caractère, et les distinguoient avantageusement de tous les autres princes. Alphonse d'Aragon avoit été loin d'exciter le même intérêt en sa faveur. On avoit redouté sa politique, on s'étoit plaint de son orgueil, et toutes les puissances de l'Italie, Venise, Florence, Gênes, le duc de Milan et le pape, avoient été tour-à-tour en guerre avec lui. Cependant on savoit combien ce prince étoit supérieur à son fils; on savoit que ce dernier étoit fourbe et cruel, qu'il avoit inspiré à toute la noblesse napolitaine une aversion insurmontable, et que c'étoit la haine contre lui, non l'illégitimité de ses droits, qui rendoit la rébellion universelle. Plusieurs états d'Italie étoient d'ailleurs attachés par une alliance héréditaire à la maison d'Anjou. Les Florentins surtout se regardoient comme les alliés perpétuels de la France en Italie. Depuis deux cents ans, et dès le temps de Charles l'ancien, ils avoient consacré leur fortune et leur sang à établir sa domination dans le royaume de Naples. Ils apprirent avec la plus vive joie les victoires de Jean, qu'ils croyoient devoir être bientôt suivies de la conquête de tout le royaume.

Ferdinand qui, à la nouvelle de l'invasion de son rival, étoit revenu en hâte de Calabre à Naples, envoya, d'après le conseil de François Sforza, des ambassadeurs à Florence et à Venise, pour demander les secours que les états con-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 701. — *Jovianus Pontanus, De Bello Neapolitano.* L. I, p. 14.

tractans s'étoient promis mutuellement pour vingt-cinq ans, par la ligue d'Italie conclue en 1455. Le duc Jean, averti de cette ambassade, en envoya de son côté une toute semblable, pour demander les mêmes secours, en vertu de l'ancienne alliance de la maison de France avec les deux républiques. Le droit des traités étoit évidemment pour Ferdinand, mais tous les cœurs étoient pour Jean. D'ailleurs, comme tous les gouvernemens sont toujours supposés traiter au nom des peuples, c'étoit envers les Napolitains, non envers la maison d'Aragon, que les deux républiques se croyoient engagées, et elles prétendoient que leur alliance avec le roi et le royaume de Naples, ne pouvoit les obliger à donner par force à ce royaume un roi qu'il détestoit. Les Vénitiens, comme les Florentins, cherchèrent de plus une excuse dans la guerre qu'Alphonse avoit fait faire en Toscane par Piccinino; ils prétendirent que ce monarque avoit ainsi dérogé lui-même à la ligue d'Italie, et qu'il avoit perdu tout droit aux secours stipulés, puisque, loin d'en donner alors à la république menacée, il s'étoit ouvertement allié à son ennemi. Les Florentins, plus zélés dans leur attachement à la maison d'Anjou, résolurent d'accorder au duc Jean un subside annuel de quatre-vingt mille florins, jusqu'à ce qu'il eût terminé sa conquête. Cependant, avant de prendre un engagement public, ils voulurent se concerter avec le duc de Milan. Cosme de Médicis lui écrivit avec chaleur; il n'oublia rien pour lui faire sentir tout ce que lui-même devoit à la maison d'Anjou, tout ce qu'il pouvoit en attendre, tous ses griefs, tous ceux de l'Italie contre la maison d'Aragon. Il lui représenta la fortune de Ferdinand comme déjà renversée, et il le supplia de ne pas s'obstiner, par prudence du moins, à ressusciter un mort. Il s'offrit à traiter au nom du duc de Milan avec le duc de Calabre, et il se fit fort d'obtenir pour le premier les conditions les plus honorables et les plus avantageuses. Mais François, dans sa réponse, après

1460.

1460. avoir allégué ses engagemens, qu'il déclaroit être sacrés, montra que Ferdinand, encore maître de la capitale et des principales forteresses, avoit de bien meilleures chances que le duc Jean. Il ajouta que le premier, n'ayant d'autres états que celui de Naples, ne pourroit jamais s'éloigner des intérêts des Italiens, ou se rendre redoutable à toute la péninsule, comme l'étoit son père, qui gouvernoit en même temps plusieurs royaumes *barbares* (1); ou comme le deviendroit René et son fils, qui contiendroient Naples dans le devoir avec le secours des Français. Si les princes de la maison d'Anjou étoient fort supérieurs par leur caractère aux princes aragonais, Cosme ne pouvoit nier, d'autre part, que les Français leurs sujets ne fussent des voisins bien plus redoutables. Sforza lui rappeloit leur pétulance, leur insolence dans la prospérité, leur ambition insatiable, leur mépris pour les mœurs et les lois étrangères, et leur ingratitude envers ceux qui avoient fait leur grandeur. Il les montra embrassant déjà l'Italie par leurs garnisons d'Asti et de Gênes, leurs alliances en Romagne, et leurs conquêtes en Calabre, et il fit sentir à Cosme tout le danger de les rendre plus puissans encore. Pie II, à son retour de la diète de Mantoue, eut une conférence avec ce chef illustre de la république florentine, et il insista sur les mêmes motifs de politique. Ses efforts, réunis à ceux de Sforza, engagèrent Cosme de Médicis à faire retirer par sa république le décret de subsides qui avoit déjà été voté en faveur du duc de Calabre. Les Florentins et les Vénitiens déclarèrent alors d'un commun accord, qu'ils observeroient une stricte neutralité entre les deux prétendans, et qu'ils accorderoient à l'un et à l'autre, autant qu'il dépendroit d'eux, leur amitié et leurs bons offices (2).

(1) Les Italiens, comme autrefois les Grecs, n'hésitoient pas à donner le nom de *barbares* à tous les peuples qui ne parloient pas leur langue.

(2) Toute cette négociation a été transmise par ceux mêmes qui la conduisirent. Pie II raconte dans ses Commentaires sa conférence avec Cosme

Sur la demande de Pie II et de François Sforza, Ferdinand avoit accordé la paix à Sigismond Malatesti, et rappelé Piccinino; mais celui-ci, qui se voyoit arrêter au milieu de ses victoires, et arracher des conquêtes qu'on lui avoit promises en fief, pour récompense de son activité; qui de plus voyoit le trésor de Ferdinand épuisé dès le commencement de la guerre, et qui ne pouvoit obtenir de lui le paiement de sa solde arriérée, se regarda comme sacrifié par ce traité, et il entra en négociation avec Jean d'Anjou, pour passer à son service. Ce fut vainement que, pour l'en détourner, François Sforza lui envoya le père de l'historien Corio, avec l'offre de lui donner en mariage Drusiane, sa fille naturelle (1). Lorsque, malgré ces sollicitations, Piccinino se mit en mouvement avec une armée de sept mille hommes, pour passer dans l'Abruzze, le duc de Milan écrivit à son frère Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, et au comte de Montefeltro, de lui couper le passage; ni l'un ni l'autre cependant ne voulut s'exposer à arrêter la guerre dans ses états, et Piccinino arriva sans combat jusqu'aux frontières du royaume (2). 1460.

Toutes les forces de l'Italie se rassembloient dans ces provinces; Alexandre et Bosio Sforza, frères de François, y conduisoient l'armée du duc de Milan; Simoneta, celle du pape Pie II; d'autre part, la flotte génoise avoit paru de nouveau sur les côtes de la Campanie, et le duc Jean s'étoit approché de Nola pour en former le siége. Ferdinand vint à sa rencontre, après avoir joint à son armée celle que lui envoyoit le souverain pontife. A l'approche du roi, plusieurs châteaux qui s'étoient déclarés pour

de Médicis. L. IV, p. 96; et Jean Simoneta écrivit sous la diotée de Sforza, la lettre de celui-ci à Cosme de Médicis, qu'il rapporte, L. XXVI, p. 702-706. — *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 89.

(1) *Bern. Corio Hist. Milanesi.* P. VI, p. 953.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXVII, p. 707-709. — *Jovianus Pontanus*. L. I, p. 27. — *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* T. XXI, p. 996. — *Comment. Pii Papæ II*, L. IV, p. 100.

1460. les Angevins, relevèrent les enseignes d'Aragon. Le duc Jean et le prince de Tarente, éprouvant déjà l'inconstance si souvent reprochée aux peuples du midi de l'Italie, sentirent le danger de leur position. Ils se retirèrent dans une sorte de presqu'île formée par deux rivières, qui sortent de montagnes impraticables, et qui, après un cours de deux milles dans la plaine, se réunissent pour se jeter dans la mer. Cette fortification naturelle, appuyée encore par le château de Sarno, étoit redoutable; mais, d'autre part, il eût été facile à Ferdinand d'enfermer Jean dans la retraite qu'il avoit choisie, et de l'y tenir comme assiégé (1). Il prit d'abord cette résolution, et s'il avoit persisté dans ce genre d'attaque, il eût peut-être terminé la guerre dans la plaine de Sarno; cependant l'argent lui manquoit pour la solde de ses troupes, et déjà deux cents fusiliers avoient passé à l'ennemi, lorsqu'il avoit refusé de les payer (2). D'ailleurs, on lui avoit rapporté que le pape vouloit rappeler ses troupes et se déclarer neutre. Il résolut alors de combattre, pour l'encourager s'il étoit victorieux, ou même pour éveiller son ressentiment s'il étoit vaincu. Un prisonnier que les Angevins avoient relâché, lui indiqua un passage au travers des montagnes pour entrer dans la presqu'île; il y pénétra en effet pendant la nuit du 7 juillet 1460, et il surprit ses ennemis. Les soldats de Ferdinand, croyant déjà le duc de Calabre sans ressources, se débandèrent pour piller son camp; plusieurs milliers de paysans qui avoient suivi le roi pour partager sa victoire, donnèrent l'exemple du désordre; et lorsque les capitaines Angevins, revenus de leur surprise, commencèrent à leur tour à attaquer les assaillans, cette cohue de pillards acheva de jeter la confusion dans les troupes aragonaises. La cavalerie, resserrée dans un espace trop étroit, ne pouvoit se

(1) *Jovianus Pontanus De Bello Neapolitano.* L. I, p. 17.
(2) *Commentarii Pii Papæ II.* L. IV, p. 104.

déployer (1). Le jour avoit paru cependant, et bientôt la chaleur étoit devenue étouffante. Les Aragonais, entassés dans l'enceinte même où ils auroient pu enfermer leurs ennemis, rompus sans pouvoir se rallier, dominés par les fortifications demeurées entre les mains des Angevins, furent mis dans une déroute d'autant plus complète, que leur résistance avoit été plus longue. Ferdinand s'enfuit avec peine, suivi d'une vingtaine de chevaux; la plus grande partie de son armée demeura prisonnière. On trouva parmi les morts Simoneta, du camp Saint-Pierre, général de l'Église, quoiqu'on ne découvrît sur son corps aucune blessure. On supposa qu'il avoit été renversé de son cheval et foulé aux pieds, et que son grand âge et sa pesanteur ne lui avoient point laissé la force de se relever (2). 1460.

Après la défaite de Ferdinand à Sarno, toutes les places fortes de la Campanie et du Principato se rendirent aux Angevins; les San-Severini et tous les gentilshommes qu'on avoit cru les plus dévoués aux Aragonais, quittèrent leur parti pour celui du duc de Calabre. Honoré Caiétan, comte de Fondi, demeura presque seul fidèle au roi dans cette province. Ferdinand s'étoit réfugié à Naples avec les foibles restes de son armée; et comme il n'avoit aucun moyen d'y faire résistance, si Jean d'Anjou s'étoit présenté sous les murs de la ville, aussitôt après sa victoire, il est probable que la guerre auroit été finie en peu de jours. Mais le prince de Tarente, dont le pouvoir s'étoit démesurément accru pendant la guerre civile, ne désiroit pas y mettre sitôt fin. Il étoit oncle de la reine Isabelle, femme de Ferdinand; et l'on assure que celle-ci, déguisée en moine franciscain, pénétra dans son camp, se jeta à ses pieds, et le supplia de ne pas la faire descendre d'un trône

(1) *Jovianus Pontanus*. L. I, p. 20.

(2) *Joann. Simon.* L. XXVII, p. 711. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 734.

1460. où lui-même l'avoit placée. Jean-Antoine Orsini parut touché, et dès-lors il se ralentit dans la poursuite de la guerre (1). Il persuada au duc Jean d'attaquer les petites villes de Campanie plutôt que Naples; il lui fit ainsi perdre l'été sans aucun fruit, puis mettre, au commencement de l'hiver, ses troupes en quartier dans la Pouille (2).

En même temps Piccinino se trouvoit opposé dans l'Abruzze à l'armée milanaise commandée par Alexandre et Bosio Sforza, et à Frédéric, comte de Montefeltro et d'Urbin. Piccinino vint établir son camp sur une colline, vis-à-vis de San-Fabbiano, à un mille de distance des Milanais. Un large fossé coupoit la pente de cette colline; autour de ce fossé les cavaliers des deux armées s'engageoient dans de fréquentes escarmouches. Celle qui commença le 27 juillet, quatre heures avant la nuit, devint bientôt une bataille générale. Les soldats de Sforza vouloient empêcher ceux de Piccinino de passer le fossé; ceux-ci au contraire s'y obstinèrent tellement, que le combat se continua à la lueur des flambeaux, jusqu'à trois heures après la nuit close. Aucune bataille italienne n'avait encore été si obstinée ou si meurtrière; jamais on n'avoit vu les soldats de deux armées rester sept heures sur la même place, sans avancer ou reculer. Enfin Piccinino, désespérant de franchir le fossé, fit sonner la retraite; mais la perte étoit bien plus grande dans l'armée des frères Sforza que dans la sienne; les chevaux surtout avoient beaucoup souffert : à peine y avoit-il un gendarme qui ne fût démonté; le nombre des blessés étoit prodigieux; et les chefs, dès qu'ils virent le combat suspendu, au lieu de rentrer dans leur camp, ne songèrent plus qu'à leur retraite. Dans le jour, ils firent partir les blessés sur les mulets du bagage, dont ils laissèrent les fardeaux au pouvoir des ennemis; dès la

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1133.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXVII, p. 712. — *Jovianus Pontanus.* L. I, p. 23.

nuit suivante, ils prirent sans bruit le chemin de la Marche, et ils ne s'arrêtèrent point qu'ils n'eussent passé le Tronto (1). 1460.

Piccinino, pour mettre à profit cette victoire, poursuivit ses ennemis dans l'état de l'Église, et répandit la terreur et la désolation autour de Rome. Mais François Sforza, qui regardoit la guerre du royaume comme sa propre affaire, dès qu'il reçut la nouvelle des succès des Angevins, fit passer de l'argent, de l'artillerie et des soldats à ses deux frères, ainsi qu'au pape et à Ferdinand, en sorte qu'il les mit en état de rétablir leur armée. Les partisans d'Aragon revinrent de leur terreur : Piccinino retourna prendre ses quartiers d'hiver en Pouille; les deux frères Sforza se cantonnèrent autour de Rome, et la campagne se termina sans qu'il y eût rien de décidé (2).

Pendant l'hiver, Ferdinand, dont les trésors étoient épuisés, fut obligé de recourir à la bienveillance de ses sujets pour mettre sur pied une armée. Ce fut principalement par la popularité et l'éloquence naturelle de sa femme, relevée encore par le charme de sa figure, qu'il obtint les secours dont il avoit besoin. Isabelle de Clermont, quatrième fille de Tristan, comte de Copertino, et de Catherine, sœur du prince de Tarente, joignoit le courage, la présence d'esprit, la constance dans l'adversité, aux vertus plus douces des femmes, à la modestie, à la grâce, et à une dévotion un peu superstitieuse. Elle fit porter avec elle dans les temples, les rues et les places publiques, ses enfans, dont l'aîné n'avoit pas plus de douze ans; et là, elle demandoit aux passans, avec une confiance qui n'étoit pas sans dignité, de contribuer à défendre les petits-fils d'Alphonse, le bienfaiteur du royaume; à défendre des prin-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVII, p. 715. — *Jovianus Pontanus.* L. I, p. 29. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 734. — *Comment. Pii Papæ II.* L. IV, p. 105. — *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* p. 997.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXVII, p. 717. — *Jovianus Pontanus, De Bello Neapol.* L. I, p. 31-33.

1460. ces italiens de naissance et leurs concitoyens, dont la domination devoit leur être chère; à repousser ces Français renommés pour leur arrogance, qui voudroient introduire au milieu d'eux une langue et des mœurs étrangères. Personne ne résistoit à cette noble solliciteuse; et comme il restoit peu d'argent dans les coffres des particuliers, tous s'empressoient d'envoyer aux commissaires royaux des chevaux, des mulets de bagage, des armures, des habillemens pour les soldats, des cuirs pour les équipages, des toiles pour les tentes, enfin tout ce qui pouvoit être employé dans un grand besoin public (1). Isabelle ne vécut point assez pour voir Ferdinand se rendre indigne de l'affection du peuple qu'elle cherchoit à lui concilier. Elle lui avoit déjà donné six enfans, lorsqu'elle mourut à la fin de la guerre.

(1) *Jovianus Pontanus.* L. I, p. 32.

CHAPITRE LXXVIII.

La république de Gênes, soulevée par les intrigues de l'archevêque Paul Fregoso, secoue la domination des Français et remporte sur le roi René une grande victoire.—Désastres du parti angevin dans le royaume de Naples. — Tyrannie de Paul Fregoso à Gênes. Cette république se soumet au duc de Milan. — Dernières années et mort de Cosme de Médicis.

1460 — 1464.

Aussi long-temps que la république de Gênes n'avoit 1460.
point vacillé dans son attachement pour le parti d'Anjou, ce parti avoit pu recevoir avec facilité des secours de France; les galères de la république étoient toujours prêtes à transporter des soldats et des munitions, de Provence en Calabre, et les ports de la Ligurie leur offroient des lieux de relâche. Gênes paroissoit satisfaite de la domination de la France, et Louis de la Vallée, qui y avoit été envoyé comme gouverneur, au départ du duc Jean, n'avoit d'aucune manière excédé ses droits, ou offensé les esprits si irritables de cette république. Cependant, l'absence d'un grand nombre de citoyens avoit, dans les années précédentes, considérablement diminué les revenus publics; les fléaux de la guerre et de la peste avoient ruiné le trésor, et les expéditions annuelles dans le royaume de Naples demandoient des dépenses nouvelles, auxquelles on ne savoit comment suffire. On avoit recours à des emprunts forcés,

1460. à des contributions imposées arbitrairement sur les citoyens les plus riches; et ces impôts, qui mettoient l'intérêt privé en lutte immédiate avec l'autorité, causoient beaucoup de mécontentement. Les conseils délibérèrent à plusieurs reprises sur les moyens de rétablir l'ordre dans les finances. Les nobles proposoient d'augmenter les droits sur les consommations; les plébéiens, au contraire, de soumettre aux impositions générales tous ceux qui, par des privilèges, en avoient été exemptés. Cette contestation entre les privilégiés et le peuple ralluma bientôt les anciennes haines: le gouverneur français penchoit pour les nobles; ce fut une raison pour les plébéiens de faire revivre les partis des Adorni et des Fregosi, dont on avoit exilé les chefs. Le roi de France ayant demandé aux Génois d'armer quelques galères contre les Anglais, avoit par là donné matière à un nouveau mécontentement. Plusieurs riches marchands génois étoient établis à Londres, et la république ne vouloit pas les compromettre (1). Chaque jour de nouveaux con-
1461. seils étoient assemblés, et leurs disputes étoient interminables; lorsque dans une de ces assemblées, le 9 mars 1461, un homme obscur, dont le nom même ne fut pas connu, s'écria que c'étoit par les armes, et non par de vaines discussions que le peuple devoit soutenir ses droits; en même temps il sortit en furieux du conseil, et parcourut le faubourg Saint-Étienne, en appelant ses concitoyens aux armes (2).

Le nombre de ceux qui se ressemblèrent à ce cri séditieux n'étoit pas d'abord très-considérable; mais le commandant et les magistrats crurent devoir les ramener par la douceur; et pendant qu'ils négocioient, de nouveaux mécontens se joignirent aux pelotons déjà formés. La

(1) *P. Bizarri, S. P. Q. Genuens. Hist.* L. XIII, p. 303. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 214. I.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 719. — *Uberti Folietæ Gen. Hist.* L. XI, p. 612. — *P. Bizarri.* L. XIII, p. 304. — *Ag. Giustiniani.* L. V, f. 214.

nuit encouragea les rebelles; la ville entière fut sous les 1461.
armes, et Louis de la Vallée se retira sans combat dans la forteresse du Castelletto, en chargeant les magistrats de continuer des négociations qui paroissoient devoir réussir. Mais pendant ce temps Paul Fregoso, archevêque de Gênes, entra dans la ville avec une troupe tumultueuse de paysans dévoués à sa faction. Paul étoit frère de ce Pierre Fregoso, qui avoit été tué deux ans auparavant. Non moins violent, non moins ambitieux, non moins sanguinaire que son frère, Paul n'avoit point pu, comme lui, dans l'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé, racheter ces vices par une haute réputation militaire. En même temps, et par une autre porte, Prosper Adorno entra dans la ville avec d'autres paysans dévoués à sa famille. Les plébéiens avoient à peine obtenu la victoire, que déjà ils se divisoient entre leurs deux anciennes factions, et le même jour où les Français s'étoient retirés dans le Castelletto, il se livra plusieurs combats entre les Adorni et les Fregosi, dans plusieurs quartiers de la ville (1).

Déjà le parti des Adorni paroissoit s'être réconcilié avec les Français, par l'entremise des Spinola et de la noblesse : déjà l'on voyoit une disposition générale parmi le peuple à chasser de la ville Paul Fregoso, qu'on croyoit animé du désir de venger son frère. Mais les agens secrets du duc de Milan et ceux de Fregoso se répandirent dans le peuple, et l'exhortèrent à se défier des intrigues de la noblesse, à ne point perdre l'occasion qu'il tenoit déjà de recouvrer la souveraineté, à chasser les étrangers, et à reconstituer la république. La sédition, par leurs menées, se ranima avec plus de fureur que jamais, et la populace entreprit le siége du Castelletto. En même temps Fregoso profita de cette faveur renaissante pour entamer

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 270. — *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 613. — *P. Bizarro.* L. XIII, p. 304.

1461. une négociation avec Adorno; il lui représenta que leurs intérêts à tous deux étoient les mêmes, que tous deux étoient chefs du parti populaire, et engagés par là dans une lutte éternelle avec le parti des nobles ou celui des étrangers; que, leurs forces étant égales, il étoit plus sage de faire alterner entre eux l'autorité ducale, que de se la disputer plus long-temps les armes à la main. Non-seulement il proposa de déférer tour-à-tour la magistrature, à l'un puis à l'autre, mais puisqu'il falloit que l'un ou l'autre cédât à son rival l'honneur de régner le premier, il déclara qu'il étoit prêt à donner l'exemple de la modération, à porter Prosper Adorno sur le trône ducal, et à se contenter lui-même du crédit que lui donnoit sa dignité d'archevêque de Gênes. Pendant cette négociation, Prosper et Paul avoient tous deux été obligés de sortir de la ville, où huit capitaines du peuple, nommés par une assemblée populaire, exerçoient temporairement le pouvoir suprême. Mais, dès que la convention proposée par Fregoso fut signée entre eux, ils rentrèrent ensemble dans Gênes, les capitaines du peuple abdiquèrent leur magistrature, et Prosper Adorno, porté également par les deux partis, fut élu doge avec une unanimité qu'on voyoit rarement à Gênes (1).

Cependant il étoit urgent de chasser la garnison française du Castelletto; et comme l'artillerie et l'argent manquoient également pour cette entreprise, Prosper et Paul recoururent à François Sforza, qui avoit dirigé jusqu'alors la révolution, et qui désiroit, plus vivement encore que les Génois, faire sortir les Français de la Ligurie. Le duc de Milan redoutoit moins dans cette occasion d'exciter la colère du roi de France, parce qu'il étoit assuré de l'amitié du dauphin, qui fut depuis Louis XI, lequel faisoit cause commune avec tous les ennemis de son

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 736. — *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 614. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 306. — *A. Giustiniani*. L. V, f. 215.

père (1). Le duc fit donc passer à Gênes de l'artillerie et 1461.
de l'argent, et l'on commença avec vigueur le siége de la forteresse. Comme on vit bientôt renaître entre Prosper Adorno et Paul Fregoso la défiance et l'inimitié, le duc appela Fregoso à Milan, pour laisser Prosper tout entier aux soins de la guerre étrangère (2).

Cependant Charles VII rassembloit une armée dans les provinces méridionales de France; dix vaisseaux longs furent préparés pour la recevoir, et le vieux roi René se chargea de la conduire. Elle étoit composée de six mille soldats presque tous gentilshommes, armés de casques et de cuirasses comme les cavaliers, mais combattant à pied; car les chevaux étoient de peu de service dans le pays montueux où ils devoient agir. René vint, au mois de juillet, prendre langue à Savone, qui étoit demeurée fidèle aux Français, et il y fut joint par presque toute la noblesse génoise, qui de son côté avoit fait armer ses vassaux. L'approche d'une armée si redoutable inspira dans Gênes une extrême terreur. François Sforza y avoit déjà envoyé Marco Pio, seigneur de Carpi, avec un corps considérable de cavalerie; il y fit aussi retourner en hâte Paul Fregoso, qu'il avoit eu soin de réconcilier avec Adorno. Paul, avec la troupe de Sforza et la fleur de la jeunesse génoise, se chargea de la défense des montagnes; Prosper prit sur lui celle de la partie habitée de la ville. Ces magistrats factieux, pour se procurer de l'argent, dans ce moment critique, firent saisir trente des plus riches citoyens de Gênes, leur demandant de payer une contribution arbitraire pour se racheter. Mais, au milieu des fureurs de la guerre civile, il restoit encore dans Gênes un sentiment si vif du respect dû aux lois, que, parmi ces trente captifs, il ne s'en trouva pas un qui ne se dé-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 721.

(2) *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 615. — *Bernard. Corio, Hist. Milanesi.* T. VI, p. 955.

1461. clarât prêt à tout souffrir, plutôt que d'encourager une semblable violation de la liberté publique, en payant lâchement une rançon (1).

Le roi René avoit couché à Varagine, et ses troupes de débarquement s'en étoient emparées; de là, elles s'étoient avancées, sans rencontrer de résistance, jusqu'à San-Pier d'Arena; et la flotte française étoit à l'ancre en face de ce faubourg. Si elle avoit forcé l'entrée du port, et si l'armée avoit livré un assaut dès son arrivée, peut-être la ville, effrayée et découragée, auroit-elle été prise; mais les émigrés, qui suivoient le camp français, espéroient ramener l'ordre dans leur patrie par des négociations; ils supplièrent le roi de n'en pas venir tout de suite à la violence, et celui-ci, qui avoit de l'affection et de la reconnoissance pour les Génois, céda facilement à leurs instances (2). Cependant le troisième jour, 17 juillet, lorsqu'il vit ses ennemis redoubler leurs préparatifs de défense, il donna ses ordres pour attaquer les hauteurs. L'armée française, partie du couvent de San-Benigno, se mit en mouvement en trois divisions, pour s'emparer, au lever du soleil, de la montagne qui domine ce couvent. La première éminence fut forcée par les Français avec peu de perte, et la première division génoise fut repoussée; mais la disposition du terrain rendoit la défense des Génois facile dans leur retraite, tandis que les Français, déjà accablés par la chaleur et le poids de leurs armes, voyoient devant eux des escarpemens toujours nouveaux qu'il falloit gravir. Paul Fregoso avoit eu soin de faire préparer sur les hauteurs des rafraîchissemens et des vivres pour ses soldats, tandis que les Français, exposés à un soleil ardent, commençoient à souffrir de la soif. Cependant la bataille étoit encore égale

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 723. — *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 616. — *P. Bizarri.* L. XIII, p. 308. — *Ag. Giustiniani.* L. V, f. 216.
(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 723. — *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 617.

à midi, lorsque trois soldats de Sforza, renommés pour leur vaillance, arrivèrent de Milan à Gênes, et accoururent sur le champ de bataille, en annonçant la venue prochaine de Tiberto Brandolini, avec un corps nombreux de cavalerie. Les combattans crurent cette cavalerie déjà dans l'enceinte des murs. Le nom de Sforza fut répété par les Génois avec de grandes acclamations ; bientôt on crut reconnoître ce renfort dans une troupe de paysans de la Polsevera qu'on voyoit s'approcher ; les Français perdirent courage, et commencèrent à tourner le dos. Leur corps de réserve essaya vainement de les soutenir ; tous les paysans et les bourgeois rassemblés sur les hauteurs, qui jusqu'alors n'avoient pas osé prendre part au combat, se précipitèrent sur des ennemis qui fuyoient. Les Français furent renversés sur le revers des collines et acculés sur le rivage. On assure que René, qui de sa flotte voyoit leur déroute, ne voulut point faire approcher ses vaisseaux pour les recevoir, déclarant que des chevaliers qui fuyoient ne méritoient ni compassion ni secours. La déroute en fut plus complète ; ce fut peut-être la bataille la plus sanglante qui de tout le siècle eût été livrée en Italie. On trouva deux mille cinq cents morts sur le champ de bataille, et cependant un nombre considérable de fuyards s'étoient noyés, en se jetant à la mer pour gagner leurs vaisseaux. La pesanteur de leurs armes n'avoit permis à pas un d'entre eux de s'échapper à la nage, en sorte que tous ceux qui ne périrent pas furent pris (1). 1461.

Mais à peine cette victoire avoit-elle été remportée par les armes réunies de Prosper Adorno et de Paul Fregoso, que la jalousie de ces deux rivaux éclata avec une nouvelle fureur. Prosper donna ordre aux portes de ne point lais-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVIII, p. 725. — *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 618. — *P. Bizarri*. L. XIII, p. 309. — *Ag. Giustiniani*. L. V, f. 216. — *Cristof. da Soldo*. T. XXI, p. 893. — *Comment. Pii Papæ II*. L. V, p. 126. — *Bern. Corio*. P. VI, p. 956.

1461. ser rentrer Fregoso ou ses partisans : ceux-ci traversèrent le port avec des barques, et une fois dans la ville, ils ne voulurent plus en sortir. Des négociations on en vint aux armes, et le jour même qui avoit été signalé par une bataille si meurtrière contre les Français, les vainqueurs s'en livrèrent entre eux une seconde dans l'enceinte des murs. L'armée milanaise présente à ce combat, ne voulut point y prendre part; elle déclara n'avoir d'autre ordre que celui de secourir conjointement les Adorni et les Fregosi, et ne savoir lesquels choisir entre eux. Enfin, Prosper Adorno fut forcé de sortir de la ville avec tous ses partisans; Paul, croyant alors la dignité de doge inconciliable avec celle d'archevêque, la fit donner à son cousin Spineta Fregoso. Le roi René ne pouvoit plus défendre le Castelletto; il espéra de susciter un ennemi à l'archevêque dans sa famille, en livrant cette forteresse à ce même Louis Fregoso qui avoit été doge de 1448 à 1450. Mais Paul, assuré de sa supériorité, fit rentrer Louis dans son parti, en le faisant nommer doge à la place de Spineta. René laissa pour commandant à Savone le même Louis de la Vallée qui avoit commandé à Gênes, et il revint en France, où la mort de Charles VII, survenue le 22 juillet (1), lui avoit fait perdre l'appui sur lequel il comptoit le plus. Louis XI, qui succédoit à Charles, avoit toujours été, comme dauphin, l'allié des ennemis de son père; cependant il déclara aux ambassadeurs de François Sforza, qu'il puniroit désormais, comme roi de France, les hostilités qui avoit encouragées avant de régner (2).

La rébellion de Gênes étoit un échec cruel pour le parti d'Anjou qui combattoit à Naples; elle le privoit de subsides annuels, d'une flotte redoutable, et même de la coopéra-

(1) *Enguerr. de Monstrelet. Chroniques.* V. III, f. 87, v.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 726. — *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 619-620. — *P. Bizarri.* L. XIII, p. 311. — *Ag. Giustiniani.* L. V, f. 217.

tion de l'armée défaite devant Gênes, que René auroit amenée à son fils dans le royaume de Naples, s'il avoit eu à Gênes les succès qu'il pouvoit attendre. La guerre cependant se continuoit dans le royaume de Naples, et Pie II, auxiliaire intéressé de Ferdinand, prenoit possession en son propre nom des fiefs que son général Frédéric de Montefeltro enlevoit aux Angevins. En même temps, il faisoit donner à son neveu, en récompense de ses services, Castiglione de la Pescaia, qu'une garnison napolitaine occupoit encore en Toscane (1). 1461.

Durant cette campagne, la guerre fut presque renfermée dans l'enceinte de la Pouille. Ferdinand étoit venu se jeter dans Barlette; outre cette ville, il possédoit encore Trani; le reste de la province étoit entre les mains du duc de Calabre, qui se disposoit même à assiéger dans Barlette le monarque aragonais. L'arrivée d'Alexandre Sforza fit diversion à ses desseins; bientôt il vit avec étonnement un nouvel adversaire s'armer contre lui. Georges Castriot, surnommé Scanderbeg, le héros de la chrétienté, quittant les guerres des Turcs en Épire, débarqua sur les rivages de la Pouille avec huit cents Albanais, pour porter du secours au fils de cet Alphonse d'Aragon dont il avoit si souvent obtenu l'assistance. Les Français du duc de Calabre ne tournoient leurs armes qu'avec répugnance contre ce valeureux champion de la foi. Ferdinand, ayant par ces divers renforts recouvré l'avantage, assiégea et prit la ville de Gesualdo, puis celle de Nola, sous les yeux des Angevins; après quoi il mit ses troupes en quartiers d'hiver (2).

Mais encore que le duc de Calabre n'eût point conservé dans cette campagne les avantages qu'il avoit remportés dans la précédente, sa situation paroissoit toujours bien

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 727. — *Augustini Dathi Fragmentum Historiæ Senensis. Rer. Ital.* T. XX, p. 61. — *Comment. Pii Papæ II.* L. IV, p. 107.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 729. — *Jovianus Pontanus, De Bello Neapol.* L. II, p. 34-42. — *Comment. Pii Papæ II.* L. VI, p. 165.

1461. meilleure que celle de Ferdinand. Louis XI cherchoit, par des promesses, par des menaces, par tout le crédit de sa puissante monarchie, à détacher François Sforza de l'alliance du roi de Naples; en même temps il menaçoit Pie II de faire assembler un concile en France, si ce pape continuoit à prodiguer au bâtard d'Aragon les subsides que la chrétienté avoit fournis pour combattre les Turcs. Pie II hésitoit; il écrivoit au duc de Milan que la guerre de Naples étoit une hydre toujours renaissante; que les trésors de l'Église étoient épuisés par ses victoires mêmes; que son devoir comme son intérêt l'appeloient à demeurer neutre entre les princes chrétiens. François Sforza, qui seul étoit l'appui de Ferdinand, n'étoit lui-même entouré que de partisans de la maison d'Anjou. Les Florentins et Cosme de Médicis, ses plus anciens alliés; le sénat de Milan, et sa femme elle-même, Blanche Visconti, le sollicitoient d'abandonner un prince qui ne pouvoit se soutenir sur le trône, et d'assurer à ses propres enfans la puissante protection de la maison de France. Ces instances redoublèrent encore lorsque François Sforza fut atteint, au commencement du mois d'août, de violentes douleurs articulaires, et en même temps d'une hydropisie. Blanche Visconti, qui ne conservoit presque aucune espérance de sa guérison, le supplioit de ne pas laisser sa famille engagée dans une guerre aussi dangereuse, et d'accorder plutôt la main de sa fille Hippolyte au duc de Calabre qui la demandoit de nouveau. Le bruit de la mort de Sforza s'étant répandu dans ses états, causa un soulèvement à Plaisance, qui put lui faire comprendre quelles révolutions éclateroient à son décès (1). Son fils naturel, Sforzino, cherchoit lui-même à lui débaucher un corps de troupes, pour le conduire aux Angevins (2). Mais François Sforza, inébranlable dans le plan de politique qu'il

(1) *Anton. de Ripalta Annal. Placent.* T. XX, p. 907.
(2) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 739. *Ibid.* p. 756.

avoit adopté, fidèle en même temps à des engagemens 1461.
qu'il regardoit comme sacrés, repoussa toutes les instances de ses amis et de sa famille, et déclara qu'il demeureroit attaché à Ferdinand jusqu'à sa mort.

Dès que le duc de Milan commença à se rétablir de sa 1462.
dangereuse maladie, il fit arrêter, au mois de février 1462, le comte Tiberto Brandolini, un de ses plus braves généraux, qu'il soupçonnoit d'avoir eu part au soulèvement de Plaisance, et d'avoir traité ensuite avec Piccinino et le duc de Calabre, pour passer au service de la maison d'Anjou. Déjà, depuis six mois, il retenoit en prison son propre fils Sforzino, et il ne lui fit grâce de la vie que sur les sollicitations de sa femme (1). Brandolini fut condamné à une détention perpétuelle; mais, le 12 septembre suivant, il se coupa lui-même la gorge en prison, à ce que prétendirent ses geôliers (2). Ainsi disparoissoient peu à peu tous ces fameux condottieri, amis dangereux par leur manque de foi, et ennemis impitoyables, dont la puissance, indépendante de celle des souverains, avoit fait trembler l'Italie, et dont la vie n'étoit point protégée par les lois sociales, qu'ils fouloient aux pieds eux-mêmes. François Sforza, le plus habile et le plus heureux de ces condottieri, en fit périr un grand nombre, sur des accusations qui, dans le système de guerre alors reçu, n'emportoient ni crime ni déshonneur : il semble que les connoissant mieux, pour avoir vécu long-temps dans leurs rangs, il ressentoit une défiance plus jalouse de leurs projets et de leur grandeur.

Les subsides considérables que François Sforza faisoit passer à Rome, pour entretenir, de concert avec le pape, l'armée de Frédéric de Montefeltro, et soudoyer seul celle de son frère Alexandre, ne suffisoient point encore

(1) *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* p. 1002.

(2) *Annal. Foroliviens.* T. XXIII, p. 226.— *Joann. Simon.* L. XXVIII, p. 734.

1462. pour assurer l'avantage au parti d'Aragon. Ferdinand, en s'emparant, le 22 avril, de la ville de Sarno, avoit bien soumis à ses lois toute la terre de Labour entre les rivières de Sarno et de Vulturne (1); mais le manque d'argent l'avoit contraint ensuite à demeurer inactif, tandis que Piccinino et le prince de Tarente s'emparoient, au commencement de l'été, de Giovenazzo, de Trani et d'Andria; et que le prince d'Anjou, avec une autre armée, soumettoit toute la province voisine de Montegargano (2). Ce ne fut qu'au commencement du mois d'août, que Ferdinand se joignit à Alexandre Sforza, et passa, avec son armée, de la Campanie dans la Pouille; mais dès-lors il vit commencer pour lui une suite de succès presque sans mélange de revers. Il entreprit le siége du château d'Orsaria, à peu de distance de Troie; le duc Jean et Piccinino voulurent le lui faire lever; une escarmouche, engagée, le 18 août, entre les deux armées, se changea bientôt en un combat général. L'armée des Angevins, tournée à deux reprises par l'habileté d'Alexandre Sforza, fut enfin mise en déroute. Une partie seulement des fuyards put entrer à Troie; les autres, poursuivis dans la campagne et dissipés, furent faits prisonniers. Cependant Piccinino, remarquant, du haut des murs de Troie, le désordre des vainqueurs épars dans les champs à la recherche des prisonniers et du butin, fondit à son tour sur eux, et délivra de leurs mains un grand nombre de captifs (3). Cette foible revanche ne suffit pas pour qu'il se crût en état de demeurer en présence de l'ennemi; après s'être retiré avec le duc Jean à Luceria, il alla

(1) *Commentar. Pii Papæ II.* L. X, p. 245. — *Jovianus Pontanus.* L. II, p. 45.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIX, p. 735. — *Comment. Pii Papæ.* L. X, p. 246. — *Jov. Pontan.* L. IV, p. 60.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. XXIX, p. 738. — *Comment. Pii Papæ II.* L. X, p. 247-248. — *Jov. Pontan.* L. IV, p. 68-70.

rejoindre le prince de Tarente, laissant Troie et presque toute la Pouille entre les mains de Ferdinand (1). 1462.

A peine ces deux chefs du parti angevin étoient arrivés auprès du prince de Tarente, lorsqu'un vaisseau y apporta aussi Sigismond Malatesti, qui venoit leur demander des secours. Le prince de Rimini, chargé par le duc de Calabre d'inquiéter le pape dans ses propres états, avoit été surpris lui-même à Mondolfo, par Frédéric de Montefeltro, dans la nuit du 13 au 14 août, quatre jours avant la défaite de Troie, comme il revenoit de Sinigaglia, dont il s'étoit emparé. Le comte d'Urbin, poursuivant sa victoire, avoit conquis, dans le courant du mois de septembre, presque toutes les forteresses de Malatesti, et ne lui avoit laissé que la ville même de Rimini. Sigismond ignoroit le désastre du duc de Calabre, et le duc de Calabre ignoroit le sien; leur découragement fut extrême quand ils se virent presque en même temps privés de leurs soldats (2).

Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, auprès duquel s'étoient réunis tous ces généraux, regarda dès-lors les affaires de la maison d'Anjou comme désespérées, et se hâta de conclure avec Ferdinand un traité qu'il négocioit secrètement depuis long-temps. Dès l'époque de la bataille de Sarno, il avoit mis peu d'activité à poursuivre la guerre; il avoit donné au duc de Calabre des conseils qui avoient retardé ses succès, et il ne l'avoit point aidé de ses immenses trésors qui étoient encore intacts. On ne pouvoit s'attendre, il est vrai, à ce qu'un prince, arrivé à une vieillesse avancée, et malade de la fièvre pendant une grande partie de l'année, déployât l'activité d'un jeune homme. Les Angevins, craignant de l'aliéner, ménageoient ses foiblesses et son avarice hors de saison. Ferdinand, d'autre

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIX, p. 740. — *Joann. Joviani Pontani.* L. IV, p. 71.

(2) *Joan. Simonetæ.* L. XXIX, p. 742. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 745. — *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* p. 1003. — *Comment. Pii Papæ II.* L. X, p. 258.

1462. part, avoit chargé le cardinal de Ravenne, et Antoine Trezzo, ambassadeur du duc de Milan, de lui faire les offres les plus brillantes : il l'appeloit toujours son oncle, et il l'entretenoit du respect et de l'amour qu'il conservoit dans son cœur pour lui ; non-seulement il lui promettoit de lui assurer tous les fiefs, toutes les juridictions dont Orsini avoit été en possession sous le règne d'Alphonse, il lui rendoit encore les fonctions de capitaine général, et la paye de cent mille florins qui y étoit attachée ; et, pour que le prince de Tarente pût se retirer honorablement de son ancienne alliance, Ferdinand offroit un sauf-conduit au duc de Calabre, à Piccinino et à leur armée, pourvu qu'avant quarante jours cette armée eût évacué les états du prince, et se fût mise en marche vers l'Abruzze (1). A ces conditions, la paix fut signée à Biseglio, en Pouille, le 13 septembre 1462, et le pape et le duc de Milan se rendirent garans du roi.

1463. Le prince d'Anjou et Piccinino prirent en effet leurs quartiers d'hiver dans l'Abruzze, et cette province devint, au printemps suivant, le théâtre de la guerre. Les expéditions de Piccinino n'avoient plus pour but que de faire subsister ses troupes, et le duc de Calabre, tombé dans la dépendance de son général, étoit obligé d'achever la ruine des sujets, par l'affection desquels il avoit compté monter sur le trône. C'est ainsi que Celano fut livré au pillage, et que Sulmone fut prise et se racheta par une contribution (2). Mais, malgré ces succès partiels, Piccinino regardoit la ruine de son patron comme imminente ; il ne voulut pas y être enveloppé : il signa, le 10 août, un traité séparé avec Alexandre Sforza ; il passa au service de Ferdinand avec son armée, et il se fit assurer en récompense la ville de

(1) *Jovianus Pontanus. Neap. Belli.* L. IV, p. 72. — *Joann. Simonet.* L. XXIX, p. 743. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 747. — *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 894. — *Comment. Pii Papæ II.* L. X, p. 250.

(2) *Joann. Jovianus Pontanus.* L. IV, p. 77-78.

Sulmone, avec un grand nombre de châteaux, et quatre-vingt-dix mille florins d'or de traitement annuel (1). La ville d'Aquila, menacée par les armes d'Alexandre Sforza, capitula de même, avec la plus grande partie de l'Abruzze; enfin, Marino Marzano, duc de Suessa et prince de Rossano, dans les fiefs duquel se trouvoit alors le duc de Calabre, capitula le dernier; en sorte que le malheureux prince d'Anjou, après avoir été accueilli avec enthousiasme par un parti nombreux, et proclamé dans toutes les provinces, se vit abandonné par la fortune, trahi par ses amis, et forcé de chercher un asile dans le voisinage des états auxquels il prétendoit, à l'île d'Ischia, qui lui fut livrée, aussi bien que le château de l'Œuf, près de Naples, par deux Catalans mécontens de Ferdinand (2). 1463.

Pendant ce temps, Sigismond Malatesti, seul allié qui fût resté à la maison d'Anjou en Italie, étoit poursuivi avec acharnement par Frédéric de Montefeltro : il avoit déjà perdu Fano, Sinigaglia, et presque tous ses châteaux, et il avoit recouru, à plusieurs reprises, à la miséricorde du pontife. Les ambassadeurs vénitiens sollicitoient en sa faveur; ceux de Florence le recommandoient aussi à la générosité de Pie II, auquel ils représentoient que Sigismond, poussé à bout, livreroit peut-être aux Turcs son port de Rimini (3). Le pape se détermina enfin à lui accorder la paix au mois d'octobre 1463, mais en réduisant son territoire à cinq milles de rayon autour de Rimini, et celui de son frère Dominique Malatesti à un rayon semblable autour de Césène. A la mort de ces deux princes, leurs deux villes devoient être réunies au domaine immédiat de l'Église romaine (4).

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 747. — *Cronica di Bologna.* p. 752. —*Crist. da Soldo, Istor. Bresciana,* p. 897. — *Comment. Pii Papæ II.* L. XII, p. 319.

(2) *Joannis Simonetæ.* L. XXX, p. 748.

(3) *Comment. Pii Papæ II.* L. X, p. 266-272.

(4) *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 749. — *Cron. di Bologna.* T. XVIII,

1463. Sur ces entrefaites, Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, mourut le 16 novembre, dans son château d'Alta-Mura; on eut soin d'annoncer que c'étoit de vieillesse : cependant le bruit se répandit bientôt qu'il avoit été étranglé par ses domestiques, que Ferdinand avoit corrompus. Le roi se défioit toujours de ce prince, qui étoit demeuré en correspondance avec le duc de Calabre. Dès qu'il apprit sa mort, il accourut dans ses fiefs pour prendre possession de son héritage, comme mari de sa nièce : il y trouva d'immenses trésors en argent monnoyé, des marchandises de tout genre, de superbes haras de chevaux, des troupeaux nombreux, et dans ses places de guerre quatre mille hommes de bonnes troupes. Les richesses mobilières du prince de Tarente furent estimées à un million de florins; et ses fiefs, qui furent réunis à la couronne, étoient les plus opulens et les plus vastes du royaume de Naples. Ainsi Ferdinand, par la mort de l'homme qu'il redoutoit le plus, devint tout-à-coup le plus riche et le plus puissant souverain de l'Italie (1).

1464. La mort du prince de Tarente acheva de renverser les espérances de la maison d'Anjou : le vieux roi René étoit parti de Marseille avec dix galères, au printemps de 1464, pour porter du secours à son fils; mais, après l'avoir joint à l'île d'Ischia, et avoir délibéré avec lui sur l'état de leurs affaires, ils sentirent tous deux qu'il étoit inutile de répandre plus de sang, et de dépenser plus de trésors pour une cause déjà perdue. Ils se rembarquèrent donc et retournèrent en France, abandonnant, après six ans de combats, un pays où ils avoient signalé leur valeur et leur loyauté, mais

p. 753. — *Istoria Bresciana.* T. XXI, p. 897. — *Guern. Bernio. Cron. d'Agobbio.* p. 1006. — *Commentar. Pii Papæ II.* L. XI, p. 298. — *Scipionis Claramontii Hist. Cæsenæ.* L. XVI, p. 424. — *Thesaurus Burmanni.* Vol. VII, P. II.

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1133. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 753. — *Jovianus Pontanus.* L. V, p. 84. — *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 750.

où leur courage, non plus que leurs douces vertus, ne les avoient point préservés d'une suite de calamités (1). 1464.

On eût dit que les Français, dégoûtés de ces guerres d'Italie, vouloient s'ôter jusqu'à la possibilité de rentrer dans ce pays. Il ne restoit plus en leur pouvoir que Savone, où Louis XI entretenoit une garnison qui lui coûtoit beaucoup, et dont il n'attendoit aucun avantage. Il résolut de céder cette place à Sforza, pour regagner ainsi l'amitié de ce prince, avec lequel il avoit entretenu de précédentes liaisons. Un traité fut conclu entre eux, moyennant lequel, non-seulement Conrad Foliano, officier du duc de Milan, fut mis en possession de Savone, au commencement de février 1464; mais encore tous les droits que le roi de France avoit acquis sur Gênes, par son accord avec les Génois, furent transmis au duc de Milan; et ce singulier traité, qui appeloit François Sforza à faire valoir des prétentions qu'il venoit de combattre, fut notifié par les ambassadeurs français à toute l'Italie (2).

Le duc de Milan, après s'être mis ainsi à couvert du ressentiment de la France, ne douta pas d'obtenir en peu de temps la seigneurie de Gênes. Les quatre années qui s'étoient écoulées depuis l'expulsion des Français, avoient été à Gênes, une période non interrompue de séditions, de violences et de pillages. Louis Fregoso, qui avoit été reconnu pour doge, étoit un homme doux et juste, mais foible, qui, cherchant à rétablir dans la ville le calme et l'empire des lois, se trouvoit sans cesse entravé par son turbulent cousin, Paul Fregoso, archevêque de Gênes. Celui-ci rassembloit autour de lui tous ces factieux nourris dans les guerres civiles, tous ces brigands amnistiés, qu'on avoit vu combattre avec vaillance pour le parti vainqueur, mais qui, en temps de

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 761. — *Jov. Pontanus*. L. VI, p. 91. — *Giannone Istoria civile del Regno*. L. XXVII. C. I, p. 551-560.

(2) *Joan. Simonetæ*. L. XXX, p. 752. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 755.

1462. paix, n'avoient aucun revenu, aucune industrie, pour fournir à leurs besoins ou à leurs vices. L'archevêque leur rappeloit sans cesse que c'étoit lui, que c'étoient eux, qui avoient chassé de Gênes les Français, les nobles et les Adorni; que cette triple victoire avoit été acquise au prix de leurs dangers et de leur sang; mais qu'une ingrate patrie les condamnoit, lui à de timides fonctions ecclésiastiques, au milieu de ses prêtres, eux au mépris et à la misère. S'ils vouloient cependant l'en croire, ce ne seroit pas pour d'autres, mais pour eux-mêmes qu'ils auroient combattu. Ceux qui les avoient offensés n'oseroient plus lever les yeux devant eux, et les richesses n'appartiendroient plus qu'à ceux qui les méritoient, aux plus braves. Ayant par ces discours enflammé les passions de ses redoutables partisans, l'archevêque les mena, le 14 mai 1462, à l'attaque du palais public; il y surprit le doge son cousin, qui n'avoit aucune défiance de lui; il l'en chassa, et se fit saluer doge à sa place. Cependant cette violence excita un mouvement si universel d'indignation; tous les honnêtes gens, tout le peuple, témoignèrent tant d'éloignement pour un prélat qui troubloit ainsi la paix publique, et qui outrageoit les lois; le nombre de ses adhérens parut si petit, comparé à la foule qui lui étoit contraire, que Paul Fregoso, effrayé, abdiqua de lui-même, avant qu'un mois fût écoulé, l'autorité qu'il avoit usurpée. Huit capitaines du peuple prirent aussitôt sa place, et peu de jours après, le 8 de juin suivant, Louis Fregoso fut pour la troisième fois décoré de la couronne ducale (1).

Paul Fregoso cependant n'avoit abdiqué que pour se donner le temps de rassembler de nouvelles forces par de nouvelles intrigues; avant la fin de la même année, secondé par une bande de scélérats, il enleva son cousin, et le fit conduire devant la forteresse du Castelletto; il y

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XI, p. 620.—*P. Bizarri S.P.Q. Genuens. Hist.* L. XIII, p. 313.—*Ag. Giustiniani Annal.* L. V, f. 217. *E.*

fit dresser une potence, menaçant de faire pendre le doge, si les portes de la citadelle ne lui étoient pas ouvertes. Louis ne résista point; la forteresse fut livrée à l'archevêque; celui-ci obtint du pape des bulles, en date du 31 janvier 1463, par lesquelles Pie II, après lui avoir adressé quelques exhortations, le reconnoissoit pour doge de Gênes, et le délioit, soit de ses propres sermens, soit des censures ecclésiastiques qui pouvoient empêcher un prélat d'exercer des fonctions civiles et militaires (1).

1462. 1463.

Dans cette seconde administration, Paul Fregoso donna un libre cours à ses passions et à sa cupidité. Il s'étoit adjoint un homme non moins violent, non moins ambitieux que lui; c'étoit Ibletto de Fiesque, auquel il donna le commandement de la troupe de brigands qui lui servoient de gardes et de soldats. L'autorité des lois et celle des magistrats furent suspendues dans la ville; les partisans de l'archevêque entroient en plein jour dans les maisons des riches, pour enlever l'argent, les marchandises, les femmes qu'ils vouloient ravir. Chaque jour étoit souillé par le meurtre de quelque citoyen qui avoit osé résister à ces violences, ou qui périssoit victime d'une ancienne inimitié. On eût dit que la ville avoit été prise d'assaut, si ce n'est que le pillage, autorisé par le chef de la religion et de la justice, au lieu d'être passager, se prolongea pendant plusieurs mois (2). Toute la noblesse, tous ceux qui avoient de quoi subsister hors des murs, s'enfuirent pour échapper à cette tyrannie. Toutes les villes dans les deux rivières, ne reconnoissant plus nulle part l'autorité de la république, et ne sachant comment lui de-

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* 1462, §. 51, T. XIX, p. 123. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XI, p. 621. — *Commentar. Pii Papæ II.* L. XI, p. 292, 293. — *P. Bizarro*, *Hist. Genuens.* L. XIII, p. 315. — *Ag. Giustiniani Annal.* L. V, f. 218. I.

(2) *Uberti Folietæ Genuens.* L. XI, p. 621. — *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 753. — *P. Bizarro.* L. XIV, p. 316. — *Ag. Giustiniani Annal.* L. V, f. 219. P.

1464. meurer fidèles, arborèrent les étendards du duc de Milan. Ce duc séduisit Prosper Adorno, Spineta Fregoso, Jacob de Fiesque, et donna à ces puissans citoyens de nouveaux fiefs en Lombardie, pour les lier plus intimement à son parti; enfin il gagna Ibletto de Fiesque lui-même, jusqu'alors l'agent et le ministre des fureurs de l'archevêque. En même temps il fit avancer contre Gênes Jacob de Vimercato, avec une puissante armée; Paul Doria et Jérôme Spinola se joignirent à lui, avec tous les vassaux de ces deux nobles maisons (1).

Paul Fregoso se sentoit trop foible pour résister à un tel orage; cependant il ne voulut ni prêter l'oreille aux négociations que François Sforza étoit disposé à entamer avec lui, ni renoncer à sa principauté, ni s'exposer à être accablé par le peuple, s'il attendoit l'ennemi dans les murs. La forteresse de Castelletto étoit entre ses mains, et il la regardoit comme le gage de sa rentrée future à Gênes. Il en confia la garde à Bartholomée, veuve du doge Pierre son frère, et à Pandolphe son autre frère. Il leur donna cinq cents de ses meilleurs soldats pour leur défense; prenant ensuite le reste de ces brigands déterminés qui s'étoient attachés à lui, il s'empara de quatre vaisseaux qui étoient dans le port, il les garnit d'armes et de munitions, et il sortit de Gênes pour exercer le métier de pirate, jusqu'à ce qu'une fortune plus propice lui permît de venir reprendre et la mitre pontificale et la couronne ducale qu'il étoit obligé de déposer momentanément (2). Nous le verrons, en effet, recouvrer dans la suite toute sa grandeur, et y joindre encore, en 1480, la pourpre de cardinal, sous le titre de Saint-Athanase.

(1) *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 622. — *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 754. —*Bernard. Corio Storie Milanesi*. P. VI, p. 963. — *P. Bizarro Sen. Pop. que Genuens. Hist.* L. XIV, p. 317.

(2) *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 622.—*Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 754. — *P. Bizarro, Hist. Genuens.* L. XIV, p. 317. — *Agost. Giustiniani Annal.* L. V, f. 219. R.

Après le départ de Paul Fregoso, Ibletto de Fiesque s'empara de l'une des portes et des jardins de Carignan; c'est par là que, le 13 avril 1464, il introduisit Jacob de Vimercato dans la ville. Les autres portes lui furent livrées successivement. Ce général entreprit aussitôt le siége du Castelletto; il auroit eu de la peine à s'en rendre maître par la force; mais, au bout de quarante jours, la veuve Fregoso lui vendit cette forteresse pour quatorze mille florins d'or, et y introduisit les soldats milanais, à l'insu de son beau-frère qui devoit en partager la garde avec elle (1). Cependant vingt-quatre députés furent envoyés à Milan par la république de Gênes, pour déférer la Seigneurie à François Sforza, aux mêmes conditions auxquelles elle avoit été accordée au roi de France, et pour prêter serment de fidélité entre ses mains (2). 1464.

Les révolutions qui, après avoir ruiné la république de Gênes, finirent par la précipiter sous un joug étranger, avoient pris leur origine dans les guerres du royaume de Naples. C'étoit pour chasser de ce royaume la maison d'Aragon que la république avoit épuisé ses trésors et versé des flots de sang, et elle succomboit enfin elle-même aux troubles qu'elle avoit voulu exciter dans des provinces éloignées. Elle avoit abandonné une cause embrassée d'abord avec tant de zèle, elle avoit éprouvé toute la violence du gouvernement d'un chef de factieux, et elle avoit enfin été obligée, pour retrouver la paix, de renoncer à la liberté. Pendant les mêmes années, la république de Florence évita ces convulsions violentes, parce qu'elle s'efforça de s'isoler de la grande querelle qui divisoit toute l'Italie. Elle avoit d'abord pris un intérêt presque aussi vif que Gênes, à la grandeur de la maison d'Anjou, et elle avoit été sur le point de s'engager dans la même guerre;

(1) *Ub. Folietæ Hist.* L. XI, p. 623. — *P. Bizarro Hist. Genuens.* L. XIV, p. 318. — *Ag. Giustiniani.* L. V, f. 219. Y.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 757.

mais la prudence d'un de ses citoyens l'avoit retenue dans la neutralité, et elle avoit évité en même temps, et les dangers extérieurs, et les grandes commotions au dedans. Cependant elle avoit éprouvé de son côté les malheurs attachés à l'empire des factions; et si elle n'avoit pas perdu sa liberté, elle la voyoit du moins cruellement compromise par ceux mêmes qui s'étoient élevés dans son sein comme défenseurs et protecteurs du peuple.

La forme légale du gouvernement de Florence s'approchoit infiniment de la démocratie; aucun corps dans l'état n'avoit un pouvoir stable, aucun ne nommoit ses propres membres et ne conservoit un esprit et des intérêts indépendans de ceux du peuple. Les conseils, la magistrature, le chef lui-même de l'état, tout changeoit sans cesse, tout se renouveloit rapidement; tous les citoyens devoient à leur tour commander comme ils étoient commandés; et, pour empêcher que l'esprit de corps ne se perpétuât dans les conseils, pour empêcher que la faveur ou la brigue ne restreignissent les élections à une seule classe de citoyens, à un petit nombre de personnes, le sort avoit été mis à la place du choix, et la république attendoit son gouvernement du tirage d'une loterie.

Cette recherche exagérée de l'égalité entre les citoyens, fut justement ce qui la détruisit. La république n'auroit jamais été appelée à violer ses propres lois, si elle s'étoit contentée de faire élire son gonfalonier, ses prieurs, ses conseils, par les suffrages du peuple; et si, considérant quelques-uns de ces mandats du peuple comme irrévocables, elle avoit dans les conseils, tout au moins, conservé jusqu'à leur mort ceux qui y auroient été une fois placés par le vœu de leurs concitoyens. Elle se seroit ainsi donné une ancre qui l'auroit fixée au milieu des agitations populaires; elle auroit conservé dans le même corps la tradition de ses intérêts et de sa politique. Mais, dans la forme du gouvernement que la république avoit adoptée,

il étoit impossible d'attendre de ses magistrats toujours nouveaux, de la suite dans les systèmes, de la constance dans les projets, des combinaisons politiques qui demandassent plusieurs années pour leur exécution. Il se formoit bientôt, en dehors du gouvernement, un parti, une faction, qui devenoit le vrai centre de l'autorité, le vrai gouvernement de la république. Ce parti, pour se donner une existence légale, avoit recours au parlement ou à l'assemblée de toute la nation. Par un acte de sa souveraineté, le parlement suspendoit la constitution, et créoit une *balie*, comme les Romains créoient un dictateur, pour sauver la république par une autorité supérieure aux lois. Il composoit cette *balie*, ou commission, d'un certain nombre de citoyens les plus distingués, les plus actifs dans le parti dominant; quelquefois leur nombre alloit à plusieurs centaines. Le parlement confioit ensuite à ces citoyens le droit de remplir à leur discrétion les bourses d'où l'on tiroit le nom des magistrats, de choisir même tous les deux mois dans ces bourses les noms de ceux qui devoient siéger dans la Seigneurie, ce qu'on appeloit faire les élections à la main; d'exiler extrajudiciairement ceux qu'on regardoit comme dangereux pour le parti dominant; de trouver enfin, par des moyens arbitraires, l'argent nécessaire pour les besoins de l'état. La création d'une balie n'étoit rien moins qu'une tyrannie établie dans une république, et c'étoit une faute grossière du législateur de l'avoir rendue nécessaire. Telle étoit cependant l'inconsistance du gouvernement constitutionnel, que, lorsque la balie expiroit (car elle n'étoit jamais créée que pour un temps limité), la république étoit toujours menacée de retomber dans l'anarchie.

Depuis la révolution de 1434, la république de Florence avoit eu à sa tête deux hommes d'un mérite égal, quoique leur réputation ne soit pas demeurée égale, Neri Capponi et Cosme de Médicis. Le premier, grand homme d'é-

tat, habile négociateur, général vigilant et heureux à la guerre, s'étoit, dès l'année 1420, rendu également cher aux citoyens et aux soldats, par les services constans qu'il avoit rendus à la république. Cosme de Médicis, non moins habile politique, s'il n'avoit aucune réputation militaire, étoit en revanche le protecteur généreux des lettres, des arts et de la philosophie. De plus, son immense richesse le mettoit à portée de répandre de toutes parts des bienfaits autour de lui, et son extrême générosité l'engageoit à prévenir toutes les demandes d'argent qu'on pouvoit lui faire. A peine dans tout son parti y avoit-il un citoyen qu'il n'eût obligé à son tour. Aussi, tandis que Neri Capponi n'avoit que des admirateurs et des partisans, Cosme de Médicis avoit des cliens qui lui étoient entièrement dévoués (1).

Malgré la rivalité de ces deux grands citoyens, et malgré quelques offenses mutuelles, ils demeurèrent en général unis entre eux, soit par zèle pour la république, soit par crainte du parti opposé des Albizzi, qui quoique abattu étoit encore puissant. Aussi, pendant vingt-un ans qu'ils furent conjointement à la tête de l'état, jusqu'à la mort de Capponi en 1455, trouvèrent-ils toujours le peuple disposé à leur continuer l'autorité de la balie, dès qu'elle étoit expirée. Elle fut renouvelée six fois dans cet espace de temps, et toujours d'une manière légitime, par le parlement assemblé sur la demande des conseils.

Mais l'autorité de la dernière balie se terminoit au 1er juillet 1455. Il n'y avoit aucune raison valable pour la renouveler; l'état étoit en paix avec ses voisins; au dedans, la faction des Albizzi étoit absolument abattue, et la révolution étoit achevée depuis trop long-temps, pour qu'on osât conserver un régime révolutionnaire. D'ailleurs, comme Neri Capponi étoit mort, Cosme de Médicis, demeuré seul, excitoit plus de jalousie. Ses amis qui n'avoient jamais eu l'intention de faire de lui un prince, n'avoient

(1) *Macchiavelli, Istor. Fior.* L. VII, p. 274.

pas moins de défiance de l'accroissement de son pouvoir, que ses ennemis. Ils s'opposèrent donc dans les conseils au renouvellement de la balie; l'on en revint à tirer au sort la Seigneurie : cependant ce fut d'après les listes, et dans les bourses qui avoient été faites par les balies précédentes, en sorte qu'elles ne contenoient d'autres noms que ceux des amis de Médicis. Pierre Ruccellai, qui entra en charge le 1er juillet 1455, fut le premier gonfalonier nommé par le sort (1); et sa magistrature excita des transports de joie dans le peuple, qui crut rentrer seulement alors dans la jouissance de ses droits et de sa liberté. Le changement étoit en effet bien réel pour lui, car sous l'administration précédente, les jugemens des tribunaux et la répartition des impôts étoient devenus des objets de faveur et de brigue. Les Florentins, dans toutes les affaires contentieuses, s'étoient vus obligés de solliciter, souvent même d'acheter par des présens, l'appui des citoyens puissans qui gouvernoient l'état de concert avec Cosme de Médicis. Mais après la cessation de la balie, non-seulement la magistrature nouvelle ne prêta plus l'oreille aux recommandations de faveur, elle prit plaisir, au contraire, à maltraiter ceux devant lesquels on avoit tremblé. Les mêmes citoyens, dont peu de mois auparavant les maisons étoient toujours pleines de cliens, qui portoient des présens, se virent délaissés et exposés aux sarcasmes de la multitude. Cosme de Médicis avoit prévu ce changement, qui ne l'atteignoit point, parce que les cliens que lui faisoit sa fortune, avoient toujours le même besoin de lui. Il avoit compris que ses amis seroient punis de leur jalousie, et il s'étoit complu à les voir, par leurs menées, se priver eux-mêmes de leur crédit, sans diminuer le sien (2).

Le gouvernement cherchoit à éteindre la dette publique

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 82.

(2) *Macchiavelli*. L. VII, p. 276. — *Commentari di Philippo de' Neri, de' fatti civili di Fienze*. L. III, p. 47.

qui s'étoit fort accrue pendant la précédente guerre; et l'un des moyens auxquels il s'arrêta pour augmenter le revenu, fut de renouveler le cadastre de 1427, en vertu duquel toutes les propriétés mobilières et immobilières de chaque citoyen avoient été estimées, et soumises à une imposition de demi pour cent du capital. Depuis cette époque, les riches avoient trouvé moyen de soustraire une grande partie de leurs biens aux impositions publiques, par le crédit qu'ils exerçoient sur les magistrats; aussi une loi qui établissoit une égalité proportionnelle dans les impôts, fut-elle regardée comme un sujet de triomphe par le peuple. Elle fut portée au commencement de 1458, et dix commissaires furent chargés de faire, dans l'année, la répartition de l'impôt d'après les fortunes (1).

Bientôt les grands et les anciens amis de Cosme se lamentèrent du changement introduit dans l'état; ils se plaignirent d'être abandonnés en proie aux caprices de la multitude. Les mêmes gens qui, par jalousie de Médicis, avoient mis obstacle au renouvellement de la balie, le supplioient à présent de se joindre à eux, pour en obtenir une. Cosme n'ayant point voulu céder à leurs instances, Matteo Bartoli, qui fut gonfalonier dans les deux mois suivans, essaya de demander la balie sans lui; mais loin de réussir, il donna lieu de porter une loi dans les conseils, d'après laquelle le parlement ne pouvoit être assemblé, qu'autant que toutes les voix, dans la seigneurie et le collége, seroient d'accord pour demander sa convocation, et que la proposition en auroit encore été approuvée par les deux conseils (2). Ce triomphe du parti populaire, auquel Cosme avoit contribué, ajouta encore à l'humiliation de ceux de ses amis qui s'étoient séparés de lui, et elle leur fit désirer plus vivement une réconciliation.

Cependant Cosme de Médicis, après avoir donné cette

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 85.
(2) *Id., Ibid.*

leçon à son parti, crut qu'il étoit temps de lui rendre sa vigueur première, et d'empêcher que Florence ne s'accoutumât trop à la jouissance de sa liberté. Le sort ayant donné Lucas Pitti pour gonfalonier des mois de juillet et août 1458, ce fut à ce citoyen riche, puissant et audacieux, que Cosme laissa le soin d'assembler un parlement; résolu de se tenir à l'écart, sans le seconder ouvertement et sans lui nuire, pour profiter de ses succès, et ne pas être enveloppé dans ses revers. Lucas Pitti remplit en effet le palais de gens armés; il força par des menaces, les prieurs ses collègues à demander l'assemblée du parlement; il garnit toutes les issues de la place de soldats et de paysans auxquels il avoit distribué des armes, et le 11 août 1458, ayant fait sonner la grosse cloche, il eut une assemblée du peuple tremblante et soumise, qui approuva et sanctionna tous les réglemens qu'il lui plut de proposer, et qui renouvela la balie de 1434, en y ajoutant dix nouveaux électeurs, et dix secrétaires. On motiva ce renouvellement d'une autorité dictatoriale dans la république, sur le danger que pouvoit lui faire courir la mort du pape Calixte III, les brigandages du comte Averso de l'Anguillara, et l'anarchie de Rome. Trois cent cinquante-deux citoyens furent rendus dépositaires de toute l'autorité de l'état; les élections des magistrats, les jugemens extrajudiciaires et les impôts, furent également soumis à leur volonté (1).

La balie fit l'usage le plus violent de l'autorité arbitraire qui lui avoit été attribuée : Jérôme, fils d'Ange Macchiavelli, avoit parlé avec vigueur du danger attaché à la convocation des parlemens, et de la subversion de la liberté causée par les balies. Il fut arrêté et mis à la torture, pour le forcer par la douleur à confesser comme un complot les motifs de son opposition légitime à des entreprises contraires aux lois. En effet, on arracha à Macchiavelli les noms d'Antonio Barbadori et de Carlo Benizi, qu'il déclara par-

(1) *Istorie di Gio. Cambi.* T. XX, p. 358.

tager ses sentimens ; tous deux furent aussi mis à la torture : après quoi Macchiavelli et son frère, Barbadori et ses fils, Benizi et trois de ses parens, furent condamnés à des amendes considérables et à la relégation. Les deux premiers ne s'étant pas confinés au lieu de leur exil, Jérôme Macchiavelli fut arrêté par la trahison d'un des seigneurs de la Lunigiane, et livré à la seigneurie de Florence, qui le fit mourir (1).

Lucas Pitti fut fait chevalier, en récompense de la vigueur qu'il avoit montrée. Cosme de Médicis et tous les amis du gouvernement se crurent obligés de lui faire des présens ; il en reçut aussi de tous ceux qui vouloient gagner sa faveur, et de la république elle-même : on assure qu'ils montèrent à la somme de vingt mille florins. Cosme cependant étoit vieux et cassé. La goutte le tourmentoit souvent ; il sembloit se dégoûter des affaires publiques, et il passoit à sa campagne la plus grande partie de son temps. Lucas Pitti, ambitieux et orgueilleux, profitoit de la retraite de son ami pour s'élever. C'étoit lui qui paroissoit le vrai chef de la république, et la faction qui dominoit ne s'appeloit plus le parti de Cosme, mais le parti de Pitti. Pour signaler son triomphe, il entreprit de bâtir deux palais, l'un à un mille de distance hors des murs, l'autre dans la ville ; il en jeta les fondemens sur une échelle si étendue, et avec un faste si inouï, que Florence, accoutumée aux prodiges de l'architecture, Florence qui n'avoit point trouvé que Cosme fût sorti des bornes de la modestie d'un citoyen, en élevant le palais de Médicis (aujourd'hui palais Riccardi in via larga), considéra le palais Pitti comme une entreprise royale. Pour achever ce superbe édifice, devenu ensuite la résidence des grands-ducs, Lucas Pitti reçut de toutes mains les présens de ceux qui avoient besoin de sa protection ou de sa faveur. Non-seulement les

(1) *Istorie di Gio. Cambi.* T. XX, p. 361.— *Nic. Macchiavelli.* L. VII, p. 278. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 87.

particuliers, mais les communautés qui avoient quelque demande à faire aux conseils de la république, s'adressoient à Pitti: tous savoient qu'ils n'obtiendroient son appui qu'en lui donnant des matériaux à employer dans son édifice. Tous les bannis, tous les malfaiteurs qui pouvoient craindre la vindicte publique, se réfugioient dans cette enceinte, et aussi long-temps qu'ils travailloient à bâtir, ils étoient en sûreté contre les officiers de la justice, qui n'osoient point les y poursuivre (1).

Cosme de Médicis, qui avoit toujours évité d'offenser les yeux de ses concitoyens par aucun faste extérieur, et qui, considéré dans les autres états comme un prince, n'avoit jamais cessé d'être dans sa patrie un simple citoyen, voyoit avec douleur le parti qu'il avoit formé, et qu'il appuyoit encore de son nom, donner un tyran à la république. Il se tenoit éloigné des affaires, il bâtissoit des temples à Florence et dans le voisinage; il s'entouroit de gens de lettres, et il s'occupoit avec Marsile Ficin, du renouvellement de la philosophie platonicienne, lorsqu'au commencement de novembre 1463, il eut le malheur de perdre son second fils, Jean de Médicis, âgé alors de quarante-deux ans. C'étoit sur lui que Cosme faisoit reposer ses espérances de 1464.
grandeur pour sa famille; l'esprit et le caractère de Jean lui paroissoient d'une assez forte trempe, pour qu'il pût gouverner après lui la république, gagner le cœur de ses concitoyens, maintenir au-dehors la réputation des Médicis, et au-dedans protéger et faire fleurir les lettres et les arts. Pierre de Médicis, fils aîné de Cosme, âgé alors de quarante-sept ans, étoit d'une santé si foible, qu'on ne pouvoit s'attendre à lui voir supporter le poids des affaires. Le fils de Jean, nommé Cosme, étoit mort avant lui; les deux fils de Pierre n'étoient encore que des enfans. Le vieux Cosme de Médicis se faisant porter dans son vaste palais, qu'il n'avoit plus la force de parcourir à pied, s'écrioit en

(1) *Macchiavelli Istor.* L. VII, p. 280.

1464. soupirant. « Cette maison est bien grande pour une si petite » famille (1)! »

Cosme de Médicis ne tarda pas long-temps à suivre le fils qu'il regrettoit : il mourut à sa maison de Careggi le 1er août 1464, dans sa soixante-quinzième année, également regretté par ses amis et par ses ennemis. Il s'étoit attaché les premiers par des bienfaits sans nombre, les seconds avoient déjà appris à redouter ceux qui devoient lui succéder dans le gouvernement de la république. Ils savoient que Cosme les forçoit encore à quelque modération, par le crédit seul de son nom, et ils trembloient de la tyrannie sous laquelle ils alloient tomber, lorsque l'état n'auroit plus ce modérateur.

Cosme, le plus grand citoyen qui se soit jamais élevé dans un pays libre, avoit été trente ans à la tête de la république la plus riche, la plus puissante et la plus éclairée qui existât alors. Avec un bonheur bien plus constant et un pouvoir bien plus durable que Périclès, il avoit, comme lui, enrichi la nouvelle Athènes de tous les prodiges des arts. Il avoit bâti à Florence le couvent et le temple de Saint-Marc, celui de Saint-Laurent, et le cloître de Sainte-Verdiane; sur la montagne de Fiesole, Saint-Jérôme et la Badie; dans le Mugello, le temple des Frères-Mineurs. Il avoit orné de chapelles, de statues, de tableaux, d'argenterie destinée au culte, les églises de Sainte-Croix, des Servites, des Anges et de San-Miniato. Il avoit bâti pour lui-même quatre palais à la campagne, à Careggi, à Fiesole, à Caffaggiuolo et à Trebbio; il avoit bâti à la ville le magnifique palais qui porte aujourd'hui le nom de *Riccardi*, enfin il avoit bâti à Jérusalem un hôpital pour les pèlerins. Mais au lieu d'employer, comme Périclès, les revenus publics à élever ces monumens, qui ont fixé le goût de la belle architecture, il avoit tout fait avec ses propres deniers (2);

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 91.

(2) *Macchiavelli Ist.* L. VII, p. 282. — Dans les Ricordi écrits de la

et tandis que ces travaux publics annonçoient un souverain, et dépassoient de beaucoup la magnificence des plus grands rois de l'Europe, ni ses habits, ni sa table, ni ses domestiques, ni ses équipages ne s'élevoient au-dessus de ceux de la classe commune; il traitoit avec chaque Florentin d'égal à égal et en simple citoyen; il s'étoit marié, il avoit marié ses fils et ses petites-filles, non dans des familles de princes, qui auroient recherché avidement son alliance, mais dans celles des Florentins qu'il considéroit toujours, et que chacun considéroit comme ses pairs. 1464.

Sans doute la réputation de Cosme de Médicis s'est conservée plus brillante, parce que sa famille s'est élevée après lui au pouvoir absolu dans sa patrie. Presque tous les historiens nés sous les Médicis, ont voulu les flatter dans le portrait de leur chef; ceux qui auroient pu tenir un langage contraire ont été forcés au silence. Cependant un siècle après sa mort, les amis de la liberté accusoient encore Cosme de Médicis d'avoir excité la première guerre de Lucques avant son exil, pour augmenter sa propre importance, et de l'avoir fait échouer ensuite pour perdre ses ennemis; de s'être enrichi par le maniement des deniers publics, dont son crédit écartoit tous les autres citoyens; d'avoir étendu ses vengeances sur tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans la république; enfin de s'être allié à François Sforza, pour l'avantage seul de sa famille et contre l'intérêt de sa patrie (1).

main de Laurent de Médicis, on trouve qu'il avoit fait le compte, que de l'an 1434 à l'an 1471, leur maison avoit dépensé en bâtimens, en aumônes ou en impositions, 663,755 florins d'or, équivalant, poids pour poids, à 7,965,060 francs, et d'après la proportion qui existoit à cette époque entre le prix des métaux précieux et celui du travail, à environ trente-deux millions de francs. *Ricordi di Lorenzo, apud Roscoë Life of Lorenzo*. T. III, p. 45.

(1) *Joannis Michaelis Bruti Histor. Flor.* L. I. *In Thesauro Antiquit. Italiæ*. T. VIII, P. II, p. 1-24. Jean-Michel Bruto écrivoit à Lyon sous la dictée, ou d'après les mémoires des émigrés florentins chassés de leur patrie par le grand-duc Cosme I. Sa partialité contre les Médicis est déclarée.

1464. Pendant la durée de l'administration de Cosme de Médicis, Florence fit quelques acquisitions peu considérables, savoir Borgo San-Sepolcro qu'elle acheta du pape peu après la bataille d'Anghiari; Montedoglio, confisqué sur la maison de Pietramala; le Casentin, conquis sur les comtes Guidi, et le Val de Bagno sur la maison Gambacorti. Mais Cosme avoit toujours eu l'ambition de faire pour sa république une conquête plus considérable, celle de Lucques. François Sforza lui avoit promis que dès qu'il seroit duc de Milan, il l'aideroit à s'emparer de cette ville, et Cosme ne lui pardonna point son manque de parole à cet égard (1). Ce fut cependant le seul de ses projets qui n'eut pas de réussite. Son administration fut en général aussi heureuse que glorieuse, et Florence reconnoissante lui rendit le plus noble témoignage, lorsqu'elle ordonna que le titre de père de la patrie seroit inscrit sur son tombeau (2).

(1) *Nic. Macchiavelli.* L. VII, p. 285.

(2) Sous le gonfalonier Nicolas Capponi, en 1465.—*Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 94.—Pie II fait un portrait fort noble de Cosme de Médicis, qu'il avoit beaucoup connu. *Commentarii Pii Papæ II.* L. II, p. 50, *ad annum* 1459.

CHAPITRE LXXIX.

Effroi que les conquêtes des Turcs causent à l'Italie. — Premières victoires de Georges Castriot ou Scanderbeg. — Guerre des Vénitiens dans la Morée. — Pie II arrêté par la mort, comme il alloit conduire une croisade en Illyrie. — Dernières victoires et mort de Scanderbeg.

1443 — 1466.

L'Italie parut respirer en paix, après les guerres acharnées qui avoient accompagné l'établissement de deux nouvelles dynasties dans ses deux plus puissans états, celle des Sforza dans le duché de Milan, et celle de la branche bâtarde d'Aragon dans le royaume de Naples. Cette contrée ne fut plus troublée que par des guerres courtes et de peu d'importance, jusqu'à l'invasion des Français en 1494. Alors le changement de la politique de toute l'Europe la rendit le théâtre d'une lutte nouvelle entre les puissances les plus formidables, et la réduisit, au bout d'un demi-siècle, au rang de tributaire ou de sujette des ultramontains. Les trente années de paix dont jouit l'Italie avant cette dernière révolution, qui mit un terme à son existence politique, furent consacrées à la culture des lettres anciennes, devenues d'un accès bien plus facile depuis l'invention de l'imprimerie, au renouvellement de la philosophie péripatéticienne et platonicienne, de la poésie et de l'éloquence latines, de la poésie vulgaire, de l'art dramatique; de l'architecture, de la

sculpture et de la peinture. Tout le luxe de l'esprit et de l'imagination fut déployé ou du moins préparé dans cette brillante période; l'éclat des arts et des lettres, favorisé dans toutes les cours, doit remplacer désormais pour l'histoire, l'intérêt qu'excitoient auparavant des vertus antiques, dont la trace avoit disparu. La franchise, le désintéressement, la grandeur d'ame s'étoient évanouies avec la liberté; cette dernière, bannie de la cour des seigneurs, ne se conservoit pas même dans les républiques. Le pouvoir toujours croissant d'une famille ambitieuse, restreignoit chaque jour cette liberté à Florence et à Bologne; Gênes perdoit la sienne dans l'anarchie, et Venise sous le joug d'une oligarchie soupçonneuse. Beaucoup de beaux ouvrages et peu de belles actions illustroient l'Italie : et tandis qu'on trouvoit chez les érudits tant d'ardeur et de persévérance dans le travail, on trouvoit peu de caractère chez les magistrats, peu de courage chez les guerriers, peu de patriotisme chez les citoyens.

Cet oubli des sentimens et des devoirs publics se manifesta surtout dans la lutte où, à cette époque même, l'Italie se trouva engagée avec les Turcs : devenue tout-à-coup limitrophe de l'empire musulman, dont elle n'étoit plus séparée que par un bras de mer, elle ressentit à plusieurs reprises les alarmes d'une guerre imminente; elle retentit de prédications pour la croisade, mais elle ne prit aucune mesure énergique pour garantir du joug des Osmanlis les îles et les colonies que les peuples italiens possédoient encore dans les mers de la Grèce; elle laissa conquérir les côtes de la Dalmatie, de l'Épire et du Péloponnèse qui, demeurées aux chrétiens, leur auroient assuré l'empire de l'Adriatique, et qui, passées au pouvoir des Turcs, exposèrent l'Italie, dans toute sa longueur, aux déprédations et aux invasions d'un peuple qui menaçoit sa religion, ses moeurs, la liberté et la vie de tous ses habitans. L'impétuosité des musulmans se ralentit, il

est vrai, plus tôt qu'on n'auroit pu l'espérer; leur corruption fut aussi rapide que leurs succès, et le despotisme détruisit leur vigueur, avant qu'elle eût achevé d'accabler leurs voisins. Mais le pays où les arts et les lettres se renouveloient avec tant d'éclat, ne se sauva point par lui-même de l'invasion des barbares : il ne dut sa conservation qu'à des causes qu'il ne pouvoit prévoir, qu'il ne pouvoit diriger, et que la paresse de notre esprit comprend sous le nom de hasard.

Aussi long-temps que l'empire grec s'étoit maintenu à Constantinople, cette capitale avoit été le centre d'une confédération d'états attachés à la religion grecque, dont les intérêts et la politique se mêloient très-peu avec ceux de l'Occident. Les invasions des Turcs avoient séparé les anciennes provinces de l'empire d'Orient, et leur avoient rendu une indépendance que souvent elles ne cherchoient pas. Mais la violence de la tyrannie musulmane mettoit en fuite les habitans des contrées qu'ils avoient conquises, et augmentoit ainsi la population de celles où ils n'avoient point encore pénétré. Ainsi se formoient ces fragmens d'un grand état, des royaumes nouveaux, qui auroient pu opposer encore une longue résistance, si les lois, les mœurs, le courage n'y avoient pas été détruits avant la population. Lorsque Constantinople tomba au pouvoir des Turcs, le petit état de Trébizonde, qui prenoit le titre pompeux d'empire, subsistoit encore à l'extrémité de la mer Noire; un autre état chrétien, sur la même mer, portoit le titre de royaume d'Ibérie (1). Les Génois y possédoient, sur les côtes de Tartarie, la puissante colonie de Caffa. Le continent situé entre la mer Noire et la mer Adriatique comptoit sept royaumes, sur lesquels la couronne de Hongrie prétendoit quelque droit de suzeraineté : la Croatie, la Dalmatie, la Bosnie, la Servie, la

(1) *Phranzæ Protovestiari.* L. III, Cap. I, p. 80. *Byzantin.* T. XXIII.

Rascie, la Bulgarie et la Transylvanie (1). Dans le même continent, se trouvoient encore les Valaques, qui, par leur langage, rappeloient la domination des Latins sur leur contrée, et les états de Scanderbeg, le défenseur et le vengeur de l'Épire, dont les victoires avoient relevé la gloire du nom Chrétien. La Grèce étoit presque en entier ravagée et asservie par les Turcs : cependant le duché d'Athènes subsistoit encore en Achaïe, et le Péloponnèse étoit encore partagé entre Thomas et Démétrius, les deux frères du dernier Constantin, qui portoient tous deux le titre de despotes. Parmi les îles, Rhodes appartenoit à l'ordre valeureux des chevaliers de Saint-Jean; la maison de Lusignan régnoit en Chypre, sous la protection du soudan d'Égypte; Candie ou la Crète, et Négrepont ou l'Eubée, appartenoient à la république de Venise, avec plusieurs autres îles moins importantes; Chio à la république de Gênes. Beaucoup de citoyens de ces deux villes possédoient en fief d'autres îles de l'Archipel; beaucoup d'îles réduites aux seules forces des Grecs étoient encore indépendantes; beaucoup de lieux forts enfin, sur toute la côte de la mer Adriatique, étoient sous la dépendance immédiate des Vénitiens. Depuis que l'empire d'Orient étoit détruit, tous ces états regardoient l'Italie comme le centre de leurs négociations; la cour du pape et la république de Venise comme leurs protectrices naturelles. Toutes les villes d'Italie étoient pleines de réfugiés levantins, dont les uns apportoient avec eux les reliques des saints du christianisme, d'autres les manuscrits les plus précieux de l'antiquité païenne, d'autres encore des monumens des arts. Plusieurs, avec ces richesses, s'efforçoient d'acheter des secours, non pour eux, mais pour leur patrie; d'autres au contraire ne songeoient qu'à faire un établissement paisible en Italie; et lorsqu'ils trouvoient la médiocrité et la sûreté, ils abandonnoient toute

(1) *Commentarii Pii Papæ II.* L. XII, p. 325.

espérance de recouvrer leur rang et leur pouvoir dans le Levant. Plusieurs aussi n'avoient dérobé que leurs seules personnes à l'esclavage des Turcs, sans conserver aucun effet précieux : ils se faisoient, pour vivre, une ressource de leur érudition, de leur mémoire, de leur connoissance de la langue grecque, objet des études de tous; et leur plus haute ambition étoit de se faire admettre dans un monastère, pour y trouver la nourriture et le repos. L'Italie étoit pleine de Grecs et de Chrétiens orientaux : on les rencontroit en tous lieux, on s'occupoit sans cesse de leurs calamités; et les progrès des Turcs, auxquels on avoit à peine accordé une attention distraite, pendant que Constantinople subsistoit encore, étoient devenus, depuis sa chute, un fléau toujours menaçant, un danger sur lequel on ne pouvoit s'étourdir.

La dévastation s'avançoit vers l'Occident, et chaque année on voyoit tomber un nouveau royaume. Le premier qui suivit le sort de l'empire de Constantinople, fut celui de Servie. Les deux royaumes de Rascie et de Servie, situés dans le pays des anciens Triballiens, avoient été réunis, et gouvernés par la maison de Némagne, de l'an 1177 à l'an 1354, et peut-être plus long-temps encore (1). A cette antique race succéda celle des Lazares, qui portoient le titre de Crales de Servie; ils avoient reçu leur royaume, situé entre le Danube, la Save et la Morava, de la générosité d'Étienne, roi des Bulgares; leur résidence étoit à Senderova, à peu de distance de Belgrade. Cette dynastie avoit, dès son origine, éprouvé les fureurs des Turcs; car son fondateur Lazare Bulcus fut, en 1390, taillé en morceaux devant Bajazet, pour venger la mort d'Amurath I. Étienne Bulkowitz, son fils, fut, en 1427, dépouillé de ses états par Amurath II; ses enfans, et deux cent mille de ses sujets, avoient été emmenés en captivité, et leur pays étoit demeuré

(1) *Table généalog. de Ducange*, à la suite de l'*Histoire de Constantinople*. T. XX, p. 169.

à peu près désert (1). Georges Bulkowitz, fils d'Étienne, élevé chez les Turcs, et indifférent entre les deux religions, avoit été, en 1442, rétabli dans ses états par Amurath II, qui avoit épousé sa fille Cantacuzène (2). Tour-à-tour allié des chrétiens et des Turcs, il conserva pendant sa vie la bienveillance des derniers, mais il mourut en 1457; son fils Lazare mourut en 1458. Alors Mahomet II s'empara de la Servie, qu'un testament de Lazare avoit léguée au Saint-Siége, et que le sultan réclamoit comme héritage de la veuve d'Amurath II (3).

Dans la même année 1458, on vit disparoître les restes du duché d'Athènes, qu'une suite de révolutions avoit fait parvenir à la maison florentine des Acciaiuoli. Après la conquête de Constantinople par les Latins, les maisons françaises de la Roche, puis de Brienne, et la maison catalane des bâtards de Sicile, avoient possédé le duché d'Athènes, qui comprenoit, avec le territoire de cette antique république, celui de ses plus illustres rivales, de Thèbes, de Corinthe, de Mégare et de Platée. La maison Acciaiuoli, établie en Grèce dès l'an 1364, avoit déjà donné plusieurs souverains à Athènes et à Thèbes, lorsqu'Antoine II mourut en 1435. Son fils François se réfugia à la cour d'Amurath II, dont il implora la protection, tandis que Renier II, frère d'Antoine, vint de Florence à Athènes, et fut installé dans le gouvernement (4).

Renier II ou Neri mourut après la conquête de Constantinople; sa femme, qui avoit de lui un fils en bas âge,

(1) *Annales Ecclesiastici ad ann.* 1443, §. 15, T. XVIII, p. 282. — *Comment. Pii Papæ II.* L. XII, p. 326. — *Leunclavius Pandectæ, Hist. Turcicæ Byzant.* T. XVI, p. 322.

(2) *Marini Barletii Scodrensis, Histor. Scanderbegii.* L. III, p. 61.

(3) *Philippi Callimachi de rebus Uladislai.* L. II. *Rer. Ungaric. Script.* T. I, p. 492. — *Oratio Æneæ Sylvii in conventu Francofurtensi. Inter ejus epistolas*, nº 131. — *Rayn. Ann.* 1454, §. 4, p. 420. — *Bulla Calixti III, P. M.* 15 *martii* 1458. *Rayn. ad ann.* §. 18, p. 513. — *Phranza Protovestiarius.* L. III, c. 22. *Byzant.* p. 115, T. XXIII.

(4) *Ducange, Tables généalog.* T. XX, p. 161.

recourut, pour se maintenir, à la protection du sultan; elle distribua des présens considérables aux favoris de Mahomet II, et elle se fit reconnoître pour duchesse. Peu après elle se laissa séduire par une folle passion pour le fils de Pierre Priuli, sénateur vénitien, gouverneur de Nauplie; elle lui fit offrir de le faire duc d'Athènes, s'il vouloit l'épouser et pour cela se défaire de sa propre femme. Le jeune Priuli consentit au crime qui lui étoit proposé, mais il en retira peu de fruit. Les Athéniens, indignés du marché honteux qui leur avoit donné un nouveau souverain, recoururent à Mahomet II, et lui demandèrent pour duc ce même François Acciaiuoli, qui s'étoit réfugié à la cour de son père. François s'empara d'Athènes sans opposition; il fit arrêter la veuve de Neri son prédécesseur, et la retint quelque temps en prison à Mégare. C'étoit l'ordre qu'il avoit reçu de Mahomet; bientôt il le dépassa et fit mourir cette princesse. Le sultan s'empressa de punir une rigueur qu'il n'avoit pas commandée. Omar, fils de Turachan, pacha de Thessalie, vint mettre le siége devant Athènes. François Acciaiuoli se défendit long-temps dans la citadelle : il la rendit enfin au mois de juin 1456, mais en vertu d'une capitulation qui lui assuroit en retour la seigneurie de Thèbes et le gouvernement de la Béotie. Deux ans après il perdit l'un et l'autre avec la vie. Mahomet II fit étrangler François Acciaiuoli en 1458, parce qu'il le soupçonnoit d'avoir formé quelque complot pour rentrer dans Athènes (1).

Les deux frères qui se partageoient le Péloponnèse, Thomas et Démétrius Paléologue, avoient éprouvé à leur

(1) *Laonicus Chalcocondyles, de rebus Turcicis.* L. VIII, p. 187, 188; et L. IX, p. 200. *Byzant.* T. XVI. — *Ducange, Hist. de Constantin. sous les emp. franç.* L. VIII, chap. 44, p. 148. T. XX. *Byz.* — *Scipione Ammirato, Stor. Fior.* L. XXIII, p. 91. — Il reste à Athènes plusieurs monumens de la domination des Acciaiuoli : quelques familles prétendent tirer d'eux leur origine; et dans le grec moderne d'Athènes, on reconnoît quelque mélange du dialecte florentin.

tour la puissance du sultan. Pour acheter la paix de lui, ils lui avoient cédé Corinthe, alors détachée du duché d'Athènes, Patras et plusieurs autres de leurs meilleures villes. Cependant ils furent assez insensés pour ne pas sentir la nécessité de demeurer unis, sous le poids de calamités communes. Ils cherchèrent alternativement à se surprendre des villes; chacun d'eux assiégeoit celles de son frère, au lieu de défendre les siennes, et ils employoient comme soldats les Albanais répandus dans le Péloponnèse, qui pilloient tous les Grecs indistinctement (1). Démétrius se mit sous la protection de Mahomet II, et lui promit sa fille en mariage. Mahomet vint le joindre à Sparte dans l'hiver de 1460 (2), et le contraignit à renoncer à ses états, pour aller vivre à Andrinople d'une rente que lui payoit le sultan. C'est là que Démétrius Paléologue mourut en 1471 (3). D'autre part, Thomas son frère, fuyant devant Mahomet, se retira d'abord à Corfou d'où il passa à Ancône, le 16 novembre 1461, pour solliciter les secours de Pie II et du duc de Milan. Il portoit avec lui, comme titre de recommandation auprès des princes chrétiens, la tête de l'apôtre saint André; mais ni ses reliques sacrées, ni ses droits héréditaires à l'empire de Constantinople, ne purent émouvoir les Latins, qui ne s'armoient pas même pour leur propre défense. Sa fille, la reine de Servie, l'avoit suivi à Rome, et n'eut pas plus de succès que lui. Découragé, il retourna à Durazzo, où il mourut le 12 mai 1465; sa femme étoit morte trois ans auparavant à Corfou. Ainsi s'éteignit la famille impériale, et le Péloponnèse passa au pouvoir des Turcs, à la réserve d'un petit nombre de forteresses que Thomas avoit cédées au pape ou aux Vénitiens (4).

(1) *Phranza Protovestiarius.* L. III, c. 22, p. 116.—*Laonicus Chalcocondyles, de rebus Turcicis.* L. VIII, p. 188. — *Historia politica Turco-Græciæ.* L. I, p. 17.

(2) *Laonicus Chalcocondyles.* L. IX, p. 195.

(3) *Histor. politica Turco-Græciæ.* L. I, p. 20.

(4) *Phranza Protovestiarius.* L. III, c. 26, p. 122. —*Laonicus Chalco-*

Ce fut en 1462 que les états chrétiens, situés sur le Pont-Euxin, fûrent à leur tour soumis au joug des musulmans. Sinope, Cérasus et Trébisonde paroissent s'être rendus à Mahomet II, sans faire aucune résistance, lorsqu'il s'approcha de ces villes. Le sultan accorda quelques revenus à David Comnène, empereur de Trébisonde, pour qu'il pût vivre à Monte-Mauro, lieu assigné à son exil; mais cette pension fut supprimée au premier soupçon que conçut le vainqueur; et David Comnène, qui s'étoit rendu odieux par son impiété envers son père, et son manque de foi envers son neveu dont il étoit tuteur, et qu'il avoit dépossédé, mourut assassiné bientôt après. Les princes de Sinope, de Cérasus et des autres petits états des bords du Pont-Euxin, furent envoyés à Andrinople, où ils vécurent dans la mollesse des bienfaits du sultan (1).

Bladus Dracula, hospodar de Valachie et de Moldavie, fut attaqué par Mahomet II, immédiatement après l'empereur de Trébisonde. Une armée aussi forte que celle qui avoit conquis Constantinople, porta la désolation dans toutes les provinces de l'antique Dacie; mais le souverain de ce pays barbare avoit fait retirer toutes les femmes et tous les enfans dans des bois inaccessibles; tous les hommes étoient à cheval à sa suite, pour harceler l'armée turque, et, au milieu de ces déserts, le vainqueur et le vaincu étoient à peu près en même condition. Cependant le féroce Mahomet frémit d'horreur, lorsqu'il parvint avec son armée près de Praylab, au champ destiné par le prince chrétien, à ses exécutions. Une plaine de dix-sept stades étoit plantée de pieux, et vingt mille personnes y avoient été empalées par ordre de ce tyran atroce. Le moindre soup-

condyles. L. IX, p. 200. — *Crusius, Hist. politica Turco-Græciæ*. L. I, p. 18.

(1) *Phranza Protovestiarius*. L. III, c. 27, p. 123. — *Laonicus Chalcocondyles, de reb. Turc.* L. IX, T. XVI, p. 204-206. — *Turco-Græciæ, Hist. pol.* L. I, p. 20. — *Demetrius Cantemir, Hist. Othom.* L. III, c. I, §. 15, p. 108.

çon suffisoit pour qu'il infligeât cette peine; elle s'étendoit toujours à toute la famille du prétendu coupable, et l'on voyoit dans le champ de Praylab, sur ces horribles pieux, à côté des hommes faits, des vieillards, des femmes, des enfans, dont plusieurs étoient encore à la mamelle (1). Aucun monstre ne poussa jamais la férocité aussi loin que Dracula, aucun n'inventa de plus affreux supplices. Il fut enfin victime de l'horreur qu'il avoit inspirée; ses sujets l'abandonnèrent pour son frère, qui avoit vécu dans le sérail de Mahomet II, comme un de ses favoris; et Bladus Dracula, réfugié à Belgrade, fut arrêté par les Hongrais qui le firent mourir en prison (2).

Au milieu de cette désolation de la chrétienté dans l'Orient, on se sent soulagé en reposant quelque temps ses regards sur la noble résistance de Georges Castriot, surnommé Scanderbeg, ou le bey Alexandre. Son père Jean, seigneur de Croia dans l'Albanie, de Sfétigrad et des vallées de Dibra, avoit été vaincu en 1413 par les Turcs, et forcé de donner en otage ses neuf enfans, quatre fils et cinq filles. Georges, le plus jeune de tous, avoit été circoncis

(1) *Laonic. Chalcocondyles, de reb. Turc.*, L. IX, T. XVI, p. 212.— Pie II donne beaucoup de détails encore sur les effroyables cruautés de Dracula; mais il le nomme Jean, tandis qu'il appelle Ladislas (Wladislaus, Bladus), un chef que Jean Huniades avoit donné aux Valaques en 1456. *Comment. Pii Papæ II.* L. XI, p. 296, 297. Le wayvode de Valachie étoit feudataire des rois de Pologne, et c'est dans les écrivains polonais qu'on doit chercher quelques renseignemens sur les princes valaques. Dlugoss, historien polonais, contemporain, donneroit lieu de croire que Bladus Dracula avoit usurpé la Valachie, mais qu'il étoit wayvode de Bessarabie; que son fils Radul lui succéda dans cette province, qu'il livra aux Turcs en 1474 (*Histor. Polonicæ*. L. XIII, p. 516), et que Bladus Dracula, après treize ans de captivité chez les Hongrais, fut relâché par eux en 1476, et périt la même année en Bessarabie, d'où il vouloit chasser les Turcs. *Historiæ Polonicæ*. L. XIII, p. 551.

Les Turcs nomment ce prince *Kazykluvoda*, ou le *Wayvode abondant en pieux*, l'empaleur. *Demetrius Cantemir, Hist. de l'Emp. ottoman, traduct. de Joncquières*. L. III, chap. I, §. 16, p. 108.

(2) *Laonicus Chalcocondyles*. L. X, p. 215.

comme ses frères, élevé dans la religion musulmane, et employé ensuite dans l'armée. Il n'avoit que neuf ans lorsqu'il fut mis entre les mains des Turcs; il en avoit dix-huit lorsque Amurath l'éleva à la dignité de sangiak, lui donna cinq mille chevaux à commander, et commença à l'employer dans les guerres d'Asie (1). La vaillance, l'adresse et la générosité de Scanderbeg le rendirent bientôt cher aux Turcs, et l'illustrèrent dans l'armée ottomane. Il contribua à ses succès en Asie et en Europe; il combattit vaillamment contre Georges Bulkowitz, despote de Servie, et autant de fois qu'il fut envoyé contre lui, autant de fois il rentra vainqueur à Andrinople (2).

Le père de Georges Castriot étoit mort en 1432. A cette époque, Amurath s'empara de Croia, forteresse presque imprenable, située au sommet d'une montagne, à sept lieues au nord de Durazzo, et à peu de distance de la mer. Une forte garnison musulmane y fut logée, et tout le reste du pays fut occupé par les Turcs. Georges Castriot, qui se voyoit dépouiller par Amurath de l'héritage paternel, dissimula dix ans encore le ressentiment qu'il en éprouvoit; il continua à rendre les services les plus signalés au sultan, et il rejeta avec douceur les offres des seigneurs épirotes qui l'invitoient à se mettre à leur tête. L'occasion favorable qu'il attendoit se présenta enfin à lui, après la grande victoire remportée en 1442, près de Sophie et de la Morava, par Jean Huniades, wayvode de Transylvanie, et par Wladislas, roi de Hongrie (3). Le pacha de la Romanie y avoit été complètement défait; Scanderbeg arrêta dans sa fuite le secrétaire de ce pacha, et le contraignit à lui expédier un ordre adressé au commandant

(1) *Marinus Barletius Scodrensis, De vitâ, moribus ac rebus gestis Scanderbegii.* L. I, p. 7. Argentorati, folio 1537.

(2) *Marinus Barletius.* L. I, p. 13.

(3) *Marinus Barletius.* L. I, p. 15. — *Philippus Callimachus Experiens. de rebus Uladislai.* L. II. *Rer. Ungaric. Script.* T. I, p. 492. — *Demetrius Cantemir.* L. II, chap. IV, §. 30, p. 91. Traduct. franç.

de Croia, pour qu'il lui remît cette forteresse, comme s'il en avoit été nommé gouverneur par le sultan: ensuite ce secrétaire et tous les Turcs qui servoient sous lui, puis tous ceux de la garnison de Croia, enfin tous ceux qui se trouvoient épars dans l'Épire et l'Albanie, furent sacrifiés à une politique barbare, et massacrés par ses ordres (1). Déjà douze mille chrétiens s'étoient rangés sous ses étendards, lorsque, suivant son historien, il leur parla ainsi: « Je ne » vois, mes amis, dans cette révolution rien de nouveau, » rien d'inattendu. Je n'avois jamais douté de votre cou- » rage, de votre vieille fidélité à mon père, de la noblesse » de vos sentimens; je n'avois, non plus, jamais douté de » moi. Souvent, tandis que je paroissois servir le tyran, » vous m'avez invité à entreprendre votre défense, et je » le rappelle avec orgueil. Lorsque, ne voyant aucune espé- » rance certaine, aucune pensée arrêtée, je vous ren- » voyois tristement à vos maisons, vous croyiez sans doute » que j'oubliois ma patrie, mon honneur, et notre liberté; » alors cependant, sous ce silence même, je servois vos in- » térêts et les miens. Il s'agissoit de choses qui doivent être » faites avant que d'être dites, et je voyois bien que vous » aviez besoin de frein plutôt que d'aiguillon. Je vous ai » caché mes desseins et ma volonté, non que je me dé- » fiasse de votre foi, mais parce que l'amour de la liberté en- » traîne bien plus qu'il ne se laisse conduire; dès que vous » auriez entrevu la moindre occasion de la recouvrer, vous » auriez bravé mille morts, vous auriez conjuré contre » vous mille épées; et cependant, si nous échouions dans » une seule tentative, nous perdions pour jamais l'occasion » de secouer le joug, nous périssions dans les supplices, » et ceux qu'on auroit épargnés auroient été réduits à une » servitude cent fois pire que celle qui finit pour nous. » Vous pouviez choisir au milieu de votre nation d'autres » restaurateurs de votre liberté; mais, d'après la volonté

(1) *Marinus Barletius*. L. I, p. 20.

» de Dieu, vous avez préféré attendre cette liberté de moi, » plutôt que de la chercher vous-mêmes. De si nobles cou- » rages, élevés dans l'indépendance, n'ont pas dédaigné » de demeurer dans les fers honteux des barbares, pour » attendre que je me joignisse à eux. Mais comment puis- » je usurper le nom de votre libérateur? Non, sans doute, » ce n'est pas moi qui vous ai apporté la liberté, je l'ai » trouvée chez vous. A peine avois-je touché votre sol, » à peine aviez-vous entendu mon nom, que vous êtes » accourus, que vous avez volé, comme si vos pères, vos » frères, vos enfans, vous étoient rendus du sein des » morts; comme si tous les dieux étoient descendus sur » la terre. Ce n'est point moi qui vous ai donné des ar- » mes, je vous ai trouvés armés; ce n'est point moi qui » ai conquis cette ville, cet empire, c'est vous qui me les » avez donnés. Partout j'ai trouvé la liberté dans vos cœurs, » sur vos fronts, sur vos épées, sur vos lances; vous » vous êtes considérés comme de fidèles tuteurs, et vous » m'avez rétabli dans les possessions de mes ancêtres. » Achevez l'ouvrage commencé avec tant de gloire et de » bonheur. Croia est recouvrée; les vallées de Dibra sont » évacuées par l'ennemi; le peuple entier de l'Épire est sou- » levé, mais il reste au tyran des châteaux et des forteres- » ses. A ne considérer que leur force et le nombre des garni- » sons, sans doute nous avons besoin d'un grand art et d'une » grande obstination. Mais c'est en présence de l'ennemi, et » le fer ardent à la main, que nous pourrons mieux en juger. » Levons donc nos étendards, marchons avec les sentimens » des vainqueurs, et la fortune nous secondera (1). »

La fortune en effet seconda les Épirotes : quoique le pays où ils commençoient leur révolte soit situé à peu près sous le parallèle de Rome, entre le 42° et le 43° degré de latitude, les hautes montagnes dont il est couvert le rendent aussi froid que la Suisse. Des neiges épaisses cachoient la terre; toutes

(1) *Marinus Barletius.* L. I, p. 22, 23.

les eaux étoient gelées, et cependant Scanderbeg réduisit en un mois Petrella, Petralba et Stellusio, forteresses situées sur le sommet des montagnes; car dans ce pays sauvage, où l'ordre et la paix étoient dès long-temps inconnus, on avoit choisi pour l'habitation de l'homme, non des lieux propres au commerce ou à l'agriculture, mais des retraites inaccessibles, où un sentier étroit et pénible menoit, par de longs détours, à la cime de quelque rocher escarpé (1).

Après avoir recouvré tout ce qui avoit appartenu à son père, Scanderbeg convoqua une assemblée des princes épirotes ses égaux, non point dans ses états ou dans les leurs, mais à Alessio (Lyssus) (2), ville située entre Croia et Scutari, qui appartenoit aux Vénitiens. Les noms de ces princes épirotes, qui pendant plusieurs siècles avoient conservé le droit de protéger et de conduire à la guerre, plutôt que de gouverner des vassaux affectionnés à leur famille, se présentent rarement dans l'histoire; et la guerre de Scanderbeg est la dernière flamme qui les éclaira avant de les consumer. On voyoit à la diète d'Alessio, Arianite Thopia, qui gouvernoit le pays situé près des bouches du Cattaro; André Thopia, seigneur des monts de la Chimère, qui n'ont jamais subi le joug des musulmans; les Musacchi, alliés des Castriots; les Ducagini, qui habitent les bords du fleuve Lodrino; Leccha Zacharias, seigneur de Dayna; Pierre Spanus, seigneur de Drivast, dont la famille se prétendoit issue du grand Théodose; Leccas Dusmanus, Étienne Czernowitzch, seigneur de Montenegro, et beaucoup d'autres princes, qui dans ce congrès se trouvoient mêlés aux commandans de Scutari, d'Alessio, et des autres villes et forteresses vénitiennes (3).

Cette assemblée accéda au nom de toute l'Albanie, à la

(1) *Marinus Barletius*. L. I, p. 26.
(2) Colonie fondée par Denys l'ancien, tyran de Syracuse.
(3) *Marinus Barletius*. L. II, p. 37.

guerre que Castriot faisoit auparavant aux Turcs, avec les seules forces de ses seigneuries; elle le nomma général de toute l'Épire; elle promit un subside, qui, joint aux salines qu'il possédoit déjà, porta ses revenus à deux cent mille florins, et elle lui forma une armée de huit mille chevaux et de sept mille fantassins (1).

C'est avec cette petite armée que Scanderbeg soutint pendant vingt ans tous les efforts de la puissance des Turcs, et qu'il parut d'autant plus grand, que des désastres plus inouïs frappoient, à cette époque même, la chrétienté dans le Levant. Après la défaite de Warna, où Wladislas, roi de Pologne et de Hongrie, fut tué, le 10 novembre 1444, et d'où Jean Huniades n'échappa qu'avec peine, pour se réfugier en Transylvanie (2), Scanderbeg, qui avoit déjà remporté l'année précédente une grande victoire sur Aly Pacha (3), recueillit les restes de l'armée hongroise; il les fit passer par mer à Raguse, et de là en Hongrie, et il se vengea par des incursions en Servie, des secours que le Crale Georges Bulkowitz avoit donnés aux infidèles (4). Feyrouz, et ensuite Mustapha, deux pachas envoyés contre Scanderbeg par Amurath II, furent défaits à leur tour. Amurath suspendit quelque temps une guerre qui lui coûtoit trop de soldats; mais Scanderbeg, dédaignant le repos, profita de cette trève pour attaquer les Vénitiens, parce qu'ils avoient accepté l'héritage de Leccha Zacharias, seigneur de Dayna, et l'un des petits princes de l'Épire, qui avoit été tué par un de ses voisins (5). Cependant il étoit plus facile à Castriot de vaincre les Turcs en rase campagne, ou par des embuscades, que de s'emparer d'une

(1) *Marinus Barletius.* L. II, p. 44, 45.

(2) *Turco-Græciæ Hist. polit.* L. I, p. 6. — *Philippi Callimachi de rebus Uladislai.* L. III, p. 514-518. *Rer. Ungar.* T. I. — *Annal. Eccles.* 1444, §. 9, 10, p. 294.

(3) *Marinus Barletius.* L. II, p. 53.

(4) *Ibid.* L. III, p. 63.

(5) *Ibid.* p. 75.

seule ville fortifiée. Il assiégea vainement Dayna, et après avoir dévasté son territoire, il fit la paix avec les Vénitiens. A cette occasion il fut admis par le sénat dans le corps de la noblesse vénitienne (1).

Amurath, irrité de voir ses pachas successivement défaits par Scanderbeg, résolut, 1449, de conduire lui-même son armée en Albanie. Le prince épirote s'attendant à voir Croia assiégée, en fit sortir les femmes et les enfans, qu'il envoya dans les villes maritimes, ou chez les Vénitiens. Il fit chasser au loin tout le bétail épars dans les campagnes; il prépara également Sfétigrade à une défense obstinée (2); mais au lieu de s'enfermer lui-même dans une de ses villes, il se tint à quelque distance des ennemis, pour tomber sur leurs partis détachés. Amurath, après un long siége, s'empara enfin de Sfétigrade; et l'on assura que cette campagne ne lui avoit pas coûté moins de trente mille hommes. Encore sa victoire fut-elle due à la perfidie d'un habitant, qui jeta un chien mort dans la seule citerne où l'on puisât de l'eau pour la forteresse. Les Bulgares, qui faisoient partie de la garnison, se seroient résignés à périr de soif, plutôt que de toucher à l'eau souillée par un cadavre (3).

L'année suivante Amurath revint en Épire avec quarante mille hommes, et il entreprit le siége de Croia. Il fit fondre dans son camp même les canons qu'il employa pour ses batteries, et leur calibre dépassoit de beaucoup celui des plus grosses pièces dont nous fassions usage aujourd'hui (4); quelques brèches furent ouvertes par cette redoutable artillerie; mais l'accès pour y arriver étoit si difficile, et la colline si escarpée, que les assauts des musulmans furent toujours repoussés avec un grand massacre. Pendant ce

(1) *Marinus Barletius*. L. IV, p. 100. — *Sandi Storia civile Venez.* P. II, L. VIII, p. 779.

(2) *Marin. Barletius*. L. IV, p. 106.

(3) *Marin. Barletius*. L. V, p. 145. — *Laonic. Chalcocondyles, de reb. Turc.* L. VII, p. 145.

(4) *Marinus Barletius*. L. VI, p. 165.

temps, Scanderbeg surprenoit des partis détachés, il pénétroit la nuit jusque dans le camp d'Amurath, et le remplissoit de carnage et d'effroi. Ces surprises fréquentes forcèrent enfin le sultan à lever le siége. L'approche de Jean Huniades, avec une armée hongroise, qui avoit déjà passé les frontières de Turquie, hâta encore la retraite du monarque othoman (1). Après cette campagne humiliante, où Amurath avoit vu ternir devant un misérable château une gloire établie sur la défaite de tant de rois, ce vieux souverain se retira à Andrinople, où, après trente-un ans de règne, il mourut subitement dans un banquet, le dixième mois de l'an 855 de l'hégire, ou l'an 1451 de Jésus-Christ (2).

Les Italiens, qui avoient à peine osé secourir Scanderbeg tandis qu'il étoit accablé par toutes les forces du sultan, le félicitèrent avec transport sur sa victoire. Alphonse, roi de Naples, lui envoya trois cent mille muids de froment et cent mille muids d'orge, pour le dédommager de la récolte qu'il avoit perdue (3). Mais Scanderbeg, presque toujours heureux dans les combats, étoit toujours malheureux dans le siége des villes. Il voulut reprendre Sfétigrade, et il fut repoussé; il mit le siége devant Belgrade des Arnautes, et il fut obligé de le lever, après avoir perdu beaucoup de monde (4).

Les trésors de Mahomet II, qui avoit succédé à Amurath II, et recommencé la guerre d'Albanie, trouvèrent aussi des traîtres dans le conseil de Scanderbeg. Moïse Golenthus, son confident, et le meilleur de ses capitaines, tourna ses armes contre lui. Cependant Golenthus ne put

(1) *Laonicus Chalcocondyles, de rebus Turcicis.* L. VII, p. 146.

(2) *Laon. Chalcocond.* L. VII, p. 155. — *Annales Turcici Leunclavii*, p. 257. Barletius raconte qu'Amurath tomba malade et mourut devant Croia, le cinquième mois du siége de cette ville. L. VI, p. 192. Rien n'est plus faux; et cependant Barletius étoit contemporain et compatriote.

(3) *Marinus Barletius.* L. VI, p. 193. — *Barth. Facii Rer. gestar. Alphonsi Regis.* L. IX, p. 154.

(4) *Marinus Barletius.* L. VIII, p. 231. — *Laonicus Chalcocondyles.* L. VIII, p. 179.

pas supporter long-temps la colère d'un héros ; il revint la corde au cou se jeter aux pieds de son maître, il lui demanda grâce et il l'obtint (1). A peine avoit-il expié sa faute, lorsqu'un autre des généraux de Scanderbeg, Amésa son neveu, et en quelque sorte son collègue, passa aux ennemis (2). Il revint bientôt dans l'Épire avec un sangiak qui commandoit l'armée turque; Mahomet II l'avoit déclaré roi d'Albanie, et Amésa avoit vu Scanderbeg fuir devant lui. Son triomphe fut de courte durée; il fut surpris dans son camp, fait prisonnier avec le sangiak, et envoyé dans les prisons de Naples (3). Scanderbeg annonça à tous les souverains de l'Europe cette victoire, dans laquelle il prétendit que trente mille Turcs avoient été tués ; en envoyant aux princes latins une partie des dépouilles et des captifs, il leur demanda des secours pour continuer la guerre (4).

Cependant, loin que les Latins formassent une croisade pour défendre Scanderbeg, ce héros fut lui-même appelé en Italie par le pape Pie II, pour défendre Ferdinand, et témoigner ainsi sa reconnoissance au fils de cet Alphonse dont il avoit reçu des bienfaits. Déjà depuis quelque temps les Turcs évitoient une guerre où ils avoient éprouvé tant de revers; Amur et Sinan, deux pachas du voisinage de l'Épire, avoient été chargés d'en garder les frontières, sans les passer jamais. Pleins de respect pour la valeur du héros albanais, ils avoient recherché son amitié et l'avoient obtenue. Les deux nations n'avoient point fait la paix; mais par une convention tacite elles avoient suspendu les hostilités, et les Épirotes se livroient sans distraction à l'agriculture et au soin de leurs troupeaux. Les sollicitations du pape ayant ensuite déterminé Scanderbeg à passer en Italie,

(1) *Marinus Barletius*. L. VIII, p. 251.

(2) *Id.* L. IX, p. 253.

(3) *Marinus Barletius*. L. IX, p. 275.— *Ann. Eccles. Raynald.* 1458, §. 15 et 16, T. XVIII, p. 512.

(4) *Marinus Barletius*. L. IX, p. 281.

alors il accepta les conditions honorables que Mahomet II lui avoit fait offrir, et la paix fut signée entre les deux états, le 22 juin 1461 (1). Nous avons vu que Scanderbeg vint en effet se joindre à Ferdinand à Barlette, qu'il eut part à la victoire de Troie et à la guerre de Pouille contre les Angevins. Lorsqu'elle fut terminée, le roi de Naples lui donna en récompense Trani, Monte-Gargano, et San-Giovanni Rotondo, trois villes de l'Apulie, qui, situées vis-à-vis de la Macédoine, pouvoient être pour lui un asile précieux, s'il succomboit enfin aux attaques des Turcs (2).

La lutte entre Scanderbeg et toute la puissance turque avoit déjà été soutenue pendant dix-neuf ans; et les Italiens, spectateurs oisifs de ce grand combat, applaudissoient au héros, sans lui fournir de secours qui le missent en état de profiter de ses victoires. Ils étoient eux-mêmes distraits par des guerres importantes, et ils ne songeoient pas encore que le danger les menaçât de si près. Mais lorsque la guerre de Naples fut presque terminée, et que Scanderbeg reprit le chemin de son pays, ils regrettèrent l'oisiveté où alloit rentrer ce champion de la foi. C'étoit d'après leurs propres convenances, non d'après les siennes qu'ils vouloient décider de la paix ou de la guerre en Albanie. Pie II reprit alors avec ardeur le projet de croisade pour lequel il avoit assemblé à Mantoue, peu d'années auparavant, les députés de la chrétienté; d'autant plus qu'une nouvelle conquête des Turcs avoit enfin porté leurs redoutables bannières jusqu'aux frontières même de l'Italie.

Sur la route que les Turcs devoient suivre pour entrer en Italie par le Friuli, ou en Allemagne par la Carniole, se trouvoit le royaume de Bosnie, que ses âpres mon-

(1) *Marinus Barletius*. L. X, p. 285. — L. X, p. 306, et L. XI, p. 311. Il parle d'une trève annuelle d'abord, et d'une paix ensuite; mais les dates ne peuvent pas permettre deux traités différens.

(2) *Marinus Barletius*. L. X, p. 306.

tagnes, et les châteaux inexpugnables dont elles étoient couvertes, pouvoient faire regarder comme la forteresse de la chrétienté. Mais les Bosniaques n'étoient pas orthodoxes; on les accusoit d'être manichéens, ce qui probablement signifioit seulement, qu'à l'exemple des Bulgares, ils avoient embrassé la réforme des Pauliciens. D'ailleurs, l'ignorance et la barbarie du peuple avoient étouffé les lumières qui distinguoient originairement cette secte. Lorsque les Bosniaques reconnurent l'approche du danger, ils cherchèrent à resserrer leur alliance avec les chrétiens occidentaux, et dans l'année 1445 leur roi Étienne Thomas se réconcilia à l'Église (1). Cependant, comme il se refusa à punir ceux de ses sujets qui étoient demeurés attachés à l'ancienne croyance, les Latins entretinrent des doutes sur son orthodoxie, et considérèrent les malheurs dont son pays fut ensuite frappé comme un jugement du ciel.

La conquête de la Servie, en 1458, avoit rendu la Bosnie limitrophe des Turcs; dès-lors Mahomet II avoit demandé un tribut à son roi, et il avoit fortifié le château de Cziftin, bâti au confluent de la Save et de la Bosna, pour s'assurer, quand il le voudroit, l'entrée du pays. Le roi Étienne, fils et successeur d'Étienne Thomas, prévoyant l'orage qui alloit fondre sur lui, écrivit en 1462 à Pie II, pour lui faire connoître le danger qui le menaçoit. Les Turcs, lui disoit-il, traitent avec tant de douceur les paysans bosniaques, qu'ils en ont séduit le plus grand nombre; les seigneurs sont abandonnés dans leurs donjons par leurs vassaux; et si les Vénitiens, le pape, ou quelqu'un des peuples latins, ne vient au secours de ce pays, il va se trouver ouvert sans combat aux ennemis de la chrétienté. Cependant si la Bosnie, avec ses montagnes sauvages et ses forteresses, est encore le bastion de l'Occident, elle deviendroit, entre les mains des Turcs, un repaire d'où ils fondroient à leur gré sur l'Italie ou

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* §. 23, p. 316.

sur l'Allemagne. Pendant que ce royaume subsiste encore, des forces très-peu considérables suffisent pour rendre le courage à ses peuples, et engager les belliqueux Bosniaques à se sacrifier jusqu'au dernier, pour défendre leur patrie et couvrir la chrétienté; mais, si l'on attend sa chute, les armées les plus nombreuses seront à peine en état de fermer aux Turcs l'entrée de l'Italie et de l'Allemagne. Étienne rappeloit enfin que son père avoit annoncé de même à Nicolas V la prise de Constantinople, lorsque quelques milliers de soldats latins auroient pu la sauver, et il supplioit Pie II de ne pas laisser les Latins tomber une seconde fois dans la même faute (1).

Mais Pie II n'étoit point encore prêt à fournir aux 1463.
Bosniaques les secours qu'on lui demandoit. Ces peuples, affoiblis par des combats précédens, et peut-être désunis par la haine entre les deux sectes chrétiennes, ne firent presque aucune résistance, lorsque Mahomet II vint les attaquer en personne. Radaces, commandant de Bobazia, alors capitale de la Bosnie, rendit cette ville sans l'avoir défendue, et se joignit aux Turcs. Le duc Étienne, qui commandoit à Jaickza, ne se défendit pas mieux. L'un et l'autre sont accusés par l'annaliste de l'Église, d'avoir été manichéens : tous deux craignirent peut-être les persécutions que Rome demandoit avec instance au roi de Bosnie, pour prix de ses secours. Ce roi s'enfuit avec peine de Jaickza, et s'enferma dans le château d'Eluth, mais il ne put y faire une longue résistance. Au bout de huit jours, Étienne fut amené prisonnier aux pieds de Mahomet II. Le sultan lui promit de le rétablir dans ses états comme prince feudataire de la Porte, sous condition

(1) Cette lettre, qui est pleine de noblesse, de raison et de sentiment, est rapportée tout entière par Pie II dans son Commentaire. L. XI, p. 297. Cependant le même Étienne est accusé d'avoir étranglé sur son lit son père Étienne Thomas, qu'il soupçonnoit de retourner au manichéisme. *Familiæ Sclavonicæ, Bossinenses Bani ac Reges. Ducange.* p. 257.

1463. que le roi lui livreroit les clés des soixante-dix forteresses de la Bosnie. Le captif, à la merci de son vainqueur, se soumit à tout ce qu'on exigea de celui; mais dès que les drapeaux du Croissant flottèrent sur tous les châteaux forts de la Bosnie, Mahomet II fit trancher la tête au roi son captif, ou, selon d'autres, le fit écorcher. Il envoya au supplice toute la noblesse, dans les champs de Blagaï; il réduisit les habitans en captivité, et il peupla de musulmans cette province, où l'on ne trouve plus aujourd'hui un chrétien, et qui est devenue le boulevard de l'empire musulman. La reine de Bosnie s'enfuit à Rome, où elle vécut des charités du pape. Par reconnoissance, elle légua au Saint-Siége tous les droits qu'elle pouvoit avoir sur les états de son mari (1).

Les Turcs étoient à peine établis dans leur nouvelle conquête, qu'ils commencèrent à pousser plus loin leurs ravages. La même année 1463, le ban d'Esclavonie fut enlevé par eux dans ses états, et massacré avec cinq cents de ses gentilshommes. La guerre s'approchoit toujours plus des frontières de l'Italie, et tandis que les états vénitiens n'étoient plus séparés des avant-postes musulmans que par une ou deux journées de chemin, la guerre se rallumoit aussi en Grèce entre les mêmes Vénitiens et les Turcs. Les chrétiens ne se croyoient obligés envers les musulmans à aucune des lois prescrites par le droit des

(1) *Demetrius Cantemir.* L. III, chap. 1, §. 19, p. 109. — *Comment. Pii Papæ II.* L. XI, p. 311. — *Laonicus Chalcocondyles.* L. X, p. 225. — *Annales Turcici à Leunclavio editi.* p. 257. — *Raynaldi Ann. Eccles.* 1463, §. 14-17, T. XIX, p. 127. — *Bossinenses Bani ac Reges in Ducangio Famil. Dalmat.* p. 258. — *Dlugossi, Historiæ Polonicæ.* L. XIII, p. 322. T. II, Lipsiæ, fol. 1712. Les frères mineurs de Jaickza apportèrent, dans leur fuite à Venise, le corps de saint Luc l'Évangéliste; un autre corps du même saint Luc étoit à Padoue, et sa tête à Rome; l'authenticité de ces trois reliques étoit également prouvée par des miracles. La cour de Rome, sollicitée de prononcer entre elles, s'y refusa. *Annal. Eccles.* 1463, §. 18, p. 128 — *Comment. Pii Papæ II.* L. VIII, p. 192. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia,* p. 1177.

gens. Un esclave du sous-pacha d'Athènes avoit volé la caisse publique, et s'étoit réfugié chez Jérôme Valaresio, commandant vénitien de Coron, avec lequel il avoit partagé les cent mille aspres que contenoit cette caisse. Les Turcs firent redemander l'esclave et l'argent; on leur répondit que l'esclave s'étoit fait chrétien, et ne pouvoit être livré aux infidèles, et l'on ne rendit point l'argent. Les Turcs, par représailles, s'emparèrent d'Argos, où commandoit Nicolas Dandolo, et la guerre recommença au mois de mai 1463 (1). 1463.

Louis Loredano, procurateur et capitaine général des Vénitiens, craignit que sa république ne lui reprochât d'avoir, par cupidité, allumé une guerre dangereuse. Pour prévenir cette accusation, il s'efforça de persuader à la seigneurie que l'occasion étoit favorable pour s'emparer de la Morée; que vingt mille Grecs étoient prêts à prendre les armes, et à se ranger sous les étendards de Saint-Marc; que la presqu'île enfin étant une fois entre les mains d'une puissance maritime, ne pourroit plus lui être enlevée. L'ambition aveugla le sénat; il se résolut à la guerre; il fit passer en Morée Bertoldo, fils de Taddée, d'une branche cadette de la maison d'Este, avec quinze connétables, pour commander les soldats qu'on leveroit dans le pays. En même temps, vingt-trois vaisseaux et cinq galéaces devoient transporter et protéger les troupes italiennes. Celles-ci débarquèrent à Modon, Bertoldo d'Este les conduisit à Napoli de Malvoisie; il attaqua Argos et le reprit sans difficulté (2). Il marcha ensuite vers l'isthme qui attache le Péloponnèse au continent. La flotte vénitienne, commandée par Loredano, étoit dans le golfe de Corinthe ou de Lépante; le golfe Saronique ou d'Engia étoit occupé par

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1172.

(2) *Comment. Pii Papæ II.* L. XII, p. 314. — *Andrea Navagiero, Storia Venez.* T. XXIII, p. 1122. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1173. — *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 202. — *Laon. Chalcocond., De reb. Turc.* L. X, p. 231.

1463. six autres vaisseaux vénitiens, en sorte que les chrétiens, maîtres en même temps de la terre et de la mer, n'eurent pas de peine à défendre l'Hexamiglion. Cette langue de terre qui, comme son nom l'indique, n'a que six milles de largeur (1), unit au continent une péninsule qui présente trois cent soixante milles de côtes. Trente mille ouvriers furent rassemblés dans la Morée, et en quinze jours de temps ils élevèrent un retranchement en pierres sèches, de douze pieds de hauteur; il étoit défendu par un double fossé, et surmonté par cent trente-six tours. Les matériaux avoient été dès long-temps rassemblés sur la place, pour la défense du Péloponnèse contre de précédentes invasions; mais les Grecs indolens ne les avoient jamais mis en œuvre.

Pour s'assurer la possession de la péninsule, il ne suffisoit pas d'en défendre l'entrée, il falloit encore en chasser le petit nombre de Turcs qui y étoient cantonnés. A l'arrivée des Vénitiens, un camp de quatre mille chevaux couvroit Corinthe; ils se retirèrent au-delà de l'isthme, après un premier combat. Benedotto Coléoni soumit toute la Laconie, à la réserve de la seule forteresse de Misitra, mais il fut tué sous ses murs; Giovani Magno se rendit maître de l'Arcadie; cependant il échoua devant le château de Léontari, à deux lieues des ruines de l'ancienne Mégalopolis. Le reste de la Morée, à l'exception de Corinthe, obéissoit aux Vénitiens. Bertoldo rassembla toute son armée pour faire le siége de cette dernière ville, la plus forte et la plus peuplée de la presqu'île. Dans les deux premiers assauts, quelques ouvrages extérieurs furent enlevés; mais, au troisième, le général fut blessé d'une pierre à la tempe, et il mourut au bout de douze jours (2). L'armée, décou-

(1) L'Hexamiglion a bien moins de six milles de largeur au point le plus étroit. Apparemment que son nom désigne la mesure et le développement des retranchemens qu'on y avoit élevés.

(2) *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 203. — *Navagiero, Stor. Venez.* p. 1122.

ragée par la perte de son chef, et rebutée par la rigueur de l'hiver qui avoit commencé, abandonna le siége. Les habitans, redoutant les cruelles vengeances des musulmans, n'osoient point se déclarer pour la république. 1464.

Bientôt on annonça que Mahomet, pacha de Livadie, s'avançoit avec une armée considérable; les plus effrayés en portoient la force à quatre-vingt mille chevaux. Bettino de Calcina, qui avoit succédé à Bertoldo d'Este dans le commandement des Vénitiens, n'osa point attendre l'ennemi. Il abandonna l'isthme pour s'enfermer dans des places fortes, et cette lâcheté perdit la Morée (1). Le pacha de Livadie étoit si loin d'en pouvoir faire la conquête, que lorsqu'on lui avoit annoncé que deux mille fusiliers gardoient l'Hexamiglion, il avoit écrit au sultan pour excuser d'avance le peu de succès auquel il devoit s'attendre. Il rebroussoit chemin, lorsqu'un Albanais, traversant le golfe d'Engia, lui apporta de Corinthe la nouvelle de la retraite des Italiens. Il partit donc de Platée, et, passant de nuit le Cithéron, il vit les vaisseaux vénitiens qui occupoient encore les deux mers. A peine en put-il croire ses yeux, lorsqu'il trouva les fortifications de l'isthme abandonnées. Les forteresses, dans lesquelles l'armée découragée des Vénitiens s'étoit dispersée, n'opposèrent presque point de résistance; Argos fut repris pour la troisième fois, et l'armée turque, s'avançant en deux divisions sur Léontari et sur Patras, chassa devant elle les Latins, et passa au fil de l'épée tous les Grecs qui s'étoient déclarés pour eux. Les seules places fortes que les Vénitiens possédoient avant la guerre, demeurèrent à l'abri de cette rapide conquête (2).

La guerre des Vénitiens et des Turcs, celle de Bosnie 1463.
et celle d'Esclavonie avoient ranimé le zèle de Pie II. Ce

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1176. — *Laon. Chalcocond.* L. X, p. 232.

(2) *Laon. Chalcond.* L. X, p. 233. Cet historien grec nous manque à la fin de cette campagne. Avec l'indépendance de la Grèce, on voit finir, à cette époque, tous ses monumens historiques.

1463. pontife, libre des soucis que lui avoit donnés jusqu'alors la succession au royaume de Naples, avoit assemblé un consistoire, et avoit représenté aux cardinaux qu'il étoit temps de commencer cette guerre sacrée, à laquelle il s'étoit engagé dès son assomption au pontificat. « Chaque » année, dit-il, les Turcs dévastent quelque nouvelle » province de la chrétienté; dans celle-ci nous leur avons » vu conquérir la Bosnie, et massacrer le roi de cette na- » tion. Les Hongrais sont effrayés, tous les peuples voi- » sins sont frappés de terreur : et nous, que ferons- » nous? Exhorterons-nous les rois à marcher à leur se- » cours, à repousser l'ennemi de nos frontières? Mais » nous l'avons déjà tenté en vain. On a peu de crédit » quand on dit aux autres : *allez*; peut-être le mot *venez* » aura-t-il plus d'effet sur eux; je veux le tenter à son » tour. J'ai résolu de marcher moi-même à la guerre » contre les Turcs, et d'inviter ainsi par des faits, au- » tant que par des paroles, les princes chrétiens à me » suivre. Peut-être, lorsqu'ils verront leur maître et leur » père, le pontife romain, le vicaire de Jésus-Christ, » vieux et malade, partant pour la guerre sacrée, ils » rougiront de rester chez eux, ils prendront les armes, » et ils embrasseront enfin avec tout leur courage la dé- » fense de notre sainte religion. Si nous ne pouvons ex- » citer les chrétiens à la guerre par cette voie, nous n'en » savons aucune autre. Sans doute, notre vieillesse rend » l'entreprise hasardeuse, et nous marchons à une mort » presque assurée, mais nous ne la refusons point. Nous » devons mourir une fois, et le lieu de notre mort n'est » pas ce qui importe à la chrétienté. Vous aussi, qui » nous avez exhorté si souvent à la guerre contre les » Turcs; vous, cardinaux, membres de l'Église, vous » devez suivre votre chef..... Nous l'avons promis au » duc de Bourgogne, nous l'avons promis aux Vénitiens; » une flotte redoutable de Venise nous accompagnera et

» dominera la mer; les autres puissances d'Italie nous 1463.
» suivront. Le duc de Bourgogne entraînera l'Occident
» avec lui (1); du côté du nord, le Turc sera pressé par
» le Hongrais et le Sarmate; les chrétiens de la Grèce se
» souleveront, et ils accourront dans nos camps. Les
» Albanais, les Serviens, les Épirotes se réjouiront de
» voir arriver le jour de la liberté, et ils nous prêteront
» leur assistance; dans l'Asie même, nous serons secon-
» dés par les ennemis des Turcs, le Caraman et le roi
» de Perse. Enfin, la faveur divine nous donnera la vic-
» toire. Pour moi, ce n'est point au combat que je mar-
» che; la foiblesse de mon corps, le sacerdoce auquel il
» ne convient point de manier le fer, doivent m'en dé-
» tourner. J'imiterai donc le saint patriarche Moïse, qui
» prioit sur la montagne, tandis qu'Israël combattoit les
» Amalécites. A genoux, sur une poupe élevée, ou sur
» la cime d'un mont, j'aurai devant les yeux la Sainte-
» Eucharistie; vous m'entourerez, et, avec un cœur con-
» trit et humilié, nous demanderons au Seigneur la vic-
» toire pour nos soldats (2). »

Il n'y eut que deux cardinaux dans le consistoire, celui de Spolette et celui d'Artois, qui ne partagèrent pas l'enthousiasme du vieux pontife. Une bulle éloquente, datée du 22 octobre 1463, appela tous les chrétiens à la guerre sacrée; elle annonça le rassemblement de l'armée à Ancône, et menaça des foudres de l'Église ceux qui

(1) Ce fut dès l'année 1453, et sur la nouvelle de la prise de Constantinople, que le duc Philippe de Bourgogne fit vœu, avec la plus grande partie de sa noblesse, de marcher à la croisade. L'engagement en fut pris au milieu des fêtes de cette cour élégante, sur le faisan, avec toutes les pompes de l'ancienne chevalerie. *Chron. d'Enguerr. de Monstrelet.* Vol. III, p. 55. Deux ans après le duc engagea les états de son royaume à tripler les aides, pour subvenir aux frais de cette croisade. (*Ibid.* p. 64.)

(2) Aucune harangue n'est plus authentique, puisque celui même qui la prononça l'a insérée dans ses Commentaires. *Pii II*, Lib. XII, p. 336 à 341; et *Raynaldus, Annal. Eccles.* 1463, §. 26, p. 130. J'en ai retranché une partie.

1463. troubleroient sa paix par des hostilités de chrétiens à chrétiens (1). Le pape écrivit en même temps au doge de Venise, Cristoforo Moro, en invitant le vieux chef d'une république à se joindre en personne au vieux pontife de la chrétienté. Le conseil des Pregadi n'hésita pas à lui en faire prendre l'engagement. Le doge faisoit quelque difficulté de monter sur la flotte, à cause de son grand âge, et les conseillers ayant en vain essayé d'autres moyens de persuasion, Victor Cappello lui dit : « Sérénissime prince, si votre sérénité ne veut pas s'embarquer de bon gré, nous la ferons bien partir par force; car nous faisons plus de cas du bien et de l'honneur de ce pays, que de votre personne. » Cependant, comme le doge déclaroit ne point entendre la guerre maritime, on lui promit de lui donner pour amiral son parent Lorenzo Moro, duc de Candie (2).

Les exhortations de Pie II n'eurent point sur les princes chrétiens tout l'effet qu'il en avoit attendu. Les Français, occupés des intrigues de Louis XI, et les Allemands se débattant dans l'anarchie, qui durant le règne du foible Frédéric III rendoit leur nation toujours plus impuissante, ne prirent aucune part à ce qui devoit être l'affaire de tous. Le duc de Bourgogne, qui s'étoit à plusieurs reprises engagé solennellement à la croisade, s'exempta de marcher; mais Pie II trouva plus de zèle dans l'héroïque roi de Hongrie, Mathias Corvinus, fils du grand wayvode Jean Huniades. Mathias conclut, le 12 septembre 1463, un traité avec la république de Venise, par lequel les deux parties s'engageoient à attaquer de concert les musulmans avec toutes leurs forces, et à ne poser les armes que d'un commun accord (3). Le pape ne pouvoit négliger d'appeler aussi à son aide ce Scan-

(1) *Annales Ecclesiastici.* 1463, §. 29-40, p. 131.
(2) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1174.
(3) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1463, §. 50, 51, p. 136.

derbeg, dont le nom seul remplissoit les Turcs d'effroi, 1463.
et dont les ports et les forteresses, situés en face de l'Italie, favoriseroient le débarquement des Latins. Mais Scanderbeg avoit accepté et juré la paix avec le sultan, et les musulmans observoient le traité avec fidélité. Quelques brigandages de troupes irrégulières, commis en Albanie, avoient même été punis par Mahomet II, avec une grande sévérité, et il avoit fait restituer au prince épirote la valeur entière de ce qui lui avoit été enlevé. Pie II chargea Paul Angelo, archevêque de Duraz, de déterminer le champion de la foi à ne point manquer au combat que les Occidentaux alloient livrer pour sa cause. Il lui offrit de le délier de tous ses sermens, par la puissance souveraine de l'Église. Gabriel Trévisani, ambassadeur vénitien, appuya ses sollicitations. Scanderbeg, retenu quelque temps par ses scrupules, céda enfin aux instances du chef de sa religion (1). Il entra en campagne sans déclaration de guerre, et il enleva dans les provinces turques qui l'avoisinoient, soixante mille bœufs et quatre-vingt mille moutons; prenant pour prétexte de ces hostilités, les brigandages mêmes dont Mahomet lui avoit donné une ample satisfaction. Celui-ci ayant encore cherché à rétablir la paix, Scanderbeg lui répondit, le 26 mai 1463, qu'il n'entendroit à aucun traité, si Mahomet n'abandonnoit, avant tout, le culte de son faux prophète (2).

1464.
Cependant Pie II, après avoir fait ses prières dans la basilique des Saints-Apôtres, se mit en chemin le 18 juin 1464: déjà il se sentoit atteint d'une petite fièvre, et comme il ne vouloit point s'arrêter pour la soigner, il obligea par serment ses médecins à ne révéler son mal à personne (3). Dès le troisième jour de son voyage, on vint

(1) *Marinus Barletius.* L. XI, p. 313.—*Comment. Pii Papæ II.* L. XII, p. 330.

(2) *Marinus Barletius.* L. XI, p. 325.

(3) *Jo. Ant. Campanus, Vita Pii II.* T. III, P. II. *Rer. Ital.* — *Jacobi Cardin. Papiensis Comment.* L. I, p. 354. *Ad Calcem Comm. Pii II.*

1464. annoncer à Pie II, que la foule des croisés rassemblée à Ancône commençoit á se plaindre de ne rien trouver de prêt pour la traversée. Le vieux pontife choisit un vieux cardinal son ami, pour le représenter auprès de la multitude, exhorter celle-ci à la patience, et pourvoir à ses premiers besoins. C'étoit un Espagnol, Jean Carvajal, cardinal de Saint-Ange. L'ayant appelé auprès de lui, il lui fit connoître l'objet de sa mission, et lui demanda en grâce, plutôt qu'il ne lui ordonna, de partir. C'étoit avec quelque pudeur qu'il imposoit un si pesant fardeau à un vieillard chargé d'années, et dont les forces s'étoient déjà brisées au service de l'Église. Mais, considérant l'importance de l'entreprise, et combien peu d'hommes étoient en état d'en venir à bout, il ne crut point devoir épargner son vieil ami. « J'assistois seul à cet entretien (dit le cardinal de Pa-
» vie); le langage de Carvajal fut toujours le même, plein
» d'humilité et de courage. *Saint pontife, si je suis tel*
» *que tu me croies propre à de si grandes choses, je sui-*
» *vrai tes ordres sans retard, et plus encore ton exemple.*
» *Avec ta frêle santé n'exposes-tu pas ta vie pour moi et*
» *pour le reste de tes brebis ? Tu m'as écrit* VIENS, *et me*
» *voici; tu m'ordonnes d'aller, et je vais. Ce n'est point*
» *cette dernière partie de ma vie que je refuserai au Christ.*
» Ces mots touchèrent le pontife; il étoit d'autant plus
» ému, qu'il voyoit plus de courage dans le vieillard :
» Jean Carvajal aimoit uniquement Pie II, et il avoit
» été un des plus ardens conseillers de cette sainte en-
» treprise (1). »

Pie II, en approchant de la mer Adriatique, rencontroit chaque jour des bandes de croisés qui revenoient sur leurs pas, renonçant déjà à cette expédition sacrée. Parmi ceux qui s'étoient assemblés à Ancône, il y avoit un grand nombre de gens de guerre qui ne demandoient pas mieux que de prendre du service; mais quand ils virent que la

(1) *Jacobi Papiensis Commentarior.* L. I, p. 355.

cour pontificale ne leur offroit d'autre paye que des indulgences, ils s'en retournèrent tous avec un mélange d'indignation et de moquerie (1). Cependant Pie II, en publiant la croisade, avoit annoncé à toute la chrétienté, que les grandes indulgences ne seroient accordées qu'à ceux qui auroient servi au moins six mois à leurs frais. Les soldats n'en avoient tenu compte, sachant bien que sans eux on feroit un rassemblement et non pas une armée; et le bas peuple étoit aussi accouru sans armes ni argent, comptant être défrayé et transporté en Grèce par un miracle. Comme cette foule déjà détrompée de ses espérances, croisoit, en se retirant, la litière du pontife qui avançoit; on voyoit se peindre sur le visage du vieillard le découragement et la douleur de commencer son entreprise sous de si fâcheux auspices (2). Lorsqu'il arriva enfin à Ancône, il y trouva encore une nombreuse multitude de gens de la plus basse classe, qui, sans chefs, sans argent, sans armes et sans vivres, avoient espéré que le pontife fourniroit à tous leurs besoins. Pie II fut obligé de renvoyer tous ceux qui n'avoient pas de quoi se maintenir six mois à leurs frais; il accorda cependant à leur bonne volonté les indulgences de la croisade, qu'ils avoient si peu méritées. Il promit aux autres de leur procurer leur passage sur deux galères vénitiennes; mais, comme ces galères se faisoient attendre, les croisés perdant courage se séparèrent presque tous. 1464.

Tandis que le pape voyoit ainsi s'éteindre l'enthousiasme, et se dissiper cette multitude sur laquelle il avoit compté, il donna audience à Ancône à des ambassadeurs de Raguse, qui lui annonçoient qu'une armée turque, campée à trente milles de leur ville, les menaçoit d'une destruction entière, s'ils faisoient partir les vaisseaux qu'ils avoient promis à la flotte pontificale. Pie II les exhorta à persister encore, et leur promit de leur conduire bientôt de puis-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 764. *In vita Francisci Sfortiæ*.
(2) *Jacobi Cardinal. Papiensis Comment.* L. I, p. 357.

1464. sans secours. Mais déjà il n'avoit plus de confiance dans les espérances qu'il vouloit leur donner (1). Il hésita s'il n'iroit point lui-même s'enfermer dans Raguse; espérant, par son danger personnel, réveiller enfin la chrétienté endormie. Cependant on ne tarda pas à lui annoncer que les Turcs avoient pris un autre chemin. Enfin une flotte vénitienne de douze galères, conduite par le doge Christophe Moro, arriva devant Ancône. Pie II se fit aussitôt porter sur le rivage pour la voir, et après l'avoir parcourue des yeux, il s'écria en gémissant : « Jusqu'à ce jour il m'avoit » manqué une flotte pour ma navigation; aujourd'hui » c'est moi qui vais manquer à la flotte. » En effet, une dyssenterie s'étoit jointe aux maux qui l'accabloient déjà, et malgré les flatteries de ses courtisans, il sentoit qu'il n'avoit plus que peu d'heures à vivre. Accablé de douleur de se voir surpris par la mort, au moment où il vouloit consacrer sa vie au service de la chrétienté, il supplia le cardinal de Pavie de suivre l'expédition qu'il avoit préparée, et de monter sur la flotte; il appela tous les cardinaux au baiser de paix; il leur demanda de pardonner ses fautes et de prier pour lui, et il mourut entre leurs bras, le même jour 14 août 1464 (2).

(1) *Annales Ecclesiastici.* 1464, §. 38, p. 161. — *Andrea Navagiero, Storia Venez.* p. 1124. — *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. I, p. 358.

(2) Pie II a écrit et publié lui-même, sous le nom de *Gobelinus*, des Commentaires sur sa vie et son pontificat. Il les termine au dernier jour de l'année 1463, au milieu de la sixième année de son règne, et avant son voyage à Ancône, pour lequel il fait des vœux. (L. XII, p. 347 et *ultima.*) Aucun des historiens de cette époque ne montre plus de justesse d'esprit, une connoissance plus universelle des hommes, des lieux, des révolutions et des gouvernemens, un plus grand art de varier son histoire, de récapituler tout ce qui appartient à chaque pays, à mesure qu'il l'introduit sur la scène. Il se fait lire avec autant d'intérêt et d'amusement que d'instruction. On sent constamment que le pontife étoit l'homme de son siècle qui avoit les opinions les plus libérales et le plus d'instruction. Le cardinal de Pavie, son ami intime, son confident, souvent son compagnon unique, a consacré les premières pages de son Commentaire à raconter

La mort de Pie II détruisit toutes les espérances des chrétiens du Levant, et dissipa l'expédition qui étoit prête à partir. Quarante-huit mille florins, qu'on trouva dans sa cassette, furent envoyés, selon son désir, à Mathias Corvinus, roi de Hongrie, pour soutenir la guerre où la cour de Rome l'avoit engagé (1). Il semble que c'est là tout ce qui restoit du trésor amassé par le pontife pour la guerre sacrée. Pie II avoit compté sur la coopération puissante de tous les princes de l'Europe : il avoit voulu seulement donner l'exemple; mais ses préparatifs n'étoient nullement proportionnés à la grandeur de son entreprise. La guerre seule de Naples, dans laquelle il n'étoit qu'auxiliaire, lui avoit coûté plus d'un million de florins; et l'on comprend à peine que ce sage pontife ait songé à attaquer un ennemi incomparablement plus fort que le duc de Calabre, avec moins du vingtième de cette somme. Indépendamment de ses revenus ecclésiastiques qui étoient considérables, il avoit levé dans toute l'Europe une imposition du trentième denier de la rente, pour soutenir la guerre sacrée, et il avoit fulminé des excommunications contre ceux qui tarderoient à l'acquitter. Il avoit dans le même but autorisé le commerce des indulgences : chaque péché avoit son prix fixe, et l'indulgence plénière de toutes fautes étoit taxée à vingt mille florins. Ce trentième denier, et ce trafic d'indulgences avoient causé de grandes clameurs contre lui (2). Le mécontentement auroit été plus grand encore, si l'on avoit su que tous les trésors levés sur les fidèles avoient été dissipés pour affermir le trône de Ferdinand, de ce prince si peu digne d'estime. On doit donc convenir avec le cardinal de Pavie, que Pie II fut heureux 1464.

le voyage et la mort de ce grand homme. C'est un des morceaux d'histoire les plus touchans que je connoisse, et l'un des plus dignes de figurer dans une épopée. *Commentarii Jacobi Cardin. Papiens.* L. I, p. 361.

(1) *Annal. Ecclesiast. Raynaldi.* 1464, §. 50, p. 165. — *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. I, p. 362.

(2) *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* T. XXI, p. 898-899.

1464. dans sa mort comme dans sa vie; elle fut sublime aux yeux des hommes, elle fut pieuse aux yeux de Dieu, et elle le déroba aux difficultés, au moment où sa gloire alloit être compromise par d'imprudentes déterminations (1).

Pour ne pas paroître abandonner entièrement le projet de Pie II, les cardinaux, après avoir comblé d'honneurs le doge Christophe Moro, et lui avoir donné séance dans le consistoire, lui offrirent de joindre cinq galères armées à sa flotte, et de les solder pour quatre mois, s'il vouloit continuer la guerre sainte. Cependant, au bout de peu d'heures, ils se dédirent de leur offre, et se réduisirent à trois galères déjà armées à Venise, et qu'ils promettoient de payer. Le doge voyant que la coopération de l'Église romaine seroit presque nulle, et qu'elle ne compenseroit pas la gêne que cette alliance apporteroit aux opérations de sa république, crut plus convenable de ramener sa flotte à Venise : il partit d'Ancône le 16 août, pour se diriger sur l'Istrie, et il y reçut bientôt l'ordre du sénat de rentrer dans les lagunes et de désarmer (2).

Les cardinaux se hâtant de retourner à Rome, s'enfermèrent en conclave dans le palais du Vatican. Avant de procéder à l'élection ils s'imposèrent, pour la bonne administration et la réforme de l'Église, plusieurs lois que chacun d'eux s'engagea par serment à observer, s'il étoit favorisé par les suffrages de ses collègues. Le pape futur étoit tenu de continuer l'expédition contre les Turcs, avec toutes les forces de l'Église romaine, et d'y consacrer le produit tout entier des mines d'alun récemment découvertes. On voulut qu'il promît de ne point faire voyager la cour romaine sans le consentement des cardinaux; d'assembler

(1) *Cardinalis Papiensis Epist.* 41 *apud Raynald.* 1464, §. 45, p. 163. — Simoneta ne peut croire que Pie II ait eu réellement l'intention de s'embarquer. Il prétend qu'il vouloit seulement mettre son honneur à couvert, en montrant à toute l'Europe que les princes qui devoient le seconder l'avoient abandonné. *Histor. Franc. Sfortiæ.* L. XXX, p. 744.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1180-1181.

avant trois ans un concile œcuménique pour travailler à la réforme de l'Église; de ne jamais porter au-dessus de vingt-quatre le nombre des cardinaux; de n'en choisir qu'un seul parmi ses parens; de ne faire entrer dans le sacré collége aucun homme qui n'auroit pas étudié le droit ou les lettres sacrées, ou qui seroit âgé de moins de trente ans. On voulut encore que le nouveau pontife promît de ne point diminuer le patrimoine de l'Église; de ne point déclarer la guerre sans le consentement des cardinaux; on voulut qu'il prît leurs suffrages à haute voix, et non à l'oreille, pour qu'on ne lui vît plus prononcer, comme résultat de la délibération, une décision contraire au vote de chacun des délibérans. On voulut qu'il n'employât jamais dans ses diplômes la formule : *Sur la délibération de nos frères*, quand il ne les auroit pas consultés. Enfin on exigea qu'il se fît relire chaque mois ces conditions dans le consistoire, et que ses cardinaux examinassent deux fois par année, hors de sa présence, s'il les avoit exécutées fidèlement (1). 1464.

Après avoir en quelque sorte donné, par ce concordat, une constitution nouvelle à la république de l'Église, les cardinaux procédèrent à l'élection. Elle se fit avec plus d'accord et de promptitude qu'aucune des précédentes. Pierre, cardinal de Saint-Marc, de la famille des Barbi de Venise, âgé de quarante-huit ans, fut élu le 16 septembre. Il voulut d'abord se faire appeler Formose; mais comme il étoit en effet d'une beauté remarquable, on le dissuada de prendre un nom qui auroit indiqué un orgueil tout humain. Il se fit appeler Paul II (2). C'est ce pontife qui a acquis une triste célébrité par la persécution qu'il exerça contre les gens de lettres. Mais bien auparavant il démentit

(1) *Jacobi Card. Papiens. Commentar.* L. II, p. 366. — *Raynaldi Ann. Eccles.* 1464, §. 52, p. 165.

(2) *Comment. Jacob. Card. Pap.* L. II, p. 368. — *Raynaldi Ann. Eccl.* §. 53-54, p. 166.

1464. les espérances qu'on avoit conçues de lui. On ne s'étoit pas contenté du serment qu'il avoit prêté en commun avec tous les cardinaux, sur les devoirs du pape futur; on le lui fit renouveler et signer au moment de son élection. Cependant il ne fut pas plus tôt couronné, qu'il annula cette constitution; il voulut avoir, pour cet acte de mauvaise foi, l'assentiment de tous les cardinaux; il obtint celui du plus grand nombre, moitié par prières, moitié par menaces. Le cardinal de Pavie confesse en rougissant qu'il céda lui-même à cette séduction; mais il honore Jean Carvajal pour y avoir résisté (1).

Paul II assembla, dès le commencement de son règne, un consistoire, pour délibérer sur les moyens de poursuivre la guerre sacrée, et il y admit les ambassadeurs des puissances qui venoient le féliciter sur son élection. Leur présence donnoit à cette assemblée l'apparence d'une diète de toute l'Italie, et le pape en profita pour répartir, entre ses divers états, le subside annuel qui devoit servir à maintenir l'armée de la chrétienté (2). Mais, comme les ambassadeurs étoient sans mission pour cet objet, ils se contentèrent de promettre qu'ils en écriroient à leurs commettans; on ne leur donna point de réponse, et la ligue de

(1) *Comment. Jacob. Cardin. Pap.* L. II, p. 371. — *Raynald. Ann.* §. 57-60, p. 167.

(2) Voici comment cette somme fut répartie; cette convention donne une idée de la richesse proportionnelle des états d'Italie.

Le pape dut payer.	100,000 florins.
Les Vénitiens.	100,000
Le roi Ferdinand.	80,000
Le duc de Milan.	70,000
Les Florentins.	50,000
Le duc de Modène.	20,000
La république de Sienne.	15,000
Le marquis de Mantoue.	10,000
La république de Lucques.	8,000
Le marquis de Montferrat.	5,000
Total.	458,000 flor.

l'Italie fut abandonnée, comme la croisade de Pie II (1). 1464.

Les Vénitiens, seuls entre les puissances d'Italie, demeurèrent chargés du fardeau de la guerre contre les Turcs; et cependant, presque à la même époque, ils en avoient entrepris deux autres, qui ne leur laissoient pas la libre disposition de leurs forces. Toutes deux, il est vrai, n'eurent qu'une très-courte durée; la première fut commencée et terminée en 1463, pendant que Pie II vivoit encore; la seconde éclata deux ans après. Les habitans de Trieste, qui dépendoient de l'empereur Frédéric III, archiduc d'Autriche, avoient élevé la prétention de forcer tous les marchands qui se rendoient du golfe Adriatique en Allemagne, à passer par leur ville. Les Vénitiens n'avoient garde d'admettre un privilége aussi ruineux pour leur propre commerce. Ils n'hésitèrent point à attaquer Trieste, malgré la protection impériale, et à forcer cette ville à renoncer à la prérogative qu'elle réclamoit. Pie II se hâta d'offrir sa médiation pour arrêter des hostilités qui pouvoient amener une guerre dangereuse sur les frontières mêmes de la Turquie. Le traité dans lequel il intervint fut signé le 17 décembre 1463; et, pour reconnoître la condescendance de la république, il rendit, à sa sollicitation, ses bonnes grâces à Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, que les Vénitiens vouloient mettre à la tête de leur armée dans la Morée (2).

L'autre guerre, dans laquelle ils s'engagèrent en 1465, 1465.
pouvoit compromettre davantage encore les intérêts de la chrétienté dans le Levant. Ils attaquèrent la religion de Saint-Jean de Jérusalem et le grand-maître de Rhodes, pour punir ces chevaliers d'avoir arrêté deux vaisseaux de commerce de la république, à bord desquels se trouvoient

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1464, §. 62, p. 168. — *Cardinalis Papiensis Epistola* 54.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1178. — *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 203, v. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 897.

1465. plusieurs marchands maures et égyptiens. L'honneur du pavillon de Saint-Marc et l'hospitalité accordée à des étrangers avoient été violés par une piraterie vainement déguisée sous le manteau de la religion ; tous les passagers musulmans avoient été mis aux fers. Le sénat envoya dans l'île de Rhodes la même flotte qui avoit été armée pour accompagner Pie II. Elle se partagea en deux divisions, et fit en même temps deux débarquemens, au levant et au couchant de l'île : pendant trois jours, les Vénitiens pillèrent et brûlèrent tous les alentours de la capitale, jusqu'à quinze milles de distance, et ils ne se retirèrent que lorsque le grand-maître leur eut fait rendre leurs captifs (1).

Dans le Péloponnèse, la campagne de 1464 n'avoit été signalée par aucun combat. Les Vénitiens avoient laissé piller tout le voisinage de Coron et de Modon, où ils étoient enfermés. A leur tour ils avoient ravagé l'Arcadie avec trois mille hommes. Les deux armées accabloient également et sans pitié les malheureux Grecs, sur lesquels elles se vengeoient toujours de la résistance de leurs ennemis. La flotte vénitienne s'empara de l'île de Lemnos ou Stalimène, qui lui fut cédée par un corsaire de la Morée. Elle se partagea ensuite entre les ports de Modon, de Zonchio, de Coron et de Napoli, où elle passa l'hiver (2).

Au commencement de l'année 1465, Orsato Giustiniani succéda à Louis Loredano, dans le commandement de la flotte vénitienne. Il la réunit à Coron, où il se trouva avoir trente-deux galères sous ses ordres. C'étoit bien plus que les Turcs ne pouvoient lui en opposer. Mais cette supériorité ne lui fit tenter aucune entreprise glorieuse. Il fit la guerre en pirate, plutôt qu'en soldat. Lorsqu'il réussit à prendre des vaisseaux marchands aux ennemis, il fit tailler en morceaux, pendre ou noyer tous ceux qui les montoient.

(1) *Andrea Navagiero, Storia Veneziana*, p. 1124.

(2) *M. A. Sabellico*. Dec. III, L. VIII, f. 204, v.—*Marin Sanuto Vite de' Duchi*, p. 1179.

Il attaqua de nuit Mételin, dans l'île de Lesbos, et, dans la première surprise, il y fit trois cents Turcs prisonniers. Il en fit empaler le plus grand nombre, noyer d'autres, et ceux à qui il accorda le plus de faveur furent pendus. Il donna ensuite deux assauts à la forteresse de Mételin; l'on y combattit avec un acharnement inouï; les Turcs, avertis du sort qui les attendoit, se défendirent en désespérés; enfin, un renfort de deux mille chevaux leur arriva sur le rivage opposé, et Giustiniani fut obligé de lever le siége, après y avoir perdu cinq mille hommes. Mais ce mauvais succès l'accabla d'une telle douleur, qu'à son retour à Modon, il y mourut une demi-heure après s'être fait débarquer sur le rivage. Le même Sabellico, qui raconte ces actions féroces, ajoute : « Telle fut la fin d'Orsato Giustiniani, » que l'élévation de son ame et sa courtoisie avoient rendu » illustre, entre ses pareils. » La plus atroce barbarie exercée contre des infidèles, n'étoit pas considérée comme pouvant diminuer en rien l'estime qu'on devoit à un homme de bien; elle étoit presque toujours la preuve d'un zèle plus ardent pour la religion (1). 1465.

D'autre part, l'armée de terre étoit tombée dans une embuscade aux champs de Mantinée, elle y avoit perdu quinze cents hommes, taillés en pièces avec Cecco Brandolini et Jean de la Tela qui la commandoient. A cette époque même, Sigismond Malatesti débarqua en Morée, amenant avec lui environ mille hommes d'armes; mais ce renfort n'étoit point suffisant pour réparer les pertes de l'armée vénitienne, ou lui donner de meilleures chances de succès. Malatesti, confondu de voir à quel petit nombre de soldats elle étoit réduite, et à quelle misère on l'abandonnoit, exprima vivement ses regrets d'en avoir accepté le commandement (2). Il entreprit cependant le siége de

(1) *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 205. — *Istoria Bresciana di Cristoforo da Soldo*, p. 899.

(2) *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 205.—*Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1181.

1465. Misitra, bâtie près des ruines de Sparte. Il se rendit sans peine maître de la ville ; mais le château, bâti sur des rochers dont les aspérités permettent à peine aux soldats de mettre un pied devant l'autre, lui opposa une opiniâtre résistance, et fut enfin ravitaillé par les Turcs. Avant de se retirer, Malatesti brûla Misitra qu'il avoit occupée. C'est ainsi que la ruine des Grecs étoit accomplie par les armes des Latins, et que la croisade entreprise pour le soulagement des chrétiens orientaux, les accabloit seuls de toutes les calamités de la guerre. Avant que l'année se terminât, Malatesti fut averti que Paul II songeoit à lui enlever la seigneurie de Rimini. A cette nouvelle, il quitta en toute hâte la Morée, et revint en Romagne pour se défendre (1).

La flotte dont Victor Cappello vint prendre le commandement l'année suivante, ajouta encore aux désastres de la guerre et à la désolation des Grecs. L'île de Négrepont ou l'Eubée, appartenoit aux Vénitiens; un bras de mer qui les séparoit du continent, suffisoit pour les y mettre en sûreté; mais ils ne réussissoient à se maintenir dans aucune de leurs conquêtes de terre-ferme. Cappello passa le détroit de l'Eurype; il débarqua ses troupes à Aulis, le rendez-vous de la Grèce dans la guerre de Troie; il se rendit maître du Pyrée, il attaqua Athènes, dont les foibles murailles furent bientôt renversées; ses portes furent brûlées, et cette ville, qui étoit encore une des plus riches et des plus peuplées de la Grèce, fut livrée au pillage. Les soldats, et jusqu'aux galériens de l'armée, s'enrichirent des dépouilles de ceux qu'on avoit prétendu délivrer; et à peine cette exécution cruelle étoit-elle achevée, que les Vénitiens se retirèrent précipitamment sans être poursuivis, et remportèrent leur butin à Négrepont (2).

(1) *Marin Sanuto, Vite.* p. 1182.
(2) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 206. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1183.

Une expédition pareille fut tentée sur Patras, ville moins illustre, mais presque aussi opulente ; car les fugitifs du reste de la Grèce s'y étoient réunis et y avoient apporté de grandes richesses. Cappello avoit séduit des traîtres qui avoient promis de lui livrer le château. Il arriva devant Patras avec vingt-trois galères et trente-six moindres vaisseaux ; il mit à terre Nicolas Ragio avec deux cents chevau-légers, et Jacques Barbarigo, provéditeur, avec quatre mille fantassins. Ceux-ci, en entrant dans le faubourg, à un mille de distance de la ville, se jetèrent aussitôt dans les maisons pour les piller ; ainsi dispersés, ils furent hors d'état d'opposer aucune résistance à trois cents Turcs, qui tombèrent sur eux à l'improviste, et qui les taillèrent en pièces. A peine, sur toute la troupe débarquée, mille hommes réussirent-ils à s'échapper. Barbarigo, renversé de son cheval, mourut foulé aux pieds dans le combat, mais le commandant turc fit empaler son cadavre ; il soumit au même supplice Nicolas Ragio, commandant de la cavalerie, qui étoit tombé vivant entre ses mains. Victor Cappello ne perdit cependant pas courage ; ce mauvais succès étoit dû à l'indiscipline de ses troupes, non à la vigueur de l'ennemi. Il débarqua le reste de son armée, et au bout de huit jours il tenta une nouvelle attaque sur Patras. L'assaut continua pendant quatre heures, mais les Vénitiens furent enfin repoussés, après avoir laissé plus de mille des leurs sur le champ de bataille. Victor Cappello, affoibli par ces deux défaites, honteux de tant de mauvais succès, resta dès-lors dans l'inaction pendant huit mois entiers, au bout desquels il mourut à Négrepont. Jacob Veniero, qui lui succéda, ne fit, pendant seize mois qu'il commanda en Grèce, autre chose que défendre les forteresses qui lui étoient confiées, sans tenter rien contre l'ennemi (1). 1466.

Tandis qu'une guerre si déshonorante pour le nom latin,

(1) *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 206, v. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1184. — *Andr. Navagiero, Stor. Venez.* p. 1125.



1466. si calamiteuse pour les Grecs, se continuoit avec tant de brigandages et si peu de valeur; tandis que la barbarie des troupes vénitiennes forçoit leurs alliés naturels à faire cause commune avec les musulmans, s'ils vouloient sauver leurs villes du pillage, leurs femmes du déshonneur, leurs enfans de la captivité, la guerre se continuoit aussi en Albanie avec une férocité peut-être égale; mais du moins elle ne frappoit que des ennemis, et elle étoit rachetée par plus d'héroïsme.

1464. Ballabanus Badera avoit envahi l'Épire avec quinze mille chevaux, lorsqu'à peine la mort de Pie II pouvoit y être connue. Né lui-même de parens albanais et vassaux de Castriot, mais élevé dans la religion musulmane, il conservoit pour le héros de sa patrie un respect qu'il lui témoigna dès le commencement de la guerre, en lui envoyant des présens. Scanderbeg n'y répondit que par des railleries provocantes. Il envoya une pioche, un soc de charrue et une faux à Ballabanus, en l'invitant à retourner au métier de ses pères, et à laisser la conduite des armées à des hommes nés pour les commander, car le grand art de la guerre ne pouvoit être connu par des paysans comme lui. Ballabanus jura de se venger d'une insulte gratuite, et d'autant plus blessante qu'elle lui étoit faite en retour d'un hommage flatteur (1).

Ballabànus ne réussit pas à vaincre Scanderbeg, mais il ne lui livra pas une bataille qui ne laissât aux Épirotes des regrets cuisans. Castriot n'avoit que quatre mille chevaux à opposer à quinze mille, et que quinze cents fantassins pour combattre trois mille musulmans. L'art de la guerre n'étoit point encore assez perfectionné pour qu'aucun général sût faire un bon usage d'une armée nombreuse; Scanderbeg ne les aimoit point, et il avoit coutume de dire que celui qui ne savoit pas vaincre son ennemi avec huit ou tout au plus douze mille hommes, ne le sauroit

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 334.

pas mieux avec un nombre bien plus considérable (1). Les 1464.
deux camps étoient placés à peu de distance l'un de l'autre, dans la riante vallée de Valchalia. Derrière les musulmans étoit un défilé où Scanderbeg devina sans peine qu'ils avoient placé une embuscade; il en prévint ses soldats avant d'engager le combat, et il les exhorta à ne point poursuivre leur victoire au-delà des extrémités de la plaine, et à s'arrêter d'eux-mêmes devant les fourches de Valchalia. Les musulmans qui l'avoient attaqué, ayant été repoussés, se retirèrent en effet en désordre par le défilé. La prévoyance et les exhortations de Scanderbeg ne purent retenir huit de ses plus valeureux officiers. Sourds aux prières et aux ordres de leur chef, ils s'engagèrent dans le défilé; quoique attaqués aussitôt sur les flancs, ils le traversèrent tout entier; mais couverts de blessures, et accablés par le nombre des ennemis, ils furent enfin faits prisonniers. Moïse Golenthus, le même qui avoit une fois passé aux ennemis, étoit le premier d'entre eux; Giurisa Wladenius, et Musacchius d'Angelina, tous deux parens de Scanderbeg, l'avoient accompagné; les cinq autres n'étoient pas moins distingués par leur naissance et leur bravoure. En vain Scanderbeg offrit de les racheter à tout prix, ou de les échanger contre les plus distingués de ses captifs; Ballabanus les avoit envoyés à Mahomet II, et ce barbare les fit écorcher vivans. A cette nouvelle, les soldats épirotes revêtirent des habits de deuil, et laissèrent croître leurs cheveux et leurs barbes; puis ils se jetèrent en furieux sur le territoire turc, et cherchèrent l'occasion de venger leurs malheureux compagnons d'armes (2).

Une seconde bataille, près d'Oronichio, dans la Dibra supérieure, ne satisfit qu'imparfaitement leur ressentiment: elle fut sanglante des deux parts. Ballabanus fut enfin mis en fuite, mais il ne fut pas détruit; et Mahomet II, trou-

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 334.
(2) *Ibid*. p. 336.

1464. vant qu'aucun de ses généraux n'avoit encore opposé une aussi heureuse résistance au héros de l'Épire, recruta de nouveau son armée, la porta à dix-sept mille chevaux et trois mille fantassins, et promit au pacha que, s'il réussissoit à vaincre Scanderbeg, ce seroit lui qui succéderoit à la couronne de l'Albanie. Ballabanus eut cependant encore le désavantage dans une grande bataille près de Sfétigrade, mais elle fut long-temps disputée. Scanderbeg fut renversé par son cheval sur un tronc d'arbre; étourdi et blessé au bras, il fut quelque temps sans mouvement; enfin il revint à lui, et réussit à mettre les musulmans en fuite, parce que ceux-ci en le voyant reparoître, crurent reconnoître la fatalité qui rendoit ce héros invincible; mais sa vaillante armée resta affoiblie par une victoire trop chèrement achetée (1).

Mahomet II et Ballabanus ne furent point rebutés par ce nouvel échec : d'après le conseil du second, deux armées, également fortes, reçurent l'ordre de pénétrer en même temps en Épire par deux points différens. Jacoub Arnauth fut le collègue donné à Ballabanus; partant de la Grèce et de la Thessalie, il devoit entrer en Albanie par le midi, et suivre la mer, tandis que Ballabanus, parti de Thrace et de Macédoine, y entreroit par les défilés des montagnes au couchant. Scanderbeg avoit l'avantage d'être toujours bien servi par ses espions, et de connoître les plans de campagne de l'ennemi, lorsque celui-ci commençoit à peine à les exécuter. Il comprit que, par sa promptitude seule, il pourroit prévenir la jonction des deux armées dirigées contre lui, et sauver sa patrie. Tandis que Ballabanus entroit dans l'Épire avec vingt mille chevaux, et quatre mille fantassins, par la vallée de Valchalia, Scanderbeg avoit formé son camp à quinze milles de distance, devant le château de Pétralba. Il n'avoit avec lui que huit mille chevaux et quatre mille fantassins, mais ces

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 339.

soldats étoient la fleur de toute la jeunesse albanaise (1). 1464.

Cependant avant de livrer le combat, peu s'en fallut que Scanderbeg ne fût victime de la trahison de ceux qu'il avoit chargés de reconnoître le camp ennemi; il avoit lui-même été vendu par eux. Comme il s'avançoit sur leurs traces avec cinq compagnons seulement, il tomba dans une embuscade qu'on lui avoit dressée. La rapidité de son cheval le sauva; il s'enfuit vers une forêt, et, franchissant d'un saut un arbre renversé, qui fermoit le seul chemin praticable, il mit cette barrière entre ses ennemis et lui. Un seul Turc avoit un cheval assez vigoureux pour sauter par-dessus l'arbre qui arrêtoit les autres; mais Scanderbeg se retournant, abattit sa tête d'un coup de cimeterre (2).

Revenu à Pétralba, Scanderbeg conduisit immédiatement son armée contre Ballabanus; et, quoiqu'il eût une distance de quinze milles à parcourir avant de joindre l'ennemi, après l'avoir franchie il n'hésita pas à offrir la bataille. Mais le pacha, qui avoit donné rendez-vous dans cette même vallée à Jacoub Arnauth, ne vouloit point combattre, qu'il ne vît paroître ses drapeaux sur les hauteurs derrière Scanderbeg. Celui-ci mettoit au contraire tout en œuvre pour irriter Ballabanus; en même temps qu'il le faisoit harceler par ses archers et ses fusiliers, il avançoit avec le gros de son armée, et les Albanais reprochoient aux musulmans de n'oser pas combattre. Ces derniers frémissoient d'impatience, ils grinçoient les dents, et menaçoient le chef qui osoit arrêter leur ardeur. Ballabanus vit enfin que s'il persistoit, il seroit forcé dans son camp, et qu'il perdroit ainsi l'avantage qu'il pouvoit espérer de la colère de ses soldats. Il sortit donc de ses retranchemens, à la tête de son armée partagée en quatre corps: celui qu'il commandoit lui-même fut opposé à la

(1) *Marinus Barletius.* L. XI, p. 343.
(2) *Id., ibid.*

1464. division que conduisoit Scanderbeg, et c'est là que le combat fut le plus animé. Cependant l'Épirote ayant réussi à tourner Ballabanus par un mouvement rapide, l'armée entière des musulmans fut jetée dans un effroyable désordre. Leur chef, après les avoir long-temps animés, soutenus, ralliés, avec autant d'habileté que de courage, s'ouvrit enfin un passage pour se retirer, suivi d'un petit nombre des siens; le reste fut tué ou fait prisonnier (1).

L'armée de Scanderbeg, qui avoit remporté cette brillante victoire, n'étoit pas encore sortie de la vallée de Valchalia, les dépouilles des vaincus n'étoient pas encore partagées entre les soldats, et les corps palpitans des musulmans étoient encore couchés sur la terre, lorsqu'un messager de Mamiza, sœur de Scanderbeg, lui arriva de Pétrella, où elle étoit enfermée avec sa famille, sous la garde d'une seule cohorte. Elle écrivoit à son frère que Jacoub Arnauth, avec seize mille chevaux, étoit entré en Épire par Belgrade, et qu'il ravageoit tout devant lui; le surnom donné à Jacoub, d'Arnauth, est le nom turc des Albanais, que ce chef désignoit; il étoit né de parens chrétiens et épirotes, mais il avoit été réduit en esclavage dès son enfance, et élevé dans la foi musulmane. Il s'étoit signalé en Asie et en Europe, dans les guerres de Mahomet II; il vint mourir sous l'épée de Scanderbeg: car celui-ci ayant conduit immédiatement son armée dans les montagnes de la Tyranna où étoit Jacoub Arnauth auprès de Cassar, fit jeter devant lui un grand nombre de têtes de musulmans, de l'armée de Ballabanus, pour lui apprendre la défaite de son collègue. Il attaqua ensuite ces soldats, que la fortune de Scanderbeg effrayoit plus encore que la vaillance de ses troupes; il atteignit Arnauth lui-même, et après l'avoir blessé d'un coup de lance, il abattit sa tête de son cimeterre. Les musulmans, frappés de terreur, ne firent presque aucune résistance; ceux qui échappoient aux soldats

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 345.

par la rapidité de leur fuite, venoient tomber entre les 1464.
mains des paysans, et étoient égorgés ou faits prisonniers. Dans les deux batailles, l'historien de Scanderbeg assure que les Turcs perdirent vingt-quatre mille hommes tués et six mille faits prisonniers, tandis qu'on délivra de leurs mains quatre mille captifs. Les Épirotes avoient perdu environ mille soldats; mais les survivans furent enrichis par la dépouille de deux camps; un immense butin fut partagé entre les vainqueurs, et déposé dans Croia; et cette capitale, que la guerre rendoit opulente, accueillit avec des transports de joie le héros qui l'accoutumoit aux triomphes (1).

Mahomet II, si long-temps couronné par la victoire, 1465.
ne pouvoit s'accoutumer aux revers: cet angle de l'Épire, qui se soustrayoit à sa domination, et dont chaque château étoit illustré par la défaite d'une de ses armées, lui paroissoit menacer la domination musulmane tout entière. En effet, ses fanatiques soldats avoient été victorieux dans les autres combats, par leur confiance dans la volonté du ciel; toute leur vigueur étoit anéantie s'ils commençoient une fois à se persuader que le ciel favorisoit leurs ennemis. La croyance à la fatalité, qui rend si redoutables des armées accoutumées aux succès, les rend aussi plus susceptibles que d'autres de terreurs paniques, lorsque la fortune commence à leur être défavorable. Mahomet chercha d'abord à se défaire de Scanderbeg par un assassinat. Deux musulmans se présentèrent au prince épirote, comme empressés de se convertir, de recevoir le baptême et de combattre ensuite pour la foi sous ses drapeaux. En effet, ils furent reçus dans la garde même de Scanderbeg : mais une querelle violente, élevée entre eux, dévoila leur complot avant le moment qu'ils avoient choisi pour l'exécuter; ils s'accusèrent réciproquement des trahisons qu'ils méditoient, et tous deux, arrêtés et examinés, subirent un même supplice (2).

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 349. (2) *Ibid.* L. XII, p. 351.



1465. Cependant Mahomet II entroit lui-même en Épire avec toutes ses forces : les chrétiens épouvantés assuroient que le sultan menoït avec lui deux cent mille combattans. Scanderbeg n'essaya point de tenir tête à une armée aussi formidable ; il laissa dans Croia une forte garnison, sous les ordres d'un italien, Balthasar Perducci, qui entendoit mieux que les Épirotes la défense aussi bien que l'attaque des places. Il se retira ensuite dans les montagnes, pour harceler l'armée qu'il n'osoit combattre, et tomber sur les partis détachés. Mahomet n'entreprit pas le siége de Croia, qui présentoit de trop grandes difficultés, et qui pouvoit compromettre l'honneur du sultan; il ravagea seulement les campagnes, et il prit ensuite par capitulation la ville de Chidna, dans la Chaonie, où tous les habitans de la contrée s'étoient retirés. Au retour d'une expédition que le sultan commandoit lui-même, des têtes devoient être étalées aux yeux du peuple, et décorer les portes du sérail, pour ne laisser aux musulmans aucun doute sur la victoire de leur souverain. Mahomet fit massacrer huit mille des habitans de Chidna, et emporta ainsi à Constantinople un trophée de têtes chrétiennes suffisant pour orner son triomphe (1).

Mais Ballabanus, laissé dans l'Épire avec une forte division de l'armée musulmane, entreprit le siége de Croia. Scanderbeg, dont les états avoient été entièrement ravagés, dont l'armée épuisée par ses victoires mêmes, suffisoit à peine aux garnisons de ses forteresses, traversa l'Adriatique pendant ce siége, vint à Rome, et se présenta à Paul II, pour lui demander des secours d'argent et des munitions, dont il avoit un pressant besoin. Introduit dans le consistoire, et accueilli par les cardinaux comme le héros de la chrétienté, il leur fit le tableau des progrès rapides des Turcs, et des dangers qui s'approchoient toujours plus de l'Italie. « Après la destruction de l'Asie et de

(1) *Marinus Barletius.* L. XII, p. 353.

» la Grèce, leur dit-il; après le massacre des princes de 1465.
» Constantinople, de Trébisonde, de Servie, de Bosnie,
» de Valachie et d'Esclavonie; après la soumission du
» Péloponnèse, et la dévastation de la plus grande partie
» de la Macédoine et de l'Épire, je demeure seul, avec
» mon foible et petit état, avec mes soldats épuisés par
» tant de combats, brisés par tant de batailles, que l'É-
» pire n'a plus dans son corps une partie saine où elle
» puisse recevoir de nouvelles blessures, qu'il ne lui
» reste plus de sang à verser pour la république chré-
» tienne. Dans cette Macédoine, si fertile en soldats, de
» tant de princes, de tant de chefs, de tant de guerriers,
» il ne reste plus que ma petite armée; de notre antique
» fortune il ne reste plus que notre courage et des es-
» prits indomptés. Venez donc à notre aide pendant qu'il
» en est temps encore; bientôt peut-être il ne demeurera
» plus d'athlètes du Christ de l'autre côté de la mer
» Adriatique (1). »

Paul II accorda à Scanderbeg des distinctions honorifiques : il lui fit présent d'un chapeau et d'une épée bénis de sa main; il y joignit quelque argent, mais il ne lui fournit que peu ou point de soldats. Il écrivit, il est vrai, à tous les princes de la chrétienté, pour leur demander des subsides, mais aucun ne s'empressa de faire des sacrifices dont ce pape ne donnoit point l'exemple. Scanderbeg, de retour en Épire, trouva Ballabanus campé devant Croia. Cette forteresse, qui domine les champs Æmathiens, est bâtie au sommet du mont Cruinus. La montagne, à l'une de ses extrémités, présente de toutes parts des escarpemens inaccessibles, et c'est sur leurs rochers à pic que s'élèvent les murs de la ville. Mais, du côté opposé, le joug même de la montagne s'abaisse imperceptiblement vers la plaine, et se termine par plusieurs

(1) *Marinus Barletius.* L. XII, p. 357. — *Michael Canesius, Vita Pauli II, Pont. Max.* T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 1021.

1465. monticules. C'est au sommet de cette croupe, et en suivant ses flexuosités, qu'un sentier unique ouvre les communications entre Croia et la campagne. Ballabanus étoit campé sur les bases de la montagne, et sur le penchant du mont Cruinus. Scanderbeg rassembla son armée dans la ville vénitienne d'Alesio ou Lyssus. Il y fut averti que Jonyma, frère de Ballabanus, arrivoit avec un corps nombreux qu'il amenoit à l'armée turque. Scanderbeg, prenant avec lui une troupe d'élite, surprit Jonyma au milieu des montagnes, le fit prisonnier, avec son fils Aydar; et les conduisit tous deux sous les murs de Croia, où il eut soin de les faire voir à Ballabanus, au moment même où il venoit l'attaquer. Lorsque le pacha reconnut son frère et son neveu, leur captivité lui parut un signe de cette fatalité qui poursuivoit tous les adversaires de Scanderbeg. Il ne prit plus conseil que de son désespoir, et attaquant en furieux les avant-postes de Croia, il y fut tué d'un coup de fusil dans la gorge. Dans la nuit qui suivit sa mort, son armée se retira en bon ordre jusqu'à la montagne de la Tyranna, à huit milles de Croia : elle étoit encore fort supérieure en nombre et en forces à celle de Scanderberg; elle ne put cependant ressortir de l'Épire qu'après avoir perdu tous ses bagages et une grande partie de ses soldats (1).

(1) *Marinus Barletius*. L. XII, p. 359. Cet historien parle de deux expéditions de Mahomet II en Épire, dans deux années consécutives, de deux siéges de Croia, de deux retraites du sultan, après des tentatives inutiles. Comme l'une de ces campagnes ne diffère point de l'autre, et comme il ne s'écoula que dix-sept mois entre la mort de Pie II et celle de Scanderbeg, je soupçonne Barletius d'avoir raconté deux fois de suite les mêmes exploits. La chronologie de Barletius est très-difficile à établir, parce que dans le récit d'une vie de soixante-trois ans et d'un règne de vingt-quatre ans, il ne met jamais d'autres dates que celles du petit nombre de lettres qu'il rapporte. L'imitation des anciens a formé, mais quelquefois aussi, a gâté cet historien dont la lecture est si attrayante. Né à Soutari dans l'Albanie, élevé dans le pays même dont il écrit l'histoire, il connoît les lieux et les hommes, et il les peint avec une vérité plus

Après la mort de Ballabanus, le sultan chargea Ali et Haia, deux pachas limitrophes, de réprimer les incursions des Albanais, sans rechercher de nouveaux combats. Ces pachas envoyèrent à Scanderbeg des présens magnifiques, et celui-ci répondit à cette courtoisie militaire, avec une égale libéralité. Il rassembloit cependant son armée, pour reprendre la Valonne que Mahomet avoit fortifiée. Les Vénitiens assurent qu'il leur avoit auparavant consigné lui-même la ville de Croia, et que ce fut Jean Matteo Contarini, provéditeur en Albanie, qui en prit possession au nom de la république (1). En effet, au lieu d'y retourner et de s'y établir, Scanderbeg parcourut d'abord toute la province; il s'arrêta ensuite dans la ville vénitienne d'Alessio, où il avoit convoqué un congrès; mais il y fut saisi par une fièvre violente, qui, faisant des progrès rapides, ne permit bientôt plus à lui-même ou aux autres de douter que le terme de sa vie ne fût arrivé (2). 1465.

Scanderbeg sur son lit de mort, entouré de ses capitaines, de ses amis, de ses alliés, leur recommanda la défense de cette foi chrétienne pour laquelle il avoit combattu pendant vingt-quatre ans avec tant de bonheur; la défense de ce pays qu'il avoit arraché aux barbares, et qu'il avoit accoutumé à la gloire comme à la liberté, la

rare encore que son élégance. Sa partialité pour son héros nuit quelquefois, il est vrai, à sa sincérité, et déguise les événemens et les caractères. Il rapproche avec art l'antiquité des temps modernes, et il déploie beaucoup de connoissances classiques à côté de celles de la politique et de l'art militaire des Turcs et des Albanais; surtout il est animé d'un vif enthousiasme pour la religion, la liberté et la gloire de son pays. Les harangues dont il insère un grand nombre dans son récit sont souvent remarquables par leur éloquence. Quelquefois, il est vrai, l'on sent trop l'imitation de l'antique dans ses orateurs et dans ses guerriers, et l'on ne distingue que confusément le sénateur ou le soldat épirote, sous la toge ou la cuirasse romaine dont il les a revêtus.

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1183.

(2) *Marinus Barletius.* L. XIII, p. 367.

1465. défense de son fils Jean, qu'il avoit eu de son tardif mariage avec Donica, fille d'Haryanites Cominatus (1). « Je » ne vous ai jamais regardés, leur dit-il, comme des sol» dats, des satellites, des ministres, mais comme des asso» ciés et des frères. Je n'ai pas souvenance, non-seule» ment d'avoir jamais porté la main sur aucun de vous, » mais encore d'avoir prononcé contre aucun une parole » blessante. Dans les travaux des camps, dans les offices » militaires, dans les veilles, ma part n'étoit point diffé» rente de la vôtre; tout étoit commun entre mes camarades » et moi, et je demandois qu'on suivît, non mes ordres, » mais mon exemple. Les dépouilles des ennemis, le butin » enlevé sur les barbares, c'est entre vous que je les par» tageois, sans en rien retenir pour moi. L'empire, le » commandement, les richesses, tout étoit commun entre » nous, rien ne me demeuroit en propre. Mais à présent, » chers camarades, je meurs, il faut que je vous quitte; » cette foi, cette bienveillance, cette charité que vous » avez trouvées en moi, je vous les demande aujourd'hui » pour mon fils, pour son royaume et pour votre patrie. » Regardez-le comme mon image, qu'il soit mon repré» sentant, mon lieutenant au milieu de vous (2).

1466. Scanderbeg étoit entouré de ses soldats qui recevoient ses adieux, lorsque la ville entière retentit d'un tumulte subit. On annonça que les Turcs s'approchoient, qu'ils ravageoient les champs voisins, qu'on voyoit déjà la fumée de leurs incendies. Le héros, quoique affaissé par la maladie, crut à cette nouvelle retrouver ses forces et son esprit guerrier. Se soulevant sur son lit, il demanda ses armes et son bouclier, et ordonna qu'on sellât son cheval; mais quand il vit tous ses membres trembler sous ce poids, qu'ils n'étoient plus faits pour supporter, retombant sur sa couche il dit à ses soldats : « Allez, mes amis, allez combattre

(1) *Marinus Barletius*. L. VII, p. 199.
(2) *Ibid*. L. XIII, p. 367.

» les barbares ; vous ne me devancerez que de peu de pas ; 1466.
» j'aurai bientôt assez de forces pour vous suivre. » Un escadron épirote sortit en effet de la ville, et se dirigea vers le torrent de Clirus, où le pacha Anamathius s'étoit montré avec un corps de cavalerie, ravageant le territoire de Scutari. Les Turcs ne doutèrent pas que Scanderbeg ne fût à la tête de l'armée qu'ils voyoient avancer sur eux ; ils s'enfuirent précipitamment au travers des montagnes couvertes de neige; ils abandonnèrent tout leur butin, et perdirent beaucoup de monde dans les défilés occupés par les paysans. La nouvelle de cet avantage avoit été à peine portée à Scanderbeg, qu'après avoir reçu tous les sacremens de l'Église, il expira le 17 janvier 1466, dans la soixante-troisième année de sa vie, et la vingt-quatrième de son règne. Son cheval de bataille ne voulut plus après sa mort se laisser monter par personne; il devint farouche et indomptable, et mourut enfin au bout de peu de semaines (1).

Scanderbeg fut enterré dans la grande église de Saint-Nicolas d'Alessio. Ses os y reposèrent en paix jusqu'à l'année 1478, où les Turcs achevèrent la conquête de l'Albanie, et prirent Scutari et Alessio. Ils accoururent en foule à son tombeau, empressés de toucher tout ce qui restoit de ce grand homme; ils se partagèrent ses ossemens, et les enchâssant dans l'or ou l'argent, ils les portèrent suspendus à leur cou, comme des joyaux précieux, ou comme des amulettes qui leur communiqueroient le courage et la force invincible de celui qu'ils admiroient (2).

Au moment où Scanderbeg mourut, Lechas Ducaginus, l'un des petits princes de l'Épire, sortit dans les rues en s'arrachant les cheveux et la barbe, et il s'écria : « Ac-
» courez, citoyens, accourez, nobles Albanais, défen-
» dez-vous; car les murailles de l'Épire et de la Macédoine

(1) *Marinus Barletius*. L. XIII, p. 370.
(2) *Ibid.* p. 371, et *ultima*.

1466. » sont aujourd'hui tombées en poussière, nos citadelles » sont abattues, notre force est anéantie, et le siége de » l'empire est renversé par la mort de cet homme seul. » En effet, l'Épire, dont il avoit fait la puissance et la gloire, devoit à peine survivre à son héros. Le fils de Scanderbeg se réfugia dans les châteaux que Ferdinand lui avoit donnés dans le royaume de Naples (1). Les Albanais, qui l'avoient si long-temps suivi dans les combats, périrent en partie par le glaive, les autres furent emmenés dans une misérable servitude. « Les villes qui, jusqu'à ce jour, » avôient résisté à la fureur des Turcs (écrivoit le pape » Paul II au duc de Bourgogne), sont désormais tombées » en leur puissance. Tous les peuples qui habitent sur les » bords de l'Adriatique, tremblent à l'aspect de ce dan» ger imminent. On ne voit partout qu'effroi, que deuil, » que captivité et que mort. On ne peut, sans verser des » larmes, contempler ces vaisseaux, qui, partis du rivage » albanais, se réfugient dans les ports d'Italie, et ces fa» milles nues, misérables, qui, chassées de leurs demeu» res, sont assises sur les bords de la mer, tendant les » mains au ciel et remplissant l'air de lamentations, dans » une langue qui n'est point entendue (2). »

Un fils, peut-être un petit-fils d'une sœur de Scanderbeg et de cet Amésa, dont nous avons vu la défection et la captivité, se trouvoit entre les mains du sultan; il étoit élevé dans la religion musulmane. Ce fut à lui que Mahomet II destina l'héritage de Scanderbeg; et il le mit

(1) Jean Castriot eut plusieurs enfans, qui ont porté dans le royaume de Naples les titres de ducs de Saint-Pierre in Galatina, de ducs de Ferrandina, de marquis d'Atripalda, et de marquis de Cité Saint-Ange. Ces diverses branches des Castriots napolitains paroissent cependant s'être toutes éteintes dans le seizième siècle. *Familiæ Dalmaticæ et Sclavonicæ Ducangii*. p. 269.

(2) *Epistola Pauli II ad Philippum Burgundiæ Ducem; apud Cardinalis Papiensis Epistolas*, n° 163. — *Annales Ecclesiast.* 1466, §. 2, p. 178.

en effet en possession d'une partie de l'Épire. Plusieurs des forteresses demeurèrent aux Vénitiens, mais nous les verrons tomber successivement entre les mains des Turcs, avant la paix de 1478, qui enleva aux chrétiens les derniers restes de l'héritage de Georges Castriot (1). 1466.

(1) *Phranza Protovestiarius*. L. III, chap. XXVI, p. 126. — *Leunclavius, Annales Turcici*. p. 257. — *Gio. Batt. Pigna, Storia de' Principi d'Este*. L. VIII, p. 728. — *Demetrius Cantemir, Hist. Ottomane*. L. III, chap. I, §. 21, p. 109.

CHAPITRE LXXX.

Fausse politique des Vénitiens dans l'administration de leurs provinces d'outre-mer. Perfidie de Ferdinand de Naples ; il fait périr Jacob Piccinino. — Dernières années et mort de François Sforza. Troubles de Florence sous l'administration de Pierre de Médicis. Projets et foiblesse de Lucas Pitti.

1464 — 1466.

Les vrais intérêts de l'Italie se décidoient à cette époque sur l'autre bord de la mer Adriatique. C'est là que l'on combattoit, non pour savoir si chaque état étendroit ses frontières sur quelque ville, sur quelque petit district de plus ; si chaque corps dans le gouvernement, chaque faction entre les citoyens conserveroit ses prérogatives, mais pour savoir s'il y auroit encore une Italie depuis qu'il n'y avoit plus de Grèce, de Macédoine, ni d'Illyrie ; si la religion, la liberté et l'honneur national ne seroient pas détruits ; si les marchés ne seroient pas pillés, les villes brûlées, les hommes adultes enlevés comme des animaux domestiques et vendus pour un lointain esclavage ; les enfans arrachés à leur mère pour recruter la milice des janissaires, et devenir les ennemis de ceux qui les avoient mis au jour. Le danger s'avançoit, la puissance des Turcs croissoit en se rapprochant, leur invasion sembloit inévitable, et cependant l'Italie sommeilloit encore. Aucune ligue n'avoit été conclue entre ses puissances pour la défendre, aucune ar-

mée n'avoit été mise sur pied, aucun trésor n'avoit été rassemblé pour subvenir aux frais d'une guerre imminente; et si les bannières du Croissant avoient une fois franchi la mer Adriatique, tous les états situés de l'extrémité de la Calabre jusqu'aux Alpes, auroient été conquis plus rapidement et avec bien moins de résistance que les royaumes belliqueux d'Épire, de Macédoine, de Servie, de Bosnie, d'Esclavonie, ne l'avoient été sur la rive opposée. Il nous reste à voir quels intérêts occasionoient la distraction des Italiens à cette époque, quels motifs divers les empêchoient de se préparer à cette grande lutte. Il nous reste à voir le duché de Milan passer à un prince voluptueux et cruel, dont les vues ne s'étendoient point au-delà de sa vanité et de ses plaisirs; le royaume de Naples, affoibli par la perfide politique de Ferdinand, qui ne ruinoit ses ennemis domestiques qu'à l'ombre des traités; la république de Florence succombant à des factions dont les chefs avoient perdu les vertus qui distinguoient leurs pères; le pape Paul II semant la discorde, et voulant rallumer une guerre universelle, pour unir au domaine ecclésiastique quelques petits fiefs qui en étoient séparés à juste titre. Nous nous étonnerons de tant de misères mises à la place de si hauts intérêts; d'un oubli si complet de la prudence et de la politique chez des gens renommés pour leur sagesse; de la folle sécurité des peuples qui reposoient sur le bord des précipices; et nous ne pourrons nous empêcher de remarquer qu'aux époques signalées par de grandes révolutions, leur cause doit être cherchée moins dans la force de ceux qui les opèrent, que dans la foiblesse de ceux qui les souffrent; dans cet esprit d'étourdissement et de vertige, qui frappe quelquefois les nations et leur chefs comme une fatale épidémie, et qui, les aveuglant sur le danger qui les menace, les entraîne souvent à se précipiter au-devant de ce qu'ils devroient le plus craindre.

Entre les états de l'Italie, qui abandonnoient la cause de la chrétienté, les plus coupables peut-être étoient les Véni-

tiens ; cependant ils étoient déjà eux-mêmes engagés dans la guerre avec les Turcs ; ils étoient attaqués dans leurs colonies, et menacés sur leurs frontières continentales ; ils soutinrent seuls, il est vrai, le combat où ils étoient abandonnés par tous les Latins, et ils équipèrent des flottes dignes de la puissance de leur république; mais ils augmentèrent le danger pour eux-mêmes et pour les autres, par la plus fausse politique et le plus faux système de guerre. Ils ne considérèrent jamais leurs possessions du Levant comme des parties intégrantes de leur état; ils ne les gouvernèrent jamais de manière à les faire fleurir; ils ne les défendirent jamais de manière à les sauver ; ils n'assurèrent jamais aux peuples ce degré de prospérité et de paix, qui qui auroit attaché leurs sujets à la république, qui leur auroit concilié l'affection de leurs voisins, et qui les auroit fait reconnoître pour les alliés et les défenseurs naturels de tous les chrétiens soumis aux Turcs.

La république de Venise étoit formée, en quelque sorte, de trois nations : les Vénitiens, les peuples de Terre-Ferme, et les Levantins. Les habitans de Venise même et des lagunes se regardoient comme le peuple-roi; les prérogatives de la souveraineté n'appartenoient, il est vrai, qu'à un corps de noblesse peu considérable, formé au sein de cette nombreuse population; mais tous les Vénitiens se sentoient encore membres de la république, et dominateurs dans les pays qu'ils avoient conquis. Le gouvernement les flattoit et les ménageoit, et c'étoit chez eux seuls qu'il trouvoit au besoin des marins fidèles et des citoyens dévoués. La seconde classe des sujets étoit celle des habitans des provinces de Terre-Ferme. Soumis pour la plupart à la seigneurie depuis moins d'un siècle, ils avoient conservé des prérogatives et un gouvernement municipal; ils ne se croyoient point Vénitiens, mais Bressans, Bergamasques, Véronais, Padouans ; ils ne songeoient pas même à demander quelque participation à la souveraineté,

mais ils maintenoient avec soin leurs franchises; elles étoient telles, que le commerce et l'agriculture florissoient chez eux, et que l'aisance et la population s'y accroissoient. Enfin les habitans des provinces situées au-delà des mers, formoient une troisième classe, méprisée, opprimée, et toujours sacrifiée aux deux autres. Leurs ports étoient des marchés réservés aux seuls Vénitiens, où ils exerçoient, sans rivaux, un odieux monopole; leurs forteresses devoient contenir les sujets dans la crainte, et assurer la domination de la mer Adriatique; mais elles ne couvroient point les frontières, et ne protégeoient point l'agriculture et la paix dans une enceinte inviolable; leurs milices n'étoient point régulièrement armées; les soldats, levés dans ces pays si guerriers, n'étoient point incorporés avec le reste de l'armée vénitienne; ils étoient repoussés au dernier rang de l'établissement militaire.

Cependant, si l'on considère l'étendue de la domination vénitienne au-delà du golfe Adriatique, dans l'Istrie, la Dalmatie, une partie considérable de l'Albanie et de la Grèce; si l'on réfléchit au climat heureux de presque toutes ces provinces, aux riches productions de leur sol, à l'esprit industrieux d'une partie des habitans, au caractère guerrier des autres, à la force des sites, au nombre et à la grandeur des ports, on sent bientôt que la république de Venise auroit dû avoir l'ambition de devenir une puissance illyrienne plutôt encore qu'italienne; d'étendre sur toutes les côtes de la mer Adriatique les bienfaits du commerce, de l'agriculture, de l'aisance et de la sûreté; d'y accueillir, sous la protection de lois sages et justes, la population de tous les états voisins, toujours prête à s'y réfugier; de recruter ses flottes par les marins qu'auroient pu former les îles semées en si grande abondance dans le golfe du Quarnero; de donner une nouvelle ardeur à ses armées, en y incorporant cette race d'hommes vigoureux et hardis, que nourrissent les montagnes de la Morlacchie et de l'Alba-

nie; enfin, d'associer les Illyriens, les Albanais et les Grecs à sa gloire, à sa richesse et à son gouvernement.

Mais les états les plus sages sont eux-mêmes souvent conduits par les préjugés des peuples bien plus que par leur jugement. Chacun des agens de l'autorité partageoit les préventions nationales contre tous les sujets levantins de la république. Tous les Grecs étoient réputés faux et corrompus, tous les Illyriens barbares. Le Vénitien se seroit senti humilié, s'il avoit été confondu avec de semblables hommes. Il ne pouvoit s'affectionner à ces possessions lointaines; jamais il n'y faisoit d'établissement durable, jamais il ne vouloit y être considéré autrement que comme un étranger. Il y venoit pour faire sa fortune; dès qu'elle étoit faite, il se hâtoit de l'emporter ailleurs. Cette avidité pour amasser de l'argent devenoit dans les colonies le caractère national : rien n'étoit honteux de ce qui pouvoit enrichir; la justice devenoit vénale, les finances étoient épuisées par des malversations; les approvisionnemens de guerre étoient incomplets et de mauvaise qualité, les armées étoient composées de beaucoup moins de soldats qu'on n'en portoit sur les rôles, l'honneur et la sûreté de l'état étoient sans cesse sacrifiés à la cupidité de ses ministres.

Les Vénitiens dans leurs guerres contre le duc de Milan, avoient mis en campagne dix-huit mille chevaux pesamment armés, et presque autant de bonne infanterie. Loin d'opposer une armée aussi forte à un ennemi bien autrement dangereux, ils n'eurent presque jamais en Morée deux mille hommes sous les armes : il est vrai que dans ce nombre n'étoient pas comprises les milices du pays; mais les Grecs, dont elles se composoient, si souvent vaincus par les Turcs, si effrayés de l'ascendant victorieux du Croissant, étoient de plus tellement méprisés et maltraités par les commandans vénitiens, qu'ils ne pouvoient s'intéresser aux succès de la république.

Pendant que cette misérable armée représentoit seule, au-delà des mers, toute la puissance des Italiens, et arrêtoit leurs ennemis, les souverains, jouissant d'une paix mal assurée, comme s'ils avoient pu se livrer à la plus entière sécurité, ne songeoient plus qu'à venger leurs vieilles offenses, à écraser leurs ennemis secrets, et à faire payer, avec usure, les arrérages de leur indulgence passée, à ceux qu'ils avoient été auparavant forcés de ménager.

Ferdinand, roi de Naples, avoit triomphé de son compétiteur, en détachant l'un après l'autre, de la maison d'Anjou, les grands de son royaume, qui avoient fait cause commune avec elle. Il leur avoit accordé les conditions les plus avantageuses, et il les avoit confirmées par les sermens les plus solennels. Mais les traités ni les promesses n'étoient point des liens pour lui; aussi, quoiqu'il fût en paix avec tout le monde, rassembla-t-il son armée dans la Campanie, au commencement de l'année 1464, comme il l'avoit fait les années précédentes. En 1464.
même temps, il invita les seigneurs avec lesquels il s'étoit réconcilié à se rendre auprès de lui. Le danger de lui résister étoit évident, celui de se fier à lui étoit au moins douteux, et les hommes foibles aiment mieux s'aveugler sur leur situation, que de reconnoître dès l'abord combien elle est périlleuse. Marino Marzano, duc de Suessa, vint le premier, au mois de juin, lui rendre hommage dans son camp, après s'être fait donner la garantie de François et d'Alexandre Sforza. Il étoit beau-frère du roi, et son fils étoit promis à la fille de Ferdinand. Cette double alliance lui donnoit une sécurité que les traités seuls ne lui auroient peut-être pas inspirée. Mais Ferdinand n'avoit point oublié que Marzano s'étoit le premier déclaré pour Jean d'Anjou : il le fit arrêter et l'envoya prisonnier à Naples, au mépris de ses sermens et de la parole donnée par ses plus fidèles alliés : il fit arrêter en



1464. même temps ses fils, et il s'empara de tous leurs états (1).

Cette violation de la foi publique remplit d'effroi tous ceux qui avoient fait la guerre à Ferdinand, et qui avoient cru pouvoir se reposer sur les traités conclus avec lui. Le plus inquiet de tous étoit Jacob Piccinino, qui avoit été long-temps à la tête du parti d'Anjou, et qui s'étoit vu sur le point de renverser Ferdinand de son trône. Piccinino étoit alors universellement reconnu pour le plus grand général de l'Italie : il demeuroit seul à la tête de cette vieille école militaire de Braccio, qui avoit passé ensuite sous la direction de son père Nicolas, puis de son frère François; et qui, pendant soixante-dix ans, s'étoit maintenue en rivalité avec l'école de Sforza. On l'en distinguoit par sa manière de faire la guerre, qui étoit plus prompte, plus impétueuse et quelquefois plus téméraire. Cette milice étoit demeurée indépendante, et continuoit à prendre indifféremment la solde de ceux qui vouloient l'employer, tandis que l'élévation de Sforza au duché de Milan avoit fait descendre ses anciens compagnons d'armes au rang de ses sujets, et leur avoit ôté la faculté de s'offrir à l'enchère aux diverses puissances. Piccinino, lorsqu'il s'étoit réconcilié à Ferdinand, avoit reçu de lui pour récompense la principauté de Sulmona et des fiefs considérables. Mais les grâces qu'un roi parjure avoit accordées, il pouvoit les reprendre, et Piccinino crut qu'un vieux guerrier ne fausseroit pas si aisément sa parole d'honneur. Malgré la longue rivalité entre sa famille et celle de Sforza, malgré leurs offenses mutuelles, il se fioit au duc de Milan, et il résolut de se mettre entre ses mains. Dès long-temps Sforza lui avoit fait offrir en mariage sa fille naturelle Drusiana, comme gage de la réconciliation entre les Bracceschi et les Sforzeschi. Piccinino l'accepta : il annonça qu'il iroit lui-même la chercher; et pour donner en même temps au duc de

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 762.

Milan un gage de sa foi, il remit entre les mains de Thomas Thebaldi, lieutenant de celui-ci, la ville même de Sulmona, toutes ses forteresses, et l'armée qui servoit sous lui. Il prit seulement deux cents chevaux pour son cortége, et partit ainsi pour la Lombardie (1). Ferdinand, qui le voyoit à regret s'éloigner, le rappela en vain par les lettres les plus flatteuses et les plus prévenantes; mais en même temps il attaquoit la maison de Caldora, avec laquelle ses traités ne le lioient pas moins qu'avec Piccinino; il forçoit le chef de cette maison, Antoine, à s'établir à Naples, avec les femmes et les enfans de sa famille; il obligeoit tous les jeunes gens du même nom à vivre dans l'exil, et lorsqu'il les avoit fait passer à un service étranger, il leur enlevoit leurs forteresses avec presque tous leurs biens (2). 1464.

Cependant Piccinino étoit arrivé à Milan, il y avoit été accueilli par le duc avec toutes les marques d'estime et d'affection les plus flatteuses. Toute la noblesse de Milan lui témoigna plus d'empressement encore; elle avoit eu de longues liaisons avec Piccinino, lorsque sous les ordres de son père il servoit le dernier des ducs de la maison Visconti, et lorsque ensuite il avoit été le général de la république milanaise. Tous les gentilshommes allèrent l'attendre bien loin en avant des portes, tout le peuple y accourut aussi. Piccinino traversa Milan aux acclamations d'une foule immense, et son entrée ressembla presque à un triomphe (3). Son mariage avec Drusiana fut célébré avec modestie; la mort toute récente de Cosme de Médicis, le vieux ami de François, auroit rendu une plus grande pompe inconvenable. Sforza se chargea d'affermir, par de nouvelles négociations, l'amitié entre le roi de Naples et son général, il lui fit confirmer pour une

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 762.
(2) *Ibid.* p. 763.
(3) *Nicolo Macchiavelli, Istor.* L. VII, p. 293.

1464. autre année le commandement des armées du royaume, avec une solde de cent mille florins. Broccardo Persico, son lieutenant, fut envoyé à Naples; il y fut traité avec distinction par le roi, et il reçut ponctuellement tout l'argent promis aux soldats. Par son entremise, Ferdinand invitoit Piccinino à retourner auprès de lui; et Broccardo Persico, enchanté de l'accueil qu'il avoit reçu, assuroit son maître, dans toutes ses dépêches, que, loin d'avoir quelque chose à craindre, il seroit comblé d'honneurs à son retour.

1465. Hippolyte-Marie, fille de François Sforza, devoit épouser Alphonse, fils du roi de Naples. Au printemps de l'année 1465, Frédéric, second fils de Ferdinand, s'approcha de Milan avec six cents chevaux pour la chercher et lui servir d'escorte. Piccinino préféra ne pas l'attendre; il repartit pour Naples avec Pierre de Posterla, son ami particulier, sous la sauvegarde duquel François Sforza avoit compté le mettre, en le choisissant pour son ambassadeur. Piccinino visita en chemin Borso d'Este, à Ferrare, et Dominique Malatesti à Césène; tous deux désapprouvèrent son voyage, et s'efforcèrent de le retenir. Ferdinand s'étoit assez donné à connoître, pour ne leur inspirer aucune confiance. Piccinino lui-même éprouvoit quelquefois de violentes inquiétudes; mais une sorte de fatalité l'entraînoit à Naples. Broccardo Persico étoit revenu auprès de lui, et ne l'entretenoit que des honneurs qu'il avoit reçus. Piccinino cheminoit cependant; et dès qu'il eut dépassé la frontière, les hommages qu'on lui rendit lui firent oublier ses craintes. Toute la première noblesse de Naples s'étoit avancée jusqu'à trois journées de la ville pour le recevoir; des fêtes signaloient son passage dans chaque bourgade, et le roi lui-même vint hors des portes au-devant de lui, avec une suite nombreuse. Il l'embrassa affectueusement, et le traita comme un frère. Pendant vingt-sept jours, des réjouissances continuelles se succédèrent

en son honneur, et la prévenance de Ferdinand ne se démentit pas un instant. Enfin Piccinino demanda et obtint son audience de congé pour retourner à Sulmona : c'étoit le 24 juin, jour de la fête de saint Jean-Baptiste; il fut introduit auprès du roi dans le Château-Neuf; il trouva en lui les mêmes marques d'affection et de confiance, et il se sépara de lui avec de nouveaux embrassemens. Mais à peine Ferdinand s'étoit-il retiré, que des archers se jetèrent sur Piccinino, et l'entraînèrent dans un cachot. Son fils François fut arrêté en même temps que lui, aussi bien que son lieutenant Broccardo et quelques autres. Pendant les fêtes qu'on lui avoit données, on avoit envoyé des ordres sur toutes les routes, à tous les commandans de provinces, pour l'arrêter s'il vouloit s'échapper, pour saisir ses biens, et tomber à l'improviste sur ses troupes, qui furent partout dévalisées. Ses soldats privés de chefs, et dépouillés de leurs équipages, ne se retirèrent qu'avec peine chez Dominique Malatesti à Césène (1). 1465.

L'Italie entière accusa François Sforza d'avoir eu part à cette trahison : on disoit qu'il n'avoit pas rougi de sacrifier sa propre fille, pour attirer dans le piége un rival qu'il redoutoit; que sa jalousie avoit été redoublée par les honneurs que les Milanais avoient rendus à Piccinino; qu'enfin il avoit craint pour son fils, après sa mort, la concurrence d'un capitaine si accrédité, qui lui disputeroit la faveur du peuple. Ces accusations ont été répétées par la plupart des historiens, et Macchiavel, en les adoptant, leur a donné un nouveau crédit (2). Cependant le récit détaillé de Simoneta, secrétaire du duc de Milan, et l'indignation qu'il exprime contre ce forfait, contrebalancent à nos yeux tous ces témoignages. Si son maître avoit été

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXXI, p. 765-766. — *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1134.

(2) *Macchiavelli Istorie*. T. VII, p. 291-294. — *Muratori*, *Annali d'Italia*. 1465, p. 308. — *Cristoforo da Soldo*, *Istor. Bresciana*. p. 903.

1465. complice du roi, Simoneta n'auroit pas manqué d'appuyer sur le complot de Piccinino, que Ferdinand prétendit avoir découvert, et qu'il annonça, par ses circulaires, à tous les princes de l'Europe. Il auroit feint, tout au moins, de croire le récit du roi de Naples, sur le sort du prisonnier. Ce roi disoit que Piccinino, attiré par les clameurs du peuple, à la rentrée de la flotte royale, s'étoit attaché aux barreaux d'une fenêtre élevée de sa prison, pour voir ce qui se passoit, qu'il étoit tombé et s'étoit cassé la cuisse; qu'enfin il étoit mort au bout de douze jours. C'est ainsi que Simoneta n'avoit pas hésité à justifier les arrestations de Charles de Gonzague, de Guillaume de Montferrat, de Tiberto Brandolini, et la mort du dernier. Mais, à l'occasion de Piccinino, il fait sentir combien la supposition d'un complot étoit absurde, combien la fable de son accident étoit ridicule, combien la conduite entière de Ferdinand, dont il relève toutes les circonstances, étoit perfide et honteuse (1). D'ailleurs, le complot qu'on prête au duc de Milan étoit trop compliqué et trop hasardeux pour le but qu'on lui suppose. Pendant qu'il avoit tenu son rival à Milan, avec deux cents cavaliers seulement, loin de son armée et de ses forteresses, il lui auroit été facile de l'arrêter et de le faire périr; l'enthousiasme du peuple pour lui auroit aisément fourni un prétexte à des conjurations supposées, ou le poignard d'un assassin obscur n'auroit pas laissé reconnoître le vrai coupable; mais donner sa propre fille à Piccinino, le laisser ensuite traverser l'Italie en liberté, le livrer à des conseils qui, jusqu'au dernier jour de sa route, pouvoient l'écarter du piége, c'est un mélange d'imprudence et de scélératesse dont il ne semble pas juste de charger la mémoire de François Sforza.

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXXI, p. 769. — *Bernardino Corio, Hist. Milanesi*. P. VI, p. 965. Celui-ci, tout en repoussant l'accusation de complicité, parle de l'inquiétude que François Sforza avoit conçue pour les honneurs rendus à Piccinino, de manière à faire naître des doutes.

Lorsque le duc de Milan reçut la nouvelle de cette trahison, il exprima hautement combien il en ressentoit de douleur et de colère (1). Il fit partir aussitôt un courrier pour porter à sa fille Hippolyte l'ordre de s'arrêter partout où ce courrier l'atteindroit. Si l'on en croit Simoneta, ce courrier la joignit à Sienne, à la fin de juin, et Hippolyte n'en repartit qu'à la fin du mois d'août (2). Alors seulement le duc de Milan, réfléchissant qu'il ne pouvoit rendre son gendre Piccinino à la vie, et qu'il seroit imprudent de rompre, pour un événement irréparable, une alliance à laquelle il avoit fait des sacrifices prodigieux, pendant la guerre de Naples, permit à sa fille de continuer sa route. Dans l'intervalle, il avoit envoyé son fils Tristan à Naples pour redemander Piccinino, qu'il croyoit encore vivant. Tristan, à qui l'on répondit que son beau-frère étoit mort, incertain s'il ne languissoit point dans quelque cachot, exigea qu'on déterrât son cadavre, et se le fit représenter. De cette manière, il s'assura que Piccinino avoit été mis à mort le second ou le troisième jour après son arrestation (3). Le duc de Milan ne retarda pas davantage l'alliance projetée; sa fille Drusiana revint tristement à Milan, où elle accoucha peu de temps après d'un fils de Piccinino (4). Tandis qu'elle traversoit l'Italie avec un cortége de deuil, pour revenir de Naples, sa sœur s'y rendoit entourée de pompe et de magnificence; deux de ses frères l'accompagnoient, Philippe, et Marie Sforza; et le premier fut, à cette occasion, investi du duché de Bari. 1465.

Le duc de Milan, assuré de son alliance avec Naples, ne

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 760.

(2) Il se présente ici une circonstance suspecte. D'après les journaux de Sienne, Hippolyte arriva dans cette ville le 29 juin, et en repartit le 4 juillet. *Cronaca d'Allegretto Allegretti*. T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 772. Peut-être cependant s'arrêta-t-elle en effet dans la province siennoise.

(3) *Joannis Simonetæ*. L. XXXI, p. 768.

(4) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 761.— *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana*. p. 904.

1465. mettoit pas moins de prix à resserrer celle qu'il avoit conclue avec la France. La part qu'il avoit prise aux guerres de Gênes et de Naples, et les prétentions de la maison d'Orléans sur le Milanès, auroient pu lui susciter de dangereux ennemis de ce côté; mais Louis XI, qui régnoit alors, avoit une prédilection pour les hommes élevés de bas lieu. Le duc de Milan étoit à ses yeux un parvenu, et lui paroissoit en cette qualité, d'autant plus digne de sa confiance. L'union étoit intime entre eux, et le roi, qui regardoit la fausseté comme de la politique, croyoit pouvoir s'instruire encore dans cet art, par les conseils d'un prince italien. La guerre, qu'on appela *du bien public*, avoit éclaté en France : Louis XI recourut à l'assistance de François Sforza, et celui-ci lui envoya aussitôt son fils Galéaz, avec quinze cents hommes d'armes et trois mille fantassins (1). Galéaz entra par le Dauphiné dans le Forez, qui appartenoit au duc de Bourbon, l'un des plus foibles parmi les princes confédérés. Il le mit à feu et à sang : il montra la supériorité des Italiens dans l'art d'attaquer les villes : il rendit du courage aux partisans du roi, et jeta le trouble dans l'armée des princes (2). Pendant ce temps Louis XI négocioit avec son frère et les grands de son royaume; d'après le conseil de Sforza, il leur promettoit tout pour dissoudre leur ligue, bien décidé intérieurement à ne leur rien tenir. De cette manière le traité de Conflans fut conclu et publié avant la fin de l'année. Galéaz Sforza n'avoit cependant point encore quitté la France, lorsqu'il y reçut
1466. la nouvelle de la mort de son père survenue le 8 mars 1466. La disposition à l'hydropisie qui s'étoit manifestée chez François Sforza quelques années auparavant, lui avoit laissé dès lors une santé toujours languissante; mais sa dernière maladie ne dura que deux jours. Blanche Visconti sa femme,

(1) *Macchiavelli. Istor. Fior.* L. VII, p. 291. — *Mémoires de Phil. de Commines.* L. I, chap. VIII, p. 379.
(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXXI, p. 773.

malgré sa douleur, assembla le sénat au milieu de la nuit, 1466.
l'avertit de l'événement auquel elle devoit s'attendre, et fit prendre des mesures efficaces pour assurer la tranquillité de la ville, au moment où la mort du souverain seroit publiée. En même temps elle envoya des ambassades au roi de Naples, aux Florentins, à Paul II et aux Vénitiens, pour leur demander de protéger son fils au besoin, et de rester fidèles à sa maison (1).

La figure de François Sforza étoit noble et spirituelle, sa taille étoit grande et bien proportionnée, sa force et son agilité dans tous les exercices du corps étoient remarquables; bien peu d'hommes pouvoient l'égaler au saut, à la course, à la lutte, ou dans la vigueur avec laquelle il lançoit le javelot. Il marchoit la tête nue devant son armée, bravant aussi bien les glaces de l'hiver que l'ardeur du soleil de l'été. Il supportoit avec une extrême patience la faim, la soif et la douleur; il n'eût cependant que peu d'occasions de mettre sa constance à cette dernière épreuve; car encore qu'il eût passé sa vie au milieu des batailles, il ne fut presque jamais blessé. Il n'avoit pas besoin d'un long sommeil pour se reposer; mais quelle que fût l'agitation de son esprit, quel que fût aussi le tumulte dont il étoit entouré, il dormoit avec le même calme. Ni les cris et les chants des soldats dans sa tente, ni les hennissemens des chevaux ou le son des clairons et des trompettes, ne sembloient le troubler; aussi se complaisoit-il au bruit que faisoient ses compagnons d'armes, loin de leur imposer silence pendant qu'il reposoit. Singulièrement sobre à sa table, il n'avoit pas la même retenue pour les autres plaisirs: il aimoit passionnément les femmes; il vécut cependant toujours bien avec Blanche Visconti, qui avoit l'indulgence de lui pardonner ses fréquentes infidélités. Généreux, et quelquefois prodigue, il partageoit tout ce qu'il

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXXI, p. 776. — *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 905.

1466. avoit entre les pauvres, les soldats et les savans, qu'il attiroit auprès de lui. Il repoussoit même avec quelque hauteur les conseils de prudence et d'économie que lui donnoit Cosme de Médicis, en disant qu'il ne se sentoit pas fait pour être marchand. Il avoit un très-grand empire sur lui-même, et ne manifestoit presque jamais son inquiétude, son chagrin, sa joie ou sa colère. Très-attaché à conserver une bonne réputation, il s'informoit avec beaucoup de soin de ce qu'on disoit de lui, et il expliquoit avec empressement celles de ses actions, qu'il croyoit suspectes, ou que le public accusoit (1).

Lorsque Galéaz Sforza reçut la nouvelle de la mort de son père, il confia le commandement de son armée à Jean Pallavicini, et il se fit passer pour l'associé d'un marchand milanais établi à Lyon, avec lequel il revint sans appareil et sans suite. Ce n'étoit pas sans raison qu'il évitoit de se faire connoître dans les provinces qu'il avoit à traverser; ses voisins veilloient le moment où la succession de Sforza s'ouvriroit, pour se dédommager de la crainte et des ménagemens auxquels ce grand homme les avoit obligés. Louis, duc de Savoie, fils d'Amédée VIII, étoit mort à Lyon le 29 janvier 1465; son fils Amédée IX, qu'on a surnommé le Bienheureux, parce qu'il ne s'occupa que d'aumônes, de fondations de couvens et de pratiques religieuses, étoit sujet à des attaques d'épilepsie, qui avoient affoibli sa tête, et qui le rendoient incapable de gouverner. Ses conseillers voulurent faire arrêter Galéaz, au mépris du sauf-conduit qu'ils lui avoient donné, espérant tirer parti de sa captivité durant les troubles qu'ils s'attendoient à voir naître dans l'état de Milan. On crut le reconnoître à son passage à la Novalèse, et les paysans attroupés voulurent se saisir de lui. Galéaz s'enferma dans une église, où il soutint pendant deux jours une sorte de siége. Il en fut tiré par Antoine Romagnani, jurisconsulte qui jouissoit en Piémont

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXXI, p. 778-779.

d'une grande autorité, et qui le conduisit sain et sauf à No- 1466.
vare. Galéaz fit ensuite son entrée solennelle à Milan, le 20 mars 1466, et il fut reconnu sans aucune difficulté par le peuple, comme souverain légitime (1).

La mort de François Sforza influa aussi sur le gouvernement de Florence, où elle affoiblit le parti des Médicis, et donna du courage à leurs ennemis. Une étroite amitié avoit uni Cosme et François; leurs fils n'avoient ni les mêmes rapports entre eux, ni des talens égaux à ceux de ces grands hommes. Pierre de Médicis prétendoit cependant être chef de la république florentine, comme l'avoit été son père. Mais les hommes d'état florentins, qui se sentoient supérieurs à lui par leur âge, par leurs talens, par le souvenir de leurs services, par le rang qu'avoient occupé leurs ancêtres, étoient bien éloignés de lui accorder cette déférence,
qu'ils n'avoient point voulu disputer à son père. Pierre ne 1464.
se recommandoit à eux ni par la mémoire, ni par l'espérance d'une belle action; aucune supériorité dans son esprit ou dans son caractère, n'en promettoit pour l'avenir; sa santé même ne lui permettoit pas de s'employer utilement pour la république. Les citoyens florentins le voyoient avec indignation réclamer des prérogatives héréditaires, entre des égaux, dans un état libre. Au sein même de l'ancien parti des Médicis, il s'en étoit formé un qui se montroit contraire à cette famille. Lucas Pitti le dirigeoit; depuis qu'il avoit assemblé le dernier parlement, il se regardoit lui-même comme le chef de l'ètat, et il vouloit

(1) *Joonn. Simonetæ.* L. XXXI, p. 780-782. — *Antonii de' Ripalta. Annales Placentini.* T. XX, p. 916. — *Bern. Corio, Storie Milanesi.* P. VI, p. 967. C'est ici que se termine le réoit de Simoneta; oet historien étoit secrétaire de François Sforza, et il ne le quitta presque jamais, depnis l'année 1444 à l'année 1466. Il se trouvait ainsi à portée de connoître à fond la politique de son propre souverain, et celle des autres états d'Italie. Sa narration est olaire, élégante, détaillée et généralement impartiale. Il laisse après lui dans l'histoire un vide qui, dans les années suivantes, excitera nos regrets.

1464. attirer à lui le pouvoir qu'avoit exercé Cosme. On distinguoit la faction qui lui étoit attachée par le nom du lieu où il avoit bâti son palais, *il poggio*, la colline; tandis que le parti des Médicis étoit nommé le parti *del piano*, de la plaine (1).

Mais Lucas Pitti étoit loin d'avoir des talens proportionnés à son ambition. Ses associés profitoient de son crédit et de sa richesse pour donner plus de relief à leur parti, et ils se proposoient bien de l'empêcher de parvenir jamais à un grand pouvoir. Parmi eux, on distinguoit Diotisalvi Neroni, le plus accrédité entre les anciens collègues de Cosme de Médicis, et celui que sa capacité mettoit le plus en état de gouverner la république; Nicolas Soderini, de tous les citoyens le plus attaché à la liberté; Ange Acciaiuoli enfin, dont le mécontentement étoit aigri par le souvenir d'une injustice que Cosme de Médicis lui avoit faite (2).

Pierre de Médicis, toujours malade, et redoutant toute application, négligeoit, avec les affaires publiques, celles du commerce que son père avoit étendu sur toute l'Europe. Déjà quelques pertes qu'il avoit éprouvées lui annonçoient le sort qui l'attendoit dans un négoce qu'il ne pouvoit plus diriger. Il consulta Diotisalvi Neroni, en qui il avoit une grande confiance, et celui-ci l'exhorta à retirer ses fonds de la circulation, pour les employer en achats de terre. C'étoit le seul expédient par lequel les Médicis pussent mettre à couvert leur fortune; mais il étoit en même temps le plus propre à détruire le crédit exorbitant qu'ils avoient acquis. Les relations d'intérêt que Cosme avoit formées avec tous les ordres de citoyens, lui avoient assuré de nombreuses et de dangereuses créatures. Pierre, en exécutant trop brusquement le projet qu'on lui avoit suggéré,

(1) *Commentari del Nerli.* L. III, p. 50. — *Scipione Ammirato*, *Storia Fiorentina.* L. XXIII, p. 93.

(2) *Macchiavelli Istor.* L. VII, pag. 298. — *Jo. Michaelis Bruti.* L. II, p. 26, *apud Burmannum*, *Thesaurus Rer. It.* T. VIII, *ibid.* p. 33, Il expose différemment que Macchiavel l'injustice faite à Acciaiuoli.

mécontenta tous les amis de son père. Il enleva tout à coup, et sans avertissement, des sommes considérables aux maisons que les Médicis soutenoient par des commandites, et il causa ainsi de nombreuses faillites parmi ses compatriotes, non-seulement à Florence, mais à Venise et à Avignon (1). Les propriétaires de terre et les chefs de manufacture, auxquels Cosme avoit fait des avances considérables, furent dans un plus grand embarras encore, quand son fils en demanda le remboursement. De toutes parts il faisoit mettre en vente, par autorité de justice, des biens grevés d'hypothèques; et de même qu'il jetait ainsi ses débiteurs dans une condition bien pire que s'il ne les avoit jamais aidés, il changeoit leur reconnoissance passée en un violent ressentiment (2). 1464.

Pendant les deux années qui s'écoulèrent entre la mort de Cosme de Médicis et celle de François Sforza, les deux partis firent plusieurs fois dans les conseils l'épreuve de leurs forces, sans en venir aux mains. En raison même de cette lutte, le pouvoir de la balíe, qui finissoit au mois de septembre 1465, ne fut point renouvelé; et 1465. les conseils ordonnèrent, presque à l'unanimité, qu'au lieu d'élire les magistrats, on recommenceroit, suivant l'ancien usage, à les tirer au sort dans les bourses fermées. Cette loi causa une joie universelle, comme si elle rendoit à la république sa liberté (3).

Cependant ces bourses de la magistrature avoient été composées par la faction même des Médicis, et elles ne contenoient que les noms d'hommes qui leur étoient dévoués. Les tribunaux étoient toujours dans leur dépendance; les finances étoient entre leurs mains; ils disposoient, pour leurs intérêts privés, des revenus de la république; un système de corruption et de clientelle avoit

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 761.
(2) *Macchiavelli.* L. VII, p. 297.—*Jo. Mich. Bruti Hist. Flor.* L. II, p. 28.
(3) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 94.



1465. déjà vieilli dans l'état, et Florence obéissoit toujours à Pierre, par la force d'une habitude que l'estime ou la reconnoissance ne garantissoient plus. Mais les chefs de ces anciennes familles qui avoient fondé la liberté, et qui dédaignoient les Médicis comme de nouveaux riches, les hommes d'état qui avoient acquis, par leurs talens et par une longue habitude des affaires, la confiance de leurs concitoyens, ne pouvoient, sans indignation, se voir supplantés par un homme foible d'esprit et de corps, vieilli avant le temps par les infirmités, et dont le crédit ne reposoit sur rien. Lorsque, le 1er novembre 1465, le sort fit échoir le gonfalon de justice à Nicolas Soderini, la ville entière se confiant dans son courage, sa vaste érudition, son éloquence et son amour pour la liberté, espéra qu'il profiteroit de sa magistrature pour détruire de vieux abus, rendre aux lois leur vigueur, et faire accorder de nouveau les institutions avec les mœurs. Le désir qu'avoient les Florentins de sortir de la tutelle de Pierre étoit si unanime, que la nomination de Nicolas Soderini fut une fête nationale. Le peuple entier l'accompagna au palais public, et applaudit avec transport lorsque, sur son chemin, on lui présenta une couronne d'olivier, symbole de la victoire pacifique qu'on attendoit de lui, et du repos qu'il devoit fonder sur la liberté (1).

Le quatrième jour de sa magistrature, Soderini rassembla un conseil de cinq cents citoyens, pour délibérer sur l'état de la république. Il l'ouvrit par un très-beau discours sur les dangers de la discorde, et sur les malheurs qui menaçoient une cité divisée. Mais on s'aperçut alors qu'il lui manquoit cet entraînement dans la volonté, sans lequel on ne gouverne point les états. Il n'avoit pas arrêté dans sa tête un plan fixe de réforme, il disoit seulement ce qu'il falloit éviter, non ce qu'il falloit faire; il

(1) *Macchiavelli.* L. VII, p. 305. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 94. — *Jo. Michael. Bruti.* L. III, p. 51.

demandoit un conseil, quand c'étoit à lui à le donner; 1465.
et son éloquence demeuroit sans effet parce que son but étoit de briller, non de convaincre ou de persuader. Le conseil, après une inutile délibération, et le choc d'opinions toutes contraires, se sépara sans avoir rien conclu. Un nouveau conseil de trois cents citoyens fut assemblé huit jours après, et Soderini invita encore une fois tous les amis de la paix, de l'ordre et de la liberté, à proposer ce qu'ils croiroient le plus propre pour sauver la république. Ceux qui avoient compté que Soderini fixeroit leurs opinions flottantes, s'étonnoient que le chef de l'état n'eût pas plus de décision dans le caractère, et ils lui retiroient la confiance qu'ils lui avoient d'abord si libéralement accordée. D'autre part, ses associés, jaloux de la faveur avec laquelle il avoit d'abord été accueilli, aimoient mieux faire réformer la république par un autre que par lui. Enfin, son frère Thomas étoit attaché aux Médicis, et il employoit tout ce qu'il avoit d'adresse, de talent et de séduction, à empêcher le gonfalonier d'agir. Ce fut d'accord avec ce frère, que Nicolas Soderini résolut enfin d'entreprendre lui-même la réforme de l'état. En vrai ami de la liberté, il voulut le faire par les voies légales, par conséquent lentement, et sa courte magistrature lui échappa, avant que l'ouvrage commencé par lui eût acquis aucune solidité. Il s'étoit borné à deux objets, revoir les comptes de l'administration précédente, et commencer un nouveau scrutin. Dans la première opération, qui devoit rétablir les finances, il fut traversé par Lucas Pitti, que les anciens abus avoient enrichi; dans la seconde, qui devoit renouveler légalement toutes les autorités constitutionnelles, il eut à lutter avec tous les intérêts particuliers de ceux qui entroient dans le vieux scrutin, et il causa un mécontentement universel. Aussi, lorsqu'il sortit de charge sans avoir rien exécuté, sans avoir donné aucune stabilité à l'œuvre qu'il commençoit, avoit-il

1465. perdu et la faveur populaire et la haute réputation dont il jouissoit deux mois auparavant (1).

1466. La république étoit encore dans l'agitation de ces projets de réforme, lorsqu'on reçut à Florence la nouvelle de la mort de François Sforza. Au mois de juillet suivant, les ambassadeurs de son fils vinrent demander la confirmation du traité d'alliance entre les deux états, et celle du subside annuel payé par les Florentins. Pierre de Médicis appuya hautement la demande de Galéaz Sforza. La république, dit-il, avoit fait des sacrifices immenses, pour élever et pour maintenir la maison Sforza sur le trône ducal de Lombardie, parce que cette maison servoit de contre-poids à la puissance des Vénitiens, et assuroit l'équilibre de l'Italie. Il falloit se garder de perdre, par une mesquine avarice, un ami qui avoit coûté si cher à établir; et si, comme le disoient ses adversaires, Galéaz Sforza n'avoit ni la réputation ni le talent de son père, il avoit d'autant plus besoin des secours qu'on vouloit lui retirer. Les amis de la liberté répondirent que François Sforza n'avoit reçu de subsides que comme général d'armée, et sous la condition qu'il seroit toujours prêt à servir les Florentins; puisque Galéaz son fils n'étoit point général, il n'avoit point droit à une paye toute militaire. D'ailleurs, il étoit évident que les Médicis vouloient continuer son traitement, pour opposer ensuite ce duc à ceux qui voudroient délivrer leur patrie d'un joug honteux. Déjà François Sforza s'étoit montré l'ami, non de Florence, mais des Médicis; les revenus de la république avoient fait sa grandeur; mais ce n'étoit point à elle qu'il avoit voué sa reconnoissance (2).

Cependant le manque de résolution de Soderini, tandis

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 94. — *Macchiavelli.* T. VIII, p. 306. — *Commentari di Filippo de' Nerli.* L. III, p. 51.

(2) *Macchiavelli.* L. VII, p. 301-302. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 95. — *Jo. Michael. Bruti Hist. Flor.* L. II, p. 38.

qu'il avoit été gonfalonier, avoit jeté du discrédit sur son 1466.
parti. Ceux qui par timidité étoient jusqu'alors demeurés neutres, se joignirent à la maison de Médicis, parce qu'ils ne doutèrent plus qu'elle ne remportât enfin la victoire. La populace, gagnée par la libéralité de ces riches marchands, leur étoit toujours favorable, et ceux qui soutenoient la cause publique, virent avec étonnement qu'ils ne formoient que la minorité dans les conseils. Pour maintenir les droits d'un peuple souverain, et l'autorité légitime, ils furent obligés de tramer une conjuration, comme s'il s'étoit agi de se soustraire au joug d'un tyran. Ils cherchèrent en même temps des appuis étrangers pour les opposer à Galéaz Sforza; ils conclurent une alliance avec le duc Borso de Modène, qui leur promit d'envoyer à leur aide son frère Hercule d'Este, avec treize cents chevaux. Nicolas Soderini avoit rassemblé trois cents soldats allemands; il devoit, à leur tête, attaquer Pierre de Médicis, le chasser de son palais et de la ville, peut-être même le faire mourir; car on se souvenoit combien les Albizzi s'étoient repentis d'avoir épargné Cosme son père (1).

Quelque inférieur que fût Pierre de Médicis à son père ou à son fils, pour le talent et pour le caractère, il prit cependant avec promptitude, dans cette occasion, le parti le plus sage et le plus vigoureux. Jean Bentivoglio, qui exerçoit sur la république de Bologne à peu près la même autorité que Médicis sur Florence, l'avertit que Guido Rangoni, Jean-François de la Mirandola, et les seigneurs de Carpi et de Correggio, s'avançoient vers les montagnes de Frignano, avec un grand nombre de milices levées dans les états de Modène et de Reggio, et que cette armée se rendoit à Florence pour secourir ses adversaires. Pierre

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 96. — *Nic. Macchiavelli*. L. VII, p. 307. — *Jo. Mich. Bruti*. L. II, p. 50. — *Comment. Jacob. Cardin. Papiens*. L. III, p. 381.

1466. de Médicis obtint de son côté, du duc de Milan, la permission de disposer d'une armée que Costanzo Sforza et les San-Severini tenoient assemblée à Bologne. En même temps, il tira plus de quatre mille hommes de milices du Bolonais (1). Il partit ensuite de sa maison de campagne de Careggi, avec quelques hommes armés, pour se rendre à Florence. Il se faisoit porter dans sa litière, et son fils Laurent le précédoit à cheval. Valori, qui a écrit la vie du dernier, prétend que comme Laurent remarqua beaucoup de gens armés et de mouvement sur cette route, il craignit quelque entreprise sur la vie de son père, et qu'il lui fit dire de prendre un autre chemin; tandis qu'en même temps il calma l'attente de ces soldats, en leur annonçant que son père le suivoit de très-près. On en a conclu qu'il y avoit un complot pour assassiner Pierre; ce qui n'est rien moins que prouvé (2).

Pierre avoit réussi, par une intrigue secrète, que conduisoit Antonio de Pucci, à détacher Lucas Pitti du parti des mécontens, en lui faisant espérer de l'allier à sa famille par un mariage (3). Après avoir ainsi désuni ses ennemis, Pierre entra dans Florence. Un grand nombre d'hommes armés l'attendoient dans sa maison, et beaucoup d'autres parmi ses partisans vinrent encore se réunir à lui après son arrivée. Il envoya alors à la seigneurie la lettre de Bentivoglio, pour s'excuser de ce qu'il prenoit les armes; ses adversaires, disoit-il, avoient commencé avant lui, et il y étoit contraint pour se défendre. Ceux-ci cependant n'étoient nullement prêts; Nicolas Soderini seul, compensant dans cette occasion, par son activité et sa résolution, ce qui lui avoit manqué pendant qu'il étoit

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 763.

(2) *Valori in vitâ Laurentii*. p. 10. Il a été copié par Scipione Ammirato. L. XXIII, p. 96; et par *W. Roscoë*, *Life of Lorenzo*. T. I, p. 80; mais réfuté par J. Michel Bruto. L. III, p. 55.

(3) *Jacopo Nardi, delle Ist. Fior.* L. I, p. 10. — *Comment. di Filippo Nerli*. L. III, p. 52.

gonfalonier, joignit deux cents de ses amis à ses trois compagnies allemandes, rassembla tout le peuple du quartier du Saint-Esprit où il habitoit, et vint auprès de Lucas Pitti le supplier de prendre les armes de son côté, et de livrer bataille aux Médicis, avant qu'ils se fussent fortifiés par les secours qu'ils attendoient du dehors. La victoire étoit encore à eux s'ils avoient su la saisir; mais Lucas Pitti prétexta son respect pour la mémoire de Cosme de Médicis, son ami; et il déclara qu'il vouloit sauver sa famille des fureurs populaires (1). Plus tard, on reconnut qu'il avoit été trompé par les négociations qu'il avoit commencées pour son avantage privé. Dietisalvi Neroni se rendit au palais public. Le gonfalonier et quatre des prieurs étoient attachés à son parti; cependant ils agissoient en bons magistrats, de concert avec leurs collègues, pour terminer les constestations à l'amiable, et faire poser les armes. Une sorte d'armistice fut conclu par leur entremise; chaque parti demeura fortifié dans son quartier, tandis qu'on négocioit, mais Pierre de Médicis ne songeoit qu'à gagner du temps par cette négociation. La Seigneurie qui régnoit alors étoit près de finir ses deux mois; le gonfalonier, chef de celle qui devoit entrer en fonctions peu de jours après, devoit être pris dans le quartier de Santa-Croce, presque tout dévoué aux Médicis. En effet, il fut tiré au sort le 28 de ce mois, et ce fut Roberto Lioni, un des plus chauds partisans de Pierre; toute la nouvelle Seigneurie lui étoit également favorable. Les amis de la liberté sentirent alors, mais trop tard, quelle faute ils avoient faite de laisser perdre tant de temps. Ils prêtèrent l'oreille à des propositions d'accommodement présentées par les deux Seigneuries réunies; elles furent signées par Lucas Pitti, et par Lorenzo et Giuliano de Médicis (2). 1466.

(1) *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. III, p. 381-382.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 98. — *Macchiavelli Istorie.* L. VII, p. 309. — *Jo. Michael. Bruti Hist. Flor.* L. III, p. 59.

1466. Pierre avoit été obligé de se soumettre à des conditions, parce qu'aussi long-temps que la magistrature suprême se conservoit impartiale, les mouvemens de son parti pouvoient être punis comme des actes de rébellion; mais il viola effrontément ces conditions, dès que ses amis furent installés dans la seigneurie. Roberto Lioni, feignant de croire que Nicolas Soderini vouloit reprendre les armes, assembla le parlement dès le 2 septembre 1466, quatre jours après la signature des articles de paix; quoique la condition la plus essentielle de cette paix fût la promesse des Médicis de ne point assembler de parlement, et de ne point demander de balie (1). Il avoit garni la place de soldats affidés aux Médicis, et il obtint par force, du peuple, la nomination d'une balie composée de huit créatures de Pierre. Cette balie déclara aussitôt que le tirage au sort de la magistrature resteroit suspendu pour dix ans, et elle y substitua des élections faites par la seule faction des Médicis. A cette nouvelle, les amis de la liberté, prévoyant déjà les rigueurs qu'on exerceroit contre eux, s'enfuirent précipitamment de toutes parts; mais les sentences révolutionnaires de la balie les atteignirent dans leur fuite; Acciaiuoli et ses enfans furent relégués pour vingt ans à Barlette, Neroni et ses frères en Sicile; un autre de ses frères, qui étoit archevêque de Florence, se retira à Rome; Soderini et ses fils furent relégués en Provence; Gualtière Panciatichi fut exilé pour dix ans des états florentins. Un grand nombre de familles moins illustres furent frappées en même temps de peines semblables (2). Au bout de peu de jours, les rigueurs redoublèrent encore; et tandis que la seigneurie ordonnoit des processions et des actions de grâces pour une révolution qu'elle prononçoit être le salut

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 98.

(2) *Ibid.* p. 99.—*Guernieri Bernio, Storia d'Agobbio*. T. XXI, p. 1012. — Il donne une longue liste des condamnés.— *Jo. Mich. Bruti Hist. Florent.* L. III, p. 67.

de l'état, on arrêta, au milieu de ces processions mêmes, plusieurs citoyens pour les jeter dans des cachots, ou les livrer aux bourreaux (1). Lucas Pitti fut seul excepté de cette persécution universelle; mais, soupçonné d'avoir communiqué à Pierre de Médicis la liste même de ceux qui s'étoient déclarés contre lui; méprisé de tous les républicains, dédaigné par le parti vainqueur, il traîna les restes de sa vie dans l'opprobre, évité de tous, ruiné, hors d'état de terminer les palais superbes qu'il avoit commencés avec tant de faste, et dont l'un, acheté au bout d'un siècle par le premier grand-duc, est demeuré un monument de son orgueil et de son imprudence. 1466.

(1) *Macchiavelli, Istor.* L. VII, p. 313. — *Jacopo Nardi, Hist. Flor.* L. I, p. 10. — *Commentari del Nerli.* L. III, p. 52. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 100. — *Jo. Mich. Bruti.* L. III, p. 72. *Comm. Jacobi Card. Papiens.* L. III, p. 382.

CHAPITRE LXXXI.

Les émigrés florentins se réunissent sous la protection de Venise, et attaquent sans succès les Médicis : injustice du gouvernement florentin : mort de Pierre de Médicis. — Ambition inquiète de Paul II. Il veut s'emparer de l'héritage des Malatesti. Il cherche vainement des alliés ; il meurt détesté des Romains et des gens de lettres.

1466 — 1471.

Malgré de déplorables abus, la liberté exerçoit toujours à Florence sa puissance créatrice, et au milieu des malheurs résultant de l'empire des factions, elle consoloit encore les citoyens. La ville étoit troublée par des passions orageuses ; les partis s'animoient, ils se provoquoient, ils combattoient, et dans l'ivresse de la victoire, le vainqueur étendoit sa proscription sur tous les vaincus ; il les privoit de leur patrie, il remplissoit l'Italie entière d'exilés. On ne peut voir sans douleur une si détestable vengeance, un tel oubli des droits des citoyens ; mais la pitié que ces scènes violentes inspirent est mêlée d'étonnement. On se demande comment un si petit état pouvoit faire de si grandes pertes ; comment d'une ville seule pouvoient sortir tant d'hommes puissans et illustres ; comment Florence avoit alors plus de noms historiques que la France entière ; comment chacun de ces citoyens qu'on voyoit tour-à-tour élevés ou renversés, étoit plus connu de l'Europe, plus riche, plus réellement puissant qu'un des pairs d'une

grande monarchie, dont le fief égaloit peut-être en étendue tout l'état florentin. On se demande qu'est-ce qui faisoit grandir ainsi les hommes dans quelques républiques d'Italie, tandis qu'ils paroissoient encore si petits dans le reste de la chrétienté; qu'est-ce qui attache au souvenir de chacune de leurs actions; qu'est-ce qui lie leur vie à l'histoire de la civilisation humaine; qu'est-ce qui a couvert leur terre natale d'admirables monumens, où le goût et la magnificence de ces bourgeois illustres, surpassent ce que firent jamais les princes et les rois; et on seroit bien aveugle si à chacun de ces prodiges on ne reconnoissoit l'ouvrage de la liberté.

Cette liberté étoit alors fortement ébranlée; elle n'avoit plus dans les lois, dans les institutions une garantie suffisante; elle n'assuroit plus aux citoyens une justice impartiale, une sûreté personnelle inviolable, bienfaits qu'on auroit dû attendre d'elle; trop de secousses la menaçoient d'une ruine prochaine et entière; mais ses habitudes restoient encore dans tous les cœurs. Les citoyens florentins ne savoient plus quels étoient leurs droits, ils savoient encore quelle étoit leur dignité. Un noble orgueil leur tenoit lieu de plus solides garanties, et quoique dans leur lutte contre l'établissement de la tyrannie des Médicis, nous devions désormais les voir presque toujours succomber, du moins cette lutte fut longue, elle se renouvela pendant deux ou trois générations, jusqu'à la destruction finale de tous ceux qui avoient été élevés dans ces généreuses maximes; et quand les patriotes florentins succombèrent enfin, ils ne tombèrent qu'avec noblesse.

La ruine et la dispersion des Soderini, des Acciaiuoli, de Lucas Pitti, et de leur parti, assura à Pierre de Médicis la domination dans la ville même de Florence; mais l'Italie fut remplie d'émigrés florentins. Ceux qui avoient été chassés par Cosme en 1434, se joignirent à ceux que son fils Pierre expulsoit en 1466. Jean-François, fils de Palla

Strozzi, pouvoit être considéré comme le chef des premiers; les richesses qu'il avoit acquises par le commerce lui assuroient ce même crédit, qui avoit commencé la grandeur des Médicis; Angelo Acciaiuoli étoit à la tête des seconds. Il ne voulut point cependant se réunir aux enfans de ceux qu'il avoit persécutés, avant d'avoir fait une tentative pour se réconcilier avec ses anciens amis; mais il reçut de Pierre une réponse dérisoire : celui-ci, avec des protestations de respect filial, l'engageoit à se soumettre à l'exil et à la persécution (1). Tous les exilés florentins se rendirent alors à Venise; ils demandèrent à la république de protéger des hommes proscrits pour cette noble cause de la liberté à laquelle elle attachoit sa gloire. Ils eurent de fréquentes conférences avec le conseil des Pregadi, et avec Barthélemi Coleoni, général des Vénitiens. A cette nouvelle les Florentins condamnèrent tous leurs exilés comme rebelles, et mirent leur tête à prix (2). En même temps ils se préparèrent à la guerre, et confirmèrent leur alliance avec le duc de Milan et le roi de Naples.

1466. Les émigrés n'avoient cependant point obtenu que Venise épousât ouvertement leur cause. Cette république s'étoit contentée de licencier Barthélemi Coleoni, et de leur permettre de l'engager à leur service. Ce général vivoit alors à Bergame; quoiqu'il ne se fût jamais illustré par de grands exploits, comme il avoit survécu aux maîtres de l'art militaire ses contemporains il étoit demeuré le capitaine le plus renommé de l'Italie (3). Les Vénitiens lui avan-

(1) *Appendix to Roscoe's Life of Lorenzo*, n° 10, p. 38. — *Nic. Macchiavelli*, *Istor.* L. VII, p. 315. — *J. Mich. Bruti.* L. III, p. 78.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 100.

(3) Antoine Cornazzano, issu de la même famille que le féroce Othon de Therzi, tyran de Parme, a écrit en six livres des commentaires sur la vie de Barthélemi Coleoni; il avoit vécu long-temps auprès de lui, dans son château de Malpaga, près de Brescia, où ce vieux capitaine réunissoit des savans et des artistes à ses anciens compagnons d'armes : il le peint comme un homme d'un esprit juste et cultivé, et d'une conversation philosophique; il relève aussi tous les hauts faits de son héros, et le présente

cèrent secrètement de l'argent; les émigrés florentins, enrichis par le commerce, rassemblèrent aisément des sommes considérables. Ils ne se contentèrent pas de Coleoni, qui devoit être leur général en chef, et qui avoit déjà rassemblé sous ses drapeaux quelques milliers de soldats; ils entrèrent en traité avec Hercule d'Este, frère légitime du duc de Ferrare, et ils le prirent à leur solde avec quatorze cents chevaux (1). Ils enrôlèrent de même les seigneurs de Carpi, de la Mirandole et de Forli, Marc Pio, Galeotto Pico, et Pino des Ordelaffi; étendant ainsi leur alliance autour des frontières de Toscane. Astorgio Manfredi, seigneur de Faenza, s'étoit engagé avec les Médicis; il devoit garder les défilés du val de Lamone, de concert avec Frédéric de Montefeltro. Cependant, après avoir reçu leur argent, il changea tout-à-coup de parti; il se déclara pour les émigrés, et il mit en grand danger l'armée florentine qu'il avoit reçue dans son pays (2). Enfin la famille Sforza elle-même ne resta pas sans partage attachée aux Médicis. Alexandre, seigneur de Pesaro, frère du dernier duc de Milan, envoya son fils Costanzo à l'armée des émigrés. Tout sembloit favoriser ces derniers; tous les anciens amis de la république avoient embrassé leur cause, et l'on comptoit dans leur armée huit mille chevaux et six mille fantassins de bonnes et vieilles troupes, lorsque Barthélemi Coleoni passa le Pô le 10 mai 1467. Il s'avança jusqu'à Dovaldola, dans le territoire d'Imola, avec l'intention d'entrer en Toscane par la Romagne (3).

1466.

1467.

comme le plus grand capitaine du siècle: sa partialité intéresse quelquefois, mais elle s'accorde mal avec l'histoire. Cornazzano est imprimé dans la sixième partie du tome IX de Burmannus. *Thesaurus Antiq. et Hist. Italiæ.* p. 1-40. Coleoni mourut à Venise le 4 novembre 1475; il étoit né en 1400.

(1) *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* p. 908.—*Gio. Batt. Pigna, Storia de' Principi d'Este.* L. VIII, p. 730.

(2) *Comment. Jacobi Cardin. Papiensis.* L. III, p. 384.—*Jo. Michael. Bruti.* L. IV, p. 83.

(3) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 101.

1467. Les Florentins avoient opposé à Coleoni Frédéric de Montefeltro, comte d'Urbin, qui, formé à l'école de François Sforza, unissoit une haute réputation militaire à celle qu'il avoit obtenue dans les lettres. De même que son adversaire, cependant, il n'étoit plus dans toute la vigueur de l'âge, et tous deux songeoient bien plus à conserver leur vieille réputation, par une prudence souvent exagérée, qu'à terminer promptement la guerre par des exploits hardis. Autant les émigrés d'une part, les Médicis de l'autre, languissoient après une action décisive, pour mettre à profit des armemens immenses qui épuisoient leurs trésors, autant les deux généraux sembloient l'éviter avec soin (1). Cependant le jeune duc de Milan, Galéaz Sforza, s'étoit empressé de se rendre au camp florentin, pour témoigner, d'une manière éclatante, qu'il resteroit fidèle aux alliances de son père avec les Médicis et la république. Son rang forçoit à lui déférer un commandement qu'on trembloit de confier à son inexpérience. Non moins impétueux que Montefeltro étoit réservé, il étoit encore enivré par les basses flatteries de ses courtisans; il croyoit tout savoir, il vouloit tout oser; mais aucun vrai courage ne s'allioit à son audace. Il se conduisoit en lâche dans le danger après avoir été le chercher en téméraire. Deux fois il entraîna Frédéric de Montefeltro à offrir la bataille; deux fois, saisi par une terreur panique, il l'abandonna au moment de l'action, et l'armée florentine auroit été détruite, si Coleoni avoit été plus jeune et plus confiant, et s'il avoit su profiter de ses avantages (2).

Les décemvirs de la guerre à Florence, savoient que Montefeltro ne répondoit plus du sort de l'armée qui lui étoit confiée, tant qu'il auroit un tel collègue. D'autre part ils connoissoient la présomption de Galéaz Sforza, et ils craignoient de l'offenser. Ils prirent le parti de l'in-

(1) *Commentarii Jacobi Card. Papiensis.* L. III, p. 387.
(2) *Jacobi Cardin. Papiens.* L. III, p. 387.

viter à Florence, pour assister à des fêtes publiques, par 1467.
lesquelles la république vouloit lui témoigner sa reconnoissance et son respect (1); et Frédéric de Montefeltro eut ordre de profiter de son absence pour livrer bataille. En effet, le 25 juillet 1467, peu après midi, il attaqua Coleoni à la Molinella. La bataille fut obstinée, et, après un engagement de huit heures, l'obscurité seule sépara les combattans, lorsque la nuit étoit déjà avancée. L'artillerie légère, employée dans cette bataille, contribua, dit-on, à la rendre plus meurtrière; on a tiré parti de cette circonstance pour faire honneur à Coleoni de l'invention des pièces de campagne; néanmoins on les vit employées dans les deux armées, sous le nom d'*espingardes*, et elles n'assurèrent l'avantage ni à l'un ni à l'autre général (2).

En se retirant du champ de bataille de la Molinella, l'une et l'autre armée calcula ses pertes avec découragement; les deux généraux s'éloignèrent, comme si tous deux avoient été battus. Coleoni avoit cependant perdu plus d'hommes et plus de chevaux. Au bout de peu de jours ils signèrent un armistice, et entamèrent des négociations (3).

Pendant le même temps, messire Philippe de Bresse, frère du duc de Savoie, étoit entré dans les états du marquis de Montferrat, et menaçoit ceux de Milan. Galéaz retourna en hâte en Lombardie, pour lui tenir tête, avec quatre mille chevaux et cinq mille fantassins; mais les deux armées s'observèrent et se menacèrent sans combattre, pendant que le roi de France négocioit pour rétablir la paix. En effet, elle fut signée entre le duc de Sa-

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 101. — *N. Macchiavelli.* L. VII, p. 320.

(2) *Jacob. Card. Papiens.* L. III, p. 389.—*Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 731.

(3) *Cron. di Bologna.* T. XVIII, p. 767. — *Guernieri Bernio.* T. XXI, p. 1013. — *Antonii de Ripalta, Annal. Placent.* T. XX, p. 921. — *Jo. Michael. Bruto.* L. IV, p. 90.

1467. voie, le duc de Milan, et le marquis de Montferrat, le 14 novembre 1467 (1).

Les deux républiques de Florence et de Venise avoient encore plus besoin de paix; elles n'avoient retiré aucun avantage d'armemens très-dispendieux, et n'avoient fait aucune conquête. Les émigrés qui s'étoient épuisés pour mettre sur pied l'armée de Coleoni, n'ayant plus d'argent, n'étoient plus considérés. La guerre n'avoit plus de but, et cependant la pacification ne fut point facile à conclure. Borso d'Este, duc de Modène, et le pape Paul II se présentèrent comme médiateurs. Le premier, fidèle à la politique de sa famille, qui depuis le commencement du siècle avoit été la pacificatrice de l'Italie, cherchoit de bonne foi les moyens de conciliation; Paul II, au contraire, s'efforçoit secrètement de l'entraver. Tantôt il représentoit au duc de Modène, que la discorde des grandes puissances de l'Italie ajoutoit à la sûreté des petites, et à la considération du pontife (2). Tantôt il cherchoit à persuader aux Florentins qu'il étoit sur le point de s'unir avec eux contre Venise. François Naselli, ambassadeur de Ferrare, eut bien plus de peine à déjouer les menées secrètes du pape, sans l'offenser, qu'à concilier les intérêts des puissances ennemies (3).

Enfin le duc de Modène, après avoir discuté tous les articles avec les parties contractantes, fit honneur au pontife seul du traité de paix. Paul II le publia, le 2 février 1468, sous la forme d'une sentence pontificale, menaçant d'excommunication quiconque ne s'y soumettroit pas. Les articles convenus de part et d'autre étoient peu

(1) *Benvenuto da San Giorgio, Hist. del Montferrat.* T. XXIII, p. 739. — *Cristof. da Soldo Istor. Bresciana.* p. 910. — *Marin Sanuto, Vite de' Dogi.* T. XXII, p. 1185.

(2) *Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 733.

(3) *Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 734-739. C'est le discours même de Naselli, qui, sous les formes du respect et de la crainte religieuse, dévoile toute l'immoralité du pontife.

compliqués, aucune conquête n'avoit été faite, en sorte 1468.
qu'il n'y avoit rien à rendre, et quant aux émigrés florentins, pour lesquels la guerre avoit été entreprise, et qui en avoient fait presque seuls tous les frais, ils furent abandonnés lâchement par leurs alliés; rien ne fut stipulé en leur faveur. Les souverains, dont la morale publique n'a d'autre sanction que la force, ne considèrent point leurs engagemens envers les particuliers, comme faisant partie du droit politique. Mais aux articles de paix stipulés de concert, Paul II ajouta la condition inattendue de nommer Barthélemi Coleoni, général de la chrétienté, pour soutenir la guerre contre les Turcs en Albanie, avec une paye de cent mille florins fournie par tous les états d'Italie (1). Les souverains, sommés de concourir ainsi à l'entretien de Coléoni, étoient persuadés que le pape n'avoit point le dessein de l'envoyer en Albanie, mais qu'après se l'être attaché, il s'en serviroit pour opprimer l'Italie. Les Florentins promirent de payer leur quote part, mais seulement lorsque Coleoni auroit mis le pied sur le territoire des Turcs. Le duc de Milan et le roi de Naples protestèrent avec plus de hauteur contre une stipulation pour

(1) La proportion fixée pour cette contribution est une des données à recueillir, pour juger de l'état comparatif de richesses et de puissance des souverains d'Italie.

Le Saint-Siége devoit contribuer pour.	19,000 florins.
Le roi de Naples.	19,000
Les Vénitiens.	19,000
Le duc de Milan.	19,000
Les Florentins.	15,000
Les Siennois.	4,000
Le duc de Modène.	3,000
Le marquis de Mantoue.	1,000
La république de Lucques.	1,000
Total.	100,000 florins.

Le décret se trouve tout entier *ap. Raynaldi Ann. Eccles.* 1468, §. 15-21, p. 192. — *Comment. Jacob. Card. Papiens.* L. IV, p. 392. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 103. — *Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1127.

1468. laquelle ils n'avoient point donné de pouvoirs aux médiateurs; ils menacèrent de s'en faire raison par les armes, et d'appeler de l'excommunication du pontife à un concile futur. Paul II, déconcerté, modifia sa sentence le 25 avril, et en retrancha ce qui regardoit Coleoni. Elle fut alors acceptée et publiée dans toute l'Italie (1).

Non-seulement le gouvernement des Médicis ne rendit point aux émigrés florentins leurs biens qu'il avoit fait saisir, et ne les rappela point dans leur patrie; il prit, au contraire, occasion de cette guerre pour devenir plus tyrannique et plus arbitraire, et pour étendre ses persécutions sur une foule de citoyens qui n'avoient pas été compris dans les premières sentences. Les familles les plus considérées de Florence étoient celles qu'on traitoit avec la plus excessive rigueur. Les Capponi, les Strozzi, les Pitti, les Alessandri et les Soderini, qui avoient échappé aux premières condamnations, furent compris dans celles du mois d'avril 1468 (2). Des complots vrais ou prétendus, pour s'emparer tantôt de Pescia, tantôt de Castiglionchio, furent punis par le supplice d'un grand nombre de prévenus. La justice étoit devenue absolument vénale; les magistratures, loin d'avoir pour but de protéger le peuple, ne sembloient plus instituées que pour satisfaire des passions privées, en écrasant alternativement tous ceux qui excitoient la jalousie ou la cupidité des hommes puissans (3). Pierre de Médicis, retenu presque constamment à sa campagne de Careggi, par la violence de sa maladie, ne connoissoit qu'imparfaitement les désordres qui se commettoient par son autorité et en son nom; d'ailleurs, il ne savoit com-

(1) *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 911. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 103. — *Gio. Batt. Pigna, Storia de Princ. d'Este.* L. VIII, p. 743.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 104.

(3) *Macchiavelli Istor.* L. VII, p. 322. — *Cronaca di Leonardo Morelli.* T. XIX. *Delizie degli Eruditi Toscani.* p. 184.

ment s'y prendre pour y porter remède. La goutte avoit 1468.
été suivie en lui d'une sorte de paralysie, qui, enchaînant tout son corps, ne laissoit libre que sa tête. Ses fils, encore très-jeunes, annonçoient, il est vrai, les talens qui les illustrèrent; mais ils n'étoient point d'âge à prendre part au gouvernement de l'état, ou à réprimer la tyrannie de leur parti. Des fêtes brillantes, des joutes et des tournois, dans lesquels les jeunes Médicis se distinguèrent (1), étourdirent quelque peu le peuple sur sa misère; et comme les érudits, qui seuls dans ce siècle distribuoient la réputation, recevoient de petits présens et de petites pensions de Pierre, de même qu'ils en avoient reçu de Cosme son père, ils n'ont pas hésité à le décorer également du nom de Mécènes, à célébrer son caractère, son esprit, ses talens, ses lumières; à le représenter enfin comme le premier citoyen de l'Italie, parce qu'il en étoit le plus riche (2).

Ce fut un motif pour multiplier ces fêtes et ces spectacles brillans, que le mariage de Laurent de Médicis, fils aîné de Pierre, avec Clarice, fille de Jacob Orsini, prince romain. Les Florentins ne voyoient pas sans jalousie un de leurs concitoyens rechercher cette alliance étrangère avec un grand seigneur. Cosme l'ancien avoit été plus sage; il n'avoit point marié ses enfans hors de sa patrie, et il ne

(1) Ces tournois ont une célébrité qui est alliée aux lettres. Ils ont été l'occasion de deux poëmes; la *Giostra di Lorenzo* de Pulci, et la *Giostra di Giuliano* de Poliziano. D'après le *journal de Leonardo Morelli* (T. XIX, p. 185), que M. Roscoë ne paroît pas avoir connu, le tournois de Laurent fut donné le

12 février $\frac{1468 \text{ an. florent.}}{1469 \text{ an. vulgaire.}}$

(2) M. Roscoë a recueilli toutes ces adulations prodiguées aux Médicis, avec une partialité pour toute la famille de son héros, qui n'est pas digne de sa bonne critique, ou de son amour pour la liberté. Il écarte soigneusement de son récit tout ce qui peut nuire à la mémoire de Cosme, de Pierre, ou de Laurent, et il ne veut pas croire, à leur désavantage, même les historiens dépendans de cette famille, et obligés à la flatter sans cesse. *Voyez* sur Pierre, *Life of Lorenzo*. T. I, p. 88-106.

1469. s'étoit point exposé à ce qu'on l'accusât de dédaigner l'égalité républicaine. Ce mariage fut célébré avec une grande pompe, le 4 juin 1469 (1).

Cependant Pierre sentoit diminuer ses forces, et voyoit approcher la fin de sa vie; il ne pouvoit se dissimuler que la mauvaise conduite des chefs de son parti attiroit sur sa famille la haine publique, et compromettoit des jeunes gens qu'il alloit bientôt laisser sans défenseurs, au milieu des passions populaires. Macchiavel assure qu'il appela auprès de lui ceux qui gouvernoient la république, pour leur adresser de dernières exhortations. « Je n'aurais jamais » cru, leur dit-il, qu'il viendroit un temps où la con- » duite et les mœurs de mes amis me feroient regretter » mes ennemis, où les fruits de ma victoire me feroient » regretter une défaite. Je me figurois alors m'être associé » à des hommes qui mettroient quelque terme à leur cu- » pidité; à des hommes qui se contenteroient de vivre ho- » norés dans leur patrie, et vengés de leurs ennemis; » mais je vois aujourd'hui combien je m'étois trompé, » combien j'avois mal connu le cœur humain et votre am- » bition. Il ne vous suffit pas d'être les premiers, d'être les » princes d'une si grande ville, de jouir seuls des hon- » neurs, des dignités, des avantages qui sembloient au- » trefois une récompense suffisante à la masse des citoyens; » déjà vous avez partagé entre vous les biens de vos en- » nemis; vous avez rejeté sur les autres tout le fardeau des » impositions publiques, en réservant pour vous tous les » bienfaits publics; cela ne vous contente point encore, si » vous n'accablez vos concitoyens par tous les genres d'in- » jures. Vous dépouillez vos voisins de leurs héritages; » vous vendez la justice; vous vous dérobez à l'autorité » des tribunaux; vous opprimez les hommes pacifiques » pour exalter les plus insolens: je ne crois pas que le

(1) *Cronaca di Leonardo Morelli. Deliz. Erud.* T. XIX, p. 185. — *Ricordi di Lorenzo de Medici Append. ad Roscoë* 12. T. III, p. 44.

» reste de l'Italie pût présenter autant d'exemples de vio- 1469.
» lence et d'avarice qu'en rassemble cette cité..... Écoutez
» cependant l'engagement que je prends sur cette foi que
» des hommes d'honneur doivent garder. Si vous conti-
» nuez à vous conduire de sorte que je me repente de ma
» victoire, je saurai aussi agir de manière à vous faire re-
» pentir d'avoir mal usé de vos succès (1). » En effet, ses exhortations demeurant sans efficacité, il fit secrètement venir Ange Acciaiuoli à sa maison de Caffaggiolo, pour traiter avec lui du rappel des exilés, et des moyens de réprimer l'insolence du parti vainqueur; mais la mort qui l'enleva au commencement de décembre, prévint l'exécution de ses nouveaux projets (2). Pendant son administration, le territoire de la république florentine s'étoit accru par une seule acquisition faite d'une manière toute pacifique. La seigneurie acheta, le 28 février 1467, des mains de Louis de Campo Fregoso, Sarzane et la forteresse de Sarzanello, pour le prix de trente-sept mille florins. Cette petite ville commandoit la Lunigiane, et l'ouverture de deux passages importans qui conduisoient en Toscane, l'un de Gênes, l'autre de Parme, par Pontremoli. Elle avoit été cédée en fief à la maison Fregoso le 2 novembre 1421, par un traité entre la république de Gênes et le duc de Milan (3).

Pendant ce temps, les souverains du midi de l'Italie appesantissoient le joug qu'ils faisoient porter à leurs sujets. Ferdinand, après avoir frappé les victimes les plus illustres, avoit trouvé facile d'atteindre à leur tour tous

(1) *Macchiavelli*, *Istor.* L. VII, p. 326. — *J. Mich. Bruti. Hist. Flor.* L. IV, p. 94.

(2) Le 2 décembre, selon Lorenzo; le 3, selon Scipione Ammirato; le 13, selon Morelli. *Ricordi di Leon. Morelli.* p. 185. — *Ricordi di Lorenzo*, n° 12, p. 44. — *J. Mich. Bruti.* L. IV, p. 98. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 106.

(3) *Cron. di Leon. Morelli.* T. XIX, p. 184. — *Ricordi di Lorenzo de' Medici.* p. 43.

ceux qui, dans la guerre civile, lui avoient causé une inquiétude momentanée, et qu'il avoit endormis ensuite par de vaines espérances et de faux sermens. Au commencement il avoit suivi cette politique tortueuse, de concert avec Paul II. Quelques grands feudataires du Saint-Siége avoient été victimes de la perfidie du pape, en même temps que les barons de Naples succomboient à celle du roi. Les comtes de l'Anguillara avoient causé beaucoup d'inquiétude aux prédécesseurs immédiats de Paul II. Dolce s'étoit distingué comme condottière, Averso, pendant le règne d'Eugène IV, avoit, à plusieurs reprises, porté la guerre civile jusque sous les murs de Rome; il avoit ensuite quitté l'alliance des Orsini pour celle des Colonna, et tenté de s'assurer par les armes la succession au comté de Tagliacozzo (1). Un des fils d'Averso avoit été tenu sur les fonts de baptême par Paul II; ce pape, au commencement de son règne, profita de cette relation pour entamer avec lui et son frère des négociations amicales, et le solliciter à passer à son service, plutôt que de s'engager avec Piccinino. Ils étoient presque d'accord sur la solde convenue; mais tous les articles n'étoient pas encore dressés; cependant le pape faisoit avancer des troupes vers les frontières du roi de Naples; celui-ci en faisoit marcher de son côté; c'étoit le moment où Piccinino étoit arrivé auprès de Ferdinand, et y étoit accueilli avec des fêtes brillantes. On croyoit que la guerre alloit éclater entre ce roi et le Saint-Siége, que Piccinino seroit opposé aux comtes de l'Anguillara, lorsque tout-à-coup Piccinino fut arrêté et mis à mort; les fils du comte Averso furent frappés en même temps d'une sentence d'excommunication; les troupes du roi se joignirent à celles du pape, et, en onze jours, douze forteresses du comté d'Anguillara, qu'on croyoit inexpugnables, furent enlevées à leurs maîtres légitimes. François Averso de l'Anguillara fut arrêté avec ses enfans, et

(1) *Commentar. Pii Papæ II.* L. II, p. 39.

retenu dans les prisons du pape; Déiphobe, son frère, réussit à s'enfuir; et Paul II, qui avoit combiné cette trahison avec celle de Ferdinand contre Piccinino, dit hautement que la mort de ce dernier avoit été la délivrance de l'Italie (1).

Le pape cependant prétendoit un tribut du royaume de Naples. Les anciennes chartes d'investiture l'avoient fixé à huit mille onces d'or, ou soixante mille florins, pour les Deux-Siciles; mais depuis la séparation de l'île d'avec la terre ferme, le tribut de ce dernier royaume avoit été réduit à quarante mille cinq cents florins (2). Paul II en exigeoit le paiement; Ferdinand, pour s'en dispenser, alléguoit la misère de son royaume, et les frais de son expédition contre les comtes de l'Anguillara, qui avoit été entreprise pour le service du pape (3). D'autres contestations sur la souveraineté de Terracina, du duché de Sora, de la mine d'alun de Tolfa, aigrirent bientôt ces deux puissans voisins, qui commençoient à n'avoir plus besoin l'un de l'autre. Ferdinand ne vouloit pas déclarer la guerre au pape, mois il espéroit l'intimider en faisant montre de ses forces. D'après ses ordres, son fils Alphonse occupa, les armes à la main, les territoires en contestation, tandis que Paul II lui reprochoit amèrement son ingratitude envers le Saint-Siége, auquel il devoit sa couronne (4).

La succession aux fiefs des Malatesti en Romagne, que Paul II prétendoit recueillir par l'extinction de la ligne légitime, jeta de nouvelles semences de discorde entre ce pontife impétueux, le roi de Naples, et ses autres voisins. Les deux frères, Dominique et Sigismond Malatesti, avoient également encouru la colère des pontifes. Ceux-ci avoient consenti avec peine à les laisser jouir d'une partie de leurs

(1) *Mich. Cannesius Viterbiensis in Vitâ Pauli II, Rer. It.* T. III, P. II, p. 1013-1018.

(2) *Ibid.* p. 1022.

(3) *Giannone, Istor. civile.* L. XXVII, c. II, p. 563.

(4) *Commentarii Jacobi Cardin. Papiens.* L. IV, p. 393. — *Raynaldi Annales Ecclesiastici.* 1468, §. 29-31, p. 196.

états pendant le reste de leur vie ; mais ils attendoient impatiemment la mort de ces princes, pour réunir leurs seigneuries au domaine immédiat de l'Église, ou pour en doter leurs neveux. Pie II avoit, en 1463, montré beaucoup de colère de ce que Dominique Malatesti, seigneur de Césène, avoit vendu aux Vénitiens la petite ville de Cervia et ses salines. Lorsque ce Dominique mourut, le 20 novembre 1465, Paul II fit saisir son héritage, et n'en accorda qu'une petite partie à Robert, fils de Sigismond (1).

1468. L'héritage de Sigismond Pandolfe Malatesti étoit beaucoup plus important encore. Ce prince mourut le 13 octobre 1468, après un règne de trente-neuf ans, durant lequel il avoit déployé plus de talens pour la guerre qu'aucun des chefs de cette maison si féconde en grands capitaines (2). Tantôt Sigismond avoit combattu pour son propre compte autour de Rimini; tantôt il s'étoit mis à la solde des rois de Naples, des Florentins ou des Vénitiens. Mais sa perfidie s'étoit signalée plus encore que son habileté ou sa vaillance; jamais aucun engagement n'avoit eu la puissance de le lier. Gendre de François Sforza, et beau-père du comte d'Urbin, il les avoit trahis tous deux; il avoit mérité, par son manque de foi envers le pape, l'acharnement de Pie II à le dépouiller; et si sa politique tortueuse pouvoit trouver quelque apologie dans l'exemple que lui donnoient tous les princes ses contemporains, sa conduite dans l'intérieur de sa famille l'avoit signalé comme un méchant homme. Marié trois fois, il avoit fait périr ses deux premières femmes d'une manière cruelle; la troisième, Isotta, qui lui survécut, étoit d'une naissance obscure, et avoit été long-temps sa maîtresse (3). Aucune d'elles ne lui avoit donné d'enfans;

(1) *Guernieri Bernio, Storia d'Agobbio.* p. 1010. — *Scipione Claramontii Histor. Cæsenæ.* L. XVI, p. 424. *In Thesauro Rer. It. Burmanni.* T. VII, P. II.

(2) *Annales Foroliviensos.* T. XXII, p. 227.

(3) *Jacobi Cardin. Papiens.* L. V, p. 403.

mais de deux autres maîtresses il avoit eu deux fils, Robert II, et Salluste, que le pape Pie II avoit légitimés en 1450. Le même homme cependant partageoit le goût pour les lettres, les arts et la magnificence, qui illustra les princes italiens du quinzième siècle. Il avoit orné sa petite ville de Rimini de palais et d'églises dignes de ce goût plus pur qui renaissoit dans l'architecture; il y avoit fondé à grands frais une bibliothèque; et, quoique l'imprimerie eût été inventée de son temps, elle avoit encore trop peu diminué le prix des livres, pour qu'il ne dût pas employer une part considérable de l'argent qu'il avoit gagné dans les batailles, et de sa propre solde, à réunir les écrits des anciens (1). Les cours d'Italie étoient très-éloignées du luxe qu'on y voit de nos jours; la maison du prince ne se composoit que d'un petit nombre de gardes et de simples valets; on n'y connoissoit point de grands officiers de la couronne, en sorte que les plus petits états eux-mêmes n'étoient point écrasés par le faste des souverains. Au lieu de maréchaux, de chambellans, de grands-veneurs, Malatesti réunissoit autour de lui quelques hommes distingués, auxquels il ne demandoit aucun service. Il avoit composé lui-même quelques poésies italiennes, et il se plaisoit dans le commerce des poètes et des savans. Il trouvoit dans leurs discours une instruction qu'il savoit aussi chercher dans leurs livres; il disputoit volontiers, et il permettoit qu'on le contredît; il aimoit à traiter les questions les plus obscures de la philosophie naturelle, et ces conversations animées faisoient l'agrément des festins de son palais, ou des repas de ses sujets, auxquels il assistoit familièrement (2). 1468.

(1) Le premier privilége accordé à un imprimeur, est du mois de septembre 1469. Ce fût le conseil des Pregadi de Venise qui concéda à Jean de Spire le droit exclusif d'imprimer pendant cinq ans les épîtres de Cicéron et de Pline. *Vite de' Duchi di Venezia di Marin Sanuto.* p. 1189. Il est remarquable que quinze ans tout au plus après la première invention de l'imprimerie, un libraire ait cru avoir besoin d'un privilége.

(2) *Robert Valturio, De re militari. Oratio ad Sigismundum Mala-*

1468. Au moment de la mort de Sigismond Malatesti, son fils Robert, auquel il avoit destiné sa succession, étoit au service du pape, et hors de Rimini. Robert reçut un courrier de sa belle-mère Isotta, qui lui annonçoit la mort du prince, et l'invitoit à venir recueillir sa succession. Isotta n'aimoit point Robert; cependant elle avoit plus de confiance en lui que dans le pape, et elle préféroit obéir à son beau-fils, au déplaisir de voir s'éteindre la souveraineté où elle avoit régné. Mais il n'étoit pas facile à Robert de se tirer des mains de Paul II; il essaya de le séduire par une fausse confidence; il lui montra la lettre d'Isotta, en lui promettant de trahir sa belle-mère, et de la livrer dans six jours, avec toutes ses forteresses, aux officiers du pape. Les seigneuries de Sinigaglia et de Mondovi lui furent promises pour récompense; mille florins lui furent avancés pour les frais de son expédition, et le pape crut s'être assuré de lui par des sermens. Mais cette garantie est bien foible, quand l'objet même du traité est une perfidie et un parjure. Robert, qui juroit au pape de trahir sa belle-mère, se promettoit à lui-même de trahir le pape à son tour. A son arrivée à Rimini, il y fut accueilli avec empressement, et proclamé seigneur par le peuple. Aux talens de son père, il joignoit les manières les plus aimables; d'ailleurs, les habitans de Rimini redoutoient une réunion à l'Église, qui auroit fait déchoir leur cité du rang de capitale, à celui d'une petite ville de province. Tous les états voisins s'intéressoient à la conservation de la maison Malatesti. Frédéric de Monte-Feltro, qui avoit été si long-temps ennemi de Sigismond, avoit donné sa fille en mariage à Robert; les Florentins et le roi de Naples vouloient que la Romagne fût divisée entre de petits princes, et ils l'auroient vue avec peine tomber sous la puissance immédiate de l'Église. Robert, assuré de

testam. L. I, cap. 5.—*Apud Tiraboschi, Storia della Letteratura.* T. VI, L. I, cap. II, §. 23, p. 53.

tous ces alliés, refusa de rendre la ville aux commissaires du pape, et en demanda au contraire l'investiture, aux mêmes conditions auxquelles son père l'avoit obtenue (1). 1469.

Paul II, demeuré la dupe de ses propres intrigues, n'éclata point en reproches; il parut reconnoître Robert, et ne voulut pas le menacer, avant d'avoir tout préparé pour le détrôner. Cependant il conclut avec les Vénitiens, le 28 mai 1469, une alliance qui devoit durer vingt-cinq ans (2); en conséquence il obtint d'eux une armée de quatre mille chevaux et trois mille fantassins, qui s'avança en Romagne. En même temps il fit offrir à Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, une part dans les dépouilles de son voisin, et il donna rendez-vous auprès de Rimini, à Napoléon Orsini, et à plusieurs autres capitaines de l'Église. Quand ses forces furent de toutes parts en mouvement, il fit, au mois de juin, enlever par surprise le faubourg de Rimini, par l'archevêque de Spalatro, gouverneur de la Marche. A ce signal, l'armée pontificale se rassembla sous les murs de cette ville, pour en entreprendre le siége (3).

Déjà le roi de Naples et les Florentins faisoient passer des troupes à Frédéric de Monte-Feltro, pour marcher au secours de Malatesti. Le pape s'y étoit attendu, et ses intrigues n'alloient à rien moins qu'à allumer une guerre générale pour cette petite succession. Il comptoit partager la Romagne avec les Vénitiens; il leur promettoit même Bologne, que les Vénitiens devoient enlever aux Bentivoglio, pour la posséder aux mêmes conditions qu'eux. Paul II promettoit le trône de Ferdinand à René d'Anjou, et à son fils Jean, qu'il rappeloit en Italie. Fer-

(1) *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. V, p. 205-206.

(2) Le traité est rapporté par Raynaldi. *An. Eccl.* 1469, §. 24-25, p. 205.

(3) *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* p. 1017. *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 228.

1469. dinand, disoit-il à son consistoire, avoit mérité, par son ingratitude, de perdre la couronne : bâtard lui-même, il s'étoit empressé de s'armer pour un autre bâtard (1); mais les alliés sur lesquels Paul avoit compté, étoient plus éloignés que ceux de ses adversaires. Le duc Alphonse de Calabre, d'une part; Tristan Sforza, frère du duc de Milan, de l'autre, vinrent en personne se joindre à l'armée de Frédéric de Monte-Feltro; et celui-ci se sentant le plus fort, attaqua le 29 août l'armée pontificale, et la mit dans une complète déroute. Les princes de Romagne, qui la composoient en partie, combattoient à regret contre leur confrère, dans la crainte d'être à leur tour dépouillés comme lui. Ils firent une si molle résistance, qu'il n'y eut dans le combat qu'une centaine d'hommes de tués, quoique Monte-Feltro eût fait trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvoient les douze officiers les plus distingués de l'armée. Les bagages et le camp furent pillés, et l'artillerie, qui étoit fort belle, tomba entre les mains des vainqueurs (2). Frédéric de Monte-Feltro auroit pu aisément tirer un très-grand parti de sa victoire; mais, en repoussant l'armée pontificale, il ne voulut point attaquer l'Église. Il se contenta de forcer une trentaine de châteaux des territoires de Rimini et de Fano à se soumettre à Robert Malatesti; après quoi, il licencia son armée au mois de novembre (3).

Le mauvais succès de l'expédition contre Rimini calma un peu l'ardeur guerrière de Paul II; il sentit qu'il n'avoit point la supériorité en Italie, et il commença à concevoir des inquiétudes sur les négociations ultramontaines, encore vagues et mal combinées, dans lesquelles il s'étoit engagé. Avant d'avoir mis en mouvement les alliés qu'il

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 105.

(2) *Comment. Jacobi Card. Pap.* L. V, p. 416.—*Raynaldi Annal.* 1469, §. 26, p. 206.

(3) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 777.

cherchoit par delà les monts, il pouvoit être accablé par 1469.
ses voisins les plus proches. D'ailleurs, l'état de l'Europe promettoit peu de succès aux ligues nouvelles que Paul II avoit voulu former. Borso d'Este, duc de Modène, beaucoup plus versé que lui dans le système des intérêts et des alliances de la grande république européenne, profitoit des connoissances qu'il avoit acquises, pour éclairer le pape sur ses vrais intérêts, lui faire comprendre qu'il avoit beaucoup à craindre et rien à espérer des ultramontains, et le ramener à des sentimens pacifiques, qui convenoient autant à son rang de souverain qu'à sa qualité de père des fidèles (1).

L'empereur étoit le premier des souverains auxquels le pape pouvoit proposer son alliance. Mais Paul venoit justement alors de recevoir sa visite, et la connoissance personnelle de Frédéric III n'étoit pas faite pour inspirer de la confiance. Frédéric étoit parti précipitamment de ses états pour l'Italie, à la fin de l'année 1468; il avoit passé le 10 décembre à Ferrare avec peu de suite, et il étoit arrivé à Rome pour la veille de Noël, sans autre dessein que celui d'accomplir un vœu qu'il avoit fait. Le pape, qui ne pouvoit croire que la seule dévotion dirigeât les actions des rois, étoit persuadé que ce voyage cachoit quelque grand projet politique; il en avoit conçu une extrême défiance; il avoit rempli Rome de soldats; et il s'étoit tenu sur ses gardes, comme si le successeur des Henri devoit être autant qu'eux l'ennemi de sa tiare. Il avoit cependant bientôt pu reconnoître que le nonchalant monarque de Vienne venoit à sa cour pour adorer et pour recevoir des lois, non pour en dicter. Frédéric s'étoit empressé de baiser les pieds, aussi bien que les mains et le visage du pape (2). Il avoit paru plus jaloux de l'honneur de lire l'é-

(1) *Gio. Batt. Pigna Storia de' Principi d'Este.* L. VIII, pag. 755-764.

(2) *Jacobi Card. Papiens.* L. VII, p. 439. — *Annal. Eccles.* 1468, §. 43, p. 199.

1469. vangile devant lui, en habit de sous-diacre, que de sa couronne impériale (1); il avoit tenu l'étrier du pape, lorsque celui-ci montoit à cheval, et chacune de ces petites humiliations de sa haute dignité avoit été soigneusement recueillie et consignée dans l'histoire de la cour de Rome (2). Au reste, dès ses premières conférences avec Paul II, il avoit manifesté la foiblesse et la versatilité de son caractère. Bientôt il avoit paru à Rome aussi méprisable qu'il l'étoit dès long-temps aux yeux des Allemands, des Bohémiens et des Hongrois. Frédéric n'avoit su maintenir ni les prérogatives de sa couronne, ni les frontières de son empire. Tous ses droits avoient été envahis par les états d'Allemagne : depuis trente ans qu'il régnoit, la chrétienté avoit été exposée à des calamités toujours croissantes; les Turcs étoient enfin parvenus jusqu'aux limites de ses états héréditaires, et il n'avoit encore rien fait pour les défendre. Dans cette impuissance avouée, il avoit néanmoins l'ambition de faire valoir les vieilles prétentions de l'empire sur le duché de Milan. Il n'avoit point voulu reconnoître François Sforza; il ne reconnut pas davantage son fils Galéaz. Les ambassadeurs du dernier s'étant présentés à lui, il les repoussa en déclarant qu'il n'y avoit point d'autre duc de Milan que lui-même. « C'est par l'é» pée, reprit l'un deux, que le duc François a acquis ce » duché; son fils attendra pour le perdre qu'il lui soit » ravi par l'épée (3). » Mais Frédéric étoit loin de se mettre en mesure de faire une conquête aussi importante. Il désiroit, il est vrai, faire une ligue avec le Saint-Siége, qui comptoit Galéaz parmi ses ennemis; loin d'y réussir, il inspira à Paul II tant de mépris pour sa foiblesse, que celui-ci auroit plutôt accepté l'alliance de Galéaz lui-même,

(1) *Annal. Eccles.* 1468, §. 45, p. 199.

(2) *Diario di Stefano Infessura.* T. III, P. II, p. 1141. — *Augustini Patritii Senensis, De adventu Friderici III.* T. XXIII, p. 205-216. — *Annal. Eccles.* 1469, §. 3, p. 201.

(3) *Cronica d'Agóbbio di Guernieri Bernio.* p. 1017.

si à ce prix il avoit pu se faire garantir les conquêtes qu'il méditoit en Romagne (1). 1469

Galéaz Sforza redoutoit peu l'empereur, et ne songeoit point à ménager le pape. Il s'étoit attaché uniquement à la France. Louis XI avoit flatté sa vanité : ce roi avoit mis du prix à son alliance, et il venoit encore de la cimenter par un mariage. Le 6 juillet 1468, Galéaz Sforza épousa Bonne de Savoie, sœur de Charlotte, femme de Louis XI. Pour faire ce mariage, il rompit avec le marquis de Gonzague, dont la fille lui étoit promise dès long-temps. Bonne avoit été élevée à la cour de France, et Louis XI en disposoit comme si elle ne dépendoit que de lui. Il ne consulta pas même son frère Amédée IX, duc de Savoie, ou plutôt la régence qui gouvernoit pour ce prince, que de fréquentes attaques d'épilepsie avoient rendu presque imbécille. Louis XI assigna pour dot à Bonne de Savoie la ville de Verceil, autorisant Galéaz Sforza à s'en emparer de vive force; mais celui-ci, qui en fit la tentative au mois d'octobre 1468, ne put réussir à s'en rendre maître (2).

Le duc de Milan, enorgueilli de la noble alliance qui l'avoit fait beau-frère du roi de France, devint impatient de toute gêne et de tout contrôle. Il ne voulut plus écouter les conseils de sa mère Blanche Visconti, qui s'étoit toujours montrée tendre et généreuse envers lui. Il maltraita indignement cette princesse; il la força enfin à quitter la cour et à se retirer à Crémone. Elle ne tarda pas à y mourir, le 19 octobre 1468, et l'on avoit déjà conçu une telle idée de la scélératesse de Galéaz, qu'on l'accusa de l'avoir

(1) *Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 762.

(2) *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* T. XXI, p. 912. C'est ici que se termine l'histoire de Brescia de Christophe da Soldo. L'auteur avoit été magistrat dans sa patrie, et il rapporte, avec une minutieuse exactitude, les choses qui se sont passées sous ses yeux; mais son langage, ses préjugés, et l'importance qu'il donne aux bruits populaires, montrent assez qu'il étoit dépourvu de toute éducation. Son histoire est imprimée T. XXI. *Rer. It.* p. 789-914.

1469. empoisonnée, pour prévenir le projet qu'on supposoit à Blanche, de livrer Crémone aux Vénitiens (1).

Paul II, rebuté par le duc de Milan, n'avoit rien à espérer de Louis XI, d'après la liaison intime qui existoit entre ce monarque et le duc. C'étoit cependant à la cour de France qu'il avoit espéré trouver un défenseur et un vengeur, et c'étoit de ce côté qu'il avoit tourné ses premières négociations. Mais Jean d'Anjou, duc de Calabre, auquel il s'étoit adressé pour l'armer contre le roi de Naples, étoit alors engagé dans une autre guerre, au milieu de ces mêmes Aragonais auxquels il avoit précédemment disputé la couronne de Naples, et cette guerre ne laissoit pas espérer au pape les secours des Espagnols plus que ceux des Français. Le frère du grand Alphonse, Jean, roi de Navarre, lui avoit succédé sur le trône d'Aragon, sans vouloir, comme il s'y étoit engagé, céder la Navarre, héritage de sa première femme, à son fils Charles, comte de Viane. La demande seule qui lui en avoit été faite, avoit excité en lui un violent ressentiment contre ses enfans du premier lit; et sa seconde femme Jeanne-Henriquez, qui lui avoit donné pour fils le trop fameux Ferdinand-le-Catholique, avoit eu soin d'aigrir ce ressentiment, et de le changer en une haine implacable. C'étoit à Ferdinand que Jean vouloit transmettre les couronnes qu'il avoit héritées d'Alphonse. Il avoit fait la guerre au comte de Viane, dont la cause étoit embrassée par le roi de Castille. Les Catalans s'étoient soulevés en faveur de leur prince héréditaire, et le roi, pour se défaire de lui, avoit eu recours à la trahison. Il avoit appelé son fils, sous la foi publique, aux cortès d'Ilerda; il l'y avoit ensuite fait arrêter, au mépris de son sauf-conduit, et lorsque des insurrections universelles

(1) *Antonii Galli Comment. Rer. Genuens.* T. XXIII, p. 264. — *Bern. Corio Histor. Milan.* P. VI, p. 970. *Si disse che era morta più di veneno che di mal naturale.* Mais Corio, page de Galéaz, n'ose indiquer sur qui portèrent les soupçons. Galli est plus explicite.

l'eurent forcé à le relâcher, il ne le remit en liberté qu'après qu'on lui eût administré un poison, dont le malheureux comte de Viane mourut, le 24 août 1461 (1). Deux sœurs légitimes, héritières du comte de Viane, restoient encore sur le chemin de Ferdinand. Le roi Jean sacrifia l'aînée, Blanche, épouse séparée du roi de Castille, à la cadette Éléonore, qui fut reine de Navarre, et qui avoit épousé le comte de Foix. Blanche fut livrée à Éléonore, elle fut enfermée au château d'Orthès, et y périt empoisonnée en 1464 (2). Tant de crimes ne firent qu'augmenter la répugnance des peuples pour de tels souverains. Les Catalans, plutôt que de reconnoître Jean ou son fils, appelèrent au trône don Pedro, infant de Portugal, et celui-ci étant mort en 1466 (3), ils s'adressèrent enfin au vieux roi René d'Anjou, qui par sa mère, Yolande d'Aragon, étoit petit-fils de Jean Ier d'Aragon, mort en 1395. René, trop vieux pour s'engager dans de nouvelles guerres, céda les hasards de cette expédition à son fils Jean, duc de Calabre: Jean fut en effet 1469.

(1) *Annal. Eccles. Raynald.* 1461, §. 130, p. 116. — *Antonii Galli Commentar. Rer. Genuens.* T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 247. Ferdinand-le-Catholique, auquel le comte de Viane avoit été sacrifié, voulut laver du souvenir de tant de crimes la mémoire de ses parens, et il chargea Lucius-Marineus Siculus d'écrire l'histoire de cet événement (L. XIII, p. 415). La vérité perce encore cependant, même dans le récit de cet historien mercenaire. Charles de Viane fut arrêté aux cortès d'Ilerda, le 2 décembre 1460 (*Marin. Siculus.* L. XIII, p. 418. — *Mariana*, *de Reb. Hispan.* L. XXIII, c. II, p. 61). Il fut relâché le 1er mars 1461 à Barcelonne (*Marin. Sicul.* L. XIII, p. 422. — *Mariana.* p. 62); et il mourut, selon Mariana, le 24 septembre de la même année; selon Gallus, le 24 août, (*Mariana.* L. XXIII, c. III, p. 62. — *Marin. Siculus.* L. XIII, p. 424). Marineus Siculus attribue les bruits de poison qui se répandirent, à la superstition de ceux qui crurent entendre dans les rues de Barcelonne, l'ombre du comte de Viane accuser sa belle-mère. Mariana énonce plus franchement le soupçon, au moins de tout un parti; soupçon qui causa d'effroyables guerres civiles.

(2) *Mariana.* L. XXIII, c. IV, p. 63.

(3) *Mariana.* L. XXIII, c. VI, p. 65. — *Marineus Siculus* L. XVI, p. 451.

1470. proclamé roi à Barcelonne; c'étoit là qu'il avoit reçu les premières propositions de Paul II, et comme il avoit peu de succès dans la guerre qu'il avoit entreprise, peut-être n'auroit-il pas été éloigné de la pensée de tenter encore une fois sa fortune dans le royaume de Naples; mais une maladie contagieuse dont il fut atteint, l'emporta à Barcelonne, le 16 décembre 1470 (1), à l'âge de quarante-cinq ans, et mit fin à la résistance des Catalans, aux négociations du pape, et aux dernières espérances du parti d'Anjou (2).

Avant même la mort du duc de Calabre, les progrès des Turcs, qui remplirent l'Italie d'effroi, l'invasion de la Croatie en 1469, la conquête de Négrepont, en 1470, firent enfin sentir à Paul II combien il seroit imprudent d'allumer une nouvelle guerre aux portes de Rome, et d'employer contre un feudataire du Saint-Siége, des soldats et des richesses dont il pourroit bientôt avoir besoin pour défendre sa propre existence. Il consentit donc à laisser à Robert Malatesti les fiefs qu'avoit possédés son père; et, par l'entremise de Borso, duc d'Este, il proposa à tous les états d'Italie une ligue pour la défense générale, et le maintien de chacun dans son indépendance; ligue qui fut enfin acceptée par tous, et publiée le 22 décembre 1470 (3).

Paul II avoit complètement trompé les espérances des cardinaux et de toute l'Église; l'unanimité des suffrages en sa faveur, au moment où l'on cherchoit un homme digne de succéder à Pie II, l'un des plus grands pontifes qu'eût eu l'Église, avoit fait attendre de lui de grands talens et de

(1) *Mariana.* L. XXIII, c. XVI, p. 80. — *Marin. Siculus.* L. XVII, p. 455.

(2) *Anton. Galli Comment. Rer. Genuens.* T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 245-262. — *Giornali Napoletani.* p. 1135. — *Gaillard, Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne.* L. III, c. III. — *L. Marin. Siculus.* L. XV, p. 439. L. XVI, p. 452, et L. XVII, p. 455.

(3) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 783. — *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* L. XXI, p. 1020. — *Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 769.

grandes vertus; et il se montroit au contraire ambitieux, 1470.
emporté, perfide dans ses négociations, ingrat envers sa patrie, imprudent dans sa politique, insouciant sur les vrais intérêts de la chrétienté. Au moment où il rendit malgré lui la paix à l'Italie, il se livra à de nouveaux projets de vengeance contre d'autres ennemis qu'il croyoit avoir découverts. C'étoient les gens de lettres de Rome, qui venoient d'y fonder une académie d'après l'exemple qui leur avoit été donné par les autres villes d'Italie. Une farouche défiance fit considérer par Paul II leur association comme un complot contre la sûreté du pape et la paix de l'Église. Il soumit à la torture ces mêmes hommes dont le nom n'étoit alors prononcé qu'avec vénération; il assista lui-même à leurs tourmens pour presser leur interrogatoire; il laissa les bourreaux excéder tellement les bornes qui leur étoient prescrites, même dans cette effroyable procédure, qu'Agostino Campano, un des savans qu'il avoit fait arrêter, mourut à la question entre leurs mains. Tant de cruautés cependant ne lui firent découvrir aucun complot qui pût motiver sa colère, aucune hérésie contre l'Église, aucune conspiration contre l'état (1). Elles attirèrent seulement sur lui la haine de ses contemporains et celle des gens de lettres, et elles auroient ôté tout défenseur à sa mémoire, autre que ceux qui défendent par état tout les actes du Saint-Siége, si un bienfait qu'il accorda à la maison d'Este, ou plutôt un titre d'honneur dont il flatta sa vanité, ne lui avoit procuré pour apologistes tous ceux que la reconnoissance lioit à cette maison.

Borso d'Este avoit été créé, par l'empereur, duc de Modène et de Reggio; mais il n'avoit encore d'autre titre à Ferrare que celui de vicaire pontifical. Les deux premières villes relevoient de l'Empire, et celle-ci du Saint-Siége. Borso regrettoit de ne pas prendre son titre le plus

(1) *Platina, in Vitâ Pauli II.* p. 449. — *Ginguené, Histoire Litt. d'Italie.* T. III, c. XXI, p. 411.

1471. honorable de la ville où il faisoit sa résidence habituelle, de celle qui obéissoit depuis plus long-temps à sa famille. Borso avoit mérité la reconnoissance du pontife, par son zèle comme médiateur dans la dernière paix. C'étoit lui qui avoit retiré Paul II de l'embarras où il s'étoit imprudemment engagé par l'agression de Rimini, et par ses négociations avec le duc de Calabre. Le pape, pour en témoigner sa gratitude, consentit à ériger Ferrare en duché relevant du Saint-Siége. Il appela Borso à Rome, le jour de Pâques 14 avril 1471, pour l'investir de cette nouvelle dignité avec une pompe extraordinaire. Au commencement de la cérémonie, le pape l'arma chevalier de Saint-Pierre; il lui remit l'épée nue à tenir pendant la messe, pour la défense de l'Église, et la confusion des infidèles. Il la lui fit ceindre ensuite par Thomas, despote de la Morée, frère du dernier empereur d'Orient. Il lui fit chausser les éperons par Napoléon Orsini, général de l'Église, et par Costanzo Sforza, fils du seigneur de Pesaro. Jusqu'alors Borso avoit pris rang parmi les archevêques; lorsque le pape lui donna ensuite le manteau ducal, il le fit asseoir entre les cardinaux, comme s'il venoit de le rendre leur égal; enfin, Paul II lui présenta la rose d'or, que le pontife est dans l'usage de donner le jour de Pâques à quelqu'un des plus grands seigneurs de la chrétienté (1). Aucune charte ne paroît avoir été jointe à cette nomination; aucune du moins n'est rapportée par l'annaliste de l'Église, ou celui de la maison d'Este (2). Ce fut cependant en raison de ce titre nouveau, que cette maison fut ensuite dépouillée d'un état qu'elle avoit possédé plus de quatre siècles. Le vicariat perpétuel du Saint-Siége, changé en duché, ne fut plus qu'un fief de l'Église, qui, à l'extinction

(1) *Gio. Batt. Pigna, Storia de Principi d'Este*. L. VIII, p. 775.

(2) *Ann. Eccles. Raynaldi*. 1471, §. 56, p. 231. — *Diario Romano di Stefano Infessura*. T. III, P. II, 1142. — *Diario Ferrarese*. T. XXIV, p. 228.

de la ligne légitime, devoit faire échute au suzerain. Originairement les seigneurs de Ferrare avoient reconnu la suzeraineté de l'Église, pour se dispenser de reconnoître celle de l'empereur; ce n'étoit pas d'elle qu'ils tenoient leur autorité, mais d'un ancien contrat avec le peuple. La vaine pompe qui donna un titre à la maison d'Este, riva des chaînes que jusqu'alors on avoit à peine aperçues; la souveraineté de Ferrare fut considérée, aussi bien que la dignité ducale, comme une faveur du Saint-Siége qu'il avoit pu limiter par des conditions, et retirer quand il le trouveroit bon. Don César d'Este perdit le duché de Ferrare le 13 janvier 1598, parce que Borso avoit eu la foiblesse de recevoir la couronne ducale le 14 avril 1471. 1471.

Au reste, cette pompe théâtrale fut à peu près le dernier acte du règne et du pape et du nouveau duc. Paul II mourut subitement le 26 juillet de cette année, laissant après lui un trésor considérable en argent comptant, et surtout une grande quantité de pierres précieuses, pour lesquelles il avoit un goût puéril. Son avarice, qui étoit extrême, lui avoit attiré la haine de la cour romaine et de tous les seigneurs d'Italie. Il retenoit en commanderie tous les riches bénéfices des prélats qui mouroient, et il le faisoit pour le plaisir seulement d'entasser; car il n'enrichit point ses parens, et il n'employa pas plus ses trésors à satisfaire un luxe royal, qu'à l'avantage de l'Église, ou à l'accomplissement de ses projets (1). Borso, premier duc de Ferrare, qui avoit rapporté de Rome une fièvre continue, qu'on attribuoit à un poison lent, mourut à son tour le 20 août 1471 (2). Ainsi la

(1) *Raynaldus, Annal. Eccles.* 1471, §. 61-65, p. 232. — *Cron. di Bologna,* T. XVIII. *Rer. Italic.* p. 788.

(2) Ce n'est qu'avec une extrême défiance que dans la chronologie je m'écarte de Muratori, et surtout pour celle de la maison d'Este, dont il étoit l'historiographe en titre. Il dit cependant que Borso arriva à Ferrare, de retour de Rome, le 18 mai, et qu'il y mourut le 27 du même mois (*Annali ad Annum*). Tandis que la Chronique de Bologne, qui à cette

scène du monde étoit en entier renouvelée. Alphonse de Naples, Cosme de Médicis et son fils Pierre; François Sforza et sa femme Blanche; Jean Huniades et Scanderbeg, Jean d'Anjou, Sigismond Malatesti, tous ceux enfin qui avoient eu une part importante aux révolutions du milieu du seizième siècle, étoient emportés presque en même temps; et, en se retirant, ils faisoient place à de nouveaux personnages, animés par de nouveaux intérêts et de nouvelles passions (1).

époque s'écrivoit jour par jour, parle au 3 juillet d'une ambassade qu'on lui envoya pendant qu'il étoit malade (T. XVIII, p. 787), et que le *Diario Ferrarese* fixe également la mort de Borso au 20 août. T. XXIV, p. 229.

(1) En même temps que la génération précédente nous échappe, nous sommes abandonnés par les historiens qui nous ont conduits jusqu'ici. La Chronique de Bologne, qui comprend environ quatre cents ans, et qui a été continuée par une suite d'écrivains presque toujours contemporains, finit avec l'année 1471 (T. XVIII. *Rer. Ital.* p. 240-792). C'est une histoire populaire, où les bruits de la ville, le prix des denrées, toutes les nouvelles enfin des carrefours tiennent autant de place que les événemens historiques. Cependant lorsqu'une plus grande culture des esprits fit abandonner cette manière grossière d'écrire l'histoire, on perdit en même temps un des points de vue sous lesquels se présentoient les événemens, et on cessa d'avoir l'expression naïve des sentimens du peuple.

CHAPITRE LXXXII.

Suite de la guerre des Turcs; leurs ravages dans la Carniole et le Friuli; ceux des Vénitiens dans la Grèce et l'Asie Mineure. — Révolutions de Chypre qui réduisent ce royaume sous la dépendance de la république de Venise.

1469 — 1473.

PAUL II n'avoit point voulu, pendant son pontificat, conserver la paix que son prédécesseur avoit établie en Italie; mais il songea moins encore à défendre la chrétienté contre les invasions toujours plus menaçantes des Turcs. Un des principaux motifs qu'avoit eus le conclave pour arrêter son choix sur lui, avoit été sa naissance vénitienne. On avoit cru que son affection pour sa patrie, que l'influence de ses parens, de ses amis, seconderoient les intentions de l'Église, qui vouloit rallier toute la chrétienté à la république de Venise, pour repousser en commun les Ottomans. On avoit vu Pie II prêt à monter sur la flotte du vieux doge, et l'on avoit compté que son successeur s'accorderoit mieux encore avec le premier magistrat de la république où il étoit né. Mais Paul II, incertain dans ses rapports avec sa patrie, fut, pendant l'expédition de Coleoni, sur le point de se déclarer contre elle; et lorsque ensuite il contracta une étroite alliance avec les Vénitiens, ce fut pour satisfaire sa propre ambition, en détournant à son profit les armes qu'ils employoient contre les Turcs. Il ne nuisit pas moins à leur cause, en dirigeant contre les héré-

tiques de Bohême les forces de Mathias Corvinus, leur unique allié.

Mathias Corvinus étoit fils du grand Jean Huniades, qui avoit été vingt ans le bouclier de la Hongrie. Ladislas de Pologne, qu'il avoit fait roi, lui avoit, en retour, donné la dignité de wayvode de Transylvanie. Pendant la minorité de Ladislas-le-Posthume ou l'Autrichien, que Fréderic III retenoit captif dans sa cour, Jean Huniades avoit gouverné douze ans le royaume comme régent et capitaine général. Un mois avant sa mort, il avoit encore, en 1456, repoussé Mahomet II qui attaquoit Belgrade (1). Ladislas-le-Posthume, fils d'Albert d'Autriche, loin de se montrer reconnoissant envers la famille de ce grand homme, jeta, lorsqu'il parvint au trône, Mathias Corvinus dans un cachot à Prague, et fit mettre son frère à mort (2). Corvinus fut tiré de prison au bout de deux ans, par Georges Podiebrad, au moment de la mort subite de Ladislas, à Prague, le 23 novembre 1457; il avoit encore les fers aux pieds et aux mains lorsqu'il fut proclamé roi de Hongrie à la place de Ladislas, en même temps que Georges Podiebrad fut proclamé roi de Bohême. Il épousa la fille de ce dernier; et ces deux souverains, nommés par deux nations reconnoissantes, se montrèrent également dignes du trône (3). Le règne de Mathias Corvinus fut dès-lors signalé par des victoires aussi brillantes que celles de son père. En 1462, il recouvra Jaicza, capitale de la Bosnie, et il la défendit l'année suivante contre Mahomet II (4). La guerre s'étant dès-lors allumée entre les Vénitiens et les Turcs, Corvinus contracta une étroite alliance avec la république, et celle-ci lui fit passer chaque année cent mille ducats, pour défrayer en

(1) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. X, p. 626. — *Thomæ Ebendorfferi de Haselbach. Chron. Austriac.* L. IV, p. 880.

(2) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XI, p. 633.

(3) *Ibid.* B. V, c. XII, p. 644. — *Thomæ Ebendorfferi de Haselbach. Chron. Austr.* L. IV, p. 889.

(4) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XVIII, p. 734.

partie ses armemens (1). Le roi de Hongrie porta ses armes tour-à-tour dans la Rascie, la Valachie, la Croatie et la Transylvanie; il y remporta de brillantes victoires sur les Musulmans, et plus encore sur les princes chrétiens leurs vassaux.

Le bruit de ces victoires ayant donné au pape une haute idée de la puissance de Mathias Corvinus, la cour de Rome le sollicita de tourner ses armes contre un ennemi qu'elle redoutoit moins que les Turcs, mais qu'elle haïssoit davantage; c'étoit Georges Podiebrad, roi de Bohême. La secte de Jean Huss étoit toujours fort nombreuse dans son royaume; et Podiebrad, élevé sur le trône par les suffrages de sa nation, étoit obligé de ménager des sectaires qui faisoient son plus ferme appui. La cour de Rome ne lui reprochoit point de partager leurs opinions, mais seulement de ne pas vouloir sévir contre eux. Pour écarter tout soupçon d'hérésie, il avoit offert de déclarer solennellement qu'il ne croyoit pas nécessaire aux fidèles de recevoir le sacrement sous les deux espèces; et on lui avoit répondu que sa déclaration ne suffisoit point, s'il n'autorisoit l'archevêque à punir sévèrement ceux qui donneroient on recevroient la communion sous cette forme. « Qu'il déclare expressément, » ajoutoit le pape, si le bras séculier exécutera les sentences » de l'archevêque, pour punir les prêtres qui favorisent » les erreurs; si on lui donnera toute assistance réelle et » actuelle pour réduire à l'obéissance du siége apostolique » tous ceux qui dévient, et pour extirper toutes les héré- » sies (2). » Jamais le roi de Bohême ne voulut se soumettre à ces conditions; jamais il ne voulut livrer aux tribunaux ecclésiastiques Rockizane, archevêque schismatique de Prague; et ce refus de se joindre aux persécuteurs, considéré

(1) *Bonfinius Rer. Ungaricar.* Dec. III, L. IX, p. 533.

(2) *Articuli et modus super reductione Regni Bohemiæ in veram Apostolicæ sedis obedientiam, Responsio ad tertium paragraph. Pauli II Liber Brevium. Anno* 7°, p. 130. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 17-26, p. 224.

par Paul II comme une rébellion odieuse contre l'Église, attira enfin de la cour de Rome une sentence de déposition. Georges Podiebrad fut condamné, le 25 décembre 1466, comme coupable d'hérésie, et déclaré déchu du trône de Bohême (1). Ce trône fut offert à Casimir, roi de Pologne,
1467. qui ne voulut point l'accepter (2). Peu de mois après, une nouvelle excommunication atteignit tous les sujets demeurés fidèles à Podiebrad, et tous ceux qui lui prêteroient aide ou faveur. En même temps, tous les princes chrétiens furent dégagés de tous les sermens qu'ils pouvoient lui avoir prêtés, et de tous les traités conclus avec lui; enfin Rodolphe, évêque de Lavenza, fut chargé de prêcher une croisade contre la Bohême (3). C'étoit l'année qui suivit la mort de Scanderbeg; la Macédoine venoit d'être mise à feu et à sang, et la Bosnie envahie; et cependant le pape allumoit, sur les frontières mêmes de la chrétienté, une guerre civile insensée, qui favorisoit les progrès des Turcs. Mathias Corvinus se laissa séduire par l'espérance d'une nouvelle couronne; il déclara, en 1468, la guerre à Georges Podiebrad, son allié, son beau-père et son libérateur; il dégarnit les frontières de la Hongrie, pour dévaster et conquérir la Bohême; il abandonna les Vénitiens dans la lutte où il s'étoit engagé de concert avec eux. Pendant sept ans, il continua ses attaques impolitiques, non plus contre Podiebrad, mort en 1740, mais contre Uladislas, fils du roi de Pologne, que les Bohémiens lui avoient substitué; et tandis qu'il consumoit vainement ses forces dans ce combat, Mahomet II frappoit la chrétienté de coups désastreux (4).

1469. L'événement qui causa le plus de terreur aux Italiens fut une expédition conduite par Hassan Bey, chrétien renégat

(1) *Spiegel der Ehren.* V Buch, XIX capitel, p. 744.

(2) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1466, §. 26-30, p. 183. — *Jacobi Card. Papiensis.* L. VI, *et ejusd. epistola* 282.

(3) *Raynaldi Annal.* 1467, §. 8, p. 186.

(4) *Bonfinius Rer. Ungar.* Dec. IV, L. II, p. 574. — *Raynaldi Ann. Eccles.* 1468, §. 9, p. 185. — *Dlugoss. Hist. Polon.* L. XIII, p. 465.

et pacha de Bosnie. Il avoit été appelé en Croatie par un gentilhomme de cette province qui vouloit se venger de son frère; il y pénétra, au mois de juillet 1469, avec vingt mille chevaux, avant qu'on y eût fait aucun préparatif de défense : huit mille chrétiens qui s'étoient réfugiés dans une ville de Croatie, furent passés au fil de l'épée; trois mille furent réduits en esclavage. L'armée turque poursuivant ses succès, traversa la Carniole qu'elle ravagea; elle avoit déjà pénétré jusqu'à cent soixante milles dans l'intérieur des terres, et elle n'avoit plus qu'une petite journée de chemin à faire pour se porter sur Trieste ou sur les frontières du Friuli, et pour entrer en Italie. Mais les vainqueurs se trouvant suffisamment chargés de butin et embarrassés de captifs, retournèrent sur leurs pas sans avoir entrepris de s'emparer d'aucune place forte. Dix-huit mille chrétiens avoient été massacrés, quinze mille étoient emmenés en Turquie pour être vendus comme esclaves; les vieillards ou les enfans n'avoient point été épargnés, toutes les moissons avoient été brûlées, tout le bétail que les Turcs n'avoient pu emmener avoit été égorgé, et l'on eût dit, non que des ennemis, mais que des furies avoient dévasté le pays (1). Les Turcs, pour rentrer en Bosnie, avoient à traverser un fleuve que le cardinal de Pavie nomme *Lupratia* (2). Il avoit été tellement grossi par les pluies, que leur armée fut obligée de s'arrêter huit jours sur ses bords, avant de pouvoir le passer. Pendant ce temps il auroit été facile de tirer une juste vengeance de leur barbarie, et de recouvrer de leurs mains les captifs et le butin qu'ils emmenoient; mais c'étoit justement la saison où les Hongrois et les Autrichiens, laissant leurs frontières découvertes, ravageoient la Bohême. Mathias

1469.

(1) *Comment. Jacob. Card. Papiens.* L. VII, p. 449. — *Ejusdem epistola* 394. — *Annal. Eccles.* 1469, §. 14, p. 203. — *Spiegel der Ehren des Erzhauses Oesterreich.* Buch V, capitel XIX, p. 752.

(2) Fugger nomme cette rivière Caracane. Elle sépare la Bosnie de la Croatie. *Spiegel der Ehren.* p. 753.

1469. Corvinus faisoit alors prisonnier Victorin son beau-frère, fils de Georges Podiebrad, et il recevoit à Olmutz les couronnes du royaume de Bohême et du marquisat de Moravie, qu'il croyoit avoir conquis (1).

La république de Venise, qui avoit vu avec effroi l'armée turque s'approcher de ses frontières de terre ferme, n'avoit garde cependant d'attaquer les Musulmans de ce côté : elle auroit craint de leur enseigner ainsi le chemin par lequel ils pouvoient pénétrer jusqu'au milieu de l'Italie. Ce n'étoit que par mer qu'elle vouloit combattre les infidèles. Nicolas Canale, qui avoit succédé à Jacques Loredano dans le commandement des troupes vénitiennes en Grèce, rassembla une flotte de vingt-six galères à Négrepont, avec laquelle, après avoir menacé plusieurs îles de la mer Égée, il surprit la ville d'Éno sur le golfe Saronique, où il entra par escalade. Il ne paroît point que les Turcs eussent une garnison dans Éno; c'étoit une ville commerçante, assez riche, et habitée uniquement par des Grecs. Elle fut abandonnée au pillage, et après en avoir éprouvé toutes les horreurs, elle fut réduite en cendres : les lieux saints ne furent point épargnés; les religieuses enfermées dans des couvens que les Turcs avoient respectés, furent abandonnées à la brutalité des soldats; deux mille captifs furent emmenés à Négrepont : parmi eux on voyoit plusieurs respectables matrones grecques réduites en esclavage; enfin, un butin très-considérable enrichit les soldats (2). La nouvelle du sac d'Éno fut portée à Rome, en même temps que celle d'un avantage remporté sur les hérétiques de Bohême, et le pape ordonna des actions de grâces dans tous les temples pour ces heureux succès (3).

(1) *Bonfinius Rer. Ungaric.* Dec. IV, L. II, p. 587. — *Annal. Eccles.* 1469. §. 10, p. 202.

(2) *Comment. Jacobi Card. Pap.* L. VII, p. 452. — *Ejusd. Epistolæ.* n° 227, p. 637. — *M. Ant. Sabellico, Hist. Venetæ.* Dec. III, L. VIII, f. 207. — *And. Navagiero*, p. 1127.

(3) *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1469, §. 12, p. 203. Les commentaires

Quoique les pirateries des Vénitiens désolassent presque 1469.
uniquement les sujets chrétiens de Mahomet II, ce redoutable monarque étoit résolu à ne pas souffrir davantage de pareilles insultes. Le 2 août 1469, il prononça à Constantinople, et il fit répéter dans toutes les mosquées de son empire le vœu suivant : « Moi, Mahomet, fils d'Amurath, » sultan et gouverneur de Baram et de Rachmaël, élevé » par le Dieu suprême, placé dans le cercle du soleil, » couvert de gloire par-dessus tous les empereurs, heureux » en toute chose, redouté des mortels, puissant dans les » armes, par les prières des saints qui sont au ciel, et du » grand prophète Mahomet, empereur des empereurs et » prince des princes qui existent du levant au couchant; » je promets au Dieu unique, créateur de toute chose, » par mon vœu et mon serment, que je ne verrai point le » sommeil de mes yeux, que je ne mangerai point de » choses délicates, que je ne rechercherai point ce qui est » agréable, que je ne toucherai point à ce qui est beau, que » je ne détournerai point mon visage de l'occident à » l'orient, si je ne renverse et ne foule aux pieds de mes » chevaux les dieux des nations, ces dieux de bois, d'airain, d'argent, d'or ou de peinture, que les disciples du » Christ se sont faits de leurs mains; je jure que j'exterminerai toute leur iniquité de la face de la terre, du » levant au couchant, à la gloire du Dieu de Sabaoth, et » du grand prophète Mahomet. Et pour cette cause, je fais » savoir à tous les peuples circoncis, mes sujets qui croient » en Mahomet, à leurs chefs et à leurs auxiliaires, s'ils

du cardinal de Pavie finissent à la mort du cardinal Carvajal, en 1469, peu de mois après la prise d'Éno. Ils forment en sept livres la continuation de ceux de Pie II. Le récit de l'expédition et de la mort de ce pontife est d'un grand intérêt : dans la suite on trouve encore des faits bien observés et des détails curieux; mais le cardinal de Pavie étoit loin d'avoir pour la rédaction et la disposition du sujet, et pour l'art de peindre les hommes et les lieux un talent comparable à celui de Pie II. Dans l'édition *in-folio*, Francfort, 1614, ce commentaire occupe les pages 355-454.

1469. » ont la crainte du Dieu fondateur du ciel et de la terre, » et la crainte de ma puissance invincible, qu'ils aient à se » rendre tous auprès de moi, le septième de la lune de ra- » madan, de cette année 874 de l'hégire (11 mars 1470), » obéissant au précepte de Dieu et de Mahomet, dont le » premier par sa providence, et le second par ses prières, » nous assisteront sans aucun doute (1). »

Sur cette invitation de Mahomet, une armée formidable et une flotte comme les Musulmans n'en avoient jamais mis en mer, se ressemblèrent à Constantinople. Les Latins exagéroient toujours sans mesure la force des armées musulmanes; ils se préparoient ainsi une excuse pour leurs défaites, ou plus de gloire dans leurs succès. Dans cette occasion, ils ne parlent pas de moins de quatre cents vaisseaux sortis de l'Hellespont, le 31 mai 1470, et de trois cent mille hommes qui s'avançoient de Thrace dans la Grèce (2). Encore qu'on réduise infiniment ces nombres, toujours est-il sûr que l'armée de Mahomet étoit de beaucoup supérieure à tout ce que les Vénitiens pouvoient lui opposer. Nicolas Canale, amiral de ceux-ci, étoit à Négrepont avec trente-cinq galères. Quand on lui rapporta que la flotte turque avoit paru près de Ténédos, il s'avança par le canal qui sépare Lemnos et Imbros, et il envoya devant lui Laurent Loredano avec dix galères, pour reconnoître les ennemis. Il lui ordonnoit de ne point

(1) *Cardinalis Papiensis Epistola* 380, p. 723. — *Raynaldi Annales Eccles.* 1470, §. 11, p. 210.

(2) *Francisci Philelphi.* L. 32, *Epistola ad Bernardum Justinianum.* — Antonio de Ripalta, dans les Annales de Plaisance, assure que les Turcs, entre leur flotte et leur armée, avoient 500,000 combattans. *Annal. Placent.* T. XX, p. 929. Mais les annales des Turcs n'indiquent nullement une armée très-formidable. « Mahomet, y est-il dit, ne pouvant supporter une longue oisiveté, s'achemina par terre vers l'Euripe, tandis » qu'il y envoyoit Mahmud pacha, avec une flotte qui portoit douze mille » hommes. » *Annales Turcici Leunclavii.* T. XVI, p. 258. — *Demetrius Cantemir, Hist. Oth.* L. III, c. I, §. 23, p. 110. Coriolanus Cepio lui donne 120,000 hommes. *De Rebus Venetis.* L. I, p. 341.

éviter la bataille, s'ils n'avoient pas plus de soixante voiles, car lui-même ne tarderoit pas à venir au secours de son avant-garde, et il croyoit avec confiance qu'il battroit les infidèles, pourvu que ceux-ci ne fussent pas plus de deux contre un. Mais si les Turcs avoient plus de soixante vaisseaux, il ordonnoit de faire force de voiles et de rames pour les éviter (1). Bientôt Loredano et Canale lui-même découvrirent la flotte musulmane, qui couvroit toute la mer. Les Turcs, qui pour la première fois faisoient l'essai de leur marine, sentant leur infériorité pour la manœuvre et la petitesse de leurs vaisseaux, avoient compensé ce désavantage à la manière des barbares, en redoublant leur nombre. Les Vénitiens crurent n'avoir d'autre parti à prendre que celui de la fuite; profitant de l'obscurité de la nuit, ils se mirent à couvert derrière l'île de Scyros, tandis que les Turcs y faisoient une descente pour la saccager et la brûler. Canale prévit alors que cet armement étoit destiné contre Négrepont; il envoya trois galères, avec le plus de vivres qu'il put rassembler, à Chalcis, capitale de l'île : peu de jours après il en envoya deux autres encore; mais alors il n'étoit plus possible d'entrer dans le détroit, les Turcs en avoient fortifié tous les passages. 1470.

L'île d'Eubée ou de Négrepont s'étend le long des côtes de la Thessalie, de la Béotie et de l'Attique, par une longueur de cent quarante milles : elle n'a nulle part plus de quarante ou moins de vingt milles de largeur, et son circuit, allongé par beaucoup de sinuosités, est de 365 milles. Les villes nombreuses dont elle avoit été couverte autrefois, étoient alors presque toutes détruites. Celle de Négrepont, ou Chalcis, demeuroit seule sur pied, au bord du détroit de l'Euripe, à l'endroit où il a le moins de largeur. Luigui Calvo commandoit dans cette ville comme capitaine, Jean Bondumieri comme provéditeur, et Paul Erizzo

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 207, v°.

1470. comme podestat; une foible garnison étoit sous leurs ordres, avec quelques nobles Vénitiens. Cependant Mahomet II arriva dans la Béotie, vis-à-vis de Négrepont, avec son armée de terre, que Sabellicus, le plus modéré des Latins, dans son calcul, porte à cent vingt mille hommes. La flotte turque s'étoit déjà emparée du canal, et elle avoit cherché à en fermer l'entrée avec des chaînes arrêtées à des vaisseaux coulés à fond, de place en place (1). Dès que le sultan fut arrivé en vue de l'île, les Turcs s'efforcèrent de lier, par un pont de bateaux, l'Eubée à la Béotie; et après quelques combats vaillamment soutenus par les habitans, ce pont fut établi devant l'église de Saint-Marc, à un mille de distance de la ville (2). Aussitôt le siége fut commencé, plusieurs batteries furent ouvertes, et l'on regardoit alors l'activité de l'artillerie turque comme prodigieuse, parce que chaque bouche à feu tiroit contre les murs cinquante-cinq coups par jour.

Cependant on avoit porté à Venise la nouvelle du siége de Négrepont, et du danger que couroit cette île; elle étoit regardée comme le chef-lieu de toutes les colonies militaires des Vénitiens dans l'Archipel. Le sénat fit armer avec précipitation tout ce qu'il avoit de galères, et à mesure qu'elles étoient prêtes, il les envoyoit joindre Nicolas Canale, en lui donnant l'ordre de tout hasarder pour délivrer Négrepont. De son côté, Girolamo Molini, qui, avec le titre de duc, gouvernoit Candie pour la république, avoit envoyé à la flotte sept grosses galères chargées de vivres. Après avoir reçu ces renforts, l'amiral vénitien pouvoit se croire en état de se mesurer avec les Turcs. Il n'y avoit plus de temps à perdre pour délivrer les assiégés. Trois assauts leur avoient été livrés successivement, le 25 juin, le 30 juin et le 5 juillet (3); et quoique les Véni–

(1) *F. Philelphi, Epist. ad Fredericum Urbinati Comitem.* L. XXXII.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 208. — *Andr. Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1128.

(3) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1190.

tiens cherchassent à s'encourager, en affirmant que 1470.
16,000 Turcs avoient été tués dans les deux premiers assauts, et 5,000 dans le troisième, les pertes des assiégés, dont le calcul étoit mieux avéré, devenoient pour eux plus effrayantes. Nicolas Canale, poussé par un vent favorable, et secondé par les courans, rompit enfin les chaînes qui lui fermoient l'entrée de l'Euripe, et parut le 11 juillet en vue de la ville, de la flotte turque, et du pont, dont il n'étoit plus qu'à un mille. Les assiégés, au comble de la joie, se crurent délivrés. Mahomet, craignant de voir le pont coupé, et de se trouver enfermé dans l'île, fut, à ce qu'on assure, sur le point de s'enfuir. Mais Canale n'avoit été suivi que par quatorze galères et deux vaisseaux; la peur, ou quelque malentendu avoit arrêté tout le reste de sa flotte en dehors de l'Euripe. Cependant son pilote, Candiano, et deux capitaines de vaisseaux, les frères Pizzamani, l'exhortoient à venir donner contre le pont; ils se croyoient assurés de le rompre, à l'aide du courant et du vent qui les secondoient, et ils redoutoient peu la flotte turque rangée derrière le pont, dans un lieu trop étroit pour manœuvrer. Mais Canale manqua de résolution : il défendit à son pilote de passer outre, jusqu'à ce qu'il eût été rejoint par le reste de sa flotte, à laquelle il envoyoit message sur message pour la presser. Pendant qu'il l'attendoit vainement, Mahomet II avoit livré un quatrième assaut, et en même temps il avoit fait approcher sa flotte des murs, du côté de Borgo alla Zuecca. Les assiégés avoient les yeux toujours fixés sur le lieu où ils avoient vu paroître les voiles vénitiennes, dont l'immobilité les désespéroit. Cependant ils se défendirent avec une extrême vaillance, jusqu'à ce que la nuit séparât les combattans. Au point du jour, le 12, le combat recommença, et les assiégés opposèrent toujours la même résistance. Déjà les brèches étoient praticables; des soldats toujours nouveaux se présentoient à l'attaque, et les Chalcidiens étoient accablés de fatigue.

1470. Vers la deuxième heure du jour, ils furent repoussés des murailles; mais comme toutes les rues étoient barricadées, ils continuèrent à se défendre dans la ville, jusqu'à la mort du dernier d'entre eux. Tous périrent, car le féroce Mahomet avoit fait publier dans son camp, qu'il enverroit au supplice quiconque auroit épargné un seul prisonnier âgé de plus de vingt ans (1). Les cadavres, rassemblés sur la place de Saint-François, et sur celle du Patriarche, furent ensuite jetés à la mer.

Pendant que cette effroyable boucherie duroit encore, le reste de la flotte vint joindre Canale; mais il étoit trop tard; les étendards de Saint-Marc étoient arrachés des murailles, la ville étoit perdue, et les soldats des galères découragés. Les Vénitiens ressortirent en hâte du canal de l'Euripe, frémissant de douleur et de rage d'avoir laissé détruire sous leurs yeux une colonie si importante. Deux des commandans vénitiens qui étoient dans Chalcis, étoient morts les armes à la main; Paul Erizzi, le troisième, s'étoit enfermé dans la citadelle; il la rendit sous condition d'avoir la tête sauve. Mahomet ordonna qu'il fût scié par le milieu du corps, ajoutant avec une atroce plaisanterie, qu'il n'avoit garanti que sa tête, et qu'il la lui laissoit (2).

La douleur que causa la perte de Négrepont à Venise, fut accompagnée de la plus violente indignation contre Nicolas Canale. Loin d'encourager ses soldats au combat, il avoit retenu des guerriers plus ardens que lui, et il s'étoit refusé à tenter de rompre le pont de vaisseaux des Turcs, au moment où il auroit pu sauver ainsi la ville. Son courage n'avoit jusqu'alors jamais paru douteux dans les

(1) *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 209. — *Andrea Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1128. — *Crusii Turco, Græciæ Histor. politic.* L. I, p. 25. — *Sansorino, del origine e Impero de' Turchi.* L. II., f. 167.

(2) *Annales Ecclesiastici.* 1470, § 12-36, p. 210. — *A. Ant. Sabellico, Hist. Veneta.* Dec. III. L. VIII, f. 208-209. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1190.

combats ; mais on prétendit que dans cette occasion, la présence de son fils sur la flotte lui avoit inspiré une crainte inaccoutumée. Après la chute de Chalcis il ne fit rien pour réparer l'affront que l'étendard de Saint-Marc avoit reçu. Cependant Jacques Veniero, et d'autres encore, lui avoient amené de si puissans renforts, qu'il avoit enfin réuni cent galères sous ses ordres. Cet armement étoit bien plus redoutable que celui des Turcs, lors même que la flotte de ceux-ci auroit été effectivement composée de quatre cents vaisseaux, comme le rapportent plusieurs historiens. Le sultan avoit réuni tous ceux du commerce, tous ceux qui pouvoient lui servir de transports, et sa flotte mal aguerrie ne savoit ni manœuvrer dans les batailles, ni obéir aux signaux, tandis que les Vénitiens étaient les plus hardis marins de la Méditerranée, parce qu'ils en étoient les plus habiles. 1470.

Après la conquête de Négrepont, la flotte ottomane se retira vers les Dardanelles, et Nicolas Canale la suivit jusqu'auprès de Scio ; là, il assembla un conseil de guerre, et sur l'avis de ses capitaines, il s'abstint d'attaquer les Turcs, qui se croyoient déjà perdus. Il revint ensuite à Négrepont, qu'il tenta de reprendre ; mais l'attaque des troupes de débarquement n'ayant pas été bien combinée avec celle des galères, il fut repoussé avec perte. Pendant que cette action duroit encore, Pierre Mocenigo, que la république avoit nommé pour le remplacer, arriva auprès de lui. Mocenigo déclara que pour ne point déranger, par son arrivée, des plans combinés d'avance, il étoit prêt à combattre sous les ordres de Canale, si celui-ci vouloit renouveler l'attaque. Canale s'y refusa, tout en déclarant que si Mocenigo vouloit combattre, il étoit prêt à servir sous lui. Tous deux sembloient redouter la responsabilité d'une entreprise trop périlleuse ; tous deux refusèrent de tenter la fortune ; mais Mocenigo ayant vainement offert à son prédécesseur une occasion de se réhabiliter, prit le comman-

1470. dement de la flotte, déploya la commission dont il étoit chargé par le conseil des Dix, fit arrêter Canale, et l'envoya chargé de fers à Venise; après quoi il ramena ses vaisseaux dans les ports de la Morée pour y passer l'hiver (1).

Nicolas Canale ne demeura pas sans apologiste : le pape Paul II écrivit au doge de Venise pour le justifier ; François Philelphe, auquel sa haute réputation littéraire donnoit, en politique, un crédit presque égal à celui que Pétrarque avoit exercé dans le siècle précédent, composa aussi une apologie de ce général. Canale fut néanmoins relégué à Porto Gruero pour le reste de ses jours.

La conquête de Négrepont causa dans la chrétienté un effroi universel. Jusqu'alors les Vénitiens avoient paru maîtres de la mer. Quelque supériorité que le nombre ou une force brutale pût donner aux Turcs, on les avoit vus arrêtés par le moindre canal. Un bras de mer sembloit une barrière insurmontable pour les étendards du Croissant. Encore que la conquête de l'Illyrie les eût rapprochés du centre de la civilisation, on supposoit toujours qu'ils seroient arrêtés par la double chaîne des montagnes qui se présenteroient à eux avant qu'ils pussent entrer en Italie, et l'on ne songeoit pas même au danger de cette longue étendue de côtes, depuis Reggio de Calabre jusqu'à Venise, d'où l'on avoit partout à la portée de la vue des pays musulmans. Comme ces côtes n'avoient pas été insultées depuis le dixième siècle, on les croyoit à l'abri de toute attaque. La création subite d'une redoutable marine musulmane, apprit à tous les pays baignés par la mer, que leurs portes étoient ouvertes à un conquérant résolu à détruire le siége de la religion chrétienne (2). Ferdinand, dont les états

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 209-210. — *Andrea Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1129. — *Coriolanus Cepio de rebus Venetis.* L. I, p. 341.

(2) *Antonio di Ripalta, Annal. Placentini.* T. XX, p. 929.

n'étoient séparés de la Turquie que par un canal de douze lieues de largeur, fut à juste titre le plus effrayé; Mahomet lui avoit communiqué, avec une arrogance insultante, sa victoire de Négrepont, le priant de s'en réjouir avec lui. Le roi de Naples répondit qu'une victoire remportée sur des chrétiens ses alliés, ne pouvoit être pour lui une occasion de joie; qu'il ne pouvoit conserver d'amitié pour sa hautesse, tandis que sa foi étoit en danger; qu'il ne manqueroit point aux besoins de sa religion, et qu'il donneroit ordre à sa flotte de se joindre aux Vénitiens pour combattre les Ottomans (1). 1470.

Bessarion, cardinal de Nice, l'un des plus illustres parmi ces Grecs qui avoient assisté aux conciles de Ferrare et de Florence, invitoit déjà les autres Grecs, ses compatriotes, à s'enfuir loin de cette Italie où ils ne pouvoient plus trouver de sûreté (2). Cependant il avoit aussi adressé une exhortation éloquente aux princes de cette contrée, pour leur montrer le danger affreux qui les menaçoit (3). Le pape Paul II, qui savoit que Mahomet en vouloit personnellement à lui et à son siége, s'adressoit à tous les états chrétiens pour s'efforcer de les réunir. Galéaz Sforza venoit d'attaquer les seigneurs de Correggio, et de leur enlever Brescello; Paul le supplia de poser les armes, et de ne pas poursuivre davantage ces petits princes, dont les autres fiefs étoient sous la protection du duc de Modène (4). Les Vénitiens faisoient sur le Mincio des travaux qui donnoient de l'inquiétude au marquis de Mantoue, et qui l'avoient engagé à recourir à la garantie du duc de Milan;

(1) Les deux lettres sont rapportées dans Guernieri Bernio, *Cronica d'Agobbio*. T. XXI, p. 1019.

(2) Lettre du cardinal Bessarion à un abbé Bessarion. *Apud Raynaldum, Annal. Eccles.* 1470.

(3) Lettre du cardinal Bessarion à un abbé Bessarion. *Apud Raynaldum, Annal. Eccles.* 1470, §. 24, p. 213, et §. 29, p. 214.

(4) *Bulla Pauli II*, 17 *septembris* 1470, *in libro Brevium, Anno septimo*. p. 3. — *Raynaldi Annal.* §. 39, p. 216.

1470. Paul II leur écrivit pour les presser de se désister d'une entreprise qui pouvoit troubler la paix de l'Italie (1). Nous avons vu qu'il renonça lui-même à ses projets d'envahissement sur le territoire de Rimini, et à sa vengeance contre Ferdinand. Il ne négligea point non plus les moindres potentats: Louis, marquis de Mantoue, Guillaume de Montferrat, Amédée IX de Savoie, les Siennois, les Lucquois, le roi Jean d'Aragon à qui la Sicile étoit soumise. Il réussit enfin à engager leurs ambassadeurs à renouveler la ligue d'Italie, aux mêmes conditions sous lesquelles elle avoit été conclue à Venise en 1454, et confirmée à Naples le 26 janvier suivant. Cette alliance de tous les états d'Italie pour leur défense mutuelle, fut publiée à Rome le 22 décembre 1470, et célébrée en chaque lieu par les fêtes du peuple (2).

1471. Paul II avoit aussi tourné ses vues vers l'Allemagne; il approuva, le 14 janvier 1471, la paix qui venoit d'être conclue entre Mathias Corvinus et l'empereur Frédéric III, qui tous deux excités par lui, avoient prétendu à la couronne de Bohême, et se l'étoient disputée par les armes (3). Il envoya François, cardinal de Sienne, qui fut depuis Pie III, à la diète convoquée à Ratisbonne pour le 25 avril 1471 (4). Il le chargea d'une double mission; d'une part, le cardinal devoit hâter les secours nécessaires pour préserver l'Allemagne d'invasions semblables à celles qui venoient de dévaster la Carniole et la Carinthie; de l'autre, il devoit empêcher les princes de l'Empire de prendre quelque résolution favorable à Georges Podiebrad. La mort de ce roi de Bohême rendit vaine cette partie de la mission du légat (5).

(1) *In libro Brevium, et apud Raynaldum.* §. 40, p. 217.

(2) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1470, §. 42, p. 217.

(3) *Pauli II. Liber Brevium, Anno VII.* p. 75. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 1, p. 221.

(4) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XX, p. 757.

(5) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 3, p. 221.

La première séance de cette diète, dont on attendoit de si puissans secours, ne fut tenue que le 24 juin. L'évêque de Trente y parla le premier : ce fut lui qui exposa aux princes les ravages commis par les Turcs, sur les frontières d'Allemagne, durant les deux précédentes années (1). Le cardinal de Sienne, qui avoit vécu en Allemagne avec son oncle Pie II, et qui connoissoit tous les intérêts de cette contrée, parla à son tour avec beaucoup de force, pour engager les Allemands à défendre la patrie commune (2). Le lendemain, Paul Morosini, ambassadeur des Vénitiens, s'adressa à la nation germanique : « Depuis plus de deux » cents ans, dit-il, les Vénitiens ont commencé à faire la » guerre aux Turcs; ils ont soutenu seuls, et surtout » pendant les huit dernières années, leurs constantes atta- » ques en Thrace et en Illyrie. Ils se sont présentés seuls » comme les défenseurs de la chrétienté, et cependant, » dans un danger commun à tous, ils se trouvent aban- » donnés par le reste des chrétiens. La puissance de l'en- » nemi s'est accrue pendant le sommeil de l'Europe. Plût » à Dieu que celle-ci, en se réveillant, fût encore assez » forte pour lui résister! Cet ennemi s'avance également » par l'Illyrie, par la Pannonie, et par le golfe Adriati- » que; il ne laisse espérer de sûreté ni sur la terre ni sur » la mer. Que les Allemands voient enfin quelle est l'es- » pèce de guerre dont ils sont menacés. Les vieillards » sont massacrés; les enfans étranglés; tous ceux qui, » réduits en esclavage, peuvent être mis à prix, sont en- » traînés par les barbares, pour être vendus dans le fond » de l'Asie; les temples sont brûlés avec leurs prêtres » qu'on y enferme; tous les produits de l'agriculture ou » des arts sont détruits par le fer et le feu...... Cependant, » ajouta-t-il, il n'y a point lieu de désespérer encore, » pourvu que les Allemands apportent au combat cette 1471.

(1) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XX, p. 758.
(2) *Idem*, *ibid.*

1471. » valeur avec laquelle on doit défendre sa vie et la liberté » des siens. Les Vénitiens ont encore une flotte nombreuse et des garnisons semées sur toutes les côtes de » l'Illyrie et de la Grèce ; vingt-cinq mille hommes servent » sous leurs étendards. Le roi Ferdinand joindra vingt-» trois galères aux soixante qu'ils ont déjà ; le reste de » l'Italie portera aisément leur flotte à cent vingt vais-» seaux ; si les Allemands les secondent par terre avec » autant de vigueur, bientôt ils seront hors de danger, » et le reste de la chrétienté demeurera garanti (1). »

Dans une autre séance on lut à la diète des lettres adressées par les états de Carniole. Dans tout le pays ouvert, y étoit-il dit, il ne restoit plus aucun temple ni aucune maison de cultivateurs. Les cadavres des enfans et des vieillards que les Turcs avoient égorgés, parce qu'ils ne trouvoient point à les vendre, n'avoient point encore été ensevelis, et corrompoient l'air par leur puanteur ; et cependant près de vingt mille captifs avoient été enlevés de cette seule province. Les Turcs y avoient fortifié quelques places, où ils mettoient en sûreté leur butin, après avoir dévasté tout le voisinage. D'autre part, on lut aussi des lettres reçues de Strigonie et des magnats de Hongrie : elles annonçoient que l'armée des Turcs, partagée en deux corps, menaçoit les frontières des chrétiens ; l'un avoit pris la route de la Carniole, et entroit en Allemagne par les états de Frédéric III ; l'autre s'étoit arrêté sur la Save, et il paroissoit vouloir y établir un pont et une forteresse, pour étendre de là ses ravages dans la Hongrie. Les Hongrois ajoutoient que depuis cent ans ils combattoient contre les Turcs, que leur royaume étoit épuisé d'hommes et d'argent ; que s'ils ne recevoient des secours étrangers, ils ne pourroient soutenir plus long-temps les attaques d'un

(1) Relation de Campanus, évêque de Teramo, qui étoit envoyé à la diète avec le cardinal de Sienne. *Epistol.* L. VI, nº 12. *Raynaldi Annal.* 1471, §. 9, p. 222.

ennemi si puissant et si obstiné; qu'ils combattoient autant 1471.
pour la cause commune que pour eux-mêmes; et que, quoiqu'ils fussent les premiers exposés au danger, ils ne périroient pas seuls; qu'ils s'adressoient à l'empereur et aux princes d'Allemagne, comme à ceux qui se trouveroient les premiers à découvert, s'ils succomboient; et qu'après tout, c'étoit à celui que le titre d'empereur mettoit à la tête de la république chrétienne, à se ranger le premier parmi les défenseurs de la chrétienté (1).

Mais cet empereur étoit loin de répondre par son zèle à ce qu'on demandoit de lui. Pendant qu'on délibéroit, la Carniole étoit dévastée, et il ne faisoit rien pour la défendre, rien pour la venger (2); il ne songeoit point à secourir ses alliés et ses voisins, mais il demandoit seulement à la diète de lui accorder dix mille hommes, dont le quart fût de cavalerie, pour garder ses propres frontières (3); bientôt même il n'en voulut plus que quatre mille, effrayé sans doute de l'obligation que lui imposeroit une armée plus nombreuse, celle de s'engager dans une guerre plus active, comme aussi peut-être de la nécessité de la défrayer, tandis qu'elle traverseroit ses états. Après de très-longues délibérations, la diète décida enfin, dans sa séance du 19 juillet, que l'empire entier contribueroit en proportion de ses revenus; en sorte que chaque millier de florins de capital fourniroit et entretiendroit un cavalier. On annonça aux légats et à l'ambassadeur vénitien, que cette levée pourroit produire deux cent mille hommes équipés et entretenus. Ils répondirent avec défiance, à un calcul si exagéré, que quatre-vingt mille hommes, si on pouvoit les obtenir, suffiroient de reste (4). Mais il étoit bien difficile

(1) *Joan. Ant. Campani, Epistolar.* L. VI, nº 13. — *Jacobi Cardinal. Papiensis. epistol.* 375, p. 718. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 11, p. 223.

(2) *Dlugoss. Histor. Polonicæ.* L. XIII, p. 476.

(3) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XX, p. 759.

(4) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 12, p. 223.

1471. de mettre à exécution un décret aussi vague, et de soigner une pareille répartition dans chaque état de l'empire; toute l'activité de l'empereur le plus ambitieux et le plus accrédité y auroit à peine pu suffire. Frédéric III n'y songea seulement pas; déjà il n'étoit plus occupé que de sa rivalité avec l'électeur palatin (1). La diète fut transférée à Nuremberg; aucune de ses ordonnances ne fut exécutée, et l'Allemagne, la Hongrie et l'Italie furent abandonnées sans défense à la fureur des Turcs (2).

Paul II avoit chargé le cardinal de Sienne de solliciter la diète de Ratisbonne, pour qu'elle déclarât la guerre aux Bohémiens aussi bien qu'aux Turcs (3). Il repoussa même, comme une calomnie, la supposition qu'il eût jamais consenti à quelque accord avec Podiebrad, si ce monarque avoit vécu (4). Les délibérations des Allemands, à l'égard de la Bohême, ne furent suivies d'aucun effet; mais Mathias Corvinus, roi de Hongrie, à qui le pape avoit accordé la couronne de Bohême, poursuivoit ses projets de conquête dans ce royaume. Les Bohémiens, plutôt que de se soumettre à lui, avoient offert la royauté à Uladislas, fils du roi de Pologne, qui vint se mettre à leur tête. En même temps, Casimir, son père, appelé par les mécontens de Hongrie, vint attaquer Corvinus dans ses propres états, et s'avança jusqu'à Nitria, où il soutint ensuite un siége (5). Ainsi donc, loin que les Hongrois fussent assistés par le reste de la chrétienté, le pape les affoiblissoit par une diversion puissante, et les Polonais par une invasion redoutable. La campagne contre les Turcs ne fut cependant point aussi désastreuse pour la chrétienté qu'on auroit pu le

(1) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XX, p. 761.

(2) *Campanus, Lib. VI. Epist.* 22. — *Raynaldi.* §. 13-14, p. 223.

(3) *Lettre de Paul II, du 8 avril. Liber Brevium, anno VII,* p. 128. *Raynaldi.* §. 26, p. 225.

(4) *Bref de Paul II, du 25 juin. Ibid.* §. 28, p. 226.

(5) *Bonfinius, Rerum Ungaricarum.* Dec. IV, L. III, p. 590. — *Dlugossi Hist. Polon.* L. XIII, p. 471.

craindre. Les musulmans avoient achevé, sur les frontières de la Syrmie, au passage de la Save, les fortifications d'une citadelle, qu'ils nommèrent dans leur langue *Sabatz* ou *l'Admirable* (1). Mais Mahomet ne conduisit cette année aucune expédition par lui-même, et celles de ses pachas étoient beaucoup moins redoutables. Il parut même avoir quelque pensée de faire la paix avec les Vénitiens. La veuve d'Amurat II, fille de Georges Bulkowitz, dernier despote de Servie, s'offrit pour en être médiatrice; et deux ambassadeurs vénitiens, Nicolas Cocco et François Capello, furent envoyés auprès d'elle, et ensuite auprès de Mahomet. Ce monarque avoit été informé des armemens de la ligue, et il vouloit les ralentir par une négociation : c'étoit dans ce but seul qu'il avoit appelé les députés vénitiens à la Porte, et il les renvoya sans rien conclure (2). 1471.

Ce n'étoit pas au reste parmi les Européens et les chrétiens seulement, que Paul II et les Vénitiens avoient été chercher des auxiliaires contre les Turcs; une négociation beaucoup plus extraordinaire étoit entamée entre eux et Hassan Beg, ou Hussun Cassan, qui avoit conquis la Perse en 1468, sur les descendans de Timour, et qui y avoit fondé la dynastie du Mouton blanc (3). Un frère Louis de Bologne, de l'ordre de Saint-François, se rendit par Caffa, auprès du conquérant de la Perse, pour l'exciter à faire valoir les droits de cet empire qu'il renouveloit, sur la Colchide et Trébisonde, et pour lui promettre en même temps les secours des Occidentaux, dans une guerre contre les Turcs. Ussun Cassan s'engagea en effet dans la confé-

(1) *Bonfinius*, *Rer. Ungar.* Dec. IV, L. II, p. 583. — *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XX, p. 763.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 210, v. — *Andr. Navagiero.* T. XXIII, p. 1130. — *Coriol. Cepio.* L. I, p. 342.

(3) *Voyez* d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Uzun Hassan Beg.* L'*h* aspirée des Orientaux se confond avec le *C.* Le nom turc d'*Uzun*, de même que celui de *Al Thaui*, que lui donnent les Arabes, veut dire *le long*.

1471. dération qu'on lui proposoit ; il écrivit à Paul II une lettre emphatique, et d'un style oriental, pour lui promettre sa coopération. Après avoir pris pour lui-même les titres les plus pompeux, il en accorda aussi au pape de très-magnifiques ; l'annaliste de l'Église y a vu une confession de la grandeur des pontifes, arrachée à un infidèle par la force de la vérité (1). Le défi qu'Ussun Cassan envoya peu de temps après à Mahomet II, étoit tout symbolique. L'ambassadeur persan versa devant le trône du sultan un sac de millet, qu'il balaya ensuite : ainsi le balai d'Ussun devoit emporter aisément toute la multitude de l'armée ottomane. Mahomet répondit dans le même style ; après avoir fait étendre le millet de nouveau, il fit apporter des poules qui le mangèrent. « Dis à ton maître, ambassadeur, » ajouta-t-il, que comme mes poules ont mangé son millet, » ainsi mes janissaires mangeront ses bergers de Tartarie, » dont il a cru faire des soldats (2). »

Le pape, qui avoit provoqué les Persans contre les Turcs, ne put pas voir la suite de ces menaces mutuelles ; il mourut, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le 26 juillet 1471 (3). François de la Rovère de Savone, que Paul II avoit tiré de l'ordre de Saint-François dont il étoit général, et qu'il avoit fait cardinal de Saint-Pierre *ad vincula*, lui fut donné pour successeur, le 9 août 1471, sous le nom de Sixte IV (4). La Rovère étoit alors âgé de cinquante-sept ans ; il étoit sorti de la plus basse classe,

(1) La lettre est rapportée *Annal. Eccles.* 1471, §. 48, p. 229.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' duchi.* p. 1197.

(3) La mort subite de Paul II, qui paroît avoir été causée par des melons mangés en trop grande abondance, fut prise par ses nombreux ennemis pour un jugement du ciel. Guernieri Bernio, l'historien d'Agobbio, qui termine sa narration à l'année suivante, raconte, comme un fait constant, que ce pape fut étranglé par les diables. On trouva, dit-il, son corps tout noir, étendu par terre, et la porte de sa chambre fermée en dedans. *Cronica d'Agobbio.* T. XXI, p. 1021.

(4) *Diario di Stefano Infessura.* T. III, P. II, p. 1143.

mais depuis son exaltation, il chercha à confondre son origine avec celle de la noble maison de la Rovère de Turin, qui portoit le même nom que lui. Cette maison ayant répondu à ses avances, il récompensa sa condescendance par deux chapeaux de cardinaux (1). Ce pape, qui sacrifia ensuite scandaleusement les intérêts de l'Église à la grandeur de sa famille, et qui, comme le remarque Macchiavel, « montra le premier tout ce que pouvoit un souverain » pontife, et comment beaucoup de choses, qu'on appe- » loit auparavant des erreurs, pouvoient être cachées » sous l'autorité pontificale (2), » parut, dans les premiers mois de son règne, tout occupé des intérêts publics, et de la défense de la chrétienté. Il se montra même disposé à accorder à la Bohême une pacification ou une trève, pour réserver de plus grandes forces à opposer aux Turcs (3). Mais tandis qu'il s'occupoit d'apaiser ces troubles éloignés, peu s'en fallut qu'une guerre civile allumée dans le duché de Ferrare, ne contraignît la république de Venise à diviser ses forces, pour faire respecter ses frontières. 1471.

Borso d'Este étoit mort le 20 août, moins d'un mois après le pontife qui l'avoit fait duc de Ferrare. Cet aimable prince ne laissoit point d'enfans; il avoit paru traiter avec une égale prédilection son neveu et son frère. Le premier, Nicolas d'Este, étoit fils légitime de Lionnel, prédécesseur et frère de Borso, et bâtard comme lui; le second, Hercule d'Este, étoit fils légitime de Nicolas III, père de Borso. Le droit de succession, mal établi dans la maison d'Este, sembloit n'appeler à la couronne ducale que celui entre les princes qui étoit en état de gouverner. Parmi les enfans de Nicolas III, les deux bâtards avoient passé avant les deux fils légitimes, uniquement parce que ceux-ci, nés de Ri-

(1) *Annales Ecclesiastici.* 1471, §. 66-70, p. 233.
(2) *Macchiavelli, Istorie.* L. VII, p. 324.
(3) *Diploma apud Raynaldum.* 1471, §. 77, p. 235.

1471. charde de Saluces, étoient encore en bas âge à la mort de leur père. Le fils de Lionnel, né d'un légitime mariage avec une princesse de Gonzague, avoit pour la même raison fait place à son oncle Borso. Mais à la mort de ce dernier, Nicolas et Hercule étoient tous deux également en âge de gouverner. Les droits de l'un et de l'autre paroissoient égaux. Ni l'institution des duchés de Modène et de Reggio par l'empereur, ni celle du duché de Ferrare par le pape, n'avoient décidé entre eux, et Borso lui-même ne s'étoit pas déclaré davantage. Lorsque sa maladie fit prévoir une prochaine ouverture de la succession, les deux prétendans cherchèrent à s'emparer des lieux forts, pour être en état de dicter la loi; en même temps ils s'assurèrent d'alliances étrangères. Hercule, le premier, se rendit maître de Castel-Novo sur le Pô, et y établit beaucoup d'infanterie; d'autre part il demanda l'assistance des Vénitiens, dans les armées desquels il avoit servi. La seigneurie de Venise fit en effet approcher de Ferrare trois galères, deux fustes et soixante-dix barques, tandis qu'elle assembla près de quinze mille hommes dans le Polésine de Rovigo. Nicolas, de son côté, s'étoit fortifié dans le palais même du duc, où ses amis vinrent le joindre. En même temps il avoit sollicité les secours de Louis de Gonzague, son beau-frère, et de Galéaz Sforza, duc de Milan. Le dernier avoit rassemblé quinze mille hommes dans le Parmesan, pour favoriser le fils de Lionnel; mais la mort de Paul II dérangea les projets de Galéaz. Il ne voulut pas s'exposer à entrer en guerre avant de connoître quelle seroit la politique du nouveau pontife. Nicolas, consterné de cette immobilité et de l'approche des Vénitiens, se rendit à Mantoue auprès de son beau-frère, pour réveiller le zèle de ses alliés. Pendant ce temps Borso mourut; Hercule entra dans la capitale avec une suite de plus de deux mille hommes armés: il fut proclamé duc de Ferrare et de Modène; plusieurs des partisans de Nicolas furent tués dans les rues, et celui-ci ne fut plus, aux yeux du

vainqueur, qu'un exilé et un rebelle (1). Le 24 novembre 1471.
suivant, plus de quatre-vingts gentilshommes ou bourgeois de Ferrare, qui s'étoient attachés à Nicolas, et qui l'avoient suivi dans son exil, furent condamnés à mort par contumace. Plusieurs d'entre eux étant tombés ensuite entre les mains d'Hercule, furent pendus (2).

Cependant, la succession de Ferrare ne causa qu'une inquiétude passagère, tandis qu'elle assura à la république un voisin qui lui étoit absolument dévoué. D'autre part, un nouveau doge, Nicolas Trono, fut donné pour successeur à Christophe Moro, qui étoit mort le 9 novembre (3). Tranquille sur son intérieur, Venise s'efforça de tirer parti des différentes négociations qui l'avoient occupée dans l'année précédente, et d'attaquer Mahomet II avec des forces redoutables, de tous les côtés à la fois. Catherino Zeno avoit été envoyé dans l'hiver à Ussun Cassan, pour lui annoncer l'armement des Vénitiens, et demander sa coopération (4). Le roi de Perse étoit en même temps excité par sa femme, qui étoit chrétienne, et fille du der-

(1) *Diario Ferrarese*. T. XXIV. *Rer. It.* p. 230.— *Gio. Batt. Pigna, Storia de' Principi d'Este*. L. VIII, p. 783. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 788-789.

(2) *Diario Ferrarese*. T. XXIV, p. 236-238.

(3) *Marin Sanuto*. p. 1195. — *Andrea Navagiero*. p. 1130.

(4) Catherino Zeno avoit une sorte de parenté avec Ussun Cassan, ou du moins avec sa femme Despina, fille de David Comnène, empereur de Trébisonde. Despina avoit une sœur mariée à Nicolas Crespo, duc de la mer Égée. Les cinq filles de celles-ci avoient toutes épousé des nobles vénitiens : l'aînée, femme d'un Cornaro, fut mère de Catherine, reine de Chypre; la troisième, Violante, fut femme de Catherino Zeno. Ussun Cassan, qui avoit près de soixante-dix ans, avoit vécu dans une rare union avec sa femme, toujours demeurée chrétienne, et il témoigna à Catherino Zeno toute l'affection d'un oncle et d'un ami. *Petri Bizarri Histor. Rerum Persicarum*. L. X, p. 261. Ce même Catherino Zeno fut ensuite renvoyé par Ussun Cassan au roi de Pologne, puis à tous les princes chrétiens, pour les réunir contre Mahomet II. Il visita la cour de Casimir, roi de Pologne, en 1474. *Dlugoss. Hist. Polonicæ*. L. XIII, p. 509. Ces négociations sont l'objet d'un traité de Callimachus Experiens, *De his*

1472. nier empereur de Trébisonde. Il entra en Géorgie avec trente mille chevaux; il massacra un grand nombre de Turcs, et enleva un butin considérable; mais à la réserve de Tocat, dont il s'empara dans la province de Siwas, en Arménie, il n'assiégea aucune forteresse, et il retourna dans son pays sans avoir fait aucune conquête (1).

D'autre part, Pierre Mocenigo, assuré que le grand Seigneur dégarniroit l'Archipel, pour s'opposer à l'invasion des Persans, et défendre ses provinces d'Asie, partit de Modon où il avoit passé l'hiver. Il embarqua beaucoup de Stradiotes ou de soldats grecs, à Napoli de Romanie, et vint ravager Mitylène et Délos (2). Les Stradiotes commençoient alors à faire une partie essentielle des armées vénitiennes; vingt ans de malheur et d'oppression avoient forcé les Grecs à reprendre des habitudes militaires. Ils avoient appris à former une cavalerie légère, armée de boucliers, de lances et d'épées; au lieu de cuirasses, ils garnissoient leurs vêtemens d'une grande quantité de coton, pour amortir les coups; leurs rapides chevaux pouvoient fournir les plus longues courses; la vigueur de ces chevaux fit bientôt reconnoître le mérite de la nouvelle milice. Les hommes, à leur tour, trouvèrent moyen de se distinguer. Ceux de la Morée, et surtout du voisinage de Napoli, furent les plus estimés, et le mot grec qui signifie soldat, demeura le nom propre de cette cavalerie légère (3).

quæ à Venetis tentata sunt, pro Persis ac Tartaris contra Turcos movendis; traité imprimé à Francfort, 1601, *in-fol.*, avec l'*Histoire de Perse de Bizarro*. Callimachus Experiens, attaché comme historien au roi de Pologne, eut lui-même une grande part à ces négociations. Il fait connoître aussi le chemin suivi par Catherino Zeno. p. 408.

(1) *Andrea Navagiero*. T. XXIII, p. 1131. — *Dlugoss. Hist. Polonicæ*. L. XIII, p. 481. D'après Cantemir, ce ne fut pas Ussun Cassan, mais son général Yusuftche Beg, qui prit Tocat, et fut ensuite battu. *Dem. Cantemir*. L. III, c. I, §. 25.

(2) *Navagiero*. p. 1132. — *Coriol. Cepio*. L. I, p. 343.

(3) Στρατιώτης. *M. Ant. Sabellico*. Dec. III, L. IX, f. 211.

Mocenigo résolut cette année de porter ses armes vers l'Asie, habitée presque uniquement par des musulmans, plutôt que vers les îles et le continent de Romanie, où les chrétiens formoient toute la population. La guerre maritime, lorsqu'elle se fait entre deux flottes, est la plus noble de toutes, parce qu'elle ne compromet la vie et la richesse que de ceux qui de part et d'autre se sont destinés au combat; mais les ravages d'une flotte sur les côtes sont, au contraire, toujours souillés par une honteuse piraterie; ce n'est pas au souverain, mais au peuple, ce n'est pas au soldat, mais au bourgeois qu'on cherche alors à nuire. Le but des expéditions maritimes est la destruction, non la conquête; les marins préfèrent la surprise au combat, ils attaquent ceux qui sont hors de leur garde, et s'enfuient à l'approche des ennemis; ils s'accoutument ainsi à un mélange odieux de crainte et de cruauté. Par quelque épouvantables dévastations que les Turcs eussent mérité des représailles, on ne peut s'intéresser à l'amiral chrétien qui promet un ducat de récompense pour chaque tête de musulman qu'on lui apporte, gratification qui fit massacrer plusieurs centaines de Grecs, pour vendre ensuite leurs têtes comme enlevées aux musulmans. On ne peut s'intéresser à la flotte de Mocenigo, lorsqu'elle fait un débarquement près de Pergame, pour enlever du butin sur les malheureux paysans, et des trophées de têtes plus honteux encore; lorsqu'elle porte ensuite les mêmes ravages dans la Carie, autour de Cnide, puis sur la côte opposée à l'île de Cos (1). Dans ces expéditions de piraterie, la seule chose qui intéresse encore, ce sont ces noms autrefois fameux, qu'on ne prononce jamais sans réveiller le souvenir du triomphe des arts, de la poésie, de l'élégance et du goût; mais lorsque ces noms ne reparoissent dans l'histoire, que pour nous apprendre comment ces villes antiques furent enle- 1472.

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 211. — *Coriolanus Cepio, De reb. Venetis.* L. I, p. 343.

1472. vées par des barbares à d'autres barbares ; lorsque surtout c'est le peuple le plus civilisé qui s'efforce de les détruire, et le peuple le plus farouche qui défend encore ces antiques monumens de la civilisation, une profonde tristesse s'attache aux fastes de cette horrible guerre.

Pierre Mocenigo avoit déjà étendu ses ravages sur une grande partie de l'Asie-Mineure, et il avoit enlevé un grand nombre de têtes musulmanes, lorsque, le 15 juin 1472, Requesens vint le joindre près du cap Mallio, avec dix-sept galères napolitaines. Peu après, le cardinal Olivier Caraffa lui amena aussi dix-neuf galères du pape. L'un et l'autre général déclara que, nonobstant le rang supérieur de son souverain, il avoit ordre d'obéir au généralissime vénitien, et de témoigner ainsi la reconnoissance des chrétiens pour la république qui soutenoit seule la cause commune (1).

Les divers historiens de cette guerre ne s'accordent pas sur la force de la flotte chrétienne; mais le calcul le plus modéré la porte à quatre-vingt-cinq galères. Les Turcs, cependant, ne sortirent point des Dardanelles à sa rencontre, en sorte qu'un armement si considérable, et qui coûtoit au pape seul plus de cent mille florins, n'eut d'autre résultat que de ravager quelques villes de l'Asie-Mineure. La première que les Latins attaquèrent fut Attalée, ou Satalie, ville riche de la Pamphilie, vis-à-vis de l'île de Chypre, qui servoit de marché aux Égyptiens et aux Syriens. Soranzo franchit avec dix galères la chaîne qui fermoit le port, et s'en rendit maître. Les troupes de débarquement, conduites par Malipiero, s'emparèrent de la première enceinte de murs qui entouroit les faubourgs. Ces faubourgs furent pillés, aussi bien que le port, et une

(1) *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 212. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1472, §. 42, p. 244. — *Vita Sixti IV, Platinæ tributa.* T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 1057. — *Jacobi Volaterrani Diarium Romanum.* T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 90. — *Coriolanus Cepio.* L. I, p. 346.

grande quantité de poivre, de cannelle, de gérofle et d'encens fut transportée sur les galères. Mais les murs intérieurs de la ville furent défendus avec vigueur; on ne pouvoit les attaquer sans artillerie, et la flotte chrétienne n'en portoit point. Mocenigo fit ravager la Pamphilie, aussi loin que ses troupes purent s'étendre; puis il fit mettre le feu aux faubourgs de Satalie, et il ramena sa flotte à Rhodes (1). Il y trouva l'ambassadeur que Ussun Cassan envoyoit au pape et aux Vénitiens (2). Ce Persan rendit compte aux généraux chrétiens des succès de son maître; il avoit pris aux Ottomans Tocat, ville du Pont, sur les frontières de l'Arménie, et il envoyoit demander aux Européens de l'artillerie, sans laquelle le sophi ne pouvoit assiéger d'autres villes (3). 1472.

La flotte vénitienne ayant remis à la voile, vint ravager l'antique Ionie, vis-à-vis des rivages de Chios. On n'y trouva point d'ennemis à combattre; mais les chrétiens arrachèrent les vignes, et brûlèrent les oliviers de ces riantes campagnes; et le légat paya cent trente-sept ducats, pour autant de têtes qu'on lui apporta sur sa galère. Tous les autres malheureux qu'on enleva de leurs chaumières, ou qu'on trouva cachés dans les bois, furent vendus comme esclaves (4). Après cette expédition, Requesens quitta, devant Naxos, la flotte vénitienne, et ramena les galères de Ferdinand à Naples, pour y passer l'hiver. Mais Mocenigo et le légat voulurent profiter de ce qui restoit encore de la belle saison, pour étendre plus loin leurs ravages. Ils prirent des informations sur l'état de Smyrne. Cette ville, la plus riche et la plus commerçante de l'Ionie, est située

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 212. v°. — *Coriolanus Cepio.* L. I, p. 347.

(2) *P. Callimachi, Hist. de Venetis contra Turcos.* p. 409.

(3) *M. A. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 213. — *Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1132. — *Annal. Turcici Leunclavii,* T. XVI, p. 258. — *Coriol. Cepio.* L. I, p. 348.

(4) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 214.

1472. au fond d'un golfe, et elle n'avoit point vu d'ennemis depuis long-temps ; aussi les Turcs n'avoient pas eu soin de relever ses murailles, ou de les faire garder. Le 13 septembre 1472, Mocenigo parut à l'aube du jour devant Smyrne ; ses troupes débarquées avec célérité, plantèrent leurs échelles contre les murailles, et les attaquèrent aussitôt. Les bourgeois effrayés, se présentèrent bien sur leurs ruines pour les défendre, mais ils étoient si peu accoutumés aux armes, et tant d'anciennes brèches étoient demeurées ouvertes, qu'ils ne retardèrent que de peu de momens l'entrée des soldats ou des marins. Les habitans voyant la ville prise, s'enfuirent avec des cris lamentables ; les femmes avec leurs enfans dans les bras, se réfugièrent dans les temples et les mosquées ; quelques hommes défendoient encore les toits et les terrasses de leurs maisons ; un grand nombre furent taillés en pièces, d'autres enlevés comme esclaves ; les femmes surtout furent poursuivies ; elles furent arrachées de leurs temples, déshonorées, et ensuite vendues. Les vainqueurs ne voulurent point distinguer les églises chrétiennes des mosquées ; ils feignirent de croire tous les habitans musulmans, pour les traiter tous avec la même rigueur ; et cependant même aujourd'hui près de la moitié des habitans professe encore le christianisme, après être restés si long-temps sous le joug des Turcs. Balaban, pacha de la province, averti du débarquement des Vénitiens, accourut pour les repousser avec ce qu'il put rassembler de troupes ; il fut lui-même mis en déroute. Les vainqueurs, à leur rentrée dans la ville, y mirent le feu, et en peu d'heures, l'antique patrie d'Homère fut réduite en cendres. On ne porta sur les vaisseaux que deux cent quinze têtes ; les soldats avoient trouvé, dans cette ville opulente, à se charger d'un butin plus profitable ; il fut vendu à l'enchère, et partagé entre les soldats et les matelots (1).

(1) Les détails que donne Sabellico sur cette campagne (Dec. III, L. IX,

En revenant du sac de cette ville, les Vénitiens débarquèrent encore à Clazomène, sur l'isthme de la péninsule qui ferme le golfe de Smyrne; mais les habitans effrayés s'étoient réfugiés dans les montagnes, et l'on ne trouva guère à y enlever que des chameaux et du bétail. Les galères, profitant alors d'un vent favorable, firent voile vers Modon; l'amiral vénitien passa l'hiver dans la Morée, et le légat du pape, Olivier Caraffa, revint en Italie. Il fit son entrée à Rome le 23 janvier de l'année suivante. On conduisoit devant lui douze chameaux montés par vingt-cinq Turcs, qu'il avoit réservés en vie pour orner son triomphe: il fit aussi suspendre devant les portes du Vatican, des fragmens de la chaîne qui fermoit le port d'Attalée (1). 1472.

Les ravages des Vénitiens dans l'Asie-Mineure étoient vengés par les ravages des Turcs dans les possessions vénitiennes; et dans cet échange de férocité et de brigandage, il est difficile de reconnoître quel étoit le peuple le plus barbare, quel étoit celui que les premiers outrages avoient provoqué à user de représailles. Les villes de l'Albanie, qui étoient demeurées aux Vénitiens dans l'héritage du grand Scanderbeg, voyoient leur territoire dévasté régulièrement deux fois par année, aux approches de la moisson et de la vendange, jusqu'aux murs mêmes de Scutari, d'Alessio et de Croia; mais ces courses rapides de cavalerie n'étoient suivies d'aucune attaque régulière (2).

L'apparition du pacha de Bosnie dans l'état vénitien causa bien plus de terreur. Après avoir traversé rapide-

p. 214), sont tirés d'une relation élégamment écrite en latin, et divisée en trois livres, par Coriolan Cepio, dalmate qui commandoit une des galères de Mocenigo, et qui ne quitta point l'expédition. Elle a été imprimée en 1556, à Bâle, *in-fol.* à la suite de *Laonicus Chalcocondyles*, p. 341-368. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1472, §. 42, p. 244.

(1) *Stefano Infessura*, *Diario Romano*, p. 1143.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 213.

1472. ment la Carniole ou l'Istrie, il entra, au milieu de l'automne, dans le Friuli. La cavalerie turque parvint au commencement de la nuit sur les bords de l'Isonzo, et aussitôt elle entreprit de le passer à gué. La cavalerie vénitienne, cantonnée sur ses bords, se rassembla en hâte, et repoussa vivement au-delà du fleuve les premiers musulmans qui l'avoient traversé; mais, quoique restée maîtresse de son bord, elle céda à son tour à une terreur panique, et se retira avant le point du jour dans l'île de Cervia, formée par deux bras de rivière devant Aquilée. Les Turcs passèrent l'Isonzo, au lever du soleil, sans rencontrer aucune résistance, et ils se répandirent dans les riches campagnes du Friuli. L'incendie de toutes les maisons et de toutes les granges qu'ils trouvoient sur leur chemin, avertit de loin le reste des habitans de se sauver dans les lieux forts. Les portes d'Udine, capitale de la province, étoient encombrées par les familles des paysans fugitifs, leurs chars et leur bétail. Les églises étoient remplies de femmes suppliantes, les murs garnis de citoyens mal armés; et si les Turcs avoient poussé plus loin leur cavalerie, la ville auroit pu être prise dans sa première terreur. Mais ils s'arrêtèrent à trois milles de distance, et s'en retournèrent chargés de butin, chassant devant eux des troupeaux d'esclaves (1).

Tandis que Pierre Mocenigo, retiré pendant l'hiver à Napoli de Romanie, s'occupoit de mettre sa flotte en état de commencer vigoureusement la campagne prochaine, un jeune Sicilien, nommé Antonio, que les Turcs avoient fait prisonnier dans l'île d'Eubée, et conduit à Constantinople, s'échappa de cette ville, et vint se présenter à l'amiral vénitien. Il lui demanda un bateau et quelques compagnons résolus, s'engageant, avec leur aide,

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 215-214. Cet historien étoit lui-même enfermé dans Udine au moment de l'apparition des Turcs. — *Guernieri Bernio, Stor. d'Agobbio.* p. 1022.

à mettre le feu à la flotte turque, au milieu de laquelle il avoit passé à Gallipoli. Il déclara avoir vu dans cette rade cent galères, qui n'étant point gardées pendant la nuit, seroient aisément détruites par un seul incendie. Mocenigo combla de louanges le jeune homme, et lui promit les plus magnifiques récompenses. Il lui fit donner une barque chargée de fruits, avec quelques matelots les plus résolus de sa flotte. Antonio s'annonça aux Turcs comme un marchand de fruits, et remonta sans difficulté les Dardanelles : quand il fut parvenu à Gallipoli, il commença à vendre ses fruits aux soldats, et comme il ne leur causoit aucune défiance, on lui laissa passer la nuit auprès de la flotte. Il en profita pour mettre le feu aux vaisseaux les plus près de lui, mais de prompts secours l'empêchèrent de continuer et le forcèrent de s'enfuir lui-même sur sa barque, à laquelle l'incendie s'étoit aussi communiqué. Le feu l'obligea d'en sortir, pour se cacher, avec ses compagnons, dans le premier bois qu'il trouva le long du détroit. Il laissa sa barque à moitié consumée au lieu où il étoit descendu, et elle fit découvrir sa retraite, en sorte qu'il fut arrêté avec ses compagnons. Le sultan voulut le voir, et il lui demanda s'il avoit reçu quelque injure qui pût le porter à une vengeance aussi forcenée. « Aucune, répondit fièrement Antonio, mais je t'ai reconnu pour l'ennemi commun des chrétiens ; mon exploit est assez glorieux, et il le seroit davantage si j'avois pu brûler ta tête comme j'ai brûlé tes vaisseaux. » Le Turc, peu touché du courage de son ennemi, le fit scier par le milieu du corps avec ses compagnons. Le sénat de Venise ne voulut pas que tant de résolution demeurât sans récompense. Ne pouvant plus rien faire pour lui, il donna une dot à sa sœur et une pension annuelle à son frère (1). 1473.

Cependant Pierre Mocenigo reçut de Venise l'ordre de

(1) *Coriolanus Cepio.* L. II, p. 350. — *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 215. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1473, §. 2, p. 248.

1473. mettre en mer, et de suivre dans la prochaine campagne les indications que lui donneroit Ussun Cassan. L'ambassadeur de celui-ci avoit resserré son alliance avec les Vénitiens; Josaphat Barbaro, homme avancé en âge, qui parloit bien la langue persane, avoit été chargé de le reconduire à son maître, et d'offrir au sophi, au nom du sénat de Venise, de riches présens de vases d'or et d'étoffes de Vérone. Il menoit avec lui trois galères chargées d'une grande quantité d'artillerie, et cent artificiers commandés par Thomas d'Imola, que la république mettoit au service du souverain de la Perse. C'étoit par les côtes de la Cilicie et de la Syrie, qu'ils comptoient se rendre auprès de lui: ils devoient y trouver deux frères, princes de Caramanie, déjà dépouillés en partie par Mahomet, mais qui défendoient encore contre lui le reste de leurs états (1).

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 215. v°. — *Coriol. Cepio.* L. II, p. 361.

Les premières communications diplomatiques des Vénitiens avec la Perse, sont un événement remarquable dans l'histoire des voyages, et par conséquent dans celle de l'esprit humain; elles ouvrirent aux observations des Occidentaux, des régions inconnues; elles mirent en rapport des peuples toujours séparés; elles jetèrent de premières lueurs sur la géographie jusqu alors si confuse, et elles commencèrent en quelque sorte la période dans laquelle nous vivons aujourd'hui: cette période, dont le caractère le plus frappant est le rapport établi entre tous les peuples de la terre.

Les aventures de ces premiers voyageurs en Orient, ont été consignées dans des relations originales qui nous ont été conservées. Elles sont traduites en latin, et imprimées à la suite de l'*Historia Rerum Persicarum* de P. Bizarro. La première est celle de Josaphat Barbaro, qu'on peut regarder comme un modèle de talent, d'observation, de justesse d'esprit et d'intérêt (p. 458 et suivantes). Barbaro, après la prise de Séleucie par Mocenigo, reconnut l'impossibilité de pénétrer en Perse avec tout son cortége. Il laissa en Crète les présens dont la république l'avoit chargé pour Ussun Cassan; il prit congé à Séleucie de ses compatriotes; et, malgré son âge avancé, il s'aventura avec l'ambassadeur de Perse, et une suite très-peu nombreuse, au travers de ces pays barbares. De Tarse, il suivit la route de la Petite-Arménie, et ensuite du pays des Curdes. Son petit cortége fut attaqué chez ce peuple de brigands; l'ambassadeur persan, son compagnon de voyage, fut tué; son secrétaire et deux hommes de sa suite le

Pour ouvrir par cette route communication avec Ussun Cassan, Pierre Mocenigo se dirigea d'abord vers l'île de Chypre. Il avoit alors quarante-cinq galères vénitiennes; 1473.

furent aussi. Barbaro fut grièvement blessé et dépouillé de tout; son courage ne se démentit point cependant; il continua son voyage, et il trouva enfin Ussun Cassan à Tauris. Ce monarque le reçut avec magnificence, et ne cessa dès-lors de lui montrer les plus grands égards, pendant cinq ans qu'il le retint près de lui. A la mort d'Ussun, en 1488, Josaphat Barbaro revint à Venise par Alep et la route des Caravanes, qui traversoit des états soumis aux Mameluoks et au soudan d'Égypte.

Pendant ce temps, la république avoit envoyé aussi deux autres ambassadeurs au sophi, par deux chemins différens: l'un, Leopardo Bettoni, se rendit auprès de lui par Trébisonde, mais il n'a rien écrit; l'autre, Ambroise Contarini, prit sa route par le nord de l'Europe, pour éviter plus sûrement les embûches des Turcs; et nous avons sa relation. Contarini partit de Venise le 23 février 1473: il se rendit d'abord à Francfort sur l'Oder, où il arriva le 29 mars; il traversa ensuite la Pologne par Posna, Lublin et Kiovie; il étoit le 1er mai dans cette dernière ville, et le 16 à Caffa, d'où il s'embarqua pour la Colchide et les bords du Phaze. Ce fut dans la Géorgie et la Mingrelie qu'il eut le plus à souffrir de la tyrannie des princes et du méchant caractère des peuples: enfin il entra le 25 juillet, par l'Arménie, dans les états d'Ussun Cassan; mais il ne put atteindre ce souverain qu'à Ispahan, au mois de novembre de la même année. Il passa l'hiver auprès de lui; il prit de justes renseignemens sur la puissance du souverain de la Perse, que tous les écrivains latins se plaisoient à exagérer; il reconnut que sa patrie n'en pouvoit pas tirer à beaucoup près le parti qu'elle en attendoit, et que dans la bataille de Cara-Issar, Ussun Cassan commandoit tout au plus à quarante mille hommes, presque tous de cavalerie. Après avoir recueilli ces informations, qui pouvoient avoir une grande influence sur la république de Venise, il se mit en chemin au commencement de juin 1474 pour rentrer en Europe. Il revint par la même route, avec des dangers et une fatigue infinis, jusqu'aux bords du Phaze. Mais là, il apprit avec une profonde douleur que les Turcs, soupçonnant les relations des Occidentaux avec les Persans, veilloient sur tous les chemins, et lui avoient fermé la route qu'il comptoit suivre, en s'emparant de Caffa. Contarini ne vit plus alors que la Moscovie par laquelle il pût rentrer en Europe. Rebroussant chemin au travers de la Médie, il parvint jusqu'à Derbent sur la mer Caspienne; il y passa l'hiver au milieu de pauvres pêcheurs; il en repartit le 6 avril 1475 pour Astracan, ville alors dépendante des Tartares; il traversa leurs déserts et ceux de la Moscovie, luttant sans cesse avec la misère et la faim: le 26 septembre enfin, il fit son entrée à Moscou, où le grand-duc lui avança de l'argent sur le crédit de la répu-

1473. deux galères des chevaliers de Rhodes, et quatre du roi de Chypre vinrent se joindre à lui. Avec cette flotte il fit voile vers Séleucie, qu'un des princes de Caramanie assiégeoit. Pyrameth, le plus âgé de ces deux frères, étoit dans le camp d'Ussun Cassan; le plus jeune, Cassan Beth, donna rendez-vous aux Vénitiens à un mille de distance de Séleucie, auprès d'un temple ruiné. Il expliqua à Victor Soranzo, qui fut envoyé vers lui, que la Caramanie, dévouée à sa famille, étoit cependant retenue par Mahomet II dans la crainte et la dépendance, à l'aide de trois forteresses situées le long de la mer, vis-à-vis des rivages de Chypre: savoir Sichesio, Séleucie et Coryco (Sikin, Selefki, Curko), où les Turcs tenoient garnison, et dont les Caramans ne pouvoient se rendre maîtres sans artillerie. Mocenigo assiégea successivement ces forteresses, et il les rendit à Cassan Beth, après avoir forcé les garnisons turques à capituler. Cette première opération sembloit devoir ouvrir une communication facile avec Ussun Cassan (1).

Pendant ce temps, ce monarque s'étoit avancé par l'Arménie, jusqu'au voisinage de Trébisonde et du royaume de Pont, avec une armée que, malgré les calculs extravagans des Latins, nous devons évaluer entre quarante mille, et tout au plus soixante-dix mille hommes. Mahomet II marchoit à sa rencontre avec dix mille janissaires, dix mille gardes de la cour, vingt mille fantassins et trente mille auxiliaires. Avec ces forces Mahomet s'empara de Carachizara ou Cara-Issar sur le fleuve Lycus (2). Chaz

blique de Venise. Mais Contarini ne put pas repartir de cette capitale avant le 21 janvier 1476. Passant par Smolensko et Troki, où il retrouva le roi Casimir, par Varsovie, Francfort sur l'Oder et Nuremberg, il arriva enfin à Venise le 10 avril 1476, après un des voyages les plus hasardeux qui eussent jamais été entrepris.

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 216, v°. — *Callimachus Experiens de Venetis contra Turcos.* p. 409. — *Coriol. Cepio.* L. II, p. 352.

(2) *Annales Sultanorum Osmanidarum, ab ipsis Turcis memoriæ*

Murath Beglierbey de Romanie commandoit son avant- 1473.
garde : il se trouva au milieu des Persans avant de s'y être attendu. Ses troupes attaquées avec impétuosité furent défaites, et lui-même fut tué dans ce premier choc. Mais comme les Persans poursuivoient les fuyards, ils rencontrèrent le corps de bataille que commandoit Mahomet avec ses trois fils, Bajazet, Mustapha et Gem. Le sultan profita du désordre des vainqueurs pour les attaquer. Ussun Cassan se défendit avec vigueur ; la mêlée fut longue et cruelle. Cependant Dauth pacha, Beglierbey de Natolie, qui commandoit une des ailes, ayant fait avancer son artillerie, jeta le désordre parmi les Persans peu accoutumés aux armes à feu. Un des fils d'Ussun Cassan fut tué, et sa tête fut présentée à Mahomet. Ussun prit la fuite, et se retira avec une partie de son armée dans les montagnes de l'Arménie. Son camp fut pillé ; les captifs qu'il avoit enlevés furent délivrés, et Mahomet, après cette éclatante victoire qui assuroit ses frontières, rentra en triomphe à Constantinople (1).

Mocenigo, avant d'être instruit du sort de l'allié de la république, avoit attaqué différentes places de l'Asie-Mineure. Il assiégea d'abord Myra dans la Lycie ; Aiasa-Beg, commandant de la province, rassembla quelques troupes musulmanes, et s'avança pour délivrer la ville : il fut battu et tué dans le combat. Myra se rendit alors aux Vénitiens, qui accordèrent à la garnison et aux habitans la permission de se retirer ; mais ils pillèrent et brûlèrent la ville. Mocenigo effectua ensuite un débarquement devant Physsus

proditi, et Leunclavio editi. Byzantin. T. XVI, *editio Venet.* p. 258. *Parisiens.* p. 330. Les Latins donnent 320,000 hommes à Mahomet II, et 350,000 à Ussun Cassan. *Demet. Cantemir.* L. III, c. I, §. 27.

(1) *Annales Turcici, Byzant. Veneta.* p. 258. — *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 217, v°. — *Annal. Eccles. Rayn.* 1473, §. 8, p. 249. Cette défaite d'Ussun Cassan fut représentée comme une victoire aux Polonais, que Catherino Zeno vouloit engager dans une ligue générale contre les Turcs. *Dlugoss. Hist. Polonicæ.* L. XIII, p. 498.

1473. dans la Carie, dont il ravagea les environs. Il y reçut un message de Catherino Zeno, ambassadeur auprès d'Ussun Cassan, qui l'invitoit à se rapprocher de la Cilicie, pour pouvoir au besoin seconder le monarque persan. Il étoit revenu à Coryco, lorsqu'il reçut un nouveau courrier de Zeno, qui lui annonçoit la défaite du sophi et sa retraite en Arménie (1).

Pendant toute cette campagne Mocenigo avoit agi seul. Tandis qu'il étoit en Cilicie, l'archevêque de Spalatro, nouveau légat du pape, lui avoit bien fait dire qu'il viendroit le joindre avec dix galères, s'il croyoit que l'amiral vénitien voulût entreprendre quelque chose pour le bénéfice de la chrétienté. Mais ce message blessa Mocenigo, qui croyoit avoir déjà beaucoup fait pour la cause commune, et il refusa des secours offerts d'aussi mauvaise grâce. D'ailleurs son attention commençoit à être distraite par les affaires de Chypre; le crédit qu'il s'arrogeoit déjà dans cette île, étoit d'une plus haute importance pour la république, que toutes les conquêtes qu'il avoit tentées jusqu'alors, et il ne vouloit point, en traitant avec les derniers Lusignan, être gêné par un légat du pape, qui lui reprocheroit toute entreprise étrangère à la guerre des Turcs.

L'île de Chypre, qui en 1191 avoit été donnée si généreusement par Richard-Cœur-de-Lion à Gui de Lusignan, comme dédommagement du royaume de Jérusalem, s'étoit conservée dès-lors, jusqu'en 1458, dans la descendance légitime de cette illustre maison. Janus III (2), le quatorzième des rois de Chypre de cette famille, étoit un prince efféminé, qui n'avoit vécu que pour le plaisir. Sa première femme, de la maison de Montferrat, étoit morte, non sans

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 216, v°. — *Coriol. Cepio.* L. II, p. 357.

(2) Le nom de Janus, dans la maison de Lusignan, venoit de la naissance d'un de ces princes à Gênes *Janua*, après la brillante expédition de Catani et de Fregoso.

soupçon de poison ; la seconde, Hélène Paléologue, étoit une Grecque du Péloponèse, qui gouvernoit despotiquement son mari. Elle l'avoit engagé à rétablir le culte grec dans l'île, acte de justice et de prudence que les Latins lui reprochoient comme un crime. Mais autant elle gouvernoit Janus, autant elle étoit gouvernée par sa nourrice, qui l'étoit à son tour par son fils. Le roi avoit eu une fille de sa première femme, nommée Charlotte ; il n'en avoit point de la seconde : mais il avoit eu aussi, d'une de ses maîtresses, un fils nommé Jacques. Charlotte, héritière présomptive du royaume, fut mariée à Jean de Portugal, fils du duc de Coïmbre, et petit-fils de Jean Ier. Le prince portugais excita la jalousie du fils de la nourrice ; après de violentes querelles entre eux, il périt en 1457 (1), et on le crut empoisonné. Le triomphe insultant du fils de la nourrice ne fut cependant pas long. Jacques, le bâtard de Janus, le tua de sa main, moins pour délivrer Charlotte de son insolence, que pour s'ouvrir à lui-même le chemin du trône, en se défaisant d'un favori dangereux (2).

Janus destina ensuite sa fille à Louis de Savoie, second fils du duc Louis, qui avoit épousé lui-même une princesse chypriote ; mais Janus mourut avant d'avoir pu effectuer ce mariage. Louis arriva cependant à Nicosie, capitale du royaume ; il épousa Charlotte le 7 octobre 1459, et il fut couronné avec les titres de roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie (3).

L'intention de Janus avoit été de faire entrer son bâtard dans les ordres, et il lui destinoit l'archevêché de Nicosie, première prélature du royaume. Mais, par une politique imprudente, Charlotte prévint la cour de Rome contre son frère, et l'empêcha d'obtenir ce siége émi-

(1) *Enguerrand de Monstrelet, Chron.* Vol. III, f. 74.

(2) *Commentarii Pii Papæ II.* L. VIII, p. 175-176.

(3) *Ibid.* L. VII, p. 177. — *Guichenon, Hist. généal. de la maison de Savoie.* T. II, p. 113.

nent (1). Jacques, irrité, se retira auprès du soudan d'Égypte, dont les rois de Chypre se reconnoissoient feudataires; il lui demanda pour lui-même l'héritage de son père. L'avantage du sexe est, aux yeux des musulmans, bien plus important, dans la succession, que celui de la légitimité. D'ailleurs le soudan voyoit avec presque autant de défiance que Mahomet II, un prince de l'Occident et du sang français, s'établir au centre de la mer de Syrie. Les Chypriotes, de leur côté, préféroient un Lusignan né dans leur pays à un souverain étranger. Melec Ella donna donc à Jacques, avec la couronne royale, une armée de Mamelucks pour soumettre l'île de Chypre. Jacques fut reçu sans difficulté dans Nicosie; il prit en peu de temps les places de Sigour, Paphos et Limisso, mal défendues par des gentilshommes savoyards; il assiégea Louis et Charlotte dans Cérines, et à la réserve de cette forteresse, il se rendit maître de tout le royaume (2).

Louis de Savoie étoit un prince indolent et sensuel, mais Charlotte étoit douée d'une activité remarquable. Elle quitta Cérines pour aller demander des secours à tous les princes de l'Occident. En 1460 elle se présenta au pape Pie II. « Cette femme, dit-il dans ses Mémoires, paroît » âgée de vingt-quatre ans, elle est d'une stature médio- » cre, ses yeux sont pleins de feu, son visage jaune et » pâle, son langage caressant, il coule comme un fleuve, » avec l'abondance propre aux Grecs. Elle est habillée à la » françoise, et ses manières sont dignes du sang royal (3). » Ce pape, touché des instances de Charlotte, et persuadé de son bon droit, lui promit sa protection. L'ordre des chevaliers de Saint-Jean se déclara aussi pour elle; il lui accorda un asile à Rhodes, ainsi qu'à son mari; et ce fut de

(1) *Annales Ecclesiast. Raynaldi.* 1459, §. 85, p. 39.

(2) *Guichenon, Hist. généalog.* p. 116. — *Commentarii Pii Papæ II.* L. VII, p. 177.

(3) *Comment. Pii Papæ II.* L. VII, p. 179.

cette île qu'elle fit partir des convois de vivres et de munitions pour Cérines, et qu'elle entretint des correspondances avec les mécontens. Enfin, les Génois, qui possédoient encore quelques places fortes en Chypre, entre autres Famagouste, embrassèrent aussi ses intérêts. Ce fut aux yeux des Vénitiens une raison suffisante pour s'engager dans le parti contraire.

Marco Carnaro, gentilhomme vénitien, exilé de sa patrie et établi en Chypre, s'étoit lié d'une étroite amitié avec Jacques, bâtard de Lusignan. Il lui fournit l'argent nécessaire pour faire la guerre, d'abord avec ses propres fonds, qu'il faisoit valoir dans le commerce, ensuite avec ceux de ses compatriotes. Il l'aida aussi constamment de ses conseils; il le seconda surtout dans le siége de Cérines, qui se rendit à Jacques à la fin de l'année 1464; et dans celui de Famagouste, qui ouvrit ses portes la même année, après avoir résisté trois ans (1). Jacques se trouvant alors maître de toute l'île de Chypre, essaya de nouveau de se faire reconnoître par le pape, mais il ne put y réussir. Rebuté par tous les princes chrétiens, il s'adressa à Marc Cornaro, pour contracter par son aide une alliance avec la république de Venise. Marc avoit une nièce remarquable par sa beauté: c'étoit Catherine, fille d'André Cornaro; il l'offrit en mariage à Jacques de Lusignan, avec une dot de cent mille ducats, en stipulant que Catherine seroit auparavant adoptée pour fille par la république. Cette négociation fut entamée vers l'année 1468; après d'assez longs délais, l'alliance fut acceptée des deux parts. Catherine Cornaro fut solennellement déclarée fille de Saint-Marc; elle fut mariée par procuration, en 1471, en présence du doge et de la seigneurie; elle fut accompagnée comme reine, jusqu'à sa flotte, par le doge, dans le Bucentaure, vaisseau de l'état destiné aux grandes cérémonies;

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1464, §. 71, p. 169.

et elle partit ensuite pour Chypre avec quatre galères que commandoit Jérome Diédo (1).

Jacques de Lusignan ayant contracté, par cette alliance, la relation singulière de gendre de la république, se comporta toujours en parent affectueux et en ami fidèle. Ses ports furent constamment ouverts aux flottes des Vénitiens, ses alliances ou ses inimitiés furent déterminées par leurs conseils; et dans la guerre contre les Turcs il leur envoya des renforts proportionnés à la richesse et à la population de ses états. Cependant il y avoit à peine deux ans qu'il étoit marié, lorsqu'il mourut le 6 juin 1473. Il laissa sa femme grosse, et par son testament il institua pour son héritier, d'abord l'enfant qui naîtroit d'elle, et, à son défaut, Janus, Jean et Charlotte, ses trois bâtards (2). Les Chypriotes qui avoient combattu avec acharnement contre Charlotte, pour qu'elle ne portât pas la couronne à un prince étranger, virent avec une profonde douleur que leur affection pour Jacques les avoit réduits à se soumettre à sa veuve, plus étrangère encore au sang des Lusignan que le prince de Savoie qu'ils avoient repoussé. Leur mécontentement éveilla leur défiance, et ils soupçonnèrent Cornaro et Marco Bembo, l'un oncle, et l'autre cousin de la reine, d'avoir empoisonné son mari (3).

L'archevêque de Nicosie, le comte de Zaplana, et le comte de Zaffo ses frères, le seigneur de Tripoli, et Rizzo de Marini, étoient à la tête du parti qui repoussoit le joug d'une reine vénitienne, et de ses conseillers vénitiens (4). Ils s'adressèrent secrètement à Ferdinand, roi de Naples; ils lui offrirent de faire épouser Charlotte, fille naturelle de Jacques, à don Alonzo, fils naturel de Ferdinand, de

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1185. — *Andr. Navagiero, Stor. Veneziana*, p. 1127-1131. — *Annal. Ecclesiast.* 1471, §. 47, p. 229.

(2) Le testament est du 4 juin 1473. *Guichenon, Hist. généal.* p. 119. — *Coriol. Cepio.* L. II, p. 357.

(3) *Annal. Eccles. Raynald.* 1473, §. 3, p. 248.

(4) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1199.

destiner la couronne de Chypre à ces deux enfans qui 1473.
étoient encore en bas âge, et de conserver, jusqu'à leur majorité, l'indépendance du royaume, sous la protection du roi de Naples (1). Cependant les bruits d'empoisonnement qu'ils avoient accrédités, excitèrent un soulèvement, dans lequel André Cornaro, Marco Bembo et le médecin du roi, furent tués par le peuple furieux. Les chefs du parti, qui n'étoient point encore prêts à défendre leur indépendance, et qui savoient la flotte vénitienne dans leurs parages, s'efforcèrent de calmer cette insurrection qui les compromettoit, et de l'excuser aux yeux des Vénitiens. Un juge de Venise étoit établi à Nicosie, pour juger les procès qui survenoient entre ses compatriotes; ils allèrent auprès de lui, pour renouveler leur promesse de demeurer fidèles à la reine Catherine, au fils qui naîtroit d'elle, et à la république de Venise. Ils envoyèrent à l'amiral Pierre Mocenigo une protestation semblable, et ils le supplièrent de ne point punir tout le royaume pour un meurtre qui tenoit à des ressentimens particuliers; ils accusèrent Bembo et Cornaro de concussions qui les avoient rendus odieux, et ils dissimulèrent leurs soupçons de poison, qui sembloient compromettre la république elle-même (2).

Pierre Mocenigo parut ajouter foi à ces protestations; cependant il crut convenable d'assurer le crédit de la jeune reine, en étalant aux yeux des Chypriotes toute la puissance des Vénitiens. Il s'approcha de l'île avec sa flotte, et il se trouva à Nicosie lorsque la reine mit au jour l'enfant qu'elle portoit. Cet enfant fut tenu sur les fonts baptismaux par le généralissime et les provéditeurs vénitiens, et

(1) Don Alonzo, que les Chypriotes vouloient reconnoître pour héritier présomptif de la couronne, avec le titre de prince de Galilée, n'avoit que six ans, d'après Navagiero. Giannone n'en parle point. Il n'indique que deux fils naturels de Ferdinand, don Henri et don César. *Istor. civile*. L. XXVII, c. III, p. 565.

(2) *M. Ant. Sabellico*. Dec. III, L. X, f. 218 v. — *Coriolanus Cepio*. L. III, p. 360.

1473. il reçut le nom de son père. Après avoir séjourné quelques jours en Chypre, Mocenigo continua ses ravages sur les côtes de la Lycie, de la Carie et de la Cilicie. Il reçut sur sa flotte des ambassadeurs de la reine Charlotte qui s'étoit établie à Rhodes, tandis que son mari, Louis de Savoie, vivoit dans la mollesse à Ripaille, au milieu de ses maîtresses. Charlotte, au nom de l'ancienne alliance de son père avec les Vénitiens, au nom de l'amitié qui régnoit entre le duc de Savoie, son beau-frère, et la république, au nom surtout de la justice, redemandoit une couronne qui ne pouvoit appartenir qu'à elle. Si l'usurpation du bâtard son frère étoit colorée par l'avantage du sexe, la mort de Jacques devoit, disoit-elle, la rétablir dans tous ses droits. Mocenigo lui répondit qu'il avoit reconnu Jacques de Lusignan, confédéré de la république de Venise, comme possesseur légitime du royaume de Chypre; que les royaumes ne se transmettoient pas selon les formules légales, et d'après les règles qu'on suit dans les procès, mais par la vertu et les armes; que c'étoit ainsi que Jacques avoit conquis l'île de Chypre et sur elle et sur les Génois; que la veuve et le fils de ce monarque étoient désormais les seuls souverains de cette île, et que la république les ayant adoptés comme ses enfans, sauroit les défendre (1).

Bientôt cependant Mocenigo fut averti que de nouveaux mouvemens avoient éclaté à Nicosie; il dépêcha aussitôt à la reine Catherine, pour lui promettre une puissante assistance, ce même Coriolan Cepio qui a écrit l'histoire de cette campagne. Peu de jours après, il le fit suivre par Victor Soranzo, provéditeur, avec huit galères, et enfin il arriva lui-même avec le reste de sa flotte. Il trouva la reine dépouillée de toute autorité, séparée de son fils, que les Chypriotes vouloient élever eux-mêmes, privée de la garde des forteresses, et de la disposition du trésor, et ce-

(1) *Andrea Navagiero, Storia Venez.* p. 1138. — *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. IX, f. 216. v. — *Coriol. Cepio.* L. II, p. 357.

pendant obligée par ses ennemis, surtout par les Catalans 1473.
que Jacques avoit appelés dans le royaume, à déclarer qu'elle étoit contente, et que tout s'étoit fait par son autorité (1).

Après la Sicile et la Sardaigne, Chypre est la plus grande des îles de la Méditerranée : elle a environ cent quatre-vingts milles dans sa plus grande longueur, soixante dans sa largeur, et plus de quatre cents de circonférence. Située entre le 35e et le 36e degré de latitude, elle jouit d'un climat délicieux; elle produit en abondance le vin, l'huile, le blé, et le cuivre qui a reçu son nom d'elle. Sa position entre la Syrie, l'Égypte et l'Asie-Mineure semble l'appeler à joindre le commerce le plus actif aux riches productions de son sol. Au temps de sa liberté, on y avoit compté quinze républiques florissantes; mais sous le gouvernement des empereurs, et ensuite sous celui des rois de la maison de Lusignan, on avoit vu décliner infiniment sa population et sa richesse. La tyrannie féodale des barons, la souveraineté réclamée par les soudans d'Égypte, et les priviléges exclusifs des Génois et des Vénitiens, qui vouloient réserver le commerce pour eux seuls, empêchoient l'établissement dans l'île d'une bonne législation, de la paix et de la sûreté. Cependant la conquête de l'île de Chypre étoit encore une entreprise qui demandoit des forces considérables; et Pierre Mocenigo, qui n'avoit qu'un petit nombre de troupes de débarquement sur sa flotte, voulut, avant de rien tenter, s'en procurer davantage. Il envoya des transports à Candie et en Morée, pour y rassembler tout ce que les Vénitiens avoient de troupes disponibles. Six vaisseaux, qui portoient beaucoup de stradiotes et de fantassins, les débarquèrent par son ordre à Famagouste. A l'approche de cette nouvelle armée, l'archevêque de Nicosie et les comtes de Tripoli s'enfuirent. Mocenigo, au nom de la reine, changea les commandans

(1) *Andrea Navagiero*. p. 1139. — *Coriol. Cepio*. L. III, p. 360.

1473. de toutes les forteresses; il y introduisit ensuite des capitaines et des soldats vénitiens, avec un bon nombre d'archers de Crète; il punit de peines capitales tous ceux qui avoient eu part au dernier soulèvement; il poursuivit ceux qui étoient en fuite; il exila ceux qu'il regardoit seulement comme suspects, et sous prétexte de rétablir et d'affermir l'autorité de la reine, il réduisit l'île entière à une absolue dépendance des Vénitiens, et il effraya tous leurs ennemis par la terreur des supplices (1).

La reine cependant perdit son fils un an après sa naissance, ce qui la rendit toujours plus étrangère à son royaume. Le 24 mars 1474, le sénat de Venise lui donna pour conseillers, ou plutôt pour tuteurs, deux nobles Vénitiens, Louis Gabrielli et Franscesco Minio; le commandement de tous les gens de guerre fut confié à Giovanni Soranzo avec le titre de provéditeur général. Le sénat de Venise nomma aussi les commandans particuliers de Famagouste et de Cérines, et il ne resta plus à la reine, protégée par cette ambitieuse république, que la vaine pompe de la royauté (2).

(1) *Andr. Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1140. —*M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. X, f. 219. v. — *Coriol. Cepio.* L. III, p. 362.

(2) *Andrea Navagiero.* p. 1141. — *Gio. Batt. Pigna, Storia de Principi d'Este.* L. VIII, p. 784. —*Vitæ Romanor. Pontif.* T. III, P. II, 1063. Étienne de Lusignan, qui écrivit l'histoire de Chypre, un siècle environ après ces événemens, attribue au poison la mort de Jacques-le-Posthume, aussi bien que celle de son père. A l'en croire, ce fut par un enchaînement de crimes que la république de Venise se défit des derniers Lusignan, et s'empara de leur royaume. Ses accusations ont été répétées par les Savoyards, dont les ducs, après la mort de Louis et de Charlotte, prirent le titre de roi de Chypre (*Guichenon, Hist. Généal. de la maison de Savoie.* T. II, p. 121); et l'annaliste de l'Église semble admettre ces inculpations. *Raynaldi ad ann.* 1473, §. 31, p. 263.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME SEPTIÈME.

An

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

